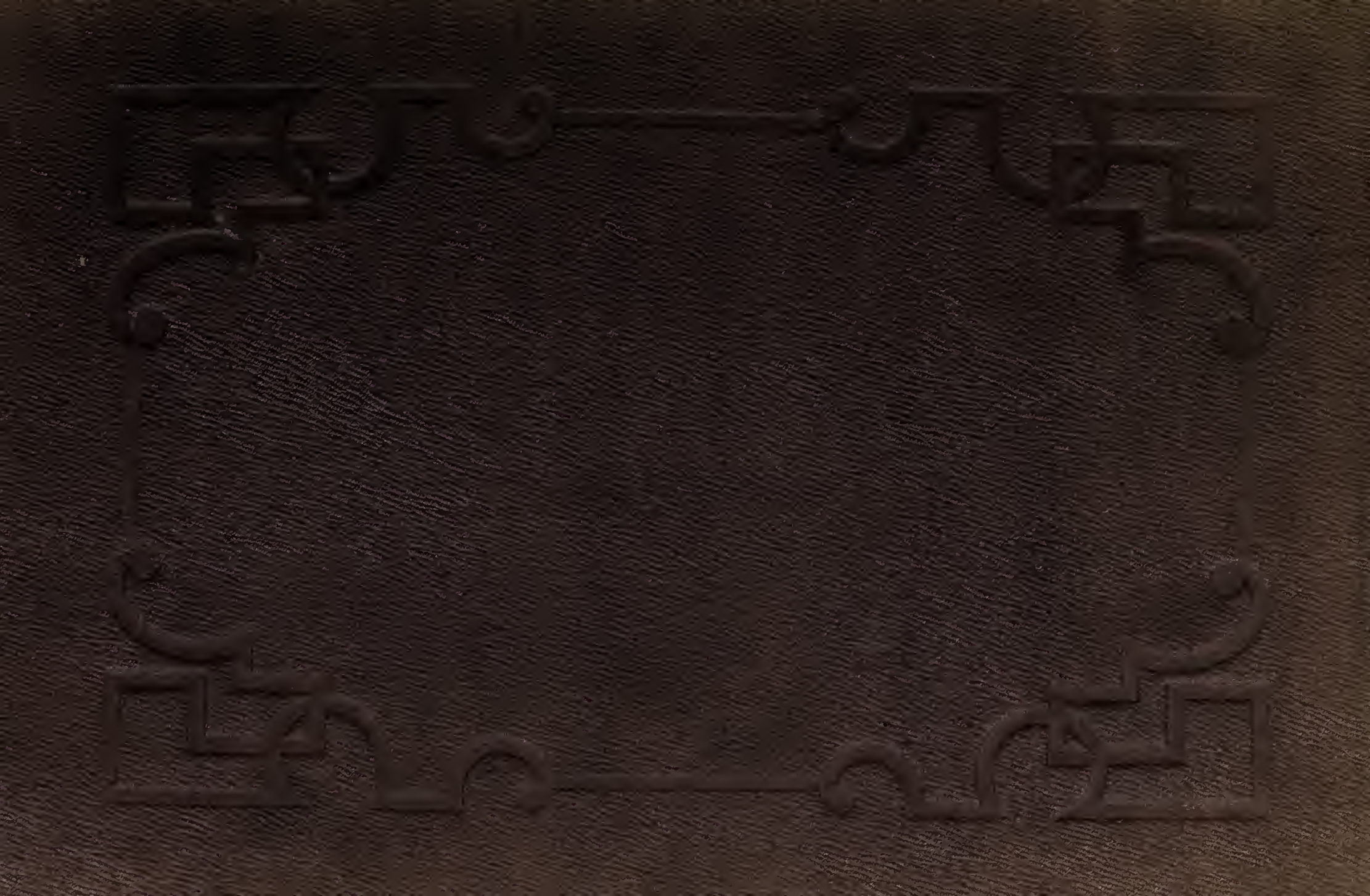


Americana Collection

BX
8688.3
.W21ff
1856

L. Tom Perry Special Collections
Harold B. Lee Library
Brigham Young University

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 23511 7840

Schamyl ordonna aux murides de lui donner les quatre-vingt-quinze coups qui restaient à recevoir.

BIBLIOTHEK
der Genossenschaft der
BILDENDEN KÜNSTLER WIEN'S

SCHAMYL

OU

LE LIBÉRATEUR DU CAUCASE

PAR PIERRE ZACCONE.

ILLUSTRATIONS PAR J.-A. BEAUCÉ.

I.

Les deux Murides.

Vers la fin de l'année 1831, par une nuit splendidement éclairée des rayons éclatants de la lune, deux hommes gravissaient à pas rapides et pressés les sentiers escarpés qui mènent des gorges formées par le Tiouss-Tan et le Ssolo-Tan aux sommets sur lesquels a été bâtie la ville d'Himri, du district d'Arrakan.

Le premier pouvait avoir une quarantaine d'années; il était grand, alerte, et d'une corpulence robuste. Il marchait en s'aidant d'un bâton noueux.

Le second avait trente-cinq ans environ; il était de taille moyenne, mais souple et vigoureux; son pied, petit et fin comme un pied d'Européenne, s'appuyait sur le sol avec un bruit nerveux et sonore, et tout en lui annonçait la force, la résolution et l'audace. Son costume, fort pittoresque, se composait d'une redingote en drap gris, ornée de fourrures en peau d'agneau et très-serrée à la taille, d'un pantalon à la turque fait d'une étoffe de couleur vive, d'un bonnet en feutre gris, avec une bordure de peau d'agneau à longs poils frisés. Un manteau de feutre, tombant de ses épaules, servait à l'envelopper et à le garantir contre le froid, la pluie ou la neige.

Il était minuit, ils marchaient depuis les premières ombres du soir; il y avait bien deux heures qu'ils n'avait pas échangé une parole.

PARIS. — IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

Ils s'arrêtèrent.

Le spectacle qui s'offrit alors à leurs regards, ne peut être comparé à aucune autre page de la nature.

A leurs pieds des précipices d'une profondeur insondable, et au fond desquels mugissaient, en bondissant, quelques torrents fougueux échappés des hauteurs; au dessus de leur tête l'*aoul* (1) d'Himri, perché comme un nid d'aigle, ou un repaire de vautour sur un roc presque inaccessible, et entouré d'une triple ceinture de murailles; à droite et à gauche des montagnes, aux flancs desquelles pendait une végétation souffreteuse et malingre; enfin, au loin, bien loin, le miroitement de quelque lac artificiel, qui, commençant comme un fleuve, allait bientôt s'élargissant comme une mer.

La vaste chaîne du Caucase a des sites bizarres et inattendus.

Le pays que l'on traverse pour y arriver n'est composé en grande partie que de steppes inféconds, de stériles plaines couvertes de poussière en été, de boue en hiver, sans autres élévations que les petits monticules de terre amassés par la taupe et le rat. Parfois seulement, le voyageur rencontre un des *mohilles* ou tertres funéraires des tribus mongoles qui erraient dans les plaines avant les jours de la toute-puissance du czar. Des ruisseaux fangeux serpentent dans toutes les directions et forment çà et là de grands marécages et des lacs. Aucun arbre n'anime ces solitudes; mais les bords des rivières sont couverts de joncs assez hauts et assez touffus pour cacher un cavalier.

Quand on a traversé ce pays, l'aspect change tout à coup, et la chaîne neigeuse du Caucase et ses mille pics se dressent à l'horizon dans toute leur sauvage majesté.

Aussi loin que l'œil peut s'étendre au nord ouest et au sud-ouest, des montagnes aux dentelures fantastiques, des cônes, des colonnes de granit, des blocs étranges, séparés par de profonds ravins, se détachent et se découpent à jour sur le beau ciel de l'Asie : c'est une autre nature, un monde nouveau.

A l'ouest, les pics jumeaux de l'Elbrus, entourés d'un cercle de montagnes vassales, s'élèvent à une hauteur de seize mille pieds. Les habitants du Caucase appellent l'Elbrus le *Dsching Padischah*, le Roi des Esprits. D'après la légende, l'arche y aurait touché avant d'atteindre le mont Ararat.

Qu'ajouter encore?

Plus loin, le regard se porte vers les *hautes terres* du Leghistan, amas de crêtes montagneuses et de ravins au fond desquels des ruisseaux, alimentés par les neiges et les pluies, vont rejoindre en bouillonnant les affluents du Koissu, qui a quatre grands embranchements. — Ici, la nature change encore, et prend un caractère distinct; d'épaisses forêts s'étendent à perte de vue, des plantes grimpantes enlacent les arbres et les unissent; de vastes quartiers de roche, détachés, par des milliers d'hivers, du granit et du porphyre des sommets supérieurs, et entraînés par les torrents dans les vallées et les gorges, entravent la marche d'une armée d'invasion et protégent la retraite du montagnard alerte et légèrement équipé (2).

Nos deux voyageurs nocturnes contemplèrent un moment le tableau qui se déroulait devant eux dans toute sa sauvage beauté, et reprenant bientôt leur marche rapide et silencieuse, ils se remirent à gravir le sentier étroit et rocailleux qui devait les mener à Himri.

Cependant, à mesure qu'ils approchaient de l'*Aoul*, leurs stations devenaient plus fréquentes, et leurs regards semblaient interroger l'horizon avec plus d'attention. Cet examen parut médiocrement satisfaire le plus vieux des deux voyageurs, car, au moment de passer la première enceinte, il se retourna vers son compagnon, et lui montra divers sentiers qui, venant de directions différentes, aboutissaient tous à la même porte de la ville.

— Je ne vois venir aucun des nôtres, dit-il à son compagnon.

— En effet, répondit ce dernier.

— C'est d'un mauvais augure.

— Peut-être.

— Que faut-il faire?

— Attendre.

— Et s'ils ne viennent pas?

— Nous mourrons sans eux!...

Ces paroles avaient été dites à voix basse, et comme s'ils eussent craint qu'on ne les entendît, mais à peine eurent-ils cessé de parler qu'ils tressaillirent et échangèrent un regard rapide.

— Les voici! dirent-ils en même temps.

— Partons! ajouta le plus jeune, et hâtons-nous de rejoindre Khasi-Mollah qui nous attend.

Ils disparurent.

Alors, et par tous les sentiers qu'ils avaient désignés, on vit s'avancer vers l'*aoul* plusieurs hommes couverts d'un costume étrange, et qui, enveloppés majestueusement dans leurs manteaux, marchèrent d'une façon imposante et théâtrale vers la seule porte qui fût ouverte.

Un homme veillait à cette porte armé de son schaskas, vêtu du costume des *Murschides* ou *Murides*, et à chaque nouvel arrivant, la même question tombait invariablement de ses lèvres :

— Au nom d'Allah, que venez-vous faire dans l'*aoul* d'Himri?...

Et chaque arrivant passait en répondant d'une voix calme et grave :

— La volonté d'Allah soit faite. Nous venons mourir auprès du Prophète!

Cinquante murides passèrent ainsi, et tous se dirigèrent un à un, du même pas lent et majestueux, vers la *sakia* du prophète, maison bâtie de fragments de roche sans ciment et située à peu près au centre de l'*aoul*.

Mais avant de continuer ce récit, et pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est important de remonter un moment de quelques années en arrière, et de jeter un coup d'œil sur ce qu'était la Circassie vers 1831.

II.

L'Insurrection du Caucase.

Il y a déjà longtemps que dure cette terrible guerre du Caucase dans laquelle la Russie a, dit-on, perdu jusqu'à ce jour plus de cent cinquante mille soldats. La Russie marchait vers l'Orient, il a suffi d'une poignée d'hommes pour l'arrêter et la tenir en échec pendant un demi-siècle. Cette lutte d'un peuple qui défend avec tant d'énergie et de courage son indépendance et sa nationalité, a une certaine grandeur dont le caractère sauvage ne déplaît pas.

Le Circassien est doué d'une rare intrépidité; il est capable du dévouement sans bornes à ses chefs, chevaleresque dans la guerre et fidèle aux engagements loyalement contractés; les montagnards du Caucase sont sobres et robustes; ils vivent du produit de leurs troupeaux et de leurs récoltes d'orge, de blé et de maïs; ils aiment les chevaux, et semblent n'obéir

(1) Nom donné aux villages circassiens qui, par leur étendue et leur population, ont parfois l'importance de grandes bourgades et de villes.

(2) *Revue Britannique*, mai 1854.

UPB

qu'à deux mobiles, la soif du sang et l'amour du gain. Depuis que la lutte est engagée, ils n'ont demandé ni paix ni trêve; ils se sont fait tuer souvent, ils ont vaincu quelquefois, et aujourd'hui, ils sont debout, alertes, encore résolus, audacieux, repoussant la plupart du temps les attaques de leurs ennemis, et semant dans leurs rangs la terreur et le découragement.

L'organisation sociale des tribus occidentales du Caucase, dit le recueil que nous avons déjà cité, est essentiellement féodale. Chez les tribus orientales, au contraire, le gouvernement, d'abord démocratique, s'est transformé en théocratie. Dans l'ouest, chaque tribu ou clan a son chef ou *Pschi*, ses nobles, les *Vork*, ses hommes libres, *Tschokoti*, et ses serfs, les *Pschilt*. Les chefs jouissent de la plus grande considération; jamais leur volonté n'est contestée par les hommes de leur tribu qui, dans les rencontres avec les Russes, se sont souvent sacrifiés par centaines pour recouvrer le cadavre d'un *Pschi;* mais la plus grande indépendance, ou pour mieux dire, la plus ombrageuse rivalité règne entre les chefs des divers clans. Dans le Caucase oriental, chaque vallée du Leghistan formait naguère une véritable confédération démocratique indépendante, dont les membres, égaux et frères, avaient mis leurs biens en commun.

Le *Tcherkesse* est un peuple qui forme un des types les plus curieux à observer. Est-il né gentilhomme ou seigneur, il passe son enfance et sa jeunesse chez un noble qui l'élève. Venu l'époque du mariage, toute mésalliance est soigneusement évitée : mêler son sang à celui d'une serve serait considéré comme un crime. Le Tcherkesse porte une chemise de toile blanche et de taffetas rouge, une longue robe de soie, une veste courte dont il serre la taille, un bonnet, et des bottines rouges à talons très-hauts. — Les *talons rouges* de Versailles sont encore au Caucase. — Il ne sait ni lire ni écrire, parce que son métier est de monter un bon cheval, de faire la guerre, d'avoir un ceinturon au ventre, un casque sur la tête, une cuirasse sur la poitrine, un sabre, un poignard et des pistolets. Quand un étranger réclame de lui l'hospitalité, il l'examine, le détaille avec attention, puis s'il le croit digne de cette faveur, il le reçoit sous son toit, et répond de lui sur sa tête. Il est, en un mot, seigneur féodal, ayant le droit de piller, de prendre sa part du butin et de prélever les impôts sur les marchandises.

Quant au serf, c'est lui qui garde le bétail dans les pâturages du Terek et du Kouban. L'agriculture est son affaire. Il ne s'appartient pas à lui-même, il est la propriété du seigneur; sa cabane est sur la pente des montagnes : il la fixe au sol par des pieux, l'investit d'osiers entrelacés, la recouvre de chaume et la laisse ainsi suspendue, bien certain qu'elle saura résister aux vents et à l'orage.

Les Circassiennes sont, comme chacun le sait, les plus belles femmes du monde; elles font l'ornement des harems de l'Orient. Dès l'enfance, elles savent la destinée qui les attend; elles vivent sobrement, apprennent à broder, à coudre, à tresser de la paille et à faire de petites corbeilles. Quand une Circassienne se marie, elle passe, dit-on, une année sans voir son époux à la clarté du jour; elle le reçoit seulement la nuit, comme les anciens Spartiates, et l'oblige à entrer dans la chambre par la fenêtre. Elle ne se montre elle-même à ses parents que lorsqu'il existe un gage de leur union.

Nous disions plus haut que les Circassiennes faisaient l'ornement des harems de l'Orient. C'est là, en effet, un vice social chez ce peuple que tant de qualités recommandent à l'admiration du monde civilisé. — Les Circassiens vendent leurs enfants sur les marchés de Trébisonde!

Un témoin oculaire, M. de Valois, qui habite cette dernière ville depuis longtemps, a donné récemment, au sujet de cette traite des blancs, des détails du plus haut intérêt.

Selon lui, les enfants, tous beaux de forme et de visage, n'ont rien de cette grâce enfantine qu'on remarque chez les enfants d'Europe. Ils ont tous, au contraire, une expression de gravité, un regard soucieux qui les font ressembler à de petits hommes déjà rompus aux misères de la vie. Ils viennent de naître, et on dirait déjà qu'ils ont vécu. Leur air profondément réfléchi, leur démarche lente et posée, leur bouche pincée et sérieuse, tout atteste les inquiétudes de l'avenir et les regrets anticipés de la montagne.

Quand on demande à un Tcherkesse les raisons pour lesquelles il se livre à un pareil trafic, il répond qu'il veut être en mesure de combattre les Russes, et qu'il vend ses enfants pour acheter des fusils, des balles et de la poudre.

« Il nous en coûte bien, disent-ils, de nous séparer de nos chers enfants; mais la pensée que cette séparation leur est utile nous console bientôt. Dans nos montagnes, nos filles souffrent d'une misère effroyable. Nous n'avons ni pain ni vêtements à leur donner. Une fois vendues, elles deviennent des *dames;* elles ont dans les maisons des Turcs une vie douce et facile, elles ne manquent pas d'habits pendant l'hiver, elles ont toujours du pain pour leurs repas. Celles que le sort place dans les harems des grands ont non-seulement des habits et du pain, mais encore le luxe, la grandeur, la puissance; elles ont pour se divertir les bains d'ambre, les parures de perles, les parfums, la musique et tout ce que peut inventer la tendresse et l'amour de leurs maîtres. De leur côté, nos fils, élevés par les Turcs, peuvent devenir des officiers de l'armée, des capitaines, des cadis, des pachas, des vizirs. Ils bénissent alors leurs parents qui ont eu le courage et la raison de les affranchir d'une vie de peines, de luttes et de cruels labeurs. Et puis, nous les élevons pour être vendus; ils savent que le bonheur pour eux n'est pas dans leur patrie, et ils l'abandonnent sans chagrin. Les Russes, qui voulaient nous asservir parce que nous vendions nos enfants, ne sont pas meilleurs que nous. Nous vendons nos enfants parce que la terre de notre pays est une terre ingrate, inféconde, parce que nous ne pouvons leur offrir qu'une existence d'incessantes fatigues et d'invincible misère; mais nous avons des mœurs douces, nous nous aimons, nous nous obligeons, nous nous entr'aidons fraternellement. Il n'y a chez nous ni knout ni prisons. La volonté de nos vieillards est respectée. L'étranger qui se hasarde dans nos montagnes est toujours certain d'être protégé et secouru par les Tcherkesses. »

Le trafic dont il est ici question est fort blâmable, et nous ne chercherons pas à l'excuser; mais il importe, surtout dans une pareille question, de tenir compte des mœurs de l'Asie. Chez les Circassiens, comme certains peuples beaucoup plus civilisés, le mariage est une opération de commerce. Là, ce n'est pas la femme qui achète le mari, en lui apportant une dot, c'est au contraire la mari qui achète la femme. Deux perspectives s'ouvrent aux jeunes Circassiennes, la vie misérable et le rude labeur du toit paternel, ou un brillant établissement dans le harem turc. On ne les vend pas pour être esclaves et maltraitées, mais bien pour vivre dans une oisiveté qui charme leur indolence native.

Un fait curieux encore, c'est la manière dont les Russes ont envisagé le commerce des femmes et des enfants, et l'ont fait tourner à leur profit, tout en ayant l'air de le prohiber. Leur manière de procéder, en cette circonstance, est essentiellement moscovite. On permet aux navires turcs de venir à Anapa, pour acheter autant de Circassiens et de Circassiennes qu'il leur plaît; mais les captifs doivent être inscrits

comme sujets russes allant faire un voyage à Trébisonde ou à Constantinople, et munis de passe-ports russes qui leur donnent le droit de réclamer la protection des ambassadeurs ou des consuls de la Russie. La philanthropie est ainsi d'accord avec la politique; car cette simple formalité tend à faire regarder le czar comme un protecteur naturel par des personnes répandues dans tous les harems ou remplissant de hautes fonctions dans l'Etat, ce qui arrive souvent aux jeunes Circassiens et aux jeunes Géorgiens.

Disons de suite cependant que cet état de choses est profondément modifié aujourd'hui, et cette amélioration est due encore au libérateur que le Dieu vengeur des peuples opprimés a envoyé au secours de ce malheureux peuple.

De longues années s'étaient écoulées depuis que les tribus montagnardes se voyaient enfermées dans un cercle fatal de baïonnettes russes et de lances cosaques, qui allaient toujours se rétrécissant; *les chrétiens aux chevelures de chanvre*, comme ils appelaient les enfants du Nord, menaçaient incessamment leur sol, et il était à craindre que les Circassiens ne succombassent bientôt sous la force numérique de leurs ennemis.

Il y avait bien de temps à autre de sanglantes escarmouches entre les montagnards et les Russes; on s'épiait, on s'observait, on se tenait de part et d'autre dans un état permanent de défiance et d'attente. Une série de colonies cosaques avait été établie sur la frontière septentrionale du Caucase, depuis l'embouchure du Kouban jusqu'à celle du Terek. Chaque *stanitza* ou village militaire habité par un certain nombre de familles cosaques et par un petit corps d'infanterie était protégé par un *krepost* ou fort composé d'un simple mur de terre ou de pierre entouré d'un fossé. Là, on ne dormait guère : une sentinelle, perchée sur une élévation qui dominait le pays, sondait jour et nuit, du regard, les buissons et les joncs qui bordent la rivière. Au moindre mouvement suspect, un signal partait, et toutes les colonies voisines accouraient en armes près du village menacé. Les enfants, les femmes, l'infanterie allaient s'enfermer dans le *krepost*, et les Cosaques, montés sur des chevaux dressés à cette guerre, s'élançaient hardiment à la rencontre de l'ennemi.

Pendant plus de trente années on ne connut pas, en Circassie, d'autre manière de se battre.

Quelquefois ce sont les Cosaques qui étaient vaincus, plus souvent c'était les montagnards. — Le Kouban seul les séparait, et les flots de la rivière ont été, à de nombreuses reprises, rougis du sang des deux partis. De sinistres combats y eurent lieu.

Souvent il arrivait, en effet, que les Tcherkesses ou Circassiens, plus familiarisés que leurs ennemis avec les habitudes du climat, traversaient le Kouban à la faveur de l'obscurité ou des brouillards impénétrables qui règnent dans certaines saisons. — Alors point de signal possible : — leur présence n'était annoncée que par le cri sauvage des assaillants, qui allait réveiller et frapper de stupeur les habitants de la stanitza. L'œuvre de destruction commençait : en quelques instants un nuage de fumée enveloppait le village, et le lendemain, aux premiers rayons du jour, l'infanterie, enfermée inactive et épouvantée dans le krepost, voyait la horde sauvage s'enfuir en toute hâte, franchissant les steppes sur des vigoureux cheveux chargés de butin, de femmes et d'enfants.

Mais ces combats partiels, quelque sanglants qu'ils fussent, n'étaient pas de nature à amener aucun résultat décisif. Les Russes étaient nombreux; battus un jour, ils reprenaient l'avantage le lendemain, et les Circassiens ne voyaient pas sans appréhension approcher l'instant où le pays tout entier tomberait au pouvoir des *Giaours!*

Vers cette époque vivait, à Jarach, Mohammed le mollah, le plus sage des ulémas du Daghestan. Suivant un vieil usage, les prêtres musulmans ont généralement autour d'eux un certain nombre de disciples ou murides qu'ils préparent à leur succéder dans leur saint ministère, et à répandre et faire fructifier après eux les doctrines du Koran.

Mohammed était un fier montagnard, jaloux de son indépendance et de sa liberté, et qui n'avait pu voir sans indignation le sol de son pays foulé par les chevaux des Cosaques.

La doctrine qu'il enseignait était plus empreinte de patriotisme que de mysticisme. — C'était un homme énergique, résolu, et qui ne demandait qu'à appliquer sa foi aux événements extérieurs. On le croyait adonné au *souféisme*, sorte de secte qui consiste dans un développement particulier du mahométisme sunnite. Ses disciples allaient à lui, attirés par un esprit élevé, une raison supérieure, une nature expansive et droite. Mohammed ne les détrompait pas de suite sur le but qu'il se proposait.

Le *soufi*, enseignait-il, doit passer par quatre périodes d'existence spirituelle.

Dans la première, il est enjoint d'observer rigoureusement le *scharyat*, loi qui oblige tous les musulmans; mais pour les esprits doués d'inspirations plus hautes, une seconde période s'ouvre ensuite, le *tarykat* (le sentier), où l'on échange l'esclavage de la lettre de la loi contre la liberté de la foi et de l'esprit. Par ce *sentier*, le croyant arrive à la troisième période, le *hakykat* (la vérité), en fortifiant sa puissance d'intuition intérieure. L'extase lui révèle les choses telles qu'elles sont. De là il passe enfin au dernier et au plus sublime état, le *maarisat*, la fusion immédiate avec la Divinité.

Il y a dans ces religions de l'Orient certaines tendances qui exaltent l'imagination et poussent à l'enthousiasme par le mysticisme. On se perd dans l'infini, on oublie la réalité, et l'homme disparaît! C'est l'homme que Mohammed cherchait au contraire, mais l'homme préparé, fanatisé, propre à toutes les sublimes folies du patriotisme.

Quand il en arrivait à la quatrième période, il découvrait hardiment le but vers lequel il tendait, l'esclavage qui les menaçait, la honte où leur pays était plongé, et finissait par leur offrir la plénitude de la liberté et de la foi.

Le choix des fiers montagnards ne fut pas un instant douteux, et l'on se mit aussitôt à l'œuvre.

Mohammed, d'ailleurs, ne se borna pas à cette simple propagande; il envoya ses murides dans toutes les directions, et sa parole et ses doctrines se répandirent avec la rapidité de l'éclair, et furent accueillies de toutes parts avec enthousiasme.

Deux choses, selon le mollah, étaient nécessaires à tous les croyants, garder le *scharyat* et détruire les infidèles.

« Toutes vos aumônes, toutes vos veilles, disait-il, tous vos pèlerinages à la Mecque ne vous servent de rien aussi longtemps que l'œil du Moscovite est sur vous. Vos mariages sont illégitimes, vos enfants sont bâtards, et le Koran est votre destruction tant qu'il y a parmi vous un Moscovite. Qui peut servir à la fois Allah et les Moscovites?»

En moins d'un mois, le pays tout entier fut profondément ému et troublé par cette prédication incendiaire qui touchait la fibre la plus sensible du musulman : la foi et la liberté! et bientôt un immense cri réveilla les sonores échos des montagnes.

Mohammed déployait une activité sans égale.

De tous les points du pays, des pèlerins accouraient à Jarach, et les disciples qui paraissaient le plus s'attacher aux préceptes du mollah étaient élevés à la dignité du *muride*. Les murides se fabriquaient eux-mêmes des sabres, et dans un coin de la maison de Mohammed s'élevait un autel dont un muride s'appro-

chait d'heure en heure. Là, il tournait le visage vers l'orient et s'écriait d'une voix forte en frappant l'autel : « Musulmans! guerre à l'infidèle! mort et destruction au Giaour! »

Et les autres disciples se répandaient par les rues, par les plaines, par les montagnes, en répétant le même cri.

Ces événements prirent en peu de temps de telles proportions, que les Russes s'en inquiétèrent. On résolut de s'emparer de la personne du mollah, et l'on mit sa tête à prix. Mais ces mesures ne firent qu'exalter le patriotisme des montagnards et irriter leur colère. Alors on tenta d'apaiser ce commencement d'insurrection par une convention entre les chefs que l'on convoqua à cet effet. Malheureusement cette tentative eut une funeste issue.

Les chefs étaient venus au rendez-vous, au nombre de cent environ, ayant à leur tête un mollah qui fut seul admis à la conférence. Grekow, un général russe, fut assez mal inspiré pour l'insulter. Le mollah tira son poignard, tua Grekow, et eut le temps de blesser plusieurs officiers avant d'expirer lui même sous les baïonnettes russes.

On comprend que cet incident n'était pas de nature à calmer les esprits.

Mohammed tomba bientôt, il est vrai, au pouvoir de ses ennemis, qui l'envoyèrent dans un couvent de la mer Noire, où il mourut; mais il s'était choisi d'avance un successeur parmi ses murides les plus capables, et la guerre qu'il avait commencée put être continuée.

Khasi-Mollah, le successeur choisi par Mohammed, commença aussitôt, avec une ardeur digne de la cause qu'il servait. Les Russes avaient jusqu'alors entretenu parmi les tribus du Caucase des rivalités qui servaient leurs intérêts. Khasi-Mollah résolut de couper court aux menées de ses ennemis, en allant prêcher la concorde à tous les montagnards. Un général russe qui commandait alors, le général Yermoloff, avait remporté par la ruse d'assez grands avantages, en opposant les tribus aux tribus, en flattant celles-ci au détriment de celles-là. Khasi-Mollah vit le danger à temps, et grâce à son énergie, à son patriotisme, les montagnards comprirent bientôt qu'ils n'avaient qu'un seul ennemi à combattre.

Khasi-Mollah voulait porter un coup décisif; il préparait peu à peu les tribus à une prochaine levée de boucliers, et en attendant, il entretenait l'exaltation dans les esprits.

La guerre sainte reprit donc de plus belle, et dès que le mollah eut concerté toutes ses mesures, il convoqua les guerriers et alla mettre le siége devant la forteresse de Tarku ou Tarki.

Ce fut l'affaire de quelques jours, et dès que la forteresse se fut rendue, Khasi-Mollah marcha vers la mer Caspienne et assiégea Burnaja.

Burnaja ne fut sauvée par les Russes qu'avec de grandes difficultés et de grandes pertes. Khasi-Mollah ravagea ensuite les environs de Salak, défit le général Emmanuel et dévasta le Tabasseran. En automne, il assiégea Derbend, dont les Russes le contraignirent à lever le siége; mais il détruisit complétement Kuban, la principale ville des bords du Terek.

De pareils résultats étaient trop sérieux pour que les Russes les vissent avec indifférence. Le bruit des succès de Khasi-Mollah s'était d'ailleurs répandu jusque dans les gorges les plus profondes du Caucase, il était à craindre que les triomphes des insurgés n'entraînassent les quelques tribus qui hésitaient encore.

On résolut d'arrêter cette insurrection redoutable, avant qu'elle eût pris un trop grand développement.

Le général von Rosen commandait alors en chef les troupes du Caucase Dans l'espoir de mettre fin à la guerre, il s'avança avec une forte colonne par les défilés de Temir Chauschura, sur le versant oriental du Kaitach, et descendit sur Himri, renversant toute résistance. La majeure partie des adhérents de Khasi-Mollah, trompés par les faux messages que faisaient circuler les Russes parmi les montagnards, s'étaient retirés à la hâte dans l'aoul d'Himri. Khasi-Mollah comprit que la dernière heure de sa puissance allait sonner, mais énergique et courageux jusqu'au bout, il s'enferma avec ses murides et un petit nombre de sectateurs dans l'aoul saint, et attendit l'assaut des Russes; ni la victoire ni la fuite n'étaient possibles. — Il fallait mourir!

Les choses en étaient à ce point au moment où commence notre récit. Les explications qui précèdent étaient indispensables pour l'intelligence de ce qui va suivre; nous pouvons maintenant poursuivre sans interruption.

III.

Mort de Khasi-Mollah.

Des deux voyageurs dont nous avons parlé plus haut, l'un était le principal appui de Khasi-Mollah, celui sur lequel il comptait le plus : — il s'appelait Amulad-Bey. L'autre, plus jeune de cinq années environ, s'était déjà fait remarquer par un courage réfléchi, une audace que rien n'étonnait, une promptitude de jugement, une grande élévation de vue : — on l'appelait Schamyl.

Tous deux étaient allés chercher les murides, leurs frères, attardés dans les environs, et ils revenaient se ranger autour du mollah, leur maître, pour combattre et mourir à ses côtés.

Le moment était solennel.

L'aoul était cerné de toutes parts par des troupes nombreuses, animées d'un vif désir de vengeance, appuyées d'une artillerie redoutable, avec laquelle les Tcherkesses n'avaient pas encore eu le temps de se familiariser. Les Russes avaient apporté à faire le siége du malheureux aoul tout le soin et toute l'attention qu'ils auraient déployés pour se rendre maîtres d'une place forte comme leur Sébastopol. On eût dit que Himri était devenue la clef de toute la ligne du Caucase... Mais ce n'est pas la ville dont ils voulaient s'emparer... Ils savaient que Khasi-Mollah s'y était retiré, et ils n'ignoraient pas en outre qu'ils prendraient du même coup les premiers et les plus dangereux de ses murides. Là était tout le secret de ce déploiement considérable de forces. — Il fallait que Khasi-Mollah succombât et que tous ses disciples le suivissent dans sa chute.

Le combat fut sanglant. Le général Rosen n'avait reculé devant aucun obstacle; la forteresse devant laquelle il venait de s'arrêter passait pour inaccessible; on savait que les hommes chargés de la défendre étaient disposés à vendre chèrement leur vie; aucune précaution ne fut négligée pour rendre les résultats de la bataille décisifs.

L'artillerie russe commença.

Dans chaque aoul s'élevaient, à cette époque, des tours d'une élévation prodigieuse, du haut desquelles les Circassiens avaient souvent obligé leurs ennemis à reculer. Mais que faire contre vingt bouches à feu qui vomissent à tout instant la mitraille et les boulets? En moins d'une heure les tours s'écroulèrent et entraînèrent la plupart de ceux qui s'y étaient renfermés.

Amulad-Bey était sur l'une d'elles, entouré de quelques murides, et debout, impassible, au milieu des balles qui pleuvaient autour de lui, il continuait de chanter d'une voix forte et vibrante les versets du

Koran. Les murides n'interrompaient leurs chants que pour faire des décharges sur l'ennemi. — A chaque instant un homme tombait frappé mortellement, un pan de muraille s'écroulait soulevant des tourbillons de fumée et de poussière, mais les chants des fanatiques s'élevaient toujours vers le ciel. Pendant quatre jours et quatre nuits, sur tous les points d'Himri, le même spectacle s'offrit aux regards des Russes, et les mêmes acclamations montèrent vers Allah!

C'était à désespérer. Le sol était disputé pied à pied; chaque balle des montagnards faisait un vide dans les rangs des assaillants; il fallut prendre les redoutes une à une, forcer chaque *sakia* comme une forteresse, et quand enfin la ville tomba au pouvoir des ennemis, on trouva le cadavre de Khasi-Mollah entouré de tous ses murides : pas un ne manquait à l'appel; ils n'avaient pu vaincre, mais ils étaient morts!

Le mollah avait été atteint au moment où, tombant à genoux, il étendait une main vers le ciel, comme pour en appeler à sa justice contre ses oppresseurs. A ses côtés gisait son principal muride, Schamyl, percé de deux balles et d'un coup de baïonnette, mort aussi selon toute apparence.

Les Russes emportèrent le cadavre de Khasi-Mollah, comme un trophée, et laissèrent là celui du muride!

Comment ce dernier parvint-il à s'enfuir? par quelle mystérieuse protection, par quel miracle d'audace ou de ruse échappa-t-il aux vainqueurs? — On ne l'a jamais su. — Mais quand cet homme, qu'on croyait tué par les balles russes, reparut quelque temps après, ce fut une admiration et un enthousiasme universels. Son salut fut attribué à un miracle, et à partir de ce jour, il sembla frappé d'un sceau providentiel, et devint le premier des murides auprès du successeur de Khasi-Mollah.

La victoire ne raisonne pas; l'ivresse du triomphe grise comme un vin fermenté; les Russes ne comprirent pas la portée du succès qu'ils venaient de remporter, et ils en compromirent imprudemment les résultats.

Ils crurent frapper les montagnards de terreur, en promenant dans leurs villages le cadavre de Khasi-Mollah : « Vous le voyez, disaient-ils, votre prophète n'était point invincible, comme il vous l'avait fait croire; le seul prophète invincible, c'est le czar, et il n'y a au monde que le czar, le seul représentant de Dieu! »

Ces paroles produisirent l'effet ordinaire d'un bulletin russe; personne n'y crut; la vue du cadavre de l'iman vaincu réveilla ou entretint la colère des Circassiens; la haine s'enfonça plus profondément encore dans leur cœur, des conciliabules secrets eurent lieu, et tous jurèrent de tirer bientôt une vengeance éclatante des crimes de leurs oppresseurs.

Hamsad-Bey avait remplacé Khasi-Mollah. C'était le chef le plus éminent parmi ceux qui avaient embrassé la cause de ce dernier, mais il semblerait qu'il manquait des qualités essentielles qui avaient distingué son prédécesseur.

Hamsad-Bey, dit la *Revue Britannique*, n'avait ni le zèle religieux ni le génie militaire de Khasi-Mollah. Son gouvernement orageux ne constitue qu'un court épisode dans l'histoire de l'indépendance du Caucase. Ses efforts furent moins dirigés contre les Russes mêmes que contre les tribus lentes à lui prêter leur appui ou directement hostiles. Pacha-Biké, la khanesse de Chausach, avec ses trois fils, tenait toujours pour les Russes; or, il était impossible d'entreprendre aucune opération importante contre ces derniers, tant que les chefs de la moitié de l'Avarie seraient favorablement disposés pour eux. Un autre motif faisait fortement sentir la nécessité de porter un coup dans cette direction. Il était temps de décider si le traditionnel respect d'une tribu pour son prince ne devait pas céder à l'autorité spirituelle du murschide. Hamsad-Bey tenta l'expérience en faisant marcher une armée contre Chausach; il fit plus, il attira deux des fils de Pacha-Biké dans son camp, où ils furent traîtreusement assassinés. Hamsad-Bey, prenant alors possession de l'aoul sans opposition, fit décapiter Pacha-Biké elle-même. Le troisième fils de la khanesse, Balatsch-Khan, encore enfant, fut adopté par le père d'un des chefs tués dans la mêlée qu'occasionna le meurtre des deux frères du jeune prince.

Hamsad-Bey, après avoir ainsi violemment détruit l'idée de l'inviolabilité des princes de l'Avarie, fut immolé lui-même à un préjugé plus profondément enraciné encore, la vengeance du sang. On excita contre lui une formidable conspiration, et il fut assassiné dans la mosquée de Chausach. Cet assassinat fut suivi d'un massacre général des murides, dont trente seulement parvinrent à se réfugier dans un fort bâti en bois, le château des khans, où ils firent une défense désespérée. Les assiégeants finirent par emporter la place, et tous ses défenseurs périrent, à l'exception de Schamyl, qui, cette fois encore, échappa mystérieusement à une mort certaine. Bientôt on le vit à la tête des forces dispersées de Hamsad-Bey; il attaqua Hadji-Murad, qui recherchait l'alliance des Russes, et s'était fortifié dans Chausach. Le premier assaut échoua; le second ne fut pas plus heureux, mais Hadji-Murad voyant qu'il lui serait impossible de tenir plus longtemps tête à son opiniâtre adversaire, dépêcha de pressants messages à Rosen, le commandant russe, qui fit les dispositions nécessaires pour le secourir immédiatement. La contre-mesure prise par Schamyl fut de mettre en campagne cinq ou six de ses émissaires avec ordre de chercher partout Balatsch-Khan, de lui couper la tête et de la jeter dans le Koissu. Cet ordre, exécuté à la lettre, ôta à la Russie le prétexte qu'elle donnait à la guerre, celui de rétablir l'héritier du khanat d'Avarie.

IV.

Schamyl.

Schamyl est le héros de l'indépendance du Caucase; depuis qu'il a pris en main la cause de ce peuple héroïque, son ardeur ne s'est pas ralentie un instant; il a poursuivi son œuvre avec une infatigable fermeté, et quand on considère les faits accomplis par cet homme depuis une vingtaine d'années, on se demande avec admiration ce que l'on doit le plus admirer de son courage ou de son génie.

Schamyl est né à Himri, en 1797. Tout avait concouru pour le préparer au rôle actif qu'il devait jouer un jour. Dès sa plus tendre jeunesse, son amour de l'étude, sa gravité, son intelligence l'avaient distingué de ses compagnons. Des habitudes stoïques, une grande sobriété, une volonté ferme, une fierté indomptable, avaient suffisamment compensé les inconvénients de l'organisation délicate et faible qu'il tenait de la nature. En dépit de cette faiblesse de complexion, il ne reculait jamais devant les plus rudes fatigues, se livrait comme les jeunes gens de son âge à tous les exercices du corps, et ne manifestait jamais qu'une seule ambition, celle de l'emporter sur ses camarades. Souvent dans les luttes qu'il engageait avec ces derniers, s'il lui arrivait d'être vaincu, il se retirait triste, abattu, désespéré, et allait pleurer sa honte à l'écart. Un jour qu'il avait été attaqué et blessé par plusieurs de ses rivaux, il en ressentit une si vive douleur, qu'il faillit, dit-on, se laisser mourir plutôt que de révéler ce qu'il considérait comme une disgrâce.

Il avait étudié longtemps chez un mollah d'une grande renommée, Dschelal-Eldin. C'est lui qui expliquait le sens mystérieux que le Prophète a caché dans les versets du Koran. De bonne heure, on développa chez lui l'enthousiasme religieux, il s'imprégna peu à peu des préceptes de la philosophie arabe, et fut initié ainsi aux mystères du souféisme.

Schamyl a toujours conservé une profonde tendresse pour celui qui, le premier, a ouvert son esprit à la science. Dschelal-Eldin vit encore, et parvenu à un grand âge, il reçoit du Sultan-Prophète les mêmes témoignages de respect et d'obéissance.

Il est d'une taille moyenne; ses cheveux sont d'un blond ardent; ses yeux, couverts de sourcils noirs et épais, lancent l'éclair; sa barbe est presque blanche. Il possède l'éloquence entraînante et persuasive des peuples d'Orient; on a dit de lui : qu'il avait des éclairs dans les yeux et des fleurs sur les lèvres.

Le prophète a-t-il eu tout d'abord le pressentiment de sa destinée, et s'est-il préparé lentement au rang qu'il devait occuper plus tard? — Il est permis d'en douter. De pareils hommes naissent marqués de Dieu pour des desseins inconnus; l'avenir est fermé à tous, et c'est le patriotisme seul qui a indiqué à Schamyl la voie dans laquelle il s'est jeté hardiment, en traînant toute une vaillante population sur ses pas. — Le succès a noblement répondu à ses efforts. — Entre les Cosaques impurs de la mer Noire et les héroïques défenseurs du Caucase, Dieu n'a pas dû hésiter.

Schamyl est l'inspiré de Dieu, disent les Circassiens fanatisés; il se retire souvent au fond d'une caverne où il demeure cinq ou six jours pour écouter les conseils qu'un ange vient lui donner. Il est un lion dans la guerre. Les Russes n'ont pu voir l'éclat de sa face, car, en entendant sa voix tonnante, ils se détournent, et prennent la fuite. Avant peu de temps, aucun Russe ne se montrera autour de nos montagnes. Le grand prince (Schamyl) l'a prédit, et ses prédictions ne mentent pas.

Pendant quelque temps, Schamyl ne donna pas signe de vie, et se prépara dans une retraite et un silence apparents à la grande lutte qu'il méditait déjà.

Plusieurs engagements eurent lieu cependant dans lesquels il ne fut pas d'abord heureux; toutefois il veillait et attendait le moment favorable.

Il avait fixé sa résidence dans la petite forteresse d'Akhulgo. Quelques Russes faits prisonniers dans les dernières rencontres lui avaient servi à se faire bâtir une maison à l'européenne. Pendant plusieurs années, il quitta cette résidence. Sans trésor, presque sans ressources, ne pouvant solder ses troupes, il était cependant plus puissant sur son peuple que s'il eût eu à sa disposition toutes les richesses de la terre; on le révérait presqu'à l'égal du Prophète : Dieu est grand, disaient les Circassiens, Mohammed est son premier prophète, et Schamyl est le second! Chaque jour son autorité s'étendait davantage; jamais chef n'avait exercé un pareil empire dans le Daghestan, chacun espérait en lui.

On approchait alors de 1839.

Récemment Schamyl avait éprouvé quelques échecs, et pour en atténuer l'effet, il avait, par ses murides, répandu des proclamations nombreuses dans les montagnes. Ces proclamations sont des modèles d'adresse et de tactique; on y reconnait le génie tout entier de l'homme qui devait tenir en échec la colossale puissance du czar.

« Vous avez vu, disait-il, combien était faible le nombre de nos guerriers en comparaison des armées de l'ennemi, et cependant ces armées ont fléchi devant nous, car la force est avec les vrais croyants.

« Les Russes ont pris Aschiltach et rasé ses murs. Allah l'a permis pour châtier votre incrédulité, car il connaît toutes vos pensées et tous vos projets. Mais je me suis ri de la force de nos ennemis, je les ai chassés d'Aschiltach, je les ai écrasés à Tiletli, et j'ai tourné leurs efforts en confusion. Quand plus tard, le pacha (le général Fesi) avec sa grande armée s'est approché de Tiletli pour venger les morts, et quand, malgré notre courageuse résistance, il est parvenu à s'emparer de la moitié de l'aoul, en sorte que, jour et nuit, nous nous attendions à une bataille décisive; c'est alors que soudainement Allah a paralysé son bras et obscurci sa vue. Au lieu de profiter de ses avantages, il s'est hâté de reprendre le chemin par où il était venu. Nul n'a chassé nos ennemis que leur mauvaise conscience; c'est leur incrédulité qui a causé leur frayeur. Ils se sont enfuis, parce qu'ils n'osaient soutenir la vue des vrais croyants.

« Faux est le regard des Russes; mensongères sont leurs paroles. Nous devons détruire les œuvres de leurs mains, et les tuer eux-mêmes partout où nous les rencontrerons, dans les maisons ou aux champs, par la force ou par la ruse, en sorte que leurs essaims s'évanouissent de la face de la terre; car ils se multiplient comme la vermine, et ils sont aussi venimeux que les serpents qui rampent dans le steppe de Muhan. Vous avez vu la colère de Dieu les poursuivre. »

Schamyl ne se borna pas à ces proclamations, il pressentait que la lutte allait recommencer plus terrible encore que par le passé, et il s'y préparait avec une activité et une énergie sans seconde.

Au baron de Rosen avait succédé comme commandant en chef de l'armée russe du Caucase, le général Golowin. Celui-ci, instruit par les difficultés qu'avaient rencontrées ses prédécesseurs en allant chercher les montagnards sur leurs pics et dans leurs défilés, s'était borné à faire une guerre défensive. Le czar, impatient d'en finir, ne comprenant pas qu'une poignée de montagnards pût arrêter ses armées nombreuses, avait rappelé Golowin et l'avait remplacé par le général Grabbe. Ce dernier était un officier distingué, plein d'activité, et qui, las lui-même de tant d'hésitation vis-à-vis d'un adversaire qui paraissait si faible, résolut de frapper un coup décisif, En conséquence, il concentra neuf bataillons, dix-sept pièces d'artillerie, et marcha sur Akhulgo.

Il voulait prendre le lion dans son antre.

Schamyl vit le danger et tenta de le conjurer en faisant opérer une diversion; mais il fut battu une première fois sur le versant septentrional de la chaîne des Andis, et une seconde fois sur le versant méridional, à Arguacci. Enfin, défait de nouveau, il perd quinze cents hommes, et faisant retraite par l'Audi-Kossu, il court s'enfermer dans Akhulgo, avec ses principaux murides et guerriers. C'est là ce que voulait le général Grabbe; dès que Schamyl se fut retiré dans son aoul, il fit investir la place, et commença le siége.

V.

Siége d'Akhulgo.

Ce siége est un des plus importants et des plus meurtriers que le libérateur du Caucase ait eus à soutenir. Akhulgo était bâti sur des rochers inaccessibles et d'un aspect si bizarre, que Bodenstedt l'appelle une conception fantastique du diable, à qui Dieu semble avoir permis de la tailler en pierre. Schamyl y avait accumulé des provisions de bouche et munitions de guerre. Trop bien instruit des effets de l'artillerie qui rendait les hautes tours plus formida-

Schamyl.

bles pour leurs défenseurs que pour les assaillants, et assisté par des déserteurs polonais, il avait entouré l'aoul de tranchées, de parapets, de chemins couverts, et perfectionnant même la construction des *sakias* qui sont d'ordinaire à moitié cachées, dans des excavations naturelles, il avait couvert Akhulgo de véritables casemates.

Du haut des fortifications l'œil embrassait les gorges profondes creusées au pied des rochers et couvertes de forêts impénétrables — spectacle inouï! — des défilés d'arbres séculaires qui grimpent le long des montagnes, ou d'étroits et sombres cachots qui serpentent entre des murailles naturelles d'une élévation prodigieuse : à droite et à gauche, des vallons d'une végétation féconde, avec leurs gigantesques décors de rochers, sentinelles de granit coiffées, comme dit le poëte, d'un turban d'éclairs et d'avalanches : plus loin enfin, les solitudes empestées du Muhan, où rampent autant de maladies que de reptiles.

C'est là que Schamyl avait établi son quartier général ; on était alors au commencement du mois de juin de l'année 1839. Le général Grabbe avait fait des efforts inouïs pour concentrer la guerre autour des rochers d'Akhulgo, et dès le 9, la place se trouvait investie.

Les Russes espéraient réduire les défenseurs de la forteresse par la famine, mais ils apprirent bientôt que des munitions considérables s'y trouvaient accumulées, et ils durent renoncer à cet espoir.

Le général Grabbe se décida dès lors à donner l'assaut ; plus d'un mois s'était écoulé en hésitations de toutes sortes, et Schamyl en avait profité pour se fortifier. Toutefois, il ne pouvait se dissimuler que la situation était éminemment critique, et il put craindre un moment de finir comme son prédécesseur, c'est-à-dire, d'être contraint de s'ensevelir sous les ruines fumantes de son aoul.

Le 16 juillet, les hostilités commencèrent avec une certaine ardeur, et les Russes se virent repoussés avec des pertes considérables; mais le général Grabbe était opiniâtre, il avait juré d'avoir raison de cette poignée de fanatiques; il redoubla l'activité des batteries russes, et lorsque Schamyl, réduit aux abois, lui

On eût dit des furies vengeresses portées sur les nuages et semant la destruction.

fit offrir de traiter, il demanda le fils du prophète en otage et en garantie de sa soumission.

Schamyl n'était pas sincère, quand il sollicitait la paix ; il comprit qu'il avait affaire à un homme de fermeté et de courage, il ne poussa pas plus loin la négociation, et attendit le prochain assaut.

Le général Grabbe poursuivit ses succès.

Avec les moyens redoutables dont il pouvait disposer, l'issue du siége ne devait pas être longtemps douteuse. Le 17 août, les Russes s'emparèrent des ouvrages extérieurs, resserrèrent encore le cercle dans lequel ils enfermaient l'aoul, et pendant quatre jours Akhulgo devint le théâtre de combats acharnés.

L'amour-propre des assiégeants était piqué au vif ; les assiégés avaient leur vie et leur indépendance à sauver. On connaissait les Russes, on savait avec quelle cruauté ils traitent d'habitude leurs prisonniers ; on se rappelait avec terreur les razzias sanglantes qu'ils avaient effectuées dans le Caucase à d'autres époques ; il fallait vaincre ou mourir. Et puis, il se mêlait à l'ardeur des soldats de Schamyl une haine implacable pour le Giaour, un amour profond de la liberté. — L'ardeur du sang animait les uns, l'ivresse du fanatisme exaltait les autres. — Ce fut la lutte du lion qui défend son antre contre le tigre !

Il y a dans l'histoire de la prise d'Akhulgo des faits d'une étrange énergie, et qui attestent, à force de cruauté et d'inhumanité, avec quel désespoir plein d'oubli les habitants de l'aoul disputèrent le terrain *aux chiens moscovites*. Un témoin oculaire russe raconte ainsi un épisode de ce siége :

« Peu de temps avant la fin du combat, suivant le capitaine, aujourd'hui le colonel Schultz, le plus intrépide entre les braves, à la tête des débris de mon bataillon je gravis une montée escarpée. Le feu d'en haut avait cessé. Le vent dispersait les épais nuages de fumée qui s'étendaient comme un rideau entre nous et la forteresse. Au-dessus de ma tête, je voyais un certain nombre de femmes circassiennes, debout sur une petite plate-forme, en face du rocher que nous gravissions. L'approche lente mais continue de nos troupes leur annonçait trop sûrement leur destinée ; mais bien résolues à ne pas tomber vivantes

dans nos mains, elles employaient le reste de leur énergie à détruire les assaillants. Enveloppées par la fumée qui s'éclaircissait à mesure que nous gagnions du terrain, on eût dit des furies vengeresses portées sur les nuages et semant la destruction.

« Dans la chaleur du combat, elles avaient rejeté loin d'elles leurs vêtements supérieurs ; leurs longues et épaisses chevelures flottaient sur leur cou et leurs seins nus. Après des efforts surhumains, quatre de ces femmes parvinrent à faire rouler sur nous un vaste quartier de roche, qui passa à quelques pas de moi avec un bruit de tonnerre, et alla écraser plusieurs de mes soldats. Je vis une autre femme, les yeux un instant fixés sur la sanglante tragédie et son immobile spectatrice, saisir soudain le petit enfant qui se tenait accroché à ses vêtements, lui briser la tête contre un angle de rocher, et le lançant avec un cri sauvage dans un précipice, s'y jeter après lui. Beaucoup d'autres femmes suivirent son exemple. »

Cet épisode donne la mesure de l'exaltation qui régnait parmi les habitants d'Akhulgo ; les murides s'étaient battus avec le même courage qu'à Himri ; ils tombèrent en chantant les versets du Koran, le front ceint de leur turban blanc, serrés comme une vaillante et sainte phalange autour du prophète, et quand les Russes pénétrèrent dans l'aoul, ils n'y trouvèrent vivants aucun de ceux qu'ils y cherchaient.

La stupéfaction fut profonde !

C'est Schamyl surtout que l'on aurait voulu découvrir ; on remua les monceaux de cadavres, on fouilla les environs, on visita avec acharnement les lieux circonvoisins qui pouvaient offrir un refuge aux fuyards, mais on ne trouva de lui aucune trace.

Cette fois encore un mystère impénétrable enveloppait cet homme et le protégeait... On l'avait vu cependant, au plus fort de la mêlée, semant de toutes parts la mort et le carnage... Par quelle intervention avait il été sauvé?... C'était la troisième fois qu'il disparaissait mystérieusement, quand ses ennemis croyaient avoir le mieux pris leurs mesures.

Le général Grabbe mit sa tête à prix, et aussitôt, à dix lieues à la ronde, des espions se mirent en campagne, dans l'espoir de gagner la récompense promise.

Une nuit, le général russe se trouvait seul dans la tente qui lui servait d'abri, quand un homme du pays, un Tchetchène, demanda à lui parler.

Ce Tchetchène était un homme d'une cinquantaine d'années ; il avait été muride, mais, maltraité un jour par le prophète, il avait juré d'en tirer vengeance.

Cet homme était lâche ; il s'était fait traître.

— Que me veux-tu? lui dit le général Grabbe dès qu'il le vit entrer.

Le Tchetchène s'inclina.

— Maître, répondit-il, vous avez promis une récompense à celui qui vous livrerait le prophète.

— Et je la promets encore.

— Eh bien, cette récompense, c'est moi qui la gagnerai !

Le général fit un bond sur son siége et alla au Tchetchène.

— Tu as découvert la retraite de Schamyl ? demanda-t il vivement.

— Oui.

— Loin d'ici ?

— Tout près, au contraire.

— Où cela?

— Dans Akhulgo.

— Dis-tu vrai ?

— Si vous voulez me suivre, je vous y conduirai.

Le général se leva à la hâte et suivit son guide avec quelques hommes des plus déterminés.

Le trajet fut court. — Une demi-heure après, tout au plus, on arrivait sur les bords du Koissu, au pied de rochers inaccessibles.

Le Tchetchène s'arrêta.

— C'est ici, dit-il à voix basse.

Et en parlant ainsi il indiqua au général russe une grotte creusée dans le flanc d'un rocher qui surplombait le Koissu, et où l'on n'avait accès qu'à l'aide d'une échelle.

C'était là en effet que Schamyl s'était réfugié avec deux ou trois de ses fidèles ; — seulement ils avaient retiré après eux l'échelle dont ils s'étaient servis.

Le général Grabbe eut bientôt son plan arrêté.

Dès la nuit même, un nombre considérable de cavaliers et de fantassins étaient postés autour du rocher, avec ordre de surveiller attentivement l'entrée de la grotte. Une ligne de sentinelles fut placée en outre le long des bords du Koissu, et toute communication se trouva dès lors forcément interceptée entre le dehors et la retraite de Schamyl.

La nuit se passa au milieu de ces préparatifs, puis le jour suivant, puis l'autre nuit encore, jusqu'à deux heures environ du matin.

Rien ne bougeait. L'entrée de la grotte était toujours béante, mais aucun incident ne vint donner lieu de soupçonner qu'elle fût habitée.

Schamyl et ses murides attendaient.

La deuxième nuit, cependant, vers deux heures du matin, la lune venait de se lever à l'horizon, glissant ses pâles rayons à travers l'ombre épaisse ; les sentinelles veillaient debout sous les armes ; pas un souffle dans l'air, pas un cri, pas un murmure.

En ce moment un muride parut à l'entrée de la grotte ; on le reconnut facilement à son turban blanc ; on le vit se pencher à droite et à gauche avec précaution, comme pour s'assurer que le moment était opportun, et un instant après, croyant sans doute le moment propice, aidé d'un de ses compagnons, il descendit un petit radeau, à l'aide de cordes, dans la rivière. Un des murides se laissa ensuite glisser en bas du rocher et donna un signal. Bientôt un second muride prit la même route, et ne tarda pas enfin à être suivi d'un troisième personnage vêtu de blanc, comme l'était ordinairement le prophète.

Un instant après, les amarres du radeau étaient coupées, et les fugitifs descendaient le cours rapide du Koissu.

C'est là ce que les Russes attendaient.

A peine le radeau s'était-il mis en marche, que de tous les points des deux rives surgit une multitude d'assaillants, le fusil armé et la lance en arrêt : l'infanterie multiplia ses décharges ; les Cosaques poussèrent leurs chevaux dans la rivière, et, après une défense énergique, les trois hommes du radeau furent égorgés.

Les Russes chantèrent victoire, et portèrent en triomphe les trois cadavres à leur général.

Seulement, quand on voulut s'assurer de leur identité, on s'aperçut, avec une sorte de religieuse épouvante, que Schamyl manquait à l'appel...

Pendant que l'attention se trouvait détournée de l'entrée de la grotte par le départ du radeau, Schamyl s'était à son tour glissé le long de la corde, et, traversant le Koissu à la nage, il avait disparu dans les forêts du bord opposé.

Le dévouement des trois murides sauvait ainsi la vie du prophète et l'indépendance du Caucase.

VI.

Un Amour de Schamyl.

Akhulgo fut l'épreuve la plus rude de la destinée de Schamyl. Un moment, son grand cœur faiblit sous

le poids d'une si terrible calamité, et le doute cruel pénétra pour la première fois dans son esprit.

Sa foi fut ébranlée. Il se demanda si Dieu l'avait réellement fait naître pour rendre la liberté à son pays, ou s'il devait passer comme un de ces obscurs *murschides* que la mort avait déjà moissonnés. Il avait fait un rêve sublime, et le jour de la réalité venait lui enlever une à une toutes ses illusions, jusqu'à la dernière. Il avait voulu soutenir une lutte insensée, et voilà qu'il était vaincu, que ses troupes étaient dispersées, et que l'avenir s'assombrissait, présageant encore des jours plus mauvais. C'était à désespérer!

Pendant longtemps il erra au milieu des profondeurs des forêts de l'Itchkérie, exposé à toutes les trahisons, vivant de racines, dormant dans les antres des bêtes fauves, sans trêve ni repos. Vingt fois l'abattement s'empara de son cœur, et il fut souvent tenté de ne pas aller plus loin dans cette voie sanglante qu'il s'était ouverte, et dans laquelle il tentait d'entraîner son pays.

Un soir, il s'était arrêté sur les bords d'un torrent impétueux, au pied d'une haute montagne, à deux pas d'une grotte creusée dans le roc. Il avait marché toute la journée, il était accablé de lassitude et de faim : il y avait déjà un mois entier qu'il menait cette existence vagabonde.

Il s'assit triste et pensif au seuil de la grotte, et promena un moment son regard sur les objets environnants, que les premiers voiles de la nuit commençaient à lui dérober.

Tout bruit s'était tu; on n'entendait plus à cette heure de calme et de paix que le bruit du torrent qui allait se perdre dans quelque précipice prochain; mais ce bruit monotone et régulier était plutôt fait pour bercer la rêverie du prophète, et il prit sa tête dans ses mains, et il se mit à songer à tout ce qu'il avait fait jusqu'alors et à tout ce qui lui restait à faire.

Schamyl était seul au monde; il avait vécu jusqu'alors sans ami, sans confident; il avait passé à travers les peuplades du Caucase éveillant l'admiration et le dévouement, mais jamais l'amitié, jamais l'amour.

Il était seul, et sa tête venait d'être mise à prix!

Combien de temps demeura-t-il dans cette attitude recueillie; Dieu le sait! La nuit était venue, la lune s'était levée à l'horizon, le plus profond silence régnait alentour; quand il revint à lui, qu'il remonta de cet abime amer du passé dans lequel il s'était plongé un instant, il s'aperçut qu'il n'était pas seul à l'entrée de la grotte.

Une femme se tenait debout à ses côtés.

Il ne l'avait point entendue venir; son visage se dérobait sous un voile épais, elle semblait attendre avec recueillement que Schamyl lui adressât la parole.

Ce dernier ne savait que penser de cette apparition; il se leva cependant, et s'approcha de la femme, en lui tendant la main :

— Femme! lui dit-il d'une voix douce, depuis combien de temps es-tu ici, et que viens-tu y chercher?

— Il y a huit jours que je suis partie d'Akhulgo, répondit la femme, et depuis huit jours je suis à ta recherche.

— Désires-tu donc gagner l'or des Giaours en leur découvrant ma retraite?

— J'aurais déjà pu vingt fois te trahir, si je l'avais voulu.

— Et tu ne l'as pas fait?

— Tu le vois.

Schamyl la considéra un moment avec attention, puis l'ayant fait asseoir, il prit place à ses côtés.

— Quel est ton nom? reprit-il bientôt après.

— On m'appelle Asan.

— Et de quel pays viens-tu?

— Des bords du Terek.

— Mais dans quel but?

— Je voulais te voir.

— Tu me connaissais donc?

— Les échos du Caucase ne savent plus qu'un nom aujourd'hui, et c'est celui de SCHAMYL LE PROPHÈTE!

Schamyl tressaillit : la voix qui lui parlait ainsi avait une douceur sympathique qui pénétrait jusqu'à son cœur; jamais encore il n'avait rien éprouvé de pareil.

— Asan, lui dit-il alors avec une certaine vivacité qui ne lui était pas habituelle, es-tu sincère quand tu parles ainsi?

— Tu doutes de moi?

— Le cœur de la femme ressemble à une digue percée de mille brèches; il ne sait garder aucun des bons sentiments qu'Allah y a déposés.

— Je n'ai jamais divulgué un secret.

— C'est que peut-être l'occasion t'a manqué.

— Tu me crois capable de te trahir?

— Pourquoi pas, Asan; n'es-tu pas une femme?

Asan ne répondit pas, mais d'un geste à la fois noble et simple, elle écarta le voile qui cachait ses traits, et laissa voir à Schamyl son visage sur lequel coulaient lentement deux larmes silencieuses.

Schamyl demeura confondu d'étonnement et d'admiration.

Cette femme était belle et jeune, et malgré sa contenance modeste et retenue, un certain air de fierté digne éclatait dans son regard.

Son œil, grand ouvert, était plein d'assurance et de sérénité, son front pur était couronné de candeur; elle avait à peine dix-sept ans.

Ce qui frappait le plus en elle, c'était surtout la grâce, l'harmonie, la distinction native de sa physionomie. Il y avait de la VELLEDA dans son maintien. Avec une couronne de chêne au front, on l'eût prise volontiers pour une prêtresse de l'antiquité druidique. Cette vierge des montagnes, née sur les cimes neigeuses du Caucase, portait une robe de drap bleu, façonnée à la turque, dont le corsage, brodé de soie de diverses couleurs, s'entr'ouvrait sur le devant pour laisser deviner le trésor d'une gorge aussi blanche que le marbre.

Quand Schamyl eut admiré cette blanche et pure apparition, il se sentit un moment plus ému qu'il n'eût voulu le paraître.

— Tu es belle, dit-il enfin, et bien heureux sera l'époux qui te choisira.

Asan sourit, et remua la tête avec fierté :

— Je mourrai vierge, répondit-elle avec un mouvement dédaigneux des lèvres, car aucun de ceux que je connais ne m'a paru digne de mon amour.

Il y eut un silence : Schamyl ne savait que penser de cette belle enfant qui était venue à lui à travers mille dangers et mille fatigues : quel sentiment l'avait soutenue dans ce voyage; était-ce la haine? était-ce la trahison? était-ce l'amour?

Il frissonna.

L'amour!... dans la vie si agitée qu'il avait menée jusqu'alors, ce sentiment n'avait tenu aucune place dans son cœur. La patrie avait eu toutes ses pensées; emporté par les événements, il n'avait pu un seul moment reposer son esprit ni son cœur; c'était un monde nouveau, des sensations nouvelles.

Il passa sa main rapide sur son front, et resta quelques secondes pensif.

Enfin, et comme un dernier doute pesait encore sur sa pensée, il fixa sur la jeune fille deux regards ardents qui semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme.

— Asan, dit-il à voix lente, tu es venue seule vers moi?

— Seule, répondit la jeune fille.

— Cependant voilà huit jours que tu me cherches à travers les forêts de l'Itchkérie.

— C'est vrai.

— Et quel était ton but?

La jeune fille rougit à cette question, et baissa les yeux pendant que Schamyl prenait une de ses mains dans les siennes.

— Asan, dit ce dernier, pourquoi rougir ainsi, et trembler devant moi?

— Je n'ose.

— Est-ce donc que tu as peur?

— Je ne sais.

— Regrettes-tu de m'avoir trouvé?

— Oh! non.

— Est-ce le remords?

— Ne le croyez pas.

— C'est donc le plaisir alors?

— Peut-être.

— Enfant!...

Asan fit un effort sur elle-même pour vaincre sa timidité et son émotion, et elle baisa pieusement les mains de Schamyl.

— Tenez, lui dit-elle avec naïveté, j'ai dix-huit années bientôt, et voilà cinq ans que j'entends parler de vous, de vos exploits, de votre génie... J'étais une pauvre fille des montagnes, destinée comme mes compagnes à partir pour Trébisonde, où des maîtres cruels m'auraient emmenée à Constantinople! Je n'ai pas voulu de cette destinée qui paraissait séduire si fort mes compagnes, et je me suis enfuie. Moi, je ne reconnaissais qu'un maître au monde, le héros de ma patrie, le dieu de ces sauvages solitudes, et ce maître, ce héros, ce dieu, c'est vous, Schamyl, vous seul!

En parlant ainsi la pauvre enfant s'était agenouillée aux pieds du prophète qui la releva avec bonté, presque avec amour.

— Relève-toi, lui dit-il d'une voix attendrie, tu seras l'étoile de mes yeux, le cœur de mon cœur. Schamyl comprend ton dévouement, et Dieu bénira ton amour!

Et comme Asan pleurait encore, penchée sur sa poitrine :

— Ne pleure pas ainsi, ajouta-t-il, ne déchire pas ton voile, ne souille pas tes beaux cheveux; j'étais découragé, et ta foi a relevé la mienne; tu seras mon conseil et ma joie dans ce rude labeur que j'accomplis, et c'est Allah sans doute qui t'a inspiré la pensée de venir vers moi, à cette heure de doute cruel...

Le lendemain de cette rencontre Schamyl résolut de quitter les forêts qui lui servaient de retraite, et de recommencer les hostilités que sa disparition avait un moment suspendues.

Les bruits les plus singuliers avaient couru sur son compte, à l'occasion de cette disparition. Aujourd'hui encore il n'est pas rare d'entendre raconter comme quoi Schamyl fut pris par les Russes, conduit à Saint-Pétersbourg, promu au grade d'officier et envoyé pour faire la guerre à ses compatriotes; mais s'étant pris de querelle avec ses supérieurs, il aurait quitté le service pour rentrer dans son ancienne condition. On parle même d'un officier moscovite tombé plus tard en son pouvoir et relâché par lui, en souvenir de l'amitié qui les avait unis à Saint-Pétersbourg. L'aventure a un fondement vrai, seulement ce n'est pas à Schamyl qu'elle s'applique, mais à Daniel-Bey, qui devint, en effet, général russe, et déserta pour passer sous les drapeaux de Schamyl, dont il est aujourd'hui l'ami et l'aide de camp.

Schamyl avait hâte de reparaître sur la scène, et d'appeler à lui toutes les forces actives des montagnes. Pendant huit jours il erra avec Asan à travers les forêts, craignant à chaque instant de donner dans quelque embûche. Enfin, après bien des hésitations, bien des fatigues, bien des terreurs, il parvint sur le territoire des Tchetchènes. Chez un homme comme Schamyl l'abattement n'avait pu être que passager; dès qu'il se revit au milieu des anciens compagnons de ses exploits, il retrouva toute son énergie, et redevint plus infatigable, plus audacieux qu'il ne l'avait jamais été.

VII.

La Mère du prophète.

Tout le pays fut inondé de proclamations portées par les murides, et, comme naguère, elles produisirent un effet presque instantané. — Il y a toujours de l'écho pour de pareils appels dans le cœur d'un peuple jaloux de sa liberté.

« Au nom d'Allah, disait le prophète, au nom d'Allah, le tout miséricordieux, dont la parole pleine de grâce coule comme une source sous les yeux du voyageur altéré dans le désert, et qui a fait de nous les principaux piliers du temple de sa foi, les porteurs du flambeau de la liberté, guerriers de la grande et de la petite Kabardah, pour la dernière fois j'envoie vers vous des messagers pour vous rappeler vos serments et vous décider à faire la guerre aux mécréants moscovites. Nombreux sont les messages que je vous ai déjà adressés, nombreuses les paroles que je vous ai déjà dites; mais vous avez dédaigné mes messages et vous n'avez pas rempli mes commandements. C'est pourquoi Allah vous a livrés vous-mêmes aux mains de vos ennemis et vos aouls au glaive et au spoliateur; car le Prophète a dit : « Dieu traitera comme les pires des animaux les hommes qui ne veulent croire d'aucune manière. »

« Ne dites pas : Nous croyons; nous avons tenu pour saints les enseignements du Prophète. En vérité, Dieu vous punira, menteurs que vous êtes!

« Ne dites pas : Nous accomplissons fidèlement nos obligations et nos prières, nous pratiquons l'aumône et le jeûne, comme il est écrit dans le Koran. En vérité, je vous le dis, malgré tout cela, vous comparaîtrez la face noire devant le tribunal d'Allah. L'eau se tournera en boue dans vos mains; vos aumônes deviendront les gages du péché et vos prières des malédictions.

« Le vrai croyant a la foi dans son cœur et l'épée dans sa main; celui qui est fort dans la foi est fort dans le combat. Vous êtes plus dignes de malédictions que nos ennemis, car ils sont ignorants; ils errent dans les ténèbres; mais la lumière de la foi a été allumée devant vous, et vous ne l'avez pas suivie.

« Pourquoi avez-vous douté de la vérité de ma mission? pourquoi avez-vous prêté l'oreille aux menaces de l'ennemi plutôt qu'à mes avertissements? Est-ce moi qui ai réuni en un seul corps les tribus des montagnes, ou est-ce la puissance de Dieu opérant par moi des merveilles? Ne croyez pas qu'Allah soit avec le grand nombre; il est avec les bons, et les bons sont toujours moins nombreux que les méchants.

« Regardez autour de vous. Voyez si mes paroles ne sont pas conformes à la vérité. N'y a-t-il pas moins de bons chevaux que de mauvais? N'y a-t-il pas moins de roses que de mauvaises herbes? N'y a-t-il pas plus de boue que de perles? plus de vermine que de bétail? L'or n'est-il pas plus rare que le fer? Et ne sommes-nous pas plus nobles que l'or, les roses, les perles, les chevaux et le bétail mis ensemble? Tous les trésors de la terre passeront, mais nous sommes immortels. Si les mauvaises herbes sont plus nombreuses que les roses, leur permettrons-nous pour cela, quand nous pouvons les arracher, d'étouffer les

nobles fleurs? Et si les ennemis sont plus nombreux que nous, souffrirons-nous pour cela, quand nous pouvons les moissonner, qu'ils nous prennent dans leurs piéges ?

« Ne dites pas : L'ennemi a conquis Tscherkei, détruit Akhulgo et pris possession de l'Avaria. Lorsque la foudre frappe un arbre, est-ce que tous les arbres courbent la tête et se renversent eux-mêmes de peur d'être aussi frappés? O hommes de peu de foi! que ne prenez-vous exemple du bois vert! En vérité, les arbres de la forêt vous feraient honte s'ils avaient une langue.

« Ne vous étonnez pas que les infidèles s'accroissent si vite et mettent des troupes de plus en plus nombreuses en campagne pour remplacer celles que nous exterminons; car, je vous le dis, des milliers de champignons et d'herbes vénéneuses sortent de terre en moins de temps qu'un seul bon arbre n'en met à atteindre sa maturité. Je suis la racine de l'arbre de la liberté, mes murides en sont le tronc et vous êtes ses branches. En vérité, Allah retranchera les branches pourries et les jettera dans le feu de l'enfer, car il est bon jardinier.

« Repentez-vous donc et revenez parmi les guerriers de la foi; ma miséricorde et ma protection vous ombrageront. Mais si vous continuez de céder aux séductions de ces chiens de chrétiens à *la chevelure de chanvre* plutôt qu'à mes avertissements, j'accomplirai certainement ce dont Khasi-Mollah vous a menacés autrefois. Mes troupes fondront sur vos aouls comme de noires nuées, et prendront de force ce que vous refusez de bonne grâce. Le sang marquera ma trace; la terreur et la désolation suivront mes pas; car où les paroles ne suffisent pas, il faut des actes. »

Comme on le voit, le prophète se remettait à prêcher la guerre sainte; il ne s'en rapportait pas d'ailleurs à ses murides, et pendant que ces derniers allaient d'un côté, il alla lui-même visiter certaines tribus qui paraissaient devoir être moins faciles à entraîner.

A ce moment, la Tchetchénie se voyait plus particulièrement menacée par les Russes, et déjà elle avait prêté l'oreille à des propositions de paix qui lui avaient été faites. Schamyl le savait, mais il ne voulut en rien faire paraître. Seulement nul n'ignorait qu'il avait juré de punir de mort quiconque oserait parler de se soumettre aux Giaours moscovites.

Les Tchetchènes se trouvaient donc fort embarrassés, et quoique fort désireux de faire la paix avec l'ennemi, ils n'osaient cependant faire part de leurs désirs à Schamyl. Plusieurs fois déjà ils s'étaient assemblés en conciliabules secrets, et toujours la peur avait arrêté leurs résolutions.

D'ailleurs, tous les Tchetchènes n'étaient pas du même avis, et quelques-uns des guerriers qui avaient blanchi dans ces luttes du patriotisme contre l'oppression, soutenaient de leurs discours le courage chancelant des uns, ou gourmandaient la lâcheté égoïste des autres : « Où est notre pays, disaient-ils avec amertume? où sont les milliers de tentes qui abritaient la tête de nos peuples? où sont nos troupeaux? où sont nos enfants? Ah! les *Moscov*, *Tuna-Moscov* ont jeté leur cendre aux quatre vents du ciel! Et tel sera votre destin, ô enfants des *Adighé* (c'est le nom que se donnent les Circassiens), si vous cessez de tirer l'épée contre les oppresseurs. Voyez vos frères, les Jugouches, les Ossèthes, les Goudamakaris, les Awares, les Mirtdyeghis, autrefois si puissants, et dont les sabres s'élançaient d'eux-mêmes hors du fourreau, lorsqu'on parlait de courber la tête sous un joug étranger; que sont-ils maintenant! des esclaves! O Adighé! c'est parce qu'ils ont laissé aux *Tuna-Moscov* le libre passage de leur territoire. Ils bâtirent d'abord des maisons de pierre pour leurs soldats, puis ils volèrent les terres aux habitants trompés, les dépouillèrent de leurs armes, et enfin les forcèrent à grossir les armées oppressives.

« J'entends dire que le grand-padischah des mers et des Indes nous a tendu la main de l'alliance! Souvenez-vous de votre indépendance et ne permettez jamais à un étranger de vous mettre le joug sur le cou. Vous avez déjà permis aux Osmanlis de bâtir de fortes maisons sur vos côtes; que vous ont-ils donné en retour? la guerre et la peste pour dévorer vos enfants; puis, à l'heure du péril, ils se sont enfuis, vous laissant seuls pour arrêter le torrent qui se précipitait sur vous.

« Quelques semaines encore et mon corps infirme sera réduit en cendres, mais mon âme montera à la demeure de mes pères, la terre des bienheureux; là, elle criera vengeance contre nos persécuteurs devant le grand Tkha, l'esprit éternel. Quand ceci arrivera, ô Adighé, protégez les restes de mon peuple!... »

C'est ainsi que parlaient les anciens, et leurs paroles ébranlaient bien des convictions; mais que peut l'autorité de la vieillesse et de la raison contre les conseils de la peur? Les Tchetchènes étaient mus par leur seul intérêt personnel; ils ne pensaient pas à la patrie; ils craignaient pour leur vie, ils faisaient bon marché de leur liberté.

Cependant, ainsi que nous le faisions observer, les malheureux Tchetchènes ne se dissimulaient pas le péril de la situation; ils étaient bien résolus à envoyer une ambassade à Schamyl pour le prier de venir à leur secours ou de les autoriser à se soumettre; mais quels étaient ceux qui oseraient aller porter de semblables paroles au redoutable prophète?

Enfin on se décida à tirer au sort le nom des ambassadeurs, et le sort tomba sur quatre hommes de l'aoul de Gunnoi.

Une fois désignés, il n'y avait plus à reculer, et les quatre ambassadeurs se mirent aussitôt en route pour Dargo, qui était alors la résidence de Schamyl.

Au nombre de ces quatre hommes, il y en avait un, âgé d'au moins dix années de plus que les autres, et qui paraissait exercer par son âge autant que par son expérience une grande influence sur ses compagnons. Comme les autres, il savait les dangers de la mission dont il s'était chargé, et pendant le trajet, il ne cessa de chercher un moyen de sortir sain et sauf de la position critique dans laquelle il se trouvait enfermé. D'ailleurs, à mesure qu'ils approchaient de Dargo, les chances de succès leur paraissaient de plus en plus faibles, et les suites d'un échec plus terribles.

Ils réfléchirent.

Ils savaient que l'iman habitait l'aoul avec sa mère, pour laquelle il nourrissait une sorte de vénération; la khanesse (nom qu'on donne à la femme ou à la mère d'un khan ou chef) passait généralement pour être très-sensible à l'appât de l'argent, et les quatre messagers, sur l'insinuation qui leur en fut faite, résolurent de la gagner à l'aide d'un don considérable.

Le moyen était bon, et il réussit.

La khanesse se laissa facilement séduire, et elle promit de saisir la première occasion pour entretenir son fils de la mission des quatre Tchetchènes.

Un soir donc que Schamyl, plus sombre et plus réservé encore que de coutume, s'était accoudé pensif sur la plate-forme de sa demeure, et laissait son regard incertain plonger dans les profondeurs pleines de verdure que dominait l'aoul, sa mère s'approcha doucement de lui, et s'appuyant familièrement sur son épaule, elle lui montra, au loin, les pics neigeux du Caucase qui étincelaient aux premières clartés de la lune.

— Mon fils, dit-elle d'une voix émue, vous êtes triste et préoccupé, ce soir?

— Oui, ma mère, répondit Schamyl en passant sa

main rapide sur son front comme pour en chasser une pensée importune.

— Cette guerre que vous soutenez avec tant d'énergie lasse votre courage et ébranle votre foi.

— Je ne sais...

— Vous êtes pâle, Schamyl.

— C'est l'insomnie sans doute.

— Vous êtes triste aussi.

— C'est le doute peut-être.

Il y eut un moment de silence.

Depuis quelque temps le héros de la Circassie avait été bien cruellement éprouvé; le dernier revers d'Akhulgo avait déchiré son grand cœur, et bien qu'il eût puisé dans son amour pour la patrie assez de force pour recommencer la lutte, cependant cette crise l'avait, à de certaines heures, trouvé abattu et découragé.

Sa douleur avait été profonde, d'autant plus amère, qu'il s'était vu contraint de la cacher à tous les regards.

Il n'avait versé aucune larme, proféré aucune plainte. La blessure qu'il portait dans son cœur s'élargissait et devenait d'instant en instant plus profonde; mais aucun symptôme de douleur ne se trahissait sur son visage. Son pas s'appuyait aussi ferme dans le chemin qu'il parcourait, son front s'éclairait, au contraire, d'un nouveau rayonnement d'amour divin, et le sourire de sublime tristesse qui restait stéréotypé sur ses lèvres pâlies disait assez quelle charité puissante, quelle miséricordieuse sensibilité reposaient encore dans son âme. Il était prêt à de nouvelles luttes, et ne songeait déjà plus aux terribles combats qu'il venait d'essuyer.

— Schamyl, reprit alors la khanesse, cette guerre que vous soutenez contre un ennemi redoutable épuise vos forces et votre enthousiasme; chaque jour les amis que vous avez sauvés, et pour lesquels vous avez versé votre sang généreux, vous abandonnent et vous trahissent; encore quelques jours peut-être, et vous aurez le sort de Hamsad-Bey. O mon fils, le rêve que vous avez fait n'était pas de ce monde, et maintenant il m'arrive souvent de demander à Allah qu'une paix généreuse vienne mettre fin à toutes les souffrances que je vous vois endurer pour une patrie ingrate et déshéritée.

Schamyl se retourna vivement vers sa mère sur les dernières paroles qu'elle venait de prononcer, et un éclair fauve sillonna son regard.

— Mère, lui dit-il en saisissant ses deux mains dans les siennes, on vous a parlé.

— Moi!

— Ne me cachez rien.

— Je vous jure.

— Oh! ne jurez pas, ma mère : il y a depuis deux jours à Dargo quatre hommes du pays des Tchetchènes; ces hommes sont venus ici pour des desseins mystérieux.

— Qui vous l'a dit?

— Je les ai devinés.

— Quand cela serait.

— Les lâches!

Schamyl réprima un geste violent, quitta la plate-forme et rentra dans sa demeure; et le lendemain quand les hommes de Gunnoi interrogèrent la khanesse sur le résultat de son entretien, tout ce que cette dernière put leur dire, c'est que son fils avait résolu de prendre conseil d'Allah.

En effet, dès le matin, on proclama dans l'aoul que l'iman, enfermé dans la mosquée, ordonnait à tout le peuple d'attendre dans le jeûne et la prière sa réapparition.

Durant trois jours et trois nuits Schamyl demeura invisible, tandis que la multitude, prosternée à l'entour de la mosquée, restait en proie à une exaltation fanatique d'autant plus grande que les corps étaient épuisés de fatigue et de besoin. On se perdait d'ailleurs en conjectures sur les causes de ce jeûne et de ces prières, et l'on avait hâte d'apprendre la pensée secrète de Schamyl.

Enfin, dans la matinée du quatrième jour, le prophète, entouré de ses murides et de ses gardes, les *murtosigators*, apparut sur la plate-forme de la mosquée.

Son visage, habituellement impassible, était sillonné de rides profondes et soucieuses, et la pâleur de son front attestait la lutte douloureuse qu'il soutenait contre lui-même. Quelque chose d'inaccoutumé se passait dans son cœur, et la foule avide, curieuse, inquiète, se rangea silencieuse et morne autour de lui.

Schamyl se tourna alors vers le peuple, et ayant ordonné d'amener sa mère près de lui :

— La volonté d'Allah soit faite! s'écria-t-il d'une voix émue, mais forte; peuple de Dargo, les Tchetchènes ont conçu la pensée de se soumettre au Giaour moscovite; ils n'ont pas craint de m'envoyer des messagers dans l'espoir d'obtenir mon consentement. Ces messagers, ayant la conscience de leur faute et n'osant paraître devant ma face, ont tenté la faiblesse de ma vieille mère qui s'est faite leur médiatrice. Secondé par vos prières, j'ai demandé à Mohammed, le prophète d'Allah, sa volonté souveraine, et sa volonté est que la première personne qui m'a parlé de soumission soit punie de cent coups du lourd fouet; or, cette personne, c'est ma mère!

Un long cri d'étonnement et d'admiration fanatique circula à ces mots dans tous les rangs de la foule assemblée; Schamyl ne tremblait plus; l'exaltation religieuse s'était emparée de lui aussi, et il fit signe à ses murides, qui saisirent la vénérable khanesse et la lièrent à l'un des piliers de la mosquée.

Cent cris furent près de s'échapper de toutes ces poitrines haletantes et oppressées; mais la crainte de Schamyl, la honte de paraître faible, et lâche arrêtèrent ces expressions spontanées d'amour et de compassion, et tous se turent.

Le supplice commença.

La khanesse n'avait plus fait entendre aucune plainte; le courage lui était revenu avec le remords de la faute qu'elle avait commise, et d'ailleurs, elle aimait son fils plus encore que la vie; elle se laissa attacher au pilier, et attendit.

Seulement, la pauvre mère avait trop présumé de ses forces, car dès le cinquième coup, elle s'évanouit dans les bras des murides.

Tous les regards se tournèrent alors vers le prophète, mais déjà ce dernier s'était précipité aux genoux de la victime, en poussant des cris de douleur, et en baignant ses mains de larmes amères.

— Dieu est grand! s'écria-t-il d'une voix formidable, et Mohammed est son prophète! il a entendu ma prière, et il permet que je subisse la peine à laquelle ma pauvre mère a été condamnée... oh! je la subirai avec joie, saint prophète! c'est une nouvelle marque de ta miséricorde envers ton serviteur.

En parlant ainsi il se dépouilla rapidement de ses vêtements supérieurs, et ordonna aux murides de lui donner les quatre-vingt-quinze coups qui restaient à recevoir. — On était loin de s'attendre à un pareil dénoûment, il s'éleva en un instant une immense clameur d'enthousiasme, toutes les mains s'élevèrent vers le ciel, tous les fronts se penchèrent vers le sol, et l'émotion se prolongea longtemps encore après que le dernier coup de fouet eut déchiré les épaules du prophète.

Quand le châtiment fut accompli, Schamyl se releva et promena son regard sur le peuple stupéfait qui l'entourait; puis, il fit avancer les envoyés des Tchetchènes.

Ces derniers avaient assisté à la scène étrange qui

venait de se passer; ils étaient presque morts de frayeur. Quand ils se présentèrent, les murides les reçurent le schaska au poing et le bras levé : justice allait être faite sans doute, et ils n'eussent jamais revu leur aoul de Gunnoi, si l'on n'avait écouté que le sentiment populaire. Mais le prophète était là, il ordonna aux messagers, prosternés à ses pieds, de se relever, et leur dit avec le plus grand calme :

— La volonté d'Allah soit faite! — Schamyl ne veut point de vengeance inutile, et il abandonne les lâches à leurs remords. — Retournez donc vers votre peuple, hommes de peu de foi, et pour toute réponse aux propositions que vos amis ont osé nous faire, qu'ils apprennent de vous ce que vous avez vu!

Les messagers courbèrent la tête sous ces paroles sévères, et passèrent en se retirant dans les rangs pleins de menace des gens de Dargo. Une fois rentrés dans Gunnoi, ils furent pour longtemps guéris de la pensée de faire la paix avec la Russie.

Schamyl a donné ainsi cent exemples de courage, d'énergie et de fermeté sublime.

VIII.

Schamyl législateur.

Quand on étudie cette grande figure du prophète, quand on considère les immenses travaux qu'il a accomplis, les luttes gigantesques qu'il a soutenues avec une poignée d'hommes et contre une puissance qui avait à sa disposition des moyens formidables, on se sent, malgré soi, frappé d'admiration devant tant de grandeur et d'héroïsme. Grâce au génie d'un seul homme, les bandes du Caucase, jusqu'alors insoumises, divisées, jalouses l'une de l'autre, se sont unies dans un même sentiment, l'amour de la patrie, et elles forment aujourd'hui un peuple compacte, organisé, inébranlable, une nation enfin, contre laquelle viendront se briser tous les efforts de la Russie. La gloire de ce résultat inespéré revient tout entière à Schamyl.

Le libérateur du Caucase n'a pas seulement joué le rôle d'un prophète inspiré, il a été de plus un législateur profond. En donnant des lois à son pays, Schamyl a peut-être fait plus encore qu'en relevant son courage, et en lui donnant la victoire.

Il a organisé le pays sur des bases entièrement nouvelles.

« Aujourd'hui le Daghestan est partagé en vingt districts, gouvernés chacun par un officier nommé Naïb, dont la mission est de maintenir l'ordre, de lever les taxes et les recrues, d'apaiser les querelles, de réprimer les vengeances et de veiller à la stricte observance du SCHARYAT. Cinq de ces districts sont placés sous un gouverneur unissant le pouvoir spirituel au pouvoir temporel, et directement responsable envers Schamyl, qui accorde à certains de ses favoris seulement le droit de vie et de mort, tandis que les autres gouverneurs doivent en référer à l'iman en pareil cas. Chaque naïb a un lieutenant, un coadjuteur. Dans tous les aouls, un cadi ou ancien est chargé d'adresser des rapports réguliers à son naïb sur les événements importants, et d'exécuter ce qu'il peut recevoir de lui, tandis que le mollah de la même localité a la charge spirituelle de l'aoul. Tout homme capable de porter les armes jouit d'un libre accès près du cadi ou du naïb aux heures fixées pour les affaires. Dans chaque aoul, plusieurs bons chevaux sont constamment tenus sellés et bridés, et lorsqu'arrive un messager porteur d'un passe-port scellé par le naïb du district, le devoir du cadi est de lui fournir immédiatement un cheval frais et un guide jusqu'à la poste voisine; les ordres de Schamyl se transmettent ainsi, avec la rapidité de l'éclair.

« L'armée permanente, de cinq à six mille hommes, est formée de la manière suivante : dix maisons doivent fournir un cavalier : une maison arme l'homme et les neuf autres son cheval, son équipement; elles pourvoient aussi à son entretien. La famille à laquelle il appartient est affranchie, tant qu'il vit, de toute taxe; mais il doit se tenir prêt, jour et nuit, à marcher au premier signal. Tous les hommes de quinze à cinquante ans sont en outre sujets à être appelés à la défense de l'aoul, et dans les cas extraordinaires, à l'armée générale. Dans ces derniers cas, chaque cavalier de dix maisons commande les hommes qu'elles fournissent à la levée en masse.

« La garde du corps de Schamyl se compose d'un choix de murides nommés *Murtosigators*. Les plus chauds enthousiastes, des hommes entièrement dévoués au prophète, sont seuls promus à ce poste, que les Circassiens regardent comme éminemment honorable. Le prophète place toute sa confiance dans les élus, et de leur côté, ils renoncent à tout autre lien et lui vouent leur vie. En temps de paix, les murtosigators sont les apôtres du prophète; en temps de guerre, ils constituent le noyau, le cœur de l'armée, et ils sont la terreur des Russes, qui n'en ont jamais pris un seul vivant.

« Dans l'origine Schamyl n'avait d'autres revenus que le produit de ses razzias. Aujourd'hui toutes les tribus lui paient une dîme annuelle, et lorsqu'un guerrier meurt sans laisser d'héritier direct, l'Etat hérite de la propriété. Schamyl a également confisqué ce qu'on pourrait appeler les biens ecclésiastiques dans le Leghistan, biens composés des dons des personnes pieuses aux mosquées. Les mollahs reçoivent, en échange, un traitement régulier, et les derviches vagabonds, qui vivaient de ces fondations, ont été incorporés dans l'armée ou éloignés du pays.

« Le grand principe financier de Schamyl est une extrême économie; on dit qu'il amasse de grands trésors; mais s'agit il de récompenser une action vaillante ou de gagner une tribu hostile, sa main s'ouvre largement. Il a fondé un système régulier de récompenses et de décorations; il distribue des médailles, des épaulettes, et d'autres insignes. Son code criminel contient une gradation non moins exacte des châtiments, depuis le baillon autour du bras droit, stygmate attaché au lâche, jusqu'à la décapitation.—Dans certains cas, le coupable est fusillé ou poignardé. — Une justice impartiale et rigide caractérise tous les jugements de Schamyl. Depuis longtemps il serait, comme Hamsad-Bey, tombé victime des vendette ainsi créées contre lui, sans la vigilance et le dévouement de ses murtosigators. »

Tel est Schamyl... un héros! il porte l'avenir de tout un pays dans sa main, et les rapsodes futurs diront un jour la grande mission qu'il a accomplie. Aujourd'hui, les faits sont encore confusément rapportés; pendant longtemps le bruit des prodiges de valeur de ces peuplades vagabondes est resté étroitement étouffé dans les gorges profondes de leurs montagnes inaccessibles; les blessures faites à l'empire russe, les défaites essuyées par les Cosaques apprenaient seules au monde étonné le courage de la défense; on se demandait avec stupéfaction quelle force surhumaine soutenait cette poignée de braves qui entretenaient là-bas, bien loin, une lutte insensée. On voyait partir des armées entières de soldats disciplinés, traînant après eux une artillerie formidable, et on les voyait revenir mutilés, décimés, le front baissé, le cœur découragé.

Ce qui faisait la force de ces fiers montagnards, on le sait mieux aujourd'hui; le héros mystérieux,

Elle écarta le voile qui cachait ses traits, et laissa voir à Schamyl son visage

l'iman redoutable, le dieu invincible de ce peuple, c'était Schamyl....!

« *Il avait des éclairs dans les yeux et des fleurs sur les lèvres.* » Dieu n'abandonne jamais les opprimés; il est la suprême justice, comme il est la vengeance terrible! Le jour venu, il a suscité le vengeur attendu, et depuis dix années, le colosse russe use la gueule de ses canons et le fer de ses baïonnettes à entamer les rochers séculaires derrière lesquels se sont enfermés les *sauvages* du Daghestan.

Schamyl n'a pas déserté une heure, une minute seulement la sainte cause qu'il avait prise en main; il ne s'est laissé abattre par aucun revers, ni éblouir par aucun succès. Le lendemain du jour où Akhulgo fut détruit et rasé, il recommençait le combat avec une énergie nouvelle. Seulement, il avait compris à quel ennemi il avait affaire, et dès ce moment il changea de tactique.

Jusqu'alors il avait loyalement accepté la bataille sur le terrain choisi par l'ennemi même; ce système avait pour inconvénient grave de l'exposer à de fréquents échecs, et de l'empêcher de profiter des défenses naturelles que le pays mettait à sa disposition.

Sa résolution fut vite prise; il renonça aux fortifications dont les Européens lui avaient donné l'idée dans le principe, et décidé à user de toutes les ressources que la nature du sol lui offrait, il établit son quartier général à Dargo, aoul ouvert, situé sur le versant nord-est des Andis, dans la profondeur des forêts de l'Itchkérie.

Dargo, comme Himri, est situé au milieu de rochers escarpés, au sommet d'une montagne vers laquelle on ne se dirige que par des défilés tortueux, à travers des forêts impénétrables. Schamyl avait transformé le pays en une vaste colonie militaire, et concentré de cette façon toutes ses forces sur un même point. Il avait résolu d'éviter avec soin toute rencontre avec les Russes sur un terrain découvert, et dès le commencement il put se convaincre de l'efficacité d'un pareil système.

Le général Grabbe avait été encouragé par son premier succès. La prise d'Akhulgo l'avait alléché, et quand il vit que Schamyl s'était retiré à Dargo, il voulut s'emparer de ce dernier aoul comme il s'était emparé du premier.

C'est là que l'attendait Schamyl.

Les défilés de Retschel.

Le ministre de la guerre, Tschernicheff, se trouvait alors dans le Caucase, et Grabbe n'était pas fâché de lui faire admirer *de visu* le système auquel il avait dû son précédent succès. Il concentra des forces considérables, marcha à travers les forêts de l'Itchkérie, et vint mettre le siége devant Dargo.

Schamyl avait été averti, et il ne tenta pas la moindre opposition ; il laissa l'ennemi s'avancer en toute sécurité, et quand il le vit bien engagé dans les défilés et les forêts, il tomba sur lui avec une telle furie que le général Grabbe eut toutes les peines du monde à regagner l'aoul de Gersel. — Il avait perdu deux mille hommes et trente-six officiers.

Schamyl avait pris sa revanche. La défaite d'Akhulgo était vengée ; Grabbe rentra en vaincu quand on l'attendait en vainqueur. L'année suivante, il fut rappelé et remplacé par le général Neidhart qui, lui-même, dut céder la place au comte Woronzoff, gouverneur de la Crimée.

On était alors en 1845, l'année des plus glorieux exploits de Schamyl ; il allait avoir affaire à un adversaire redoutable, et c'est dans cette lutte surtout qu'il déploya toutes les ressources de son génie.

Voilà neuf ans, dit M. Saint-René-Taillandier, que le prince Michel Woronzow et le prophète Schamyl sont en présence ; depuis cette époque l'héroïque audace de Schamyl n'a pas faibli. Depuis vingt ans, on avait envoyé à Tifflis des hommes éminents à divers titres, on n'avait pas encore trouvé le véritable gouverneur du Caucase. Aucun des généraux russes, depuis Yermoloff, n'avait paru embrasser toute l'étendue de sa tâche. Paskewitch, connu par ses campagnes contre les Perses et les Turcs, méritait sa réputation d'administrateur irréfléchi. Rosen, au contraire, ne se distinguait que comme un négociateur adroit. Golowin avait la dignité et le calme qui plaisent aux Orientaux, mais ses facultés étaient médiocres. Neidhart était l'homme le plus consciencieux et le plus intègre !...

Personne ne songeait au prince Woronzow, gouverneur de la Nouvelle-Russie, qui passait pour être fort mal en cour. C'était une opinion accréditée en Crimée que le général avait autour de lui, dans son état-major, dans son palais, à sa table, des espions

PARIS. — IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

chargés de rapporter au czar toutes ses paroles, et qu'on n'attendait qu'un prétexte pour destituer un homme dont l'indépendance avait excité d'implacables inimitiés. La nomination de Woronzow au gouvernement du Caucase fit tomber tous ces bruits. Jamais depuis Potemkin, le favori de Catherine II, un sujet russe n'a été investi de pouvoirs aussi étendus que les sieus. Le prince Woronzow a reçu du czar une autorité dictatoriale, et il commande toutes les provinces conquises entre le Pruth et l'Aras ; il a conservé en effet, bien que gouverneur du Caucase, son gouvernement de la Nouvelle-Russie et celui de la Bessarabie. Il a droit de vie et de mort sur les indigènes Il peut nommer et destituer à volonté tous les fonctionnaires jusqu'au sixième grade. Il peut distribuer les récompenses et les décorations de l'armée sans les faire confirmer par le czar. Il peut enfin livrer aux tribunaux les fonctionnaires et officiers de tout grade. Le czar, comme on le voit, a abandonné à son représentant la plus grande partie de ses priviléges aristocratiques. Une telle faveur est sans exemple. Le maréchal Paskewitch lui-même, quand il gouvernait la Pologne, n'avait pas une autorité comparable à celle du prince Woronzow...

Les immenses pouvoirs de ce dernier lui ont surtout été donnés pour mettre un terme, s'il est possible, à l'épouvantable corruption des fonctionnaires de tous ordres. Déjà, à plusieurs reprises, on avait fait justice de bien des abus. C'est ainsi que, sous l'administration du baron de Rosen, son gendre, le prince Dadian, apostrophé par le czar au milieu d'une revue, fut dégradé publiquement et condamné à quitter son brillant uniforme pour endosser la casaque du simple soldat. Les désordres, la concussion, le pillage des caisses publiques étaient presque passés à l'état de choses régulières. Le général Neidhart, le plus intègre des généraux, était taxé de protestantisme parce qu'il voulait tout voir de près ; armé de la souveraine autorité du czar, le prince Woronzow a procédé à son œuvre avec une résolution inflexible. L'étable d'Augias est aujourd'hui nettoyée en partie : des centaines d'officiers ont été dégradés, et quelques-uns de ceux-là occupaient les positions les plus hautes. Presque tous les fonctionnaires civils, préfets, sous-gouverneurs, administrateurs de districts, qui pillaient à la fois le trésor public et les malheureux indigènes, ont été traînés devant les juges sur le banc des voleurs. La plupart des Adhigés lui sont dévoués; il envoie des présents aux chefs ; il leur donne même des secours en argent et leur fournit, par mainte concession habile, le moyen de bien vendre leurs denrées sur les marchés moscovites. Quant aux Tchetchènes, il a compris que ce serait une duperie de vouloir nouer des relations amicales avec eux. Tant que Schamyl sera vivant, il ne faut pas s'attendre à voir cesser la guerre sainte !

Dès que Schamyl se trouva en présence du prince Michel Woronzow, il comprit que les choses devaient changer, et que de nouvelles épreuves allaient ébranler le courage de ses montagnards. Cependant sa grande âme ne se laissa pas abattre un seul instant ; son énergie grandit au contraire avec le danger, et il se multiplia avec une étrange habileté pour faire face à toutes les attaques.

Woronzow avait reçu de Saint-Pétersbourg des instructions précises et des ordres formels. Le czar s'impatientait d'une résistance qu'il ne pouvait comprendre ; il cherchait avec irritation la cause mystérieuse qui avait jusqu'alors paralysé les efforts de ses généraux, et il voulait venger une bonne fois les échecs peu honorables que l'on avait fait subir à ses armes.

Malgré l'opinion de Woronzow, il fut décidé que l'on renouvellerait l'entreprise dans laquelle Grabbe avait échoué en 1842, et que l'on vengerait ainsi le désastre de l'armée russe.

Woronzow partit donc de Wuessapuia avec dix mille hommes bien résolus, et s'engagea dans la gorge du Koissu, en prenant la direction de Dargo.

Son intention était de suivre le versant oriental des Andis, de maintenir les communications ouvertes sur ses derrières par une chaîne de postes dans le Gombet et le Ssolo-Tau, de traverser les Andis, de descendre sur l'aoul de Dargo situé sur le versant occidental, et de revenir par l'Itchkérie.

Le plan était bien conçu, et devait réussir, selon toutes les probabilités.

On se mit en marche, plein d'espoir, et pendant les premiers jours, la campagne s'annonça comme une simple promenade militaire.

IX.

Massacre des Russes à Dargo.

Rien n'est pittoresque comme les défilés de Retschel, qui séparent le Gombet de l'Itchkérie Les Cosaques et les Russes, habitués à leurs steppes inféconds, ne pouvaient rassasier leurs yeux des paysages variés dont le tableau mobile passait devant eux, à mesure qu'ils avançaient. Tantôt, c'étaient des forêts épaisses qui s'étendaient au loin dans les gorges baignées d'ombre, ou pendaient aux flancs des rochers aux formes bizarres et presque menaçantes ; tantôt, c'étaient des torrents qui, bondissant de cime en cime et secouant leur poussière d'albâtre et leurs flocons d'écume, venaient tomber en mugissant dans quelque précipice sans fond. Les sentiers étaient souvent étroitement resserrés entre les flancs de deux montagnes gigantesques, ou, d'autres fois, ils allaient s'élargissant comme une route de grande communication. D'énormes crevasses sillonnaient le sol, creusant à droite et à gauche des précipices redoutables, et de temps à autre on voyait passer à quelque distance les hôtes de ces solitudes éternelles, l'auroch, le chat sauvage, le lynx, l'ours, qui, inquiets et troublés, suivaient d'un regard fauve et irrité cette colonne humaine que leur sauvage instinct leur désignait déjà comme une pâture prochaine.

Il régnait de toutes parts un calme qui éloignait toute inquiétude, et la petite armée de Woronzow avançait sans éveiller un écho dans ces déserts naguère encore si redoutés. Bientôt l'avant-garde s'engagea dans les épaisses forêts du pays, et là encore le même silence, la même solitude les accueillit.

Tout être humain semblait avoir fui à l'approche des Russes ; on eût dit que Schamyl avait renoncé à la lutte, et qu'il laissait ses ennemis prendre paisiblement possession de ses montagnes. Toutes les huttes étaient abandonnées, on ne rencontrait que des villages presque déserts et muets, et les soldats qui s'aventuraient à droite et à gauche pour sonder le pays, revenaient sans avoir rien vu.

Le prince Woronzow avait compté sur une résistance énergique, il commença à s'inquiéter de ce calme qui lui parut plus menaçant que la lutte, et il fit donner l'ordre de n'avancer qu'avec les plus grandes précautions.

Au bout de quelques jours cependant, la face des choses changea sensiblement.

De temps à autre, la route que suivait l'armée russe se trouva tout à coup barrée par d'énormes arbres renversés, qui formaient comme autant de barricades placées de distance en distance. Ces obstacles commencèrent à ralentir la marche de la colonne ; il s'y joignit peu après quelques coups de fusil tirés par

les tirailleurs de Schamyl avec autant d'adresse que de ménagement.

Ils ne brûlaient pas beaucoup de poudre, dit un officier russe, mais chaque coup abattait son homme. Les Circassiens sont avares de leurs munitions; les marchés de Trébisonde nous ont fait connaître à quel prix ils les achètent!...

Les Russes ne faisaient plus guère qu'un mille à l'heure, tant les obstacles étaient devenus fréquents; d'un autre côté, les tirailleurs se multipliaient sur leurs flancs, et cachés derrière d'épais massifs, ou perchés sur des cimes inaccessibles, ils tuaient sans pitié tout ce qui se trouvait à la portée de leurs armes.

Il n'y a pas de guerre plus terrible que celle où l'on se bat contre un ennemi invisible et insaisissable. Le sol est, dans le Caucase, merveilleusement disposé pour une guerre de ce genre, et Schamyl en avait tiré le meilleur parti. Chaque barricade nécessitait une lutte acharnée; elle retardait la marche des Russes, jetait le désordre dans leurs rangs, et permettait aux montagnards de les décimer sans danger: Schamyl l'avait bien compris.

Cependant le prince Woronzow s'irritait de toutes ces lenteurs que la nature du pays et l'activité de ses adversaires opposaient à sa marche; il gourmandait les uns, châtiait les autres, s'en prenait à tous des retards qu'il rencontrait à chaque pas. Il s'était promis de s'emparer de Dargo; il espérait, grâce aux mesures arrêtées, que l'aoul ne pourrait tenir longtemps contre l'artillerie qu'il traînait à sa suite, et il avait hâte d'envoyer un bulletin de victoire à Saint-Pétersbourg.

Malheureusement pour le prince, son ennemi avait pris d'extrêmes précautions à ce sujet, et quand l'armée qu'il commandait se présenta devant Dargo, des colonnes de fumée l'enveloppaient comme d'un épais linceul! — Schamyl avait entassé dans les saklias toute la paille, tout le blé, tout le bois qu'il avait pu trouver, et il y avait mis le feu avant de se retirer.

Le prince Woronzow établit son bivouac au milieu des ruines, pendant que le prophète canonnait ses soldats des hauteurs d'une montagne voisine. Ce ne fut qu'après une vive attaque à la baïonnette que l'on parvint à le déloger de la position qu'il occupait, et que l'armée russe put se croire en sûreté.

Il y avait loin de la réalité aux espérances que l'on nourrissait au départ sur l'issue de l'expédition : on s'attendait à de brillants faits d'armes, à des exploits sanglants; le tout se bornait à l'occupation d'une ville incendiée.

Il y avait lieu d'être médiocrement satisfait.

D'ailleurs la position était non-seulement pleine de dangers pour l'avenir, mais elle se trouvait encore tourmentée d'appréhensions pour le présent.

Les provisions de la colonne s'étaient épuisées beaucoup plus vite qu'on ne s'y attendait, en raison des obstacles que l'on avait rencontrés en route, et des ruines au milieu desquelles on se trouvait contraint de s'arrêter. Le prince Woronzow se fortifia à la hâte dans l'aoul ouvert, et certain de pouvoir se défendre, le cas échéant, contre une attaque imprévue, il ordonna au général Klüke von Klugenau de rebrousser chemin par le défilé de Retschel, et d'aller chercher des vivres auprès de la première tribu alliée.

Schamyl, qui veillait sur tous les mouvements de l'armée, ne mit aucun obstacle au départ de ce détachement, mais, en revanche, il prit toutes ses mesures pour le bien recevoir au retour.

Les choses se passèrent d'abord, pour le détachement, comme elles s'étaient passées pour l'armée quelques jours auparavant. Klüke von Klugenau gagna une tribu voisine à petites journées et sans avoir vu le moindre ennemi, et il revint en toute hâte conduisant un convoi considérable de provisions de toutes sortes.

Pendant les premières heures tout alla pour le mieux; quelques tirailleurs isolés allaient et venaient, et envoyaient leurs balles du haut des rochers voisins; ces balles tuaient quelques hommes, mais n'empêchaient pas la colonne de poursuivre sa route. Le général Klüke pouvait espérer rejoindre bientôt l'aoul, et il n'en demandait pas davantage. Malheureusement il ne devait pas en être ainsi.

Le second jour, dès que le soleil s'élança de l'horizon, les Russes aperçurent toutes les hauteurs qui les environnaient couronnées d'une multitude de Circassiens, le fusil à la main, et dirigeant leurs canons sur le détachement.

Le combat commença.

Cette guerre de buissons, qui consiste à suivre son ennemi pas à pas, prudemment abrité du haut d'un rocher inaccessible, ou derrière des taillis impénétrables, est la seule que les montagnards fassent actuellement à la Russie; c'est aussi la plus meurtrière et la plus redoutable; on tire à coup sûr de cette façon; chaque coup porte, et toute balle qui s'élance du fusil va faire un trou dans les rangs ennemis.

L'infortunée colonne eut comme un pressentiment de sa destinée, mais l'honneur militaire était engagé, et l'on ne pouvait reculer.

On continua d'avancer.

Jusqu'alors cependant, les montagnards s'étaient bornés à entretenir un feu bien dirigé, et qui faisait un mal considérable au détachement; seulement d'intervalle en intervalle, on voyait passer à travers les arbres qui pendaient aux flancs des montagnes, ou sur les crêtes élevées des rochers, le blanc turban des murtosigators de Schamyl. — Le prophète était là!... le combat promettait d'être terrible.

Tout à coup un mouvement considérable s'opéra sur les flancs de la colonne en marche; le feu redoubla d'activité, un tourbillon de poussière s'éleva, et les tribus rapaces du Leghistan et de la grande Tchetchénie se précipitèrent sur les Russes, le schaska et le kuischal à la main, et en poussant des cris de vengeance.

Rien ne peut donner une idée de l'extrême impétuosité d'une charge de cavalerie circassienne, dit M. Spencer, un voyageur anglais : elle serait effrayante pour les plus braves troupes d'Europe, tant elle est exécutée avec la rapidité de l'éclair. Telle est l'admirable éducation de l'homme et du cheval, que l'on voit tous les jours les moindres soldats exécuter des tours de force supérieurs à tout ce que l'on n'a jamais vu en Europe, même sur les théâtres consacrés aux représentations équestres. Par exemple, un guerrier circassien saute à terre, plonge son poignard dans le poitrail du cheval de son ennemi, et se remet aussitôt en selle; puis, se tenant debout, il frappe son adversaire ou met une balle dans le but qu'il vise, tout cela pendant que le cheval est au grand galop.

L'impétuosité de l'attaque laissa à peine aux Russes le temps de se reconnaître; toutefois ils se défendirent avec un acharnement qui dut coûter cher aux assaillants. Deux des plus intrépides généraux russes, Wiktoroff et Passek, moururent en combattant comme des soldats, c'est-à dire sous une grêle de balles et percés par des sabres circassiens, dans la mêlée générale.

Ils ne pouvaient faire plus.

Ce fut une véritable boucherie; Schamyl y commandait, dit-on, en personne, et, d'ailleurs, les tribus du Leghistan avaient pris leur élan, avides de sang et de pillage, et en ce moment aucune puissance humaine n'eût pu leur résister; tout ce qu'ils rencontraient était foulé aux pieds ou tué sans pitié; c'était comme un ouragan, une trombe! Le général Klüke l'avait déjà éprouvé, et quand il comprit l'impossi-

bilité de défendre le convoi, il en sacrifia une partie et abandonna en même temps plusieurs canons.

Malheureusement encore pour les Russes, en concentrant leur colonne pour mieux tenir tête à l'ennemi, une partie de l'infanterie légère tomba dans une embuscade.

Schamyl avait l'œil sur tous les incidents de cette journée, et avec une merveilleuse spontanéité il tirait parti des moindres épisodes.

Un trompette russe avait été fait prisonnier, il allait être tué; Schamyl le fit venir.

— Tu es à nous, lui dit-il d'un ton bref et du haut de son cheval tout fumant encore; le sort t'a trahi, je puis te faire tuer.

— Je le sais.

— Mais je t'accorde la vie.

Le trompette ne comprenait pas. Schamyl poursuivit :

— Seulement, lui dit-il, avant de t'éloigner, tu vas suivre ces deux hommes, et tu feras ce qu'ils te commanderont.

Deux murtosigators s'emparèrent alors du malheureux trompette, et l'emportèrent sur leur cheval jusque dans les profondeurs de la forêt. Une fois arrivés là, ils lui ordonnèrent de sonner le rappel des tirailleurs.

Bon nombre de tirailleurs se laissèrent prendre à cette ruse; égarés, dans la nuit, par cet appel trompeur, ils marchaient droit à la mort. Quand la colonne atteignit Dargo, elle se trouvait dans le plus déplorable état; elle avait perdu plus de treize cents hommes. — Un grand nombre de voitures, et plus de trois cents chevaux et mulets chargés, étaient, en outre, devenus le butin de l'ennemi.

Woronzow resta une semaine à Dargo, après quoi, il reprit la route qu'avait suivie Grabbe lors de son expédition. Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait raconter tous les détails de cette campagne si désastreuse pour les Russes. Schamyl traita le gouverneur général comme il avait traité Klüke de Klugenau, et l'armée se trouva réduite à une condition si misérable, que le comte dut faire halte dans l'aoul de Schangal. Il y aurait probablement fini ses jours avec cette armée affamée, si l'or russe n'avait gagné deux Tchetchènes qui se chargèrent d'une dépêche pour le général Freitay. Ce général, s'avançant à la tête de six mille hommes au secours de Woronzow, le tira de sa position désespérée, et la colonne atteignit enfin l'aoul de Gersel.

Ses pertes s'évaluaient au moins à trois mille hommes.

Cette guerre de guérillas est, comme nous le disions plus haut, la seule qui convienne à la nature du sol et à la nature des hommes qui l'habitent. Souvent on a vu les chefs entreprendre ainsi les expéditions les plus téméraires, les plus romanesques, et leur activité et leur adresse leur assurent presque toujours le succès.

Ainsi, quand les Russes tentent une expédition comme celle du prince Woronzow, jamais on ne s'oppose à leur entrée dans les défilés, les rusés montagnards restent cachés durant des jours entiers, aux portes mêmes des forteresses, mais dès que les gorges se rétrécissent et que le terrain devient plus difficile, une fusillade bien nourrie se fait entendre, sans que l'on puisse voir les ennemis auxquels on a affaire; peu à peu la fusillade augmente, c'est bientôt un feu roulant auquel il faut rester exposé; enfin, quand le moment leur semble favorable, des nuées de sauvages lesghiens ou tchetchènes se précipitent sur leur proie comme des tigres altérés de sang, et ne disparaissent qu'après avoir fait un terrible carnage et s'être chargés de butin.

Telle est la guerre du Caucase.

Un ennemi invisible, impétueux, insaisissable, un sol coupé de précipices sans nombre, peuplé de rochers géants, un peuple que l'amour de l'indépendance et la soif des combats rendent presque toujours invincible : c'est une lutte insensée de la part de la Russie!

X.

Une Visite à la résidence de Schamyl.

Plusieurs voyageurs ont tenté à diverses reprises de pénétrer dans les montagnes de la Circassie, et d'arriver ainsi jusqu'à cet homme dont la publicité a porté si loin le renom. Quelques-uns ont réussi, mais ce n'est qu'après des difficultés inouïes, en surmontant des dangers qui ont mis plusieurs fois leur vie en péril, qu'ils ont pu parvenir jusqu'à l'iman du Caucase. Plusieurs de ces derniers nous ont laissé des récits pleins d'intérêt; les détails abondent, et c'est là seulement que l'on peut chercher avec fruit des documents propres à jeter la lumière sur cette grande individualité dont beaucoup parlent aujourd'hui, et que bien peu connaissent.

Quelque temps après la révolution de février, deux voyageurs, l'un Français, l'autre Anglais, partirent de Tifflis, un matin du mois de mai, et se dirigèrent à petites journées vers les montagnes. Ils avaient pris avec eux quelques cavaliers des villages voisins; ils s'étaient, par précaution, armés jusqu'aux dents, et, pourvus abondamment de vivres et d'argent, après avoir recommandé leur âme à Dieu, ils étaient partis, insouciants et gais comme on peut l'être quand on a à peine trente ans, que l'on est seul au monde, et que l'on est sûr, en cas d'accident, de ne laisser derrière soi ni larmes ni regrets.

Le Français s'appelait Octave, et il était peintre; il avait vingt-huit ans au plus; il avait quitté Paris au sortir de la révolution, et sans savoir précisément où il allait, il avait marché devant lui jusqu'à Marseille. A Marseille, il s'était embarqué sur un steamer qui l'avait conduit à Constantinople. De là, il avait sauté à Trébisonde, puis de Trébisonde à Tifflis.

C'est dans cette dernière ville qu'il avait connu sir John Bentick — un singulier original!...

Le gentleman avait trente ans à peine; il possédait à un haut degré cet extérieur particulièrement aristocratique qui semble être sinon le meilleur, du moins le plus incontestable privilége de la vieille noblesse d'Angleterre; il était grand, mince et fluet, et portait avec une réelle distinction les vêtements fort simples dont il était revêtu.

Sir John Bentick s'était acquis parmi la haute aristocratie de son pays une réputation qu'il avait mis depuis longtemps tous ses soins à justifier. Dès l'âge de vingt ans, il avait commis ostensiblement toutes les folies, toutes les excentricités qui mettent un homme à la mode de l'autre côté du détroit. — Le gentleman avait, du reste, une fortune telle qu'il pouvait, sans danger, se permettre les plus coûteuses extravagances.

C'est lui qui possédait le plus bel hôtel de Londres, les plus séduisantes maîtresses, le plus délicieux yacht. Lord Seymour n'avait jamais eu d'aussi beaux chevaux, lord Bolingbroke des grooms plus microscopiques, lord Brougham de plus délicieux coupés.

Avec une audace inouïe et qui ne s'excuse que par le succès qu'elle obtenait, sir John Bentick avait introduit de notables changements dans les mœurs de la fashion britannique. L'été, il se faisait promener, à

travers les rues de Londres, dans un somptueux palanquin qui arrivait directement de l'Inde, sur les épaules de quatre esclaves qu'il avait achetés exprès pour cet usage. Et nul, dans la perfide Albion, n'avait trouvé à redire à cette extravagance, tant la mode a d'indulgence et de faiblesse pour ceux qui savent exagérer ses caprices et renchérir sur ses élégantes folies.

Sir John était parti d'Angleterre, un matin, après avoir perdu au jeu ses chevaux, ses yachts, son hôtel et ses maîtresses. Le spleen l'avait pris au sortir du jeu ; il était monté dans le premier steamer qu'il avait trouvé, et s'en était allé.

Il espérait ne plus revenir.

Il avait parcouru ainsi la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, avait traversé toutes les villes russes du littoral de la mer Noire, et après avoir résolûment pénétré dans le Caucase, il venait d'arriver à Tifflis.

Il y avait près d'une année qu'il avait quitté Londres, et il allait poursuivre sa route vers les Indes, à travers l'Asie, quand il rencontra Octave.

Ce dernier était précisément le contraire de John Bentick. Il voyageait avec amour, étudiait avec obstination, et recherchait avec ardeur tout ce que la vie peut offrir de jouissances intellectuelles et artistiques.

Il plut à John dès la première entrevue ; il le dérida tout à fait à la seconde ; à la troisième, il lui avait voué une amitié et un dévouement à toute épreuve.

— Vous venez de traverser le Caucase, lui dit un jour Octave d'un ton ironique, et c'est un des voyages qui me semblent le plus dignes de séduire un esprit intelligent. Mais vous avez négligé l'objet le plus curieux à visiter.

— Quoi donc! fit Bentick étonné.

— Il n'y a pas que des montagnes, des précipices, des défilés dans le Caucase...

— Qu'y a-t-il encore?

— Schamyl.

L'Anglais remua la tête, et essaya un sourire.

— Tenez-vous beaucoup à la vie, monsieur Octave? répondit-il flegmatiquement.

— Mais certainement que j'y tiens.

— Alors je ne vous engage pas à tenter de voir le prophète.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je l'ai tenté, moi!

— Eh bien.

— Eh bien, je n'ai pas réussi.

— Cela se voit.

— Comment?

— Puisque vous n'êtes pas mort...

— C'est juste...

Sir John sourit, et haussa les épaules.

— Les Français sont tous les mêmes, reprit-il aussitôt ; la vie est pour eux une plaisanterie, comme la mort... Mais c'est égal, j'en suis pour ce que j'ai dit.

Pendant que son interlocuteur parlait, Octave avait paru réfléchir profondément : un nuage passa un moment sur son front, puis il releva la tête, et jeta un regard singulier sur John.

— Tenez, dit-il alors avec un accent de gaieté de bon aloi, voulez-vous, sir John, que je vous fasse une proposition.

— Faites... faites, monsieur Octave.

— Je ne vous connais que depuis peu de temps.

— Cela ne fait rien.

— Mais vous me plaisez.

— Comme vous à moi.

— Cela tombe à merveille... Eh bien, voyons, seriez-vous fâché de voir Schamyl?

— C'est à-dire que je donnerais pour le rencontrer vingt-cinq mille livres.

— Cela ne coûtera pas aussi cher.

— Tant pis...

— Seulement, il y aura du danger.

— Tant mieux.

— Nous pourrons y laisser nos os.

— Je ne les regretterai pas.

— Ma foi.... ni moi...

— Alors, rien ne nous arrête?

— Absolument rien.

— Nous partirons demain.

— Demain, si vous voulez...

Les préparatifs ne furent pas longs ; nos voyageurs prirent quelque argent, un costume complet de Circassien, un fusil, des pistolets, et, munis d'une quantité de poudre et de balles suffisante, ils se dirigèrent vers les montagnes.

Le trajet n'était pas exempt de dangers ; les environs de Tifflis sont infestés de brigands de toutes nations dont l'unique industrie est de dévaliser le passant, et, pour atteindre la Tchetchénie, il y a une bonne distance à franchir.

Mais Octave et sir John étaient résolus ; ils avaient pris certaines lettres de recommandation pour les naïbs de la route, et, d'ailleurs, les hasards d'une rencontre avaient été prévus, et l'un et l'autre savaient manier avec habileté le fusil dont ils étaient armés.

Pendant les premiers jours, tout alla assez bien.

Ils s'étaient fait accompagner de trois cavaliers indigènes, dont l'un était leur *kounak* (hôte) et devait leur servir de guide ; et comme, après tout, ils n'avaient point encore quitté les peuplades soumises aux Russes, ils se trouvaient presque en pays de connaissance.

La nuit, ils campaient dans quelque grotte, ou sous une tente dressée à la hâte ; le jour, ils s'abritaient sous les arbres des bois, ou sur le bord des torrents fougueux.

Le spectacle de cette nature exceptionnelle plaisait singulièrement à Octave, et sir John lui-même y trouvait un charme très-vif. Octave apportait d'ailleurs dans ce voyage toute la gaieté d'un enfant de Paris, et les heures passaient rapides sans laisser dans leur cœur le moindre germe d'ennui ou de regret...

Et puis, le but du voyage exerçait sur leur esprit une étrange fascination.

Schamyl!

Ils allaient voir le héros du Caucase, le géant de ces montagnes qui avait arrêté l'élan du colosse russe, l'iman, le prophète, le demi-dieu!

Quels périls n'auraient-ils pas bravés pour atteindre ce but!

Toutefois, quand ils eurent passé les limites des possessions russes, et qu'ils pénétrèrent sur le territoire de tribus sinon hostiles, du moins insoumises, nos deux voyageurs remarquèrent avec une sorte d'appréhension que certains détails ne se présentaient plus sous les mêmes couleurs.

Leurs guides n'avançaient maintenant qu'avec une extrême circonspection ; de temps à autre, à travers les fentes des rochers qui surplombaient la route, on apercevait le regard curieux autant qu'inquiet de quelques Circassiens armés jusqu'aux dents ; plusieurs fois, des interpellations leur furent adressées, auxquelles ils se virent obligés de répondre, sous peine d'entendre une balle siffler à leurs oreilles...

Octave riait de ces dangers dont son insouciance narguait la gravité ; mais sir John commençait à trouver ces retards et ces lenteurs fort désagréables : il ne comprenait pas bien pourquoi on n'avait pas encore posé de rail-way à travers ces gorges profondes, ou sur la cime élevée de ces montagnes ; le millet auquel il se voyait réduit pour toute nourriture, lui semblait plutôt fait pour des serins que pour des hommes, et il eût volontiers échangé toute l'eau des sources vives auxquelles il se désaltérait, contre un simple verre de whisky ou de porter. — L'absence prolongée du comfort finissait par lui donner une triste idée des mœurs de ces peuplades primitives.

Il ne fallut rien moins que la gaieté de son compagnon, et le nom magique de Schamyl, pour le rappeler à la persévérance.

Huit jours se passèrent de la sorte, pendant lesquels ils marchèrent presque sans interruption.

Ils rencontraient fréquemment des *koutans* ou fermes appartenant à des montagnards ennemis des Russes; la route était devenue difficile et montueuse, bordée de rochers abrupts ou de bois épais, en sorte qu'il leur fallait à chaque instant descendre de cheval. Ces bois sont habités par des troupeaux de porcs sauvages qui se nourrissent de l'écorce du platane (*tschinar*), arbre qui croît en foule et atteint quelquefois une hauteur prodigieuse.

Vers le soir du huitième jour, ils parvinrent à la montagne du Schbut, espèce de rocher presque impraticable, et au pied duquel ils s'arrêtèrent.

Le *kounak* qui les accompagnait leur conseilla alors d'envoyer un de leurs cavaliers vers l'aoul prochain, afin d'y faire connaître leur intention d'être présenté à Schamyl, et d'attendre en cet endroit la réponse qui leur serait faite.

Octave se rendit à cette invitation, et deux jours après on vint lui annoncer que des émissaires de Schamyl l'attendaient lui et son compagnon à une distance d'environ une lieue. Ils se remirent donc en marche et gravirent aussitôt le Schbut.

Ils étaient partis à la pointe du jour, et ce ne fut qu'avec des difficultés inouïes qu'ils atteignirent le *kourgan*, ou petite colline derrière laquelle une quinzaine de Circassiens semblaient les attendre.

Le *kounak* et les deux cavaliers qui les avaient accompagnés jusque-là refusèrent alors d'aller plus loin; ils prétendirent qu'ils étaient en hostilité avec les gens de Schamyl, et qu'ils ne voulaient avoir rien de commun avec eux. Ils prirent donc congé de nos deux voyageurs, et s'éloignèrent en toute hâte.

Octave fit entendre à sir John que le moment était venu de se montrer résolu et ferme, et ils s'avancèrent d'un pas décidé vers le naïb de la troupe, qu'ils distinguèrent facilement à la couleur jaune de son turban.

— Salut, naïb!... s'écria Octave à haute voix, et dans la langue des Tchetchènes.

— Salut à toi, hôte de mon maître! répondit le naïb.

Puis ils s'approchèrent l'un de l'autre, à pas lents et avec certaine circonspection, car il y avait des embûches à redouter. Quand Octave se trouva près du naïb, il s'élança vers lui, en présentant la main, et le salua à la manière des montagnards du Daghestan.

Le naïb demanda aussitôt à Octave et à sir John si leur intention était d'aller eux-mêmes trouver Schamyl, ou s'ils voulaient simplement lui faire parvenir quelque nouvelle.

— Nous n'avons d'autre intention que celle de voir le prophète du Caucase, répondit Octave; le bruit des exploits de vos guerriers est venu jusqu'en France et en Angleterre, et nous serions heureux d'être présentés à votre chef.

— Vos vœux seront exaucés! .. répondit le naïb, du moins ferons-nous notre possible pour cela...

Sur ces mots, toute la troupe se leva, et l'on reprit la route à travers les montagnes.

Sir John était satisfait; l'intérêt du voyage grandissait maintenant à chaque pas; l'aspect de ces guerriers du Caucase qui avaient vieilli dans une lutte héroïque lui inspirait un enthousiasme dont on croit généralement nos voisins d'outre-Manche incapables. Chacun de ces hommes portait le front haut, l'œil fier, l'attitude noble, comme il convient à un peuple libre ou indompté; l'air vif et pénétrant des montagnes avait développé leurs membres robustes, le soleil avait brûlé leur visage aux traits caractérisés; c'était un monde nouveau, inconnu, que la liberté avait découvert et qu'elle protégeait.

Octave n'était ni moins ému, ni moins enthousiaste que son compagnon; — seulement, il se mêlait à son admiration quelque chose d'amer et de troublé.

Ce n'est pas sans une tristesse inquiète qu'il songeait à l'avenir réservé à ces peuplades énergiques; la lutte qu'elles soutiennent est terrible, pensait il; la Russie peut bien essuyer échec sur échec, défaite sur défaite; qu'importe! elle a de l'or et des soldats... elle peut ne jamais s'arrêter!... Qui sait! un jour viendra sans doute où la Circassie, lasse de tant de victoires, finira par succomber sous les efforts sans cesse renouvelés de ses ennemis... et, dans cette hypothèse, à quoi aura servi tant de dévouement, tant de courage, tant d'héroïsme!...

Octave en était là de ses réflexions, quand une voix s'éleva au milieu des vastes solitudes qu'ils traversaient, et se mit à chanter une des légendes les plus connues du Caucase.

Tout avait fait silence à l'entour, et la voix chantait sur un rhythme monotone et doux, comme celui des mélopées sauvages des Indiens (1).

I.

« Ce qui faisait autrefois la gloire des princes de l'Abchasie n'est plus Il n'y a plus, comme autrefois, de ces cavaliers intrépides formant la suite du prince, de ces *nuker* ou serviteurs à cheval, hardis et fidèles. Jadis, par une nuit sombre, le voyageur pouvait s'endormir au carrefour de la forêt, sur une roche ou dans une gorge profonde, à deux pas de l'abîme. Pendant ce temps, le vent sifflait, s'amusait, le railleur! à détacher et à lancer dans l'abîme soit un pin, soit un bloc de pierre. Le chacal poussait des hurlements, et se glissait sur les flancs de la montagne. Le bandit aventureux, l'oreille au guet comme un lièvre, aussi clairvoyant que le hibou dans les ténèbres, rampait lentement; il allait égorger le voyageur sans défense . tout à coup le poignard s'échappait de ses mains et il roulait au fond du précipice. Malgré les dangers qui le menaçaient, le voyageur ne s'était pas réveillé. Qui donc avait protégé son paisible sommeil — qui? — La garde fidèle du prince, les vigilants et infatigables *nuker*! Aujourd'hui, le voyageur n'oserait plus s'endormir ainsi sous les voûtes sombres de la forêt; car on ne voit plus de pareils serviteurs; leur race a disparu!

Chatym, le serviteur aimé du célèbre Nussyr-Um, prince de Zebelda, district de l'Abchasie, était un de ces *nuker* dont nous venons de parler.

Dur comme une lame de sabre, ferme comme une carabine, Chatym accompagnait partout son maître. Jamais le prince ne comptait ses chevaux ni ses troupeaux de brebis; il ignorait le prix de son collier d'or, le prix de ses armes et de ses poignards de Korasan (2). C'était le fidèle Chatym qui veillait à tous ces détails, Chatym, la main droite, l'œil droit du prince.

Mais l'envie, cette rouille du cœur de l'homme, trouve toujours une place dans l'œil d'un ami comme dans celui d'un ennemi. « Eh! disaient entre eux les autres *nuker* du prince, pourquoi donc Chatym est il

(1) Nous empruntons cette légende à un opuscule du major Warner sur *Schamyl* : elle est intitulée les Trois Proverbes, et donnera au lecteur une idée de la littérature caucasienne.

(2) Le Tcherkesse n'a, pour ainsi dire, pas d'autre richesse que ses armes; aussi les transmet-il comme un héritage précieux à sa postérité. C'est dans le Caucase que l'on voit les sabres les plus riches, les poignards les plus rares, des lances provenant du temps des croisades, des pistolets italiens avec des inscriptions latines, rappelant les noms de l'armurier et des premiers propriétaires.

plus en faveur que nous? Est-ce que son sabre coupe les cailloux comme il coupe la chair du sanglier? Est-ce que sa carabine porte une mort certaine à chaque balle qu'il envoie? Satan a-t-il affilé lui-même le tranchant de son poignard? — Là! là! repartit un jour Chatym, qui surprit les paroles envieuses de ses camarades; avant de tirer, il faut bien observer le but, sans quoi toute la charge se perd... Vous ne pensez pas que plus on donne et plus on exige. Qu'un de vous autres commette une faute, le prince le chasse de son camp, et voilà tout. Mais moi, que je me rende coupable de quelque délit, et le jour même on dresse en l'air le timon d'un chariot, et on en fait un gibet, et adieu le pauvre Chatym! Ainsi vont les choses. Je suis un homme bâti comme vous, je marche dans les mêmes chaussures, je suis sujet aux mêmes erreurs. Il y a parmi nous trois proverbes célèbres : *Ne te fie pas aux amis*; — *Ne confie pas tes secrets aux femme*; — *Ne prends jamais d'enfant adoptif*. Aujourd'hui, les camarades vous flattent, et demain ils vous maltraitent. Voilà pour le premier point. Quant au second, chacun de vous en a fait l'expérience; et pour le troisième, rien de plus facile que de le prouver. J'ai moi-même adopté un enfant, le petit Asret, garçon qui n'est pas sans intelligence. Il a mangé mon pain, bu mon lait; eh bien, montrez-lui deux *abasas* (pièces de monnaie), et il vendra son père adoptif comme il ferait d'un vieux manteau de feutre usé jusqu'à la corde. — Bien parlé, Chatym, remarqua l'un des *nuker*. Seulement cela ne peut s'appliquer à toi. — Hum! hum! frères; le soleil de l'Abchasie ne se lèvera pas dix fois à l'horizon avant que vous ne reconnaissiez, par mon exemple, la justesse de ces trois proverbes; car, quoi que vous en disiez, je ne suis pas plus que vous en dehors des règles communes.

Là-dessus on se dit adieu, et chacun rentra dans sa demeure.

Deux jours s'écoulèrent. Le prince partit pour la montagne, où l'attendaient de graves négociations, si graves qu'il ne put emmener avec lui, comme d'habitude, son fidèle serviteur qui resta au logis, chargé du faucon favori du prince.

II.

— Qu'as tu donc ce matin, Chatym? Quel air soucieux et sévère! Pourquoi froncer tes noirs sourcils! lui demanda sa jeune épouse en l'accablant de caresses. — J'en ignore moi-même la cause... je ne suis pas comme à l'ordinaire. Je pense... — Tu penses, étoile de mon âme, et tu ne veux pas me communiquer tes pensées? — Je me méfie; car le cœur des femmes est infidèle. — Ainsi, tu me crois capable d'aller rapporter ce qui m'est confié. — Et pourquoi pas? n'es-tu pas une femme?

Ainsi froissée dans son amour-propre, la jeune femme fit une petite moue avec ses lèvres de rose, puis elle alla se blottir à l'autre extrémité de la tente, en essayant de répandre quelques larmes.

Le vieillard (nous avons oublié de dire que Chatym était vieux) sourit à ce spectacle. — Allons, ne te fâche pas, dit-il, le secret que tu brûles de savoir peut me coûter la vie. — Eh bien, ta vie ne m'est-elle pas plus chère que la mienne? — Je n'en doute pas.... Mais si, par hasard, tu te trahissais, bonsoir, Chatym! — Non! non! s'écria la jeune femme en s'élançant vers son époux. Compte sur ma discrétion. Je conserverai le secret aussi soigneusement que je conserve ma beauté. — En ce cas, on peut se fier au serment.. écoute donc ce que j'ai à te dire.

A ces mots, la curieuse enfant frissonna de plaisir; Chatym parla en ces termes :

« Hier, un de ces sorciers qui parcourent les villages est venu au camp. Tu sais que ces gens là sont au courant de tout. Impossible de leur rien cacher, ni les pièces d'or qui sont dans la poche, ni les pensées qui sont dans le cœur. Il se tourna vers moi, et me dit : « Tu es un brave garçon, Chatym. Tu as toujours eu du bonheur. Il y a pourtant une chose que Dieu t'a refusée : tu n'as pas d'enfant, et je sais que ta femme et toi vous en désirez depuis longtemps. »

— Bah! Chatym! comment cet homme connaît-il si bien ce que je pense?

— Ne t'ai je pas dit, âme de mon âme, que c'est un sorcier?

— C'est vrai, et après?

Chatym continua :

Donc il me dit : « Tu es un brave garçon; aussi je veux te rendre service, et t'indiquer un moyen infaillible pour avoir un fils. »

— Un fils! s'écria la jeune femme, qui, dans son enthousiasme naïf, se mit à battre des mains... Oh! que c'est beau cela, Chatym, mon amour! et ce moyen quel est-il? — Le voici : « Il faut, me dit le sorcier, que tu te procures un faucon bien apprivoisé, ensuite le plumer, le rôtir. » — Et sans doute, c'est moi qui dois le manger. — Précisément, tu l'as dit.

A peine le *nuker* avait-il prononcé ces paroles, que la jeune femme, à qui une idée subite venait de traverser l'esprit, s'écria : — J'ai trouvé. Je sais comment il faut s'y prendre pour avoir un faucon. — Chut! plus bas, plus bas, si on t'entendait... Tu dis que... — Si nous prenions celui du prince, Chatym, mon amour, tu sais, celui du prince.

Chatym secoua tristement la tête.

— Ah! ma colombe, dit-il avec un profond soupir, c'est déjà fait. — Quoi! tu as le faucon, vraiment, l'as-tu? — Il est déjà plumé et rôti, le faucon favori du prince. — Où est-il? où est-il? Vite, Chatym, donne-le-moi, que je n'en fasse qu'une bouchée. — Il est là sur le banc, enveloppé dans un de tes voiles. Mais surtout pas un mot... Autrement, je suis perdu! — Ne crains rien. Je ne dévoilerai pas un pareil secret pour tout l'or du monde. Merci, Chatym, criait elle pendant que son époux franchissait le seuil de la tente. »

Cependant la petite troupe avait continué de marcher, tout en écoutant la légende psalmodiée par un des Tcherkesses. Vers le milieu du jour, et comme le soleil était le plus brûlant, ils atteignirent le village de Datsche-Barsa, où habitait le naïd, et dans la maison duquel descendirent Octave et sir John.

La maison était simple; elle avait un étage et était ornée d'une galerie ouverte (*tschardag*), sous laquelle le naïb venait le soir prendre le thé et fumer. Dans la cour, une sentinelle veillait près d'un canon chargé.

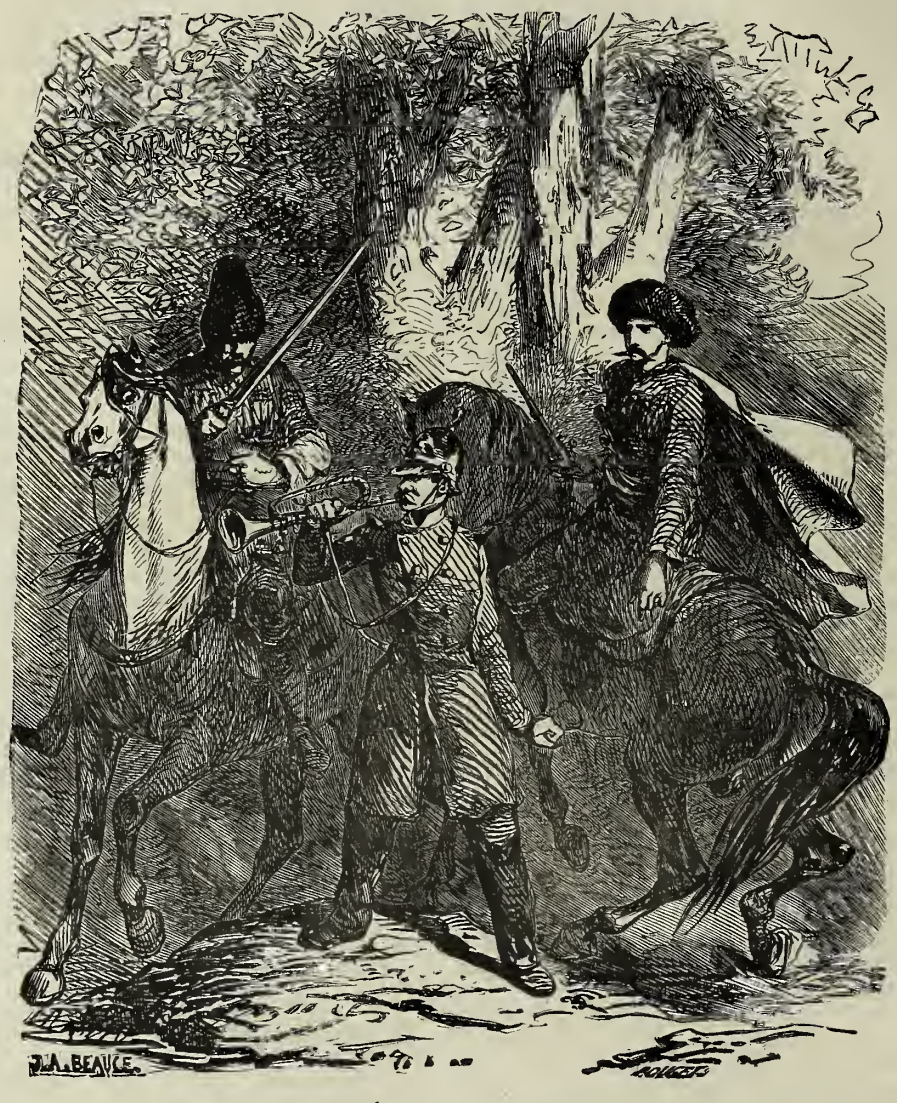
On collationna sous la galerie, puis quand la chaleur commença à s'apaiser, la troupe se remit en route.

C'étaient toujours de hautes montagnes, d'épaisses forêts, des précipices affreux. Ils traversèrent un bras de l'Argoun, laissèrent derrière eux les villages de Mchta et de Tchik, et pénétrèrent enfin dans une riche vallée au fond de laquelle s'élève l'aoul de Wedenno.

Le soir était venu : on dressa les tentes derrière un énorme quartier de rocher, et comme l'air était calme, le vent frais, les indigènes s'étaient assis autour du campement et devisaient entre eux.

Octave et John se tenaient à l'écart, vivement impressionnés, d'un côté par tout ce qu'ils avaient vu et de l'autre par l'attente où ils étaient de leur prochaine présentation.

La résidence de Schamyl n'était plus qu'à une faible distance, et dès le lendemain ils devaient y arriver.



Une fois arrivés là, ils lui ordonnèrent de sonner le rappel des tirailleurs.

En ce moment, la même voix, qui le matin avait commencé la légende des *Trois Proverbes*, s'éleva de nouveau, et reprenant son récit au moment où elle l'avait interrompu, elle le continua en ces termes :

III.

« Restée seule, la femme de Chatym porta autour d'elle des regards inquiets, comme si elle eût craint d'être épiée, comme si elle eût craint que l'oiseau rôti ne s'envolât par la fenêtre; puis elle se dirigea vers l'endroit indiqué avec mille précautions.

Son visage brillait d'une rougeur pourprée, ses yeux lançaient des éclairs de joie et de bonheur; d'une main tremblante elle déplia le voile et, souriant comme une espiègle, elle saisit l'oiseau appétissant.

Au même instant la portière de la tente se souleva, et sur le seuil apparut Jusefi, l'amie et la sœur de la t de la jeune femme. Rapide comme l'éclair, celle-ci replia le voile pour cacher son trésor; mais son agitation et son air distrait, en répondant aux compliments d'usage de Jusefi, ne pouvaient échapper aux regards rusés de la nouvelle venue.

— Qu'est-ce que tu tiens donc là dans ton voile, âme de mon âme?

— Moi... rien... rien du tout... Assieds-toi, Jusefi, et raconte-moi des nouvelles qui se disent à la fontaine.

— Rien de nouveau, chère. Mais c'est toi qui as du nouveau que tu t'efforces de cacher.

Et tout en parlant, Jusefi ne quittait pas le voile des yeux.

— Il n'y a rien, absolument rien.

— Alors, montre-le-moi.

— C'est impossible, tout à fait impossible, chère Jusefi. C'est un secret terrible!

— Et tu crains de me le confier? C'est bon. Alors je ne te dirai pas tous les cadeaux que mon époux m'a rapportés!

— Ne te fâche pas, chère Jusefi; je ne puis te dé-

Un instant après, Schamyl entrait.

voiler ce secret. Si je le trahis, Chatym sera perdu. Juge par là de son importance.

— C'est bon, ne parle pas... Mais aussi dorénavant j'aurai soin de cacher tout, de même que je cache mon visage sous le voile pour éviter les regards du Giaour.

— Allons, je vais te dire deux mots... mais pas davantage. Il y a... dans ce voile... un... faucon rôti, et le sorcier m'a appris qu'il fallait le manger si je voulais avoir un fils.

— Bien vrai?

La jeune femme fit avec sa jolie tête un signe affirmatif, accompagné d'un clignement d'yeux impossible à décrire.

— Lumière de mes yeux! s'écria Jusefi, donne-m'en un tout petit morceau.

— Pour rien au monde.

— Je t'en prie.

— Impossible.

— Une cuisse, rien qu'une cuisse, cœur de mon cœur!

— Non! non! pas la moindre bouchée.

— Si tu me donnais seulement un aileron, ma chérie, je pourrais devenir mère. Dis, cœur de mon cœur, un morceau, rien qu'un tout petit, un rien.

Et Jusefi se mit à caresser sa sœur de lait et à lui prodiguer les noms d'amitié les plus tendres. Elle était si humble dans sa prière, il y avait tant de larmes dans sa voix que l'épouse de Chatym se laissa fléchir et consentit à donner à son amie l'aileron tant désiré.

— Ah! quel goût délicieux!...

Et les deux femmes se regardèrent malicieusement.

— Comme nos amies Marcha et Jusleila vont nous porter envie!

— Oui, elles vont enrager! Mais pas un mot de l'affaire, Jusefi, pas une syllabe.

— Quoi! tu pourrais supposer...

— Car, vois-tu? c'est le faucon favori du prince.

— Oh! oh! c'est épouvantable! Comment feras-tu pour...

— Bah! Chatym dira qu'il s'est envolé, et il n'en sera plus question.

Les deux femmes jacassèrent à qui mieux mieux, s'entretenant de leur félicité à venir. Le faucon y passa jusqu'au dernier morceau; après quoi on se sépara.

Mais, en dépit de ses promesses, Jusefi ne put tenir l'aventure cachée, et la première amie qu'elle rencontra, elle se hâta de lui conter son bonheur, naturellement sous le sceau du secret. Le soir du même jour, toute la population connaissait l'histoire du faucon volé, plumé, rôti et mangé.

Cependant le prince est de retour. Il mande Chatym et s'informe de son oiseau. Le *nuker* se jette à ses genoux en lui apprenant que le faucon s'est envolé par-delà les montagnes, où il est sans doute devenu la proie d'un aigle. « Que veux-tu? répond le prince; relève-toi, Chatym. Ce n'est pas un si grand malheur; l'oiseau est parti, nous en retrouverons bien un autre. »

Mais pendant ce temps, l'envie ne sommeillait pas; les amis de Chatym, les autres *nuker*, vinrent trouver le prince, et lui dévoilèrent la fraude dont Chatym s'était rendu coupable. Nussyr-Um interrogea la femme, celle ci fit retomber la faute sur son époux. Le prince entra dans une violente colère. Il appela son serviteur : « Pendant vingt ans, lui dit-il, je me suis reposé sur toi comme sur ma conscience; et toi, vil serpent, tu ne rougis pas de descendre à une supercherie aussi honteuse! Qui me répond que tes services passés n'étaient pas fondés sur le mensonge et la ruse? Prépare-toi à mourir demain au point du jour; tu seras pendu pour servir d'exemple aux autres. »

IV.

La foule des *nuker* entoura Chatym et lui fit cortége tandis qu'on menait l'infortuné en prison pour qu'il y attendît l'heure du supplice. « Ne pleure point, femme, disait Chatym, que ne trahissait aucune émotion, tandis que son épouse bien-aimée éclatait en sanglots. La volonté de Dieu soit faite! je te pardonne. Quant à vous, frères, continua-t-il en se tournant vers ses camarades, asseyez-vous ici, car j'ai à causer avec vous. »

Il dit et posa sur un banc deux grands sacs remplis de pièces d'or : « Toute ma richesse est enfermée là. Maintenant je n'en ai plus besoin ; je vais la partager entre ceux que j'aime. »

A ces mots, la foule se pressa autour de Chatym en un cercle étroit, et tous dévorèrent avec des yeux avides le monceau d'or.

Le vieux *nuker*, jetant un regard ironique sur ses amis, commença lentement à répartir son or en plusieurs tas : « Celui de droite est pour ma femme, dit-il; celui de gauche pour mes compagnons, les *nuker* du prince; l'autre devant moi est pour mon fils adoptif Asret; et ce dernier, le plus gros de tous, pour celui qui me pendra. »

Les assistants se regardèrent, tandis que le vieillard jouait négligemment avec quelques pièces d'or. L'éclat du métal les aveuglait; déjà ils chuchotaient entre eux. « Voyons, qui de vous!... — Arrête, père, s'écria le petit Asret, se frayant un passage à travers la foule compacte des *nuker*. Nous qui sommes tes parents, devons-nous permettre à un étranger, à un indifférent de te pendre? Va, laisse-moi, père, je me charge de cette besogne. — Voyez-vous la petite vipère! s'écria Chatym, je m'y attendais, du reste. »

Et ramassant froidement les pièces d'or, il les fourra dans le sac. Puis, continuant :

— Eh bien, frères, il me semble que je vous ai clairement prouvé la justesse des trois proverbes : *Ne te fie pas aux amis; — Ne confie pas de secrets aux femmes; — Ne prends jamais d'enfant adoptif.*

— C'est vrai! répondirent les *nuker* d'une seule voix.

— Ah! ah! vous n'avez plus maintenant sujet d'être jaloux de moi. Et je vais reprendre mon service auprès du prince.

— Comment! et le faucon? s'écria le chœur des assistants.

— Le faucon est en parfaite santé, caché en lieu sûr... Va trouver le prince, femme, mon amour, cœur de mon cœur, et dis-lui la vérité. Car ce que tu as mangé, c'était tout simplement un coq de bruyère... »

Le chant avait cessé depuis quelques minutes déjà, que nos deux voyageurs écoutaient encore.

La nuit était profonde, la lune montait pâle et voilée à l'horizon, jetant sur les méandres lointains les deux rayons de sa clarté vaporeuse; le ciel s'illuminait d'étoiles, mille bruits plaintifs s'élevaient de temps à autre du silence de toutes choses : c'était un spectacle incomparable, une nuit enchantée.

Jamais sous le ciel de Provence, de Grèce ou d'Italie, ni Octave ni sir John n'avaient rien vu de pareil.

Le lendemain, dès l'aube, ils furent réveillés par leurs compagnons impatients. A quelques lieues à peine, au milieu de la montagne qui borne la vallée, s'ouvre une énorme crevasse entourée d'un côté par des roches boisées, de l'autre par un dangereux précipice, où mugissent les ondes du Chlilo. Dans cette crevasse de la montagne est un terrain plat, au milieu duquel s'élève un château fort, flanqué de constructions diverses. C'est Dargo!... la tanière du lion du Caucase, la résidence du redoutable Schamyl!...

« Le château n'a qu'une porte, en face de laquelle, à l'intérieur des remparts, se dresse une tour avec un canon pour en défendre l'entrée. Deux rangées de palissades, jointes par du mortier, entourent le rempart. A droite est un emplacement particulier pour les murides. La poudrière, qui se voit à quelque distance, est gardée par des sentinelles. Devant le rempart se trouve un petit aoul exclusivement habité par des artisans. Une source a été amenée de la montagne dans le château et reçue dans un grand bassin en terre; bêtes et gens viennent s'y baigner pêle-mêle; au sortir de là, l'eau tombe dans un ravin profond et s'en va rejoindre le torrent de Chlilo. Il y a aussi un magasin pour les provisions de maïs, de blé et de millet conservées dans d'énormes tonneaux.

Octave et sir John furent introduits dans la résidence du prophète par la porte du Nord, et conduits immédiatement dans la *maison des étrangers*, située au milieu de la forteresse, où on les traita à la manière des musulmans. Vers la fin du jour, on leur servit le *pilau*, des gâteaux de farine de maïs, et une boisson qui, pour n'être pas excellente, n'en était pas moins fort agréable au goût. Puis on les laissa seuls avec le naïb qui les avait accompagnés.

Ce dernier paraissait inquiet, il regarda à plusieurs reprises, autour de lui, si personne ne pouvait l'entendre, puis il entraîna enfin Octave et John dans l'embrasure d'une fenêtre.

Ces derniers étaient assez intrigués de ce manége, et ils en attendaient l'explication avec impatience :

— Vous voici chez Schamyl, dit alors le naïb à voix basse, maintenant tout dépendra de la manière dont

vous vous comporterez ; seulement voulez-vous que je vous donne un conseil ?

— Donnez ! dit sir John.

— Si Schamyl vous reçoit, ce qui me paraît probable, et qu'il vous parle, ne racontez à personne l'objet de votre entretien, ne dites pas même qu'il vous a parlé... Quand vous serez hors d'ici, vous pourrez parler à votre aise.

— Pourquoi cela ? fit Octave, est-ce que les vôtres se moqueraient de nous ?

— Ils ne se moqueront pas de toi, repartit le naïb, mais ils vous massacreront sans pitié s'ils viennent à s'apercevoir que vous avez eu des relations avec Schamyl.

— Mais quel motif ?

— La loi.

— Quelle loi ?

— Celle qui défend à un iman de s'asseoir à la même table qu'un giaour. Maintenant fais ce que tu voudras ; mais si tu tiens à sortir d'ici sain et sauf, impose un frein à ta langue.

Et sur ces mots, le naïb s'éloigna en saluant ses hôtes.

— Singulier pays !... murmura Octave dès qu'il se trouva seul avec sir John.

— Ce sera la page la plus curieuse de mes voyages, repartit l'Anglais.

— Pardieu ! ne vous le disais-je pas ?

— C'est vrai ! et pourvu que vous reteniez votre langue, nous sommes assurés de nous en retirer sains et saufs.

— Je ferai mon possible pour cela.

L'appartement qu'on leur avait octroyé était orné de tapis ; les siéges et les lits de repos n'y manquaient pas : Octave et sir John se jetèrent sur un de ces *tacht*, et ne tardèrent pas à s'endormir, tout en devisant des diverses impressions qu'avait éveillées dans leur esprit la confidence du naïb.

Ainsi que l'avait prévu ce dernier, Schamyl avait consenti à recevoir les deux Européens, et le lendemain après la première prière du jour, un muride, son secrétaire, accourut vers les étrangers, apportant l'ordre de les conduire sans délai au palais du prophète.

Octave et sir John ne se firent pas répéter un pareil ordre ; ils s'équipèrent à la hâte, et se dirigèrent sur les pas de leur guide, vers la forteresse où sont gardés les trésors et les femmes du chef du Daghestan. Ses trois femmes habitent des corps de logis séparés, entourés de balcons à l'européenne.

A la porte de la forteresse, ils rencontrèrent deux sentinelles murides, l'une en dehors, l'autre à l'intérieur. Schamyl ne néglige aucune mesure de précaution ; quand il se rend à la mosquée, c'est toujours à travers une haie de murides, tenant à la main leurs sabres nus. Dans la cour, il y avait quatre pièces d'artillerie et des canons de même calibre sur le haut des murailles.

« On voit par là que Schamyl possède maintenant de l'artillerie. Dans les premiers temps, ses soldats ne connaissaient point l'usage du canon ; quand ils entendaient tonner les bouches à feu des Russes, ils ressentaient une certaine frayeur, mais ils finirent par s'y accoutumer. Dans leur langage figuré, ils appelaient un canon *les mille guerriers*, voulant sans doute dire par là que cet instrument de guerre pouvait remplacer un millier de combattants. Ils disaient encore, en manière de plaisanterie, que c'étaient les *pistolets de poche* de l'empereur. »

Octave et son compagnon furent enfin introduits dans une salle de grande dimension, ornée comme les autres appartements de la forteresse, de tapis et de lits de repos, et leur guide leur ayant dit d'attendre, ils s'assirent sur un des *tacht*.

Un instant après, la porte du vestibule s'ouvrait avec vivacité, et Schamyl entrait.

Nos deux voyageurs se levèrent aussitôt précipitamment de leur siége, et comme leur guide baisait humblement la main de son chef, ils voulurent suivre son exemple, mais l'iman s'y refusa. Il s'assit sur le *tacht*, et demanda aux deux Européens à quel hasard il devait leur visite, et de quel pays ils venaient ainsi.

Schamyl était vêtu d'une casaque de satin foncé ou *beschmet*, et d'un manteau de drap rouge, comme on a coutume d'en porter dans le haut clergé mahométan ; il avait pour toute coiffure un fez rouge, orné d'un gland énorme. Toutefois, cette coiffure n'est pas la seule qu'il porte, et il ne se rend jamais à la mosquée que le front couvert d'un large turban blanc.

— Nous voyageons depuis longtemps déjà, dit Octave en s'inclinant, nous connaissions le nom de Schamyl, nous avons été émus souvent au récit de ses exploits, et nous avons tenté de voir le héros que l'Europe entière admire et applaudit. Nous sommes heureux que vous ayez bien voulu nous recevoir.

— Cette grâce, répondit Schamyl, je la ferai à beaucoup d'autres ; seulement je ne sais qui serait assez hardi pour entreprendre le voyage. Vous êtes Français, m'a-t-on dit ?

— Et tout ce qui tient à la France fait des vœux pour le succès de vos armes.

— Vous êtes généreux.

— Nous voudrions prendre notre part de vos dangers.

— Ils sont grands.

— Dites qu'ils sont glorieux.

— Vous êtes enthousiastes.

— Je ne m'en défends pas, repartit vivement Octave, nous avons en France l'amour de tout ce qui est beau, l'admiration de tout ce qui est grand : la gloire est le culte de notre pays, et tôt ou tard, croyez-le bien, notre sympathie, pour l'œuvre que vous accomplissez, cessera d'être stérile.

Schamyl s'inclina et sourit :

— Je choisirais avec joie mes alliés dans un peuple qui comprend et pratique la vraie liberté ; mais pour le moment, vous le voyez, je n'en ai pas besoin ; — mes amis, à moi, les alliés qui me défendent et me protégent, c'est le sol même du Caucase, ce sont nos montagnes inaccessibles, le courage de mes guerriers, et, plus que tout cela peut-être encore, leur indomptable amour de l'indépendance. Avec de pareilles forces, on est invincible, on repousse toute invasion, on fonde une nationalité !...

Octave et sir John ne se lassaient pas d'écouter cet homme singulier en qui résidait l'énergie de tout un peuple. Schamyl parlait d'ailleurs avec une éloquence peu commune, avec ce langage animé et imagé des poëtes orientaux. C'était comme une mélodie mâle, où l'on retrouvait parfois l'accent sauvage et pénétrant des montagnes. Ils causèrent ainsi une heure entière, qui s'écoula comme une seconde. Quand ils s'éloignèrent, ils étaient encore sous le charme.

— C'est bien vraiment un héros ! dit sir John sentencieusement en regagnant la maison des étrangers.

— Il est plus grand encore que je ne l'avais rêvé... ajouta Octave.

— Heureux l'homme qui commande à un tel peuple...

— Heureux plutôt le peuple qui a pour chef un pareil homme !

Nos deux voyageurs restèrent encore deux jours à

la forteresse, puis Schamyl leur envoya à chacun un bon cheval, et le secrétaire de l'iman vint leur annoncer qu'ils auraient une escorte de trente cavaliers qui les ramèneraient sur les possessions russes.

Ils partirent le jour suivant, et comme on leur fit suivre un chemin beaucoup moins long et moins difficile, vingt-quatre heures après, ils arrivaient à leur destination.

XI.

Détails sur la guerre du Caucase.

Un officier anglais qui a été témoin de la guerre caucasienne, déclare que la Russie ne réussirait pas à subjuguer les Circassiens, même avec une force de trois cent mille hommes. Ce nombre serait nécessaire, rien que pour occuper les passages des montagnes, afin d'empêcher les communications entre les chefs; après quoi, il faudrait lancer de fortes colonnes à la poursuite des guérillas. Mais la nature du pays est si favorable à la défense, que quand les Circassiens seraient chassés des vallées et des défilés, le sommet des montagnes presque toujours fertile leur offrirait une retraite sûre pour eux et leurs troupeaux.

L'organisation militaire du Caucase, du moins de la partie soumise à Schamyl, a été nouvellement établie par le prophète. Les soldats y sont sobres et toujours prêts au combat. En temps de guerre, il n'y a plus de distinction entre les chefs; ils sont traités, à peu de chose près, comme de simples soldats. Pour toute provision, ils portent un sac de millet et une bouteille de cuir pleine d'une espèce de lait aigri. Que le millet vienne à manquer, le Tchetchène n'est pas embarrassé; tant qu'il a un fusil chargé sur l'épaule, il est bien certain de souper le soir de quelque oiseau ou de quelque bête sauvage. Son manteau lui sert tour à tour de vêtement, de tente et de lit.

M. Spencer, que nous avons déjà cité, et qui a bien étudié le pays, donne de singuliers détails sur les mœurs de ces bandes nomades dont le génie de Schamyl a fait un peuple. Le plus beau spectacle, dit-il, que puisse présenter la guerre de guérillas que font les montagnards, est un combat singulier entre un de ces hardis guerriers et un Cosaque tchernemorski, le seul cavalier de l'armée russe qui puisse leur tenir tête. Ces combats ont lieu avec toutes les formalités d'un duel et à l'honneur des deux armées, la plus stricte neutralité y est observée. Les combattants, isolés, sont suivis peu à peu de tous leurs compagnons, jusqu'à ce que tout le corps soit engagé.

Ces usages rappellent les temps héroïques que nous trouvons rapportés dans l'Iliade, et attestent la simplicité antique de ces peuples dont la civilisation n'a point encore adouci les mœurs. En général, les Circassiens ne suivent jamais une attaque; leur usage est, après une charge impétueuse, de disparaître comme l'éclair et de rentrer dans les bois, où ils emportent leurs morts et leurs blessés C'est seulement quand les Tchetchènes sont occupés de l'inhumation de leurs morts, que les Russes ont pu obtenir contre eux quelques avantages sérieux.

La population entière du Caucase ne dépasse pas un million et demi d'âmes; le pouvoir de Schamyl ne s'étend guère que sur six cent mille. Les forces dont il dispose ne vont pas au-delà de vingt mille guerriers.

C'est donc en réalité contre une poignée d'hommes que la Russie use ses armées depuis cinquante années, sans avoir obtenu le moindre résultat. Les bulletins russes, les *Te Deum* chantés à Saint-Pétersbourg n'empêchent pas la vérité de se faire jour et de se manifester dans tout son éclat. Le czar est aujourd'hui moins avancé qu'il ne pouvait l'être il y a vingt ans.

Ainsi, durant les deux dernières années, l'armée du Caucase s'est composée de plus de 150,000 hommes, pourvus de tous les moyens modernes de faire la guerre, couverts à droite et à gauche par des côtes que commandent les croiseurs cosaques, et dirigés par un gouvernement qui ne tient aucun compte de la vie humaine quand il s'agit d'atteindre un but.

Le czar veut s'ouvrir à travers le Caucase une route vers les Indes; il ne recule, pour en arriver là, devant aucun sacrifice. Les fièvres et les balles circassiennes coûtent, assure-t-on, tous les ans, 20,000 hommes à la Russie, et aujourd'hui, quand le czar envoie un délinquant politique servir parmi les recrues du Caucase, il compte bien ne le revoir jamais. C'est une guerre atroce, implacable, dans laquelle on ne fait d'économies ni sur la poudre ni sur les hommes On compte que dans l'année 1840, il a été dépensé 11,344 gargousses d'artillerie, et 1,206,575 cartouches de fusil!... quelle guerre d'Europe en coûterait autant! et cependant peut-on dire que l'on soit parvenu à ébranler seulement le Caucase!

Ce n'est pas d'aujourd'hui, d'ailleurs, que la Russie tourne des regards de convoitise vers ces montagnes abruptes qui doivent lui ouvrir une route vers un monde nouveau; cette guerre, qu'elle entretient avec tant de peine et au prix de tant de sang, n'est pas l'œuvre de la diplomatie moderne; et dès Pierre le Grand même, tout a été mis en action pour atteindre ce but.

« Onze ans après la bataille de Pultawa, dit l'auteur des *Progrès de la Russie dans l'Orient*, Pierre le Grand établit une ligne de postes du Volga au Don, pour protéger son empire contre les incursions des tribus insoumises du sud. Les postes-frontières russes sont aujourd'hui situés sur les bords de l'Arake et au-delà, à sept cents milles en avant de la position qu'ils occupaient alors. »

Lorsque Pierre le Grand traça ce cordon, les Cosaques Zaporogues habitaient la plus riche contrée frontière de la Pologne, l'Ukraine. La Russie protégea les Cosaques contre les Polonais, leurs suzerains, et depuis longtemps la fertile Ukraine est une des innombrables provinces de la Russie. Les Cosaques Zaporogues, transformés en Cosaques Tchernomorsques, et transportés sur la ligne du Kouban, se battent aujourd'hui, pour le czar, contre les Tcherkesses, qui leur sont unis par le sang.

Pierre échoua complétement dans ses tentatives pour obtenir un port sur la mer d'Azof; mais par le traité de Kainardji, en 1774, Catherine acquit les steppes du Don et du Dniéper, et le rivage de la mer d'Azof, avec la libre navigation de la mer Noire, tandis qu'elle proclamait la Crimée indépendante sous sa protection.

Ce nouvel arrangement n'amena que des désordres.

Enfin le khan, ne se trouvant pas de force à lutter contre les Turcs, réclama l'assistance de ses protecteurs officiels. Une armée russe occupa la péninsule, et bientôt ses baïonnettes se tournèrent, non contre les Turcs, mais contre les Tartares eux-mêmes, fort désagréablement surpris du tour que prenaient les choses. Pour pacifier le pays, Potemkin massacra trente mille hommes, femmes et enfants; le khan, détrôné, reçut une pension, et depuis lors, la Crimée

est, comme l'Ukraine, une des plus riches provinces de la Russie.

A défaut de grands ports de mer, Pierre le Grand comprit que la seule voie de prospérité commerciale, pour la Russie, était la route de terre des Indes orientales. L'Inde a deux chemins pour les Russes; l'un par Astrakan, à travers la Caspienne, et par Khiva; l'autre par le Caucase, la Géorgie, la Perse et Hérat.

La persévérance mise par Pierre et ses successeurs à se rendre maîtres de ces deux grandes routes commerciales, ne mériterait que des éloges, sans l'iniquité des moyens employés pour atteindre le but.

La honteuse et perfide tentative de Pierre sur Khiva, en 1717, échoua comme elle méritait d'échouer; mais il prit possession du rivage occidental de la Caspienne jusqu'à Derbend, et il sema la dissension et la guerre civile parmi les Persans. De ce côté, l'élévation de Nader-Shah arrêta les prétentions de la Russie, et en 1739, le traité conclu avec la Turquie assura l'indépendance de la province de Kabardah, au pied du Caucase : c'est-à-dire qu'il en arriva comme pour la Crimée; le traité suivant, celui de Kainardji, convertit la Kabardah en province russe.

Deux années plus tard, fut érigée la première ligne de forteresses entre la mer Noire et la Caspienne.

Comme on le voit, la Russie poursuivait son œuvre et marchait vers son but avec une persévérance que rien n'arrêtait ni rebutait. Peu à peu elle a gagné du terrain, agrandi son territoire, et formé l'immense et colossal empire que nous connaissons.

Heureusement le Caucase s'est trouvé sur sa route, le Caucase avec sa vaillante population, le Caucase avec son héroïque prophète!...

Certes, il ne faut pas se le dissimuler, la magnificence des résultats obtenus, jusqu'à ce jour, est due tout entière à Schamyl. Le jour où ce héros viendra à mourir, le lien qui unit actuellement ces tribus diverses se relâchera insensiblement, et le sabre russe pourra facilement le couper. Schamyl a su exercer autour de lui une influence énorme, inouïe; son nom seul vaut une armée, l'ennemi contre lequel il se bat est d'avance à moitié vaincu. Il a fait passer son ardeur, son courage, sa foi, dans l'âme de ceux qui le suivaient, et s'il venait à manquer au Caucase, le Caucase serait perdu.

Schamyl entretient d'ailleurs avec soin la vénération dont il est l'objet, et qui fait sa force. Une ou deux fois l'an, il se retire dans quelque grotte ou s'enferme dans le lieu le plus solitaire de sa demeure. Un cordon de vigilants murtosigators ferme tout accès vers lui. Il passe trois semaines dans les jeûnes, les prières et la lecture du Koran. Le soir seulement du dernier jour de cette retraite, les principaux mollahs, les principaux murides et de nombreux pèlerins, réunis dans l'attente d'une grande révélation, sont enfin admis à le voir.

Après leur avoir raconté que Mohammed lui est apparu sous la forme d'une colombe pour lui révéler les mystères de la foi, lui donner tels ou tels commandements, et lui ordonner de persévérer dans la guerre sainte, il se montre à la foule assemblée, la harangue avec l'éloquence qui l'a rendu célèbre, et excite au plus haut degré son enthousiasme religieux, sa haine contre l'oppresseur giaour. Tous les assistants entonnent avec lui un hymne solennel. Les hommes tirent leurs schaskas, renouvellent le serment de défendre la foi contre les Moscovites, et se dispersent en criant : « Dieu est grand! Mohammed est son premier prophète, et Schamyl le second! »

Au sortir de ces assemblées, les Russes seraient mal venus de tenter la chance des combats.

Ce qui a surtout distingué le rôle joué par Schamyl dans le Caucase, c'est moins l'exaltation patriotique qu'il y a soulevée, que l'activité qu'il a su y entretenir. Jamais il ne s'est lassé, et depuis vingt ans, c'est à peine s'il a laissé respirer les tribus guerrières. Il savait bien qu'il ne faut pas longtemps à la trahison pour se glisser dans le cœur des plus braves; grâce aux luttes incessantes qui ont ensanglanté toutes les voies du Caucase, il a continuellement entretenu l'ardeur de ses guerriers, et le lendemain d'une défaite, c'est par une victoire qu'il parvenait à relever leur moral abattu.

C'est vers 1846 que Schamyl accomplit le plus brillant peut-être de tous ses exploits.

Avec une armée de dix mille cavaliers et fantassins, il fondit sur la Kabardie, laissant avec un souverain mépris derrière lui la ligne des forteresses du Sundscha; il emporta d'assaut la Stanitza d'Uruch, dévasta les villages *russianisés* de la Kabardie et força des multitudes d'habitants à suivre son étendard. Ensuite, il assiégea Valtsochik, le principal fort du centre de l'armée du Caucase. S'il ne put réduire la place elle-même, il ravagea tout le pays d'alentour; les Russes accoururent à la défense de Valtsochik; mais Schamyl, trouvant ses mouvements embarrassés et ralentis par sa propre infanterie, la dispersa dans les forêts, tandis que sa magnifique cavalerie portait le fer et le feu jusqu'aux portes de Jekaterinograd. Chargés d'un énorme butin, ses cavaliers tournèrent enfin bride dans la direction d'où ils étaient venus, traversèrent le Terek et le Sundcha, et regagnèrent l'abri de leurs forêts, avant que les Russes, surpris par la soudaineté de l'invasion, eussent arrêté la conduite à tenir.

Depuis lors, il est difficile de dire d'une manière précise ce qui s'est passé dans le Caucase. M. René Taillandier, écrivant en 1853 (1), rapporte, d'après l'autorité d'un officier de l'armée du Caucase, que les Russes venaient d'essuyer une sanglante défaite, et que Schamyl avait enlevé des munitions d'artillerie considérables et reconquis huit lieues de territoire : on ne dit pas dans quelle partie des montagnes. Les communications seront plus faciles entre ces pays et le nôtre, et nous ne tarderons pas à être édifiés sur la véritable situation du Caucase.

Schamyl est aujourd'hui parvenu à l'âge de 58 ans, il est encore plein de vigueur; il est rare cependant qu'il dirige en personne les expéditions militaires; ce n'est qu'aux jours des grandes occasions qu'il sort de la retraite qu'il a choisie, et qu'il se montre encore aux yeux de ses guerriers dévoués. Il continue d'habiter Dargo, où il s'est fait bâtir par des déserteurs russes une maison à deux étages et d'architecture russe. Il a, dit-on, trois femmes, dont la principale est une Arménienne d'une grande beauté.

Une vieille légende promet aux peuples du Caucase, qu'un puissant sultan viendra un jour de l'Occident les soustraire au joug du padischah moscovite. Il ne faut pas trop médire des légendes; celle ci pourrait bien se réaliser, et avant même qu'il soit longtemps. Ne lisait-on pas dernièrement ces mots significatifs dans une correspondance de Constantinople :

« L'escadre turque reconduit dans leur pays les fameux chefs circassiens Seffer et Bechchet-Pacha. Ils sont accompagnés par un nombreux état-major d'officiers européens, et par la députation circassienne qui était venue offrir au sultan l'appui des Circassiens. Le célèbre guerrier Hafus-Pacha a reçu aussi l'ordre de partir. Il partira la semaine prochaine sur le *Taïf*. Les bâtiments à vapeur du gou-

(1) *Revue des Deux Mondes.*

vernement turc emportent une très-grande quantité de munitions de guerre, 25,000 fusils et 20 belles pièces de canon. Ces armes seront distribuées aux Circassiens de la côte, qui seront disciplinés par des officiers européens et transportés soit au sud, soit au nord, selon le besoin. Bechchet-Pacha est porteur d'un sabre d'honneur que le sultan envoie au chef Daghestan-Schamyl. Il a des instructions pour ouvrir des communications directes entre les pays qui bordent la mer Caspienne et Batoum. »

Qu'ajouter à ces mots ? La légende s'accomplit, les puissances civilisées de l'Occident ont reconnu qu'il était de leur intérêt de venir en aide au Caucase dans la lutte qu'il soutient pour sa liberté et son indépendance. Schamyl peut aujourd'hui mourir sans appréhension; son œuvre ne périra pas, et les siècles à venir béniront sa mémoire, non pas peut-être à titre de prophète et d'iman, mais à titre de héros et de libérateur !...

XII.

Les Poëtes devant Schamyl.

Depuis que la renommée est venue étonner l'Europe du bruit des exploits de Schamyl, tous les esprits enthousiastes se sont à l'envi tournés de ce côté du monde, et artistes ou poëtes, tout ce qui a le culte du grand et du beau, a voulu chanter le prophète et le héros !

Le sujet était fécond, l'inspiration ne pouvait manquer; l'intérêt qu'avait éveillé Schamyl tenait la curiosité suspendue, on écouta les poëtes et l'on applaudit.

M. Ed. Texier a cité une pièce de vers de M. André van Asseth. Cette pièce est en effet remarquable; elle porte l'empreinte d'un esprit élevé, et ne manque ni de couleur ni de mouvement : nous ne pouvons résister au désir de la faire passer sous les yeux de nos lecteurs. Tout ce qui est de nature à ajouter un trait à la physionomie de notre héros, trouve naturellement sa place ici :

Le bon Schamyl, debout à sa fenêtre ouverte,
L'œil tourné vers le nord,
Dit au Kouban : « Pourquoi gémit ton onde verte,
Et quelle plainte en sort? »

Le bon Schamyl, debout sur le seuil de sa case,
Tourné vers l'orient,
Demande : « Où volez-vous, ô vautours du Caucase,
Qui passez en criant? »

Le bon Schamyl, debout sur l'auvent de sa porte,
Tourné vers le midi,
Crie aux brises du sud : « Quel bruit lointain m'apporte
Votre souffle attiédi? »

Le bon Schamyl, debout au seuil de la ravine,
Tourné vers l'occident,
Demande : « Quel éclair, ô mer Noire, illumine
Ton flot pâle et grondant? »

Le Kouban lui répond : « C'est que Schamyl m'oublie
Sans honte et sans remords;
Le Danube, ô Schamyl, vois comme il m'humilie,
Il ronge seul les morts. »

Et les vautours pressés, qui nagent dans les nues,
Répondent en passant :
« Schamyl, que ferions-nous dans tes montagnes nues?
Nous avons soif de sang? »

Et les brises : « Du sol où dorment les esclaves,
Nous arrivons ici
Pour savoir dans ces monts, peuplés de tant de braves,
Si vous dormez aussi. »

Et l'Euxin : « Vois ta honte en mon flot qui s'écoule
Par le Bosphore ouvert.
Car Stamboul vainement regarde si j'y roule
Un uniforme vert. »

Alors le bon Schamyl, frémissant de colère,
Tout à coup tressaillit,
Et prit son yatagan, sa lame ardente et claire
D'où la flamme jaillit.

Il prit ses pistolets, dont les balles dans l'ombre
Font tant de coups hardis,
Et cria : « Sus ! allons, car nous sommes en nombre :
Un homme contre dix ! »

Pendant un mois entier, ce fut comme une fête
De Boulaïs à Dschelu ;
L'Elbrouz sentit frémir de sa base à son faîte
Ses arbres chevelus;

Et l'aigle du Karbek, frisonnant dans son aire
Auprès de ses aiglons,
Demanda : « D'où vient donc ce grand bruit de tonnerre
Qui trouble mes vallons? »

Puis Schamyl, le soldat aux vaillantes surprises,
L'homme aux faits éclatants :
« O Kouban ! ô mer Noire ! ô mes vautours ! ô brises !
N'êtes-vous pas contents? »

« Hourra ! dit le Kouban, je charrie en mes ondes
Drapeaux et régiments. »
Et la mer Noire : « Ils ont dans mes vagues profondes
Leurs linceuls écumants. »

Et les vautours : « Schamyl, pour bien longtemps nous [sommes
Repus de sang humain ; »
Et les brises : « Schamyl commande à de vrais hommes ;
Passons notre chemin. »

M. Paul Meurice, un autre poëte, ne s'est pas contenté d'une pièce de vers, il a taillé tout un drame dans l'épopée de la guerre du Caucase.

La forme même de l'œuvre a obligé l'auteur à altérer un peu les faits; il y aurait bien même beaucoup à redire à quelques-unes des péripéties du drame, mais la grande figure de Schamyl a été traitée par lui avec un véritable talent. L'illusion est

complète, et l'on sent passer en soi dans son cœur comme un frémissement d'enthousiasme quand, interpellé par Hamsad sur l'opportunité de faire avec les Russes une paix avantageuse, il répond avec cette fierté d'allure et cette inspiration du geste qui conviennent au muride d'Himri.

« Moi, j'avais pour eux d'autres ambitions... Je rê-
« vais les bivouacs dans la neige, les marches dans
« l'ouragan, la souffrance héroïque et le danger su-
« blime! Je rêvais la lutte, le sacrifice, la chanson de
« guerre qui tient lieu de pain. la fièvre de gloire qui
« tient lieu de feu! Je rêvais l'ivresse de la poudre,
« le rire sous la mitraille, et les fusils noircis, et les
« sabres ébréchés. et les fières cicatrices au front que
« les brus font baiser aux petits enfants!... »

Et comme la foule émue le supplie de parler encore,

« Non! non! reprend Schamyl, préférez la paix
« honteuse! choisissez la prospérité servile! assurez-
« vous les banquets, les danses, les plaisirs de l'oisi-
« veté, les fêtes de l'ennui... Mes offres, à moi, mes
« visions, mes chimères — c'était dévouement, fati-
« gue, patrie libre et victoire juste! c'était le froid, la
« faim, l'indépendance et l'honneur! c'était la terre
« natale affranchie, et la tombe dessous plutôt que
« l'étranger dessus! c'étaient des batailles inégales par
« des triomphes inouis! toute une histoire, tout un
« poème! Quel exemple grandiose à donner au monde!
« le Daghestan contre la Russie! David contre Goliath!
« le défaut de l'armure du géant barbare à montrer
« à l'univers civilisé. Et un jour, je ne sais pas quand,
« dans dix ans, dans vingt ans peut-être, l'Europe
« prêtant l'oreille à notre lointaine fusillade et se di-
« sant : Il paraît que décidément il se passe de gran-
« des choses là-bas!... »

N'est-ce pas bien là le Schamyl qui a *des éclairs dans les yeux et des fleurs sur les lèvres?* et de semblables paroles suffiraient au besoin à faire le succès du drame de M. Paul Meurice.

Une autre scène qui n'est pas sans intérêt, et dont le spectacle donne une bonne idée des mœurs de ces peuples primitifs, est celle qui s'intitule *les Jeux circassiens.*

Les Adighés se sont mêlés aux Russes pour célébrer une de leurs fêtes populaires. Des gouzlars, rapsodes et musiciens arrivent, suivis de porteurs de bannières aux couleurs circassiennes, jaune, blanc et noir bariolé de rouge; et pendant que des Circassiens composent quelques tableaux animés, les gouzlars les expliquent en chantant :

PREMIER GOUZLAR.

L'âge d'or! on aime, on travaille;
Le ciel rit, la terre tressaille;
Elle a la paix, il a le jour.

DEUXIÈME GOUZLAR.

Les rois de ces temps sans querelles
Ce sont les enfants doux et frêles
Dont le plus charmant est l'Amour.

SCHAMYL, *le visage caché, mêlé aux gouzlars.*

Seul, Murad à l'écart, incrédule à l'ivresse,
Écoute au loin gronder le Mongol ennemi...
Il n'a que son épée au monde pour maîtresse
Et son cheval de guerre est son unique ami!

Ce premier tableau mimé disparaît; un autre lui succède Trois ou quatre Mongols se précipitent sur les Circassiens. Les enfants fuient dans les bras des mères et de l'aïeul, les hommes saisissent leurs armes. — Combat. — Les Circassiens sont terrassés et liés, et les femmes emportées par les vainqueurs.

PREMIER GOUZLAR.

La défaite a puni la joie!
Les Mongols fondent sur leur proie
Comme des lions ravisseurs.

DEUXIÈME GOUZLAR.

Forgeant nos sabres en entraves,
Ils font de nos fils leurs esclaves
Et leurs servantes de nos sœurs.

SCHAMYL, *toujours caché.*

Seul, Murad n'est pas pris! — Malheur à qui le touche!
Il s'est fait un rempart de morts accumulés.
Fuyez, vainqueurs! Il va sanglant, sombre et farouche,
Jusque dans votre camp vous poursuivre.., tremblez!

Ce tableau symbolique s'efface comme le premier, et le troisième commence : — c'est la captivité. — Djengeskan, couronné de fleurs, tient une Circassienne sur ses genoux, tandis qu'une seconde esclave lui verse à boire, et qu'une troisième fait de la musique à ses pieds. A droite, les Mongols forcent un Circassien à labourer la terre; à gauche, ils frappent de verges un tout jeune homme.

PREMIER GOUZLAR.

Murad au camp mongol se glisse:
Faut-il se faire son complice,
Ou du maître avoir la faveur?

DEUXIÈME GOUZLAR

Devons-nous ne pas le connaître?
Où trahirons-nous pour le maître
Notre frère et notre sauveur?

SCHAMYL, *rejetant son capuchon en arrière, d'une voix éclatante:*

Ils ne l'ont pas trahi! — Seul, front haut dans l'enceinte,
Portant sous son manteau, chez le maître haï,
Et la sainte patrie et la liberté sainte,
Murad passa sans peur. — Ils ne l'ont pas trahi!...

A chaque mot de cette dernière strophe Schamyl fait un pas au milieu des Adighés stupéfaits et subjugués. Tous le reconnaissent, et tous s'inclinent silencieux et respectueux devant lui!...

Ajoutez à ce qui précède, le mirage éblouissant d'une mise en scène splendide, et vous n'aurez encore qu'une idée affaiblie de la puissance et de l'effet de ces jeux circassiens.

Bien d'autres auteurs ont exalté notre héros, et M Pierre Dupont vient de publier lui-même sur Schamyl quelques strophes d'une poésie énergique et franche. En Angleterre, en France, en Allemagne, en

Russie, partout on s'est ému, partout on a été frappé d'admiration! Les Russes eux-mêmes sont obligés, à cette heure, de ne plus traiter à la légère l'iman de la Circassie.

Il ne nous appartient pas de discuter ce qui s'effectue en ce moment, mais on peut penser, avec quelque apparence de raison, que le Caucase est appelé à jouer un grand rôle dans les destinées de l'Asie. Un seul homme a donc, en réalité, suffi pour arrêter des armées entières, et cet homme, c'est Schamyl.

Hâtons-nous d'ajouter que cet iman, ce prophète, ce héros, était soutenu par la foi qui soulève des montagnes, et qu'il portait dans le cœur cet amour de la liberté, ce dévouement à la chose publique, contre lesquels les efforts de toutes les oppressions se sont successivement brisés jusqu'à ce jour.

Protégé à cette heure par la France et l'Angleterre, Schamyl peut achever son œuvre en toute sécurité!

FIN DE SCHAMYL.

Quoi! c'est vous Monsieur, vous dont le père m'a souvent envoyé à la salle de police. — Page 2, col. 2.

MADAME DENIS

(NOUVELLE DU XVIIIe SIÈCLE)

PAR M. ROGER DE BEAUVOIR

— La singulière femme! m'écriai-je cette fois devant une assez grande miniature d'Augustin, que le chevalier de la Maison-Fleur laissait se perdre sur sa table, avec une admirable négligence d'antiquaires, au milieu d'une foule d'autres portraits.

Un étui de galuchat vert renfermait soigneusement celui-ci, et quand je l'eus ouvert, je lus sur l'un des côtés : *A M. Arouet de Voltaire, chambellan de S. M. le roi de Prusse, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.*

La personne représentée dans cette miniature avait certainement la cinquantaine; je ne pus m'empêcher de le regarder avec un sourire de malicieuse compassion.

Son visage bouffi était recouvert sur les joues d'une immense plaque de rouge, que le peintre s'était bien gardé de fondre avec les lis également apocryphes de son cou, dont quelques rides traîtresses se cachaient sous un collier de velours noir, orné à son milieu d'un gros cœur en marcassite.

Elle avait une robe de dauphine à bouquets parfilés d'or, les bras nus, et, à ces bras, deux médaillons; l'un, où il n'était pas difficile de reconnaître M. de Voltaire; l'autre, conservant les traits d'un homme de physionomie assez bourgeoise, avec un habit gorge de pigeon, un toupet à l'escalade et un énorme bouquet de fleurs à la boutonnière.

Je pensai que cette honnête figure représentait un nouveau marié; je priai alors le chevalier de la Maison-Fleur de me dire son nom.

— Ce *monsieur*-là, me répondit-il, est tout bonnement le neveu de M. de Voltaire!

Ce neveu d'un grand homme, ce neveu en habit gorge de pigeon, me considérait alors au fond de son cadre, rivé au bras de madame Denis, avec une bonhomie si fade, si voisine de la bêtise; il avait un sourire si fade, si heureux, si important, que je m'expliquais difficilement comment M. de Voltaire avait pu souscrire, sa vie durant, à un pareil être dans sa famille.

— Quand ce digne mortel épousa madame Denis, reprit alors le chevalier de la Maison-Fleur, Voltaire était mort, et il n'eut point la douleur d'entendre appeler sa nièce madame Duvivier.

Montmartre. — Imp. Pilloy.

— Duvivier? demandai-je, et quel état exerçait donc ce neveu posthume de M. de Voltaire?

— Ma tante, qui l'a connu, vous le dira mieux que moi, répondit le chevalier; elle m'a laissé, dans des mémoires inédits, une relation assez longue de cet étrange mariage; elle allait beaucoup chez madame Denis, et elle recevait chez elle l'abbé Mignot...

Le chevalier courut à un petit meuble en bois de rose, orné de délicieuses plaques en porcelaine de Sèvres; il ouvrit un livre, et tomba bientôt sur plusieurs notes qu'il me lut.

Ce manuscrit n'étant point destiné à l'impression, j'ai pris la liberté d'en modifier bon nombre de passages, notamment ceux où la tante du chevalier de la Maison-Fleur élevait le philosophe de Ferney au troisième ciel, béatification qui doit sembler très-douteuse.

Le nom de la jeune demoiselle qui figure dans ce récit a été également converti en un autre pour des raisons de famille.

I

Le château de Ferney semblait, depuis quelques semaines, voilé d'un crêpe de deuil; on eût dit que M. de Voltaire était parti pour Postdam ou pour Paris, abandonnant les *Délices* à sa vieille gouvernante Barrabas (1), ou à Zurich, son suisse.

Aucun bruit, aucun pas n'ébranlait alors en effet le pavé qui conduisait au perron sur lequel les gens du pays avaient pu voir souvent le patriarche en large perruque à la Louis XIV deviser au matin, roulé dans sa grande chaise, entre le duc de Villars, le marquis d'Argens, Le Kain et le libraire Crammer de Genève. Trois heures de l'après-midi venaient de sonner à l'humble paroisse, témoin des sacriléges dévotions de ce prince des apostats, et le vieux curé prenait son modeste repas, comme à l'ordinaire, lorsqu'un jeune homme se présenta au presbytère, en demandant au pasteur s'il était encore loin de Ferney.

— Cette allée de grands ormes que vous voyez mène au château, répondit le digne prêtre; vous y trouverez quelques gens de M. de Voltaire; mais pour lui, monsieur, il est allé faire un autre voyage que son voyage accoutumé de Ferney à Paris; il y a six semaines que nous avons reçu ici la nouvelle de sa mort.

— Et depuis ce temps, nul curieux n'a visité le château? demanda le jeune homme.

— Aucun, à ma connaissance, du moins. Le vieux suisse Zurich a seul les clefs de l'appartement de M. de Voltaire, à la grande colère de la gouvernante dame Barrabas; mais madame Denis les lui a ôtées.

— Et nulle autre personne n'habite le château?

— Si fait... une jeune fille... mademoiselle Berthe, la filleule de M. de Voltaire.

Un ange de candeur et de bonté, mon cher monsieur; tenez, je suis bien sûr que c'est grâce à elle qu'il s'est confessé à l'abbé Gautier, elle lui écrivait d'ici des exhortations si candides et si touchantes.

— Elle vous les montrait?

— Je le crois; Berthe aurait-elle un secret pour son vieil ami? C'est moi qui l'ai baptisée, il y a de cela dix-huit ans. Dieu sait devant quel parrain!

« Je vois encore M. de Voltaire répondant aux questions de son pasteur devant les fonts baptismaux; la marquise du Châtelet était marraine; elle me donna cette bourse de quête brodée par elle.

(1) Le vrai nom de cette femme était Barbaras, mais Voltaire se plaisait à l'appeler Barrabas.

« Regardez, monsieur, se peut-il rien voir de plus beau? »

Et le bon pasteur, dans son naïf enthousiasme, se crut obligé d'exhumer d'une vieille armoire une bourse aux cordons fanés, dans laquelle était tombée plus d'une fois, de la main ridée de Voltaire, l'aumône seigneuriale du châtelain de Ferney. Le jeune homme se prit à sourire.

— Je ne connais point madame du Châtelet, répondit-il, mais je désire beaucoup connaître mademoiselle Berthe...

Le pasteur considéra l'inconnu avec défiance.

Il pouvait avoir vingt-trois ans, et il était vêtu à la dernière mode de Versailles.

Il fut bientôt rejoint par un domestique à cheval, lequel tenait par la bride une autre monture.

Un air de bienveillance naturelle et une aisance charmante de tournure accompagnaient les moindres gestes du jeune homme; seulement, cet air était déparé par un certain amour-propre sur lequel avait dû souffler le vent de la cour; ce visiteur sémillant n'avait rien à coup sûr d'un habitant de Genève, dont chaque habitant passait alors pour être réglé comme les horloges qu'on y fabrique.

D'où venait-il, et qu'allait-il chercher à Ferney, le curé n'osa le lui demander; seulement il le suivit quelque temps des yeux, quand il eut enfourché de nouveau son cheval, et il vit bientôt son palefrenier sonner à la porte de la grille.

Au tintement de la sonnette, un vieillard aussi maigre qu'un squelette, et qui portait un habit jadis rouge et un baudrier digne en tout de celui du suisse du château d'If, vint ouvrir à l'étranger, qu'il salua respectueusement après avoir jeté un coup d'œil sur la livrée de son domestique.

A l'étonnement que cette visite lui causait, succéda bientôt un véritable élan de joie, quand il entendit le nom du jeune homme sortir de la bouche de son palefrenier; il envisagea le nouveau venu, et se redressant devant lui comme un invalide devant son colonel:

— M. le comte de Cernay!... Quoi, c'est vous, monsieur, vous dont le père m'a souvent envoyé à la salle de police.

— Que veux-tu dire? mon brave; explique-toi donc.

— Je veux dire, monsieur, que j'ai eu l'insigne avantage de servir douze ans sous les ordres de M. votre père.

« Il commandait le régiment de Château-Vieux, dont j'étais, je puis le dire, une des plus fermes colonnes... quand le vin ne me jouait pas de mauvais tours.

« Mais il m'en a joué, ce coquin de vin!... et M. votre père, qui était à cheval sur la discipline, me mettait alors en lieu sûr...

« Tartaif! le pauvre Zurich en a vu de cruelles avec un colonel comme celui-là! »

— Tu es donc de nos montagnes?

— D'Altorf, monsieur le comte; ce qui fait, je ne sais pourquoi, qu'on me nomma Zurich.

« Votre père était de Lausanne, mais quel homme sévère, bon Dieu! J'ai fait deux campagnes avec lui, celle d'Allemagne, entre autres, et il ne buvait que de l'eau... Quand j'ai appris son décès, je me suis dit:

« Le ciel n'est pas juste; il laisse vivre Zurich et il prend M. de Cernay.

« Mais comment se fait-il, poursuivit Zurich, en

prenant le chemin du château et en regardant avec complaisance le trousseau de clefs appendu à sa ceinture, que vous ignoriez la mort de M. de Voltaire? elle a fait assez de bruit... »

— Honnête Zurich, répondit le jeune homme, je suis loin de l'ignorer.

« Seulement, vois-tu, il est nécessaire, il faut qu'aujourd'hui, dans une heure, peut-être, M. de Voltaire ne soit pas mort. »

Le comte tira l'une de ses montres et observa l'aiguille avec attention en prononçant ces paroles; de son côté Zurich demeura ébahi en le regardant: il crut rêver.

— Vous vous gaussez de moi, reprit-il; ai-je donc le pouvoir de vous montrer des revenants?

— Assurément, dit le comte, je suis brave et ne les crains point, digne Zurich.

« Tu vois cette bourse, elle est assez ronde; mais j'en ai parié dix comme celle-ci, que je ferais voir aujourd'hui même à sir Georges Falmouth et à son neveu, le révérend sir Edwards Crafton, M. de Voltaire, dont ils sont les fanatiques admirateurs.

« Ils viennent pour le voir du fond des Etats-Unis, la patrie du docteur Franklin.

« Je leur ai soutenu qu'il avait fait courir lui-même le bruit de sa mort, pour mettre la main à une tragédie nouvelle. »

— Vous voulez donc, monsieur, que dame Barrabas ou moi, nous allions déterrer notre illustre maître à l'abbaye de Sellières, où M. Mignot, son neveu, a fait transporter son corps?

« Ah! monsieur le comte, laissons-le tranquille, par pitié!

« De son vivant il était célèbre, c'est vrai, et depuis sa mort cela ne fait que croître et embellir; mais aussi, voyez-vous, il était quinteux, bizarre, irascible; n'allons pas, je vous en supplie, le réveiller. »

— Je t'expliquerai ce que j'attends de toi, Zurich; en attendant, prends cette bourse.

« A propos, reprit le comte, il y a un mois, sur la place du Dôme, à Milan, j'ai entendu dire, à je ne sais plus quel Allemand, que M. de Voltaire cachait ici, à Ferney, une perle plus belle que tous les diamants de la couronne, une jeune fille du nom de... aide-moi donc! »

— Du nom de Berthe, monsieur le comte; c'est vrai, répondit Zurich en prenant un air de sévérité et de protection; elle est en ce moment-ci dans sa chambre avec dame Barrabas, où elle brode, je pense, une chasube pour notre curé.

— Conduis-moi vite à elle, mon cher Zurich, je suis curieux de savoir si tout le bien qu'on m'en a raconté n'est point une fable.

— Pour cela, monsieur, vous pouvez vous en rapporter à un philosophe comme moi.

« Après nos vallées de Suisse qui valent, vous le savez, la peine d'être vues, il n'y a rien au monde de plus charmant que mademoiselle Berthe...

« Voilà dix-huit ans qu'elle habite Ferney, et l'on peut dire que c'est la bénédiction du château; elle est jolie, très-jolie, et avec cela si bonne!...

— N'a-t-elle point d'autre nom?

— Ma foi, je ne lui connais que celui-là...

« Je l'ai vue grandir ici comme les frênes et les acacias du parc; elle est aussi droite et aussi blanche qu'un beau lys, elle que M. de Voltaire lui-même écoutait parfois plus que madame Barrabas ou madame Denis, sa nièce.

« Si vous l'aviez vue courir ce matin sous les aubépines du pré! Quand elle marche, elle flotte; quand elle chante, elle nous met du baume au cœur!

« Seulement elle est bien pâle, la pauvre petite, si pâle que j'en ai peur quand je la vois se baisser pour cueillir nos violettes blanches! Et puis toujours en marche, toujours par les glaciers et les ravins!

« Ah! ce serait un fier guide, allez! elle connaît les chemins mieux qu'une chèvre. »

— Tu l'accompagnes souvent?

— Trop souvent, monsieur; elle croit toujours à mes jambes de quinze ans! Et pourtant, voyez, je suis maigre, maigre que cela fait pitié rien qu'à me voir; je relève de la fièvre.

« L'autre soir je lui criais de ne pas aller si vite, que la nuit nous surprendrait et que nous courrions le risque de la passer la nuit loin du château, sous la calotte du ciel, et par un froid dont la seule pensée me gèle!

— Eh bien! laisse-moi seule ici, a-t-elle répliqué, en me montrant deux charmants petits pistolets qui étaient cachés sous son mantelet; retourne sans moi, Zurich, retourne à Ferney, je n'ai point peur?

« Et, comme un jeune faon, elle gravissait les roches pour y trouver ces petites fleurs qui y croissent sous l'œil de Dieu, tandis que moi, monsieur, j'eusse mieux aimé trouver un bon verre de vieux Bourgogne pour me reconforter de mes ascensions montagnardes.

« Ah! c'est une étrange fille!»

— Madame Barrabas me logera bien au château pour cette nuit, et nous aurons le temps de causer d'elle, n'est-ce pas?

« Je viens de trois lieues d'ici.., et, par le temps qui se prépare, madame Barrabas n'aura pas l'inhumanité... »

Le comte indiquait du doigt, au vieux suisse, de gros nuages noirs se formant déjà en corps de bataille à l'horizon.

— Madame Barrabas! s'exclama Zurich, en levant les mains, vous la connaissez bien, en vérité! Méchante, acariâtre, impérieuse, et bossue par dessus le marché, cette aimable gouvernante de feu M. de Voltaire a jugé prudent encore de renchérir sur madame Denis: c'est un dragon!

« Si vous l'entendiez, quand elle entame une discussion avec notre curé! on dirait une furie... Elle traite mademoiselle Berthe comme une créole du Cap traiterait sa mulâtresse....

— Mademoiselle Berthe n'a-t-elle donc point de parents, d'amis?

— Pour ses parents, monsieur, je ne lui en sais point; pour ses amis, elle a moi, Zurich, moi, son compagnon, son serviteur, qui me mettrais au feu ou à l'eau pure si cela pouvait l'aider en rien.

— N'oublie pas, Zurich, de me présenter à cette aimable dame Barrabas, reprit le comte; n'est-ce pas elle qui caresse en ce moment un mouton au bout de cette allée?

— Ma fine, monsieur, c'est elle en personne, je ne l'avais pas aperçue. C'est l'heure de sa promenade, et ce mouton-là est à madame Denis.

— Madame Denis aime les moutons?

— Celui-là surtout, monsieur, il vient de M. de Marmontel. Elle a le goût de la bergerie et des houlettes.

« Une vieille fée carabosse dont, grâce à la mort de M. son oncle, nous n'avons plus rien à souffrir depuis un mois à peu près!

— Ah ! ça, Zurich, il faut, pendant que je causerai avec ces dames, que tu songes à mon pari?

— Vous y repensez ?

— Je le crois, morbleu, un pari de trois mille livres sterling? Ce qui doit te rassurer, ajouta le comte, après avoir glissé tout bas quelques mots à l'oreille de Zurich, c'est que ces dignes gentlemen ne connaissent M. de Voltaire que par ses portraits! Tu es aussi vieux, aussi jaune que lui, aussi...

— Grand merci, monsieur, je ne me sens pas de vocation pour ces choses-là ! Ce n'est pas certainement que la fourbe ne soit facile.

« L'appartement de mon maître est encore dans le même état où le pauvre homme l'a laissé; un bureau de chêne, un vaste fauteuil, sa perruque sur un bâton, sa robe de chambre à fourrures sur son lit, ses lunettes sur son papier...

«Cela fend le cœur rien que d'y penser, ajouta Zurich, en essuyant la larme sacramentelle qu'essuient les concierges en pareil cas.

« Mais, reprit-il bientôt, en s'exaltant par degrés, toucher à ce qui lui a appartenu, et jouer le rôle que vous me proposez, jamais! »

— Tu veux donc que je perde?

— Non assurément; mais ce pari...

— La bourse que je t'ai donnée, Zurich, vaut-elle donc celle-ci, reprit le comte en tirant de sa poche un nouvel argument très-capable de déterminer le suisse.

— Mais les convenances... dit Zurich en acceptant.

— Je n'ai plus qu'une demi-heure, objecta à son tour le comte, en consultant de nouveau sa montre.

— M. de Cernay, ce que vous me faites faire ici est bien terrible, reprit Zurich. Si l'on me surprenait... si madame Barrabas!... Pour mademoiselle Berthe, passe encore; mais la duègne! la duègne!..

— Sois tranquille; je me charge de détourner son attention...

— Vous me le promettez!

— Va!

Le comte poussa Zurich par le chemin opposé à celui de la vieille gouvernante.

Tenant alors son chapeau d'une main, de l'autre balançant sa badine à pomme d'or, il s'approcha de madame Barrabas et de son mouton.

II

Le mouton de la vieille gouvernante portait au cou un charmant nœud de couleur ponceau, sa laine était aussi blanche que la peau de dame Barrabas était noirâtre, huileuse et coupée de rides ; il poussa un bêlement plaintif quand le comte s'en approcha.

C'était alors la mode des moutons et des églogues; madame Barrabas renchérissait sur cette mode par un ajustement de bergère qui faisait bien d'elle la caricature la plus bouffonne que le comte se souvînt d'avoir rencontrée; son visage ne ressemblait pas mal à un pastel, ses mains et ses pieds aux enseignes des marchands de gants ou de bas.

Un sourire de contentement personnel rayonnait sur sa physionomie froide et commune; elle avait été, sa vie durant, gouvernante de confiance de M. de Voltaire, et s'attendait bien à être dédommagée par le testament du grand homme, de tous les traces qu'elle avait essuyés de lui, et des hauteurs de ceux qui l'approchaient.

Par une clause explicite, le testament ne devait tre ouvert que dans six jours, et ces six jours, la Barrabas les attendait avec une impatience de vieille fille.

En voyant venir à elle le comte de Cernay, elle s'imagina un instant qu'il arrivait de Paris en droite ligne.

— Monsieur est peut-être un ami de la famille..... c'est singulier comme monsieur ressemble au fils du marquis d'Argens ?

Le jeune homme déclina son nom et son titre, et cette déclaration fit effet sur la Barrabas.

M. de Cernay crut devoir ajouter qu'il venait visiter le château en simple acquéreur, le bruit public lui ayant appris que madame Denis, principale légataire de M. son oncle, désirait vendre la propriété de Ferney.

La Barrabas releva le front et se disposa intérieurement à faire subir au comte toutes les conséquences de sa démarche.

Quant au jeune homme, il songeait, de son côté, qu'il n'avait pas de temps à perdre pour éloigner la gouvernante qui n'eût pas manqué de s'élever contre la comédie indécente que le comte de Cernay comptait faire jouer à Zurich.

Il commença donc par la féliciter de quelques embellissements que la vieille déclarait être dus à elle seule pour le parc et les jardins de Ferney; en devisant de la sorte, il l'écartait insensiblement du château.

La Barrabas aimait la louange par dessus tout, le comte ne se fit donc pas faute de la louer elle et son mouton; elle y prit tant de plaisir que malgré l'averse qui se préparait, elle continuait de marcher vers la laiterie.

Ce bâtiment isolé de tous les autres avait été construit, disait-elle, d'après ses conseils; elle et M. Vagnières, le secrétaire du philosophe et son bras droit, s'en étaient seuls mêlés.

Il fallait voir l'admirable propreté de son châlet, l'étable à grandes glaces sans tain, qui laissaient errer la vue sur les plus beaux sites, et puis c'était là que demeurait la famille de son cher mouton Palamède, c'était là que madame Denis et la Barrabas récitaient à qui mieux mieux des vers d'*Irène*, quand M. de Voltaire était parti pour ce malencontreux voyage de Paris, d'où il ne devait pas revenir.

Le comte écoutait à peine ce que lui racontait cette vieille folle, il pensait à son pari; puis, après son pari, il pensait à Berthe, cette jeune fille qu'il brûlait de voir.

M. de Cernay était jeune, il était noble, il était bien fait, et, comme il revenait alors d'un voyage en Italie entrepris sous la conduite de son oncle, il avait hâte de comparer peut-être les beaux yeux de France à ceux de Naples.

Etourdi, vaniteux, mais au demeurant bon et loyal, il commençait la vie en homme enchanté de vivre et de se produire, il aimait par dessus tout les aventures et la singularité.

La pluie commençait à tomber cependant à l'arrivée de nos deux personnages dans le châlet, dont Barrabas allait expliquer au comte les merveilles, quand le bruit d'une chaise de poste retentit aux oreilles de M. de Cernay.

De son côté, la Barrabas s'émut à ce bruit, et elle allait quitter sans doute, malgré la pluie, le temple pastoral où elle se trouvait, quand M. de Cernay eut tout d'un coup recours à un parti désespéré; il la renferma à double tour avec son mouton dans la

première pièce du châlet, qui n'était autre que l'étable.

Cela fait, il en prit la clef.

Puis, sans avoir pitié des bêlements de Palamède et des cris furieux de dame Barrabas, il partit d'un seul bond, et arriva, mouillé jusqu'aux os, sur le perron de Ferney.

III

L'appartement de Voltaire, ainsi que nous l'avons dit, demeurait encore dans le même état quand le suisse Zurich s'y introduisit; il en poussa sans bruit les persiennes, et se prépara de son mieux à jouer son personnage...

Il avait eu soin de fermer auparavant la grille d'entrée, de façon à ce que nul ne vint l'interrompre, et quand la chaise de poste ébranla le pavé de la cour, il se trouvait déjà placé devant le grand bureau de chêne de M. de Voltaire.

A vrai dire, Zurich n'ignorait pas qu'il allait commettre un grand sacrilége; mais les libéralités du comte l'avaient étourdi; il ne craignait plus d'ailleurs la Barrabas, car il avait vu de loin l'emprisonnement de la gouvernante.

D'ailleurs, il n'était nullement fâché d'essayer de ce manège qui pouvait, par la suite, arrondir la maigre fortune qu'il avait eu si grand'peine à amasser.

Il revêtit donc la robe de chambre classique dans laquelle il avait pu voir tant de fois le philosophe attablé devant ses livres; seulement, comme il pouvait attendre longtemps et que l'heure de son dîner approchait, il crut ne pas mal faire que d'emporter avec lui une bouteille afin de se reconforter pour son rôle.

Le révérend sir Edwards Crafton et son oncle, sir Georges Falmouth, trouvèrent sur le perron le comte de Cernay, l'air ouvert et riant comme de coutume; il les conduisit, d'après les instructions de Zurich, dans un cabinet assez obscur, fermé par une petite porte vitrée.

— Messieurs, leur dit-il, je sais à merveille que de tous côtés les nouvellistes ont fait sonner haut la mort de notre grand philosophe.

« Vous, sir Georges, vous l'avez apprise au Havre, n'est-il pas vrai? et vous, sir Edwards, vous en avez lu l'annonce dans la *Gazette de Genève;* eh bien! tous les deux vous voilà victimes de l'une de ces mille ruses du vénérable patriarche. Il vient de me recevoir, moi qui vous parle; il vient de m'adresser lui-même quelques-unes de ces paroles pour lesquelles on ferait comme vous le voyage d'Amérique, car vous désirez voir à tout prix l'auteur de *Zaïre* et d'*Oreste*, n'est-ce pas? et ce n'est pas pour un misérable pari de quelques mille livres...

— Non, certainement, ce n'est pas pour cela, reprit sir Edwards Crafton; mais enfin vous nous avez promis de nous le montrer, nous voulons être les seuls qui puissions dire : Nous l'avons vu! Oh! le voir! lui parler comme vous venez de le faire, entendre un homme qui parle la langue de Pope, de Dryden, quel beau jour pour nous, quel...

— Un instant, interrompit le comte, un instant, vous allez le voir, mais vous ne lui parlerez pas. Il travaille, il étudie.

« Contentez-vous de lever ce simple rideau, et surtout ne faites point de bruit.

« L'appartement est vaste, mais il pourrait vous entendre. »

— Eh quoi! nous sommes aussi près ?...

— Du plus grand génie du globe, du flambeau de la philosophie et du monde, de l'homme qui correspond avec les plus grandes célébrités de l'univers; recueillez-vous, messieurs, voici le dieu, l'astre, le soleil des intelligences, voyez!

Et le comte, après avoir fini, non sans une secrète envie de rire, cette magnifique tirade, souleva par un des coins le rideau, et les deux Anglais se collèrent contre la vitre.

Tous deux virent alors un personnage qui se tenait dans l'ombre, le dos contre la fenêtre.

Il était en robe de velours doublée d'hermine, le chef orné d'une perruque noire et sans poudre, dans laquelle sa figure amaigrie semblait tellement enterrée qu'on ne découvrait que deux yeux brillants comme des escarboucles.

Sa tête était surmontée d'un bonnet carré à gland, ses mains osseuses et jaunes froissaient en ce moment plusieurs papiers.

— Il travaille ainsi huit heures de suite, murmura le comte à voix basse : quelle mine lui trouvez-vous ?

— Par ma foi, mon cher, la mine d'un homme qui relève de maladie...

— Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne ressemble guère à ses portraits.

— Les peintres ont beau faire, ajouta sir Georges, ils n'attrapent jamais la physionomie d'un grand homme.

— Mais, dites, mon cher comte, est-il prévenu de notre visite ?

— Je la lui ai tue, sans cela il n'eût point laissé Zurich, son suisse, m'ouvrir si facilement ses appartements.

« N'écartez le rideau que chacun à votre tour, songez que s'il vous surprenait en flagant délit...

— Vous avez raison; et cependant nous ne pouvons, malgré nous, détacher notre vue d'un pareil homme.

— C'est qu'il est encore en état de doter son pays d'une longue suite de chefs-d'œuvre...

— On lui disait de l'enflure aux jambes, mais remarquez-le donc, il se promène, ma foi, de long en large dans l'appartement, dit sir Georges.

— Et, Dieu me pardonne, ajouta son neveu, il s'apprête à manger une tranche de jambon qui n'est pas mince!

Il ne travaille jamais que de cette façon... c'est son usage, reprit le comte légèrement étonné lui-même de l'incartade gastronomique de Zurich.

— Il a un appétit véritable, poursuivit sir Georges.

— Très-décidément il n'est pas mort, et n'a pas l'air de vouloir mourir, fit sir Edwards.

— Si vous lui demandiez, cher comte, à travers la porte, la permission de nous présenter?

— Silence, objecta Cernay, le voilà qui se rapproche d'un air inquiet de la fenêtre.

— Une rime qu'il cherche sans doute...

— Remarquez-vous qu'il lit sans lunettes, sir Edwards? Cela est prodigieux? car notre Franklin en met.

IV

En ce moment, l'éclat de plusieurs voix retentit à deux pas de nos visiteurs, et la porte de la pièce où ils se tenaient fut rudement poussée.

Deux figures étrangères parurent sur le seuil, l'une

en costume ecclésiastique, celle de l'abbé Mignot; l'autre, en habit de ville, celle de M. d'Ornoy.

Ces deux personnages, tous deux neveux de M. de Voltaire, précédaient une femme d'une cinquantaine d'années, qui tenait un trousseau de clefs dans la main et se dirigeait rapidement vers la porte vitrée communiquant au cabinet de philosophie.

— Que veut dire ceci? fit la dame en élevant la voix; personne ici pour nous recevoir, ni Zurich, ni dame Barrabas?

« Et vous, messieurs, que venez-vous faire à Ferney ? »

Le ton impérieux avec lequel furent prononcées ces paroles déconcerta quelque peu les spectateurs de cette scène; la voix aigre de l'abbé Mignot, soutenue de celle de M. d'Ornoy, s'y mêla.

Le comte ne savait trop quelle contenance garder en tout ceci; il ignorait le nom de la dame et de ses deux accolytes, mais ce nom ne se fit pas attendre; il tomba sur le trio observateur comme un coup de foudre.

— Savez-vous bien, messieurs, que celle qui vous parle ici est madame Denis, la propre nièce de M. de Voltaire? s'écria-t-elle avec un ton d'écrasante supériorité.

« Vous seriez-vous introduits d'aventure à Ferney pour y dérober les manuscrits de mon oncle?

« Vos noms, messieurs, vos noms; j'ai le droit de les savoir!

« L'abbé, ajouta-t-elle en s'adressant à Mignot, sonnez vous-même la cloche à pleines volées, puisque ce misérable Zurich ne vient pas! et vous, monsieur d'Ornoy, retenez ici ces messieurs, pendant que je vais dans le cabinet de mon oncle et m'assurer par mes yeux... »

Et, sans attendre davantage, madame Denis poussa la porte du cabinet de Voltaire; cette pièce n'avait que cette entrée.

Elle jeta un cri de stupeur et d'indignation en voyant qu'on en avait ouvert les volets, puis tout d'un coup elle recula dès que Zurich crut devoir se lever pour s'enfuir à l'apparition, fort inattendue pour lui, de sa maîtresse...

— L'abbé! s'écria-t-elle, monsieur d'Ornoy! accourez! c'est un fantôme affreux, un fantôme que je viens de voir!

Elle passa son bras au cordon d'une sonnette, et se laissa couler à demi mourante dans un fauteuil.

M. d'Ornoy et les deux Anglais ne savaient que penser de cette scène; le comte se mordait les lèvres; pour Zurich, il eût voulu se voir à cent pieds sous terre...

Le malheureux étouffait dans la robe de chambre de M. de Voltaire; son bonnet lui brûlait le front.

Au bruit de la sonnette, couvert bientôt par celui de la cloche que tintait l'abbé, une jeune fille apparut alors dans l'appartement.

Madame Denis et M. d'Ornoy reconnurent Berthe...

Elle tenait encore son aiguille et sa pelotte de soie à la main; en voyant Zurich ainsi accoutré, elle eut si peur qu'elle laissa tomber sur le parquet ses instruments de travail.

Le comte ramassa ces objets épars et les lui rendit galamment. La jeune fille rougit.

— M'expliquerez-vous, mademoiselle, demanda madame Denis, comment il se fait que, madame Barrabas et vous, vous prêtiez la main à de semblables scandales?

« Où est à cette heure l'ex-gouvernante de M. de Voltaire, répondez? »

— Je ne sais .. madame... mais vous pouvez croire... Je proteste ici... balbutia Berthe.

— Taisez-vous, interrompit madame Denis d'un ton aigre et bref, et en lançant à Berthe un coup d'œil qui la fit trembler; vous êtes une sotte, voilà tout.

« Et toi, misérable! reprit-elle en enfonçant ses doigts crispés de rage sur le bras de Zurich, qui a pu te pousser à cette criminelle supercherie?

« La présence de ces trois étrangers t'accuse assez; tu auras voulu leur extorquer de l'argent en mettant au jour, sous leurs yeux, l'habillement de feu M. Arouet de Voltaire.

« Il ne tient qu'à moi de te livrer à M. Lenoir, et de te faire enfermer pour le reste de tes jours à la Bastille!

« Moi qui avais en toi une confiance si aveugle.

« Si M. d'Ornoy avait du cœur... il t'appliquerait vingt coups de canne...

— Par pitié, madame, répondit Zurich, accordez-moi ma grâce...

« Ce n'est que par respect pour mon digne maître...

— Que tu oses revêtir ses habits devant ces messieurs?

« Réponds! Et cette Barrabas, ta complice, sans doute, où se cache-t-elle?

« L'abbé, reprit alors madame Denis à Mignot, qui survenait aussi fatigué qu'un sonneur de profession, assemblez mes paysans, partez, courez, allez et ramenez-moi la Barrabas! je la veux. »

L'abbé Mignot sortit, et toute la fureur de madame Denis se tourna alors sur M. d'Ornoy.

— Voilà ce que c'est, monsieur mon frère, que de payer et de nourrir à Ferney des gens qui vous pillent!

« Il ne manquerait plus en vérité qu'une chose, c'est que M. de Voltaire les eût mis sur son testament!

« Un ivrogne comme celui-ci, fit-elle en montrant Zurich; une fausse personne comme la Barrabas, et une fille de rien comme mademoiselle que voici, ajouta-t-elle en désignant Berthe.

« Vive Dieu! il était bien temps que je vinsse et que je prisse un parti.

« C'est votre faute, à vous, monsieur mon frère, à vous, mon aîné, qui ne cessez de me contrecarrer depuis un mois.

« Je voulais, j'aurais dû faire maison nette de tout ce monde, à commencer par cette petite aventurière pour laquelle mon oncle daignait avoir des bontés!...»

A ces derniers mots de madame Denis, Berthe se cacha le front dans ses deux mains et se mit à pleurer amèrement.

La pauvre enfant se sentait blessée au cœur du mépris insolent de cette femme, qui la traitait avec tant d'injustice et de dureté; elle implorait alors par un coup d'œil la pitié et la défense de ceux qui se trouvaient là; le comte répondit seul à l'appel de Berthe.

— C'est bien à tort, madame, reprit-il, que vous accusez mademoiselle; souffrez que je vous le dise.

« Elle est innocente de tout ceci; c'est moi, c'est moi seul qui ai commis la faute et qui dois la prendre sur moi...

« Messieurs, ajouta le comte, en se tournant vers

ses deux amis; j'ai perdu mon pari et je me mets de bon cœur à votre disposition.

« Me permettrez-vous maintenant, madame, dit-il à madame Denis, d'espérer moi-même ma grâce? »

— Répondez donc à monsieur, mon frère, répliqua madame Denis en secouant M. d'Ornoy, répondez-lui comme vous le devez!

« Souffrirez-vous qu'on se joue ainsi de la mémoire de M. de Voltaire, votre oncle et le mien? »

L'embarras visible de M. d'Ornoy menaçait de se prolonger un bon temps, lorsque des exclamations violentes, coupées de temps à autre par une voix en fausset, interrompirent son silence.

C'était la Barrabas que l'abbé Mignot cherchait vainement à apaiser.

— C'est une horreur! une indignité! où est ce comte du diable? s'écriait-elle en arrivant vers M. de Cernay, les yeux hagards et les poings fermés.

— Là... là... chère madame Barrabas, disait le bon apôtre en se retirant prudemment de deux pas en arrière...

— Madame Barrabas, fit madame Denis, je n'ai pas besoin d'explication, je vous chasse.

— Mais, madame, reprenait la Barrabas, veuillez écouter...

— Je n'écoute rien; vous et Zurich, est-ce ainsi que vous tenez Ferney pendant mon absence?

« Et cependant vos lettres me protestaient toutes de vos soins, de votre prudence! Personne à la grille pour me recevoir, j'ai dû faire le tour du parc, et sans la clef de la petite porte, qui ne me quitte jamais...

« Et mon mouton Palamède, qu'en avez-vous fait?

« Que dira M. de Marmontel?

« Fi! quelle conduite pour une femme que M. de Voltaire honorait de sa confiance!

« Oserez-vous me dire que vous ignoriez l'outrage d'une telle mascarade?

« Vous me rendrez vos comptes dès ce soir, je les attends!

« Aussi bien, puisqu'il faut vous le déclarer, je ne suis plus seule, grâce au ciel, à porter le fardeau de la succession, j'épouse dans six jours, oui, madame Barrabas, j'épouse, et l'homme que j'ai cru devoir choisir me délivrera de votre tyrannique présence!»

— Madame!... quoi! Madame!... murmura la Barrabas.

— Pas un mot de plus.

« Quant à vous, Zurich, je vous casse aux gages. Mon intendant vous paiera demain ce qui vous est dû.

« Et pour mademoiselle, fit madame Denis en jetant un regard dédaigneux sur Berthe, il m'est avis qu'avec ses dix-huit ans et sa tournure, elle aurait beaucoup trop de périls à courir dans mon nouvel hôtel du quai d'Anjou...

« Je la remercie donc également de ses services...

« Mon nouvel époux, M. Duvivier, lui fera passer des secours. »

Après cette dernière phrase, qui ne pouvait manquer son effet sur la jeune fille, madame Denis prit le bras de l'abbé Mignot, sans saluer le comte de Cernay, et sortit.

M. d'Ornoy suivit la nouvelle propriétaire de Ferney, qui repartait le même soir pour Paris.

— Zurich, dit alors le comte à l'oreille du suisse, ta maîtresse te chasse, je te prends!

— Et mademoiselle Berthe? fit Zurich en montrant au comte la pauvre jeune fille toute en larmes.

— Dès demain, Zurich, tu la prendras avec toi!

V

Six jours après ceci, dans un vaste hôtel du quai d'Anjou, peu éloigné de l'hôtel de Pimodan, un mouvement extraordinaire avait lieu, et chaque bourgeois de ce quartier semblait attendre avec impatience, sur le devant de sa porte, le retour d'un large carrosse qui venait de partir une demi-heure auparavant pour conduire deux mariés à l'église de Sainte-Marine.

L'équipage parut bientôt, et quand son marchepied se déroula, les curieux et les bonnes gens du faubourg purent voir descendre un homme d'une cinquantaine d'années qui donnait le bras à une grosse femme, plaquée d'un rouge aussi cru que les roues de sa voiture, et dont l'ampleur s'augmentait encore d'un étalage inouï de dentelles et de rubans sur une robe entièrement noire.

— C'est madame Denis, murmurait-on autour d'elle, madame Denis, la nièce de feu M. de Voltaire; voilà qui est scandaleux, inouï, abominable, après les bontés que le défunt a eues pour elle!

— Se remarier, il fallait qu'elle eût le veuvage sur le cœur!

— Il n'y a pas six semaines que M. de Voltaire est enterré!

— Et son prétendu ressemble à un magot de la Chine!

— Quel est son état? un auteur, un académicien, un faiseur de poëmes?

— Il a servi, dit-on, dans la marine, d'autres disent dans l'armée...

— En tout cas, il n'a guère d'amis et de parents autour de lui, et cependant le jour d'un mariage... les amis sont là.

— Voyez donc un peu son équipement! il porte l'épée, la poudre, les manchettes, on dirait d'un exempt, ma parole d'honneur!

— Oui, mais quel beau brillant il a aussi à son doigt!

— Vous verrez qu'il mènera madame Denis par le nez!

— Et qu'il se frotte les mains d'être le neveu d'un grand homme! de M. de Voltaire le neveu, dame! c'est que tout le monde ne l'est pas!

Ce fut au milieu de ces sots commérages que le nouvel époux de madame Denis traversa la foule; il se trouva bientôt dans le plus complet isolement, car, excepté sa femme et deux parents éloignés, que la nièce de Voltaire avait pris pour ses témoins, personne ne l'assistait en ce jour illustre.

L'abbé Mignot ayant jeté feu et flamme, et M. d'Ornoy s'étant retiré dans sa terre, pour n'être pas témoin de ce qu'il nommait une *indignité* de sa sœur.

Le salon dans lequel entrait alors M. Duvivier était en parfaite harmonie avec les idées qui l'assiégeaient, les panneaux en étaient d'un gris froid, les fenêtres sombres et les meubles séculaires, un feu pétillant brûlait toutefois dans l'âtre; sur la cheminée on voyait un buste du philosophe portant encore la couronne qu'on lui jeta à sa tragédie d'*Irène*.

Les deux témoins s'éloignèrent bientôt, et les nouveaux époux demeurèrent seuls.

— Eh bien! monsieur, fit madame Denis avec un soupir, nous voilà donc mariés!

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis révoltée du procédé étrange des deux neveux de M. de Voltaire à mon égard.

Il s'approcha de madame Barrabas et de son mouton. — Page 4, col. 1re.

« Puis-je compter du moins sur vos serments au pied des autels et me rendrez-vous heureuse? »

— Madame, répondit M. Duvivier en cherchant à donner à sa phrase un ton de solennité poétique qui jurait avec sa tournure, je proteste ici devant les mânes de M. votre oncle... que vous avez fait choix d'un mari qui ne vous laissera pas marcher sur le pied...

« J'ai servi, madame, j'ai servi... et chacun sait que les militaires.

« Enfin, me voilà donc en tête-à-tête avec ma femme... dans la demeure des Grâces... »

— Dites plutôt, monsieur, dans celle du génie!

« Cette pièce était autrefois le cabinet de mon oncle; c'est ici qu'il a enfanté tant de chefs-d'œuvre, *Mérope*, *Sémiramis*, *Adélaïde Duguesclin*. »

— J'ai entendu parler très-vaguement de ces dames.

— Mais l'*Orphelin de la Chine?* vous le connaissez, n'est il pas vrai? C'est avec cette plume qu'il l'a écrit.

— La plume est fort belle, reprit Duvivier en l'examinant; quand j'étais secrétaire de M. de Maillebois, j'en avais une semblable...

— Ah! vous avez été secrétaire de M. de Maillebois?...

— Assurément, et je puis dire que je détachais une majuscule comme le premier écrivain du charnier des Innocents!

« Ah! que je regrette de n'avoir pas connu M. votre oncle avant qu'il ne descendît dans la fosse!

— J'ai là quelques objets qui viennent de lui; je veux vous en faire présent...

« D'abord, cette tabatière, dit madame Denis en ouvrant une cassette en marqueterie....

« Elle lui fut donnée par Sa Majesté Frédéric de Prusse, pour lequel il travaillait...

— Ah! M. de Voltaire a travaillé pour le roi de...

— Certainement; comment se fait-il que vous ignoriez ces choses-là?

— J'étais à l'armée, chère madame Denis, et à l'armée on s'occupe assez peu de littérature. C'est égal, j'accepte la tabatière.

— Ensuite, mon ami, voici sa canne et son chapeau.

— M. votre oncle avait la tête plus forte que moi... fit Duvivier en essayant le tricorne du grand homme... Après tout, cela n'est pas étonnant!

— Je vous donnerai encore, ajouta-t-elle, cet encrier, que lui apporta un jour Du Belloy. . Un encrier superbe, comme vous voyez.

— Quel est ce Du Belloy?

— Vous le savez bien, celui qui a fait le *Siége de Calais*.

— Le siége de Calais à lui tout seul? Allons donc, c'est un faquin.

— A lui tout seul; pourquoi pas?

— Voilà un rude gaillard! n'importe; je ne serais pas fâché de faire connaissance avec lui.

— Hélas! il vient de mourir aussi.

— Alors, je prends l'encrier... Mais que tenez-vous donc là?

Les deux Anglais se collèrent contre la vitre. — Page 5, col 2,

— Une bonbonnière que Sophie Arnoud avait donnée à mon oncle.

— Sophie Arnoud ! attendez donc ! une brune que l'on m'a montrée à l'Opéra, dans le temps !

« M. de Maillebois m'a conduit un jour chez elle; je m'en souviens, il me présenta dans son cercle en disant : « Messieurs, voilà un homme qui vous fera rire... »

« Et, de fait, elles ont ri beaucoup, jusqu'au moment où je suis parti ! »

— Il est charmant, pensa madame Denis; mais, ajouta-t-elle, j'y songe, monsieur; il vous faut écrire à MM. de l'Académie.

— A MM. de l'Académie? Pourquoi faire?

— Mais pour les inviter au repas de noces...

« Oh ! un repas décent, car je suis encore sous le coup de la perte terrible qui vient de m'affliger... la mort de M. de Voltaire...

« Plusieurs savants et auteurs, au nombre desquels était M. Marmontel, briguaient ma main...

« Il faut empêcher leurs clabauderies sur mon mariage; il faut les inviter en corps pour demain; pour demain, entendez-vous? »

— Je ne demande pas mieux; un dîner de sept à huit couverts, n'est-ce pas?

« Je ne serai pas fâché de faire connaissance avec la cave de M. de Voltaire. »

— Y pensez-vous? huit couverts! mais ils sont quarante, et ils ont tous reçu la nouvelle de notre mariage...

— Alors nous serons quarante-deux. N'importe a salle à manger est vaste, reprit Duvivier en ouvrant l'un des battants de la porte.

« Ah çà ! puisque m'y voici dans cette pièce auguste, ne pourrions-nous pas manger un morceau ?

« Ça, madame Denis, vous avez, je l'espère, un cordon bleu ?

« Et votre suisse? comment se fait-il que je ne l'aie pas encore vu? Sonnez un peu, je vais passer toute ma livrée en revue... »

— Pour le moment, reprit madame Denis un peu troublée, je n'ai que ma cuisinière.

« J'ai renvoyé Zurich et une vieille gouvernante de mon oncle, la Barrabas. »

— Si elle était vieille... elle n'a eu que ce qu'elle méritait, murmura Duvivier en allant lui-même tirer un pâté du buffet.

Puis il reprit en voyant l'étonnement de madame Denis :

— Nous autres militaires, nous sommes pour les jolies femmes.

« Ainsi, vous, madame; vous un modèle d'attraits, de perfection et de grâce !... »

En ce moment, une voix nasillarde retentit dans l'escalier; elle psalmodiait ce refrain connu:

J'étais mise en satin blanc,
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en !

— C'est la voix de Zurich ! s'écria madame Denis, l'insolent !

Oser se représenter devant moi, quand je l'a

chassé ! quand mon intendant a dû le payer, il y a deux jours, lui et cette petite fille que mon oncle élevait par charité !

« N'importe, je m'en vais le recevoir, mon ami, pendant que vous écrirez le modèle des lettres d'invitation que je ferai copier ensuite à quarante exemplaires.

« Voici de l'encre et du papier.

« Déjeunez à votre aise, et Babet, ma nouvelle femme de chambre, introduira ce Zurich dans le salon. »

Duvivier ne se le fit pas dire à deux fois, il se retrancha dans la salle à manger, déposa sur la table son bouquet de noces et se mit en devoir d'attaquer le pâté de canards qu'il avait trouvé dans l'office.

L'encrier de M. Du Belloy se trouvait devant lui, et il le regardait avec un certain embarras.

Ecrire à des académiciens ne lui semblait pas chose facile ; il prit donc des forces pour ce rude travail ; il mangea et but avec ardeur, se félicitant tout bas du coup de filet qu'il venait de faire.

Duvivier avait bien, en effet, vingt mille livres de rente ; mais la fortune de madame Denis était du triple, et le testament de son oncle, testament qui, par une clause bizarre, ne devait être ouvert que dans trois jours, lui assurait encore d'autres valeurs.

Cependant madame Denis voyait introduire Zurich dans le salon où elle venait de passer.

VI

Le digne suisse était vêtu, cette fois, avec une recherche inaccoutumée ; il portait un magnifique habit de bouracan, un jabot d'une irréprochable blancheur et des manchettes dignes d'un conseiller ou d'un président.

Madame Denis, en le recevant, se renferma dans la plus altière dignité ; seulement elle ne vit pas le sourire narquois de Zurich.

Une pensée secrète amenait sur le front de son ex-concierge un rayon de joie et de bonheur ; on eût dit qu'il avait vingt ans.

En remontant dans sa voiture, madame Denis avait aperçu Zurich près du bénitier de la petite église de Sainte-Marine, et la présence du suisse l'avait étonnée.

— Madame Duvivier, fit-il en saluant respectueusement son ancienne maîtresse, permettez que je vous félicite.

« Bien que je ne sois plus à votre service, je n'en prends pas moins part à ce qui vous touche, et le mérite de M. Duvivier... »

En parlant ainsi, l'honnête Zurich appuyait tellement sur le mot de mérite, que madame Denis se radoucit.

Elle quitta son air de grande dame, haute sur ses patins, et touchant la joue du suisse :

— Tu le trouves donc bien, mon vieux Zurich? lui dit-elle.

— Fort bien, madame, je vous jure.

« Il n'y a d'abord qu'une voix sur lui, continua Zurich d'un air patelin ; oui, tout le monde se dit que vous ne pouviez mieux tomber... »

— Tu le connaissais?

— Nullement, madame, répondit Zurich avec assurance, mais il suffit de le voir...

« Enfin, madame Denis, c'est un bien beau jour, un grand jour que celui qui... »

— Il suffit, Zurich, je ne t'oublierai pas, mon ami. Mais tu es trop vieux, vois-tu, et il était urgent que tu prisses ta retraite !

« D'ailleurs, ajouta-t-elle, mon oncle, M. de Voltaire, ne t'aura pas, j'en suis sûre, oublié sur son testament.

« L'ouverture, tu le sais, s'en doit faire dans peu ; on te préviendra, mon bon Zurich.

« En attendant, voyons, veux-tu une tranche de jambon ou un verre de vin... tu n'as qu'à parler...»

— Mille remerciements, madame ; je m'en vais rejoindre le comte de Cernay, qui m'a pris maintenant à son service.

« Tartaif ! c'est bien le moins qu'il m'ait dédommagé, celui-là, de perdre une maîtresse si bonne, si... »

Madame Denis allait s'attendrir, quand, par bonheur pour sa sensibilité, M. Duvivier parut à la porte du salon sa lettre d'invitation à la main.

— Il faudrait, ma chère, faire porter ceci pour qu'on le copiât, dit-il, sans trop prendre garde à l'examen de Zurich, dont le regard ne le fixait pas ; ouf ! j'ai eu du mal à libeller cette invitation, mais elle est en règle.

« Je pense qu'il n'est pas besoin de la revoir ensemble ; vous n'avez pas un instant à perdre, et voilà un homme tout porté pour la remettre à son adresse, reprit Duvivier en montrant du doigt Zurich.

« Allons, ajouta-t-il, tu vas remettre cela à l'écrivain dont l'échoppe flanque le bout du quai.

« Voici les adresses de ces messieurs, écrites de votre main, chère madame ; le copiste devra les transcrire sur l'enveloppe. »

— N'oublie pas, Zurich, n'oublie pas les adresses, dit madame Denis en éconduisant le suisse.

— Il y aura pour toi un bon pour-boire, reprit Duvivier.

— Je n'aurai garde, monsieur et madame, répondit Zurich en s'éloignant.

— Quel honneur ! murmura Duvivier, lorsque Zurich fut sorti, je vais donc me voir accueillir par ce corps illustre, ce corps dont faisait partie M. votre oncle ! et ce sera à vous, madame, à vous seule que je devrai cet éclat !

« Mais, voyons un peu, que vais-je leur dire à ces académiciens ?

« Si vous me donniez quelques vers tout faits de M. votre oncle !...

« Je pense qu'il ne serait pas mal d'avoir une couronne.

« Vous la passeriez adroitement à Babet, votre fille de chambre, et au dessert je recevrais ainsi la consécration du génie.

« A propos, il faudra leur servir de ce vin de l'Ermitage, cachet vert, que je viens de déguster... savez-vous qu'il est parfait ? Je brûle d'impatience, je voudrais savoir si tous les membres invités ont accepté !

« Ah çà ! maintenant que nous sommes seuls, parlons un peu de la fortune de M. votre oncle...

« Je sais que la nièce d'un philosophe ne doit pas regarder à l'argent, mais il faut qu'elle représente.

« D'abord, il faudra vous montrer en loge au Grand-Opéra... puis il nous faudra tenir grand jeu... c'est de ton.

« Il ne serait pas mal que vous m'achetiez aussi une

charge ou un titre... ce qu'ils nomment ici une savonnette à vilain.

« M. de Voltaire était bien, lui, chambellan du roi de Prusse! »

— Mais mon oncle, monsieur, objecta la Denis, quelque peu piquée et en reculant son fauteuil, était le dieu de la poésie et du théâtre!

— Je ne tiens pas à être dieu, je tiens à être baron.

« Le baron et la baronne Duvivier! qu'en pensez-vous? »

Pendant cette belle conversation, Zurich avait atteint le coin du quai d'Anjou; en cet endroit, il trouva le comte de Cernay.

— Eh bien! Zurich, eh bien, tu as vu le mariage de cette vieille folle?

— Et j'ai vu le mari, ajouta Zurich, se tenant les côtes; allez, monsieur le comte, je suis bien vengé!

— Que veux-tu dire? parle.

— Que madame Denis croit épouser, monsieur, un César ou un Turenne, elle épouse...

« Ah! permettez-moi d'en rire à mon aise, monsieur, reprit Zurich, elle épouse un perruquier!

— Un perruquier!

— Oui, un simple frater, un ancien soldat que j'ai connu, et qui m'a fait souvent la queue à la chambrée!

— Voilà le futur neveu de M. de Voltaire!

— Mais la lettre que tu tiens là!

— La lettre que je tiens, monsieur, je l'ai reçue des mains de M. Duvivier... je veux dire de Nicolas Toupet, car c'était son nom au régiment.

— Et qu'en dois-tu faire?

— Je dois la faire copier et tirer à une infinité d'exemplaires.

« Pour qui? je l'ignore, mais si M. le comte veut voir l'écriture de ce Duvivier...

Le comte de Cernay parcourut la lettre, et partit bientôt d'un immense éclat de rire.

— Quelle orthographe, bon Dieu! on dirait que c'est une gageure!

« L'excellente idée! reprit-il bientôt; madame Duvivier ne m'a pas invité à sa noce, il y a plus, elle m'a fait perdre un pari, voilà un procédé dont je dois lui tenir compte.

« Entrons tous deux, Zurich, dans l'échoppe de cet écrivain public, et demain nous rirons à ses dépens!

VII

Le lendemain, sur les trois heures de l'après-midi, M. Duvivier en habit de gala, et madame Duvivier, en commencement de grande toilette, falbalas, guirlande de roses et robe de linon, présidaient encore eux-mêmes, vers les cinq heures du soir, au majestueux arrangement d'une table de quarante couverts, lorsqu'un coup de sonnette retentit dans l'appartement.

— Je me sauve, dit madame Duvivier; quelques mouches à ajouter...

— Voici un académicien bien chatouilleux sur l'exactitude, pensa Duvivier; il est à l'avance, ce doit être un vieux; allons voir.

Duvivier se trouva bientôt devant un homme d'une trentaine d'années, qui le salua froidement, mais avec respect.

La tournure du nouveau venu ne portait en rien le cachet de la science; Duvivier seulement remarqua une certaine recherche dans l'ajustement de sa perruque.

— Vous êtes parent du marié, monsieur? demanda le visiteur avec circonspection.

— Un ami seulement, monsieur, répondit Duvivier, auquel il sembla plaisant de profiter de la question et de l'incognito.

« Un ami, un savant, modeste comme vous.

— Oh! pour moi, monsieur, je ne suis point un savant, bien que mon père ait eu dans le temps des relations avec M. de Voltaire, votre oncle...

« Je suis le fils de celui à qui M. votre oncle daignait écrire. (Nous gardons encore la lettre dans la famille.)

« Une lettre de quatre pages, monsieur.

— Une lettre de quatre pages!

— Une lettre remarquable où se trouve cette belle et simple phrase :

« *Faites des perruques! monsieur, faites des perruques!* »

« Mon père, maître André, perruquier et auteur du *Tremblement de terre de Lisbonne*, relut vingt fois cette lettre; malheureusement nous l'avons perdu!

— La lettre?

— Non; mon père... un génie à part, un homme...

— Eh quoi! monsieur, votre père était perruquier?

— Je m'en glorifie, monsieur, et je m'étonne que connaissant l'état glorieux et honorable de M. Duvivier...

— Son état! reprit Duvivier stupéfait : que voulez-vous dire, monsieur? viendriez-vous ici dans l'intention de l'insulter.

— A Dieu ne plaise, monsieur! je viens dans la simple intention de dîner avec un confrère.

« Ne m'a-t-il point invité, ainsi que mon oncle et mon beau-père qui vont venir? lisez plutôt vous-même cette épître...

Duvivier prit la lettre que lui présentait le jeune homme, et il tomba de son haut; il avait reçu la veille, dans la soirée, plusieurs messages de l'Académie et grand nombre de membres s'étaient empressés de répondre à son invitation.

— C'est une horreur! une indignité! murmura-t-il; oh! je découvrirai l'auteur de ce tour!

« En attendant, tenons-nous sur la réserve, et que ma femme ne soupçonne pas!... »

La porte s'ouvrit de nouveau, et donna passage à un invité plus grotesque encore que le premier; il salua gaiement son confrère, et montrant à Duvivier son billet d'invitation :

— On ne dira pas, monsieur, que nous sommes inexacts; dame! il faut de l'ordre avant tout.

« Et quelle journée, monsieur!

« Imaginez-vous qu'il y avait une queue de clients à notre porte.

« C'était un concert de cris et de lamentations.

— Monsieur Flippart, — c'est mon nom, monsieur, — disait l'un, je n'ai pas ma perruque et je vais pourtant en soirée!

— Monsieur Flippart, n'oubliez pas de changer la soie de mon crapaud!

— Monsieur Flippart, songez que je suis académicien, et que nous devons ce soir nous réunir!

« Il est bon de vous dire, monsieur, que je frise beaucoup de têtes illustres.

« Il n'a vraiment tenu qu'à un cheveu que je ne vinsse pas, mais invité par M. Duvivier, dont vous êtes peut-être allié, nous nous trouvions conviés par lui à un repas de corps et nous ne pouvions manquer. »

A peine M. Flippart achevait-il ces paroles, qu'une foule d'invités se précipita dans le salon.

Le malheureux Duvivier se croyait sur les épines.

Pour comble de bonheur, Babet vint le prévenir que le coiffeur de madame Denis lui faisait défaut.

— Au diable la vieille folle, pensa l'ex-perruquier, il ne manque pas ici de confrères pour l'accommoder, mais je vais y aller seul...

« Comment lui faire part de ce qui m'arrive, bon Dieu! »

Duvivier trouva madame Denis furieuse, son perruquier lui manquait.

Elle avait envoyé en trois endroits différents et Babet était venue l'avertir qu'il n'y fallait pas compter.

— Est-ce donc aujourd'hui la fête de Saint-Louis, le patron de MM. les coiffeurs, dit-elle à Duvivier, et pensez-vous, monsieur, que je puisse me présenter à messieurs de l'Académie sans être coiffée?

— Ma chère amie, tu dis vrai, il ne serait pas mal que tu eusses la patience d'attendre pendant le dîner.

— Attendre! attendre! monsieur Duvivier, est-ce qu'on attend à mon âge?

« Je brûle de voir tant et de si excellents amis de M. de Voltaire, je veux, je dois...

« Vous devez, ma chère, rester ici pendant le dîner, si j'ai à vous donner un bon conseil.

« D'abord les invités ne sont pas au complet, et puis, croyez-moi, c'est une compagnie bien mêlée. »

— Que voulez-vous dire?

— Oui... je ne trouve point que ce soit là votre place.

« Je viens de causer avec quelques-uns... qui sont à coup sûr des gens de tête; mais j'aurais peur qu'au dessert ils ne se prissent aux cheveux... »

— Vous raillez?

— Nullement; d'ailleurs, vous êtes en deuil de M. votre oncle; paraissez seulement à la soirée, cela suffira.

— Mais qui me coiffera, monsieur, qui me coiffera?

— Eh! mon Dieu! moi, si vous le voulez; moi qui ferais pour vous des prodiges d'amour et d'audace conjugale!

« Voyons, que diriez-vous de ce crêpé, hein! et de ce puff à l'escalade? »

— Je serais affreuse, abominable! fit madame Denis en reculant.

— Aimez-vous mieux cette boucle? reprit Duvivier; n'a-t-elle pas un bon air, dites-moi, ajouta le malheureux en essuyant la sueur qui découlait de son front.

Et il prit le fer, il commença la coiffure.

— Mais c'est que vous êtes un homme de ressources, mais c'est que cela est admirable, surtout quand on n'en fait pas son état! s'écria madame Denis.

Duvivier en était à la fin de son travail, quand tout d'un coup Babet poussa la porte en s'écriant:

— Venez vite, monsieur et madame, voilà messieurs de l'Académie!

Un roulement de carrosses venait, en effet, de se faire entendre : l'Académie n'avait envoyé qu'une portion de ses plus illustres membres à ce banquet. Mais il faut le dire, presque tous ces savants étaient les ennemis passionnés de M. de Voltaire, et ils s'apprêtaient bien à rire, en cette qualité, aux dépens de ce neveu tombé du ciel, qui venait d'épouser madame Denis, dont plusieurs d'entre eux avaient convoité la fortune.

En recevant de cette nièce du grand Voltaire des lettres signées du nom parfaitement vulgaire de Duvivier, son nouvel époux, lettres dont l'orthographe était loin de cadrer avec celle de l'Académie, ils avaient tous été pris d'un rire homérique, phénoménal, inouï; leur députation scientifique ressemblait à celle qui est chargée de constater un crocodile ou une girafe.

Leur étonnement fut au comble quand ils trouvèrent le salon rempli, et Dieu sait par quels savants!

Un bon nombre d'immortels doctement poudrés par les mains de l'illustre M. Flippart, le perruquier à la mode, reconnaissaient déjà ce vénérable artiste, qui, le premier, inventa la perruque à trois marteaux, rue Tiquetonne, et qui, depuis, habitait l'angle de l'Institut, à l'enseigne *des Incas*.

Tandis que, par contre-coup, beaucoup de coiffeurs, élèves ou rivaux de M. Flippart, pouvaient mettre un nom sur chacune de nos têtes académiques.

Le salon de madame Denis devint alors une véritable tour de Babel; la fureur ne tarda pas à se faire jour des deux parts.

Profaner des gloires pareilles en les mettant aux prises avec des *merlans!*

Tel était, en effet, le titre grotesque dont Paris affublait les perruquiers.

Insulter à la mémoire de l'auteur d'*Irène* et du *Dictionnaire encyclopédique!*

MM. de La Harpe et Marmontel n'en pouvaient surtout revenir; ils songeaient peut-être à Bachaumont, le malin conteur, qui, le lendemain, ne manquerait pas de narrer le fait dans ses *Nouvelles à la main* (1).

Il leur tardait de voir apparaître M. Duvivier et madame Denis; c'était aux nouveaux époux qu'ils voulaient tous demander compte de l'insulte.

Les perruquiers ne se faisaient faute de leur raconter la sublime profession de Nicolas Toupet et l'honneur qui ne pouvait manquer d'en rejaillir sur un corps qui avait déjà produit maître André.

Ils espéraient bien que le neveu de Voltaire ferait jouer au Théâtre-Français le fameux *Tremblement de terre de Lisbonne*, et cette fois ils se proposaient d'y assister le fer à la main. Sur ces entrefaites, le malheureux Duvivier parut au seuil de l'appartement; il donnait le bras à sa femme.

L'ex-frater du régiment ressemblait, par sa pâleur, à un condamné à mort; il ne comprenait que trop à quel choc terrible cette fusion impossible allait donner lieu.

Muet, immobile et résigné, il attendait l'explosion de madame Denis...

Cette explosion ne se fit pas attendre, dès que la nièce de Voltaire eut parcouru les deux camps distincts de ses invités.

(1) Bachaumont n'y manqua point. Nous renvoyons à lui et aux Mémoires de la *marquise de Créquy* tous ceux qui pourraient sembler surpris de cette étrange alliance. Nous avons pu admettre, il y a plusieurs années, dans la *Quotidienne*, une réclamation au sujet du rôle que le manuscrit du chevalier de la Maison-Fleur assigne à M. Duvivier, dans la bataille de Filings-Hausen, où il n'a point figuré; nous convenons encore que la fiction entoure le personnage de Berthe et s'adopte à bien d'autres faits authentiques, mais le mariage et le premier état du futur sont authentiques.

La houpe et l'Académie se tenaient en effet à l'écort; mais en apercevant le fils de maître André, madame Denis poussa d'abord une exclamation de surprise.

— Vous ici, vous! monsieur! que signifie?

Le jeune André et ses acolytes, pressentant l'orage, se mirent en devoir d'exhiber leurs lettres d'invitation, et les académiciens en firent autant.

— Miséricorde! s'écria madame Denis, au secours! à la garde! m'insulter! me braver chez moi!

« Et vous, monsieur Duvivier, vous que je croyais un homme d'épée!... »

— C'est un homme de peigne, chère dame, reprit M. de La Harpe.

— C'est le rival de M. Flippart, dit Marmontel.

— C'est notre confrère, notre maître à tous! s'écrièrent les perruquiers en l'entourant et en le serrant à l'étouffer.

— Là, là, mes bons amis, murmurait le pauvre Duvivier; eh bien! oui, c'est moi; moi, Nicolas Toupet, je suis obligé d'en convenir.

« La gloire me touche peu, mais j'aime le solide...

« Je ne coiffe plus pour personne. Et tenez, la coiffure de madame Denis... »

— C'est une fourberie affreuse, épouvantable! je vous prends tous à témoins, messieurs, dit madame Denis; délivrez-moi de ce monstre!

« Si vous le laissez un moment de plus ici, j'appelle le commissaire du quartier!

« Où fuir, où me cacher? » ajoutait madame Denis en sanglotant.

— Il n'y a plus moyen de s'en dédire, madame, dit à l'oreille de la pauvre femme M. de La Harpe; vous êtes madame Duvivier à tout jamais!

— Si nous nous mettions à table, ajouta Fontenelle, c'est le seul moyen de fermer la bouche à la critique!

— Monsieur Duvivier, dit madame Denis avec une rage concentrée et pendant que Babet s'occupait à la délacer sur un sopha, c'est entre nous une séparation éternelle.

« Vous l'avez voulu, vous m'avez trompée; il est temps de mettre fin à ce mensonge!

« Vous aurez à répondre de ceci à mes deux frères, monsieur! »

Duvivier s'était jeté aux genoux de madame Denis; mais elle le repoussa avec une fierté d'impératrice.

Le dépit, la confusion, la colère décomposaient alors sa physionomie caduque; en la regardant ainsi, Duvivier la trouva si laide qu'il en eut peur.

— Nous séparer! murmura-t-il à lui-même; ma foi, je ne demande pas mieux.

« Après tout, je serai toujours le neveu d'un grand homme, et j'y gagnerai de n'être pas le mari de ma femme! »

Quelques appétits courroucés, comme celui de Fontenelle, se rejetèrent alors sur le festin, et la salle à manger fut en un clin d'œil livrée au pillage.

Mais peu à peu la foule s'éclaircit, et il ne resta dans le vaste hôtel du quai d'Anjou que madame Duvivier, qui s'était cachée dans sa chambre avec Babet, pendant que l'ex-perruquier, couché dans la sienne, repassait en son esprit les événements cruels de cette journée.

VIII

La maison qu'occupait le comte de Cernay était située rue Vendôme; c'était un large et pompeux hôtel dans le goût d'alors; seulement, par suite du décès de M. de Cernay père, il se ressentait alors de l'abandon et de la tristesse qui avaient suivi cette mort.

Depuis quelques jours, dans une de ses mansardes donnant sur la cour, entièrement fermée de grilles, une vieille et longue figure se montrait aux premières lueurs de l'aube; c'était celle de Zurich, la main droite armée d'un arrosoir, la gauche d'un ciseau de jardinier, car le brave suisse s'était fait l'intendant du jardin de mademoiselle Berthe, jardin établi dans la gouttière.

Ce parterre suspendu se composait de capucines, de tournesols et de clématites; mais ce n'était guère qu'à de rares intervalles que la jolie tête de Berthe apparaissait à travers ce rideau de feuilles, et encore le visage de la pauvre enfant était si pâle, qu'on eût dit vraiment qu'elle relevait alors de maladie.

Et cela n'était que trop vrai; Berthe avait été malade huit grands jours; malade de ne plus voir ses magnifiques pelouses vertes, où son pied glissait près des ravins de la Suisse; malade de rencontrer un alignement de maisons, au lieu de ces magnifiques étages de glaciers sur lesquels son regard planait du haut des collines.

La jeune fille regrettait Ferney, Ferney dont madame Denis l'avait si injustement chassée; elle songeait, dans cette chambre triste et nue, à ses montagnes, à ses lacs, qui faisaient hier encore toute sa joie.

Car Berthe était simple comme les fleurs modestes de cette douce contrée, elle ignorait sa valeur et sa beauté, elle s'était gardée intacte et pure dans cette périlleuse habitation de Ferney, où le vice trônait en maître.

C'était l'ange auprès du démon, une joyeuse et candide nature, qu'on ne pouvait voir sans compassion à côté de ce squelette vivant appelé M. de Voltaire.

Insouciante à tout ce qui ne lui rappelait pas les beautés divines de la création, Berthe habitait Ferney, comme un oiseau voyageur habite son nid, c'est-à-dire qu'aux premiers rayons du soleil épars dans la vallée, aux premiers frissons de l'air sur le coteau, aux chansons matinales des voiturins, elle descendait vite le grand escalier du château et courait retrouver ses chers sentiers de la veille.

Pendant que le philosophe penchait son front ridé sur ses livres et faisait voler autour de lui la poudre littéraire de vingt manuscrits, Berthe levait la tête et bondissait par les herbes, de sorte qu'il arrivait souvent à Voltaire de demander à la Barrabas :

« — Où donc est Berthe? »

Et la Barrabas haussait les épaules en lui montrant, par l'une des fenêtres de Ferney, une forme blanche au sommet d'un roc.

Les guides et les bergers la connaissaient; mais celui qui la connaissait le mieux, c'était Nictal, un superbe chien que M. de Choiseul avait donné au philosophe.

Nictal arrivait parfois au château, l'œil ardent et les poils trempés de pluie; il était descendu de la montagne avec l'orage, quand le vent du nord soufflait sur les neiges, et il précédait Berthe de quelques pas.

M. de Vilette grondait Berthe, mais madame de Vilette la faisait bien vite excuser.

Il y avait des jours où Voltaire n'osait la regarder, et c'étaient peut-être les jours où il avait médité des sublimes ouvrages de Dieu, cet ouvrier céleste, dont Berthe était à coup sûr une des plus belles et plus douces œuvres.

Un soir, le marquis d'Argens voulut la plaisanter, parce qu'elle lisait l'Imitation; mais Voltaire fronça le sourcil en disant que nul ne devait contrarier sa protégée.

Que le vent de l'automne soufflât sur les noires bruyères, ou que le val fût jauni par les tranchantes clartés d'un beau soleil, Berthe prenait son manteau, mais avec elle et Nictal elle prenait aussi Zurich.

Zurich ne courait pas comme Nictal, mais Zurich était si bon! c'était lui qui se penchait pour découvrir sous les neiges les petites fleurs que demandait Berthe; lui qui, près du torrent roulant ses rochers avec fracas, entonnait parfois une vieille chanson pour se donner du cœur à lui-même contre la fatigue.

Les étoiles de la nuit naissante, les ondes qu'argente la lune, les vers luisants perdus dans la mousse, les murmures du moindre filet d'eau dans la montagne, Zurich les écoutait encore ce soir-là, comme Berthe dans cette mansarde du vaste hôtel de Cernay, car Zurich et Berthe causaient alors tous deux de la Suisse devant la petite table où le souper de Berthe se trouvait servi.

Seulement Berthe était assise, tandis que Zurich se tenait debout respectueusement, la serviette sous le bras gauche.

Neuf heures sonnaient alors à l'église Sainte-Elisabeth; la bise soufflait, et la pluie commençait à tinter aux vitres.

Zurich s'aperçut que Berthe ne mangeait pas.

— Qu'avez-vous donc, mam'zelle? serait-ce ce beau temps-là qui vous attriste pour M. le comte?

« Il est parti d'hier pour la chasse; mais rassurez-vous, nous le reverrons ce digne jeune homme, et nous le reverrons d'autant plus que j'ai à lui demander compte de certain envoi, murmura Zurich d'un air résolu. »

— Que veux-tu dire?

— Mam'zelle, v'là le fait :

« Jusqu'ici, M. le comte de Cernay, dont j'ai servi le digne père, en nous offrant l'hospitalité, s'était conduit en galant homme... voyez-vous bien.

« D'abord, il n'était jamais chez lui et nous laissait tranquilles, puisque, comme vous le savez, sa charge d'écuyer de M. de Conti le retient une partie de ce mois-ci à Versailles; puis, nous n'avions guère de rapports qu'avec mon compagnon Fischet, son suisse de père en fils, qui fait la cuisine assez joliment pour un Vaudois; enfin, nous étions heureux, et respectés, n'est-ce-pas? «

— Eh bien! oui, après?

— Après? Il y a que, pas plus tard que ce soir, arrive un coureur de M. de Cernay, brodé sur toutes les coutures, un coureur avec un énorme bouquet...

— Un bouquet? oh! donne, donne vite, mon bon Zurich! c'est un bouquet pour M. de Cernay, j'en aurai bien soin; voyons-le!

— Le bouquet, reprit Zurich d'un air grave et en redressant sa maigre charpente, comme l'eût fait un respectable maître d'école, le bouquet n'est pas pour lui, il est pour vous!

— Pour moi, Zurich, pour moi! tu te trompes, c'est impossible!

« J'ai à peine vu le comte de Cernay, Zurich; il y a erreur. »

— Où as-tu donc mis ce bouquet?

— Le voici, reprit Zurich, après avoir ouvert la porte de l'antichambre modeste qui précédait cette pièce.

« Oh! mais nous allons en faire un beau feu de paille, ajouta le digne homme, car voyez, M. le comte a écrit votre nom sur le papier... »

Ce que disait Zurich était vrai; Berthe prit le bouquet, et elle reconnut son nom.

Les fleurs les plus belles et les plus rares formaient l'assortiment de ce bouquet, qui sortait de l'une des serres du prince de Conti.

Berthe l'admirait encore avec complaisance, quand Zurich le lui prit des mains avec douceur.

— Et voilà, mademoiselle, ce qu'il ne faut pas; un bouquet, mon Dieu! mais savez-vous ce que c'est qu'un bouquet; on le prend, on le caresse, on cause avec lui, on l'effeuille, on lui donne de l'eau tant qu'il en veut; oui, mais sous ces fleurs-là il y a le diable, le diable aussi laid, aussi affreux que madame veuve Barrabas, votre gouvernante à Ferney!

« Voilà ce qu'il y aurait pour vous, mam'zelle, sous le bouquet de M. le comte! »

— Cependant, Zurich... objecta Berthe en regardant de nouveau les fleurs qu'on lui envoyait.

— Laissez-moi faire, mam'zelle; je veille ici sur vous ni plus ni moins que si vous couriez le long d'un glacier de la Suisse, ou que si vous traversiez la nuit le pont du Diable...

« Je consens à vous laisser votre bouquet jusqu'à l'arivée de M. le comte; mais quand il soulèvera le marteau de cette porte, par tout ce qu'il y a de ravins en Suisse et de bateliers à la fête de l'Arc, je vous le prends...

« Non! continua-t-il en frappant du pied, non, il ne faut pas qu'on trompe un cœur aussi honnête, aussi élevé que le vôtre! »

— Tu crois donc, Zurich, que le comte voudrait me tromper!

— Jusqu'ici, mademoiselle, rien ne me donne lieu de trembler pour vous; mais ces étourneaux de la cour...

« J'en ai tant vu chez mon ancien maître, M. de Lauraguais!

« Mais encore un coup, mam'zelle Berthe, fit Zurich en s'interrompant, à quoi bon vous servir à souper, puisque vous ne mangez pas?... »

Cette phrase du brave Zurich fut interrompue par un violent coup de marteau; Zurich mit le nez à la fenêtre; mais on avait déjà refermé la grille...

IX

— Tartaif! mam'zelle, s'écria le vieux suisse, il n'y a ici ni piqueur ni carrosse; ce n'est pas M. le comte qui peut monter ainsi jusqu'à nous avec maître Fischer, car voici maître Fischer qui éclaire quelqu'un sur l'escalier.

« Miséricorde! ajouta bientôt Zurich en manquant de tomber à la renverse, c'est la Barrabas! »

Zurich et Berthe ne tardèrent pas en effet à voir entrer chez eux la Barrabas, en longue robe noire; elle avait des pleureuses et des barbes de veuve à son bonnet, un air de tristesse et de componction

plus propre à faire rire que pleurer ; sa respiration était pressée, si pressée, que Zurich n'eut que le temps de lui avancer un fauteuil.

— Ouf ! s'écria-t-elle en s'adressant à Berthe, ce n'est pas sans peine que je parviens à découvrir votre nid, colombe fugitive !

« Mais où vous retrouvé-je, bon Dieu ! dans la maison de ce damné comte, qui m'a valu mon congé de chez madame Denis !

« Oh ! je m'en doutais bien, qu'il vous offrirait un asile ! Service intéressé, ma chère petite, car M. de Cernay n'a pas l'âge de M. de Voltaire, et je ne sache pas, poursuivit la Barrabas en calculant l'effet de sa phrase, qu'il ait le dessein de vous épouser.

« Mais, poursuivit-elle en voyant le nuage mélancolique qui se répandit sur la figure de Berthe, je ne viens pas ici pour vous attrister, ma chère enfant ; j'arrive, au contraire, pour me réjouir avec vous de la mésaventure de cette bonne madame Denis !

« Tout le monde en rit dans le quartier, si ce n'est M. d'Ornoy, qui est monté sur ses grands chevaux et qui prétend couper les oreilles à ce Duvivier.

« Dès qu'il a appris, en effet, que l'époux de madame Denis n'avait pas servi dans la marine, mais dans la poudre, il s'est bien promis de le faire sauter.

« Demain, à six heures du matin, ils doivent tous deux se rencontrer à la porte Maillot, et je me serais fait un vrai plaisir d'assister à ce tournoi curieux, si demain, 12 du courant, on ne devait ouvrir le testament de M. de Voltaire.

« Or, mademoiselle Berthe, vous, Zurich, et moi, il est impossible que nous ne soyons pas couchés sur ce testament.

« Il a deux ans de date, et a été fait conséquemment avec toute la maturité de jugement que possédait alors notre ancien maître.

« L'ouverture en aura lieu chez maître Dupont, notaire ; c'est son premier clerc, M. Coquereau, qui vient de m'en prévenir. »

La Barrabas s'éventa, car elle avait prononcé ce flux de paroles sans prendre haleine, et elle attendait la résolution que Berthe et Zurich allaient prendre pour le lendemain.

— Madame Denis connaît-elle l'auteur de ce tour sanglant ? demanda Zurich avec une compassion hypocrite.

— Oui et non, reprit la Barrabas ; elle soupçonne un certain écrivain public de son quartier, auquel vous avez dû remettre vous-même les lettres d'invitation.

« Mais il est parti, et on n'en a plus de nouvelles.

« Je suis arrivée ce matin au milieu de la bagarre.

« M. d'Ornoy secouait rudement le Duvivier, qui se contentait de lui répondre :

« — Vous parlez à un militaire, monsieur ; j'ai servi à la bataille de Filings-Hausen !... »

— A Filings-Hausen ?... En effet, je crois me souvenir... murmura Zurich.

« Ah ! c'est lui ; il n'aura plus affaire qu'à moi ! »

— Eh bien ! qu'avez-vous donc ? demanda la Barrabas à Zurich.

— Moi, rien... absolument rien...

« Rassurez-vous, madame Barrabas ; je serai demain chez le notaire...

« Oui, j'assisterai à l'ouverture du testament...

« Dieu veuille que M. Arouet de Voltaire s'y soit souvenu de nous ! »

Pendant toute cette scène, que Berthe avait à peine écoutée, la jeune fille ne pouvait détacher ses yeux du bouquet ; elle le contemplait encore avec un rayonnement d'orgueil et de joie, quand un bruit de chevaux se fit entendre à la grille.

Cette fois, c'était bien le comte de Cernay, mais le comte ému, agité, car il venait de lui arriver, à la chasse du roi, une aventure extraordinaire...

La chasse était à peine ouverte, et le jeune écuyer du prince de Conti se tenait à la portière de son carrosse, quand tout à coup le prince, tirant de sa poche un almanach, avait dit :

— Monsieur de Cernay, je vous conjure de ne pas chasser.

— Et pourquoi cela, monseigneur ? avait demandé respectueusement le jeune homme.

— Parce que j'ignorais la date de ce jour, monsieur.

Et le prince avait fait rentrer brusquement son équipage.

Quand il s'était vu seul avec le comte de Cernay :

— Vous pouvez appeler cela une bizarrerie, monsieur le comte ; mais chaque année, à pareille époque, j'évite de suivre la chasse du roi.

« Par un rapprochement fatal, deux de mes meilleurs amis sont morts, il y a seize ans, à cette époque, tous deux au même jour : l'un, à l'Ile-Adam, où je chassais ; l'autre, dans un petit village de Suisse, près de Ferney !

— Et peut-on savoir, monseigneur, comment se nommaient ces deux gentilshommes ? avait demandé le comte.

— MM. de Vaudois, deux excellents noms d'Anjou.

« Le premier mourut sous les pieds de son cheval ; le second, dans les bras d'un aubergiste, à la frontière de Suisse. »

Toute la cour savait M. le prince de Conti souvent en proie à son humeur noire ; mais, soit que le jeune comte de Cernay se vît contrarié de ne pas suivre la chasse et de n'y pas montrer son bel uniforme, soit que ces paroles de M. le prince de Conti l'eussent frappé, il revint à son hôtel dans un état d'anxiété difficile à rendre.

Tout le long de la route, il se persuadait que Berthe l'appelait à son aide dans ce vaste et silencieux hôtel, qu'on voulait la lui ravir, l'éloigner de lui peut-être, que sais-je enfin, mille rêves d'amoureux dont son imagination ne pouvait alors se défendre.

— Après tout, se disait-il, je sens que je l'aime, je sens que je ne puis imposer en rien aux mouvements de mon cœur.

« Oui, elle ignore sans doute, la belle et naïve enfant, l'avantage immense qu'il y a pour certaines femmes à se trouver pauvres, à être dépourvues de tout, car, pour les natures généreuses, il n'est pas de plus grand bonheur que de savoir placer un bienfait, car c'est vraiment alors qu'on est le magicien et qu'on souffle sur le néant.

« Oui, le bonheur de Berthe, c'est là mon vœu le plus cher ; mais puis-je résister moi-même à l'attrait de sa beauté ; puis-je oublier que là, sous mon toit, dans cette demeure, où je n'ai jamais entendu retentir que le pas hautain du comte de Cernay, mon père, existe une jeune et douce fille, dont tous les roués de la cour ignorent le visage, et que moi-même, hélas ! je n'appprocherai qu'en tremblant, comme si je devais lui demander pardon de l'avoir mise à l'abri du désespoir et de la misère. »

Eh bien! Monsieur, nous voilà donc mariés! — Page 7, col. 2.

En proie à ces pensées, le comte ne put maîtriser un sentiment de curiosité naturelle; il voulut savoir ce que Berthe faisait à cette heure, et de quelle façon elle avait reçu ce bouquet, qu'il avait envoyé par son coureur avant la chasse.

Quand il poussa la porte de la chambre où se trouvait Berthe, il vit la jeune fille, triste et suppliante, implorant à mains jointes le vieux Zurich qu'il voulût bien lui rendre ses fleurs, car, à l'arrivée du comte, le suisse s'était emparé du bouquet.

Berthe rougit quand le comte survint; outre qu'il la surprenait dans ce combat enfantin avec Zurich, il était lui-même si beau et si noble dans son équipement de chasse, que la pauvre petite ne pouvait s'empêcher de le regarder avec de grands yeux.

Elle allait ouvrir la bouche pour lui demander de ses nouvelles; mais Zurich ne lui en laissa pas le temps, et montrant au comte la Barrabas :

— Monsieur le comte, dit-il, voilà une digne femme qui vient ici solliciter vos bontés.

— Moi!... balbutia la Barrabas...

— Vous, certainement.

« Avec votre physique, on sait bien que vous ne prétendez pas être lingère ou femme de chambre chez M. le comte; mais vous lui servirez de garde-malade en cas de besoin, et comme il vous a fait renvoyer, ainsi que moi, de chez l'excellente madame Denis... »

— Qu'à cela ne tienne, répondit M. de Cernay; nous lui trouverons ici une condition meilleure.

« Zurich, en attendant, reconduisez madame Barrabas; elle ne peut sortir raisonnablement par un temps pareil!

« Allons, prenez ce flambeau et ouvrez-lui le numéro 12! »

Il entrait dans cet ordre, donné à Zurich, moins de pitié pour la vieille gouvernante de M. de Voltaire que d'impatience à se trouver seul pour la première fois avec Berthe, le digne suisse le comprit, et, prenant le jeune comte à l'écart :

— Monsieur, lui dit-il sans que les deux femmes puissent l'entendre, lorsque votre père me faisait l'honneur de me consulter sur quelque plan d'attaque, au régiment de Château-Vieux, il avait coutume de me faire souper le soir avec lui.

« Cela vous va-t-il?

« Nous causerons. »

— Mais... reprit Cernay, qui te dit que je veuille te consulter?

— Vous avez besoin de me consulter, monsieur; prenez-y garde, je réponds de Berthe, mais je réponds aussi de vous à votre père, ni plus ni moins que s'il devait revenir souper avec nous!

— Il suffit, dit Cernay; viens me débotter, et nous souperons après.

Zurich prit un flambeau, donna l'autre à la Barrabas; puis, souhaitant le bonsoir à Berthe :

— Mademoiselle, dit-il, je vous enferme ici jusqu'après le coucher de M. le comte.

« Je reviendrai ensuite dans ma niche, car je suis votre chien de garde, voyez-vous bien, et je remplace Nictal, notre ancien ami à nous deux!

Le comte détacha alors un médaillon qu'il portait au cou. — Page 21, col. 2.

M. le comte est si fatigué, qu'il va dormir tout d'un somme.

« En attendant, je vous laisse votre bouquet; mais, prenez-y garde, à Paris, les fleurs se fanent vite! »

Et Zurich, serrant la main de Berthe, fit passer le comte devant lui; puis après avoir conduit la Barrabas dans une vieille chambre occupée jadis par la grand'tante de M. de Cernay :

— A nous deux maintenant, dit-il au jeune homme, après l'avoir débotté dans son fauteuil.

« Vous n'êtes pas de ceux, monsieur le comte, dont les bienfaits doivent faire rougir...

« Vous êtes jeune et beau, mademoiselle Berthe est jeune et belle...

« Il ne lui manque que la noblesse, c'est vrai; mais elle a celle du cœur : celle-là est la première.

« Maintenant que vous voilà prévenu, je vous en conjure, ne lui envoyez plus de bouquet.

« Je connais une vieille dame d'honneur de madame Victoire, qui se chargera, voyez-vous, de la marier convenablement.

« Une situation comme la sienne ne peut durer.

« Vous le comprenez bien, vous qui faites le roué, mais qui, au fond, avez le cœur d'un Cernay, un cœur excellent.

« Et maintenant, de deux choses l'une : ou vous allez vous-même ouvrir cette porte et même dire :

« — Sortez, Zurich!

« Attendu que vous en avez le droit et que vous croirez que j'ai eu tort.

« Ou vous allez me dire :

« — Soupez, Zurich!

« Et alors vous croirez que j'aurai raison! »

Il attendait, debout, immobile, comme un canonnier près de sa mèche fumante...

Le jeune comte s'était d'abord mordu les lèvres en écoutant ce singulier sermonneur; puis, bientôt, réprimant l'élan impétueux de son dépit en voyant le calme du vieillard, il se contenta de dire :

— Soupez, Zurich!

X

Le lendemain, l'étude de maître Dupont voyait, dès les sept heures du matin, son local pacifique devenu en un instant une arène véritable; aucun des assistants ne s'était salué en passant le seuil de cette pièce vénérable, et l'on échangeait entre soi de dures paroles, quand maître Coquereau, le premier clerc, annonça, d'une voix flûtée, que, par suite de l'enrouement survenu à maître Dupont, il allait faire lecture de l'acte devant les parties intéressées.

Ces parties se composaient de madame Denis, à cette heure madame Duvivier; de MM. Duvivier, d'Ornoy et Mignot, neveux du philosophe; d'un M. Durieu, homme inconnu dans la littérature, les beaux-arts et même les salons; de M. Vagnières, celui que Voltaire appelait son *fidus Achates;* de madame Barbaras, dite Barrabas, et de Zurich, le suisse.

Il est bon de se reporter maintenant aux émotions diverses que devaient éprouver ces personnages.

Montmartre.—Imp. Pilloy

Chez madame Denis, c'était l'orgueil du triomphe, car elle comptait bien, en sa qualité de légataire universelle, écraser M. Duvivier des quatre-vingt-mille livres de rente et des quatre cent mille livres d'argent comptant que son oncle lui laissait.

Chez le malheureux Duvivier, c'étaient la rage, l'humiliation, la fureur, car il n'avait pu encore découvrir l'auteur du tour indigne que l'on s'était plu à lui jouer, et il se voyait, de plus, exposé à croiser le fer contre M. d'Ornoy, monté alors au diapazon aigu d'un neveu qui hérite d'une faible somme et à qui un mariage lui enlève tout ce qui lui restait à espérer de sa sœur.

Pour l'abbé Mignot, on ne saurait dire à quels pensers amers, absorbants, il se livrait ; c'était lui, en effet, qui avait rendu les derniers devoirs au vieillard de Ferney et était monté en poste, près de son cadavre, quand on l'avait transporté à Sellières, suspendu par-dessous les bras au moyen d'une corde, à ce qu'assure madame de Créquy.

L'abbé Mignot, par la seule profession qu'il exerçait, devait déplaire à M. de Voltaire, et s'attendait, ainsi que M. d'Ornoy, à être fort réduit sur ce testament.

Quant à la Barrabas, la pauvre vieille ne pouvait pardonner à M. son maître d'avoir pris à Paris une autre garde-malade jeune et fringante ; elle s'était cruc toujours assez bonne pour *empaqueter ce vieux singe*, d'après une lettre remplie de fautes d'orthographe, que nous avons sous les yeux (1).

Le silence le plus glacial s'établit, dès que maître Dupont rompit les cachets, et le clerc Coquereau lut alors les principaux articles qui suivent (2) :

« A M. Vagnières, son secrétaire, huit mille livres une fois payées, mais rien à sa femme et à ses enfants.

« Aux pauvres de Ferney, trois cents livres une fois payées.

« A M. Durieu, six livres anglaises.

« A madame Denis, quatre-vingt mille livres de rente et quatre cent mille livres argent comptant; de plus, sa bibliothèque et ses manuscrits.

« A M. l'abbé Mignot et à M. d'Ornoy, ses neveux, cent mille livres une fois payées.

« A la Barbaras, dite Barrabas, gouvernante de confiance, huit cent livres payées une fois seulement.

« A Zurich, son suisse, sa Bible. »

Le clerc de maître Dupont venait à peine d'énoncer ces divers legs, que deux des assistants se levèrent par un élan simultané de stupeur; c'étaient la Barrabas et Zurich...

— Huit cents livres de rente! s'écriait la première ; huit cents livres une fois payées!

« A-t-il donc oublié, le vieux ladre, toutes les nuits passées à son chevet et les vieilles chansons du pays avec lesquelles je ne manquais pas de l'endormir! Huit cents livres! ah! c'est une indignité. »

— N'y a-t-il donc rien pour mademoiselle Berthe? demanda honnêtement Zurich au notaire, tout en recevant la Bible de son ancien maître.

— Rien que je sache, répondit Coquereau ; contentez-vous, brave homme, d'emporter chez vous une Bible dorée et toute neuve... car M. de Voltaire l'ouvrait rarement, je suppose...

La séance terminée, M. d'Ornoy s'était approché de Duvivier et lui avait dit :

(1) Cette lettre provient de la succession de M Amelot.
(2) Textuel. V. Bachaumont, t. 12, année 1777.

— Puisque vous prétendez, monsieur, avoir été militaire, nous nous promènerons demain, au lever du jour, à la Porte-Maillot.

XI

Duvivier n'avait pas cru devoir se soustraire à la rencontre.

Après tout, le perruquier trouvait cette façon d'en finir aussi commode et aussi sûre qu'une autre, car il se voyait devenu la fable de la cour et de la ville.

Il était bien vrai qu'il avait été employé dans les bureaux de M. de Maillebois, malgré son orthographe plus que douteuse; mais il était aussi très-vrai qu'il avait été frater au régiment de Picardie, qui marchait toujours, dans la guerre d'Allemagne, en compagnie de celui de Château-Vieux.

Zurich ayant quitté ce dernier corps l'année même où Duvivier y entrait, il n'était pas étonnant que Nicolas Toupet n'eût pas reconnu le vieillard ; l'âge et les infirmités avaient changé d'ailleurs tellement le pauvre Zurich, que son capitaine eût été lui-même fort empêché de renouer connaissance avec son ancien tambour-major.

C'était le grade que notre suisse occupait à l'armée du prince de Soubise et du maréchal de Broglie, titre suffisamment justifié par sa haute taille.

— Une Bible à moi ! une Bible à Zurich! murmura-t-il; voilà une étrange plaisanterie de M. de Voltaire!

— Si ce n'est pas sa meilleure, ce sera du moins sa dernière, reprit l'abbé Mignot, qui se retirait lui-même, fort vexé, de l'étude de maître Dupont.

Zurich et la Barrabas rentrèrent à l'hôtel de Cernay, Zurich songeant à ce qu'il allait dire à mademoiselle Berthe pour la consoler, la vieille gouvernante projetant une foule d'outrages contre le philosophe de Ferney, dont la dureté de cœur et l'égoïsme perçaient, il est vrai, jusqu'en ses dernières volontés.

— Pauvre mademoiselle Berthe! murmurait-elle, l'avoir oubliée, le monstre! Cela est abominable!

« N'était-elle point sa filleule, et ne te disait-il pas souvent :

« — Zurich, tu verras si je ne songe pas à mademoiselle Berthe ? »

« Je gage que madame Denis lui aura fait peur, et qu'elle l'aura fait reculer devant une bonne action ! »

— Ne vous semble-t-il pas cependant, dame Barrabas, qu'il eût pu faire pour Berthe ce qu'il fit dans le temps pour la nièce du grand Corneille!

« Cette fois-là madame Denis n'a pu l'empêcher d'être juste... »

— Oui, mais Berthe est orpheline, et la vanité de M. de Voltaire n'avait rien à espérer de son aumône.

« Enfin, il est mort, Zurich, et Dieu l'a jugé.

« Si tu crains de ne pouvoir apprendre cette nouvelle à mademoiselle Berthe, je m'en charge, moi, et j'y vais... »

Une voix fraîche et jeune se faisait alors entendre à travers les vitres de la petite mansarde : c'était Berthe, Berthe éveillée avec l'aube, Berthe heureuse cette fois, car, en voyant partir le brave suisse pour se rendre chez maître Dupont, elle espérait bien partager au retour, avec lui, ce qu'il lui promettait des libéralités de son parrain.

La pauvre enfant ignorait sans doute que la cupi-

dité, chez les vieilles femmes, est le dernier et le plus vif amour de leur nature; elle n'avait pas compté sur la vigilance inquiète de madame Denis.

C'était elle, en effet, qui avait fait rayer à la main glacée de Voltaire la petite rente qu'il voulait léguer à Berthe; elle encore qui venait de la renvoyer de Ferney, pour qu'elle ne fût point désormais à sa charge.

Berthe, la jolie fille, était loin de soupçonner tout ce calcul; elle arrangeait encore avec une joie enfantine chaque fleur du bouquet reçu la veille, quand la Barrabas entra dans sa chambre...

Il existe une sorte de pitié blessante que les âmes communes n'épargnent jamais aux gens qu'elles prétendent plaindre ou consoler; celle de la Barrabas était faite ainsi; elle se répandit ainsi du premier coup en doléances si étranges, en considérations si humiliantes pour Berthe, que la jeune fille sentit les larmes arriver au bord de sa paupière.

Ce n'était pas le chagrin de n'être en rien sur ce testament, c'était une tristesse profonde et comme retirée au fond de son âme qui la saisissait, en se voyant soumise désormais au contrôle et à l'examen de tout le monde.

— Qu'allez-vous devenir? lui avait dit la Barrabas, vous allez dépendre ici du caprice et de l'humeur de tout le monde.

« Vous n'appartenez à personne, ma chère enfant.

« L'avarice sordide de madame Denis vous a perdue.

« Vous êtes orpheline, et vous ne pouvez prétendre à vous marier.

« M. de Cernay, à ce que Zurich m'a conté, va bientôt recevoir ici plusieurs de ses parents; quelle figure pourrez-vous faire ici, et pensez-vous bien qu'on n'en jase pas?

« Le comte est jeune, il est riche, il lui faut une fille de condition, et dussiez-vous lui inspirer de l'attachement, il ne fera pas la sottise de vous épouser.

« Il est bien malheureux, vraiment, que l'on ne vous ait point gardée à Ferney! »

De pareils discours, que la Barrabas s'obstinait à croire convenables à la circonstance, épouvantaient Berthe et l'affligeaient; elle voyait l'instant où elle allait être méprisée et rebutée...

— Si quelque jour, pensa-t-elle, on devait me chasser d'ici comme de Ferney!

Cette idée, apres l'avoir laissée un moment comme morte en présence de la Barrabas, prit bientôt chez elle, à la sortie de cette femme, un tel développement de désespoir, qu'elle résolut de quitter l'hôtel du comte.

Il pourrait m'aimer, se dit-elle, mais ensuite il me mépriserait!

« Oui, partons, marchons, reprit-elle bientôt en ramassant dans un petit paquet les hardes de sa chambre; mais courons sans retourner la tête, car je ne sais pourquoi, si je le revoyais, j'aurais peur; si je lui parlais, à lui, mes pieds s'arrêteraient, et je sentirais fléchir mon courage! Le comte!

« Après tout, cette femme le calomnie!

« N'importe, fuyons! l'asile que je vais choisir ne me verra pas du moins sortir un jour de ses grilles, chassée, méprisée, comme je suis sortie des grilles de Ferney!

« Mon Dieu! soutenez-moi, vous qui connaissez ma vie; soutenez-moi, vous qui savez que je n'ai rien éprouvé de plus cruel que ce qui se passe au fond de mon cœur! »

Et là-dessus, Berthe serra son bouquet de la veille contre sa poitrine; elle prit son coqueluchon, son petit paquet de hardes, et elle sortit...

Dans toutes les résolutions soudaines, il y a des grâces d'état; Berthe ne fut pas vue, car elle avait remarqué, la veille, une petite porte, celle de l'hôtel, qui aboutissait rue Charlot.

En sortant ainsi, en proie à la révolution subite qui venait de s'opérer dans son esprit, la jeune fille rencontra un homme qui marchait comme elle précipitamment et qui faillit la renverser; elle le considéra machinalement : c'était Duvivier.

Le frater du régiment de Picardie était dans un grand désordre; il tenait sous le bras une épée de combat, achetée sans doute chez le fourbisseur du coin, car l'étiquette figurait encore à sa garde.

Il se dirigeait à pas pressés vers l'hôtel du comte de Cernay.

— Mademoiselle, fit-il en la saluant à peine, n'est-ce point ici que reste le nommé Zurich?

— Ici même, monsieur, répondit Berthe, le visage encore baigné de larmes, vous le trouverez sans doute, car il vient de rentrer.

« Si vous le voyez, ajouta Berthe avec émotion... ne lui dites pas que vous m'avez rencontrée... »

Et la jeune fille prit le chemin du Temple; Duvivier, stupéfait de son agitation, la suivit des yeux et l'y vit entrer dans l'aile des appartements de M. le prince de Conti, qui était alors grand-prieur.

Duvivier ne connaissait pas Berthe, et, l'eût-il connue, il avait alors bien autre chose à faire qu'à la plaindre; il demanda donc maître Zurich au suisse de l'hôtel, son compatriote, et Fischer le conduisit au digne homme qui était en train de déjeuner dans une salle basse.

— Qu'y a-t-il pour le service de monsieur? fit Zurich en voyant venir à lui Nicolas Toupet, et en refermant précipitamment sa Bible avec un sourire malicieux.

— Il y a, Zurich, que je me bats et qu'il faut que tu me serves de témoin...

— Tiens, vous êtes donc brave? reprit le suisse avec un sourire qu'il affecta de rendre niais, j'aurais dû m'en douter à l'air martial de votre coiffure.

« A la campagne d'Allemagne, il y avait, au régiment, un certain frater qui m'accommodait joliment, avec une queue *à la Sabran*.

« Comme celle que vous portez-là. »

— Tu as servi, Zurich, reprit Duvivier en se mordant les lèvres.

— Eh! oui, certainement que j'ai servi... j'étais à la bataille de Filings-Hausen, monsieur.

— A Filings-Hausen, fit Duvivier devenu pâle. Où le comte de Vaudois manqua d'être fusillé...

— A Filings-Hausen.

— Comment... que dis-tu... balbutia Duvivier, tu connais cette aventure?

— Parbleu! sans doute! Nous marchions alors contre les alliés sous le prince de Soubise et le maréchal de Broglie... rien que cela!

« Deux fiers gaillards, allez, s'ils avaient pu s'entendre!

« Mais voilà le malheur; ils étaient toujours chacun d'un avis contraire, et ce jour-là, tenez, l'un voulait commencer l'attaque plus tôt que l'autre.

« Sur ces entrefaites, le prince de Soubise chargea M. le comte de Vaudois, mon capitaine, d'un ordre qui pouvait sauver un corps d'armée et assurer la victoire pour le lendemain.

« Nous venions de bivouaquer dans le village de Filings-Hausen.

« Très-bien! mais voilà que pour faire tenir cet ordre au capitaine du régiment de Rougé, le régiment le plus exposé au feu ennemi, il fallait un homme qui sût parler l'allemand et qui arrivât jusqu'au camp du maréchal de Broglie, à Osting-Hausen.

« M. de Vaudois promit quatre cents livres au porteur de cet ordre, et il jeta les yeux sur le perruquier Nicolas Toupet.

« Vous le connaissez, n'est-ce pas?

— Poursuivez.

— Or, ce Nicolas Toupet, que tous croyaient brave (peut-être parce qu'il était gascon), partit en faisant claquer son fouet, mais l'on ne sut que plus tard qu'il s'était caché dans les marais et que, par suite de sa poltronnerie, le régimennt de Rougé n'ayant pas été prévenu à temps, avait été coupé et fait prisonnier dans la retraite.

« A son retour en France, M. le comte de Vaudois se vit destitué, et il en mourut de douleur.

« Pour le Nicolas Toupet, on ne le trouva plus, mais peut-être, monsieur, pourriez-vous me dire ce qu'il est devenu, vous? »

— Maitre Zurich, répondit alors Duvivier, vous feriez mieux de vous taire, car ces choses-là ne sont nullement bonnes à rappeler.

« Ce Nicolas Toupet est aujourd'hui un homme riche et qui peut vous aider dans l'occasion à titre d'ancien camarade.

« M. de Voltaire ne vous a laissé que sa Bible, voilà ce qu'il vous donne, lui, pour être son témoin!»

Et Duvivier présenta à Zurich une poignée de pièces d'or.

— Tartaif! reprit le suisse en riant; vous êtes généreux, monsieur Duvivier?

« Eh bien! en échange de vos procédés, je vous en prie, permettez-moi de vous lire ce papier-ci qui vient de tomber de l'une des pages de la Bible susdite.

« Il est d'une personne dont vous connaissez le nom. »

— Que veux-tu dire? demanda l'époux de madame Denis, en courant à la signature, et comment ce papier se trouve-t-il dans cette Bible?

— Ecoutez d'abord la lecture, fit Zurich avec une tranquillité impassible, nous verrons ensuite.

— Eh bien! soit, j'écoute.

Zurich déploya le papier jauni, en forme de lettre, qui contenait les lignes qui suivent :

« Moi, Honoré-Paul de Vaudois, je déclare ici que, mourant sur la frontière de Suisse, dans les bras de Joseph Solm, mon aubergiste, au moment où je me disposais à passer en Italie avec ma chère petite fille, âgée de trois ans, le seul bien qui me reste et qui pût, hélas! me consoler de l'iniquité des hommes, je la confie à Solm, pour qu'il la remette entre les mains de M. de Voltaire, dont le château est proche, et qui, m'ayant connu particulièrement à la cour du roi Frédéric de Prusse, où je me trouvais alors, sait mieux que personne combien j'ai été en butte, ma vie durant, à la malignité de mes ennemis.

« La poltronnerie d'un lâche m'a enlevé en dernier lieu l'honneur d'un fait militaire, et la destitution la plus injuste m'a mis au tombeau.

« Je meurs ici tout en pardonnant à l'homme qui a trahi à la fois l'honneur du nom français et du mien, le laissant à sa honte et à ses remords.

« Quant à Berthe, ma pauvre enfant, je prie instamment M. de Voltaire de ne pas lui faire porter le nom de son père, tant que ce nom ne sera pas réhabilité.

« Fait à deux lieues de Ferney, 7 avril 1762.

« Honoré-Paul, comte de Vaudois. »

La lecture de ce papier avait fait passer l'époux de madame Denis par une foule de sentiments opposés, mais en voyant qu'il pouvait encore réparer un tort, il prit la main de Zurich et le regardant avec tristesse :

— Tout ceci est la vérité, dit-il, oui, j'ai été lâche, j'ai été coupable.

« Mais, outre que je suis prêt à le confesser devant tous, je suis prêt aussi à réparer de tout mon pouvoir le tort que j'ai fait au comte de Vaudois.

« Dans une heure, Zurich, je vais me battre, dans une heure, je ne serai peut-être plus, mais je veux du moins que mademoiselle de Vaudois n'ait pas le droit de me maudire autant que son père.

« Voici la donation de toute la fortune de madame Denis, j'y joins celle de la mienne; donne-moi de l'encre, et sur ce même papier où le comte traça ces lignes...

— Y pensez-vous, monsieur, fit Zurich avec fierté, mademoiselle de Vaudois ne doit rien accepter de vous sans avoir été consultée...

« Mais que veut dire ceci? continua Zurich en apercevant tout d'un coup le comte et la jeune fille qui rentraient dans le carrosse de M. le prince de Conti, d'où viennent-ils donc?

— De la chapelle du Temple, bon Zurich, répondit M. de Cernay; j'étais chez madame la princesse de Conti quand Berthe, tout en pleurs, est venue lui demander de la faire admettre comme pensionnaire dans un couvent.

« Un couvent! me suis-je écrié, oh! jamais, jamais!

« Tous deux alors nous avons suivi la princesse dans sa chapelle... »

— Mon cher Cernay, m'a dit madame de Conti, en se détournant vers moi après la messe, votre père est mort et vous ne dépendez de qui que ce soit.

« Berthe n'est pas noble, mais elle vous aime; jurez-vous de l'aimer toujours? »

— Oh! toute ma vie, ai-je répondu.

« Qu'elle n'ait pas de nom, de fortune, rien ne m'arrête! »

— Monsieur le comte, reprit Zurich, mademoiselle a un nom.

— Elle a une fortune! reprit Duvivier.

Le comte ne comprenait pas, Zurich lui présenta le papier.

— Mademoiselle de Vaudois, reprit-il, mademoiselle de Vaudois!

« Oh! que le prince de Conti va être heureux, lui qui me parlait hier encore de votre père!

— De mon père?... murmura Berthe.

Le comte lui passa la lettre, Berthe la parcourut et elle pleura.

Jamais la vie ne lui avait été si chère et si cruelle à la fois qu'en cet instant.

—Nous ne voulons pas de votre fortune, monsieur, dit le comte à Duvivier en lui jetant un regard sévère.

« Rassurez-vous seulement, on ne vous poursui-

vra pas; car, je le vois à votre repentir, vous êtes assez puni !

« Quant à toi, Zurich, je t'achète ta Bible, et te donne en revanche un châlet en Suisse... »

« Berthe ne regrettera plus ses chères montagnes, nous partons pour les revoir!

« Allons, honnête Zurich, baisez la main de votre maîtresse, de madame de Cernay !

Berthe était confuse d'étonnement, de bonheur; elle imposait silence à toutes les voix de son âme.

En ce moment, le bruit d'une voiture retentit à la grille, on en vit descendre M. d'Ornoy.

— Je vous attends, monsieur, dit-il à Duvivier, sortons!

Le comte intervint avec générosité, ses paroles bienveillantes ramenèrent le calme chez le neveu du philosophe...

M. Duvivier promit de partir en poste la nuit même et de ne jamais revoir sa femme.

Il se réfugia dans la petite ville d'Argentan, où il mourut.

En 1784, on voyait encore en Suisse, près du village de Lauterbrunnen, un chemin connu seulement des montagnards et des chasseurs de chamois; à l'angle de ce chemin s'élevait le châlet de Zurich, le châlet que le comte lui avait fait bâtir l'année de son mariage.

Lorsque la tourmente de 93 éclata sur la France, un voyageur aux traits décomposés, l'œil hagard, frappa un soir au châlet de Zurich.

Le vent sifflait alors à travers les planches de la cabane, et le bruit de l'avalanche promenait ses éclats retentissants.

Le voyageur, n'entendant sortir aucune réponse, poussa la porte; il trouva le chalet désert, seulement, sur la table en bois blanc, il y avait un verre à moitié rempli.

Le comte de Cernay, car c'était lui, appela vainement Zurich; il ne le trouva pas, le pauvre vieillard n'existait plus.

Le comte détacha alors un médaillon qu'il portait au cou, il le regarda à la lueur de la lune, le baisa à plusieurs reprises, puis il écouta le craquement des glaciers avec une sorte de satisfaction.

La pluie tombait à flots, l'orage était dans sa fougue.

Ceux qui auraient pu voir le comte de Cernay ne l'auraient pas reconnu.

Il poussa le vitrail à mailles de plomb, du châlet; il y avait au-dessous un torrent blanchi incessamment par l'écume...

M. de Cernay le contempla quelques secondes, poussa un rire de fou, puis il s'y précipita...

Nous apprîmes que deux semaines auparavant la comtesse Berthe de Cernay avait péri sur l'échafaud révolutionnaire.

Pour madame Denis, elle mourut, elle, dans son lit, après avoir vendu une à une les lettres et nippes de son oncle, et tiré bel et bon lucre de sa bibliothèque cédée à Catherine de Russie.

MM. d'Ornoy et Mignot furent tentés de mettre sur son tombeau les vers peu galants de M. Arouet de Voltaire à cette même nièce :

Si vous pouviez, pour argent ou pour or,
A vos boutons trouver quelque remède,
Ma nièce, vous seriez moins laide,
Mais vous seriez bien laide encor.

FIN DE MADAME DENIS.

ISABEAU ET ISABELLE (1)

PAR M. ROGER DE BEAUVOIR.

I

Au milieu de vingt portraits encombrant la table à pieds de biche du chevalier de la Maison-Fleur, j'en vis un qui représentait deux femmes unies dans le même médaillon, toutes deux charmantes et fines, bien que fort dissemblables de visage.

L'une était coiffée du madras que portent à la fois la mulâtresse de l'île de Bourbon et celle du Cap, celle de Cayenne et celle du Sénégal; elle avait aux doigts une infinité de bagues, et à ses oreilles des boucles de jargon entourées d'émeraudes et de rubis.

Le type irrécusable de l'esclavage était inhérent à cette figure brillamment illuminée par deux yeux d'un blanc mat, qui ne manquaient ni d'intelligence ni de bonté. Un jupon d'étoffe siamoise dessinait ses plis lustrés autour de sa taille mince et flexible comme celle d'un jeune orme. Son col et ses bras nus laissaient distinguer, sous l'apparente rudesse de sa peau, un appareil de veines admirable, le modèle de sa poitrine était divin. Elle montrait nonchalamment à la jeune fille qui l'accompagnait la chaîne enflammée du Morne-Rouge, voilée à demi par la poussière rougeâtre du sol qui tournoie à Saint-Domingue.

Cette jeune fille me parut blanche au premier abord, cependant il n'était pas impossible qu'il y eût en elle du sang mulâtre. Etait-ce l'ivoire de la miniature jaunie par le temps, qui donnait à sa peau cette couleur d'ambre, ou bien était-elle véritablement la fille d'une femme noire? Quoiqu'il en pût être, je considérais encore ce double médaillon avec une singulière curiosité, quand le chevalier de la Maison-Fleur commença ainsi :

L'existence des deux personnes que le peintre a réunies dans ce portrait vous fera battre le cœur,

(1) Nous devons prévenir le lecteur, qu'à l'exception du nom d'Isabeau, tous les autres noms de famille qui se retrouvent en ce récit ont été changés.

vous qui n'ignorez pas, mon ami, que le dix-huitième siècle, si injustement décrié, tendit souvent la main au découragement et à la misère. Ceci est une histoire du temps que vous aimez, et vous me mettez bien à l'aise. L'époque dont il est question allia toujours aux frivolités de l'esprit les instincts généreux du cœur; elle fut à la fois une impitoyable railleuse et une mère facile à tous. Tour à tour elle se moqua et elle accepta sans examen.

De là des erreurs et même des crimes; mais là aussi une compassion véritablement noble et généreuse. Quoiqu'on en ait dit, ce fut dans la cour que résidèrent surtout alors les lumières et la raison. La bonté n'est point un vain mot, la protection une phrase vide de sens. Reportez-vous à ce simple fait, que ce fut Louis XVI qui, le premier, toléra, malgré d'étranges plaintes, la représentation du *Mariage de Figaro*, comme Louis XIV avait autorisé auparavant celle de *Tartufe*. Tout ce qu'il y eut de beau, d'admirable au dix-huitième siècle, tout ce qu'il y eut de vrai, de profondément tolérant, partit de la cour, pendant que la philosophie se complaisait dans ses dictionnaires en un débordement d'axiômes et de paroles. Nous demandons ici que l'on nous oppose une indulgence et une royauté comparables à celles de ce règne, une loyauté plus chevaleresque et plus haute. La cour du dix-huitième siècle ne tenait au sol que par des bienfaits; il y eût à la fois de l'ingratitude et de la folie à l'en arracher. On n'oubliera jamais que ce même peuple qui a immolé Louis XVI pouvait l'entendre répondre en 1786, à Cherbourg, aux cris de *Vive le roi!* par le cri de *Vive mon peuple!*

La saison de l'année 1783 fut marquée, à Paris, par les bals de l'Opéra les plus somptueux et les plus courus; c'était, parmi la noblesse, comme parmi la bourgeoisie d'alors, à qui se donnerait rendez-vous dans la nouvelle salle des Boulevards, ouverte au public l'hiver d'avant. Tout ce qu'il y avait de riche, d'élégant, de titré se pressait alors à ces merveilleux spectacles, à ces fêtes nocturnes dans lesquelles la cour, malgré de salutaires avertissements, ne craignait pas de poser le pied. Les entrepreneurs de ces saturnales, concédées depuis peu au peuple de Paris, prétendaient même effacer alors, par leur seul programme, la magnificence de celui que le comte d'Artois avait déroulé, en 1775, à Versailles, pour l'archiduc, frère de Marie-Antoinette. Des galeries spacieuses avaient été disposées, et les différentes loges des princes du sang, des ambassadeurs et des ministres, s'étaient vues bientôt transformées en autant de salons pleins de recherche et de goût. Le carnaval de la rue, ce masque hideux aux allures sales et populacières, au cynisme impudent, à la parole rauque et triste, n'avait pas encore obtenu, comme en 1830, droit de cité dans les bals de l'Opéra. En faisant, au contraire, des avances réelles à la cour, les fermiers de ces fêtes espéraient y ramener l'élégance aristocratique. La reine de France, cette jeune et belle fille de l'Autriche, ne dédaigna point de s'y montrer quelquefois, et le frère de Sa Majesté les honora même d'une protection splendide. L'élan une fois donné à ces bals par la mode, la frénésie fut telle, que des femmes de cour, au dire des mémoires du temps, engagèrent plusieurs mois de leur revenu, à titre de rente viagère, afin d'y paraître dans tout l'éclat de leurs pierreries et de leur toilette, pierreries souvent louées, toilette d'emprunt, comme l'esprit qui circulait alors sous le masque, mais dont nul ne se fût alors avisé de contester la légitime possession à celles qui les portaient, ni plus ni moins que s'il se fût agi pour elles de se montrer à Versailles.

La salle des boulevards était donc, ce jour-là (avant-dernier bal de l'année 1783), le plus fidèle miroir de la vogue parisienne; on était alors à la fin de février, et le gouvernement, qui profitait du retour de la paix pour favoriser le commerce intérieur, peu content de donner des ordres pour la réparation des grands chemins, encourageait de toutes ses forces cette nouvelle ère des jouissances carnavalesques de l'Opéra. Les gentilshommes de la chambre avaient la main haute sur ces sortes de représentations, comme sur celles du Théâtre-Français et de la Comédie-Italienne. Quelques dames étaient en toilette, *in fiocchi;* quelques hommes avec le chapeau, le cadogan, l'épée et le masque. Des désordres ayant eu lieu récemment, on avait interdit l'habit de Poissarde; mais les costumes de caractères n'en avaient pris qu'avec plus de fureur, et le grand escalier était encombré déjà d'une foule de Pantalons, de Cassandres et de Turcs, quand un domino gris-de-perle, à la taille mince et souple, coquettement ruché et rabattant sur son front sa chauve-souris, entra résolûment dans la mêlée, après avoir quitté un carrosse de belle apparence vers l'une des rues latérales de la porte Saint-Martin.

Le domino en question ne tarda pas à se voir entouré, puis coudoyé bientôt par une foule de masques, car le bal se trouvait alors à sa plus grande période d'effervescence. Un groupe animé attira d'abord son attention.

— On te reconnaît, Genlis, car tu prends trop de tabac!

— Et toi, mon cher Laclos, tu prends trop le bras de Morande le pamphlétaire.

— Insolent!

— Tu vas me griffer, parce que tu es en ours. Prends garde! on dira que tu es un courtisan à quatre pattes!

— Monsieur de Genlis, vous feriez mieux de surveiller votre femme... La Harpe peut être ici!

— Liaison dangereuse, c'est vrai; je te remercie, mais trêve de conseils! Vois plutôt là-bas notre aimable duc qui cause avec ce gros créancier du prince Guéménée.

— C'est ma foi vrai; il est peut-être en train de lui louer une de ses boutiques du Palais-Royal, même avant qu'elles ne soient faites!

— Ah çà! poursuit Genlis mystérieusement, tu sais que nous ne sommes pas ici pour compter seulement le nombre d'arlequins et de sultans à barbe postiche que peut contenir le bal... Le prince, frère du roi, doit venir au bal cette nuit; il s'agit de venger ici le duc de l'affront que la reine lui a fait à Fontainebleau...

— C'est, parbleu! vrai; et le duc, notre maître, lui ménage sans doute un plat de sa façon, je devine : Morande m'a dit deux mots de la chose...

Et le chevalier Laclos montra à Genlis un domino-perroquet qu'il tenait alors emboîté à son bras. Puis, se dégageant de ce masque par un mouvement rapide :

— Je te laisse avec monsieur, dit-il à Genlis; je n'aime point à mettre la main dans les ragoûts : charge-t'en.

Laclos pirouetta sur les talons, et Genlis

rouva face à face d'un homme aussi taciturne que grotesque.

C'était un personnage efflanqué, dont le domino eût pu seul contenir deux tailles comme la sienne; sa main sèche, osseuse, formait mille plis à travers son gant; sa bouche exhalait une odeur vineuse de taverne. L'échine du masque susdit était pliée si avant, qu'on eût dit qu'il avait dû recevoir des coups de bâton toute sa vie... Il réprima d'abord un léger frisson en apercevant Genlis; mais, comme au nœud rouge qu'il aperçut sur sa poitrine, il le reconnut pour quelqu'un du Palais-Royal :

— Bravo! mon cher Genlis! lui dit-il; je suis Morande!

Genlis recula comme s'il se fût agi pour lui de son accouplement avec un reptile. Le gazetier Morande, chassé maintes fois de France pour escroqueries et pour libelles outrageux, revenait alors de Londres, et il espérait, à la faveur du masque, mener à Paris, pendant la saison des bals, cette vie périlleuse et sourde que menaient, à Venise, pendant le carnaval, plusieurs exilés de la République des Doges. Quelle était alors la protection cachée qui l'enhardissait, quelle haine venait-il servir, et quelle récompense attendait-il de ses nouveaux maîtres? Ceci était sans doute un secret que Morande avait tout intérêt à cacher, car il prit, malgré lui, le bras de Genlis et l'entraîna bientôt sous l'une des colonnes de la salle, à quelques pas de la loge, alors fermée, du duc d'Orléans.

Le domino dont nous avons parlé se trouvait acculé, par la foule, en cet endroit, et il se fût gardé de prêter la moindre attention aux deux discoureurs, si, tout en les suivant assez machinalement, un nom prononcé par Morande, qu'il ne connaissait en rien, n'eût alors frappé son oreille.

— C'est ainsi que Brisacier est mort; ne me parlez pas de cela davantage, mon cher Genlis. J'ai reçu l'argent, que diable! et il ne me reste plus rien à faire ici...

— Pardon, vos conventions avec monseigneur sont formelles; ce n'est pas tout d'avoir rédigé ce pamplet, vous devez encore le placarder à la loge de la reine.

Cette conversation, et surtout le nom de Brisacier, parut produire sur le domino une profonde impression. Par un instinct subit, il se rapprocha de Morande et de Genlis.

— Bien que l'histoire ait seize ans, je ne l'ai point oubliée... reprenait Morande. Brisacier était un mousquetaire de mes amis. Lui aussi avait une position analogue à la mienne...

Le domino fit alors un pas vers Morande; à son allure mâle et déterminée, on eût dit que c'était un homme. Mais il n'eut pas le temps de s'adresser à l'interlocuteur de Genlis, car, à l'instant même, il se vit pressé par un escadron de masques qui tous entouraient un domino brun, portant sur la poitrine un nœud rouge en signe de ralliement. A l'arrivée de ces nouveaux acteurs, Morande avait pris le parti de s'éclipser.

— Peste! mon cher Genlis, murmura le domino brun en saisissant le bras du masque à robe gris-de-perle, tu es là, je crois, en flagrant délit de conspiration! voilà un masque qui ne porte point la rosette rouge!

A cette interpellation, le domino gris-de-perle crut d'abord devoir garder le silence; mais ce silence lui profita peu, car Genlis, lui ayant saisi la main, fit observer à la bande qui l'entourait les bagues que l'inconnu portait à son gant.

— Ne voulez-vous pas nous apprendre, beau masque, dit alors le chevalier de Laclos, ce que vous voulez être ce soir? Allons, de la franchise, vous voici tombé en parti ennemi, et si vous vous taisez, nous voilà forcés de nous assurer de votre personne dans cette loge...

Le domino gris-de-perle balbutia alors quelques paroles, en essayant de se dégager des mains de ceux qui l'obsédaient. A sa voix, qui avait tout le charme et toute la douceur d'une voix créole, chacun s'écria : « C'est une femme! » et le cercle inexorable se forma de nouveau autour d'elle; on l'accabla de questions si pressées, qu'elle eut d'abord quelque peine à se remettre.

— C'est divin! une femme muette à l'Opéra!

— Et qui ne laisse rien voir de ses bras, quand voici mademoiselle Guimard en Diane chasseresse!

— Messieurs, interrompit alors le domino brun, il me souvient d'avoir été bafoué fort proprement à Versailles, en 1770, par une femme qui m'a tenu deux grandes heures. Cette femme n'était autre chose que Terray. Il est vrai qu'aujourd'hui nous n'avons à faire qu'à Turgot. Si tu m'en crois, Genlis, tu reverras ce silencieux domino; nous avons ici d'autre gibier à poursuivre.

—Et monseigneur le duc d'Orléans, répliqua alors le masque gris-de-perle, est heureux à la chasse, chacun le sait; mais c'est surtout quand tout le monde rabat sur lui...

— Peste! tu fais, je crois, de l'épigramme.

— Pourquoi pas? Je sais la dernière que l'on a répandue sur monseigneur.

— Je le sais aussi. Et tu sais de qui elle est?

— Peut-être.

— Alors, dis-le-moi.

— Eh bien! monseigneur, continua le domino, elle est d'un certain domino-perroquet, qui, tout à l'heure encore, causait avec monsieur, ajouta-t-elle en indiquant Genlis; elle est de Morande!..

— De Morande! reprit le duc stupéfait. Mais non! c'est un mensonge! Morande m'est attaché!

— Comme le nègre au commandeur qui tient le fouet.

— Tu es créole, la belle?

— Monseigneur, je suis un masque et ressemble en ceci à tous les amis qui vous entourent.

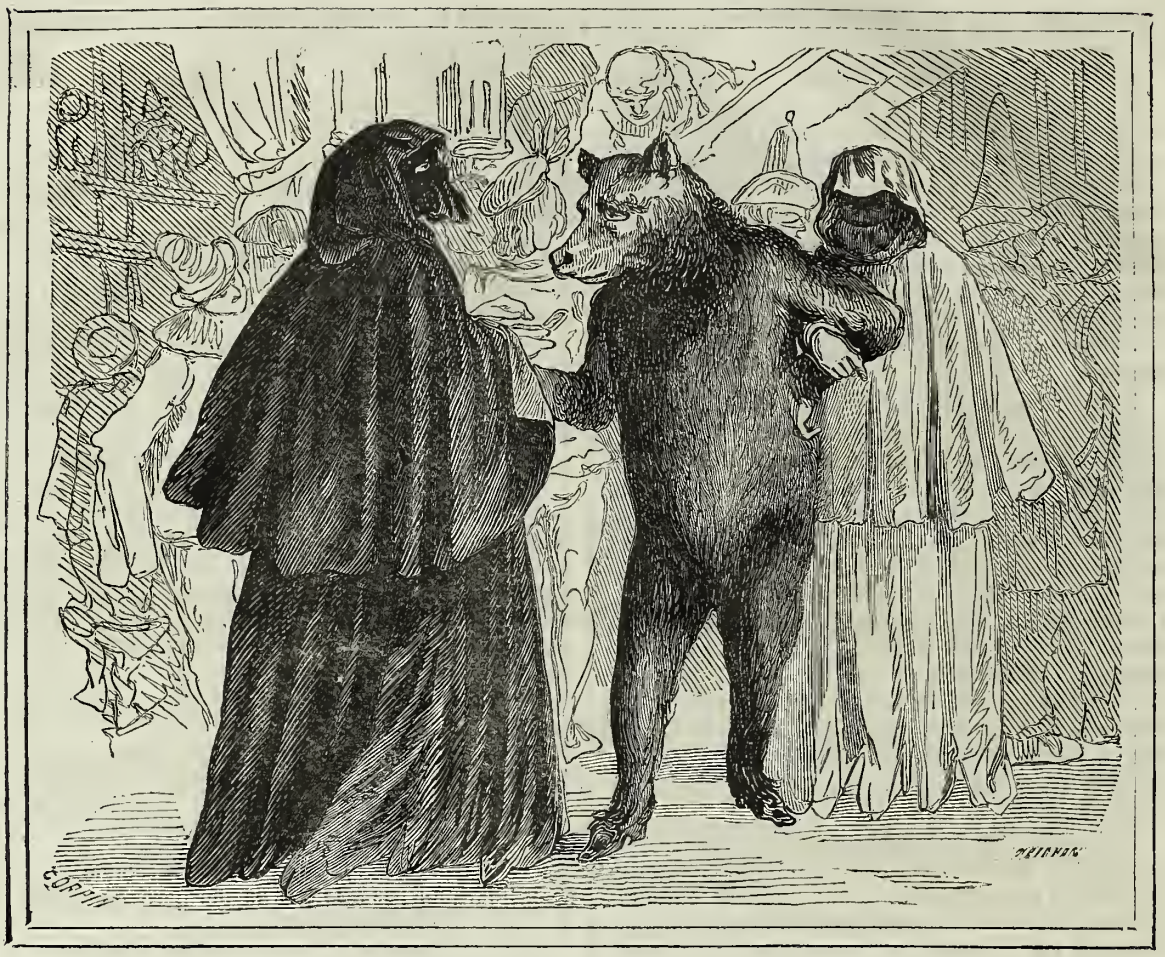
— De l'esprit et du meilleur. Me voilà forcé de te louer.

— Louez vos boutiques, si vous le pouvez, monseigneur; cela vaudra beaucoup mieux.

Le domino gris-de-perle s'échappa sur ce quolibet, qui provoqua les éclats de rire d'un autre groupe entièrement opposé à celui du duc d'Orléans, et qui venait alors de quitter le *coin de la reine*.

Le personnage qui en formait le centre était vêtu d'un domino rose à plis très-amples; il brillait par la grâce et l'aménité de son ensemble. La noblesse de la taille était relevée encore en lui par un port de tête doux et noble; c'était certainement un des plus charmants cavaliers qui se pussent voir. Dès qu'il apparut, un murmure de louange à peine comprimé faillit trahir son incognito, chacun le nomma tout bas. Il y avait tout au plus deux secondes que l'on s'entretenait de Lauzun, qui était dans le bal, et sa seule entrée fit taire les admirateurs de la beauté de Lauzun.

— C'est lui! c'est le prince, murmura-t-on bientôt



On te reconnait, Genlis, car tu prends trop de tabac. — Page 22, col. 2.

autour du domino gris-de-perle, qui s'était appuyé contre le socle soutenant le buste de rameau pour mieux voir le nouvel arrivé.

Comme le soleil écarte la limpe épaisse des nuages, l'arrivée du prince en domino rose avait dissipé le cortége ténébreux des favoris, entourant le duc d'Orléans; ce dernier s'était, à l'instant même, réfugié dans sa loge, dont les grilles restèrent fermées. On ne manqua pas d'attribuer à une rancune ce signe manifesle de mécontentement; le duc était, en effet, l'ennemi personnel de la reine et du comte d'Artois, son beau-frère. Dans une entrevue récente, à Fontainebleau, Marie-Antoinette avait laissé percer devant lui le mécontentement que lui inspiraient ses procédés, et la reine, on le disait, devait venir au bal cette nuit même.

Le comte d'Artois causait encore avec le duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre du roi, et le prince de Poix, capitaine des gardes de Sa Majesté, lorsque le domino gris-de-perle se trouva sur son passage.

Pour comprendre toute l'émotion qui devait bouleverser le cœur de la femme qui examinait de près, pour la première fois de sa vie, le jeune et noble frère de Louis XVI, il eût fallu d'abord lever le masque qui recouvrait alors le visage de l'inconnue. Vers cette époque, où le comte d'Artois tenait une place si élégante dans les fastes de la société de France, une destinée étrange et mystérieuse avait amené à Paris, du fond de la Guadeloupe, une mulâtresse du nom d'Isabeau, sur laquelle mille versions extraordinaires circulaient. Suivant ceux-ci, elle était du Cap et libre; on l'avait vue chargée de bijoux et de dentelles magnifiques. A son arrivée, elle avait visité madame de Clugny, l'ancienne intendante de Saint-Domingue, et elle en était revenue dans son propre *vis-à-vis*. Elle avait, continuaien-ils, une instruction et un esprit surprenants pour une fille de sa caste. Sa maison était tenue sur un grand pied; on y avait vu des valets, de la vaisselle, du luxe. Elle vivait seule et retirée, mais cependant elle ne manquait guère l'Opéra les jours de gala, et principalement ceux où la famille royale devait assister au spectacle. Comme elle était mulâtresse, et que les bourgeoises la méprisaient, le surnom de *la belle Isabeau* était bien vite devenu pour elle un sobriquet plutôt qu'un éloge. Du reste, aucun homme n'était admis dans sa maison, et elle ne parlait, aux Tuileries, à qui que ce fût.

Suivant d'autres, Isabeau n'était qu'une esclave échappée au fouet des colonies. Son obstination à ne jamais parler du Cap, son faste, son affectation à se trouver sur le passage des princes, en faisaient une des aventurières trop communes dans Paris; on voulait qu'elle arrivât ici chargée de la dépouille de riches colons qu'elle avait pillés ou empoisonnés à la Guadeloupe, d'où elle venait.

Dans un siècle épris de tout ce qui tranchait sur la teinte monotone des cercles, l'arrivée d'Isabeau devait produire à Paris une grande sensation, même après le brouhaha déchaîné par le chevalier de Saint-Georges. Un jour, on avait vu un carrosse à

Excusez-moi, si je dis monsieur ou monseigneur... mais comme je suis aveugle. — Page 27, col. 2.

grande livrée s'arrêter à la porte de la mulâtresse! c'était le carrosse de madame Dubarry, éloignée alors de la cour; voulait-elle se faire dire sa bonne aventure par Isabeau? On s'était perdu en conjectures sur un tel fait.

Le cœur de la mulâtresse palpitait si fort à la vue du prince, qu'elle crut un moment que ses forces la trahiraient. Le comte d'Artois se dirigeait alors vers la loge de la reine.

La reine de France n'avait que vingt-six ans; elle aimait les fêtes et les plaisirs, plus encore parce qu'ils la rapprochaient de son peuple, que parce qu'ils étaient de son âge. Elle venait d'entrer dans la salle de l'Opéra, accompagnée de mesdames de Polignac et de Tourzel; le duc de Coigny, premier écuyer de Sa Majesté, et le prince de Montbarrey, servaient, ce soir-là, de chevaliers d'honneur à l'auguste princesse...

Tout d'un coup un bruit confus se forma autour de la loge de Marie-Antoinette, et quelques curieux encombraient déjà le corridor sur lequel venait de se fermer la loge de Sa Majesté, lorsque, par un mouvement aussi rapide qu'énergique, Isabeau s'élança vers la porte de la reine et en arracha un morceau de papier que la main d'un inconnu, qui s'était perdu dans la multitude, venait à l'instant même d'y apposer.

L'œil de la mulâtresse avait tout vu; ce papier, c'était le placard infâme de Morande; son premier mouvement avait été de le déchirer, mais voyant le prince s'avancer à deux pas d'elle, Isabeau le ploya et le mit sous son domino.

Une main s'appuya en ce moment sur la sienne: c'était celle du comte d'Artois, qui, lui aussi, venait de tout voir, et qui commença à presser de questions le domino gris-de-perle. Il n'avait fallu qu'une seconde au prince pour surprendre le secret de cet odieux complot émané du Palais-Royal; seulement il ignorait à quelle généreuse intervention il devait la suppression d'un tel délit. A peine, en effet, avait-on eu le temps de le soupçonner dans le bal, et la reine ne pouvait même s'en douter encore.

— Qui que vous soyez, dit alors le prince, entrez dans ma loge avec confiance; il ne vous sera fait aucun mal. Loin de là! je vous remercie.

Le prince avait prononcé ces mots d'une voix tremblante; il était alors partagé à la fois entre l'indignation, la reconnaissance et la suprise. A peine entré, il donna des ordres à voix basse à l'un de ses officiers; puis, abaissant sur lui la portière qui séparait sa loge du salon d'attente, il examina quelques instants le domino dans un silence recueilli. A la seule finesse de la taille, le prince vit bien vite qu'il avait affaire à une femme.

— Ce que vous venez de faire, madame, est vraiment noble, vraiment digne; ce n'est pas la première fois que je trouve un ami sous le masque; veuillez lever le vôtre, et croyez que si vous avez une grâce à demander...

Isabeau garda le silence... seulement le prince pouvait entendre, sous la soie de son domino, les

battements pressés de sa poitrine; il put voir aussi deux larmes furtives briller dans les yeux de celle qui venait de se jeter à ses genoux.

— Encore une fois, madame, reprit-il en la relevant avec douceur, ce n'est pas là votre place. Que vous me refuseriez de voir vos traits, voilà qui est juste, puisque nous sommes à l'Opéra, mais au moins j'ai le droit de savoir ici votre nom pour l'apprendre moi-même dès ce soir au roi.

— Monseigneur, balbutia Isabeau, mon nom comme mon visage doivent rester mon secret, trop heureuse d'avoir pu m'acquitter envers la reine d'un devoir que tout gentilhomme français lui eût rendu à ma place. Un hasard providentiel m'a livré le secret de ces misérables, mais ce n'est point un hasard qui m'a fait entrer ce soir au bal, monseigneur, car il y a deux mois que je cherchais l'occasion de vous parler...

— Vous!

— Moi, monseigneur, arrivée depuis peu en France...

— Votre accent est créole, seriez-vous des colonies ?

— Des colonies, monseigneur, où, bien jeune encore, j'appris à entendre bénir votre nom. Et cependant ce nom si digne qu'il soit, monseigneur, de la vénération et de l'amour de ceux qui le prononcent, ce nom a été là-bas fatal à l'un de vos serviteurs, à un homme qui aurait donné son sang pour vous et qui, bien avant moi, se fût précipité sur le lâche assez osé pour coller un pareil écrit sur une loge royale!

— De qui voulez-vous parler?

— Un gentilhomme, monseigneur, que vous aimez autant que vous-même, d'un noble cœur que l'on a calomnié, comme l'on calomnie à cette heure ma souveraine... Mais lisez d'abord ce pamphlet, que, dans mon trouble, j'oublie de présenter à Votre Altesse. Peut-être exige't-il de vous des mesures promptes, répressives, et l'histoire que j'ai à vous raconter vous importunerait en ce moment.

En parlant ainsi, la mulâtresse tendit au prince le papier qu'elle tira de son domino. Le comte d'Artois se leva et s'approcha de l'un des candélabres de la loge...

— Cela est infâme... reprit-il après avoir lu; insulter une femme, la reine! une reine de France! Ce pamphlet sortirait-il donc de la même main?... Non; celui-ci a dû être forgé au Palais-Royal... Mais par qui? Morande est à Londres. Morande est banni, et les autres créatures du duc d'Orléans n'ont rien de cette bave et de ce style. La reine, ô la reine! mais c'est le second libelle que l'on ose ici vomir contre elle; jusque-là, ce n'était qu'à moi et au roi qu'on s'adressait. Oui, je m'en souviens, il y a de cela deux ans; un écrit injurieux parut aussi contre la reine. Il était d'un ami, d'un homme que j'avais admis dans ma familiarité. Jeune encore, et déjà trouver autour de moi le poison de la calomnie! Mais le ciel m'a vengé; cet ami est mort; cet ami a fui la France, et je n'ai pas eu la douleur de livrer à la justice du roi l'infâme qui m'avait trahi! Cette fois encore, c'est peut-être sous le masque de l'amitié que se cache un traître; c'est du sein de la cour même que part l'offense. Ah! Dieu m'est témoin que si elle ne regardait que moi, je répondrais à cette bassesse par le mépris! Mais il s'agit de la reine, de la reine que l'on accuse de conspirer, parce qu'elle est étrangère! On l'accuse de vouloir affamer le peuple; on veut que la cherté des blés soit son œuvre! La reine, la reine de France accusée par ses sujets! Mais, oh! non, continua le prince, combattu à la fois entre la surprise et la douleur, ce ne sont point les sujets de Sa Majesté qui l'accusent! Le duc d'Orléans est ici, et il faudra bien qu'il me réponde, lui qui se tait!

L'agitation du prince, sa douleur concentrée, son trouble incessant, tout donnait à cette scène un caractère de solennité si imposant qu'Isabeau demeurait anéantie... La noble figure qu'elle avait alors devant les yeux appartenait à une grande et illustre génération de monarques. Alors il y avait à l'approche d'un héritier du trône une impression si réelle et si soudaine que toute parole serait pâle et impuissante pour la peindre.

Quand une personne du sang royal de France était devant vous, on éprouvait je ne sais quelle conviction irrésistible et profonde de sa puissance. Dieu avait de bonne heure marqué ces élus de la gloire et du malheur d'une auréole douce et sainte. A l'altération des traits du prince, Isabeau comprit tout ce qu'il devait souffrir; elle eût voulu boire avec amour les larmes qu'elle ignorait devoir être suivies de tant d'autres. Cependant le prince avait écrit à la hâte quelques lignes au crayon et les avait confiées à l'un des valets de service. Sa physionomie exprimait une sorte de contentement intérieur. Les grilles de sa loge étaient fermées, mais à travers leur réseau doré, il pouvait voir l'effet que son message allait produire sur le front de la reine. Imposant silence à sa douleur, il la prévenait qu'il quitterait la salle de l'Opéra dans un quart d'heure, et il lui offrait un carrosse pour regagner son palais. Il ajoutait que se trouvant retenu dans sa loge pour affaire considérable, il priait Sa Majesté de l'excuser, si, comme Asmodée, il ne lui montrait pas du doigt les originaux de la fête. La présence de la reine retenait en effet au bal les plus brillantes mascarades de cette nuit, et, malgré l'heure avancée, chacun ne songeait qu'à l'intrigue et au plaisir.

II

L'humble contenance de la femme qui demeurait en sa loge comme une personne abîmée dans les profondeurs de ses réflexions jetait alors le prince dans un étonnement singulier; évidemment, pour lui, elle n'était pas de la cour, et cependant il y avait en elle une distinction et une élégance particulières. Le prince avait cru d'abord à quelque rapprochement banal autorisé par le masque, et il se préparait à reconnaître dignement l'acte généreux d'une inconnue; mais peu à peu ses idées changèrent, il se trouva distrait, à son insu, de sa propre douleur; par l'affliction profonde de celle qui lui parlait. Avant de commencer le récit qu'elle devait faire, les sanglots brisaient sa poitrine, tout son corps tremblait, et il semblait qu'elle-même fût coupable. Rassurée bientôt par l'exquise bonté du prince, elle s'enhardit, et après avoir désigné au comte d'Artois le gazetier Morande comme l'auteur de cet odieux pamphlet :

— Maintenant, ajouta-t-elle, monseigneur, c'est à vous de faire ici un acte de double justice : je viens de vous nommer un coupable, mais je dois aussi rappeler à votre souvenir un innocent. Je suis du Cap, et c'est au Cap, monseigneur, que j'ai connu le fidèle serviteur dont je vous parle. Cet homme, c'est le comte de Lucenay!

— Le comte de Lucenay, s'écria le prince en se levant; mais c'est lui, madame, c'est lui qui, le premier, se rendit coupable, il y a deux ans, contre moi, d'une offense pareille à celle de ce misérable à la solde de mes ennemis! Seulement, le comte de Lucenay était gentilhomme...

— Gentilhomme, monseigneur, et, comme tel, croyez-le, incapable de l'oublier. Monseigneur, reprit Isabeau en se jetant aux genoux du comte d'Artois, votre religion a été surprise; monseigneur, le comte de Lucenay est innocent!

— Madame... répondit le prince en cherchant à dominer une indicible émotion, ne me parlez jamais de cet homme!

« Il m'en coûte de vous refuser la première grâce que vous me demandez, mais je le dois! »

A ces mots, le prince sortit brusquement de la loge. A peine sorti, la bonté de son cœur reprit le dessus, et des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux.

— Monsieur d'Heirneville, dit-il à voix basse à l'un de ses gentilshommes, connaissez-vous le domino que je laisse dans ma loge?

— Je l'y ai vu entrer, monseigneur, mais rien ne me met sur la trace.

— Monsieur d'Heirneville, vous devez suivre cette personne..... Demain vous lui porterez ceci de ma part.

Et le prince remit à l'officier une bague qu'il tira lui-même de son doigt.

— Si cette femme est malheureuse, qu'elle se réclame de moi avec ce bijou, ajouta-t-il.

Pendant que le prince échangeait ces paroles avec M. d'Heirneville, Isabeau était retombée sans force sur les coussins de la loge royale; la malheureuse ne voyait plus, sa langue demeurait collée à son palais.

— Et pas une preuve! répétait-elle en mordant de rage le satin de sa robe, pas une preuve, mon Dieu! qui puisse convaincre le prince! lui si bon, lui en qui j'avais placé toutes mes espérances! Oh! la comtesse de Lucenay ne m'avait que trop dit la vérité! Le comte est regardé ici comme un parjure, un infâme. Oh! pour que le prince n'ait pas pardonné, il faut qu'il le croie plus coupable encore que ces lâches... Et moi, moi, je l'ai connu cependant, je l'ai vu là-bas... je le vois encore chaque nuit dans l'angoisse de mes rêves! Lui, coupable! lui, oh! non jamais!

Et, soulevant la barbe de son masque, Isabeau pleura amèrement. Un bruit de voitures se faisait entendre dans la rue, la reine et le prince venaient de quitter le bal. Peu à peu la foule des masques s'éclaircissait, peu à peu le tumulte faisait place à un froid silence.

— Mon Dieu, s'écria la mulâtresse en tombant alors à deux genoux, mon Dieu, vous que j'invoque dans ce lieu profane où je suis venue — vous savez pour quel motif — donnez-moi la force d'accomplir ma mission! Me voici tombée dans un monde où tout est piége, un monde que je n'ose sonder... La tristesse serre mon cœur, les larmes m'étouffent en songeant aux ennemis que j'ai à combattre. J'ai promis à ma bienfaitrice de m'acquitter; je lui ai promis de faire réhabiliter la mémoire de son époux. Mémoire auguste et chère, mémoire vénérée que je porte encore brûlante au fond de mon cœur! Oui, c'est dans un bal pareil que devait briller autrefois ce noble jeune seigneur qui fut mon maître; c'est pour une offense pareille à celle du lâche Morande que sa mémoire fut flétrie! lui, comparé à Morande; lui, mon Dieu!... Ah! si les fleuves de mon pays, si les sentiers de la case où il arrêta tant de fois le bâton du maître levé sur nous pouvaient parler! Mais non, rien ne parle ici que la délation, la haine, l'injustice le comte de Lucenay est un misérable aux yeux de tous!

En prononçant ces mots, à peine articulés, Isabeau semblait jeter un regard en arrière; elle était en proie à une sorte d'extase frénétique.

L'atmosphère embaumée de cette loge, le silence qui succédait au bruit, le spectre de cette fête, morte si vite, tout avait plongé la mulâtresse dans une torpeur qu'elle essayait vainement de secouer... Il fallait qu'une grande et généreuse pensée fît vibrer alors les cordes de son cœur pour qu'elle se trouvât encore soutenue dans l'égarement de son désespoir et qu'elle rencontrât dans sa volonté un remède à sa douleur. Epuisée, vaincue, elle ouvrit la porte de la loge, et se précipita sur l'escalier, clairsemé de masques rares. Le froid du matin commençait déjà à la saisir, quand elle appela son carrosse d'une voix faible. Le cocher était à son poste; un jour d'ardoise éclairait la rue de Bondy. La mulâtresse, enveloppée d'un long châle des Indes, commença à ne plus rien sentir ni rien entendre. Un sommeil lourd, absorbant, ferma ses brunes paupières; mille images confuses tourbillonnaient alors devant son regard. Le carrosse toucha enfin la rue Saint-Louis au Marais; le marche-pied s'abaissa.

L'hôtel qu'occupait Isabeau dans cette rue était entre cour et jardin. Deux valets accoururent bientôt recevoir leur maîtresse, que leur brusque apparition réveilla de sa léthargie momentanée.

Presque au même instant, une persienne du premier étage donnant sur la rue s'ouvrit doucement, et une délicieuse tête de jeune fille se montra... L'inquiétude la plus vive était peinte sur tous ses traits, et au cercle bleuâtre étendu sous son œil charmant, on devinait qu'elle avait dû attendre et veiller. — Isabeau la rassura d'un geste, puis elle pénétra rapidement dans sa chambre...

Un homme à cheval, et couvert du masque qu'il portait à l'Opéra, avait cependant suivi le carrosse; Isabeau ne le vit pas arriver près d'elle et se tenir quelque temps en extase sous la fenêtre à laquelle il supposait l'avoir elle-même entrevue.

Le lendemain, vers les quatre heures, un coup léger retentissait à la porte de la mulâtresse, et un jeune officier, en habit des plus galants, descendait d'un charmant vis-à-vis doré, pendant que son laquais lui déroulait d'un air obséquieux le marchepied, tout en maugréant contre le froid.

— Madame est-elle visible? demanda l'inconnu à un domestique nègre qui traversait alors la cour.

— Oui, monsieur... ou monseigneur... répondit le noir. Excusez-moi si je dis monsieur ou monseigneur... mais comme je suis aveugle...

Le jeune gentilhomme put vérifier en effet ce que venait de lui dire le nègre. C'était un vieillard dont les cheveux blancs et crépus ressemblaient à de la laine, il se dirigeait vers le jardin.

— C'est que j'allais, sauf votre respect, à la serre de mademoiselle, voyez-vous.

— Mademoiselle, se dit le jeune homme, je ne m'étais pas trompé! Oui, c'est bien elle que j'ai aperçue hier à cette fenêtre, une charmante tête, des yeux comme mademoiselle Rosalba n'en fait à aucune

femme de la cour dans ses pastels; je brûle de la voir et de l'entendre!

Le nègre marchait devant le jeune homme, il marchait seulement avec précaution et avec ce tact merveilleux qui est la véritable science des aveugles. Il introduisit bientôt le visiteur dans un salon octogone décoré avec un luxe dont jusque-là peu de tapissiers du temps se fussent douté, car il consistait surtout dans une étoffe de tenture d'un goût exquis, tenture venue des Indes en droite ligne, et en jardinières de bois de rose ornées de plantes exotiques. Les fenêtres de cette pièce donnaient sur un jardin de quelques toises, mais dont le pinceau du décorateur avait habilement dissimulé les murs sous un treillage où les plus radieux oiseaux des tropiques étalaient leurs ailes brillantes comme des saphirs. Dans le fond de cet eldorado en miniature dont chaque arbre était alors par malheur poudré à blanc, en raison de l'hiver, le regard distinguait la vue de Sainte-Marie à Saint-Domingue, et, sur les côtés, différents aspects de la ville du Cap. A défaut d'autre végétation impossible dans ce jardin exigu, on avait prodigué sur les murs de cette paisible enceinte, les tamarins et les citronniers, le bambou et le palmiste. A l'extrémité s'élevait une serre en forme de galerie à travers de laquelle notre jeune gentilhomme pouvait observer une famille d'oiseaux rares, hôtes ailés, écrins mobiles et vivants qu'un rayon du soleil pâle dorait alors avec complaisance.

— Vous admirez tout cela, j'en suis sûr, dit le noir au nouveau visiteur; il est de fait que cela doit être bien beau, car le portier m'a dit qu'on y avait peint Sainte-Marie, ma paroisse... Je donnerais bien ce qui me reste à vivre pour la revoir en peinture, ne fût-ce qu'un jour... Ce n'est pas que j'y aie encore beaucoup d'amis, ajouta l'aveugle, en se parlant à lui-même; mais j'ai encore là-bas une pauvre vieille sœur qui aurait besoin de moi. Il est vrai que mademoiselle est bonne, mademoiselle m'aime bien, et comme je suis ici son protégé, voyez-vous, je lui ferai passer, bien sûr, quelque argent... Oh! oui, je lui en ferai passer.

— Ajoute donc ce louis d'or à ce que tu veux lui envoyer, reprit le jeune homme, et cours prévenir ta maîtresse que je l'attends...

— Un louis d'or, monsieur, un louis d'or! peste! est-ce bien vrai que vous ne me trompez pas? un louis d'or à moi Socrate? Vous le voyez, j'aurais dû vous dire monseigneur au lieu de monsieur... oh! ma vue, ma maudite vue!...

Le vieillard venait de placer la pièce du jeune homme dans son gousset, tout en remerciant son bienfaiteur inconnu, quand un valet de chambre en livrée orange entra dans l'appartement.

— Ce n'est pas ici votre place, vieux Socrate, allez arroser les fleurs de mademoiselle. Est-ce à un aveugle de votre façon qu'il convient de faire le clairvoyant, et savez-vous seulement la couleur du vis-à-vis de monsieur.

— Si j'ignore la couleur du vis-à-vis de monseigneur, repartit Socrate en grommelant, je sais toujours celle de son argent, monsieur de La Pierre; vous êtes avant moi ici, parce que je suis aveugle, mais il n'en a pas été toujours de la sorte... n'importe, je sais ce que je sais, et je m'en vais...

— Qui annoncerai-je? demanda La Pierre au jeune homme, lorsque le vieillard fut sorti.

— Un gentilhomme de monseigneur le comte d'Artois, allez.

Le valet s'inclina, et le vicomte d'Heineville (car c'était lui) s'en fut mirer son habit à l'une des glaces de l'appartement.

— Par ma foi! vicomte, se dit-il d'un air satisfait, il faut convenir que tu es heureux! Tu n'as que vingt ans à peine, et te voilà lancé du premier coup, sans que tu t'en mêles; hier tu t'ennuyais comme un mort à ce bal de l'Opéra où, grâce aux morceaux de carton noir ou rose qui couvrent les gens, tu n'as pas eu la moindre petite aventure, et aujourd'hui ton prince te députe en ambassadeur vers une charmante inconnue! si Richelieu ton maître (car il prétend l'être, ce vieux beau de Richelieu!) te voyait comme je te vois, là, dans cette glace, il te trouverait l'air lumineux au possible. Tu as les dents blanches, le nez bien fait, tu possèdes quelques écus, grâce au comte d'Heirneville, ton père, qui ne t'en laisse pas chômer; mais pour de l'esprit, ah! voici le cas d'en avoir! que vas-tu dire à ce domino du bal d'hier, à cette créole, car maintenant, j'en suis sûr, c'est une créole. Oui, cet appartement, ces cactus, ce perroquet par dessus le marché, ce nègre que j'ai vu!... Ma foi, je n'ai pas été aux colonies comme mon père, mais je me mettrai bien vite au courant! j'ai bien fait, parbleu, de ne pas me nommer à ce grand gueux de valet, pour deux raisons d'abord : la première, c'est que je commence un siége dans les règles et qu'il serait indécent qu'un héros vînt dire son nom tout de suite; la seconde, c'est que je ne me soucie nullement que mon brave père sache la chose... il a sur moi des idées... Ma mission est écrite, et ce n'est qu'à monseigneur seul...

Le vicomte d'Heirneville arrangeait encore devant la glace quelques boucles rebelles de sa coiffure, quand un léger frôlement de robe se fit entendre à deux pas de lui... Il retourna la tête vivement, un peu confus de s'être vu surprendre en flagrant délit de fatuité, puis il recula tout à coup en se trouvant alors devant la mulâtresse.

Isabeau portait une robe d'étoffe blanche, à longues raies, qui faisait encore ressortir la couleur brune de sa peau, ses bras étaient nus et chargés d'anneaux entre lesquels il y en avait un fermé par un magnifique rubis d'Orient. Deux perles d'énorme grosseur étaient suspendues à ses oreilles, et une chaîne en filigrane d'or décrivait autour de son cou des cercles pareils à ceux d'un jongleur de l'Inde.

La mulâtresse avait alors trente-six ans. A cet âge, Isabeau conservait encore le charme indéfinissable des filles de son pays; l'admirable éclat de ses dents, la grâce nonchalante de sa personne, le timbre émouvant de sa voix et surtout une pénétration infinie dans le regard, en faisaient une créature extraordinaire. Fidèle au mauvais goût habituel de sa caste, si elle recherchait pour sa toilette les couleurs vives et tranchées, elle rachetait du moins cette exagération de costume par une profusion et une richesse de dentelles qui eurent étonné à Paris, même la femme d'un financier. Elle balançait alors en main un charmant magnolia, tiré sans doute de la serre que le comte avait entrevue...

— Veuillez m'excuser, monsieur, dit-elle alors au jeune homme, si je vous ai fait attendre... et cela contre mon gré! je n'étais pas seule, mais enfin me voici libre...

La stupeur du vicomte était à son comble; ce n'était pas là certainement la femme du balcon, celle qu'il avait entrevue la veille à la suite du bal. Comme Isabeau se tenait debout devant lui en avan-

çant un fauteuil, le vicomte se prit à penser que ce pouvait être une soubrette.

— Au fait, se dit-il en se ravissant, c'est la mode; toutes les dames ont des négresses? Celle-ci, pour être importante au premier abord, doit aimer à causer comme toutes les Lisettes blanches ou noires de bonne maison. Il faut que je l'interroge.

— Mademoiselle, reprit-il, je suis un homme bien mal tombé, je l'avoue; je suis sûr que je dérange votre maîtresse.

— Ma maîtresse! répondit Isabeau un peu piquée; asseyez-vous donc, monsieur, c'est moi qui suis ici la maîtresse; vous êtes chez moi.

Le vicomte tomba de son haut.

— Quoi! c'est vous, madame... ou mademoiselle... qui vous trouviez hier revenir en carrosse... ici... du bal de l'Opéra?...

— C'est moi, en carrosse, ici.

— Vous étiez au bal, et vous avez parlé à une personne...

— J'ai eu cet honneur, reprit Isabeau avec tristesse.

— Vous aviez un domino gris-de-perle?

— Le voici, dit-elle, en écartant un rideau.

— La personne en question était un domino rose.

— C'est vrai.

— Alors, c'est bien à vous, poursuivit le vicomte avec un air accablé, c'est à vous... que je dois remettre ceci de la part de Son Altesse. C'est moi qu'elle en a chargé.

Et le vicomte tira de sa basque un objet soigneusement cacheté qu'il remit à Isabeau. La négresse le reçut; et l'ayant dégagé de son enveloppe, elle trouva la bague que le prince avait confiée à d'Heirneville. Isabeau considéra la bague froidement; aucun étonnement, aucun signe de joie ne se fit jour dans ses traits...

— Au moins, s'est-il souvenu de moi! murmura-t-elle, après un instant de réflexion; mais ce n'est pas là ce que j'espérais!

— Je me suis acquitté de mon message, repartit le vicomte, maintenant il ne me reste plus qu'à me retirer.

Et le vicomte se disposait à lever le siége et à rejoindre sa voiture, après une aussi malheureuse ambassade, quand le son d'une harpe retentit soudain à l'étage supérieur. La gamme sonore se prolongea une seconde, puis elle s'éteignit bientôt sous un mouvement vif et impatient comme celui d'une jeune élève que sa leçon ennuie ou fatigue. Un instant après, une délicieuse jeune fille parut dans l'appartement.

— Quand je le disais, s'écria le vicomte en frappant les mains, voilà le domino de monseigneur, le domino gris-de-perle, le vrai, le seul domino! Vous êtes sa soubrette jaune, encore un coup, et ce vous est déjà beaucoup d'honneur, ma chère amie. Allons, cessons ce jeu et rendez à mademoiselle la bague que monseigneur m'a chargé de lui remettre...

Isabeau toisa le comte avec un tel air d'autorité, que le jeune homme demeura convaincu de la sincérité de la mulâtresse.

Emu, transporté à la vue de la nouvelle personne dont l'aspect l'éblouissait, il fut quelques moments dans un tel trouble qu'il put à peine articuler une excuse.

L'aimable enfant, devant lequel se trouvait le vicomte, était bien fait, à coup sûr, pour déconcerter, par sa merveilleuse beauté, un ambassadeur plus résolu que d'Heirneville... Elle était coiffée d'un simple madras de couleur, sous lequel ses cheveux semblaient emprisonnés à regret, une robe lilas composait toute sa parure. Des yeux d'un azur charmant, une taille souple et fine, une bouche sur laquelle il sembla, tout d'abord, au jeune vicomte, que les colibris des îles devaient se poser, étaient ses moindres agréments; elle était créole dans toute l'acception du terme, créole par une beauté native, qui porte avec elle son parfum comme la fleur; créole par le geste, par le regard, par l'organe. D'Heirneville interrogeait vainement ses souvenirs, et il ne se rappelait avoir vu nulle part à la cour tant de grâce et de fraîcheur. Elle s'avança vers la mulâtresse avec une agilité de biche et avant que celle-ci n'eût pu seulement remuer les lèvres, elle lui sauta au cou et l'embrassa devant le vicomte...

— Quel est cet étranger? demanda-t-elle à voix basse à Isabeau.

— Un gentilhomme qui avait à me parler. Mais pourquoi donc avoir quitté ta leçon?

— Mon maître de harpe marie sa fille aujourd'hui, et je n'ai pas cru devoir le retenir plus longtemps. Cela doit être si amusant, un mariage! continua-t-elle en arrêtant ses deux yeux bleus sur le vicomte.

— Moins amusant, mademoiselle, que le bal où vous assistiez peut-être hier.

— Le bal de l'Opéra? Oh! je n'y suis point allé, monsieur; mais c'est égal, cela doit être ennuyeux.

— Ennuyeux, pourquoi? demanda le vicomte.

— Dame! pour moi, du moins; si tu crois, bonne mère, que je me suis couchée pendant que tu étais là!

Ce mot de *bonne mère*, adressé à la mulâtresse, fit passer un frisson de glace dans les veines du vicomte. Il lui semblait injuste qu'une si ravissante créature fût la fille de la femme qu'il examinait alors avec un sourire d'étonnement et de dédain. La couleur d'Isabeau marquait son front comme une véritable flétrissure; celui de la jeune personne, bien qu'il fût empreint d'une transparence fauve, ordinaire au climat des tropiques, ne semblait point au vicomte d'Heirneville accuser autant l'esclavage.

Son col aussi délicat que le col d'un signe, sa peau douce et nuancée de bleus reflets formait un contraste avec celle de la mulâtresse; mais le vicomte ne se rappelait pas non plus, sans un véritable effroi, plusieurs histoires qui couraient alors la capitale au sujet des colonies. Une jeune et charmante personne était sur le point de contracter mariage à la Guadeloupe ou à Saint-Domingue, et le jour de l'hyménée un nègre marron était venu révéler à l'assemblée qu'elle était fille de couleur à la septième génération. Cette marque ineffaçable de l'esclavage avait changé bien vite les fiançailles joyeuses en un deuil profond; la pauvre enfant était revenue de droit à l'habitation du comte de Noé.

Le jeune vicomte ne contemplait donc pas Isabelle sans une secrète frayeur; peu à peu, cependant, ce sentiment fit place à la bienveillance et à l'intérêt. La grâce naturelle de cette belle créole, sa voix modulée, sa langueur suave disposaient le vicomte à une admiration tacite.

Toutefois il ne pouvait s'expliquer le luxe de cette maison, les pierreries de la mulâtresse et l'atmosphère enivrante qu'il respirait. Comme il est difficile de se former une idée sur une simple entrevue, d'Heirneville aima mieux penser que ces deux femmes étaient des aventurières venues du Cap ou de la Pointe-à-Pitre; il bâtit dans sa tête un roman

commode, et s'imagina que l'intrigue, la vénalité, le jeu, peut-être, étaient l'unique ressource des deux femmes qu'il avait devant les yeux.

Paris était alors le théâtre de fortunes pareilles; il suffisait à l'appétit blâsé du public que l'on eût quelque parenté secrète avec un singe, avec Astaroth ou Cagliostro, pour que l'on dût réussir. C'était le temps des étonnements; aussi le vicomte trouva-t-il plus simple et plus court de ne pas s'étonner du tout. La contenance altière et presque morose d'Isabeau, qu'il voyait alors pour la première fois de sa vie, lui parut un jeu calculé, la naïveté de la jeune fille, une condescendance aux idées de la mulâtresse. Cette beauté presque idéale d'Isabelle l'avait d'abord ébloui; il en vint peu à peu à la trouver comédienne. Une angoisse horrible, inexplicable, tenaillait pendant cet examen le cœur de l'idole ingénue, et ses longs cils demeuraient abaissés sur ses joues plus pâles. Le vicomte n'avait d'abord été pour elle qu'un futil objet de curiosité et d'attention; Isabeau s'était divertie à examiner sa figure, son habit, ses cachets de montre; peu à peu elle en eut peur. Une lèvre imberbe de Richelieu était bien faite pour l'intimider. Elle ne le vit pas sans une secrète anxiété percer du regard les profondeurs de son âme; ce roué de vingt ans avait déjà du mépris, un mépris profond, enraciné, pour toute vertu, et cependant, au fond du cœur, il était loyal et bon; mais alors chaque jeune homme se croyait obligé de bonne heure à prendre un masque : alors l'incrédulité ou le sarcasme était de bon air.

Habitué de bonne heure à toutes les prodigalités, le vicomte d'Heirneville était loin cependant d'être aussi coupable et aussi perverti; il n'aimait que les chevaux, le jeu et le luxe. On ne se souvenait pas de l'avoir vu lever son verre contre le ciel comme don Juan, il ne raillait point les cheveux blancs de son père et semblait au contraire un fils respectueux et soumis. Les côtés sceptiques du dix-huitième siècle l'avaient à peine atteint, grâce à une franchise innée de caractère, et tout au plus pouvait-on lui reprocher sa fureur d'anglomanie et ses paris aux courses des Sablons. Léger, vaniteux, il rêvait seulement une distinction hyperbolique en toutes choses; il applaudissait de toutes ses forces aux folies du prince de Galles, et tenait à honneur d'avoir montré le premier à Longchamps un carrosse en porcelaine. Une tournure distinguée et je ne sais quel parfum inné de gentilhomme étaient sa meilleure excuse. Mais la protection de M. le duc de Penthièvre, grand veneur de la maison du roi, avait été sans nul doute sa recommandation la plus efficace près de monseigneur le comte d'Artois, qui se l'était attaché de bonne heure parmi les gardes de la porte, dont le capitaine était, cette année là, M. le marquis de Bercy. Le jeune vicomte devait se voir bientôt à la tête d'une haute fortune, et on le citait dans Paris comme l'un des plus riches et des plus aimables héritiers sur qui l'œil d'un père ou d'un tuteur pût s'arrêter avec complaisance.

Isabeau l'envisageait alors avec non moins de curiosité qu'Isabelle, seulement cet examen cachait des pensées toutes différentes. La mulâtresse interrogeait chaque ligne de cette physionomie de jeune homme, comme une sorcière suivrait celle d'une personne qui la consulte. Au premier abord, elle avait trouvé dans le vicomte un air de fatuité qui lui déplaisait; sa mission l'avait chagrinée, et elle ne doutait pas que d'Heirneville eût voulu l'humilier devant Isabelle. Le jeune homme n'avait point dit son nom, et cette réticence avait paru cacher un piége à celle qui le recevait. Isabelle était pour la mulâtresse un trésor si précieux que, sauf cet étranger, nul seigneur ne pouvait jusque-là se vanter de l'avoir vue. Elle demeurait cachée, enfouie chez elle, comme une perle en son écrin. La présence du vicomte, et surtout l'admiration que lui causait le seul aspect de la jeune fille, jetaient alors Isabeau dans une vague inquiétude. Elle n'ignorait pas les façons des roués d'alors; aussi se résolut-elle à mettre elle-même un terme à cette entrevue; elle ne répondit au visiteur que par des monosyllabes glacés. Le vicomte s'en aperçut, et comme il tenait sans doute à se montrer en tout un adepte des beaux de la ville.

— Par ma foi, mesdames, s'écria-t-il en se dandinant et en chassant le makouba qui barbouillait alors son nez d'une poudre fine et brune, je puis dire que, pour ma première ambassade, le prince en agit fort libéralement envers moi. S'il a tenu d'aventure à me faire voir les colonies, je suis ici calciné à l'avance par le rayon de vos yeux; s'il m'a voulu d'autre part envoyer au Marais comme Christophe Colomb ou comme Vespuce, pour y découvrir ce que Paris a de plus parfait, il ne se trompe pas davantage. Vous êtes deux princesses de roman! parole d'honneur! Son Altesse m'avait chargé d'assurer l'une de vous de sa protection, ajoutant que, si elle était dans le besoin, elle n'avait qu'à tourner cet anneau comme celui de Cygès... Mais, grâce à Dieu, rien ne vous manque, vous avez ici une maison charmante, et je me fais fête d'y venir, malgré tout le danger qu'il y a pour moi à vous revoir.

Et le vicomte d'Heirneville fit claquer sur cette phrase ses doigts chargés de bagues, il se pavana dans le délicieux uniforme qu'il portait, et attacha son regard triomphant sur Isabelle.

La mulâtresse ne tarda pas à relever le gant que lui jetait le vicomte.

— Il se peut, lui dit-elle après une pause, que ce que vous venez de nous dire, monsieur, soit écrit déjà quelque part, en ce cas, j'en sais gré à votre mémoire. Permettez-moi seulement de trouver cette invitation, que vous vous faites à vous-même, en dehors de nos usages; un si grand empressement a de quoi nous surprendre, et nous n'avons aucun droit à vos visites. Solitaires et tristes, nous vivons ici d'une vie qui brave le reproche, de grâce, ne nous condamnez pas à l'encourir. Vous appartenez au prince, monsieur, ce n'est pas ainsi que s'exprimait votre seul, votre véritable maître. Encore une fois, le soupçon peut être aujourd'hui de mise parmi les jeunes désœuvrés, mais, grâce au ciel, nous pouvons le défier! Nous sommes étrangères, demeurez aussi étranger à nos habitudes; nous ne sommes pas, nous ne devons pas être rangées par vous dans la classe de celles qu'on méprise. La calomnie s'attaquera à notre existence, je ne le prévois que trop, mais Dieu nous voit et nous juge!

L'amertume ironique dont ces paroles d'Isabeau portaient l'empreinte, firent bientôt rentrer le jeune vicomte en lui-même; il craignit d'avoir froissé une personne qui, après tout, disposait peut-être de celle qu'il aimait déjà. Une pâleur étrange s'était répandue sur les traits d'Isabelle, à cette sortie de la mulâtresse; elle semblait implorer alors M. d'Heirneville.

— A Dieu ne plaise, reprit-il, que je paie aussi mal votre hospitalité. Je ne suis pas, madame, ajouta-t-il, en se retournant vers Isabeau, un créole de vos

îles; je n'ai point voulu abuser ici de l'aristocratie de mon nom; ce nom, je sens que j'ai fait une faute de vous le cacher; mais comme, après tout, une aventure de bal masqué sent toujours le roman, je n'étais pas mécontent de filer aussi le mien. A dater de ce jour, je suis, je veux être votre défenseur. Disposez donc de moi, et si jamais vous réclamez l'appui du vicomte d'Heirneville...

— D'Heirneville! murmura la mulâtresse, d'Heirneville! vous vous nommez d'Heirneville!,..

— Je voudrais avoir un nom qui vous agréât, mais en vérité, il m'est difficile, vous en conviendrez vous-même, d'en changer. Le vicomte d'Heirneville garde la porte de Son Altesse; encore un coup, c'est moi, et je ne prends pas le nom d'un autre...

Isabeau n'écoutait plus déjà le vicomte, mais en revanche, elle concentrait sur lui tout le feu de son regard. L'ambre de sa peau venait de faire place tout d'un coup à une pâleur mortelle, sa voix se mourait sur ses lèvres, sa poitrine se gonflait.

— D'Heirneville! continua-t-elle dans une sorte d'égarement maladif, oui, c'est bien ce nom, c'est lui!...

Et la mulâtresse se rejetant en arrière sur son fauteuil, plongea de nouveau dans l'âme du jeune homme par un regard pareil à celui de l'alligator. Vainement le vicomte cherchait-il à éviter la puissance magnétique de cette prunelle; il lui semblait que cette peau noire cachait le feu. La nuit était venue, et le valet de chambre venait d'apporter un candélabre allumé; la silhouette brune d'Isabeau se détachait sur la tapisserie de la chambre, tapisserie du Cap semée de mornes et d'oiseaux fantastiques. Le vicomte crut un instant avoir affaire à quelque bohémienne qui voulait peut-être l'intimider.

— Vous avez un oncle ou un père en France, lui dit-elle, sans que son regard cessât d'obséder celui du jeune homme.

— Mon père seul me reste, répondit-il, de la voix d'un homme qui eût tremblé machinalement devant un juge. Il loge, comme moi, à l'hôtel d'Heirneville...

— Il suffit, vicomte d'Heirneville, reprit-elle alors; nous nous verrons!

Elle prononça ces mots avec un tel accent de solennité, que le jeune homme demeura muet quelques secondes. Son humeur ordinaire reprit bientôt le dessus, et s'adressant à Isabelle, que cette scène ne paraissait pas surprendre alors moins que lui :

— Madame votre mère, dit-il à voix basse, est peut-être superstitieuse. Elle aura vu mon père ou peut-être mon aïeul un vendredi. On dit que les femmes du Cap ont là-dessus des idées fort arrêtées. Quoiqu'il en soit, mademoiselle, vous voyez qu'elle ne me chasse pas, bien au contraire! puisqu'elle tient à me voir et à me parler, et que votre présence la gêne peut-être; je me ferai, dites-le lui, un devoir de revenir demain après la chasse de Meudon. Souffrez-vous que, pour l'instant, j'aille reprendre mon service?... Je vous quitte, mais, puisqu'à présent vous savez mon nom, vous n'ignorez pas que vous avez un ami de plus.

Le vicomte salua et se retira aussitôt; Isabelle le suivit des yeux. Pour la mulâtresse, elle ne le vit pas même s'éloigner, absorbée comme elle l'était alors dans un monologue intérieur, et qui tenait du délire. Ses sourcils se rapprochaient en effet de temps à autre comme deux arcs d'ébène; son œil était fixe, et elle poursuivait des mots sans suite en regardant les crépitements du foyer. On eut dit vraiment qu'une pensée fatale et inexorable l'accablait, car elle ressemblait, par son immobilité glaciale, à un fétiche. Tout d'un coup elle se leva, et, par un geste à la fois doux et résolu, elle ordonna à Isabelle de la laisser seule. La naïve enfant avait vu tant de fois sa mère en proie à ce frissonnement maladif qu'elle se hâta d'obéir, sachant que la mulâtresse recherchait, en de pareils moments, la solitude la plus grande. Un léger nuage de préoccupation plissa son front d'ange, et elle essuya une larme furtive.

Demeurée seule, Isabeau courut à un petit meuble en bois des îles, elle y saisit un coffret dont la triple serrure ne la rassurait pas sans doute assez, car il était lui-même soigneusement enveloppé d'une serge noire.

Isabeau avait le coffret, elle en tira une miniature de diamants de la plus belle eau. La mulâtresse baisa le portrait à plusieurs reprises, et se contenta de les admirer au feu des bougies... En reportant ses regards sur le fauteuil occupé l'instant d'avant par le jeune vicomte, un sourire d'espoir ineffable éclaira ses lèvres; elle joignit les mains comme si elle eût entrevu un rayon dans sa misère, puis cachant le coffret sous un châle rayé qu'elle jeta rapidement sur ses épaules, elle sonna et demanda son carrosse.

— A l'hôtel d'Heirneville, cria-t-elle à son cocher, pendant que ses chevaux l'emportaient.

III

Une semaine s'était écoulée, et l'intérieur de cette maison n'avait guère subi de changement. Isabelle y poursuivait, comme à l'ordinaire, le cours de ses études, car les meilleurs maîtres lui avaient été donnés; la mulâtresse n'épargnait rien pour qu'elle devînt une jeune fille accomplie.

Par une singulière délicatesse d'attention, Isabeau n'entrait jamais dans la chambre de sa fille, quand un maître choisi par elle lui donnait leçon, non qu'il y eût chez la mulâtresse inaptitude à s'instruire, mais il lui semblait qu'Isabelle devait seule avoir en partage ce qui peut plaire et charmer; elle se contentait de jouir de son perfectionnement et de ses progrès.

Dans l'amour d'Isabeau pour cette jeune plante, plus rare et plus admirable à ses yeux que toutes celles des tropiques, il entrait un respect mêlé d'anxiété; il lui semblait si naturel que l'on dût adorer Isabelle, qu'elle frissonnait par moment à l'idée qu'on pourrait aussi la lui ravir. De là des précautions infinies et renaissantes; Isabelle sortait à peine et ne sortait jamais qu'avec Isabeau; pour le vieux nègre Socrate, il ne la quittait pas d'une seconde, à moins que ce ne fût pour s'occuper encore d'elle. La mulâtresse avait dans ce noir infirme une confiance autorisée sans doute par le temps; elle l'avait connu à Saint-Domingue, et le même vaisseau les avait tous deux ramenés en France.

Socrate était aveugle; mais Socrate aimait Isabelle comme le chien blessé aime son maître. Son plus grand bonheur était d'entendre Isabelle jouer de la harpe et lui chanter quelques airs créoles du Cap; le vieillard se sentait alors rajeuni; la musique lui rappelait tout. Diverses circonstances avaient influé sans doute, d'une façon puissante sur sa vie, car, en écoutant les mélodies de la jeune fille, il nommait souvent des lacs oubliés, des mornes habités jadis par lui, mais jusque-là enfuis et perdus dans ses souvenirs.

Veuillez m'excuser, monsieur, dit-elle alors au jeune homme. — Page 28, col. 2.

Quelquefois encore, en touchant la main d'Isabelle par aventure, il s'arrêtait tout à coup, respirait l'haleine et l'air répandus comme un parfum autour de l'aimable enfant, et se mettait à pleurer.

— Qu'as-tu donc, Socrate? lui demandait alors Isabelle.

— Oh! rien, moi... mam'zelle... rien... moi, pas me plaindre, je me souviens!

A plusieurs reprises d'autres actions du vieil aveugle avaient sérieusement surpris Isabelle... Un jour qu'elle filait des sons et perlait des cadences à son ordinaire, Socrate lui avait dit :

— Voyez-vous, mam'zelle, il y a des instants où je vous vois, et alors vous n'êtes pas seule.

— Comment cela?

— Oui, tenez, aujourd'hui, avait repris Socrate comme en extase, vous avez près de vous une personne en belle robe blanche; elle a des ailes, et elle vous écoute chanter!

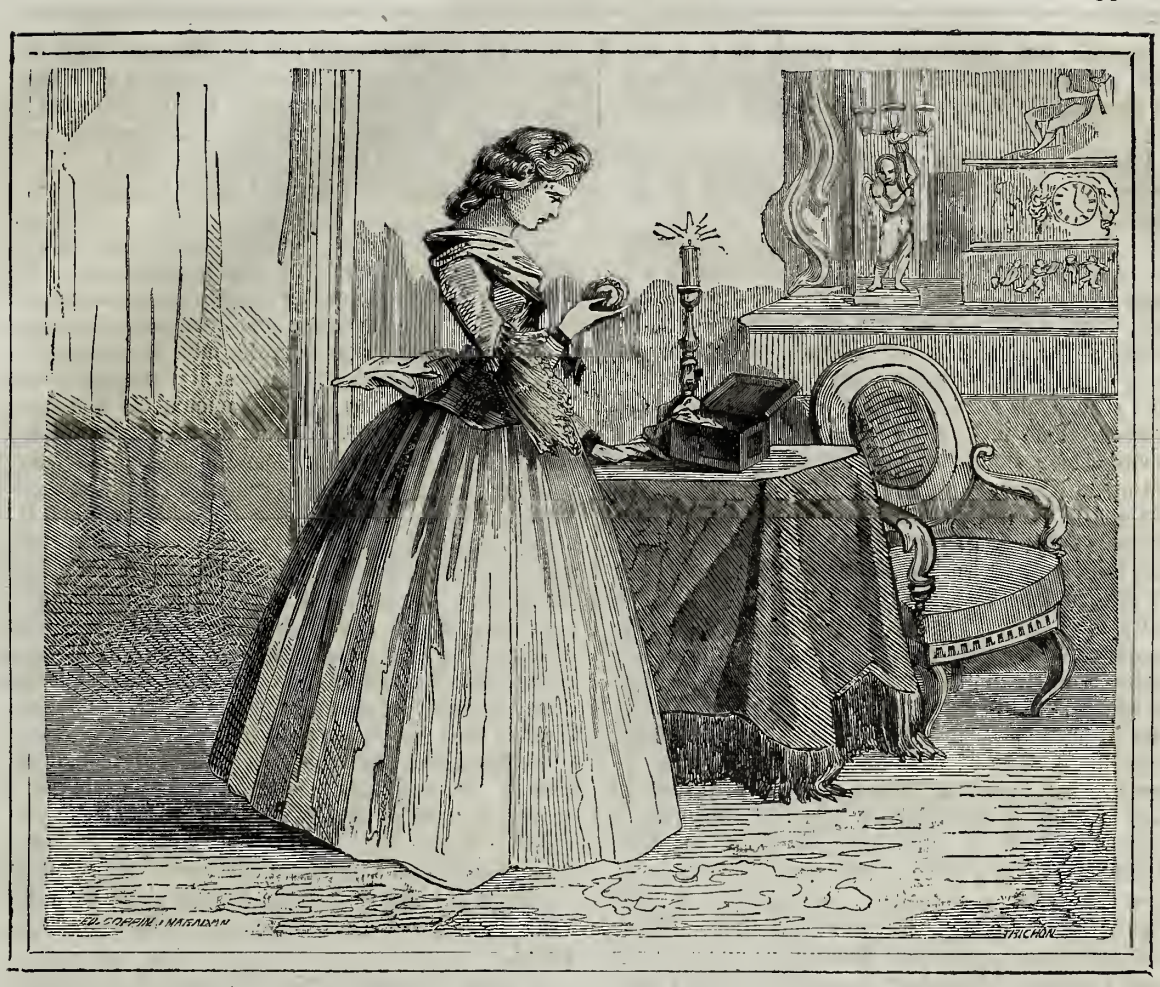
Et le nègre montrait du doigt celle qu'il croyait voir; malgré le bandeau éternel qui couvrait ses yeux, il s'approchait de cette ombre imaginaire, et il se mettait à genoux en marmottant des mots inintelligibles. Isablelle avait fini par le croire fou.

Sa mère, après tout, n'aimant que ce seul domestique, Isabelle l'aimait aussi; les autres laquais étaient au nombre de trois, et la jeune fille leur adressait rarement la parole.

— Et vous avez raison, reprenait Socrate enchanté de ce qui était pour lui une véritable préférence, les autres vous voient, et c'est bien assez pour qu'ils soient contents; moi, mam'zelle, je ne puis vous voir, et c'est pour cela qu'il faut toujours me parler.

La maison dans laquelle vivait Isabeau avait un grand luxe d'intérieur; on eût dit un palais éclos pour Isabelle sous la baguette d'une fée noire. Mais aussi Isabelle était le plus bel oiseau de cette cage dorée; elle seule répandait la vie et le mouvement dans ce silence. Elle avait des fleurs des îles sur lesquelles son arrosoir seul jetait parfois des perles de rosée, des herbiers charmants qu'elle feuilletait comme autant de livres, une harpe qui donnait chaque matin au pauvre Socrate l'idée d'un beau nid de rossignols, et puis, si elle sortait peu, la belle enfant, en revanche, elle s'occupait beaucoup. Parmi tous ces maîtres, Isabelle n'avait eu garde d'oublier celui de peinture, ses progrès, dans cet art, étaient déjà avancés. A tous ces efforts studieux et vrais, la mulâtresse répondait souvent par un sourire dans lequel perçait la tristesse, elle couvrait parfois ses yeux de son éventail, et dans ses yeux roulaient alors deux grosses larmes.

— Pourquoi pleurer, bonne mère, demandait alors Isabelle avec une charmante petite moue, est-ce que mes progrès te font de la peine? Tout ce que j'apprends ne te revient-il pas de droit? Songe donc que je dois me dépêcher, j'ai perdu là-bas tant de temps! Tu sais, il est vrai, que je ne m'occupais guère aux colonies qu'à me faire de bonne heure des jalousies de cannes ou de roseaux pour préserver mon teint du hâle. Dame! j'étais déjà un peu coquette! Tandis



Elle en tira une miniature. — Page 31, col. 2.

que toi, ton madras sur la tête, tu courais agile au marché, bravant le soleil et la chaleur, et tu m'en rapportais les plus beaux fruits! Et puis te souvient-il que nous n'avons pas toujours été heureuses? Toi, surtout, car pour moi tu te dépouillais de tout. Isabelle, voici une jolie jupe orange, Isabelle, voici des pendants d'oreilles, Isabelle, tu dois marcher avec des souliers et des bas fins, tu dois prendre ce parasol. — Et cependant, bonne mère, tu sais que les mulâtresses vont pieds nus, tu sais qu'elles n'ont point l'ombrelle aux franges de soie. Tu allais bien, toi, les jambes en sang par les ronces et les cailloux.

— Ah! je regrette ce temps-là, murmurait la mulâtresse en fixant sur Isabeau un regard plein d'amertume, je n'avais pas vu encore échouer mes espérances! j'étais pauvre, mais j'ignorais l'avenir, et mon avenir est désormais en cet enfant, ajouta-t-elle avec un soupir. Fasse le ciel qu'il ne soit pas à jamais brisé!

La tristesse d'Isabeau plongeait par instant la jeune fille dans un dédale de superstitions chagrines; elle craignait que ce luxe, cet intérieur brillant ne recouvrissent l'emprunt et les sacrifices pénibles. Isabelle avait seize ans, et jamais sa mère ne l'avait mise dans le secret de sa fortune. Elle se souvenait des mauvais jours et de la misère, mais aussi elle se rappelait le changemant complet survenu dans leur état; ce changement datait de dix mois à peine. Elle aimait Isabeau d'un amour saint et profond; il lui fallait ce visage penché chaque soir sur sa couche, pour qu'elle pût s'endormir. Jusque-là, Paris n'avait pas eu d'influence sur ses habitudes; elle en avait à peine effleuré les joies. Il n'y avait guère que la promenade qui lui plût vraiment jusque-là, et cette promenade se bornait pour elle à un jardin fort proche, au paisible enclos de la place Royale. C'était là qu'Isabeau venait de la conduire un dimanche, quand la jeune fille rentra avec elle, les traits en désordre, les lèvres crispées, le front pâle. Un chagrin violent bouleversait son beau visage; elle poussa vivement la porte de la serre où se tenait le vieux Socrate, qui jouait alors avec un magnifique chien de Terre-Neuve. A la vivacité de sa démarche, Socrate comprit bien vite que sa jeune maîtresse devait souffrir; il connaissait en effet la franchise et l'impétuosité de son caractère, et plus d'une fois sa décision l'avait étonné.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle? demanda l'aveugle en cherchant à saisir la main d'Isabelle... Et mais, vous tremblez! continua-t-il en comptant les pulsations de cette jolie main.

— Socrate, cher Socrate, je viens d'avoir assez d'empire sur moi pour cacher mon trouble à ma mère; elle repose, je crois, car c'est le moment de sa sieste; mais à toi, Socrate, oh! à toi, je veux tout dire.

— Parlez, mam'zelle, parlez... mon Dieu! vos mains sont brûlantes! Encore une fois, nul ne peut venir ici, et, à défaut de mes yeux, j'ai ceux de Marf, mon chien.

Isabelle tira légèrement le verrou de la serre; puis, glissant comme une ombre à travers les haies de plantes, elle fit asseoir auprès d'elle le vieil aveugle.

Isabelle commença ainsi, après s'être remise d'elle-même du premier mouvement de trouble qu'elle éprouvait :

— Tu sais, mon bon Socrate, que je n'ai jamais eu de secret pour toi, depuis dix mois bientôt que nous nous connaissons, et ma mère te connaît avant moi. C'est à Saint-Domingue que je t'ai vu pour la première fois; mais, hélas! Socrate, tu ne pus me voir, tu étais privé depuis seize ans de la lumière! Ah! si tu avais pu lire ce qu'il y eut de joie et de bonheur dans mon regard dès que je te vis; je compris bien vite qu'il me venait un ami dans notre détresse. Chose étrange! ma mère ne pleura plus dès que tu vins avec nous; notre foyer te reçut, notre maison fut la tienne. Le navire qui nous ramenait tous trois en France avait pour moi des brises et des parfums pleins d'attraits. En approchant de cette terre dont j'avais souvent entendu parler, je croyais aborder une île magique. En ce lieu, me disais-je, où du moins je serai libre, ma pauvre mère ne gémira plus des dédains forcés dont nous accablaient au Cap ou à la Guadeloupe tant de créoles orgueilleux et durs; la France, c'est la terre de liberté, c'est l'oasis du désert, c'est l'étoile adorée vers laquelle se tournent les yeux de l'esclave, la contrée de Dieu, la patrie qui n'est point marâtre. Ainsi j'aimais la France comme une sœur qu'on aspire à voir et à connaître, je l'appelais de mes vœux; toute petite, hélas! je l'avais aimée. Tu vas voir maintenant, mon cher Socrate, ce que c'est que cette France si hospitalière à la douleur. Nous sommes sorties ce matin avec ma mère pour jouir un peu de ce soleil si rare ici; je donnais le bras à Isabeau, et nous avons pris le chemin de notre promenade ordinaire. La foule était grande, une foule compacte comme il s'en serait faite une à la porte d'un théâtre. Plusieurs marchands attirés par le gain étalaient aux yeux, autour de ce jardin de la place Royale, des étoffes et des colliers. Attirée par l'une des belles écharpes dont les couleurs chatoyantes lui rappelaient sans doute les colonies, ma mère s'avança pour en marchander une sous les arcades. Plusieurs personnes étaient assises en ce lieu sur des chaises et jouissaient du coup d'œil que leur présentait la promenade. Au moment où ma mère marchandait l'étoffe dont elle voulait sans doute me faire présent, — je le voyais bien à ses yeux, — un jeune homme est venu insolemment la lui disputer : ce jeune homme donnait le bras à une femme; ma mère a voulu se récrier; mais lui, se tournant alors vers moi et me montrant avec mépris un châle plus modeste :

« — Ceci, a-t-il dit, est assez bon pour une mulâtresse, pour la fille d'Isabeau!

« Tu peux juger, Socrate, de l'indignation de ma mère à ces paroles outrageantes; elle s'est vue entourée, cernée par la foule, et moi, je n'ai eu que le temps de prendre son bras. Pendant ce tumulte, auquel se mêlait la voix arrogante de plusieurs laquais, ravis sans doute de chercher dispute aux nôtres, il m'a semblé voir... oh! c'est ici, Socrate, que j'ai besoin de tout mon courage, il m'a semblé voir un officier qui s'approchait de l'injurieux chaland et lui parlait avec fermeté. Ce qu'ils ont pu se dire, je l'ignore; mais il me souvient aussi qu'à la Guadeloupe, j'ai vu deux créoles se prendre ainsi sous le bras comme ils l'ont fait, après s'être parlé du même air, et l'un d'eux seul est revenu, l'autre était mort! Maintenant, Socrate, comprends ma douleur, ce jeune officier, c'est le vicomte d'Heirneville! »

— Le vicomte d'Heirneville? quoi? vous avez vu, vous croyez?...

— J'en suis trop sûre, cher Socrate. Tu sais que, depuis sa première entrevue avec ma mère, il a été autorisé par elle à continuer ici ses visites; ma mère éprouve même une secrète joie quand elle l'entend annoncer, et moi, bon Socrate, moi, je partage en ceci les idées de ma mère... Il est si jeune et déjà si brave! Il est bon, ce qui vaut mieux, car hier encore, je le sais, il s'est informé de toi, mais tu étais malade et tu n'as pas pu descendre au salon... Aussi, vois-tu, c'est moi qui dois te remettre son offrande... Voilà, a-t-il dit, pour la sœur du vieil aveugle! Il n'y a pas de mal à ce que l'on prie un peu pour moi sur une terre de laquelle me vient ce que je possède, ma fortune, mes biens, mon rang, car tu ne le sais peut-être pas, toi, mon bon Socrate, le vicomte d'Heirneville était cousin de ce pauvre M. de Lucenay, dont ma mère a le portrait. Mais que fais-tu donc, Socrate? tu parais refuser ce qu'il te donne. C'est de bien bon cœur pourtant!

— Mam'zelle, reprit l'aveugle, après un instant de silence, je suis bien fâché de vous désobliger, croyez-le, mais je ne dois rien accepter de M. le vicomte d'Heirneville... Il y a plus, voyez-vous, continua Socrate dans un état d'exaltation impossible à rendre et qui effraya presque Isabelle, je le hais, je veux le fuir, et s'il ose jamais m'offrir de l'argent!...

— Es-tu fou, mon vieux serviteur? M. d'Heirneville n'a jamais prétendu t'humilier. Ses intentions sont pures, et ton dédain, ta répugnance en cette occasion m'affligent. Ce jeune homme aime ma mère; il a vainement essayé de l'introduire auprès du comte son père; toutes ses démarches ont jusqu'ici été inutiles. Lui en voudrais-tu, ainsi qu'elle, de ce qui n'est sans doute qu'un hasard? Le comte a une place dans la maison de monseigneur le duc d'Orléans, mais sa santé chancelante le tient souvent dans une de ses terres. En vérité, je ne puis concevoir ton aversion pour une personne que ma mère et moi nous nous faisons un plaisir de distinguer. Et c'est quand il se bat peut-être pour nous, à l'heure qu'il est, c'est quand il expose ses jours...

— Pour cela, mam'zelle, il ne fait que son devoir, un officier!

— Oui, tu connais la sévérité de la cour pour les duels. Son Altesse elle-même, monseigneur le comte d'Artois, qui avait à venger un affront que sa loyauté et son courage ne lui permettaient pas de laisser impuni, blâmerait, chez un de ses gentilshommes, un exemple qu'il s'est vu à regret forcé de donner lui-même.

— Je sais ce que je sais, mam'zelle, répliqua le vieillard en levant les mains avec angoisse... Je sais que vous ne pouvez, que vous ne devez point aimer M. d'Heirneville.

— Et qui te dit que j'aime le vicomte! objecta Isabelle, vivement piquée. Ma mère le reçoit, et il s'est encore employé l'autre jour pour elle auprès de monseigneur le comte d'Artois. Mais le prince allait partir pour Fontainebleau, et il s'est contenté de le remercier d'avoir bien rempli sa mission. Vous êtes d'étranges gens, vous qui demandez à un pau-

vre jeune homme de faire réussir vos moindres démarches! Le pourrait-il seulement? Ne sommes-nous pas ici, comme au Cap, injuriées, méprisées? Un insolent, un roué, ne vient-il pas nous livrer en pâture aux désœuvrés, aux méchants? une mulâtresse! a-t-il dit. Et cependant, Socrate, toute mulâtresse que je suis, mon miroir me dit que je suis aussi belle que ces femmes blanches qui m'entourent. Ne suis-je pas blanche, moi aussi, Socrate? voyons, parle, me trouves-tu digne des mépris que l'on me prodigue? Non, ma figure n'a même rien, n'est-ce pas? de ces filles du Cap, mes compagnes; ma vue ne glace pas le sourire, mes joues ne portent point l'empreinte éternelle de l'abaissement et de la pâleur. Sur le navire où nous nous trouvions, des passagers m'ont dit que j'étais aussi blanche que les Françaises leurs sœurs; il y a même des moments où je surprends en moi des instincts tout étrangers. Et d'ailleurs, mon bon Socrate, le vicomte lui-même n'eût-il pas détourné sa vue de moi, au lieu de tenir, chaque fois qu'il vient ici, ses regards fixés sur les miens? non, ce miroir ne ment pas, non; regarde-moi dans la transparence de son cristal, mais regarde donc! ajouta-t-elle en entraînant le vieillard vers une glace qui formait le fond de la serre.

« Ah! j'oubliais, reprit-elle avec un mouvement de dépit, j'oubliais qu'il est aveugle!

« Mais à défaut de lui, continua-t-elle en arrachant feuille à feuille les blanches pétales d'une marguerite et en se parlant à elle-même, comme si elle eût voulu se rassurer, il y en a d'autres qui me disent assez que je suis jolie; non, je ne me suis point abusée sur les intentions de M. d'Heirneville; il m'aime, lui, il m'aime; et hier encore, lorsque je chantais en m'accompagnant de ma harpe, n'a-t-il point osé me le dire? En sa présence, cependant, je ne sais quel frémissement singulier agite ma mère; elle a tour à tour l'air de le haïr et de l'aimer. S'abaisserait-il en songeant à moi? Hélas! oui, peut-être, aux yeux du monde et des discoureurs de mon pays; mais, encore une fois, je suis libre ici, libre en touchant la terre de France, et il saura bien, lui, faire respecter ma liberté!

« Ma liberté! ajoutait alors la naïve enfant; mon Dieu! dans les mornes du Cap, habités par moi, n'étais-je donc pas libre comme l'oiseau des savanes? Quand ai-je senti le poids de l'esclavage? Quand ai-je vu se lever le fouet du commandeur, dont Socrate m'a souvent parlé? Non, ma mère elle-même, attachée jadis, m'a-t-elle dit, à l'habitation du comte de Lucenay, ne ployait plus déjà sous le joug lorsque je suis née : un incendie arrivé chez son maître l'avait affranchie; l'habitation avait été brûlée, saccagée de fond en comble. Je suis née libre, oui, tout le monde me le dit; le vicomte peut donc m'aimer sans crainte. Dès que je l'ai vu, j'ai senti vibrer, au fond de mon âme, une corde inconnue à moi jusque-là; il m'a semblé que c'était à lui que Dieu remettait, à l'avenir, le soin de me protéger! Hélas! j'ignorais seulement qu'il dût s'exposer si tôt pour moi, car, je n'en puis douter, il se bat, il me venge à l'heure qu'il est! Ma mère ne l'a pas vu; mais, moi, j'ai tout pressenti et je me suis tue. Mon Dieu! s'il était vrai qu'il ne dût pourtant revenir que pour me mépriser et me fuir! »

Cette dernière réflexion semblait avoir brisé le courage de la jeune fille; éperdue, tremblante, elle regardait tristement Socrate, qui demeurait immobile depuis quelques secondes, comme un homme que la foudre aurait frappé!

— Elle aime d'Heirneville! répétait tout bas l'aveugle; elle ne sait pas, elle ne peut savoir!...

En ce moment, un bruit léger retentit à la porte de la serre; les oiseaux de la volière, effarouchés par ce son, battirent des ailes. La porte s'ouvrit et donna passage au jeune vicomte, qu'Isabeau accompagnait.

A la pâleur étrange répandue sur le visage du jeune homme, à sa main cachée dans l'entournure de sa soubreveste, Isabelle poussa un cri : d'Heirneville était blessé! La mulâtresse voulait le faire asseoir sur un fauteuil de cannes, mais il se jeta soudain aux pieds d'Isabelle avec des signes du plus violent désespoir.

— Eh bien! oui, dit-il, mademoiselle, je me suis battu pour vous. Ne parlons pas, je vous prie, d'une légère égratignure. J'ai fait mon devoir; mais il y a par malheur quelqu'un qui me rappelle au sien envers lui, et les devoirs d'un fils ne sont pas de ceux qu'on élude. Mon père m'avait fait suivre; il me mande à l'instant même. Que veut-il m'apprendre? je ne le prévois que trop, à l'horrible crainte qui s'empare de moi; mon père, le comte d'Heirneville, arrive pour moi seul de sa terre; il est accompagné de son procureur et veut me parler.

— Il arrive! il est ici! s'écria Isabeau, dont le regard brillait alors d'une flamme singulière.

— Il m'attend à son hôtel, reprit le vicomte d'un son de voix altéré.

— Je ne vous quitte plus, mon cher vicomte! j'irai, oui, je veux aller avec vous chez le comte d'Heirneville! reprit vivement la mulâtresse. Jusqu'ici, vous le savez, toutes mes démarches n'ont abouti à rien pour pénétrer jusqu'à votre père; vous-même n'avez pu lever les obstacles; aujourd'hui, vicomte, j'attends de votre générosité, de votre bonté pour moi... de me faire parler à M. d'Heirneville! Ce que vous venez de faire pour de pauvres femmes sans appui vous assure à jamais leur reconnaissance la plus profonde; cependant, vicomte, j'ose dire que l'entrevue tant de fois réclamée par moi entre M. votre père et Isabeau, la mulâtresse, est un service autrement précieux. J'ai passé les mers avec ce nom sur les lèvres, avec le souvenir de M. d'Heirneville au fond du cœur... avec une indicible ironie de sourire que le jeune vicomte n'eût pu sonder.

— Il m'est, hélas! impossible de vous conduire aujourd'hui jusqu'à mon père, reprit le vicomte avec tristesse; ce n'est que pour moi qu'il vient ici. Le comte d'Heirneville, dont la vie est pour moi-même un mystère et une énigme, veut de moi une chose qu'il lui importe d'obtenir; cette chose, continua le vicomte en regardant Isabelle, j'eusse pu la lui accorder, peut-être, il y a un mois; mais à présent, mais en ce jour... Mademoiselle, ajouta-t-il, il est inutile de feindre ou de vous tenir en suspens; mon père exige que je me marie dans huit jours!

Une pâleur subite venait de s'emparer d'Isabelle aux dernières paroles du vicomte; l'âme de la pauvre enfant était prête à s'envoler sur ses lèvres; Isabeau la contint d'un regard à la fois sévère et doux. Le désespoir sincère d'Heirneville, sa grâce et son action courageuse attendrissaient alors jusqu'au fond de l'âme la mulâtresse. Peu à peu l'empire mystérieux reprit le dessus, et elle considéra le jeune homme avec une sorte de joie sauvage. Pour Socrate, il

avait écouté cette scène dans un silence glacé. Le vicomte ne sortit qu'après avoir assuré Isabelle de sa résistance courageuse aux ordres de son père; l'aimable fille ne lui répondit que par des soupirs et des sanglots. Chez les natures primitives, la passion n'a rien de fardé, les deux jeunes gens s'aimaient, et cet amour leur révélait déjà des obstacles infranchissables. Isabeau embrassa tendrement sa fille, puis, tirant Socrate à part, elle s'entretint quelques secondes avec l'aveugle...

L'hôtel du comte d'Heirneville avait les abords sombres et désolés d'un morne hôtel du Marais; il était situé dans la rue des Vieilles-Audriettes. Cette rue pacifique a subi aujourd'hui un bon nombre de transformations : d'abord l'étal d'un boucher, puis une foule d'autres replâtrages. L'hôtel du comte occupait le coin de la rue du Chanme, et les précautions extraordinaires dont s'entourait sa mystérieuse existence avaient éveillé de bonne heure la curiosité maligne des gens du quartier.

Le comte d'Heirneville était un ancien *beau* du Palais-Royal, de quarante-six à quarante-sept ans. Sa grâce, sa bonne mine, son esprit, en avaient fait de bonne heure l'un des complaisants de monseigneur d'Orléans; il était alors un de ses conseillers du conseil.

Une assez mince fortune lui donnait d'abord assez peu de droits, à lui, simple gentilhomme normand, de s'incorporer, pour ainsi dire, au meilleur rang du favoritisme et de la noblesse; mais l'amitié du duc avait suppléé à la médiocrité de ses avantages, jusqu'à ce que M. d'Heirneville se fût vu, il y avait au plus deux années, à la tête de biens immenses, après la mort de M. de Lucenay, son cousin; mort inexplicable pour ses amis eux-mêmes, et à laquelle chacun prêtait des circonstances aventureuses. Depuis ces deux années, l'existence du comte d'Heirneville était devenue le plus beau thème de broderies et de conjectures que l'on pût trouver. Le comte, en homme prudent, s'était soustrait de bonne heure aux explications et aux recherches; confiné dans un vieil hôtel du Marais, il n'y recevait guère que ses amis les plus intimes et son fils.

Les médisants, et la cour n'en manque guère, s'étaient d'abord égayés sur M. d'Heirneville; suivan eux, c'était un père avare et dur, un homme désolét des prodigalités de son fils; suivant d'autres, c'était un père indulgent et bon, fournissant, comme le plus honnête des caissiers, aux mille caprices du jeune vicomte. — Or, malheureusement, et comme on le verra par la suite de ce récit, rien de tout ceci n'était vrai.

Par son seul aspect empreint de sérieux et de dignité, le comte d'Heirneville représentait à la lettre un de ces gentilshommes durs et rogues du temps de la Ligue; on n'avait pas mémoire que l'un de ses valets lui eût manqué. Pour ses amis, il en usait prudemment, d'après le vénérable principe de Machiavel, qu'un verre de Malvoisie ou de Chypre vaut tous les amis du monde. Il lui arrivait souvent d'habiter seul son château de Brie, où il se tenait avec un intendant. Aux jours de fête, on invitait le curé; mais ce médecin de l'âme avait malheureusement compris de bonne heure qu'il n'y avait rien à faire avec le comte d'Heirneville; le comte, en effet, se vantait, d'après une folie alors trop à la mode, de n'être qu'un sceptique et un athée.

L'éducation du jeune vicomte Ernest d'Heirneville ne s'était que trop ressentie des dispositions de son père; il n'avait trouvé dans la bibliothèque du château que des livres marqués au coin de la moquerie religieuse, des pamphlets véritables de Voltaire ou de Laclos, comme si en ce temps misérable, où l'on s'attaquait déjà aux majestés de la terre, celle de Dieu lui-même n'eût pas dû se voir épargnée.

Le comte d'Heirneville défiait, par sa vie seule, l'examen des plus profonds; il était tour à tour incrédule et religieux à ses heures, ou plutôt, ce qu'il faut penser peut-être, — il se repentait déjà.

Son visage exprimait à la fois, par un rare contraste, l'alliance des passions nobles et mauvaises; c'était un homme de quarante-six ans, qui semblait déjà un vieillard. Vieillesse anticipée, stigmate affreux, que ces rides empreintes au front du comte d'Heirneville! Evidemment, ce seigneur avait été jeune et beau, fier et passionné; il n'avait pas obtenu sans peine ce degré d'égoïsme où il semblait se complaire. Parfois un nuage passait sur ses yeux, un frémissement étrange agitait son corps; sa mansuétude était factice et son sourire contraint. Il avait eu le vicomte d'un premier mariage, et depuis ce temps, malgré les instances de plusieurs nobles familles, malgré des propositions aussi avantageuses qu'illustres, le comte d'Heirneville n'avait pas voulu former de nouveaux nœuds.

Etait-ce donc pour une tombe ou une mémoire trop chère qu'il imposait silence aux mille sentiments qui pouvaient encore germer en lui? Les infirmités précoces l'avaient-elles amené à refuser un avenir qui est souvent le dernier rêve des vieillards? Chacun ignorait les motifs du comte, mais chacun se rappelait l'avoir vu risquer de grosses sommes au jeu, il n'y avait pas encore deux ans; essayer de tout, même de Saint-Germain et de Cagliostro, dont il avait tenu à honneur de se proclamer l'adepte, et tenir son fils unique en charte privée de sa terre. Le vicomte en avait d'abord murmuré tout haut, puis tout d'un coup, et par un revirement d'amour inexplicable, son père avait fourni lui-même complaisamment à ses dépenses, de façon à faire croire que sa dureté résolue cachait l'amour, et que, dans cette assistance, il entrait pour lui un orgueil particulier. En effet, le vicomte n'avait qu'à exprimer un désir, et sa volonté faisait loi; il était entouré de toutes les illustrations jeunes et superbes d'une vie active, dorée, pendant que son père habitait un vieux château. A de rares intervalles, le comte d'Heirneville venait pourtant à Paris; mais, comme nous l'avons dit, il s'y entourait alors de voiles et de ténèbres impénétrables.

Et d'abord, c'étaient des figures chagrines de valets, assez comparables, pour notre étourdi de vicomte, aux visages lugubres des domestiques de M. de Pourceaugnac. La livrée du comte était des plus sombres, et son appartement se ressentait lui-même de sa froide régularité. Une vieille carte de Saint-Domingue, des tableaux de famille, — un surtout dans lequel M. d'Heirneville était peint en intendant de la généralité du Cap, attiraient à peine le regard du visiteur. Des meubles fanés, une tapisserie du temps de Louis XIV, un escalier large mais humide, un jardin qui n'avait pas le moindre souvenir de l'arrosoir, des communs abandonnés, une cour où poussait l'herbe, tel était l'aspect offert par l'hôtel du comte. Une berline, dont l'attelage sa-ramentel faisait parfois sourire les habitants du

Marais eux-mêmes, le transportait aux jours dits jusqu'à la chambre du conseil de monseigneur le duc d'Orléans, avec lequel il aimait à s'entretenir. Parfois encore, on le voyait arriver brusquement de sa terre pendant la nuit, et il s'enfermait dans ce vaste hôtel comme en un sépulcre.

Ceux qui l'approchaient, et ces personnes étaient rares, pouvaient seuls témoigner de l'humeur altière et sombre du comte, qui ressemblait plus au reste à un moribond qu'à un être vivant. Aucun ne pouvait se vanter d'avoir le moindre empire sur son esprit, et son fils lui-même le redoutait à l'égal d'un spectre.

M. d'Heirneville ne parlait en effet au vicomte que fort rarement, et, dans chacun de ses gestes, dans la moindre de ses paroles, résidait pour le jeune homme un empire ténébreux et absolu.

Lorsqu'il entra pâle et triste dans la chambre de son père, lorsqu'il le vit seul et assis devant une immense table chargée de papiers, une terreur invincible s'empara du vicomte, et bien qu'il fût prévenu de l'unique motif de cette entrevue, il sentit ses forces le quitter.

— C'est vous, cher Ernest, dit le comte d'Heirneville en indiquant du doigt un siége à son fils, c'est vous que j'avais fait prévenir... vous êtes venu, c'est bien.

Le vicomte, à ces paroles, reprit un peu de courage.

— Mon fils, mon cher fils, continua le comte d'Heirneville, l'objet de cette entrevue est des plus graves; vous êtes jeune, mais vous n'avez pas d'avenir.

— Quoi! mon père, votre fortune?...

— Est soumise, Ernest, comme les meilleures, aux chances du hasard; mais rassurez-vous, ce n'est pas de votre fortune qu'il s'agit, c'est de votre père, de votre père qu'il faut aider aujourd'hui. Vous savez que toute votre fortune et la mienne proviennent de la mort du vicomte de Lucenay, notre parent à tous deux.

— Je le sais, mon père, le comte fut mon ami, un ami dont tout nous oblige à taire les fautes. Il en a fait une que le plus indulgent des pères ne saurait pardonner, il s'est rendu coupable envers la reine et le prince que je sers; vous me l'avez dit souvent, et, bien après vous, beaucoup d'ennemis du comte me l'ont répété.

— Le crime de Lucenay, notre parent, n'est, hélas! que trop vrai, reprit le comte d'Heirneville, après une pause glacée, et comme s'il eût cherché à faire un effort sur lui-même; vous ne l'ignorez pas, mon fils, mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que la concession de sa haute fortune, qu'eussent pu se disputer des collatéraux avides, est due en partie aux bontés de monseigneur le comte d'Artois. Touché de ma détresse, de mes larmes, de mes revers, le prince a daigné reporter sur vous l'attention dont il honorait le coupable, il m'a mis à la tête de cette périlleuse liquidation. Mes soins, mes efforts ont triomphé des obstacles, et je suis heureux de vous apprendre qu'aujourd'hui vous êtes le maître de la fortune du comte, votre cousin. Un scrupule honorable me retenait cependant, j'appartiens à la maison de monseigneur le duc d'Orléans, et il m'est cruel, je vous l'avoue, de devoir autant à l'un des frères de Sa Majesté.

« Le duc me dégage en voulant bien lui-même vous choisir pour femme une noble héritière d'Allemagne, dont la fortune surpasse la vôtre. C'est à ma sollicitation particulière qu'il a daigné faire ce mariage que vous accepterez, je n'en doute pas. La comtesse de Fersthauzen est riche, elle est même apparentée à cette cour; j'attends donc de votre sagesse et de votre amour pour moi de donner les mains à cette offre avantageuse. Attaché, comme je le suis, depuis longtemps, au parti de monseigneur le duc d'Orleans, je suis heureux de vous proposer, moyennant cette alliance, de l'avancement dans ses gardes. Officier de la maison du comte d'Artois, vous auriez peut-être vieilli chez le prince dans l'oubli, mais époux de la comtesse de Fersthauzen et protégé du duc, vous portez à une femme un nom et une mémoire sans tache. Hésiteriez-vous? J'attends!

IV

Le comte avait prononcé ces mots d'une voix si ferme, que le jeune homme se sentit d'abord ébranlé. L'union qui lui était proposée eût alors ébloui plus d'un gentilhomme à la mode; mais le vicomte était trop épris pour que les paroles insidieuses de M. d'Heirneville portassent coup. L'image d'Isabelle le charmait, et il avait encore cette chère image comme un ange de lumière devant les yeux. Résolu d'avance à tout supporter en vue d'elle, et se souvenant qu'il sortait en ce moment d'un duel des plus hasardeux, le jeune homme se révolta à la seule idée qu'un prince qu'il détestait pût intervenir dans la ruine de son bonheur.

— En vérité, mon père, j'approuve ici la délicatesse de vos procédés; mais vous ne sauriez m'imposer à la fois deux sacrifices. Deux amours, en effet, partagent mon cœur, et ces deux amours je ne puis les quitter qu'avec la vie. Le premier est celui d'un prince à qui je dois tout (vous venez vous-même d'en convenir ou plutôt de me l'apprendre), et je ne saurais me condamner envers un tel maître à l'ingratitude et à l'oubli.

« Jeune encore, je m'en souviens et il doit vous en souvenir aussi, son altesse royale monseigneur le comte d'Artois me prit dans ses gardes, et depuis ce temps des paroles de cœur et de bonté sont toujours sorties de ses lèvres : « Lucenay m'a trahi, disait-il encore hier, mais le cousin de Lucenay me vengera! » Et le prince ne se trompe pas, mon père; le prince a, dans moi, un de ces serviteurs dont le dévouement est la vie, ce n'est pas de l'exaltation que j'éprouve à le servir, c'est de la foi.

« Donner mon épée à un autre que lui, à un homme qui se fait un jeu d'une lutte basse et infâme avec le prince, jamais, mon père, jamais, ne l'espérez pas! Si vous voulez, ce que je ne puis croire, que la rougeur me monte au front, que le dédain m'opprime et que les justes colères des hommes de cœur me poursuivent, commandez, forcez-moi la main, vous êtes mon père, j'obéis. Je passerai, dès ce soir, au service de monseigneur le duc d'Orléans, je quitterai ce palais où le prince lui-même m'a appris à être fidèle; j'irai, ma femme au bras, remercier votre maître à vous de ce qu'il fait pour moi. Mais aussi, quand un de mes jeunes compagnons d'armes passera auprès de moi, il pourra me regarder et me dire en face : Tu es un lâche! Mon père, je suis le cousin de Lucenay, — son cousin, comme vous; c'est assez, croyez-le, d'une tache dans la famille. J'appartiens au prince, je ne le quitterai pas. Libre à vous d'assister aux conciabules secrets de monseigneur le duc d'Orléans contre la famille royale, libre à vous de pren-

dre l'hypocrisie pour le respect et la fausseté pour la droiture; je suis, je dois être du camp qui tient pour la France et pour le roi; ce n'est point une majesté coupable que je sers, ce n'est point un conspirateur déshonoré, c'est le digne frère de mon roi ? »

Le vicomte d'Heirneville s'arrêta; sa figure, sa voix, ses moindres gestes, pendant ces paroles, avaient eu ce caractère sacré, plein de grandeur instinctive qui fit plus tard les La Rochejacquelin et les Bonchamps dans les plaines de la Vendée.

Le comte d'Heirneville avait ressenti la blessure, mais il conservait la plus impassible des contenances. Un sourire sardonique et dédaigneux effleura sa lèvre, et il laissa tomber avec une nonchalance calculée cette interrogation de sa bouche :

—Voilà qui est bien, monsieur, mais vous ne m'avez parlé ici que d'un seul amour, et, cependant, à vous entendre, vous en avez deux. Certes, ce n'est pas moi qui désire éteindre le feu sacré dans votre âme, ce n'est pas moi qui vous empêcherai d'aimer le prince. Le duc d'Orléans vous rechercherait, non qu'il voulût faire de vous un instrument, comme vous semblez le croire, mais bien pour reconnaître et récompenser en vous le dévouement d'un père qu'il aime et protége! Au reste, je ne suis pas dupe de ce dévouement chevaleresque, et je voudrais savoir quelle est cette autre passion qui vous donne la force de résister à mes ordres.

Le vicomte parut déconcerté; il était venu de lui-même se prendre au piége, il avait déclaré à son père qu'il aimait quelqu'un; condamné par sa propre loyauté à lui répondre, il n'hésita pas et lui dit :

— Eh bien! oui, mon père, un autre amour s'est emparé de mon cœur. Je suis tendrement épris d'une personne qui a bouleversé mon cœur et mes idées, depuis quelques jours. Elle est jeune, elle est belle, elle a seize ans. Si je refuse le mariage que vous m'offrez c'est que je l'aime, mon père, c'est qu'à mes yeux ce n'est point une femme, c'est un ange!

« Elle arrive des colonies, ce sol enchanté dont vous m'avez si souvent parlé, c'est une âme naïve et douce! Sa beauté n'est rien près des trésors de son cœur, sa grâce éclipserait nos plus charmantes idoles. Quand je suis venu chez elle j'arrivais avec des paroles fardées sur mes lèvres, j'en suis sorti honteux et embarrassé. En un mot, mon père, si vous me condamniez à la perdre, ce serait moi que vous perdriez; ma vie c'est la sienne, et mon amour c'est le sien! Ah! si vous l'aviez vue plus belle que ces mille étoiles du ciel des îles, sous lequel, m'avez-vous dit, vous avez vous-même rêvé dans votre jeunesse, si vous pouviez savoir ce qu'il y a de charme dans sa voix, d'orgueil noble et doux dans sa démarche. Mon plus grand bonheur, mon rêve le plus cher serait de m'envoler avec elle vers ces rives inconnues, d'y cacher ma vie et de l'y servir avec amour! Elle serait si bonne, si filiale pour vous! Ce n'est pas elle, j'en suis sûr, qui vous laisserait veiller souvent la nuit de longues heures, consumer votre santé dans des veilles accablantes, elle aussi pénétrerait peut-être le secret de vos pensées; pensées qui vous pèsent et que, cependant, vous vous refusez toujours à me dire! Mon père, je suis votre fils unique, je n'ai pas de sœur, donnez-moi celle-ci, et je vous promets de vous apporter tant de bonheur, que votre vie ne sera jamais qu'une vie tranquille et douce! Laissez-moi donner mon nom à Isabelle, et vous pouvez être sûr que sa seule fortune me suffira... Gardez la mienne, mon père, c'est le bonheur qu'il me faut, et le mien sera le vôtre. »

Le vicomte avait mis dans ce tendre épanchement, une ardeur bien faite pour émouvoir le cœur de tout autre que le comte d'Heirneville, mais celui-ci persista dans sa morne immobilité.

— Amour de jeune homme, reprit-il avec une froide ironie. Vous êtes jeune et beau, mon cher vicomte, et vous avez un père qui ne se refuse jamais à vos caprices. Celui-ci a dû vous piquer, je le conçois. Une créole, sans doute une femme qui compte sur la nouveauté de ses attraits pour refaire ici sa fortune. De mon temps, elles nous distinguaient aussi, et nous leur en étions reconnaissants. M. de Lauraguais donna un jour une plantation de cannes et deux cents nègres à une fille de couleur qui, dans un souper, dansa devant lui le *bamboula*.

— Mon père... interrompit le jeune homme, froissé de cette raillerie.

— Comme je pense que votre idole a des talents non moins remarquables, soyez, monsieur, plus magnifique que le comte de Lauraguais, et donnez-lui votre habitation nouvelle du Blanc-Diamant, elle y gagnera cent nègres de plus!

Le sarcasme du comte venait de faire courir une mortelle pâleur sur le visage du jeune homme. Depuis longtemps il savait que la moquerie et le dédain étaient les armes habituelles de son père, mais cette fois le trait lancé touchait une personne qu'il aimait et respectait tout à la fois, une jeune fille que lui-même venait de venger d'une insulte.

Abîmé dans sa douleur et son désespoir et craignant de manquer au respect dû à son père, il se dirigea vers la porte de l'appartement. Cette sortie imprévue annonçait chez lui une décision trop ferme pour que M. d'Heirneville n'en vît point accroître le courroux qu'il contenait. Perdant alors toute mesure, il se leva subitement, et, marchant vers son fils, il le saisit par le bras.

— Restez, monsieur, restez; c'est votre père qui l'ordonne!

Un soupir étouffé sortit de la poitrine du jeune homme, sa blessure s'était rouverte sous la pression nerveuse du comte...

— Du sang! s'écria M. d'Heirneville, du sang!

En même temps le comte retomba sans force sur un fauteuil en se cachant le visage dans ses deux mains.

Depuis une seconde il paraissait en proie à une hallucination fougueuse... son regard se reportait tantôt sur son fils, tantôt sur la flamme ardente qui pétillait au brâsier de l'âtre.

— Du sang et du feu! murmura-t-il d'une voix sourde. Oui! ce sont eux..... je les vois..... ils ont été fidèles à mon appel, à ma vengeance... Courez par ici, courez! bien, la flamme se lève... le vent la pousse... Et la comtesse... ah! ah! la comtesse... je suis vengé!

Un rire aigu, strident, accompagnait ces paroles entrecoupées; pendant ce temps le jeune homme regardait son père avec angoisse. Le vicomte avait oublié sa blessure et s'occupait à peine de rebander le linge entourant son bras.

L'état singulier dans lequel se trouvait M. d'Heirneville, sa pâleur, son air hagard le remplissait de consternation et de frayeur. Ce n'était pas la première fois qu'il avait surpris dans le château de son père des bruits mystérieux et des plaintes étouffées; ce n'était pas le premier jour où il s'était aperçu

d'une sorte de dérangement mental dans les facultés de M. d'Heirneville. Quel impitoyable souvenir pouvait donc ainsi torturer son âme, quelle vision fatale passait devant les yeux de son père? En plusieurs occasions, le comte l'avait éloigné d'auprès de lui, il avait des manies étranges et inexplicables pour ses domestiques eux-mêmes. Ainsi, il y avait des jours où il ne pouvait souffrir la vue du feu; d'autres encore où l'aspect d'une épée nue lui faisait détourner les yeux. Le vicomte éprouvait déjà au fond de l'âme un sentiment de compassion généreuse, quand tout d'un coup son regard rencontra la foudre dans celui de M. d'Heirneville.

— Sors d'ici! cria-t-il en se levant, sors, misérable! Va, va-t-en, je n'ai rien dit!

Le jeune homme s'élança d'un bond vers la porte de l'antichambre, dont son père avait tiré le verrou, sans doute afin qu'ils fussent seuls en cette importante conférence. Éperdu, haletant, il appela les domestiques, et comme ils semblaient eux-mêmes consternés à la vue du comte dont l'écume couvrait les lèvres, il courut lui-même à la recherche d'un médecin. Puis, craignant le courroux et l'irritation de son père, il se jeta dans une voiture de place et se fit conduire chez Isabeau.

V

Le vicomte trouva la mulâtresse agenouillée au fond d'un petit boudoir qu'il ne connaissait pas jusqu'alors, et dans lequel Isabeau elle-même parut contrariée de s'être vue surprendre. La mulâtresse était à terre sur une natte, les yeux en larmes, les mains jointes. Le portrait devant lequel elle priait était celui d'un homme, du vicomte, et celui-ci n'eut pas de peine à le reconnaître.

— Lucenay! Lucenay! murmura-t-il en considérant la toile.

Le jeune comte de Lucenay, mort à l'âge de trente-six ans à Paris même, et après avoir perdu sa femme d'une manière affreuse aux colonies, était représenté dans ce cadre avec toutes les couleurs de la santé et de la vie; il avait alors vingt années. Un front noble, des yeux pleins de vivacité et de flamme, des mains si charmantes et si blanches qu'on les eût prises vraiment pour celles d'une femme, formaient les traits principaux de son ensemble, mais un sourire triste, et dans lequel semblait glisser un peu de son âme, paraissait témoigner de la défiance du comte dans l'avenir.

Peu d'hommes, en effet, avaient rencontré de plus cruelles épreuves et de plus poignantes douleurs que le comte de Lucenay, peu de natures avaient échoué plus tristement et plus vite.

— Comment ce portrait se trouve-t-il chez vous? balbutia le vicomte d'Heirneville.

Isabeau s'était relevée, elle avait essuyé les pleurs qui voilaient sa vue lorsque le jeune homme était entré; ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut que lui aussi était pâle, qu'il souffrait, et pouvait à peine se soutenir.

— Que vous est-il donc arrivé? lui demanda-t-elle avec intérêt, cette blessure se serait-elle rouverte; bon Dieu, oh! laissez-moi voir, monsieur le vicomte, nous autres femmes du Cap, nous savons panser et guérir; voyons votre bras!

— Je vous remercie, répondit le jeune homme, mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, encore une fois, c'est de ce portrait, Isabeau. Voici la première fois que j'entre dans cette pièce, ajouta-t-il, et j'y trouve l'image de mon parent, le comte de Lucenay!

— Oui, de votre parent, de votre cousin, M. de Lucenay, de celui enfin dont vous recevrez peut-être, ce soir même, les biens passés par sa mort entre les mains du comte d'Heirneville, votre père; car vous vous mariez sans doute, ajouta Isabeau, en cherchant à lire dans l'âme du jeune homme, vous vous efforcez de me cacher ce secret; je le vois à votre trouble...

— Je ne me marie point, reprit le vicomte; Isabeau, vous voyez en moi le plus malheureux des hommes!

— Vous, malheureux! et pourquoi? que manque-t-il au noble vicomte d'Heirneville, la jeunesse, la grâce, la fortune, en un mot, tout ce qui fait la vie belle! Hélas! celui devant lequel vous m'avez surprise les yeux en larmes, tout à l'heure, possédait aussi tout cela, et cependant il est mort! Mort, continua-t-elle, en mirant ses yeux fixes et chagrins dans ceux de cette toile inanimée.

— Isabeau, vous auriez connu le comte de Lucenay, vous l'auriez vu aux colonies, vous l'auriez aimé, peut-être... ajouta le jeune homme en baissant la voix d'un air touché.

— Oui, je l'ai connu, oui, je l'ai aimé, car il fut mon bienfaiteur plus que mon maître.

— Vous étiez au Cap lorsqu'un incendie, allumé par la main des nègres marrons?...

— J'y étais, dit Isabeau, dont le front prit à l'instant la couleur d'un linge pâle.

— Mon père m'a parlé quelquefois de cet affreux désastre; il se trouvait alors sur les lieux mêmes.

— Cela est vrai, monsieur le vicomte; il *s'y trouvait*, continua la mulâtresse avec une effrayante immobilité, en appuyant sur ce mot.

— La comtesse de Lucenay était, dit-on, une admirable personne... bonne autant que belle. C'est ainsi qu'on m'en a parlé.

— Bonne autant que belle, reprit Isabeau, avec des larmes qui se firent jour à travers sa voix.

— Vous pleurez, Isabeau? Je m'en veux d'avoir réveillé chez vous un souvenir douloureux, moi qui voudrais au prix de mon sang vous épargner le moindre chagrin. Lucenay était mon aîné de seize ans, lorsqu'il est mort, et il me fut à peine donné de le connaître. Quand je le vis la première fois, il arrivait alors d'Italie, et Son Altesse, monseigneur le comte d'Artois, venait de l'attacher à sa personne. Tout à coup, un jour, le bruit circula dans notre propre maison qu'il était l'auteur d'un pamphlet odieux contre la reine; il venait de croiser l'épée contre un mousquetaire nommé Brisacier, et cet homme, en mourant de la main du comte, avait déclaré que cet ignoble écrit était dû à Lucenay. Je vois encore ici la figure pâle de mon père, lorsqu'il m'apprit le premier, il y a deux ans, cette fatale nouvelle; Lucenay s'était battu à la frontière de Suisse, et mon père lui-même l'assistait dans ce duel. On s'attendait à le voir revenir en France pour se disculper; mais après le combat et cette accusation, il retint son passage sur un bâtiment qui devait se rendre aux colonies; avant de toucher Saint-Domingue il mourut dans la traversée. Depuis ce temps, on en parle à peine dans la famille, où son portrait même ne figure plus; jugez maintenant de ma surprise en apercevant chez vous ce portrait! Tout en désavouant, comme je dois le faire, et comme mon père le fait, une mémoire à jamais flétrie, j'avoue qu'il y a des moments où le

Tu sais, mon bon Socrate, que je n'ai jamais eu de secret pour toi.— Page 34, col. 1re.

visage de Lucenay me revient à la pensée, non comme l'ombre d'un coupable, mais comme celle d'un infortuné gentilhomme qui implore la clémence et le pardon!

— Et il n'en a pas besoin, soyez-en sûr, reprit vivement Isabeau; supposer une lâcheté semblable dans l'âme du comte, mais ce serait, monsieur, accuser vous-même votre propre sang, ce serait injurier toute la noblesse de France en la personne de M. de Lucenay! Croyez-moi, ajouta-t-elle avec un ton pénétré de douleur et d'amertume, votre parent ne fut pas coupable, monsieur; mais le vrai coupable, celui du moins que je soupçonne, existe, et c'est à moi de le découvrir! Oui, monsieur le vicomte, vous venez de me donner une preuve de votre dévouement et de votre courage; que diriez-vous si, moi, je vous en donnais une de ma discrétion et de ma pitié?

— Votre discrétion... votre pitié... que veulent dire ces paroles? répondit d'Heirneville en se redressant avec fierté; raillez-vous, Isabeau, ou prétendez-vous, égarée par votre amour... votre reconnaissance pour Lucenay, détourner de lui une accusation légitime?

— Dites injuste, monsieur le vicomte; si les preuves de l'innocence de M. de Lucenay me manquent; si je ne puis, moi qui lui dois tout, le laver encore, aux yeux du monde, d'une tache infâme, je puis du moins signaler déjà à la justice de Dieu, comme à celle des hommes, un autre coupable : c'est le comte d'Heirneville, c'est votre père!

— Mon père! murmura le jeune homme; quoi! vous osez accuser mon père! C'en est trop, madame; je suis ici chez vous; j'y étais venu pour dire un dernier adieu à Isabelle, c'est à vous que je l'adresse en me retirant. Oui, j'en conviens, mon père, il y a à peine un instant, vient d'être dur, injuste, emporté même avec moi; mais le laisser accuser, oh! non! expliquez-vous, madame, ou vous me ferez regretter de vous avoir pu défendre, vous vous ferez de moi un ennemi déclaré.

Le vicomte, en parlant ainsi, semblait en proie tout ensemble au découragement et à la fureur; il laissa tomber son bras sur la garde de son épée, puis il demeura absorbé quelque temps dans un silence douloureux.

— Il n'est peut-être pas encore temps, reprit Isabeau, de vous dire ce que vous avez le premier un intérêt véritable à ignorer. Ce que vous me demandez, vicomte, est courageux, car c'est un secret de honte et de ruine pour vos espérances.

— Parlez, que m'importe! parlez, je le veux.

— Puisque vous le voulez, reprit Isabeau, sachez donc, vicomte, que cette fortune dont M. d'Heirneville se croit à tout jamais le possesseur assuré, cette fortune est celle d'une autre, et qu'elle doit lui revenir.

— Que me dites-vous? Le comte de Lucenay et la comtesse ne sont-ils pas morts?

— Oui, cela est vrai, répondit Isabeau avec un sourire amer; mais il faut cependant que leurs biens, leurs esclaves, leurs plantations, leur héri-

Vous êtes venu, c'est bien. — Page 37, col. 1re.

tage, en un mot, n'appartiennent point à la famille d'Heirneville... car M. d'Heirneville, ajouta Isabeau, M. d'Heirneville, votre père, a d'autres comptes à rendre à Dieu et à la justice; autrement la mémoire qu'il vous laisserait serait un plus redoutable legs que celui du nom de M. de Lucenay, sa mémoire serait celle d'un assassin!

— Malheur sur vous, madame! malheur sur vous, si vous outragez encore mon père! s'écria le jeune homme pâle d'indignation et de colère.

— Malheur sur lui, vicomte! car, le premier, il a appelé le malheur sur un homme qui le valait bien du côté de la naissance et du sang, il a brisé l'existence de Lucenay.

— Lui! mon père?

— Lui, votre père, continua Isabeau. Mais encore un coup, vous existez, et il y a encore dans ce cœur ulcéré assez de résignation donnée par Dieu, pour qu'en vue du fils je n'épargne pas le père! j'ai pour vous, hélas! sans que vous le sachiez, cet amour qui pardonne et soutient. D'un mot, d'un seul mot, je pourrais briser le fragile édifice de votre bonheur, vous rendre pauvre, misérable, et ce mot, vicomte, je ne le dirai pas, je me tairai. Oui, je me tairai, ajouta Isabeau en regardant avec une indicible compassion le jeune d'Heirneville; je me tairai, parce que j'ai su lire dans votre cœur. Vous aimez Isabelle, et l'homme qui aime cette enfant devient mon fils. Pour lui comme pour elle j'irais au-devant d'une mort certaine, du jour où j'aurais la conviction que ses paroles ne recouvrent ni l'astuce ni le mensonge. Si je hais votre père, c'est que lui-même ne m'en a que trop donné le droit; mais vous, malheureux jeune homme, vous ne savez rien de ses artifices et de ses crimes. Il faut que je lui parle, il faut qu'il m'entende; son avenir et le vôtre sont à ce prix. Ne me considérez pas avec des yeux consternés, c'est moi qui dois vous sauver, oui, moi seule; qu'Isabelle ignore notre conversation, la voici!

La jeune fille entrait, en effet, dans l'appartement; elle vint se poser sur un escabeau devant la mulâtresse. Isabelle ne laissait que trop lire sur son front l'émotion chagrine qui l'agitait; elle tremblait d'entendre tomber de la bouche du vicomte une nouvelle accablante. D'Heirneville avait-il souscrit à ce mariage qu'on lui imposait, et venait-il leur apprendre déjà le jour fixé pour sa célébration? La pauvre enfant n'osait interroger le vicomte, et ses yeux, tristement baissés à terre, y suivaient encore la trace de quelque morne pensée, quand un coup léger retentit à la porte du boudoir.

En même temps, un homme vêtu de noir, et que d'Heirneville connaissait, se présenta à lui le regard troublé, l'air en désordre; cet homme était le médecin du comte son père.

— Voici ce que M. d'Heirneville m'a remis pour vous, monsieur le vicomte, dit-il au jeune homme en lui présentant un papier.

Ernest le lut précipitamment, et, pendant cette lecture, Isabelle put voir passer, tour à tour, sur son front, la rougeur de la honte et les plis de la colère.

— Lisez, lisez vous-même, dit le vicomte en donnant le papier à Isabeau.

Isabeau parcourut la lettre à son tour, et la pâleur de la mort couvrit ses joues. Dans ce billet, tracé d'une main que faisait encore trembler la colère, le comte menaçait son fils de le déshériter s'il ne se rendait pas à ses volontés ; il ajoutait que les deux femmes chez lesquelles il se trouvait étaient justiciables à la fois de l'opinion et de la vindicte publiques ; que les suborneuses ne manquaient pas à Paris aux fils de famille, et qu'il le jugeait bien aveuglé par elles pour qu'il n'eût pas vu le piége qu'on lui tendait. Le comte d'Heirneville terminait sa lettre en assurant son fils qu'il saurait bien le sauver en dépit de lui, et que Saint-Lazare ou le Fort-l'Evêque n'avait pas été inventé pour rien.

« J'ai appris, poursuivait-il, par un de vos propres domestiques, le coup d'épée au-devant duquel vous êtes allé vous-même, comme un sot, pour établir la réputation effleurée de vos deux princesses jaunes. Si la fille ressemble à la mère, mon cher vicomte, je ne vous en fais pas mon compliment ; aux colonies que j'ai habitées, j'eusse fait châtier leur insolence à toutes deux par cinquante coups de fouet ; ici, je me contenterai de les faire loger aux frais du roi. »

Le ton menaçant d'une pareille lettre, le dédain profond qu'elle respirait, tout, jusqu'à son écriture heurtée qui ne trahissait que trop l'irritation de M. d'Heirneville, plongeait le vicomte dans la plus affreuse perplexité. A peine venait-il d'essuyer l'emportement de son père et sa raillerie cruelle, son sarcasme, son mépris le poursuivaient jusqu'en cette maison, devant celle-là même qu'il idolâtrait et à laquelle il aurait voulu taire ses douleurs. L'amour le plus vrai, le plus dévoué, le seul qu'il eût encore éprouvé, livré de la sorte à la vengeance paternelle ; l'injure prodiguée à deux femmes sans défenseurs ! Le vicomte déchira la lettre et la foula sous ses pieds : il avait lui-même, l'instant d'avant, défendu l'honneur de son père, qu'une accusation de la mulâtresse entamait, et ce père avait recours envers lui à des voies de rigueur et à la menace !

Ernest d'Heirneville se préparait à suivre le docteur, qui demeurait encore immobile de surprise, lorsque celui-ci ajouta en regardant Isabeau :

— Il m'est pénible, madame, de vous donner un conseil pour la première fois que je vous approche ; mais je sais de bonne part l'amitié étroite qui unit M. le comte d'Heirneville à M. Lenoir ; il peut obtenir contre vous et mademoiselle un ordre d'arrestation ; de grâce, épargnez à M. le vicomte Ernest la douleur de vous voir conduire dans le cabinet de M. le lieutenant de police. Toute étrangère est soumise à son examen, à ses interrogations ; fuyez, fuyez, madame, et n'irritez pas le chef unique d'une famille que monseigneur le duc d'Orléans couvrira toujours de sa protection spéciale.

Le docteur avait articulé ces mots d'une voix mielleuse et comme il convient à tout docteur prudent, qui désire, avant tout, conserver sa clientèle. Isabeau ne l'écoutait pas, elle venait d'ouvrir un petit pupitre en bois de sandal et avait écrit quelques lignes à la hâte...

— Voici ma réponse à la lettre indirecte de votre père, dit-elle au jeune homme en lui présentant ce billet ; jusqu'ici, le comte d'Heirneville ne me connaît pas ; jusqu'ici, le comte n'a pas daigné me recevoir ; cette fois, vicomte, il va me connaître et me recevoir ! Jurez-moi de lui remettre vous-même ce papier !

— Je le jure ! dit le vicomte en le prenant des mains de la mulâtresse. Isabelle, adieu ; malgré les menaces de mon père, vous me reverrez bientôt !

Et il suivit le docteur, avec lequel il monta en voiture. Il croyait trouver son père à l'hôtel d'Heirneville, lorsque son compagnon lui apprit que le comte, par ses ordres, venait de se voir transporté à sa campagne. La terre de M. d'Heirneville était distante de trois lieues de la capitale ; cet espace fut bientôt franchi. Pendant la route, Ernest osait à peine parler au docteur, et, de son côté, le docteur gardait le plus glacial des silences. Ils arrivèrent enfin devant une large grille ; un valet du comte se tenait en ce lieu avec sa lanterne, comme pour épier leur arrivée. La nuit était venue, et dès que cet homme aperçut le carrosse :

— Accourez, docteur, s'écria-t-il, accourez ! l'état de M. le comte réclame des soins !

Le docteur traversa en grande hâte, avec le vicomte, une longue suite de pièces d'un aspect morose et froid, avant que d'arriver au seuil de la chambre où reposait son malade. L'air était vif et menaçait d'éteindre à chaque pas la lumière que le valet de chambre portait. Avant d'entrer chez le comte, le docteur saisit le bras d'Ernest, et l'attirant dans l'embrasure de la fenêtre :

— Permettez-moi, lui dit-il, de pénétrer seul d'abord auprès du comte. La scène de ce matin l'a violemment ému, et je doute que votre présence...

— Vous avez raison, docteur ; il faut que mon père ignore... Mon Dieu ! magré son injustice, je voudrais donner ici ma vie pour le sauver ! ajouta Ernest avec une effusion sincère de cœur. Allez, docteur, allez, je vais me retirer sans bruit dans ma chmbre ; mais, à la première crise, prévenez-moi...

Le docteur entra chez le comte ; Ernest monta l'escalier qui conduisait à son appartement ordinaire. Cette pièce, tapissée de panneaux épais, dans le style de celles du Louis XIV, était à l'extrémité de l'aile gauche du château, et le comte d'Heirneville habitait l'aile droite, sans qu'il eût jamais permis au vicomte de se rapprocher de lui. Ernest lui avait un jour demandé gaiement s'il avait peur qu'il l'entendît marcher ou parler, et M. d'Heirneville avait lancé à son fils un coup d'œil de sévérité et de méfiance. Le château était grand, mais toutes les salles en paraissaient tristes et délabrées ; c'était l'ancien château du comte de Lucenay, et il formait à lui seul un magnifique apanage. Le comte avait laissé le château de son cousin dans l'état où lui-même l'avait trouvé ; le vieux manoir recevait, à de rares intervales, Lucenay, qui, à la suite de la mort de sa femme et de la ruine de sa maison du Cap, s'était fixé en Italie.

L'araignée avait eu le temps de suspendre sa toile aux volets fermés ; la poussière avait terni les cadres de famille qui paraient les riches galeries ; les herbes parasites avaient couvert les marches du perron d'honneur, lorsque, un soir, le concierge avait entendu la cloche du château, et une ombre pâle lui avait apparu à la grille.

Cette ombre, c'était Lucenay, Lucenay inconsolable encore de la mort d'une femme à laquelle rien ne pouvait succéder en son cœur, et dont il avait emporté le souvenir dans ses voyages comme le trait enfoncé dans la blessure. Lucenay avait à peine passé quelques jours dans le château, et il en était

reparti pour aller se battre à la frontière de Suisse, où s'était déroulée la partie de l'histoire déjà connue du lecteur.

Le comte d'Heirneville, le nouveau propriétaire, semblait avoir peur, lui-même, de son pas dans ces salles désertes et sonores ; leur solitude n'avait été égayée par aucune fête ; tout au plus Ernest se permettait-il la chasse aux alentours. Plusieurs chambres de ce château, silencieux comme un cloître, n'avaient pu être ouvertes depuis longues années ; mais l'inventaire n'y avait constaté que des meubles séculaires ; le concierge en avait la clef à sa ceinture, par forme d'ornement, et leur cliquetis monotone faisait souvent l'effet d'une clochette de chevrier perdu dans les bois, quand son pas cadue ébranlait les corridors.

La pièce où se trouvait le vicomte aboutissait à la partie du château habitée jadis par M. de Lucenay dans ses courtes visites à cette terre ; elle donnait sur des eaux et des bois admirables pendant l'été, mais sur lesquels l'hiver avait étendu alors son manteau de deuil. Mille sentiments agitaient Ernest d'Heirneville lorsqu'il y entra ; il repassait alors dans sa mémoire les deux scènes les plus mémorables de sa journée, celle où son père l'avait repoussé et presque chassé, celle encore où il n'avait pas reculé devant l'idée de le déshonorer et de le maudire, après avoir traité sa passion avec le ton du mépris.

Mais ce qui domina bientôt ces impressions, ce fut le souvenir des paroles d'Isabeau avant que le docteur ne fût entré chez elle pour apporter la lettre de son père. L'accusation de cette femme faisait alors tressaillir le vicomte ; elle venait de lui porter un coup terrible. Tremblant, oppressé, le jeune homme tenait la lettre de la mulâtresse, cette lettre qu'il avait promis de remettre au comte, et il lui semblait qu'elle devait contenir un secret de mort.

— Que voulait-elle dire en parlant ainsi de moi avec intérêt, de mon père avec horreur ? Quelle est cette accusation qui, suivant elle, deviendrait la source de ma ruine ? Mon père aurait-il raison ? cette femme ne serait-elle qu'une misérable aventurière ? Qui pourra, mon Dieu ! dissiper les ténèbres jetées par elle autour de mon cœur ? Depuis qu'elle m'a parlé, des voies inconnues m'agitent et m'obsèdent ; si j'ouvrais cette lettre, si j'allais...

Le vicomte s'arrêta, l'horloge du château sonnait l'heure accoutumée, les bruits s'étaient éteints peu à peu. Son père reposait sans doute. Ernest prit la lettre ; il lui sembla qu'elle brûlait sa main ; il la reposa sur le marbre de la cheminée, puis il la ressaisit de nouveau.

— Un secret de mort... a-t-elle dit ; un secret qui compromettrait mon avenir, ma carrière ! C'est à mon père seul qu'elle écrit, et cela, dit-elle, pour me sauver ! Ah ! quoi qu'il advienne, lisons !

Et le vicomte approcha la lettre d'un flambeau. Elle était ainsi conçue :

« Je ne conçois guère vos injures, monsieur le comte ; vous n'avez pas eu toujours pour les gens de ma couleur une aversion aussi marquée. Il faut que je vous voie, que je vous parle. Tous ceux de l'incendie des Islets ne sont pas morts ; il y a de vos morts qui vivent ! J'attends votre réponse.

« Isabeau, la mulâtresse. »

L'étonnement du vicomte tenait à la fois de l'angoisse et du délire. Une pareille lettre écrite à son père par une pareille femme l'épouvantait. Il n'ignorait pas que son père avait habité les colonies, et et que l'habitation des Islets appartenait autrefois à M. de Lucenay, son parent. Isabeau s'étant servi devant lui du mot horrible d'*assassin*, Ernest sentit ses forces défaillir, et il retomba épuisé sur un fauteuil.

Il relut la lettre et l'intrepréta de vingt façons. C'était pour ce cœur généreux et bon une douleur horrible que celle de voir retomber sur son père une accusation aussi monstrueuse. Elle dépassait celle intentée à M. de Lucenay, celle qui n'avait pas tardé peut-être à le conduire au tombeau ! La mulâtresse ne suppliait point dans cette lettre, elle exigeait. Que faire, que résoudre ? Donner, en pareil moment, une telle missive au comte d'Heirneville, c'était l'exposer à une rechute et encourir soi-même les effets de sa colère. Il est vrai qu'Ernest se fût bien gardé de dire qu'il connaissait le contenu de la lettre d'Isabeau ; mais son père n'eût pas manqué de s'en prendre au messager de l'audace d'un tel message. Le vicomte réfléchissait encore au moyen de sortir de cette cruelle perplexité, quand le docteur lui-même vint le prévenir que son père le faisait appeler.

Le jeune homme trouva M. d'Herneville plus calme, son visage était reposé ; le docteur même l'avait trouvé si bien, qu'il comptait quitter le château dès le lendemain. Le comte avait repris cette sérénité apparente, qui ne le quittait jamais au milieu des infirmités ; il y avait même alors une dignité remarquable dans sa personne : M. d'Heirneville s'était appliqué de bonne heure à prendre ces dehors imposants de gentilhomme ; sa parole, ses gestes, son regard possédaient une souveraine autorité. Il fit signe au docteur de le laisser seul avec son fils ; puis, avec un sourire d'indulgence et de bonté :

— Vous devez trouver, mon cher vicomte, lui dit-il, que la scène d'hier n'a rien laissé de dur et d'amer en mes souvenirs ; j'en remercie Dieu et je n'en suis que plus à l'aise pour l'ouverture que je désire vous faire.

— Parlez, mon père, parlez.

— Il se présente, Ernest, une occasion excellente pour vous de connaître par vous-même la personne dont je vous ai parlé hier : la comtesse de Ferthausen est en ce moment à Vienne. Une mission vous sera donnée, et cette mission, je ne puis vous la cacher, c'est à la sollicitation de monseigneur le duc d'Orléans que vous l'obtiendrez. Il serait donc convenable de vous rendre demain à Paris et de faire une visite à monseigneur. Je vous connais assez pour savoir que ma lettre d'hier, au sujet de vos nouvelles amours d'Opéra, n'a pu vous froisser en rien ; j'ai rempli le devoir d'un père ; il m'importait, il m'importe encore aujourd'hui de vous préserver d'un vrai péril. J'entends que vous teniez à Vienne le rang d'un brillant gentilhomme ; disposez de moi, parlez. Comme il vous faut un train convenable, Hernel, mon intendant, vous comptera dès demain la somme que vous lui demanderez. Ainsi que vous, Ernest, j'ai été jeune et j'ai fait quelques folies, mais je n'ai jamais négligé une occasion de fortune aussi belle que celle qui s'offre à vous. Des scrupules que je respecte, mais dont vous reconnaîtrez vous-même le danger, ne vous retiendront pas, je l'espère, auprès du prince dont vous êtes le serviteur ; ainsi donc, Ernest, disposez-vous demain à m'accompagner chez monseigneur le duc d'Orléans !

M. d'Heirneville avait apporté à ce discours, pré-

paré à l'avance, tout le flegme qu'il comportait; il arrêta, en finissant, son regard clair et froid sur le vicomte. Ernest garda le silence quelques secondes; il se passait en lui un combat intérieur qui brisait ses forces. Résolu à vider à la fois deux questions de vie ou de mort pour lui, il répondit alors en regardant à son tour fixement M. d'Heirneville :

— Avant de m'occuper de moi-même, mon père, avant de vous quitter, comme vous le demandez, je dois m'occuper de vous.

— De moi?

— Oui, de vous, mon père. Vous m'avez adressé hier, chez une personne qui me recevait alors, une lettre qu'elle a lue, car il m'a semblé qu'elle ne devait rien ignorer de son contenu. Cette personne, qui, vous le savez peut-être, a cherché vainement, jusqu'ici, à pénétrer jusqu'à vous, m'a chargé de vous remettre ceci.

— Une lettre ouverte, une lettre dont on a brisé le cachet, reprit le comte en recevant le billet d'Isabeau des mains de son fils, qui a pu se rendre coupable d'un pareil abus?

— Moi seul, mon père; moi qui remercie le ciel d'avoir ouvert ce papier, car il me donne l'occasion d'entendre ici votre justification de votre bouche.

— Ma justification? répondit le comte avec un sourire d'incrédulité et de mépris.

— Votre justification; lisez!

M. d'Heirneville parcourut le billet, et une sueur froide perla son front.

— Isabeau! répéta-t-il en froissant l'écrit entre ses mains, Isabeau !... je ne connais pas ce nom...

Et il cherchait à le renouer à des souvenirs qui paraissaient le poursuivre et le troubler. Tout son corps tremblait, comme s'il eût vu se dresser devant lui quelque fantôme.

— Et vous avez lu ceci? balbutia-t-il en se tournant vers le vicomte, vous avez lu ceci, vous!...

— Je l'ai lu, répondit Ernest, et vous voyez maintenant, mon père, si je puis partir d'ici. Une accusation injuste, je n'en doute pas, pèse sur vous, et cette accusation, la mulâtresse Isabeau ne s'est pas fait faute de me la répéter en termes assez précis. Je ne ferai pas, moi, comme Lucenay; je ne fuirai point, je reste. Cette femme m'a dit que ma fortune et la vôtre provenaient d'un crime, elle sait que j'aime sa fille, et c'est à ma considération seule qu'elle ne veut pas vous perdre. Vous l'avez blessée, vous avez été vous-même au-devant de ses injures. Jusqu'ici, j'ai dû croire que l'origine de notre fortune était pure; je le crois encore, mon père; mais vous vous devez à vous-même de recevoir cette femme, vous devez la voir : je me charge de la conduire jusqu'à vous.

— Une aventurière, une misérable! murmura le comte entre les dents serrées par la rage. Est-ce que je connais de pareilles créatures? Allons, vicomte, vous raillez. Qu'elle ne s'avise point de mettre le pied dans ce château, ou je la fais garrotter, elle et sa fille! Il est inouï que la police soit si mal faite!

— Je dois vous faire part encore, reprit le vicomte, des dernières paroles articulées par cette femme lorsque j'ai quitté sa maison. Si le comte d'Heirneville ne me répond pas dès ce soir, il recevra demain une lettre plus terrible.

— Imagination que tout ceci! Comment, vous, mon fils, vous croyez à de pareilles folies? La mulâtresse Isabeau est une fille du Cap, qui veut jouer à Paris le rôle du divin Cagliostro. Elle imagine des trappes, des apparitions, des sortiléges; c'est là, si vous l'ignorez, le grand amusement des négresses de Saint-Domingue, qui appellent un sorcier *Zombi* et le tonnerre *Maribarou!* Si elle se rencontre avec moi, je m'attends à la voir avec un crapaud vert sur la poitrine et des dents de caïman autour du cou!

Et le comte se prit à rire d'un rire forcé, éclatant... Toutefois, le jeune homme put juger de son angoisse secrète à la contraction de ses traits et au tremblement nerveux qui ébranlait sa parole. Le comte d'Heirneville se remit bientôt; il assura son fils de la sincérité et de la droiture qui avaient présidé aux moindres circonstances de sa vie. Ce n'était pas sa faute, après tout, ajouta-t-il, si Lucenay, dont il était l'ami plus encore que le parent, avait écrit ce détestable pamphlet qui entachait sa mémoire. Héritier de ses biens, le comte d'Heirneville se bornait à le plaindre et à chercher d'assurer un avenir à son fils. Il était plus désolé qu'irrité de le voir prêter créance à des intrigantes dont, vingt fois dans sa vie, il avait été la dupe. De l'aveu d'Ernest lui-même, la fille d'Isabeau ne pouvait être qu'une mulâtresse comme sa mère, et que dirait la noblesse de France, que diraient ses propres amis, en lui voyant résoudre une pareille mésalliance? La froide habileté de M. d'Heirneville, sa tendresse réelle pour lui ébranlaient Ernest, qui commençait à trouver chez son père un grand fond de raison et de générosité. Prêt à remonter le soir dans sa chambre, il demanda à son père s'il n'allait pas répondre cependant à Isabeau.

— Et que veux-tu, bon Dieu, que je lui réponde à cette folle? reprit d'Heirneville avec tranquillité.

Ernest se contenta de cette assurance, et il regagna la pièce où il avait l'habitude de coucher. Il écouta longtemps le silence du vaste château, entr'ouvrit les rideaux de sa fenêtre et regarda la nappe noire de l'étang où se brisaient alors quelques reflets de la lune. Aucun bruit ne se faisait entendre dans l'aile opposée du château qu'habitait M. d'Heirneville.

— Que fait maintenant Isabelle, pensait le vicomte, en arrangeant les tisons de l'âtre.

Il ajouta bientôt en s'arrachant lui-même violemment à ses pensées :

— Cependant Isabeau n'a pu mentir.

Le lendemain, en entrant dans l'appartement de son père, il trouva le comte l'air abattu, le front pâle. Il serrait convulsivement entre ses mains une lettre qu'un courrier venait de lui apporter. Les yeux de M. d'Heirneville paraissaient vitrés, ses mains avaient la couleur de la cire, sa nuit devait sans doute avoir été horrible, car une bougie brûlait encore sur la table à côté de lui, au milieu de plusieurs fioles narcotiques, à la seule aide desquelles il parvenait d'ordinaire à s'endormir. Quand son fils entra, il le reconnut à peine; Ernest se pencha vers lui, et le comte voulut alors machinalement ouvrir les bras pour l'embrasser; dans ce mouvement, la lettre glissa de son lit.

Cédant à un mouvement irrésistible, le vicomte se baissa, il reconnut l'écriture. La lettre d'Isabeau ne contenait qu'une simple phrase.

« Lucenay existe, il sera ce soir chez vous. »

VI

Le vicomte avait lu si rapidement le billet, que M. d'Heirneville ne pût s'en apercevoir, il gardait une pose allangine, stupide, et ne paraissait entendre aucun des mouvements qui pouvaient se faire autour de lui. A la fin, et voyant Ernest qui demeurait debout devant ses rideaux, il l'appela d'une voix faible.

— Le docteur... murmura-t-il, le docteur; il n'y a que vous, mon fils, qui puissiez me rendre le service de me l'amener. Partez!

Et sa tête retomba sur ses oreillers comme un fardeau, ses lèvres continuaient à remuer, mais de leur mouvement machinal il ne sortait aucun son.

Ernest d'Heirneville demeura consterné de trouver si peu de vie sur ce visage, si peu d'éclairs en ces yeux qui, la vielle encore, étincelaient de courroux; il fut effrayé et il enfourcha un cheval pour aller chercher le médecin.

Il ne venait pas en idée au vicomte que son père pût l'éloigner, il se mit donc en campagne à l'instant même. L'espoir de revoir Isabelle entrait bien un peu dans cette précipitation, chaque coup qu'il donnait à sa monture semblait le rapprocher de l'aimable enfant, son cœur battait avec force, et dans sa douleur même il trouvait moyen de sourire encore à ses rêves.

— Oui, je la reverrai, se disait-il; j'éclaircirai cette trame maudite. Lucenay existe; c'est Isabeau qui l'assure. Eh bien! Lucenay reprendra ses biens, son héritage, tout ce que je possède enfin; mais il ne pourra pas me prendre cette perle devenue le seul trésor de mon naufrage! Protégez-moi, mon Dieu, et faites qu'elle m'aime encore!

Le vicomte, en ce moment, ne ressemblait pas mal à Grandisson ou à Werther; mais, à vingt ans, les obstacles sont le meilleur engrais pour l'amour, et celui-là, nous l'avons dit, était son premier.

Pendant ce temps, il se passait une toute autre scène au château de M. d'Heirneville. Le comte s'était levé, son valet de chambre l'avait coiffé et rasé; il se tenait de la sorte à demi-vêtu sur son lit, et deux pistolets, croisés sur une table voisine, témoignaient assez de l'accueil résolu qu'il voulait faire au revenant d'Isabeau.

— Quelque jongleur habile que l'on va me mettre en avant, murmurait-il en se préparant d'avance au nouveau siége qu'il allait subir. J'ai, dans le temps, assisté, moi treizième, à un étrange souper servi par Cagliostro à monseigneur le duc d'Orléans: Cagliostro évoquait, au gré de la compagnie, des figures d'aïeux, ou de morts illustres, scellés depuis longtemps dans la tombe, et l'on mangeait de son mieux à côté de ces fantômes. Il me souvient même fort bien que le duc pâlit, ce soir-là, parce que Cagliostro le fit trouver vis-à-vis Ravaillac... Par la sambleu! ce sont de sottes imaginations, et il faut que cette mulâtresse soit la sœur du diable! Elle aura connu Lucenay, elle aura su peut-être... Mais, reprit-il, oh! non, c'est impossible, et cette femme ne sait rien.

« Pourtant, reprenait-il, si Lucenay, comme elle m'écrit, n'était pas mort dans cette traversée à Saint-Domingue! S'il vivait! s'il venait ici!... Allons, je suis un fou de m'arrêter à cette idée... N'ai-je donc pas lu le rapport du capitaine. Ne sais-je pas mieux que personne?... »

Le comte d'Heirneville toucha dans ce moment la batterie de ses pistolets. C'était deux pistolets d'arçon, dont les hures de sanglier, formant l'ornement du bois, avaient des yeux d'améthiste; ils avaient appartenu jadis au comte de Lucenay, qui les avait donnés à son parent et témoin après son duel. — Serait-ce un duel? se demanda-t-il de nouveau. Lucenay viendrait-il à moi avec des paroles de défi? S'il en était ainsi, arrière ces armes, reprit-il en les repoussant; ce sont elles qui ont tué Brisacier, le mousquetaire; elles étaient alors dans les mains de Lucenay... et je ne sais pourquoi aujourd'hui elles m'épouvantent!

« Mais, continua-t-il bientôt, trêve à de folles visions: Lucenay est bien mort, je suis le comte d'Heirneville! j'ai ici des valets, des gens prêts, sur un geste, à me défendre; vienne donc l'ennemi avec tout l'arsenal de ses mensonges, de ses ruses, j'ai de quoi le recevoir! »

Le comte rapprocha les armes de son chevet, puis ses idées, prenant peu à peu un autre cours, il se mit à considérer un portrait en pied dans lequel lui-même était peint en intendant de la généralité de la ville du Cap français.

— C'est bien moi, c'est moi; j'avais alors le même âge que Lucenay! Lucenay jeune et beau, Lucenay qui a passé souvent avec moi de longues heures! Heures fatales et terribles!... Je me vois encore présenté sous cet habit à la famille Saint-Croix, dont tout le Cap français parlait alors... Cruel souvenir auquel je ne puis échapper! Mademoiselle de Saint-Croix était belle, mademoiselle de Saint-Croix est devenue l'épouse de Lucenay! C'est ici, devant ce portrait, que je sens bouillonner mon sang et se réveiller ma vengeance! Oui, que Lucenay se présente, qu'il vienne me disputer ici son propre héritage; moi, je lui reprocherai mon malheur; il a épousé la femme que j'aimais, il a... Mais quel bruit? Des pas ont, ce me semble, retenti dans ce corridor; à moi, Germain, à moi, faisons bonne défense!

— Ce n'est rien, poursuivit le comte, dont la peur marbrait alors le visage, ce n'est rien... rien que le bruissement des feuilles qui tournaient sur l'eau... Lucenay est mort, bien mort! Et d'ailleurs s'il existait, j'ai lu que don Juan mit sa main dans celle du destin, j'ai lu que son flambeau éclaira le pâle visage de la statue! Comte d'Heirneville, courage! comte d'Heirneville, appelle à toi les forces endormies de ton cœur! mais le voilà... c'est lui... non, je ne me trompe pas, cette fois!

Et le comte, éperdu, hors d'haleine, prêta l'oreille... le bruit d'un carrosse venant de se faire entendre sous la voûte, des torches de résine couraient le perron; d'Heirneville regarda, mais cette rumeur se perdit bientôt sous les pilliers sombres.

— En vérité, reprit le comte, il y a des jours où je doute de moi-même... Je me suis battu cinq fois dans ma vie, et la dernière fois je me battais contre un Hongrois dont la force était reconnue; cependant je n'ai pas tremblé! Aujourd'hui, mon sang se glace, mon haleine est froide, ma poitrine n'a plus de sang... je ne suis plus moi-même; mais en vérité que suis-je donc! J'ai dû éloigner mon fils de ce spectacle dont j'ignore même les acteurs; mais, quels qu'ils pussent être, je les ferai repentir de leur imprudence!

Le comte d'Heirneville venait de se renfermer dans le plus sceptique des courages; il avait ranimé la lampe placée auprès de son lit, et armé ses pistolets, quand un frôlement de robe parut retentir à sa porte... Le comte était sur son séant, sa chambre était

plongée dans une sorte d'obscurité mystérieuse; il se leva et alluma les deux candélabres de la cheminée...

— Il faut voir les démons, pensa-t-il, il faut les confondre, il faut...

La porte de la pièce où il était couché glissa sur ses gonds comme par miracle, et en même temps deux ombres se trouvèrent au pied du lit du comte d'Heirneville...

VII

— Que veut dire ceci? murmura-t-il pendant qu'une sueur glacée mouillait ses tempes.

— Ceci veut dire, comte, que vous avez devant vous deux spectres implacables, deux fantômes attachés désormais à la moindre de vos démarches, l'un est Isabeau, la mulâtresse du Cap, l'autre est Lucenay, voyez!

En même temps la mulâtresse avait enlevé le capuchon qui voilait encore les traits d'Isabelle...

Jamais, il faut le dire, une plus pareille conformité de ressemblance n'avait existé, jamais le comte de Lucenay n'avait revécu plus noble et plus fier que dans cette enfant ingénue. Surpris, absorbé, le comte balbutia quelques paroles, puis il se prit à considérer les traits d'Isabelle.

La jeune fille portait une robe entièrement noire qui doublait alors la pâleur admirable de son visage; son œil était vif, hardi, bien que voilé, de temps à autre, par un nuage de tristesse. Ses cheveux s'échappaient en boucles folles de son capuchon qui ressemblait à celui d'un moine. Le comte d'Heirneville crut voir Lucenay, Lucenay le beau gentilhomme, Lucenay plein de force, d'espérance et d'avenir; Lucenay à seize ans, Lucenay le fixant d'un air sévère et calme. Cet aspect le foudroya; il eût voulu crier, mais sa langue se colla à son palais. I essuya son front livide avec un mouchoir; il lui semblait alors que son lit s'affaissait sur ses épaules. Isabeau le vit, et véritablement la mulâtresse en eut pitié.

— Eh bien! comte d'Heirneville, vous ai-je trompé; suis-je encore une aventurière qui joue aux évocations de l'autre monde? Est-ce un visage de cire que celui-ci? Est-ce un éclair factice que celui de ce regard? Je vous ai promis d'amener le comte de Lucenay à votre couche, le voici!

— Oui, c'est Lucenay, Lucenay!... murmura le comte en détournant le front à l'aspect d'Isabelle.

Pour elle, elle se contentait de redresser la tête avec un mouvement indicible de noblesse et de bonté. Isabelle venait d'être instruite de tout; Isabelle savait de quel sang et de quel homme elle sortait. Cet instinct de sa valeur native l'avait poursuivie déjà tant de fois, qu'elle avait ressaisi sa place avec une étonnante lucidité, sa vie lui apparaissait sous un aspect tout nouveau. Ce n'était plus la mulâtresse de Saint-Domingue, irrévocablement ployée sous le poids d'une tache originelle, c'était la fille du comte de Lucenay, belle d'une beauté révélatrice, traduisant sa volonté et son empire par une fierté souveraine. Encore une fois, M. d'Heirneville crut voir Lucenay.

Le malheureux secoua cependant les ténèbres de la vision; il se raffermit sur son séant et il parla.

— Isabeau, reprit-il encore en examinant la mulâtresse, comme il eût fait du tranchant d'un glaive acéré, que vous ai-je fait pour me jouer cette comédie?

— Ce que vous m'avez fait? comte d'Heirneville, ce que vous m'avez fait, vous osez le demander?

— Isabeau, c'est la première fois que je vous vois, et votre aspect me donne à la fois le frisson et la pâleur. Encore un coup, parlez, vous me croyez dupe d'une illusion, mais si Lucenay était véritablement ici... devant moi... croyez-vous qu'il ne m'eût pas déjà interrogé?

— Ce soin me regarde, reprit Isabeau, c'est à moi seule que vous devez répondre, comte d'Heirneville! Vous paraissez douter de la vérité; il vous faut donc, comte, des coups de tonnerre? Eh bien! touchez vous-même la main de Lucenay, et vous pourrez voir si c'est une ombre, un fantôme! Mais auparavant, comte, effacez le sang qui tache encore votre main, effacez-le, autrement la main de M. de Lucenay, mon maître, broierait la vôtre.

Par un mouvement machinal, un instinct de crainte, dont M. d'Heirneville ne fut point maître, il passa sa main glacée sous les draps du lit, puis il la présenta à Isabelle... Le contact de cette peau suave et fine le fit reculer, son sang battit avec violence dans ses artères; il dégagea sa main de celle de la jeune fille avec effroi, en s'écriant:

— Mon Dieu! mais c'est une femme!

Et il se prit à considérer Isabelle avec un sentiment inexplicable à lui-même... Il trouva d'abord que cette main restait brûlante dans la sienne comme un fer rougi au feu, puis il essaya de se persuader que la ressemblance pouvait exister, et alors il flaira Isabelle du regard comme un tigre flaire sa proie... Mais elle ne baissa pas les yeux devant cet étrange fascinateur, elle le terrifia de toute la puissance de la vérité.

— C'est la fille de Lucenay, s'écria-t-il.

— Oui, sa fille, sa fille, répondit la mulâtresse. Comte d'Heirneville, je t'avais écrit que dans cet incendie du Cap tous ceux que tu croyais morts ne l'étaient pas. Voici Marie de Lucency, baisse le front devant elle!

Le front du comte était inondé d'une sueur horrible, il se courba.

— Comte d'Heirneville, continua lentement Isabeau, en donnant à sa voix la sonorité d'un glas funèbre, tu dois te souvenir de la comtesse de Lucenay?

— Oui, je m'en souviens, dit le comte, ébloui, terrassé à la vue de cet enfant qui le regardait avec calme.

— Tu aimais la comtesse de Lucenay, et tu vins dans l'île, il y a seize ans, pour l'épouser; est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Oui, mais tu rencontras un gentilhomme plus beau que toi, plus noble que toi, comte d'Heirneville.

Le comte fit un mouvement.

— Laisse-moi t'arracher une confession que tu devrais m'avoir déjà faite, continua Isabeau avec dédain; laisse-moi te rappeler des circonstances que tu ne peux avoir oubliées, car le remords n'oublie pas... comte d'Heirneville!

— Où veux-tu en venir?

— A te rappeler que tu fus reçu, fêté même par la famille du marquis de Saint-Croix, le père de madame de Lucenay. Un parti plus beau, plus considérable ne pouvait exister au Cap; tu le savais et tu vins. Ta fortune était perdue, dilapidée par l'usure qui t'arrachait alors journellement tes dernières ressources. Tu vins et tu plus d'abord à la fille du mar-

quis de Saint-Croix; mais, dès que Lucenay parut, il n'eut pas de peine à l'emporter. Le marquis de Saint-Croix t'avait donné sa parole; il la retira, ne voulant pas compromettre à tout jamais l'existence et l'avenir de Mathilde, sa fille. Ton rival préféré, ce fut Lucenay, et tu juras dès-lors de te venger de ce rival. Tu le ménageais en apparence, et tu n'osais l'outrager, car Lucenay eût lavé dans ton sang une telle insulte : il venait de s'unir à la fille du marquis, et tu voulus, toi, le punir de son bonheur. Saint-Domingue était alors travaillé par un fléau plus horrible mille fois que la fièvre jaune, par l'Angleterre!.., Tu te fis l'agent, que dis-je, l'espion de ces intérêts, et, de concert avec quelques blancs du Cap, envieux de la prospérité de Lucenay, tu armas contre ses possessions de l'île les nègres marrons. Il te souvient, du reste... Tu ne peux avoir, comte, oublié cet incendie dont tu attisas le premier la flamme; au milieu de cet incendie qui ruinait le comte de Lucenay, mon maître, tu espérais enlever la comtesse... Mais la comtesse était mère....

— Assez! Isabeau! assez!

— La comtesse était mère, et son enfant n'avait alors que six mois. Profitant du départ précipité de Lucenay, qu'un ordre de Sa Majesté rappelait en France pour rendre compte des menées anglaises aux colonies, tu ne craignais pas, toi, le protecteur né de tout ce qui était français, toi le représentant du roi aux colonies, d'ameuter des misérables à qui l'appât menteur de la liberté souffla toujours l'idée du vol et du crime.

« Tu voulais devenir le ravisseur de ma maîtresse ou l'ensevelir sous les ruines de cette habitation où le marquis de Saint-Croix, en mourant, avait exigé que tu ne reparusses jamais. L'incendie eut lieu par tes ordres, par ta vengeance. Tu le protégeais de ton silence, tu le couvris de ton hypocrite pitié. Malheureusement pour toi, tu n'avais pas tout prévu. Un homme qui alors t'était dévoué, un homme à ta solde, avait reculé devant une pareille violation de toutes les lois divines et humaines. Cet homme existe, et je n'ai qu'un geste à faire pour qu'il t'apparaisse, d'Heirneville, avec des preuves irrécusables et foudroyantes. Il te vit, pendant cette nuit fatale, courir toi-même à l'appartement de la comtesse, il t'aida à placer l'échelle qui devait te guider à la partie de la case qu'elle habitait. Mais tu avais reçu trop tard un avis de lui, comte d'Heirneville, la peur, ou plutôt le remords, avait glacé le sang de cet homme.

« A peine la comtesse eut-elle vu les flammes gagner son habitation, que, guidée par cet instinct courageux qui n'abandonnera jamais les mères, elle trouva moyen de s'enfuir pieds nus, emportant sa fille entre ses bras. Le sol où la malheureuse femme marchait était déjà semé de débris fumants et noircis; à chaque instant son pied délicat se heurtait contre un obstacle de mort. La courageuse mère n'en tint compte; fuyant à travers la fumée de l'incendie, puisée, haletante, elle arriva jusqu'à mon ajoupa (1), distante d'une lieue au moins. Les craquements de a vaste case, la lueur du feu, le tumulte me retenaient alors éveillée, je m'étais jetée à genoux, demandant au ciel que cet incendie n'atteignit pas l'habitation de ma bienfaitrice, car la comtesse de Lucenay était la mienne... Toutes deux, nous avions souvent passé de longues heures devant un pauvre feu de cardasses, à bercer sa pauvre enfant, sur laquelle sa mère laissait alors retomber son œil plein d'amour, toutes deux, nous avions bien des fois demandé à Dieu qu'il veillât sur sa chère Marie! La comtesse de Lucenay semblait créée pour racheter aux colonies les fautes de ces créoles dédaigneuses, dont la parole est un ordre et quelquefois aussi une condamnation irrévocable. Elle était bonne, généreuse; souvent elle détournait de moi le châtiment, la menace.

« Toutes deux nous avions grandi au milieu de ce jardin aimé du ciel, mais que les hommes seuls ont pu changer en enfer, toutes deux nous avions la mémoire des jeunes années. — Isabeau, me disait-elle quelquefois, si je dois mourir avant que tu ne meures, Isabeau, je te confierai Marie. Ainsi parlait-elle, la pauvre et touchante femme, ainsi m'accoutuma-t-elle, dès le jour de sa naissance, à dire à Marie : Ma fille! Je ne pouvais croire seulement que les impénétrables desseins de la Providence dussent me charger si tôt d'une aussi douloureuse tutelle. Tout d'un coup, je la vois arriver, pâle et tremblante, elle avait couru comme une biche que traquerait le chasseur, elle tenait Marie enveloppée de ses langes entre les bras :

« — Isabeau, me dit-elle, d'une voix entrecoupée et en tournant vers moi un regard plein d'angoisse, Isabeau reçois ma fille!... Elle n'en put dire davantage, le voile de la mort couvrait déjà son regard; elle tomba. Lorsqu'elle tomba ainsi, je m'aperçus seulement alors que les pieds de la comtesse avaient été brûlés par le feu, la robe de l'enfant était elle-même noire de fumée. Soudain je me penchai vers ma maîtresse, et je lui jetai l'eau de ma gourde sur le visage... elle rouvrit ses yeux où se mirait la veille encore l'azur du ciel, puis elle me dit :

« — C'est un misérable, je n'en puis douter, qui a fait le coup, un homme dont tu devras te défier à tout jamais, pour Marie, c'est...

« Avide de l'entendre, je me penchai; la mort avait clôt ses lèvres; je restai muette, désespérée, immobile. Je ne fus tirée de ma stupeur que par des cris de l'enfant qui semblait demander sa mère. En voyant un autre visage que celui de sa mère, il pleura, et moi je me mis à pleurer aussi devant une image de la vierge. Je présentai mon sein à la pauvre petite, puis, quand je la vis dormir sur ma natte, je m'occupai alors d'ensevelir de mes mains sa malheureuse mère... Mon amie, ma meilleure amie monta au séjour des anges, et moi, je restai sur terre. Le tambour battait, la case des Islets, appartenant à la comtesse, n'offrait qu'un monceau de ruines, dont les étincelles volaient par l'air; je fermai mon *ajoupa*, ma cabane de feuilles que j'aimais tant, — je baisai la terre où dormait ma bienfaitrice, puis, berçant la petite avec le chant créole qu'elle aimait et que cette fois j'interrompais avec des pleurs, je m'enfuis, comme si moi-même j'eusse été coupable, je descendis en toute hâte vers le port et je pris passage sur un navire qui faisait voile pour la Guadeloupe.

« L'idée ne m'était pas venue d'aller déclarer moi-même aux magistrats de l'île l'épouvantable fin de la comtesse de Lucenay, je la savais victime d'une lâche vengeance, et je craignais que ses auteurs ne réservassent à l'enfant le même sort qu'à la mère. La petite Marie était un trésor que je devais cacher à tous les yeux; j'étais pauvre, mais j'avais du cœur, je me mis d'abord à travailler dans une cotonnerie pour la nourrir. Il m'arrivait souvent de la regarder et de la comparer au portrait que m'avait laissé sa

(1) Cabane.

Permettez-moi de pénétrer seul d'abord auprès du comte. — Page 42, col. 2.

mère, et je versais alors des larmes amères. M. de Lucenay, auquel j'avais écrit, avait-il reçu seulement mes lettres, savait-il que la pauvre enfant existait? Un journal du Cap avait raconté les détails de la catastrophe, M. de Lucenay l'avait lu sans doute, et il avait dû voir que sa femme et sa fille avaient péri dans l'incendie des Islets. Une mulâtresse comme moi a peu de ressources; je savais à peine lire et compter, je gardai la petite à qui je donnai le nom d'Isabelle.

« La modicité de mes ressources ne me permit pas de l'élever autrement que comme ma fille, elle se crut mulâtresse. Cependant elle grandissait, et avec elle mon ambition et ma crainte. J'aurais voulu me voir privée de case pour toute ma vie, et la voir habillée comme une princesse; le ciel en avait décidé autrement; c'était à grand'peine que je pouvais la nourrir. Il me vint en pensée de retourner au Cap; là, peut-être, je trouverais le comte de Lucenay, là, peut-être, je pourrais rendre ce précieux enfant à son père! Je travaillai si ardemment que je parvins à payer mon passage sur un brick anglais qui devait toucher au Cap. Marie, ou plutôt Isabelle, n'était plus alors une petite fille, elle avait treize ans révolus. Le silence obstiné de M. de Lucenay m'avait accablée; en arrivant au Cap, je demandai à tout le monde de ses nouvelles : il voyage, me répondit-on, nous n'en avons reçu aucune nouvelle; mais qu'elle est donc la jolie enfant qui vous accompagne? Hélas! je me vis forcée de me taire, aucun papier ne constatait la naissance de Marie; je me bornai à répondre, comme on me pressait de questions, que c'était ma fille.

« Quel spectacle m'offrit mon retour au Cap, ô mon Dieu! l'habitation des Islets, l'une des plus magnifiques de l'île, n'était plus alors qu'un champ désert, où le serpent se glissait vers le tronc de quelque mapou noirci; la forêt de bambous et de palmiers avait disparu; les décombres avaient été enlevées, et j'eus peine d'abord à reconnaître la place où s'élevait jadis le domaine de la comtesse. Pendant que je pleurais sur tant de malheurs et de revers, Marie jouait, insouciante, à côté de moi; elle jouait à deux pas de la fosse de ma bienfaitrice! Mon *ajoupa* lui-même avait disparu, et je cherchais vainement quel chemin avait dû prendre la comtesse de Lucenay pour y parvenir. Le souffle de Dieu semblait avoir lui-même recouvert les sentiers d'une poussière maudite, et les noirs auxquels je m'adressais me répondaient en chantant. Ainsi doit s'effacer la trace même des bienfaits, ainsi périssent les mémoires aimées, me disais-je. En parlant ainsi, je m'arrêtai haletante de soif et de fatigue. Aucun arbre, aucune case ne répandait sur moi une ombre salutaire; la nuit vint.

«Il me sembla alors entendre les pas d'un homme. Ces pas nocturnes me glacèrent d'abord d'effroi; j'étais seule, sans asile; était-ce donc un nouveau malheur que me réservait le ciel, allait-on me voler Marie? Je fis taire de mon mieux les cris de ma chère fille, qui commençait à vouloir appeler du secours. C'est peut-être un nègre marron, me disais-

Elle trouva moyen de s'enfuir pieds nus, emportant sa fille entre ses bras. (page 47, 1re col.)

je. Le pauvre homme, il fuit pour aller conquérir sa part de soleil et de liberté; cachons-nous! Moi aussi, j'ai couru bien jeune par les mornes désolés; moi aussi, j'ai couché entre les roseaux des fleuves. Mais c'est peut-être aussi un misérable comme celui qui a incendié la case de maîtresse. Donnez-moi, grand Dieu! la force de la louve qui défendrait ses petits; sauvez, sauvez Isabelle!

« Isabelle et Marie, c'étaient deux noms que je confondais dans ma pensée, mais jamais je ne m'étais trahie, donnant l'un pour l'autre à la fille de la comtesse. Ne valait-il pas mieux qu'elle ignorât le passé, puisque nous restions toutes deux incertaines de l'avenir?

« L'homme approchait cependant; c'était un noir, un noir marchant sans flambeaux. Il passa à côté de nous et ne nous vit pas; mais moi, je l'envisageai à la clarté de la lune; j'aperçus qu'il était aveugle.

« Il avait appartenu autrefois à l'habitation de madame de Lucenay; il avait été témoin de l'incendie et du désastre. A dater de cette époque fatale, une seule idée semblait le poursuivre, celle de retrouver une cassette que la comtesse avait perdue en s'enfuyant de la case avec Marie. Au moment où le noir, qui n'était pas alors privé de l'usage de la vue, avait vu tomber cette cassette dans la galerie embrasée qui faisait suite à l'appartement de madame de Lucenay, il s'était précipité courageusement au sein des flammes; mais, hélas! elles l'enveloppèrent, elles le rendirent aveugle. Cet homme, c'était le nègre Socrate, et vous le connaissez, comte d'Heinneville!... C'était lui qui devait vous aider à pénétrer jusqu'à la chambre de la comtesse; ce fut lui qui recula devant un incendie et un rapt; c'est lui que vous pouvez interroger maintenant, si bon vous semble, car il est à mon service. »

— Socrate!... Socrate!...

— Oui, Socrate! que je n'eus pas de peine à rendre bientôt, à mon tour, l'esclave de ma volonté. Il m'avait parlé de cette cassette; elle pouvait contenir des renseignements précieux sur le sort de Marie. Nous cherchâmes longtemps; nous nous désespérions souvent, nous recommencions toujours. La jeune fille ne pouvait rien comprendre à notre ardeur d'investigation, à nos courses, à nos fatigues, mais l'aveugle me comprenait, lui! Un soir, enfin, je m'étais jetée à genoux et me livrais à mon désespoir sur la place même où s'élevait jadis la case de ma protectrice, j'accusais le ciel, j'accusais le père de Marie, et, cédant à ma douleur, je me laissai rouler jusqu'à terre, lorsque, sur le sol, une élévation presque imperceptible frappa ma vue. J'appelle Socrate, il accourt, et nous voici tous les deux à gratter alors le terrain, comme s'il se fût agi pour nous de déterrer une fortune. C'en était une en effet... les rayons de la lune me firent bientôt reconnaître une cassette assez lourde, enfouie à peine dans le sol : c'était la cassette dont Socrate m'avait parlé! Nous l'ouvrîmes, et j'y trouvai bientôt l'écrin de mariage de la comtesse, et, entre plusieurs papiers de famille, l'acte de naissance de mademoiselle

Montmartre. — Imp. Pilloy.

Marie de Lucenay. Cet acte, je le possède; dès demain, je puis vous le faire voir, monsieur le comte; il est signé de votre propre nom, comme témoin.

« Cette seconde découverte, qui assurait enfin un avenir à celle que, jusque-là, j'appelais du nom d'Isabelle, ranima l'espoir éteint déjà dans mon cœur; je partis sur-le-champ pour la France avec Socrate et Marie. J'étais riche, ou plutôt Marie l'était devenue; je cherchai partout M. de Lucenay dès que je fus arrivée. Mais, hélas! pendant que j'arrivais ainsi le cœur dilaté par la joie et le triomphe, le comte de Lucenay, flétri dans l'opinion publique après un duel dont la victime l'avait accusé, s'était vu contraint de se cacher et de fuir; blessé dans ce duel, il allait, d'après l'ordre des médecins, respirer un air plus pur, et se dirigeait vers son ancienne patrie de prédilection, Saint-Domingue, quand la nouvelle parvint à Paris qu'il était mort dans la traversée... Ma douleur fut mortelle, car le ciel lui-même semblait se faire un jeu de mes espérances... Socrate ne m'avait-il pas révélé la part que vous aviez prise à tous les malheurs de cette famille? M'adresser à vous eût été perdre Marie; la déclarer fille de Lucenay, c'eût été, monsieur, c'est encore lui faire échanger son nom d'Isabelle contre un nom déshonoré? Mais enfin le ciel prit pitié de moi, le ciel amena votre propre fils en ma maison, le ciel lui inspira pour Marie cet amour que vous avez ressenti, vous, pour sa mère! C'est à vous, monsieur, de les unir; c'est à vous de faire vous-même à votre fils une confession qui ne serait jamais sortie de ma bouche sans le désir que j'ai de voir Marie à jamais heureuse! Comte d'Heirneville, songez-y! avant d'accomplir cette alliance, vous devez faire tout au monde pour réhabiliter, aux yeux de sa fille, un père que l'opinion poursuit encore; comte d'Heirneville, vous fûtes son ami aux yeux du monde, mais descendez en vous-même et dites si jamais le comte de Lucenay eut un plus mortel ennemi. Vous êtes l'héritier de sa fortune; mais comment l'avez vous acquise? Comte d'Heirneville, nous sommes seuls ici tous trois; mais, entre nous trois, il y a une ombre qui vous écoute et vous voit! cette ombre est celle de Lucenay qui attend! »

La mulâtresse s'arrêta; ses deux yeux, d'un blanc mat, au milieu desquels semblait ressortir un charbon ardent, fixaient le comte atterré. Le silence de cette chambre était affreux; l'obscurité l'avait envahie peu à peu; la lampe de la console se mourait; les rideaux du lit avaient l'air d'avoir revêtu une teinte de sang... Le comte ne répondit pas; seulement, d'un geste rapide, il indiqua qu'il voulait demeurer seul. Isabelle avait gardé le silence pendant le récit de la mulatresse; quand Isabeau eut cessé de parler, elle se jeta à son cou :

— Ma mère!... Oh! c'est toi qui seras toujours ma mère!

Le comte avait sonné; un de ses domestiques parut. Par ses ordres, il reconduisit Isabeau jusqu'à l'un des appartements du château, qu'il indiqua à la mulâtresse. Les pas de deux chevaux se faisaient presque en même temps entendre dans la cour; c'était Ernest qui rentrait avec le docteur. Ils trouvèrent M. d'Heirneville dans un état d'agitation difficile à rendre; il priait le docteur de l'accompagner à Paris, où il voulait être ramené.

— J'ai à parler à quelqu'un... disait-il au milieu de sa fièvre et de son délire.

Le docteur engagea vivement son malade au repos; il demanda un exprès, s'enferma seul une demi-heure pour écrire, et le courrier repartit bientôt, chargé d'une lettre qui semblait avoir rendu le calme à M. d'Heirneville.

— Maintenant, reprit-il en serrant la main du docteur, qu'on me laisse, je puis dormir!

Le vicomte et le docteur se retirèrent. L'étonnement du jeune homme égala celui du médecin en apprenant qu'Isabelle et sa mère étaient au château. Ernest demeura sur pied avec le docteur toute la nuit; il ne lui parla que d'Isabelle.

— Fi! monsieur le vicomte, s'écria celui-ci, épouser une mulâtresse!

Le médecin achevait à peine sa phrase, quand le bruit d'un carrosse qui tournait sous le vestibule frappa son oreille. Il descendit bientôt; quand il remonta, il était pâle. Il raconta à Ernest que ce carrosse amenait la personne à qui le comte d'Heirneville avait écrit; l'exprès du comte précédait en effet la voiture. Le personnage qu'elle renfermait fut introduit près du comte avec une foule de précautions mystérieuses, et le docteur supplia Ernest de ne pas songer une seule minute à l'entrevoir. Ernest le lui promit, et, une heure après, il put entendre de nouveau le bruit du carrosse.

Le lendemain, vers minuit, le château de M. d'Heirneville voyait deux jeunes têtes se courber avec un pieux recueillement devant son tabernacle. Ces deux jeunes gens, qui tenaient leurs mains unies en signe d'alliance, en attendant la bénédiction du prêtre, c'étaient Ernest et Isabelle. Ernest, qui savait tout, avait supplié Marie de conserver à jamais ce dernier nom. Derrière eux se tenait Isabeau, qui lisait pieusement dans un livre d'Heures, pendant que Socrate baisait avec ferveur le pavé de la chapelle. M. d'Heirneville, soutenu par le docteur, assistait à cette cérémonie, le regard éteint et les lèvres décolorées. L'office achevé, le seul témoin de ce mariage s'approcha de la jeune fille et déposa sur son front un baiser qui retentit dans son cœur. Isabeau l'avait à peine entrevu jusque-là dans l'obscurité de la chapelle; lorsqu'il sortit, elle jeta un cri de surprise :

— C'est lui!.., dit-elle au jeune vicomte.

— Oui, lui, lui, le prince, lui qui a entendu la confession du... lui qui a eu pour M. d'Heirneville l'indulgence d'un prêtre, quand il eût pu déployer la sévérité du juge. Il m'a tout dit, Isabeau; ton cœur avait deviné l'innocence de Lucenay. Un autre seul fut coupable; cet autre existe, tu le vois ici; il est assez puni par ses remords! Ce fut, hélas! à sa coupable instigation que Brisacier écrivit ce pamphlet; ce fut encore d'après ses conseils perfides que cet hommme, en mourant par la main de Lucenay, de Lucenay assez généreux pour le provoquer et venger son prince, osa le charger en mourant de son propre crime... Tu sais le reste maintenant. L'intérêt seul a été la cause d'un double crime; Isabelle avait donc une double raison de refuser ma main et de repousser mon amour. La première condition que j'ai dû mettre au pardon des fautes dont j'héritais, c'est qu'elle reprendrait sa fortune et que je ne pourrais en jouir; Isabelle a refusé. Pour qu'il ne soit pas dit que les biens de mademoiselle de Lucenay m'ont poussé à cet hymen, pour qu'on ne m'accuse pas à mon tour, moi qui sais quelles larmes et quels malheurs entraîne une accusation, Isabeau, voici un acte qui t'assure le partage de cette for-

tune. Trop heureux de payer ainsi une dette que la comtesse de Lucenay eût acquittée.

Nous ajouterons peu de mots à ce récit. Isabeau, désormais attachée à la personne de madame d'Heirneville, se vit bientôt soumise à la plus cruelle des épreuves. Les mauvais jours de la France arrivés, elle vit décréter d'accusation sa noble maîtresse et son mari. Le comte d'Heirneville était mort avant 93; la comtesse, pour éviter la tourmente révolutionnaire, crut devoir passer avec le comte en Italie. Elle partit; mais Isabeau, retenue par ses infirmités, ne put la suivre. Elle s'éteignit à Paris même pendant l'émigration des princes, mais emportant dans la tombe le souvenir du seul bienfait qui l'eût accueillie et relevée dans sa misère; elle mourut en demandant au ciel de bénir le comte d'Artois !

FIN DE ISABEAU ET ISABELLE.

LOUISE VENONI

PAR MACKENSIE.

Quand nous examinons avec impartialité les choses auxquelles les principales classes de la société donnent le nom de plaisirs, nous sommes surpris de voir combien il y entre peu de sentiment naturel et de véritable satisfaction. L'homme du monde, dont le goût et le jugement ne sont pas entièrement gâtés, avouera, dans ses moments de réflexion, que souvent l'insipidité ou la fatigue de ses jouissances lui ont été à charge, et que, dans l'intérêt même de son plaisir, si ce n'était la crainte d'être raillé, on devrait bien parfois moins s'éloigner du chemin de la vertu.

Sir Edouard, chez qui, à Florence, on me fit l'honneur de me présenter, était, par sa nature, supérieur à la plupart des jeunes voyageurs anglais. Son histoire me fut racontée par un de ses compatriotes qui savait parfois s'entretenir d'autre chose que de tableaux et d'opéras.

Souvent fastueux et quelquefois prodigue, on ne pouvait pourtant pas le taxer d'extravagance, et quoiqu'on l'ait signalé comme un homme dissipé et aimant le plaisir, il donna plus de preuves de bienfaisance que d'inconduite. La considération et l'estime générales lui étaient acquises, et l'on croyait qu'il les devait en partie à la société de celui qui avait dirigé ses études à l'Université et qui le traitait plutôt en ami qu'en tuteur. Cet ami lui fut enlevé à Marseille par une maladie de langueur, laissant notre héros poursuivre seul son tour d'Europe.

Comme il descendait dans une des vallées du Piémont, son cheval fit malheureusement un faux pas et tomba en entraînant avec lui son cavalier. Lorsqu'il fut relevé par ses domestiques, c'est à peine s'il donnait signe de vie. La maison la plus voisine était celle d'un paysan devant la porte duquel plusieurs voisins se livraient à des amusements champêtres, quand on amena sir Edouard dans l'état pitoyable que vous connaissez. Il excita la compassion de tous, mais le maître de l'habitation, nommé Venoni, en fut particulièrement touché. Il lui prodigua sur-le-champ les soins que réclamait son état. Aidé de sa fille qui, avec empressement, venait de quitter la danse où elle était engagée, il rendit bientôt sir Edouard au sentiment et à la vie. Le malade, après avoir été saigné, fut mis au lit et soigné avec une attention touchante. Un fort accès de fièvre fut la suite de cet accident, mais il diminua de jour en jour, et, au bout d'une semaine, sir Edouard put jouir de la société de Venoni et de sa fille.

Il ne put s'empêcher d'exprimer son étonnement en remarquant le ton distingué et la conversation de Louise, conversation bien supérieure à ce que sa position semblait promettre. Son père lui expliqua que Louise avait été élevée par une dame qui, traversant la vallée, s'était reposée dans sa chaumière; c'était le jour même de la naissance de Louise. Lorsque je perdis ma femme, continua Venoni, la signora, dont nous avions donné le nom à notre enfant, la prit auprès d'elle, et lui enseigna une foule de choses qui sont inutiles ici. Cependant, Louise n'est pas fière de son instruction et se plaît auprès de son père, dont elle égaie la vieillesse et auprès duquel elle sera, je l'espère, bientôt fixée pour la vie.

Sir Edouard était déjà à même de connaître Louise

beaucoup mieux que par les récits de son père. La musique et la peinture, arts dans lesquels elle était assez habile, avaient été étudiés avec succès par le jeune Anglais. Louise trouvait dans ses propres dessins un charme inconnu jusque-là lorsqu'elle entendait sir Edouard en faire l'éloge, et les concerts de famille de Venoni furent tout différents de ce qu'ils étaient autrefois, lorsque son hôte fut assez bien portant pour pouvoir en faire partie.

La flûte de Venoni était plus harmonieuse que toutes celles des habitants de la vallée, le luth de sa fille était plus doux encore; le violon de sir Edouard les surpassait tous deux. Mais quand il se mariait au luth de Louise, il produisait des accords divins. Goût, art, expression, tout y était réuni. Louise n'avait jamais entendu de pareils accents. Au milieu du silence de la vallée, c'était comme un enchantement. La belle figure de sir Edouard ajoutait encore au charme de ses accents; sa physionomie, à la fois animée et touchante, dont la vivacité était peut-être un peu altérée par la maladie, n'en paraissait que plus intéressante.

Les traits de Louise n'étaient pas moins faits pour plaire, et sir Edouard ne put les contempler longtemps sans émotion. Premièrement il prit cette émotion pour de la reconnaissance, et quand sa passion devint plus forte, il chercha à la vaincre en songeant à la position de Louise et à tout ce qu'il lui devait; mais cette lutte était impossible, et son amour ne fit que s'en accroître. La fierté de sir Edouard ne lui laissait entrevoir qu'un seul moyen de le satisfaire. Il le trouvait vil et indigne de lui, mais, esclave des préjugés, il capitula longtemps, et résolut enfin d'oublier Louise, s'il le pouvait, et, dans le cas contraire, d'abjurer toute reconnaissance et de secouer le joug de la vertu.

Louise, qui comptait sur celle de sir Edouard, lui confia alors un secret important. Un jour, après avoir exécuté avec lui un morceau de musique en l'absence de Venoni, elle reprit son luth et joua un petit air mélancolique qu'elle avait composé en mémoire de sa mère.

— Personne, dit-elle, n'a jamais entendu cet air-là, si ce n'est mon père; je le joue quelquefois quand je suis seule et dans mes accès de tristesse. Je ne sais pourquoi j'y ai pensé tout à l'heure. Ah! c'est que j'ai sujet d'être triste!

Edouard lui en demanda la cause, et, après avoir hésité quelque temps, elle lui avoua tout. Son père voulait lui faire épouser le fils d'un de leurs voisins fort riche en fonds de terre, mais grossier et sans éducation. Elle avait résisté autant que les sentiments du devoir et sa douceur naturelle le lui avaient permis. Mais Venoni persistait dans sa résolution, et l'idée de ce mariage rendait Louise malheureuse.

— Epouser quelqu'un qu'on ne peut aimer!.. Epouser un homme comme celui-là, sir Edouard!..

Il ne put résister à cette occasion de se déclarer; il pressa la main de Louise, dit qu'un tel mariage serait une profanation, fit l'éloge de sa beauté, exalta ses vertus, et finit par lui avouer qu'il l'adorait. Elle l'écouta avec un plaisir sans défiance que sa rougeur cachait à peine. Sir Edouard profita de cet instant favorable, peignit l'ardeur de sa passion, représenta combien étaient insignifiantes les cérémonies et les vaines formalités, assura qu'un engagement légal ne servait à rien, et qu'il n'y avait d'éternels que les liens d'un amour réciproque; enfin, il la pressa de fuir avec lui et de faire ainsi le bonheur de tous deux. Cette proposition fit tressaillir Louise; elle voulut lui faire des reproches, mais elle n'en eut pas la force, elle ne put que pleurer.

Ils furent interrompus par l'arrivée de Venoni qui revenait avec son gendre futur. C'était un homme précisément tel que Louise l'avait dépeint, grossier, sans manières et sans éducation; mais Venoni, quoiqu'il lui fût bien supérieur sous tous les rapports, excepté sous celui de la fortune, le regardait comme les gens pauvres regardent souvent les gens riches, et n'apercevait aucune de ses imperfections. Il prit sa fille à part, lui dit qu'il lui amenait son prétendu et qu'il voulait que le mariage se fît dans une semaine au plus tard.

Le lendemain, Louise fut indisposée et garda la chambre. Sir Edouard était alors parfaitement rétabli. Venoni le pria de sortir avec lui; il y consentit; mais avant de sortir, il prit son violon et en tira quelques sons plaintifs : Louise les entendit.

Le soir, elle erra à l'aventure pour se livrer seule à sa douleur. Elle avait atteint un endroit isolé, où quelques peupliers formaient une touffe épaisse sur le bord d'un petit ruisseau qui arrosait la vallée. Un rossignol perché sur l'un de ces arbres avait commencé son chant habituel. Louise s'assied sur un tronc d'arbre desséché, laissant tomber sa tête sur sa main. Un instant après, l'oiseau quitte sa branche et fuit à tire d'aile. Louise se lève et fond en larmes; elle se retourne et aperçoit sir Edouard... Son extérieur avait quelque chose de languissant et d'abattu, et quand il prit la main de Louise dans la sienne, il baissa tristement les yeux et parut n'avoir pas la force d'exprimer ce qu'il éprouvait.

— Est-ce que vous ne vous sentez pas bien, sir Edouard? dit Louise d'une voix faible et tremblante.

— Je souffre, répliqua-t-il; mais mon mal part du cœur. Cette fois, Louise ne peut me guérir. Je suis malheureux; je mérite de l'être. J'ai violé toutes les lois de l'hospitalité, rompu tous les liens de la reconnaissance; j'ai osé désirer un bonheur dont je ne dois point jouir; j'ai osé déclarer ces désirs coupables, et blesser ainsi le cœur de ma bienfaitrice. Mais je veux m'en punir sévèrement; je vous quitte, Louise; je vais vivre dans le malheur; mais vous... puissiez-vous être heureuse en obéissant à votre père! heureuse dans les bras d'un mari quue la possession d'une femme telle que vous peut rendre délicat et sensible! Je retourne dans mon pays natal; je vais me précipiter dans le tourbillon des affaires et des plaisirs insipides, pour tâcher d'oublier le bonheur que je laisse derrière moi; pour supporter, quoique avec dégoût, une vie qui, passée auprès de Louise, eût été une suite de délices.

Elle ne put répondre que par un torrent de larmes. Les domestiques de sir Edouard parurent, ainsi que la voiture disposée pour son départ. Il tira deux portraits de sa poche : l'un était celui de Louise; il l'attacha autour de son cou, le baisa avec transport, et le mit dans son sein. Il tendit l'autre avec quelque hésitation.

—Si Louise veut accepter ce portrait, dit-il, il lui rappellera l'homme qui l'a offensée une fois, mais qui ne cessera jamais de l'adorer. Peut-être elle regardera la copie longtemps encore après que celui dont les traits y sont tracés aura fini sa triste existence; apres que ce cœur, en cessant de battre, aura cessé d'aimer et de souffrir.

Louise ne put résister à ce langage. Elle devint

pâle comme la mort, puis une rougeur subite vint colorer ses joues.

— O sir Edouard ! dit-elle, que voulez-vous que je fasse ?...

Il saisit vivement sa main et l'entraîna vers la voiture. Ils montèrent, les chevaux partirent ventre à terre, et tous deux perdirent bientôt de vue les collines où paissaient les troupeaux du malheureux Venoni.

Edouard avait triomphé de la vertu de Louise, et pourtant le sentiment intime de la vertu n'était pas éteint en elle. Ni les serments d'une éternelle fidélité que lui faisait son séducteur, ni les soins assidus et respectueux qu'il lui prodigua pendant son retour précipité en Angleterre, ne purent apaiser les tourments que lui causait le souvenir du passé et la pensée de sa situation actuelle. La vue de sa beauté et de sa douleur faisait sur sir Edouard la plus vive impression. Il n'était pas fait pour jouer le rôle qu'il avait cru probablement être en état de remplir; son âme était encore sensible aux remords, à la pitié, à l'amour. Il aurait peut-être triomphé de ces émotions, si on l'eût accablé de reproches et d'injures; mais la douleur calme et sans amertume de Louise fortifiait encore l'attachement et la tendresse que son ravisseur avait pour elle. Jamais il n'échappait à cette pauvre fille une parole qui reprochât à son amant ses torts cruels à son égard : quelques larmes étaient les seules plaintes de Louise, et quand le temps lui eut rendu un peu de tranquillité, son luth faisait entendre parfois des accents plaintifs.

A leur arrivée en Angleterre, sir Edouard mena Louise à sa maison de campagne. Elle y fut traitée comme sa femme, et, si elle en avait eu le désir, elle y aurait commandé avec une autorité aussi absolue que si elle eût eu véritablement ce titre; mais elle ne voulut pas se prêter aux vœux de sir Edouard et masquer, sous un dehors de magnificence, cette fausse position qu'elle voulait cacher, ou du moins oublier autant que possible. Les livres et la musique étaient tous ses plaisirs, si l'on peut appeler plaisirs les occupations qui adoucissaient un instant sa douleur et émoussaient les traits aigus du repentir.

Ce repentir était encore aggravé par le souvenir d'un père infortuné, qui allait passer sa vieillesse à déplorer ses propres malheurs et le déshonneur de sa fille.

Sir Edouard était trop généreux pour ne pas assurer un sort à Venoni. Il tenta d'expier l'outrage qu'il lui avait fait par cette libéralité barbare qui n'est une réparation qu'envers les gens sans honneur et semble une insulte de plus aux âmes vraiment honnêtes; mais il ne put accomplir son dessein. Il apprit que Venoni, peu après l'enlèvement de sa fille, avait quitté sa demeure, et ses voisins assuraient qu'il était mort dans un village de Savoie.

Cette nouvelle causa à Louise le chagrin le plus vif, et sa douleur refusa longtemps toute consolation. Sir Edouard, par sa tendresse et ses soins, chercha à adoucir ce chagrin; et, quand les premiers transports furent passés, il la conduisit à Londres, dans l'espoir que la vue d'objets nouveaux à ses yeux, et séduisants pour tous, pourrait contribuer à sécher ses larmes.

Auprès d'un homme aussi sensible que sir Edouard, l'affliction de Louise était un titre au respect. Il choisit pour elle un appartement séparé du sien, et la traita avec la délicatesse et l'attachement le plus sincère et le plus pur; mais les soins qu'il prit pour la consoler et la distraire étaient infructueux. Elle sentait toute l'horreur d'une faute qui avait attiré le déshonneur sur sa tête et la mort sur celle de son père.

A Londres, sir Edouard trouva sa sœur, qui avait épousé un homme d'une grande fortune et d'un rang distingué. Ce lord en avait fait sa femme, parce que c'était une belle personne universellement admirée. Elle l'avait pris pour mari, parce qu'il était le plus riche de tous ses prétendants. Ils vivaient comme vivent la plupart des gens dans cette position, pauvres avec un revenu considérable, malheureux au milieu de plaisirs continuels. Ce tableau était tellement opposé à l'idée que sir Edouard s'était formée de la réception qu'il trouverait dans son pays et parmi ses amis, que la société de ses égaux fut pour lui une source constante de dégoûts. Leur conversation était fantasque sans être bien relevée; leurs idées, frivoles; leurs connaissances, superficielles; et, avec tout l'orgueil de la naissance et l'insolence de leurs richesses, leurs principes étaient bas et leurs âmes sans noblesse. Dans leurs liaisons, qu'ils honoraient du nom d'amitié, tout était égoïsme, et leurs plaisirs étaient aussi trompeurs que leur amitié. Dans la société de Louise, au contraire, il trouvait de la sensibilité, de la bonne foi. Le cœur de cette aimable fille était le seul qui s'intéressât vraiment à son bonheur. Elle vit sir Edouard revenir à la vertu et fut sensible à l'attachement qu'il lui témoignait.

Quelquefois, quand elle le voyait triste elle, jouait sur son luth quelques gaies chansonnettes et affectait un air d'enjouement qui ne lui était pas ordinaire. Le cœur de Louise n'en était pas moins déchiré par une douleur cruelle, que par générosité elle cachait à sir Edouard. Elle était d'une constitution trop délicate pour lutter contre ses souffrances : elle en paraissait accablée; elle perdait le repos; ses couleurs se fanaient : on voyait s'éteindre l'éclat de ses yeux. Edouard s'aperçut de ces symptômes effrayants, et ses remords en devinrent plus cuisants. Souvent il maudissait ces fausses idées de plaisir qui lui avaient fait considérer la ruine d'une jeune fille tendre, sans art et sans défiance, comme un but qu'il serait glorieux d'atteindre. Souvent il désirait pouvoir effacer de sa vie quelques mois d'égarement, afin de retrouver l'occasion de rendre heureuse une famille dont il avait payé les soins généreux par la trahison d'un fourbe et la cruauté d'un assassin.

Un soir qu'il était assis avec Louise dans une chambre basse, tourmenté et attendri tour à tour par des impressions diverses, un orgue d'un son extrêmement mélodieux se fit entendre dans la rue. Louise posa son luth et prêta l'oreille. Les airs qu'on jouait étaient ceux de son pays natal; en les écoutant, elle répandit quelques larmes qu'elle s'efforça de cacher. Sir Edouard ordonna à un domestique de faire entrer le joueur d'orgue; on l'introduisit, et il s'assit à la porte de l'appartement.

Il joua deux ou trois airs vifs et sautillants, au son desquels Louise avait souvent dansé dans son enfance. Elle se livra à ce souvenir, et ses pleurs coulèrent sans contrainte. Tout à coup le musicien, changeant de ton et de mesure, entama un air plaintif et mélancolique. Louise tressaillit, se leva précipitamment et s'élança vers l'étranger. Il se débarrassa d'un manteau déguenillé, d'un emplâtre noir

qui déguisait son visage... C'était Venoni!... Louise voulut l'embrasser; il se détourna quelques moments et refusa de la serrer dans ses bras; mais la nature finit par triompher de son ressentiment. Il fondit sn larmes et pressa sur son cœur une fille si longtemps perdue pour lui.

La surprise et la confusion rendaient sir Edouard immobile.

— Je ne viens pas pour vous adresser des reproches, dit Venoni. Je ne suis qu'un pauvre et faible vieillard; des plaintes seraient mal placées dans ma bouche. Je ne viens que pour revoir mon enfant, lui pardonner et mourir. Les temps sont bien changes, sir Edouard, depuis que vous nous avez vus pour la première fois. Vous nous avez trouvés vertueux et fortunés; nous dansions, nous chantions, il n'y avait pas un seul cœur triste dans notre vallée. Cependant nous avons oublié nos chants et nos danses; vous étiez blessé, souffrant, nous avons eu pitié de vous!... Vous disparûtes, et depuis ce temps la flûte de Venoni ne s'est pas fait entendre dans nos campagnes; la douleur, une maladie cruelle l'ont conduit aux portes du tombeau, et ses voisins, qui l'aimaient et le plaignaient, n'ont plus connu ni plaisirs ni gaieté. Il me semble pourtant qu'en nous enlevant notre bonheur, vous n'avez pas ajouté au vôtre. Je le vois à votre air triste et abattu qui se peint sur vos traits au milieu de toute votre magnificence, aux pleurs que cette malheureuse fille vient de laisser couler sur ses riches habits.

— Elle n'en versera plus! s'écria Edouard. Nous allons être heureux, et moi je vais être juste. Pardonnez-moi, ma Louise, de vous avoir indignement rabaissée. J'ai vu ces femmes d'un rang élevé, avec lesquelles une alliance semblait m'être prescrite. Leurs vices me font rougir, leurs folies me dégoûtent : corrompues au fond du cœur, quoique affectant l'austérité, elles sont esclaves du plaisir, sans même avoir la bonne foi des passions; et, tout en ayant le mot d'honneur à la bouche, elles sont insensibles aux charmes de la vertu. Vous, au contraire, ma Louise!... Mais je ne veux pas réveiller des souvenirs qui me rendraient moins digne de votre estime à l'avenir. Continuez à aimer votre Edouard; vous avez déjà l'affection d'une épouse : encore quelques heures, et vous en aurez le titre. La tendresse et les soins de votre époux rendront à votre esprit son repos, à votre teint sa fraîcheur. Nous resterons quelque temps ici pour exciter l'admiration et l'envie des cercles les plus brillants; puis nous rendrons votre père à son pays natal, et sous son toit rustique je retrouverai le bonheur, un bonheur sans mélange, parce que cette fois il sera mérité. Le son de la flûte, la danse folâtre égaieront encore la vallée; l'innocence et la paix embelliront encore la chaumière de Venoni.

FIN DE LOUISE VENONI.

ÉGLISE SAINT-MÉDARD

PAR M. CAMPAN.

Cette église, une des plus anciennes de Paris, fut fondée par le chapitre de Sainte-Geneviève. L'historien Sauval fait remonter son origine au delà du dixième siècle; il cite, à l'appui de ses assertions, des diplômes des rois Robert Ier, Henri Ier et Philippe Ier. Mais le premier monument qui en fasse réellement mention est une bulle du 24 février 1163, où cette église se trouve indiquée comme faisant partie des possessions de l'abbaye Sainte-Geneviève.

On croit que le nom de Saint-Médard lui vient de quelques reliques de ce saint, qui furent apportées du Soissonnais après l'invasion des Normands.

Reconstruite dans le quinzième et le seizième siècle, cette église eut beaucoup à souffrir, en 1561, de la part des protestants. Dans les environs, s'élevait un bâtiment appelé *Maison du Patriarche*, parce qu'il avait été bâti par le cardinal Bertrand, évêque de Jérusalem.

Les protestants louèrent cette maison pour y tenir leurs assemblées; sous prétexte qu'ils étaient gênés par le bruit des cloches, ils envahirent l'église et commirent toutes sortes d'excès.

Les amendes judiciaires imposées aux coupables furent consacrées à l'agrandissement de l'église, qu'on augmenta de la longueur du chœur et des chapelles latérales.

Au dix-septième siècle, on fit d'importantes réparations. En 1615, on rétablit à neuf la chapelle de la communion; cinquante ans après, on agrandit le chœur et on donna au maître-autel une forme nouvelle.

Nous n'avons pas besoin de dire que l'église Saint-Médard présente des échantillons de plusieurs genres d'architecture. L'intérieur est d'une simplicité extrême; il ressemble à une humble église de village.

Le grand autel est disposé à la romaine et construit en marbre. Des colonnes cannelées et sans bases, supportant des arcades à plein cintre entourent le sanctuaire.

La chaire est ornée de trois sujets en bois, représentant le bon pasteur, la sainte Vierge, saint Médard. Vers la porte d'entrée, on aperçoit au-dessus de l'orgue un Christ d'une assez belle sculpture, avec deux anges à ses pieds.

Les côtés de l'édifice sont sillonnés de douze chapelles. Dans une de ces chapelles, on remarque un des beaux tableaux de Dupré, le *Premier couronnement de la Rosière*, qui figura à l'exposition du Louvre, en 1837.

Saint-Médard renfermait autrefois les tombeaux de plusieurs personnages. Mais la sépulture qui tient la place la plus importante dans les annales de cette modeste église est celle du fameux diacre Pâris, fils d'un conseiller au parlement. Ce diacre mourut, en 1727, à l'âge de trente-six ans, après avoir passé les dernières années de sa vie à tricoter des bas pour les pauvres. Il avait partagé les opinions des plus exaltés jansénistes, qui allerent prier sur sa tombe. Bientôt le bruit se répandit qu'il s'y opérait des miracles. Ce fut alors qu'on vit s'établir une secte de convulsionnaires qui se donnèrent des chefs, des statuts, une organisation.

A diverses reprises, le gouvernement, par mesure de sûreté publique, fit emprisonner les principaux instigateurs; mais la persécution eut pour résultat d'augmenter le nombre des convulsionnaires; enfin, l'autorité publique fit fermer le cimetière, et, sur la porte, un plaisant écrivit le distique qui suit :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

On assure que la secte janséniste compte encore de nombreux adhérents dans la paroisse Saint-Médard. On les reconnaît en ce que les femmes portent une coiffure très-aplatie sur les tempes et sur les joues, et cachent presque complétement des

cheveux tressés en bandeaux. L'extérieur des hommes est empreint d'un profond caractère de rigidité qui les rend semblables aux quakers américains.

Le cimetière où se trouve le tombeau du diacre Pâris est toujours fermé; il se trouve situé derrière l'église, un peu à droite. Le tombeau de Pâris était une table de marbre noir ornée d'une épitaphe en lettres d'or : tout a disparu.

Succursale de Saint-Etienne-du-Mont jusqu'en 1830, Saint-Médard est, depuis cette époque, cure titulaire de seconde classe. N'y cherchez pas les colonnades de la Madeleine, les splendeurs de Notre-Dame-de-Lorette et de Saint-Vincent-de-Paul, les richesses de Saint-Roch, les tours de Notre-Dame, la belle architecture de Saint-Sulpice.

Jetée à travers la région de Paris la plus indigente, cette église est modeste ou plutôt pauvre comme le quartier où elle s'élève. Là, point de pompes, point de solennités magnifiques, et les cloches n'y sonnent pas pour fêter les grands de la terre.

Cependant, s'il vous arrive de diriger vos pas vers la rue Mouffetard, vous vous arêterez avec un secret plaisir, même avec une douce émotion, devant le modeste portique de Saint-Médard enclavé et à moitié caché derrière les maisons qui l'avoisinent. Hâtons-nous de dire qu'on travaille en ce moment à dégager cette façade; le vieux faubourg Saint-Marceau voit avec reconnaissance les réparations qu'on fait à sa vieille basilique.

N'oubliez pas surtout, en visitant Saint-Médard, que ses paroissiens sont pour la plupart ouvriers à la manufacture des Gobelins, où l'industrie nationale a déjà produit tant de chefs-d'œuvre.

Paris est la ville des contrastes. Les Gobelins à côté des haillons du faubourg Saint-Marceau! Les magnifiques splendeurs de l'art à côté de rues tortueuses qui rappellent la vieille Lutèce! Voilà pourquoi Saint-Médard est en quelque sorte un but de pèlerinage pour le chrétien et pour l'artiste!

FIN

Vue de Tunis.

LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

L'ARSENAL

Le 4 décembre 1846, mon bâtiment étant à l'ancre depuis la veille dans la baie de Tunis, je me réveillai vers cinq heures du matin avec une de ces impressions de profonde mélancolie qui font, pour tout un jour, l'œil humide et la poitrine gonflée.

Cette impression venait d'un rêve.

Je sautai en bas de mon cadre, je passai un pantalon à pieds, je montai sur le pont et je regardai en face et autour de moi.

J'espérais que le merveilleux paysage qui se déroulait sous mes yeux allait distraire mon esprit de cette préoccupation, d'autant plus obstinée, qu'elle avait une cause moins réelle.

J'avais devant moi, à une portée de fusil, la

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

jetée qui s'étendait du fort de la Goulette au fort de l'Arsenal, laissant un étroit passage aux bâtiments qui veulent pénétrer du golfe dans le lac. Ce lac aux eaux bleues, comme l'azur du ciel qu'elles réfléchissaient, était tout agité, dans certains endroits, par les battements d'ailes d'une troupe de cygnes, tandis que, sur des pieux plantés de distance en distance pour indiquer des bas-fonds, se tenait immobile, pareil à ces oiseaux qu'on sculpte sur les sépulcres, un cormoran qui, tout à coup, se laissait tomber comme une pierre, plongeait pour attraper sa proie, revenait à la surface de l'eau avec un poisson au travers du bec, avalait ce poisson, remontait sur son pieu, et reprenait sa taciturne immobilité jusqu'à ce qu'un nouveau poisson, passant à sa portée, sollicitât son appétit, et, l'emportant sur sa paresse, le fît disparaître de nouveau pour reparaître encore.

Et pendant ce temps, de cinq minutes en cinq minutes, l'air était rayé par une file de flamands dont les ailes de pourpre se détachaient sur le blanc mat de leur plumage, et, formant un dessin carré, semblaient un jeu de cartes composé d'as de carreau seulement, et volant sur une seule ligne.

A l'horizon était Tunis, c'est-à-dire un amas de maisons carrées, sans fenêtres, sans ouvertures, montant en amphithéâtre, blanches comme de la craie, et se détachant sur le ciel avec une netteté singulière. A gauche s'élevaient, comme une immense muraille à créneaux, les montagnes de Plomb, dont le nom indique la teinte sombre; à leur pied rampaient le marabout et le village des Sidi-Fathallah ; à droite, on distinguait le tombeau de saint Louis, et la place où fut Carthage, deux des plus grands souvenirs qu'il y ait dans l'histoire du monde. Derrière nous se balançait à l'ancre le *Montézuma*, magnifique frégate à vapeur de la force de quatre cent cinquante chevaux.

Certes, il y avait bien là de quoi distraire l'imagination la plus préoccupée. A la vue de toutes ces richesses, on eût oublié et la veille, et le jour et le lendemain. Mais mon esprit était, à dix ans de là, fixé obstinément sur une seule pensée qu'un rêve avait clouée dans mon cerveau.

Mon œil devint fixe. Tout ce splendide panorama s'effaça peu à peu dans la vaguité de mon regard. Bientôt je ne vis plus rien de ce qui existait. La réalité disparut; puis, au milieu de ce vide nuageux, comme sous la baguette d'une fée, se dessina un salon aux lambris blancs, dans l'enfoncement duquel, assise devant un piano où ses doigts erraient négligemment, se tenait une femme inspirée et pensive à la fois, une muse et une sainte. Je reconnus cette femme, et je murmurai comme si elle eût pu m'entendre :

— Je vous salue, Marie, pleine de grâces, mon esprit est avec vous.

Puis, n'essayant plus de résister à cet ange aux ailes blanches qui me ramenait aux jours de ma jeunesse, et, comme une vision charmante, me montrait cette chaste figure de jeune fille, de jeune femme et de mère, je me laissai emporter au courant de ce fleuve qu'on appelle la mémoire, et qui remonte le passé au lieu de descendre vers l'avenir.

Alors je fus pris de ce sentiment si égoïste, et par conséquent si naturel à l'homme, qui le pousse à ne point garder sa pensée à lui seul, de doubler l'étendue de ses sensations en les communiquant, et de verser enfin dans une autre âme la liqueur douce ou amère qui remplit son âme.

Je pris une plume et j'écrivis :

« A bord du *Véloce*, en vue de Carthage et de Tunis, le 4 décembre 1846.

« Madame,

« En ouvrant une lettre datée de Carthage et de Tunis, vous vous demanderez qui peut vous écrire d'un pareil endroit, et vous espérerez recevoir un autographe de Régulus ou de Louis IX. Hélas! madame, celui qui met de si loin son humble souvenir à vos pieds n'est ni un héros, ni un saint, et s'il a jamais eu quelque ressemblance avec l'évêque d'Hippone, dont il y a trois jours il visitait le tombeau, ce n'est qu'à la première partie de la vie de ce grand homme que cette ressemblance peut être applicable. Il est vrai que, comme lui, il peut racheter cette première partie de la vie par la seconde. Mais il est déjà bien tard pour faire pénitence, et, selon toute probabilité, il mourra comme il a vécu, n'osant pas même laisser après lui ses confessions, qui, à la rigueur, peuvent se laisser raconter, mais qui ne peuvent guère se lire.

« Vous avez déjà couru à la signature, n'est-ce pas, madame, et vous savez à qui vous avez affaire; de sorte que maintenant vous vous demandez comment, entre ce magnifique lac qui est le tombeau d'une ville, et le pauvre monument qui est le sépulcre d'un roi, l'auteur des *Mousquetaires* et de *Monte-Cristo* a songé à vous écrire, à vous justement quand, à Paris, à votre porte, il de-

meure quelquefois un an tout entier sans aller vous voir.

« D'abord, madame, Paris est Paris, c'est-à-dire une espèce de tourbillon où l'on perd la mémoire de toutes choses, au milieu du bruit que fait le monde en courant et la terre en tournant. A Paris, voyez-vous, je fais comme le monde et comme la terre; je cours et je tourne, sans compter que, lorsque je ne tourne ni ne cours, j'écris. Mais alors, madame, c'est autre chose, et, quand j'écris, je ne suis déjà plus si séparé de vous que vous le pensez, car vous êtes une de ces rares personnes pour lesquelles j'écris, et il est bien extraordinaire que je ne me dise pas, lorsque j'achève un chapitre dont je suis content, ou un livre qui est bien venu : — Marie Nodier, cet esprit rare et charmant, lira cela, — et je suis fier, madame, car j'espère qu'après que vous aurez lu ce que je viens d'écrire, je grandirai peut-être encore de quelques lignes dans votre pensée.

« Tant il y a, madame, pour en revenir à ma pensée, que, cette nuit, j'ai rêvé, je n'ose pas dire à vous, mais de vous, oubliant la houle qui balançait un gigantesque bâtiment à vapeur que le gouvernement me prête, et sur lequel je donne l'hospitalité à un de vos amis et à un de vos admirateurs, à Boulanger, et à mon fils, sans compter Giraud, Maquet, Chancel et Desbarolles, qui se rangent au nombre de vos connaissances; tant il y a, disais-je, que je me suis endormi sans songer à rien, et comme je suis presque dans le pays des Mille et une Nuits, un génie m'a visité et m'a fait entrer dans un rêve dont vous avez été la reine. Le lieu où il m'a conduit, ou plutôt ramené, madame, était bien mieux qu'un palais, était bien mieux qu'un royaume; c'était cette bonne et excellente maison de l'Arsenal, au temps de sa joie et de son bonheur, quand notre bien-aimé Charles en faisait les honneurs avec toute la franchise de l'hospitalité antique, et notre bien respectée Marie, avec toute la grâce de l'hospitalité moderne.

« Ah! croyez bien, madame, qu'en écrivant ces lignes, je viens de laisser échapper un bon gros soupir. Ce temps a été un heureux temps pour moi. Votre esprit charmant en donnait à tout le monde, et quelquefois, j'ose le dire, à moi plus qu'à tout autre. Vous voyez que c'est un sentiment égoïste qui me rapproche de vous. J'empruntais quelque chose à votre adorable gaieté, comme le caillou du poëte Saadi empruntait une part du parfum de la rose.

« Vous rappelez-vous le costume d'archer de Paul? vous rappelez-vous les souliers jaunes de Francisque Michel? vous rappelez-vous mon fils en débardeur? vous rappelez-vous cet enfoncement où était le piano et où vous chantiez *Lazzara*, cette merveilleuse mélodie que vous m'avez promise, et que, soit dit sans reproches, vous ne m'avez jamais donnée?

« Oh! puisque je fais appel à vos souvenirs, allons plus loin encore : vous rappelez-vous Fontaney et Alfred Johannot, ces deux figures voilées qui restaient toujours tristes au milieu de nos rires, car il y a dans les hommes qui doivent mourir jeunes un vague pressentiment du tombeau? Vous rappelez-vous Taylor, assis dans un coin, immobile, muet et rêvant dans quel voyage nouveau il pourra enrichir la France d'un tableau espagnol, d'un bas-relief grec ou d'un obélisque égyptien? Vous rappelez-vous de Vigny, qui, à cette époque, doutait peut-être de sa transfiguration et daignait encore se mêler à la foule des hommes? Vous rappelez-vous Lamartine, debout devant la cheminée, et laissant rouler jusqu'à nos pieds l'harmonie de ses beaux vers; vous rappelez-vous Hugo le regardant et l'écoutant comme Étéocle devait regarder et écouter Polynice, seul parmi nous avec le sourire de l'égalité sur les lèvres; tandis que madame Hugo, jouant avec ses beaux cheveux, se tenait à demi couchée sur le canapé, comme fatiguée de la part de gloire qu'elle porte?

« Puis, au milieu de tout cela, votre mère, si simple, si bonne, si douce; votre tante, madame de Tercy, si spirituelle et si bienveillante; Dauzats, si fantasque, si hableur, si verveux; Barye, si isolé au milieu du bruit, que sa pensée semble toujours envoyée par son corps à la recherche d'une des sept merveilles du monde; Boulanger, aujourd'hui si mélancolique, demain si joyeux, toujours si grand peintre, toujours si grand poëte, toujours si bon ami dans sa gaieté comme dans sa tristesse; puis enfin cette petite fille se glissant entre les poëtes, les peintres, les musiciens, les grands hommes, les gens d'esprit et les savants; cette petite fille que je prenais dans le creux de ma main et que je vous offrais comme une statuette de Barre ou de Pradier? Oh! mon Dieu! qu'est devenu tout cela, madame?

« Le Seigneur a soufflé sur la clef de voûte, et l'édifice magique s'est écroulé, et ceux qui le peuplaient se sont enfuis, et tout est désert à cette même place où tout était vivant, épanoui, florissant.

« Fontaney et Alfred Johannot sont morts, Taylor a renoncé aux voyages, de Vigny s'est fait invisible, Lamartine est député, Hugo pair de France, et Boulanger, mon fils et moi, sommes à Carthage, d'où je vous vois, madame, en poussant ce bon gros soupir dont je vous parlais tout à l'heure, et qui, malgré le vent qui emporte comme un nuage la fumée mourante de notre bâtiment, ne rattrapera jamais ces chers souvenirs que le temps aux ailes sombres entraîne silencieusement dans la brume grisâtre du passé.

« O printemps, jeunesse de l'année! ô jeunesse, printemps de la vie!

« Eh bien, voilà le monde évanoui qu'un rêve m'a rendu, cette nuit, aussi brillant, aussi visible, mais en même temps, hélas! aussi impalpable que ces atomes qui dansent au milieu d'un rayon de soleil, infiltré dans une chambre sombre par l'ouverture d'un contrevent entrebâillé.

« Et maintenant, madame, vous ne vous étonnez plus de cette lettre, n'est-ce pas? Le présent chavirerait sans cesse s'il n'était maintenu en équilibre par le poids de l'espérance et le contrepoids des souvenirs, et malheureusement ou heureusement peut-être, je suis de ceux chez lesquels les souvenirs l'emportent sur les espérances.

« Maintenant parlons d'autre chose; car il est permis d'être triste, mais à la condition qu'on n'embrunira pas les autres de sa tristesse. Que fait mon ami Boniface? — Ah! j'ai, il y a huit ou dix jours, visité une ville qui lui vaudra bien des pensums, quand il trouvera son nom dans le livre de ce méchant usurier qu'on nomme Salluste. Cette ville, c'est Constantine, la vieille Cyrta, merveille bâtie au haut d'un rocher, sans doute par une race d'animaux fantastiques ayant des ailes d'aigles et des mains d'hommes comme Hérodote et Levaillant, ces deux grands voyageurs, en ont vu.

« Puis, nous avons passé un peu à Utique et beaucoup à Byzerte. Giraud a fait dans cette dernière ville le portrait d'un notaire turc, et Boulanger de son maître clerc. Je vous les envoie, madame, afin que vous puissiez les comparer aux notaires et aux maîtres clercs de Paris. Je doute que l'avantage reste à ces derniers.

« Moi, j'y suis tombé à l'eau en chassant les flamands et les cygnes, accident qui, dans la Seine, gelée probablement à cette heure, aurait pu avoir des suites fâcheuses, mais qui, dans le lac de Caton, n'a eu d'autre inconvénient que de me faire prendre un bain, tout habillé, et cela au grand étonnement d'Alexandre, de Giraud et du gouverneur de la ville, qui, du haut d'une terrasse, suivaient notre barque des yeux, et qui ne pouvaient comprendre un événement qu'ils attribuaient à un acte de ma fantaisie, et qui n'était que la perte de mon centre de gravité.

« Je m'en suis tiré comme les cormorans dont je vous parlais tout à l'heure, madame; comme eux j'ai disparu, comme eux je suis revenu sur l'eau! seulement, je n'avais pas, comme eux, un poisson dans le bec.

« Cinq minutes après je n'y pensais plus, et j'étais sec comme M. Valéry, tant le soleil a mis de complaisance à me caresser.

« Oh! je voudrais, partout où vous êtes, madame, conduire un rayon de ce beau soleil, ne fût-ce que pour faire éclore sur votre fenêtre une touffe de myosotis.

« Adieu, madame, pardonnez-moi cette longue lettre; je ne suis pas coutumier de la chose, et, comme l'enfant qui se défendait d'avoir fait le monde, je vous promets que je ne le ferai plus; mais aussi, pourquoi le concierge du ciel a-t-il laissé ouverte cette porte d'ivoire par laquelle sortent les songes dorés?

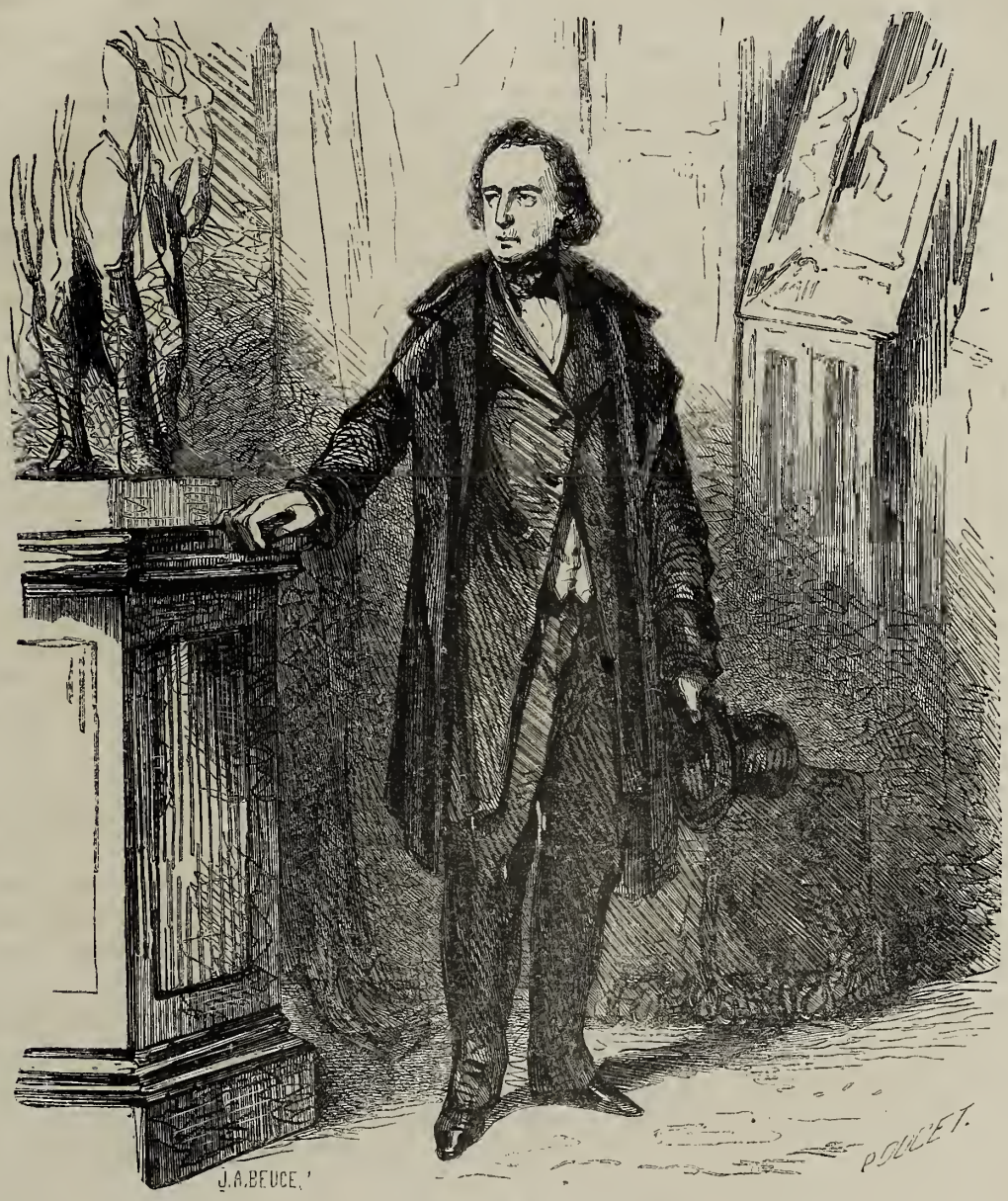
« Veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

« ALEXANDRE DUMAS.

« Je serre bien cordialement la main de Jules. »

Maintenant, à quel propos cette lettre tout intime? C'est que, pour raconter à mes lecteurs l'histoire de la femme au collier de velours, il me fallait leur ouvrir les portes de l'Arsenal : c'est-à-dire de la demeure de Charles Nodier.

Et maintenant que cette porte m'est ouverte par la main de sa fille, et que par conséquent nous sommes sûrs d'être les bienvenus : « qui m'aime me suive. »



Le baron Taylor. — Page 3.

II

L'ARSENAL (SUITE)

A l'extrémité de Paris, faisant suite au quai des Célestins, adossé à la rue Morland, et dominant la rivière, s'élève un grand bâtiment sombre et triste d'aspect nommé l'Arsenal.

Une partie de terrain sur lequel s'étend cette lourde bâtisse s'appelait, avant le creusement des fossés de la ville, le Champ-au-Plâtre. Paris, un jour qu'il se préparait à la guerre, acheta le champ et fit construire des granges pour y placer son artillerie. Vers 1533, François Ier s'aperçut qu'il manquait de canons et eut l'idée d'en faire fondre. Il emprunta donc une de ces granges à sa bonne ville, avec promesse, bien entendu, de la rendre dès que la fonte serait achevée ; puis, sous prétexte

d'accélérer le travail, il en emprunta une seconde, puis une troisième, toujours avec la même promesse; puis, en vertu du proverbe qui dit que ce qui est bon à prendre est bon à garder, il garda sans façon les trois granges empruntées.

Vingt ans après, le feu prit à une vingtaine de milliers de poudre qui s'y trouvaient enfermés. L'explosion fut terrible : Paris trembla comme tremble Catane les jours où Encelade se remue. Des pierres furent lancées jusqu'au bout du faubourg Saint-Marceau; les roulements de ce terrible tonnerre allèrent ébranler Melun. Les maisons du voisinage oscillèrent un instant, comme si elles étaient ivres, puis s'affaissèrent sur elles-mêmes. Les poissons périrent dans la rivière, tués par cette commotion inattendue; enfin, trente personnes, enlevées par l'ouragan de flammes, retombèrent en lambeaux : cent cinquante furent blessées. D'où venait ce sinistre ? Quelle était la cause de ce malheur ? On l'ignora toujours ; et, en vertu de cette ignorance, on l'attribua aux protestants.

Charles IX fit reconstruire, sur un plus vaste plan, les bâtiments détruits. C'était un bâtisseur que Charles IX : il faisait sculpter le Louvre, tailler la fontaine des Innocents par Jean Goujon, qui y fut tué, comme chacun sait, par une balle perdue. Il eût certainement mis fin à tout, le grand artiste et le grand poëte, si Dieu, qui avait certains comptes à lui demander à propos du 24 août 1572, ne l'eût rappelé.

Ses successeurs reprirent les constructions où il les avait laissées, et les continuèrent. Henri III fit sculpter, en 1584, la porte qui fait face au quai des Célestins; elle était accompagnée de colonnes en forme de canons, et sur la table de marbre qui la surmontait, on lisait ce distique de Nicolas Bourbon, que Santeuil demandait à acheter au prix de la potence:

> Œtna hæc Henrico vulcania tela ministrat
> Tela giganteos debellatura furores.

Ce qui veut dire en français :

« L'Etna prépare ici les traits avec lesquels Henri doit foudroyer la fureur des géants. »

Et, en effet, après avoir foudroyé les géants de la Ligue, Henri planta ce beau jardin qu'on y voit sur les cartes du temps de Louis XIII, tandis que Sully y établissait son ministère et faisait peindre et dorer les beaux salons qui font, encore aujourd'hui, la bibliothèque de l'Arsenal.

En 1823, Charles Nodier fut appelé à la direction de cette bibliothèque, et quitta la rue de Choiseul, où il demeurait, pour s'établir dans son nouveau logement.

C'était un homme adorable que Nodier, sans un vice, mais plein de défauts, de ces défauts charmants qui font l'originalité de l'homme de génie, prodigue, insouciant flâneur, flâneur comme Figaro était paresseux! avec délices.

Nodier savait à peu près tout ce qu'il était donné à l'homme de savoir; d'ailleurs, Nodier avait le privilége de l'homme de génie : quand il ne savait pas il inventait, et ce qu'il inventait était bien autrement ingénieux, bien autrement coloré, bien autrement probable que la réalité.

D'ailleurs, plein de systèmes, paradoxal avec enthousiasme, mais pas le moins du monde propagandiste, c'était pour lui-même que Nodier était paradoxal, c'était pour lui seul que Nodier se faisait des systèmes; ses systèmes adoptés, ses paradoxes reconnus; il en eût changé, et s'en fût immédiatement fait d'autres.

Nodier était l'homme de Térence, à qui rien d'humain n'est étranger. Il aimait pour le bonheur d'aimer; il aimait comme le soleil luit, comme l'eau murmure, comme la fleur parfume : tout ce qui était bon, tout ce qui était beau, tout ce qui était grand lui était sympathique ; dans le mauvais même, il cherchait ce qu'il y avait de bon, comme, dans la plante vénéneuse, le chimiste, du sein du poison même, tire un remède salutaire.

Combien de fois Nodier avait-il aimé? c'est ce qu'il lui eût été impossible de dire à lui-même; d'ailleurs, le grand poëte qu'il était, il confondait toujours le rêve avec la réalité. Nodier avait caressé avec tant d'amour les fantaisies de son imagination, qu'il avait fini par croire à leur existence. Pour lui, Thérèse Aubert, la Fée aux Miettes, Inès de la Sierra, avaient existé. C'étaient ses filles, comme Marie; c'étaient les sœurs de Marie; seulement, madame Nodier n'avait été pour rien dans leur création; comme Jupiter, Nodier avait tiré toutes ces Minerves-là de son cerveau.

Mais ce n'étaient pas seulement des créatures humaines, ce n'étaient pas seulement des filles d'Ève et des fils d'Adam que Nodier animait de son souffle créateur. Nodier avait inventé un animal, il l'avait baptisé. Puis, il l'avait, de sa propre autorité, sans s'inquiéter de ce que Dieu en disait, doté de la vie éternelle.

Cet animal c'était le taratantaleo.

Vous ne connaissez pas le taratantaleo, n'est-ce

pas? ni moi non plus ; mais Nodier le connaissait, lui, Nodier le savait par cœur. Il vous racontait les mœurs, les habitudes, les caprices du taratantaleo. Il vous eût raconté ses amours si, du moment où il s'était aperçu que le taratantaleo portait en lui le principe de la vie éternelle, il ne l'eût condamné au célibat, la reproduction étant inutile là où existe la résurrection.

Comment Nodier avait-il découvert le taratantaleo?

Je vais vous le dire :

A dix-huit ans, Nodier s'occupait d'entomologie. La vie de Nodier s'est divisée en six phases différentes :

D'abord, il fit de l'histoire naturelle : la *Bibliothèque entomologique ;*

Puis de la linguistique : le *Dictionnaire des Onomatopées ;*

Puis de la politique : la *Napoleone;*

Puis de la philosophie religieuse : les *Méditations du Cloître ;*

Puis des poésies : les *Essais d'un jeune barde ;*

Puis du roman : *Jean Sbogar*, *Smarra*, *Trilby*, le *peintre de Salzbourg*, *Mademoiselle de Marsan*, *Adèle*, le *Vampire*, le *Songe d'or*, les *Souvenirs de Jeunesse*, le *Roi de Bohême et ses sept Châteaux*, les *Fantaisies du docteur Néophobus*, et mille choses charmantes encore que vous connaissez, que je connais, et dont le nom ne se retrouve pas sous ma plume.

Nodier en était donc à la première phase de ses travaux ; Nodier s'occupait d'entomologie, Nodier demeurait au sixième, — un étage plus haut que Béranger ne loge le poëte. — Il faisait des expériences au microscope sur les infiniment petits, et, bien avant Raspail, il avait découvert tout un monde d'animalcules invisibles. Un jour, après avoir soumis à l'examen l'eau, le vin, le vinaigre, le fromage, le pain, tous les objets enfin sur lesquels on fait habituellement des expériences, il prit un peu de sable mouillé dans la gouttière, et le posa dans la cage de son microscope, puis il appliqua son œil sur la lentille.

Alors il vit se mouvoir un animal étrange, ayant la forme d'un vélocipède, armé de deux roues qu'il agitait rapidement. Avait-il une rivière à traverser? ses roues lui servaient comme celles d'un bateau à vapeur ; avait-il un terrain sec à franchir? ses roues lui servaient comme celles d'un cabriolet. Nodier le regarda, le détailla, le dessina, l'analysa si longtemps, qu'il se souvint tout à coup qu'il oubliait un rendez-vous, et qu'il se sauva, laissant là son microscope, sa pincée de sable et le taratantaleo dont elle était le monde.

Quand Nodier rentra, il était tard ; il était fatigué, il se coucha, et dormit comme on dort à dix-huit ans. Ce fut donc le lendemain seulement, en ouvrant les yeux, qu'il pensa à la pincée de sable, au microscope et au taratantaleo.

Hélas! pendant la nuit le sable avait séché, et le pauvre taratantaleo qui, sans doute, avait besoin d'humidité pour vivre, était mort. Son petit cadavre était couché sur le côté, ses roues étaient immobiles. Le bateau à vapeur n'allait plus ; le vélocipède était arrêté.

Mais, tout mort qu'il était, l'animal n'en était pas moins une curieuse variété des éphémères, et son cadavre méritait d'être conservé aussi bien que celui d'un mahmouth ou d'un mastodonte ; seulement, il fallait prendre, on le comprend, des précautions bien autrement grandes pour manier un animal cent fois plus petit qu'un ciron, qu'il n'en faut prendre pour changer de place un animal dix fois gros comme un éléphant.

Ce fut donc avec la barbe d'une plume que Nodier transporta sa pincée de sable de la cage de son microscope dans une petite boîte de carton, destinée à devenir le sépulcre du taratantaleo.

Il se promettait de faire voir ce cadavre au premier savant qui se hasarderait à monter ses six étages.

Il y a tant de choses auxquelles on pense à dix-huit ans, qu'il est bien permis d'oublier le cadavre d'un éphémère. Nodier oublia pendant trois mois, dix mois, un an peut-être, le cadavre du taratantaleo.

Puis, un jour, la boîte lui tomba sous la main. Il voulut voir quel changement un an avait produit sur son animal. Le temps était couvert, il tombait une grosse pluie d'orage. Pour mieux voir, il approcha le microscope de la fenêtre, et vida dans la cage le contenu de la petite boîte.

Le cadavre était toujours immobile et couché sur le sable ; seulement le temps, qui a tant de prise sur les colosses, semblait avoir oublié l'infiniment petit.

Nodier regardait donc son éphémère, quand tout à coup une goutte de pluie, chassée par le vent, tombe dans la cage du microscope et humecte la pincée de sable.

Alors, au contact de cette fraîcheur vivifiante, il semble à Nodier que son taratantaleo se ranime, qu'il remue une antenne, puis l'autre :

Isaac Laquedem. — Page 13.

qu'il fait tourner une de ses roues, qu'il fait tourner ses deux roues, qu'il reprend son centre de gravité, que ses mouvements se régularisent, qu'il vit enfin.

Le miracle de la résurrection vient de s'accomplir, non pas au bout de trois jours, mais au bout d'un an.

Dix fois Nodier renouvela la même épreuve, dix fois le sable sécha, et le taratantaleo mourut; dix fois le sable fut humecté et dix fois le taratantaleo ressuscita.

Ce n'était pas un éphémère que Nodier avait découvert, c'était un immortel. Selon toute probabilité, son taratantaleo avait vu le déluge, et devait assister au jugement dernier.

Malheureusement, un jour que Nodier, pour la vingtième fois peut-être, s'apprêtait à renouveler son expérience, un coup de vent emporta le sable séché, et, avec le sable, le cadavre du phénoménal taratantaleo.

Nodier reprit bien des pincées de sable mouillé sur sa gouttière et ailleurs, mais ce fut inutilement, jamais il ne retrouva l'équivalent de ce qu'il avait perdu : le taratantaleo était le seul de

son espèce, et, perdu pour tous les hommes, il ne vivait plus que dans les souvenirs de Nodier.

Mais aussi là vivait-il de manière à ne jamais s'en effacer.

Nous avons parlé des défauts de Nodier; son défaut dominant, aux yeux de madame Nodier, du moins, c'était sa bibliomanie; ce défaut, qui faisait le bonheur de Nodier, faisait le désespoir de sa femme.

C'est que tout l'argent que Nodier gagnait passait en livres; combien de fois Nodier, sorti pour aller chercher deux ou trois cents francs, absolument nécessaires à la maison, rentra-t-il avec un volume rare, avec un exemplaire unique!

L'argent était resté chez Techener ou Guillemot.

Madame Nodier voulait gronder; mais Nodier, tirait son volume de sa poche, il l'ouvrait, le fermait, le caressait, montrait à sa femme une faute d'impression qui faisait l'authenticité du livre.

Et cela tout en disant ;

— Songe donc, ma bonne amie, que je retrouverai trois cents francs, tandis qu'un pareil livre, hum! un pareil livre est introuvable; demande plutôt à Pixérécourt.

Pixérécourt, c'était la grande admiration de Nodier, qui a toujours adoré le mélodrame. Nodier appelait Pixérécourt le Corneille des boulevards.

Presque tous les matins Pixérécourt venait rendre visite à Nodier.

Le matin, chez Nodier, était consacré aux visites des bibliophiles. C'était là que se réunissaient le marquis de Ganay, le marquis de Château-Giron, le marquis de Chalabre, le comte de Labédoyère, Bérard, l'homme des Elzevirs, qui, dans ses moments perdus, refit la Charte de 1830; le bibliophile Jacob, le savant Wess de Besançon, l'universel Peignot de Dijon ; enfin les savants étrangers, qui, aussitôt leur arrivée à Paris, se faisaient présenter ou se présentaient seuls à ce cénacle, dont la réputation était européenne.

Là on consultait Nodier, l'oracle de la réunion; là on lui montrait des livres; là on lui demandait des notes : c'était sa distraction favorite. Quant aux savants de l'Institut, ils ne venaient guère à ces réunions; ils voyaient Nodier avec jalousie. Nodier associait l'esprit et la poésie à l'érudition, et c'était un tort que l'Académie des sciences ne pardonne pas plus que l'Académie française.

Puis Nodier raillait souvent, Nodier mordait quelquefois. Un jour il avait fait le *Roi de Bohême et ses sept Châteaux;* cette fois-là, il avait emporté la pièce. On crut Nodier à tout jamais brouillé avec l'Institut. Pas du tout : l'Académie de Tombouctou fit entrer Nodier à l'Académie française.

On se doit quelque chose entre sœurs.

Après deux ou trois heures d'un travail toujours facile; après avoir couvert dix ou douze pages de papier de six pouces de haut sur quatre de large, à peu près, d'une écriture lisible, régulière, sans rature aucune, Nodier sortait.

Une fois sorti, Nodier rôdait à l'aventure, suivant néanmoins presque toujours la ligne des quais, mais passant et repassant la rivière, selon la situation topographique des étalagistes; puis des étalagistes il entrait dans les boutiques de libraires, et des boutiques de libraires dans les magasins de relieurs.

C'est que Nodier se connaissait non-seulement en livres, mais en couvertures. Les chefs-d'œuvre de Gascon sous Louis XIII, de Desseuil sous Louis XIV, de Pasdeloup sous Louis XV et de Derome sous Louis XV et Louis XVI, lui étaient si familiers, que, les yeux fermés, au simple toucher, il les reconnaissait. C'était Nodier qui avait fait revivre la reliure, qui, sous la Révolution et l'Empire, cessa d'être un art; c'est lui qui encouragea, qui dirigea les restaurateurs de cet art, les Touvenin, les Bradel, les Niedée, les Bozonnet et les Legrand. Touvenin, mourant de la poitrine, se levait de son lit d'agonie pour jeter un dernier coup d'œil aux reliures qu'il faisait pour Nodier.

La course de Nodier aboutissait presque toujours chez Crozet ou Techener, ces deux beaux-frères désunis par la rivalité, et entre lesquels son placide génie venait s'interposer. Là, il y avait réunion de bibliophiles; là, on s'assemblait pour parler livres, éditions, ventes; là, on faisait des échanges; puis, dès que Nodier paraissait, c'était un cri; mais, dès qu'il ouvrait la bouche, silence absolu. Alors Nodier narrait, Nodier paradoxait, *de omni re scibili et quibusdam aliis.*

Le soir, après le dîner de famille, Nodier travaillait d'ordinaire dans la salle à manger entre trois bougies posées en triangle, jamais plus, jamais moins ; nous avons dit sur quel papier et de quelle écriture, toujours avec des plumes d'oie; Nodier avait horreur des plumes de fer, comme, en général, de toutes les inventions nouvelles ; le gaz le mettait en fureur, la vapeur

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

l'exaspérait, il voyait la fin du monde infaillible et prochaine dans la destruction des forêts et dans l'épuisement des mines de houille. C'est dans ces fureurs contre le progrès de la civilisation que Nodier était resplendissant de verve et foudroyant d'entrain.

Vers neuf heures et demie du soir, Nodier sortait; cette fois, ce n'était plus la ligne des quais qu'il suivait, c'était celle des boulevards; il entrait à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu ou aux Funambules, aux Funambules de préférence. C'est Nodier qui a divinisé Debureau; pour Nodier, il n'y avait que trois acteurs au monde : Debureau, Potier et Talma; Potier et Talma étaient morts, mais Debureau restait, et consolait Nodier de la perte des deux autres.

Nodier avait vu cent fois le *Bœuf enragé*.

Tous les dimanches, Nodier déjeunait chez Pixérécourt : là, il retrouvait ses visiteurs : le bibliophile Jacob, roi tant que Nodier n'était pas là, vice-roi quand Nodier paraissait; le marquis de Ganay, le marquis de Chalabre.

Le marquis de Ganay, esprit changeant, amateur capricieux, amoureux d'un livre comme un roué du temps de la régence était amoureux d'une femme, pour l'avoir : puis, quand il l'avait, fidèle un mois, non pas fidèle, enthousiaste, le portant sur lui, et arrêtant ses amis pour le leur montrer; le mettant sous son oreiller le soir, et se réveillant la nuit, rallumant sa bougie pour le regarder, mais ne le lisant jamais; toujours jaloux des livres de Pixérécourt, que Pixérécourt refusait de lui vendre à quelque prix que ce fût; se vengeant de son refus en achetant, à la vente de madame de Castellane, un autographe que Pixérécourt ambitionnait depuis dix ans.

— N'importe, disait Pixérécourt furieux, je l'aurai.

— Quoi? demandait le marquis de Ganay.

— Votre autographe.

— Et quand cela?

— A votre mort, parbleu!

Et Pixérécourt eût tenu sa parole si le marquis de Ganay n'eût jugé à propos de survivre à Pixérécourt.

Quant au marquis de Chalabre, il n'ambitionnait qu'une chose : c'était une Bible que personne n'eût, mais aussi il l'ambitionnait ardemment. Il tourmenta tant Nodier pour que Nodier lui indiquât un exemplaire unique, que Nodier finit par faire mieux encore que ne désirait le marquis de Chalabre: il lui indiqua un exemplaire qui n'existait pas.

Aussitôt le marquis de Chalabre se mit à la recherche de cet exemplaire.

Jamais Christophe Colomb ne mit plus d'acharnement à découvrir l'Amérique. Jamais Vasco de Gama ne mit plus de persistance à retrouver l'Inde que le marquis de Chalabre à poursuivre sa Bible. Mais l'Amérique existait entre le 70e degré de latitude nord et les 55e et 54e de latitude sud. Mais l'Inde gisait véritablement en deçà et au delà du Gange, tandis que la Bible du marquis de Chalabre n'était située sous aucune latitude, ni ne gisait ni en deçà, ni au delà de la Seine. Il en résulta que Vasco de Gama retrouva l'Inde, que Christophe Colomb découvrit l'Amérique, mais que le marquis eut beau chercher, du nord au sud, de l'orient à l'occident; il ne trouva pas sa Bible.

Plus la Bible était introuvable, plus le marquis de Chalabre mettait d'ardeur à la trouver.

Il en avait offert cinq cents francs; il en avait offert mille francs; il en avait offert deux mille, quatre mille, dix mille francs. Tous les bibliographes étaient sans dessus dessous à l'endroit de cette malheureuse Bible. On écrivit en Allemagne et en Angleterre. Néant. Sur une note du marquis de Chalabre, on ne se serait pas donné tant de peine, et on eût simplement répondu : *Elle n'existe pas*. Mais, sur une note de Nodier, c'était autre chose. Si Nodier avait dit : la Bible existe, incontestablement La Bible existait. Le pape pouvait se tromper; mais Nodier était infaillible.

Les recherches durèrent trois ans. Tous les dimanches le marquis de Chalabre, en déjeunant avec Nodier chez Pixérécourt, lui disait :

— Eh bien, cette Bible, mon cher Charles...

— Eh bien?

— Introuvable!

— *Quære, et invenies*, répondait Nodier.

Et, plein d'une nouvelle ardeur, le bibliomane se remettait à chercher, mais ne trouvait pas.

Enfin on apporta au marquis de Chalabre une Bible.

Ce n'était pas la Bible indiquée par Nodier; mais il n'y avait que la différence d'un an dans la date; elle n'était pas imprimée à Kehl, mais elle était imprimée à Strasbourg; il n'y avait que la distance d'une lieue; elle n'était pas unique, il est vrai; mais le second exemplaire, le seul qui existât, était dans le Liban au fond d'un monastère druse. Le marquis de Chalabre porta la Bible à Nodier et lui demanda son avis :

— Dam! répondit Nodier, qui voyait le mar-

quis prêt à devenir fou s'il n'avait pas une Bible, prenez celle-là, mon cher ami, puisqu'il est impossible de trouver l'autre.

Le marquis de Chalabre acheta la Bible moyennant la somme de deux mille francs, la fit relier d'une façon splendide et la mit dans une cassette particulière.

Quand il mourut, le marquis de Chalabre laissa sa bibliothèque à mademoiselle Mars. Mademoiselle Mars, qui n'était rien moins que bibliomane, pria Merlin de classer les livres du défunt et d'en faire la vente. Merlin, le plus honnête homme de la terre, entra un jour chez mademoiselle Mars avec trente ou quarante mille francs de billets de banque à la main.

Il les avait trouvés dans une espèce de portefeuille pratiqué dans la magnifique reliure de cette Bible presque unique.

— Pourquoi, demandai-je à Nodier, avez-vous fait cette plaisanterie au pauvre marquis de Chalabre, vous si peu mystificateur ?

— Parce qu'il se ruinait, mon ami, et que, pendant les trois ans qu'il a cherché sa Bible, il n'a pas pensé à autre chose ; au bout de ces trois ans il a dépensé deux mille francs ; pendant ces trois ans-là il en eût dépensé cinquante mille.

Maintenant que nous avons montré notre bien-aimé Charles pendant la semaine et le dimanche matin, disons ce qu'il était le dimanche depuis six heures du soir jusqu'à minuit.

III

L'ARSENAL (SUITE)

Comment avais-je connu Nodier ?

Comme on connaissait Nodier. Il m'avait rendu un service, — c'était en 1827, — je venais d'achever *Christine ;* je ne connaissais personne dans les ministères, personne au théâtre ; mon administration, au lieu de m'être une aide pour arriver à la Comédie-Française, m'était un empêchement. J'avais écrit, depuis deux ou trois jours, ce dernier vers, qui a été si fort sifflé et si fort applaudi :

Eh bien... j'en ai pitié, mon père : qu'on l'achève !

En dessous de ce vers, j'avais écrit le mot FIN : il ne me restait plus rien à faire que de lire ma pièce à MM. les comédiens du roi et à être reçu ou refusé par eux.

Malheureusement, à cette époque, le gouvernement de la Comédie-Française était, comme le gouvernement de Venise, — républicain, mais aristocratique, et n'arrivait pas qui voulait près des sérénissimes seigneurs du comité.

Il y avait bien un examinateur chargé de lire les ouvrages des jeunes gens qui n'avaient encore rien fait, et qui, par conséquent, n'avaient droit à une lecture qu'après examen ; mais il existait dans les traditions dramatiques de si lugubres histoires de manuscrits attendant leur tour de lecture pendant un ou deux ans, et même trois ans, que moi, familier du Dante et de Milton, je n'osais point affronter ces limbes, tremblant que ma pauvre *Christine* n'allât augmenter tout simplement le nombre de

Questi sciaurati, che mai non fur vivi.

J'avais entendu parler de Nodier, comme protecteur né de tout poëte à naître. Je lui demandai un mot d'introduction près du baron Taylor. Il me l'envoya ; huit jours après j'avais lecture au Théâtre-Français, et j'étais à peu près reçu.

Je dis à peu près, parce qu'il y avait dans *Christine*, relativement au temps où nous vivions, c'est-à-dire à l'an de grâce 1827, de telles énormités littéraires, que MM. les comédiens ordinaires du roi n'osèrent me recevoir d'emblée et subordonnèrent leur opinion à celle de M. Picard, auteur de la *Petite Ville*.

M. Picard était un des oracles du temps.

Firmin me conduisit chez M. Picard. M. Picard me reçut dans une bibliothèque garnie de toutes les éditions de ses œuvres et ornée de son buste. Il prit mon manuscrit, me donna rendez-vous à huit jours et nous congédia.

Au bout de huit jours, heure pour heure, je me présentai à la porte de M. Picard. M. Picard m'attendait évidemment : il me reçut avec le sourire de Rigobert dans *Maison à vendre*,

— Monsieur, me dit-il en me tendant mon manuscrit proprement roulé, avez-vous quelques moyens d'existence?

Le début n'était pas encourageant.

— Oui, monsieur, répondis-je; j'ai une petite place chez M. le duc d'Orléans.

— Eh bien, mon enfant, fit-il en me mettant affectueusement mon rouleau entre les deux mains et me prenant les mains du même coup, allez à votre bureau.

Et, enchanté d'avoir fait un mot, il se frotta les mains en m'indiquant du geste que l'audience était terminée.

Je n'en devais pas moins un remercîment à Nodier. Je me présentai à l'Arsenal. Nodier me reçut, comme il recevait, avec un sourire aussi... Mais il y a sourire et sourire, comme dit Molière.

Peut-être oublierai-je un jour le sourire de Picard, mais je n'oublierai jamais celui de Nodier.

Je voulus prouver à Nodier que je n'étais pas tout à fait aussi indigne de sa protection qu'il eût pu le croire d'après la réponse que Picard m'avait faite. Je lui laissai mon manuscrit. Le lendemain je reçus une lettre charmante, qui me rendait tout mon courage, et qui m'invitait aux soirées de l'Arsenal.

Ces soirées de l'Arsenal, c'était quelque chose de charmant, quelque chose qu'aucune plume ne rendra jamais. Elles avaient lieu le dimanche et commençaient en réalité à six heures.

A six heures, la table était mise. Il y avait les dîneurs de fondation ; Cailleux, Taylor, Francis Wey, que Nodier aimait comme un fils; puis, par hasard, un ou deux invités, — puis qui voulait.

Une fois admis à cette charmante intimité de la maison, on allait dîner chez Nodier à son plaisir. Il y avait toujours deux ou trois couverts attendant les convives de hasard. Si ces trois couverts étaient insuffisants, on en ajoutait un quatrième, un cinquième, un sixième. S'il fallait allonger la table, on l'allongeait. Mais malheur à celui qui arrivait le treizième! Celui-là dînait impitoyablement à une petite table, à moins qu'un quatorzième ne vînt le relever de sa pénitence.

Nodier avait ses manies : il préférait le pain bis au pain blanc, l'étain à l'argenterie, la chandelle à la bougie.

Personne n'y faisait attention que madame Nodier, qui le servait à sa guise.

Au bout d'une année ou deux, j'étais un de ces intimes dont je parlais tout à l'heure. Je pouvais arriver, sans prévenir, à l'heure du dîner; on me recevait avec des cris qui ne me laissaient pas de doutes sur ma bienvenue, et l'on me mettait à table, ou plutôt je me mettais à table entre madame Nodier et Marie.

Au bout d'un certain temps, ce qui n'était qu'un point de fait devint un point de droit. Arrivais-je trop tard, était-on à table, ma place était-elle prise : on faisait un signe d'excuse au convive usurpateur, ma place m'était rendue, et, ma foi! se mettait où il pouvait celui que j'avais déplacé.

Nodier alors prétendait que j'étais une bonne fortune pour lui, en ce que je le dispensais de causer. Mais, si j'étais une bonne fortune pour lui, j'étais une mauvaise fortune pour les autres. Nodier était le plus charmant causeur qu'il y eût au monde. On avait beau faire à ma conversation tout ce qu'on a fait à un feu pour qu'il flambe, l'éveiller, l'attiser, y jeter cette limaille qui fait jaillir les étincelles de l'esprit comme celles de la forge; c'était de la verve, c'était de l'entrain, c'était de la jeunesse ; mais ce n'était point cette bonhomie, ce charme inexprimable, cette grâce infinie, où, comme dans un filet tendu, l'oiseleur prend tout, grands et petits oiseaux. Ce n'était pas Nodier.

C'était un pis-aller dont on se contentait, voilà tout.

Mais parfois je boudais, parfois je ne voulais pas parler, et, à mon refus de parler, il fallait bien, comme il était chez lui, que Nodier parlât; alors tout le monde écoutait, petits enfants et grandes personnes. C'était à la fois Walter Scott et Perrault, c'était le savant aux prises avec le poëte, c'était la mémoire en lutte avec l'imagination. Non-seulement alors Nodier était amusant à entendre, mais encore Nodier était charmant à voir. Son long corps efflanqué, ses longs bras maigres, ses longues mains pâles, son long visage plein d'une mélancolique bonté, tout cela s'harmoniait avec sa parole un peu traînante, que modulait sur certains tons ramenés périodiquement un accent franc-comtois que Nodier n'a jamais entièrement perdu. Oh! alors le récit était chose inépuisable, toujours nouvelle, jamais répétée. Le temps, l'espace, l'histoire, la nature, étaient pour Nodier cette bourse de Fortunatus d'où Pierre Schlemill tirait ses mains toujours

L'Arsenal.

pleines. Il avait connu tout le monde, Danton, Charlotte Corday, Gustave III, Cagliostro, Pie VI, Catherine II, le grand Frédéric, que sais-je? comme le comte de Saint-Germain et le taratantaleo, il avait assisté à la création du monde et traversé les siècles en se transformant. Il avait même, sur cette transformation, une théorie des plus ingénieuses. Selon Nodier, les rêves n'étaient qu'un souvenir des jours écoulés dans une autre planète, une réminiscence de ce qui avait été jadis. Selon Nodier, les songes les plus fantastiques correspondaient à des faits accomplis autrefois dans Saturne, dans Vénus ou dans Mercure : les images les plus étranges n'étaient que l'ombre des formes qui avaient imprimé leurs souvenirs dans notre âme immortelle. En visitant, pour la première fois, le Musée fossile du Jardin des Plantes, il s'est écrié, retrouvant des animaux qu'il avait vus dans le déluge de Deucalion et de Pyrrha, et parfois il lui échappait d'avouer que, voyant la tendance des Templiers à la possession universelle, il avait donné à Jacques Molay le conseil de maîtriser son ambition. Ce n'était pas sa faute si Jésus-Christ avait été crucifié ; seul parmi ses auditeurs, il l'avait prévenu des mauvaises intentions de Pilate à son égard. C'était surtout le Juif errant que Nodier avait eu l'occasion de rencontrer : la première fois à Rome, du temps de Grégoire VII; la seconde fois à Paris, la veille de la Saint-Barthélemy, et la dernière fois à Vienne en Dauphiné, et sur lequel il avait les documents les plus précieux. Et à ce propos il relevait une erreur, dans laquelle étaient tombés les savants et les poëtes, et particulièrement Edgar Quinet : ce n'était pas Ahasvérus, qui est un nom moitié grec moitié latin, que s'appelait l'homme aux cinq sous, c'était Isaac Laquedem : de cela il pouvait en répondre; il tenait le renseignement de sa propre bouche. Puis de la politique, de la philosophie, de la tradition, il passait à l'histoire naturelle. Oh! comme dans cette science Nodier distançait Hérodote, Pline, Marco Polo, Buffon et Lacépède! il avait connu des araignées près desquelles l'araignée de Pelisson n'était qu'une drôlesse, il avait fréquenté des crapauds près desquels Mathusalem n'était qu'un enfant; enfin, il avait été en relation avec des caïmans près desquels la tarasque n'était qu'un lézard.

Aussi il tombait à Nodier de ces hasards comme il n'en tombe qu'aux hommes de génie. Un jour qu'il cherchait des lépidoptères, — c'était pendant son séjour en Styrie, pays des roches granitiques et des arbres séculaires, — il monta contre un arbre afin d'atteindre une cavité qu'il apercevait, fourra sa main dans cette cavité, comme il avait l'habitude de le faire, et cela assez imprudemment, car un jour il retira d'une cavité pareille son bras enrichi d'un serpent qui s'était enroulé à l'entour; — un jour donc qu'ayant trouvé une cavité il fourrait sa main dans cette cavité, il sentit quelque chose de flasque et de gluant qui cédait à la pression de ses doigts. Il ramena vivement sa main à lui, et regarda : deux yeux brillaient d'un feu terne au fond de cette cavité. Nodier croyait au diable; aussi, en voyant ces deux yeux qui ne ressemblaient pas mal aux yeux de braise de Caron, comme dit Dante, Nodier commença par s'enfuir, puis il réfléchit, se ravisa, prit une hachette, et, mesurant la profondeur du trou, il commença de faire une ouverture à l'endroit où il présumait que devait se trouver cet objet inconnu. Au cinquième ou sixième coup de hache qu'il frappa, le sang coula de l'arbre, ni plus ni moins que, sous l'épée de Tancrède, le sang coula de la forêt enchantée du Tasse. Mais ce ne fut pas une belle guerrière qui lui apparut, ce fut un énorme crapaud encastré dans l'arbre où, sans doute, il avait été emporté par le vent, quand il était de la taille d'une abeille. Depuis combien de temps était-il là? Depuis deux cents ans, trois cents ans, cinq cents ans peut-être. Il avait cinq pouces de long sur trois de large.

Une autre fois, c'était en Normandie, du temps où il faisait avec Taylor le voyage pittoresque de la France, il entra dans une église; à la voûte de cette église étaient suspendus une gigantesque araignée et un énorme crapaud. Il s'adressa à un paysan pour demander des renseignements sur ce singulier couple.

Et voilà ce que le vieux paysan lui raconta, après l'avoir mené près d'une des dalles de l'église, sur laquelle était sculpté un chevalier couché dans son armure.

Ce chevalier était un ancien baron, lequel avait laissé dans le pays de si méchants souvenirs, que les plus hardis se détournaient afin de ne pas mettre le pied sur sa tombe, et cela, non point par respect, mais par terreur. Au-dessus de cette tombe, à la suite d'un vœu fait par ce chevalier à son lit de mort, une lampe devait brûler nuit et jour, une pieuse fondation ayant été faite par le mort, qui subvenait à cette dépense et bien au delà.

Un beau jour, ou plutôt une belle nuit, pen-

dant laquelle, par hasard, le curé ne dormait pas, il vit de la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur celle de l'église, la lampe pâlir et s'éteindre. Il attribua la chose à un accident et n'y fit pas cette nuit une grande attention.

Mais, la nuit suivante, s'étant réveillé vers les deux heures du matin, l'idée lui vint de s'assurer si la lampe brûlait. Il descendit de son lit, s'approcha de la fenêtre, et constata *de visu* que l'église était plongée dans la plus profonde obscurité.

Cet événement, reproduit deux fois en quarante-huit heures, prenait une certaine gravité. Le lendemain, au point du jour, le curé fit venir le bedeau et l'accusa tout simplement d'avoir mis l'huile dans sa salade, au lieu de l'avoir mise dans la lampe. Le bedeau jura ses grands dieux qu'il n'en était rien; que tous les soirs, depuis quinze ans qu'il avait l'honneur d'être bedeau, il remplissait consciencieusement la lampe, et qu'il fallait que ce fût un tour de ce méchant chevalier qui, après avoir tourmenté les vivants pendant sa vie, recommençait à les tourmenter trois cents ans après sa mort.

Le curé déclara qu'il se fiait parfaitement à la parole du bedeau, mais qu'il n'en désirait pas moins assister le soir au remplissage de la lampe; en conséquence, à la nuit tombante, en présence du curé, l'huile fut introduite dans le récipient, et la lampe allumée : la lampe allumée, le curé ferma lui-même la porte de l'église, mit la clef dans sa poche, et se retira chez lui.

Puis il prit son bréviaire, s'accommoda près de sa fenêtre dans un grand fauteuil, et, les yeux alternativement fixés sur le livre et sur l'église, il attendit.

Vers minuit, il vit la lumière qui illuminait les vitraux diminuer, pâlir et s'éteindre.

Cette fois, il y avait une cause étrangère, mystérieuse, inexplicable, à laquelle le pauvre bedeau ne pouvait avoir aucune part.

Un instant, le curé pensa que des voleurs s'introduisaient dans l'église et volaient l'huile. Mais en supposant le méfait commis par des voleurs, c'étaient des gaillards bien honnêtes de se borner à voler l'huile, quand ils épargnaient les vases sacrés.

Ce n'étaient donc pas des voleurs; c'était donc une autre cause qu'aucune de celles qu'on pouvait imaginer, une cause surnaturelle peut-être. Le curé résolut de reconnaître cette cause, quelle qu'elle fût.

Le lendemain soir il versa lui-même l'huile pour bien se convaincre qu'il n'était pas dupe d'un tour de passe-passe; puis, au lieu de sortir, comme il l'avait fait la veille, il se cacha dans un confessionnal.

Les heures s'écoulèrent, la lampe éclairait d'une lueur calme et égale : Minuit sonna...

Le curé crut entendre un léger bruit, pareil à celui d'une pierre qui se déplace, puis il vit l'ombre d'un animal avec des pattes gigantesques, laquelle ombre monta contre un pilier, courut le long d'une corniche, apparut un instant à la voûte, descendit le long de la corde, et fit une station sur la lampe, qui commença de pâlir, vacilla et s'éteignit.

Le curé se trouva dans l'obscurité la plus complète. Il comprit que c'était une expérience à renouveler, en se rapprochant du lieu où se passait la scène.

Rien de plus facile : au lieu de se mettre dans le confessionnal, qui était dans le côté de l'église opposé à la lampe, il n'avait qu'à se cacher dans le confessionnal qui était placé à quelques pas d'elle seulement.

Tout fut donc fait le lendemain comme la veille; seulement le curé changea de confessionnal et se munit d'une lanterne sourde.

Jusqu'à minuit, même calme, même silence, même honnêteté de la lampe à remplir ses fonctions. Mais aussi, au dernier coup de minuit, même craquement que la veille. Seulement, comme le craquement se produisait à quatre pas du confessionnal, les yeux du curé purent immédiatement se fixer sur l'emplacement d'où venait le bruit. C'était la tombe du chevalier qui craquait.

Puis la dalle sculptée qui recouvrait le sépulcre se souleva lentement, et, par l'entre-bâillement du tombeau, le curé vit sortir une araignée de la taille d'un barbet, avec un poil long de six pouces, des pattes longues d'une aune, laquelle se mit incontinent, sans hésitation, sans chercher un chemin qu'on voyait lui être familier, à gravir le pilier, à courir sur sa corniche, à descendre le long de la corde, et, arrivée là, à boire l'huile de la lampe, qui s'éteignit.

Mais alors, le curé eut recours à sa lanterne sourde, dont il dirigea les rayons vers la tombe du chevalier.

Alors il s'aperçut que l'objet qui la tenait entr'ouverte était un crapaud gros comme une tortue de mer, lequel, en s'enflant, soulevait la pierre et donnait passage à l'araignée, qui allait incontinent pomper l'huile, qu'elle revenait partager avec son compagnon.

Tous deux vivaient ainsi depuis des siècles dans cette tombe, où ils habiteraient probablement encore aujourd'hui si un accident n'eût révélé au curé la présence d'un voleur quelconque dans son église.

Le lendemain le curé avait requis main-forte, on avait soulevé la pierre du tombeau, et l'on avait mis à mort l'insecte et le reptile, dont les cadavres étaient suspendus au plafond et faisaient foi de cet étrange événement.

D'ailleurs, le paysan qui racontait la chose à Nodier était un de ceux qui avaient été appelés par le curé pour combattre ces deux commensaux de la tombe du chevalier, et, comme lui, s'était acharné particulièrement au crapaud. Une goutte de sang de l'immonde animal, qui avait jailli sur sa paupière, avait failli le rendre aveugle comme Tobie.

Il en était quitte pour être borgne.

IV

L'ARSENAL (SUITE)

Pour Nodier, les histoires de crapauds ne se bornaient pas là, il y avait quelque chose de mystérieux dans la longévité de cet animal qui plaisait à l'imagination de Nodier. Aussi toutes les histoires de crapauds centenaires ou millenaires, les savait-il; tous les crapauds découverts dans des pierres ou dans des troncs d'arbres, depuis le crapaud trouvé en 1756 par le sculpteur Leprince, à Eretteville, au milieu d'une pierre dure où il était encastré, jusqu'au crapaud enfermé par Hérissant, en 1771, dans une case de plâtre, et qu'il retrouva parfaitement vivant, en 1774, étaient-ils de sa compétence. Quand on demandait à Nodier de quoi vivaient les malheureux prisonniers : — ils avalent leur peau, répondait-il. Il avait étudié un crapaud petit-maître qui avait fait six fois peau neuve dans un hiver, et qui six fois avait avalé la vieille. Quant à ceux qui étaient dans des pierres de formation primitive depuis la création du monde, comme le crapaud que l'on trouva dans la carrière de Bourswick, en Gothie, l'inaction totale dans laquelle ils avaient été obligés de demeurer, la suspension de la vie dans une température qui ne permettait aucune dissolution, et qui ne rendait nécessaire la réparation d'aucune perte, l'humidité du lieu, qui entretenait celle de l'animal, et qui empêchait sa destruction par le dessèchement, tout cela paraissait à Nodier des raisons suffisantes à une conviction dans laquelle il y avait autant de foi que de science.

D'ailleurs Nodier avait, nous l'avons dit, une certaine humilité naturelle, une certaine pente à se faire petit lui-même qui l'entraînait vers les petits et les humbles. Nodier bibliophile trouvait parmi les livres des chefs-d'œuvre ignorés qu'il tirait de la tombe des bibliothèques; Nodier philanthrope trouvait parmi les vivants des poëtes inconnus, qu'il mettait au jour et qu'il conduisait à la célébrité; toute injustice, toute oppression le révoltait, et, selon lui, on opprimait le crapaud, on était injuste envers lui, on ignorait ou l'on ne voulait pas connaître les vertus du crapaud. Le crapaud était bon ami; Nodier l'avait déjà prouvé par l'association du crapaud et de l'araignée, et, à la rigueur, il le prouvait deux fois en racontant une autre histoire de crapaud et de lézard, non moins fantastique que la première, — le crapaud était donc, non-seulement bon ami, mais encore bon père et bon époux. En accouchant lui-même sa femme, le crapaud avait donné aux maris les premières leçons d'amour conjugal; en enveloppant les œufs de sa famille autour de ses pattes de derrière ou en les portant sur son dos, le crapaud avait donné aux chefs de famille la première leçon de paternité; quant à cette bave que le crapaud répand ou lance même quand on le tourmente, Nodier assurait que c'était la plus innocente substance qu'il y eût au monde, et il la préférait à la salive de bien des critiques de sa connaissance.

Ce n'était pas que ces critiques ne fussent reçus chez lui comme les autres, et ne fussent même bien reçus; mais, peu à peu, ils se retiraient d'eux-mêmes, ils ne se sentaient point à l'aise au milieu de cette bienveillance qui était l'atmosphère naturelle de l'Arsenal, et à travers laquelle ne passait la raillerie que comme passe la luciole au milieu de ces belles nuits de Nice et de Florence, c'est-à-dire pour jeter une lueur et s'éteindre aussitôt.

On arrivait ainsi à la fin d'un dîner charmant, dans lequel tous les accidents, excepté le renversement du sel, excepté un pain posé à l'envers, étaient pris du côté philosophique; puis on servait le café à table. Nodier était sybarite au fond, il appréciait parfaitement ce sentiment de sensualité parfaite qui ne place aucun mouvement, aucun déplacement, aucun dérangement entre le dessert et le couronnement du dessert. Pendant ce moment de délices asiatiques, madame Nodier se levait et allait faire allumer le salon. Souvent moi, qui ne prenais point de café, je l'accompagnais. Ma longue taille lui était d'une grande utilité, pour éclairer le lustre sans monter sur les chaises.

Alors, le salon s'illuminait, car avant le dîner et les jours ordinaires on n'était jamais reçu que dans la chambre à coucher de madame Nodier; alors le salon s'illuminait et éclairait des lambris peints en blanc avec des moulures Louis XV, un ameublement des plus simples, se composant de douze fauteuils et d'un canapé en casimir rouge, de rideaux de croisées de même couleur, d'un buste d'Hugo, d'une statue de Henri IV, d'un portrait de Nodier et d'un paysage alpestre de Régnier.

Dans ce salon, cinq minutes après son éclairage, entraient les convives, Nodier venant le dernier, appuyé soit au bras de Dauzatz, soit au bras de Bixio, soit au bras de Francis Wey, soit au mien, Nodier toujours soupirant et se plaignant comme s'il n'eût eu que le souffle; alors il allait s'étendre dans un grand fauteuil à droite de la cheminée, les jambes allongées, les bras pendants, ou se mettre debout devant le chambranle, les mollets au feu, le dos à la glace. S'il s'étendait dans le fauteuil, tout était dit; Nodier, plongé dans cet instant de béatitude que donne le café, voulait jouir en égoïste de lui-même, et suivre silencieusement le rêve de son esprit; s'il s'adossait au chambranle, c'était autre chose : c'est qu'il allait conter; alors tout le monde se taisait, alors se déroulait une de ces charmantes histoires de sa jeunesse, qui semblent un roman de Longus, une idylle de Théocrite, ou quelque sombre drame de la révolution, dont un champ de bataille de la Vendée ou la place de la Révolution était toujours le théâtre; ou enfin quelque mystérieuse conspiration de Cadoudal ou d'Oudet, de Staps ou de Lahorie; alors ceux qui entraient faisaient silence, saluaient de la main, et allaient s'asseoir dans un fauteuil ou s'adosser contre le lambris; puis l'histoire finissait, comme finit toute chose. On n'applaudissait pas; pas plus qu'on n'applaudit le murmure d'une rivière, le chant d'un oiseau; mais, le murmure éteint, mais le chant évanoui, on écoutait encore. Alors, Marie, sans rien dire, allait se mettre à son piano, et, tout à coup, une brillante fusée de notes s'élançait dans les airs comme le prélude d'un feu d'artifice; alors les joueurs, relégués dans des coins, se mettaient à des tables et jouaient.

Nodier n'avait longtemps joué qu'à la bataille, c'était son jeu de prédilection, et il s'y prétendait d'une force supérieure; enfin, il avait fait une concession au siècle et jouait à l'écarté.

Alors Marie chantait des paroles d'Hugo, de Lamartine ou de moi, mises en musique par elle; puis, au milieu de ces charmantes mélodies, toujours trop courtes, on entendait tout à coup éclore la ritournelle d'une contredanse, chaque cavalier courait à sa danseuse, et un bal commençait.

Bal charmant dont Marie faisait tous les frais, jetant, au milieu de trilles rapides brodés par ses doigts sur les touches du piano, un mot à ceux qui s'approchaient d'elle, à chaque traversé, à chaque chaîne des dames, à chaque chassé-croisé. A partir de ce moment, Nodier disparaissait, complétement oublié, car lui, ce n'était pas un de ces maîtres absolus et bougons dont on sent la présence et dont on devine l'approche. C'était l'hôte de l'antiquité, qui s'efface pour faire place à celui qu'il reçoit, et qui se contentait d'être gracieux, faible et presque féminin.

D'ailleurs Nodier, après avoir disparu un peu, disparaissait bientôt tout à fait, Nodier se couchait de bonne heure; ou plutôt on couchait Nodier de bonne heure. C'était madame Nodier qui était chargée de ce soin. L'hiver, elle sortait la première du salon; puis quelquefois, quand il n'y avait pas de braise à la cuisine, on voyait une bassinoire passer, s'emplir et entrer dans la chambre à coucher. Nodier suivait la bassinoire, et tout était dit.

Que regardait-il? — Page 22.

Dix minutes après, madame Nodier rentrait. Nodier était couché, et s'endormait aux mélodies de sa fille, et au bruit des piétinements et aux rires des danseurs.

Un jour nous trouvâmes Nodier bien autrement humble que de coutume. Cette fois, il était embarrassé, honteux. Nous lui demandâmes avec inquiétude ce qu'il avait.

Nodier venait d'être nommé académicien.

Il nous fit ses excuses bien humbles, à Hugo et à moi.

Mais il n'y avait pas de sa faute, l'Académie l'avait nommé au moment où il s'y attendait le moins.

C'est que Nodier, aussi savant à lui seul que tous les académiciens ensemble, démolissait pierre à pierre le dictionnaire de l'Académie ; il racontait que l'immortel chargé de faire l'article *écrevisse* lui avait un jour montré cet article, en lui demandant ce qu'il en pensait.

L'article était conçu dans ces termes :

« Écrevisse, petit poisson rouge qui marche à reculons. »

— Il n'y a qu'une erreur dans votre défini-

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 4.

tion, répondit Nodier, c'est que l'écrevisse n'est pas un poisson, c'est que l'écrevisse n'est pas rouge, c'est que l'écrevisse ne marche pas à reculons... le reste est parfait.

J'oublie de dire qu'au milieu de tout cela Marie Nodier s'était mariée, était devenue madame Ménessier; mais ce mariage n'avait absolument rien changé à la vie de l'Arsenal. Jules était un ami à tous : on le voyait venir depuis longtemps dans la maison : il y demeura au lieu d'y venir, voilà tout.

Je me trompe, il y eut un grand sacrifice accompli : Nodier vendit sa bibliothèque, Nodier aimait ses livres, mais il adorait Marie.

Il faut dire une chose aussi, c'est que personne ne savait faire la réputation d'un livre comme Nodier. Voulait-il vendre ou faire vendre un livre, il le glorifiait par un article : avec ce qu'il découvrait dedans, il en faisait un exemplaire unique. Je me rappelle l'histoire d'un volume intitulé le *Zombi du grand Pérou*, que Nodier prétendit être imprimé aux colonies, et dont il détruisit l'édition de son autorité privée; le livre valait cinq francs; il monta à cent écus.

Quatre fois Nodier vendit ses livres, mais il gardait toujours un certain fonds, un noyau précieux à l'aide duquel, au bout de deux ou trois ans, il avait reconstruit sa bibliothèque.

Un jour, toutes ces charmantes fêtes s'interrompirent. Depuis un mois ou deux, Nodier était plus souffreteux, plus plaintif. Au reste, l'habitude qu'on avait d'entendre plaindre Nodier faisait qu'on n'attachait pas une grande attention à ses plaintes. C'est qu'avec le caractère de Nodier il était assez difficile de séparer le mal réel d'avec les souffrances chimériques. Cependant, cette fois, il s'affaiblissait visiblement. Plus de flâneries sur les quais, plus de promenades sur les boulevards, un lent acheminement seulement, quand du ciel gris filtrait un dernier rayon du soleil d'automne, un lent acheminement vers Saint-Mandé.

Le but de la promenade était un méchant cabaret, où, dans les beaux jours de sa bonne santé, Nodier se régalait de pain bis. Dans ses courses, d'ordinaire, toute la famille l'accompagnait, excepté Jules, retenu à son bureau. C'était madame Nodier, c'était Marie, c'étaient les deux enfants, Charles et Georgette ; tout cela ne voulait plus quitter le mari, le père et le grand-père. On sentait qu'on n'avait plus que peu de temps à rester avec lui, et l'on en profitait.

Jusqu'au dernier moment, Nodier insista pour la conservation du dimanche; puis, enfin, on s'aperçut que de sa chambre le malade ne pouvait plus supporter le bruit et le mouvement qui se faisait dans le salon. Un jour, Marie nous annonça tristement que, le dimanche suivant, l'Arsenal serait fermé; puis tout bas elle dit aux intimes : Venez, nous causerons.

Nodier s'alita enfin pour ne plus se relever.

J'allai le voir.

— Oh ! mon cher Dumas, me dit-il en me tendant les bras du plus loin qu'il m'aperçut, du temps où je me portais bien, vous n'aviez en moi qu'un ami; depuis que je suis malade, vous avez en moi un homme reconnaissant. Je ne puis plus travailler, mais je puis encore lire, et, comme vous voyez, je vous lis, et quand je suis fatigué, j'appelle ma fille, et ma fille vous lit.

Et Nodier me montra effectivement mes livres épars sur son lit et sur sa table.

Ce fut un de mes moments d'orgueil réel. Nodier isolé du monde, Nodier ne pouvant plus travailler, Nodier, cet esprit immense, qui savait tout, Nodier me lisait et s'amusait en me lisant.

Je lui pris les mains, j'eusse voulu les baiser, tant j'étais reconnaissant.

A mon tour, j'avais lu la veille une chose de lui, un petit volume qui venait de paraître, en deux livraisons de la *Revue des Deux-Mondes*.

C'était *Inès de las Sierras*.

J'étais émerveillé. Ce roman, une des dernières publications de Charles, était si frais, si coloré, qu'on eût dit une œuvre de sa jeunesse que Nodier avait retrouvée et mise au jour, à l'autre horizon de sa vie.

Cette histoire d'Inès, c'était une histoire d'apparition de spectres, de fantômes; seulement, toute fantastique durant la première partie, elle cessait de l'être dans la seconde; la fin expliquait le commencement. Oh! de cette explication je me plaignis amèrement à Nodier.

— C'est vrai, me dit-il, j'ai eu tort ; mais j'en ai une autre; celle-là je ne la gâterai pas, soyez tranquille.

— A la bonne heure, et quand vous y mettrez-vous, à cette œuvre-là?

Nodier me prit la main.

— Celle-là, je ne la gâterai pas, parce que ce n'est pas moi qui l'écrirai, dit-il.

— Et qui l'écrira ?

— Vous.

— Comment ! moi, mon bon Charles? mais je ne la sais pas, votre histoire.

— Je vous la raconterai. Oh ! celle-là, je la gardais pour moi, ou plutôt pour vous.

— Mon bon Charles, vous la raconterez, vous l'écrirez, vous l'imprimerez.

Nodier secoua la tête.

— Je vais vous la dire, fit-il ; vous me la rendrez, si j'en reviens.

— Attendez à ma prochaine visite, nous avons le temps.

— Mon ami, je vous dirai ce que je disais à un créancier, quand je lui donnais un à-compte : — Prenez toujours.

Et il commença.

Jamais Nodier n'avait raconté d'une façon si charmante.

Oh! si j'avais eu une plume, si j'avais eu du papier, si j'avais pu écrire aussi vite que la parole!

L'histoire était longue, je restai à dîner.

Après le dîner, Nodier s'était assoupi. Je sortis de l'Arsenal sans le revoir.

Je ne le revis plus.

Nodier, que l'on croyait si facile à la plainte, avait au contraire caché jusqu'au dernier moment ses souffrances à sa famille. Lorsqu'il découvrit la blessure, on reconnut que la blessure était mortelle.

Nodier était non-seulement chrétien, mais bon et vrai catholique. C'était à Marie qu'il avait fait promettre de lui envoyer chercher un prêtre lorsque l'heure serait venue. L'heure était venue, Marie envoya chercher le curé de Saint-Paul.

Nodier se confessa. Pauvre Nodier! il devait y avoir bien des péchés dans sa vie, mais il n'y avait, certes, pas une faute.

La confession achevée, toute la famille entra.

Nodier était dans une alcôve sombre, d'où il étendait les bras sur sa femme, sur sa fille et sur ses petits-enfants.

Derrière la famille étaient les domestiques.

Derrière les domestiques, la bibliothèque, c'est-à-dire ces amis qui ne changent jamais, — les livres.

Le curé dit à haute voix les prières, auxquelles Nodier répondit aussi à haute voix en homme familier avec la liturgie chrétienne. Puis, les prières finies, il embrassa tout le monde, rassura chacun sur son état, affirma qu'il se sentait encore de la vie pour un jour ou deux, surtout si on le laissait dormir pendant quelques heures.

On laissa Nodier seul, et il dormit cinq heures.

Le 26 janvier au soir, c'est-à-dire la veille de sa mort, la fièvre augmenta et produisit un peu de délire; vers minuit, il ne reconnaissait personne, sa bouche prononça des paroles sans suite, dans lesquelles on distingua les noms de Tacite et de Fénelon.

Vers deux heures, la mort commençait de frapper à la porte : Nodier fut secoué par une crise violente, sa fille était penchée sur son chevet et lui tendait une tasse pleine d'une potion calmante; il ouvrit les yeux, regarda Marie et la reconnut à ses larmes; alors il prit la tasse de ses mains et but avec avidité le breuvage qu'elle contenait.

— Tu as trouvé cela bon? demanda Marie.

— Oh oui! mon enfant, comme tout ce qui vient de toi.

Et la pauvre Marie laissa tomber sa tête sur le chevet du lit, couvrant de ses cheveux le front humide du mourant.

— Oh! si tu restais ainsi, murmura Nodier, je ne mourrais jamais (1).

La mort frappait toujours.

Les extrémités commençaient à se refroidir; mais, au fur et à mesure que la vie remontait, elle se concentrait au cerveau, et faisait à Nodier un esprit plus lucide qu'il ne l'avait jamais eu.

Alors il bénit sa femme et ses enfants, puis il demanda le quantième du mois.

— Le 27 janvier, dit madame Nodier.

— Vous n'oublierez pas cette date, n'est-ce pas, mes amis? dit Nodier.

Puis, se tournant vers la fenêtre :

— Je voudrais bien voir encore une fois le jour, fit-il avec un soupir.

Puis il s'assoupit.

Puis son souffle devint intermittent.

Puis enfin, au moment où le premier rayon du jour frappa les vitres, il rouvrit les yeux, fit des lèvres, fit du regard un signe d'adieu et expira.

Avec Nodier tout mourut à l'Arsenal, joie, vie et lumière; ce fut un deuil qui nous prit tous; chacun perdait une portion de lui-même en perdant Nodier.

Moi, pour mon compte, je ne sais comment dire cela, mais j'ai quelque chose de mort en moi depuis que Nodier est mort.

Ce quelque chose ne vit que lorsque je parle de Nodier.

Voilà pourquoi j'en parle si souvent.

Maintenant l'histoire qu'on va lire, c'est celle que Nodier m'a racontée.

(1) Francis Wey a publié, sur les derniers moments de Nodier, une notice pleine d'intérêt, mais écrite pour les amis, et tirée à vingt-cinq exemplaires seulement.

V

LA FAMILLE D'HOFFMANN.

u nombre de ces ravissantes cités qui s'éparpillent aux bords du Rhin, comme les grains d'un chapelet dont le fleuve serait le fil, il faut compter Manheim, la seconde capitale du grand-duché de Bade, Manheim, la seconde résidence du grand-duc.

Aujourd'hui que les bateaux à vapeur qui montent et descendent le Rhin passent à Manheim, aujourd'hui qu'un chemin de fer conduit à Manheim, aujourd'hui que Manheim, au milieu du petillement de la fusillade, a secoué, les cheveux épars et la robe teinte de sang, l'étendard de la rébellion contre son grand-duc, je ne sais plus ce qu'est Manheim; mais, à l'époque où commence cette histoire, c'est-à-dire il y a bientôt cinquante-six ans, je vais vous dire ce qu'elle était.

C'était la ville allemande par excellence, calme et politique à la fois, un peu triste, ou plutôt un peu rêveuse; c'était la ville des romans d'Auguste Lafontaine et des poëmes de Gœthe, d'Henriette Belmann et de Werther.

En effet, il ne s'agit que de jeter un coup d'œil sur Manheim, pour juger à l'instant, en voyant ses maisons honnêtement alignées, sa division en quatre quartiers, ses rues larges et belles où pointe l'herbe, sa fontaine mythologique, sa promenade ombragée d'un double rang d'acacias qui la traverse d'un bout à l'autre; pour juger, dis-je, combien la vie serait douce et facile dans un semblable paradis, si parfois les passions amoureuses ou politiques n'y venaient mettre un pistolet à la main de Werther ou un poignard à la main de *Sand*.

Il y a surtout une place qui a un caractère tout particulier, c'est celle où s'élèvent à la fois l'église et le théâtre.

Église et théâtre ont dû être bâtis en même temps, probablement par le même architecte; probablement encore vers le milieu de l'autre siècle, quand les caprices d'une favorite influaient sur l'art, à ce point que tout un côté de l'art prenait son nom, depuis l'église jusqu'à la petite maison, depuis la statue de bronze de dix coudées jusqu'à la figurine en porcelaine de Saxe.

L'église et le théâtre de Manheim sont donc dans le style pompadour.

L'église a deux niches extérieures : dans l'une de ces deux niches est une Minerve, et dans l'autre est une Hébé.

La porte du théâtre est surmontée de deux sphinx. Ces deux sphinx représentent, l'un la Comédie, l'autre la Tragédie.

Le premier de ces deux sphinx tient sous sa patte un masque, le second un poignard. Tous deux sont coiffés en racine droite avec un chignon poudré; ce qui ajoute merveilleusement à leur caractère égyptien.

Au reste, toute la place, maisons contournées, arbres frisés, murailles festonnées, est dans le même caractère, et forme un ensemble des plus réjouissants.

Eh bien, c'est dans une chambre située au premier étage d'une maison dont les fenêtres donnent de biais sur le portail de l'église des jésuites, que nous allons conduire nos lecteurs, en leur faisant seulement observer que nous les rajeunissons de plus d'un demi-siècle, et que nous en sommes, comme millésime, à l'an de grâce ou de disgrâce 1793, et comme quantième au dimanche 10 du mois de mai. Tout est donc en train de fleurir : les algues au bord du fleuve, les marguerites dans la prairie, l'aubépine dans les haies, la rose dans les jardins, l'amour dans les cœurs.

Maintenant ajoutons ceci : c'est qu'un des cœurs qui battaient le plus violemment dans la ville de Manheim et dans les environs était celui du jeune homme qui habitait cette petite chambre dont nous venons de parler, et dont les fenêtres donnaient de biais sur le portail de l'église des jésuites.

Chambre et jeune homme méritent chacun une description particulière.

La chambre, à coup sûr, était celle d'un esprit capricieux et pittoresque tout ensemble, car elle avait à la fois l'aspect d'un atelier, d'un magasin de musique et d'un cabinet de travail.

Il y avait une palette, des pinceaux et un chevalet, et sur ce chevalet une esquisse commencée.

Hoffmann disait les avoir vus. — Page 22.

Il y avait une guitare, une viole d'amour et un piano, et sur ce piano une sonate ouverte.

Il y avait une plume, de l'encre et du papier, et sur ce papier un commencement de ballade griffonné.

Puis, le long des murailles, des arcs, des flèches, des arbalètes du quinzième siècle, des gravures du seizième, des instruments de musique du dix-septième, des bahuts de tous les temps, des pots à boire de toutes les formes, des aiguières de toutes les espèces, enfin des colliers de verre, des éventails de plumes, des lézards empaillés, des fleurs sèches, tout un monde enfin; mais tout un monde ne valant pas vingt-cinq thalers de bon argent.

Celui qui habitait cette chambre était-il un peintre, un musicien ou un poëte? Nous l'ignorons.

Mais, à coup sûr, c'était un fumeur; car, au milieu de toutes ces collections, la collection la plus complète, la plus en vue, la collection occupant la place d'honneur et s'épanouissant au soleil au-dessus d'un vieux canapé, à la portée de la main, était une collection de pipes.

Mais, quel qu'il fût, poëte, musicien, peintre ou fumeur, pour le moment, il ne fumait, ni ne peignait, ni ne notait, ni ne composait.

Non, il regardait.

Il regardait, immobile, debout, appuyé contre la muraille, retenant son souffle; il regardait par sa fenêtre ouverte, après s'être fait un rempart du rideau, pour voir sans être vu ; il regardait comme on regarde, quand les yeux ne sont que la lunette du cœur !

Que regardait-il ?

Un endroit parfaitement solitaire pour le moment, le portail de l'église des jésuites.

Il est vrai que ce portail était solitaire parce que l'église était pleine.

Maintenant quel aspect avait celui qui habitait cette chambre, celui qui regardait derrière ce rideau, celui dont le cœur battait ainsi en regardant?

C'était un jeune homme de dix-huit ans tout au plus, petit de taille, maigre de corps, sauvage d'aspect. Ses longs cheveux noirs tombaient de son front jusqu'au-dessous de ses yeux, qu'ils voilaient quand il ne les écartait pas de la main, et, à travers le voile de ses cheveux, son regard brillait fixe et fauve, comme le regard d'un homme dont les facultés mentales ne doivent pas toujours demeurer dans un parfait équilibre.

Ce jeune homme, ce n'était ni un poëte, ni un peintre, ni un musicien : c'était un composé de tout cela ; c'était la peinture, la musique et la poésie réunies ; c'était un tout bizarre, fantasque, bon et mauvais, brave et timide, actif et paresseux : ce jeune homme, enfin, c'était Ernest-Théodore-Guillaume Hoffmann.

Il était né par une rigoureuse nuit d'hiver, en 1776, tandis que le vent sifflait, tandis que la neige tombait, tandis que tout ce qui n'est pas riche souffrait; il était né à Kœnigsberg, au fond de la Vieille-Prusse; né si faible, si grêle, si pauvrement bâti, que l'exiguïté de sa personne fit croire à tout le monde qu'il était bien plus pressant de lui commander une tombe que de lui acheter un berceau ; il était né la même année où Schiller, écrivant son drame des *Brigands*, signait : Schiller, *esclave de Klopstock*; né au milieu d'une de ces vieilles familles bourgeoises comme nous en avions en France du temps de la Fronde, comme il y en a encore en Allemagne, mais comme il n'y en aura bientôt plus nulle part; né d'une mère au tempérament maladif, mais d'une résignation profonde, ce qui donnait à toute sa personne souffrante l'aspect d'une adorable mélancolie ; né d'un père à la démarche et à l'esprit sévères, car ce père était conseiller criminel et commissaire de justice près le tribunal supérieur provincial. Autour de cette mère et de ce père, il y avait des oncles juges, des oncles baillis, des oncles bourgmestres, des tantes jeunes encore, belles encore, coquettes encore; oncles et tantes, tous musiciens, tous artistes, tous pleins de séve, tous allègres. Hoffmann disait les avoir vus; il se les rappelait exécutant autour de lui, enfant de six, de huit, de dix ans, des concerts étranges où chacun jouait d'un de ces vieux instruments dont on ne sait même plus les noms aujourd'hui : tympanons, rebèques, cithares, cistres, violes d'amour, violes de gamba. Il est vrai que personne autre qu'Hoffmann n'avait jamais vu ces oncles musiciens, ces tantes musiciennes, et qu'oncles et tantes s'étaient retirés les uns après les autres comme des spectres, après avoir éteint, en se retirant, la lumière qui brûlait sur leurs pupitres.

De tous ces oncles, cependant, il en restait un. De toutes ces tantes, cependant, il en restait une.

Cette tante, c'était un des souvenirs charmants d'Hoffmann.

Dans la maison où Hoffmann avait passé sa jeunesse, vivait une sœur de sa mère, une jeune femme aux regards suaves et pénétrant au plus profond de l'âme; une jeune femme douce, spirituelle, pleine de finesse, qui, dans l'enfant que chacun tenait pour un fou, pour un maniaque, pour un enragé, voyait un esprit éminent; qui plaidait seule pour lui, avec sa mère, bien entendu ; qui lui prédisait le génie, la gloire; prédiction qui plus d'une fois fit venir les larmes aux yeux de la mère d'Hoffmann ; car elle savait que le compagnon inséparable du génie et de la gloire, c'est le malheur.

Cette tante, c'était la tante Sophie.

Cette tante était musicienne comme toute la famille, elle jouait du luth. Quand Hoffmann s'éveillait dans son berceau, il s'éveillait inondé d'une vibrante harmonie; quand il ouvrait les yeux il voyait la forme gracieuse de la jeune femme, mariée à son instrument. Elle était ordinairement vêtue d'une robe vert-d'eau avec nœuds roses; elle était ordinairement accompagnée d'un vieux musicien à jambes torses et à perruque blanche qui jouait d'une basse plus grande que lui, à laquelle il se cramponnait, montant et descendant comme fait un lézard le long d'une courge. C'est à ce torrent d'harmonie

tombant comme une cascade de perles des doigts de la belle Euterpe qu'Hoffmann avait bu le philtre enchanté qui l'avait lui-même fait musicien.

Aussi la tante Sophie, avons-nous dit, était un des charmants souvenirs d'Hoffmann.

Il n'en était pas de même de son oncle.

La mort du père d'Hoffmann, la maladie de sa mère, l'avaient laissé aux mains de cet oncle.

C'était un homme aussi exact que le pauvre Hoffmann était décousu, aussi bien ordonné que le pauvre Hoffmann était bizarrement fantasque, et dont l'esprit d'ordre et d'exactitude s'était éternellement exercé sur son neveu, mais toujours aussi inutilement que s'était exercé sur ses pendules l'esprit de l'empereur Charles-Quint : l'oncle avait beau faire, l'heure sonnait à la fantaisie du neveu, jamais à la sienne.

Au fond, ce n'était point cependant, malgré son exactitude et sa régularité, un trop grand ennemi des arts et de l'imagination que cet oncle d'Hoffmann ; il tolérait même la musique, la poésie et la peinture; mais il prétendait qu'un homme sensé ne devait recourir à de pareils délassements qu'après son dîner, pour faciliter la digestion. C'était sur ce thème qu'il avait réglé la vie d'Hoffmann : tant d'heures pour le sommeil, tant d'heures pour l'étude du barreau, tant d'heures pour le repas, tant de minutes pour la musique, tant de minutes pour la peinture, tant de minutes pour la poésie.

Hoffmann eût voulu retourner tout cela, lui, et dire : tant de minutes pour le barreau, et tant d'heures pour la poésie, la peinture et la musique; mais Hoffmann n'était pas le maître; il en était résulté qu'Hoffmann avait pris en horreur le barreau et son oncle, et qu'un beau jour il s'était sauvé de Kœnigsberg avec quelques thalers en poche, avait gagné Heidelberg, où il avait fait une halte de quelques instants, mais où il n'avait pu rester, vu la mauvaise musique que l'on faisait au théâtre.

En conséquence, de Heidelberg il avait gagné Manheim, dont le théâtre, près duquel, comme on le voit, il s'était logé, passait pour être le rival des scènes lyriques de France et d'Italie; nous disons de France et d'Italie, parce qu'on n'oubliera point que c'est cinq ou six ans seulement avant l'époque à laquelle nous sommes arrivés qu'avait eu lieu, à l'Académie royale de musique, la grande lutte entre Gluck et Piccini.

Hoffmann était donc à Manheim, où il logeait près du théâtre, et où il vivait du produit de sa peinture, de sa musique et de sa poésie, joint à quelques frédérics d'or que sa bonne mère lui faisait passer de temps en temps, au moment où, nous arrogeant le privilége du Diable boiteux, nous venons de lever le plafond de sa chambre et de le montrer à nos lecteurs debout, appuyé à la muraille, immobile derrière son rideau, haletant, les yeux fixés sur le portail de l'église des jésuites.

VI

UN AMOUREUX ET UN FOU.

Dans l'instant où quelques personnes, sortant de l'église des jésuites, quoique la messe fût à peine à moitié de sa célébration, rendaient l'attention d'Hoffmann plus vive que jamais, on heurta à sa porte. Le jeune homme secoua la tête et frappa du pied avec un mouvement d'impatience, mais ne répondit pas.

On heurta une seconde fois.

Un regard torve alla foudroyer l'indiscret à travers la porte.

On frappa une troisième fois.

Cette fois, le jeune homme demeura tout à fait immobile; il était visiblement décidé à ne pas ouvrir.

Mais, au lieu de s'obstiner à frapper, le visiteur se contenta de prononcer un des prénoms d'Hoffmann.

— Théodore, dit-il.

— Ah! c'est toi, Zacharias Werner, murmura Hoffmann.

— Oui, c'est moi; tiens-tu à être seul?

— Non, attends.

Et Hoffmann alla ouvrir.

Un grand jeune homme, pâle, maigre et blond,

— Jeune homme, dit-il en lui posant la main sur l'épaule. — Page 25.

un peu effaré, entra. Il pouvait avoir trois ou quatre ans de plus qu'Hoffmann. Au moment où la porte s'ouvrait, il lui posa la main sur l'épaule et les lèvres sur le front, comme eût pu faire un rère aîné.

C'était, en effet, un véritable frère pour Hoffmann. Né dans la même maison que lui, Zacharias Werner, le futur auteur de *Martin Luther*, de l'*Attila*, du 24 *Février*, de la *Croix de la Baltique*, avait grandi sous la double protection de sa mère et de la mère d'Hoffmann.

Les deux femmes, atteintes toutes deux d'une affection nerveuse qui se termina par la folie, avaient transmis à leurs enfants cette maladie, qui, atténuée par la transmission, se traduisit en imagination fantastique chez Hoffmann, et en disposition mélancolique chez Zacharias. La mère de ce dernier se croyait, à l'instar de la Vierge, chargée d'une mission divine. Son enfant, son Zacharie, devait être le nouveau Christ, le futur Siloé promis par les Écritures. Pendant qu'il dormait, elle lui tressait des couronnes de bluets, dont elle ceignait son front; elle s'agenouillait devant lui, chantant, de sa voix douce

et harmonieuse, les plus beaux cantiques de Luther, espérant, à chaque verset, voir la couronne de bluets se changer en auréole.

Les deux enfants furent élevés ensemble; c'était surtout parce que Zacharie habitait Heidelberg, où il étudiait, que Hoffmann s'était enfui de chez son oncle, et à son tour Zacharie rendant à Hoffmann amitié pour amitié, avait quitté Heidelberg et était venu rejoindre Hoffmann à Manheim, quand Hoffmann était venu chercher à Manheim une meilleure musique que celle qu'il trouvait à Heidelberg.

Mais, une fois réunis, une fois à Manheim, loin de l'autorité de cette mère si douce, les deux jeunes gens avaient pris appétit aux voyages, ce complément indispensable de l'éducation de l'étudiant allemand, et ils avaient résolu de visiter Paris :

Werner, à cause du spectacle étrange que devait présenter la capitale de la France au milieu de la période de terreur où elle était parvenue;

Hoffmann, pour comparer la musique française à la musique italienne, et surtout pour étudier les ressources de l'Opéra français, comme mise en scène et décors, Hoffmann ayant dès cette époque l'idée qu'il caressa toute sa vie de se faire directeur de théâtre.

Werner, libertin par tempérament, quoique religieux par éducation, comptait bien en même temps profiter pour son plaisir de cette étrange liberté de mœurs à laquelle on était arrivé en 1795, et dont un de ses amis, revenu depuis peu d'un voyage à Paris, lui avait fait une peinture si séduisante, que cette peinture avait tourné la tête du voluptueux étudiant.

Hoffmann comptait voir les musées dont on lui avait dit force merveilles, et, flottant encore dans sa manière, comparer la peinture italienne à la peinture allemande.

Quels que fussent d'ailleurs les motifs secrets qui poussassent les deux amis, le désir de visiter la France était égal chez tous deux.

Pour accomplir ce désir, il ne leur manquait qu'une chose, l'argent. Mais, par une coïncidence étrange, le hasard avait voulu que Zacharie et Hoffmann eussent le même jour reçu chacun de sa mère cinq frédérics d'or.

Dix frédérics d'or faisaient à peu près deux cents livres; c'était une jolie somme pour deux étudiants qui vivaient logés, chauffés et nourris, pour cinq thalers par mois. Mais cette somme était bien insuffisante pour accomplir le fameux voyage projeté.

Il était venu une idée aux deux jeunes gens, et, comme cette idée leur était venue à tous deux à la fois, ils l'avaient prise pour une inspiration du ciel.

C'était d'aller au jeu et de risquer chacun les cinq frédérics d'or.

Avec ces dix frédérics il n'y avait pas de voyage possible. En risquant ces dix frédérics, on pouvait gagner une somme à faire le tour du monde.

Ce qui fut dit fut fait : la saison des eaux approchait, et, depuis le 1er mai, les maisons de jeu étaient ouvertes; Werner et Hoffmann entrèrent dans une maison de jeu.

Werner tenta le premier la fortune, et perdit, en cinq coups, ses cinq frédérics d'or.

Le tour d'Hoffman était venu.

Hoffmann hasarda en tremblant son premier frédéric d'or et gagna.

Encouragé par ce début, il redoubla. Hoffmann était dans un jour de veine; il gagnait quatre coups sur cinq, et le jeune homme était de ceux qui ont confiance dans la fortune. Au lieu d'hésiter, il marcha franchement de parolis en parolis; on eût pu croire qu'un pouvoir surnaturel le secondait : sans combinaison arrêtée, sans calcul aucun, il jetait son or sur une carte, et son or se doublait, se triplait, se quintuplait. Zacharie, plus tremblant qu'un fiévreux, plus pâle qu'un spectre, Zacharie murmurait : — Assez, Théodore, assez; — mais le joueur raillait cette timidité puérile. L'or suivait l'or, et l'or engendrait l'or. Enfin, deux heures du matin sonnèrent, c'était l'heure de la fermeture de l'établissement, le jeu cessa; les deux jeunes gens, sans compter, prirent chacun une charge d'or. Zacharie, qui ne pouvait croire que toute cette fortune était à lui, sortit le premier; Hoffmann allait le suivre, quand un vieil officier, qui ne l'avait pas perdu de vue pendant tout le temps qu'il avait joué, l'arrêta comme il allait franchir le seuil de la porte.

— Jeune homme, dit-il en lui posant la main sur l'épaule et en le regardant fixement, si vous y allez de ce train-là, vous ferez sauter la banque, j'en conviens; mais, quand la banque aura sauté, vous n'en serez qu'une proie plus sûre pour le diable.

Et, sans attendre la réponse d'Hoffmann, il disparut. Hoffmann sortit à son tour, mais il n'était plus le même. La prédiction du vieux soldat l'avait refroidi comme un bain glacé, et cet or, dont ses poches étaient pleines, lui pesait.

Paris — Imp. Simon Raçon & C.ie, rue d'Erfurth, 1.

Il lui semblait porter son fardeau d'iniquités.

Werner l'attendait joyeux. Tous deux revinrent ensemble chez Hoffmann, l'un riant, dansant, chantant; l'autre rêveur, presque sombre.

Celui qui riait, dansait, chantait, c'était Werner. — Celui qui était rêveur et presque sombre, c'était Hoffmann.

Tous deux, au reste, décidèrent de partir le lendemain soir pour la France.

Ils se séparèrent en s'embrassant.

Hoffmann, resté seul, compta son or.

Il avait cinq mille thalers, vingt-trois ou vingt-quatre mille francs.

Il réfléchit longtemps et sembla prendre une résolution difficile.

Pendant qu'il réfléchissait à la lueur d'une lampe de cuivre éclairant la chambre, son visage était pâle et son front ruisselait de sueur.

A chaque bruit qui se faisait autour de lui, ce bruit fût-il aussi insaisissable que le frémissement de l'aile du moucheron, Hoffmann tressaillait, se retournait et regardait autour de lui avec terreur.

La prédiction de l'officier lui revenait à l'esprit, il murmurait tout bas des vers de Faust, et il lui semblait voir, sur le seuil de la porte, le rat rongeur; dans l'angle de sa chambre, le barbet noir.

Enfin son parti fut pris.

Il mit à part mille thalers, qu'il regardait comme la somme grandement nécessaire pour son voyage, fit un paquet des quatre mille autres thalers; puis, sur le paquet, colla une carte avec de la cire et écrivit sur cette carte :

A Monsieur le bourgmestre de Kœnigsberg, pour être partagés entre les familles les plus pauvres de la ville.

Puis, content de la victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, rafraîchi par ce qu'il venait de faire, il se déshabilla, se coucha, et dormit tout d'une pièce jusqu'au lendemain à sept heures du matin.

A sept heures il se réveilla, et son premier regard fut pour ses mille thalers visibles et ses quatre mille thalers cachetés. Il croyait avoir fait un rêve.

La vue des objets l'assura de la réalité de ce qui était arrivé la veille.

Mais ce qui était une réalité surtout, pour Hoffmann, quoique aucun objet matériel ne fût là pour la lui rappeler, c'était la prédiction du vieil officier.

Aussi, sans regret aucun, s'habilla-t-il comme de coutume; et, prenant ses quatre mille thalers sous son bras, alla-t-il les porter lui-même à la diligence de Kœnigsberg, après avoir pris le soin cependant de serrer les mille thalers restant dans son tiroir.

Puis, comme il était convenu, on s'en souvient, que les deux amis partiraient le même soir pour la France, Hoffmann se mit à faire ses préparatifs de voyage.

Tout en allant, tout en venant, tout en époussetant un habit, en pliant une chemise, en assortissant deux mouchoirs, Hoffmann jeta les yeux dans la rue et demeura dans la pose où il était.

Une jeune fille de seize à dix-sept ans, charmante, étrangère bien certainement à la ville de Manheim, puisque Hoffmann ne la connaissait pas, venait de l'extrémité opposée de la rue et s'acheminait vers l'église.

Hoffmann, dans ses rêves de poëte, de peintre et de musicien, n'avait jamais rien vu de pareil.

C'était quelque chose qui dépassait non-seulement tout ce qu'il avait vu, mais encore tout ce qu'il espérait voir.

Et cependant, à la distance où il était, il ne voyait qu'un ravissant ensemble : les détails lui échappaient.

La jeune fille était accompagnée d'une vieille servante.

Toutes deux montèrent lentement les marches de l'église des jésuites, et disparurent sous le portail.

Hoffmann laissa sa malle à moitié faite, un habit lie-de-vin à moitié battu, sa redingote à brandebourgs à moitié pliée, et resta immobile derrière son rideau.

C'est là que nous l'avons trouvé, attendant la sortie de celle qu'il avait vue entrer.

Il ne craignait qu'une chose : c'est que ce ne fût un ange, et qu'au lieu de sortir par la porte, elle ne s'envolât par la fenêtre pour remonter aux cieux.

C'est dans cette situation que nous l'avons pris, et que son ami Zacharias Werner vint le prendre après nous.

Le nouveau venu appuya du même coup, comme nous l'avons dit, sa main sur l'épaule et ses lèvres sur le front de son ami.

Puis il poussa un énorme soupir.

Quoique Zacharias Werner fût toujours très-pâle, il était cependant encore plus pâle que d'habitude.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Hoffmann avec une inquiétude réelle.

— Oh! mon ami! s'écria Werner... Je suis un brigand! je suis un misérable! je mérite la mort... fends-moi la tête avec une hache... perce-moi le cœur avec une flèche. Je ne suis plus digne de voir la lumière du ciel.

— Bah! demanda Hoffmann avec sa placide distraction de l'homme heureux; qu'est-il donc arrivé, cher ami?

— Il est arrivé... ce qui est arrivé, n'est-ce pas?... tu me demandes ce qui est arrivé?... Eh bien! mon ami, le diable m'a tenté!

— Que veux-tu dire?

— Que quand j'ai vu tout mon or ce matin, il y en avait tant, qu'il me semble que c'est un rêve.

— Comment! un rêve?

— Il y en avait une pleine table, toute couverte, continua Werner. Eh bien, quand j'ai vu cela, une véritable fortune, mille frédérics d'or, mon ami. Eh bien! quand j'ai vu cela, quand de chaque pièce j'ai vu rejaillir un rayon, la rage m'a repris, je n'ai pas pu y résister, j'ai pris le tiers de mon or et j'ai été au jeu.

— Et tu as perdu?

— Jusqu'à mon dernier kreutzer.

— Que veux-tu? c'est un petit malheur, puisqu'il te reste les deux tiers.

— Ah bien oui, les deux tiers! Je suis revenu chercher le second tiers, et...

— Et tu l'as perdu comme le premier?

— Plus vite, mon ami, plus vite.

— Et tu es revenu chercher ton troisième tiers?

— Je ne suis pas revenu, j'ai volé; j'ai pris les quinze cents thalers restant, et je les ai posés sur la rouge.

— Alors, dit Hoffmann, la noire est sortie, n'est-ce pas?

— Ah! mon ami, la noire, l'horrible noire, sans hésitation, sans remords, comme si en sortant elle ne m'enlevait pas mon dernier espoir! Sortie, mon ami, sortie!

— Et tu ne regrettes les mille frédérics qu'à cause du voyage?

— Pas pour autre chose. Oh! si j'eusse seulement mis de côté de quoi aller à Paris, — cinq cents thalers!

— Tu te consolerais d'avoir perdu le reste?

— A l'instant même.

— Eh bien, qu'à cela ne tienne, mon cher Zacharias, dit Hoffmann en le conduisant vers son tiroir; tiens, voilà les cinq cents thalers, pars.

— Comment! que je parte? s'écria Werner, et toi?

— Oh! moi, je ne pars plus.

— Comment! tu ne pars plus?

— Non, pas dans ce moment-ci, du moins.

— Mais pourquoi? pour quelle raison? qui t'empêche de partir? qui te retient à Manheim?

Hoffmann entraîna vivement son ami vers la fenêtre. On commençait à sortir de l'église, la messe était finie.

— Tiens, regarde, regarde, dit-il en désignant du doigt quelqu'un à l'attention de Werner.

Et, en effet, la jeune fille inconnue apparaissait au haut du portail, descendant lentement les degrés de l'église, son livre de messe posé contre sa poitrine, sa tête baissée, modeste et pensive comme la Marguerite de Gœthe.

— Vois-tu, murmurait Hoffmann, vois-tu?

— Certainement que je vois.

— Eh bien, que dis-tu?

— Je dis qu'il n'y a pas de femme au monde qui vaille qu'on lui sacrifie le voyage de Paris, fût-ce la belle Antonia, fût-ce la fille du vieux Gottlieb Murr, le nouveau chef d'orchestre du théâtre de Manheim.

— Tu la connais donc?

— Certainement.

— Tu connais donc son père?

— Il était chef d'orchestre au théâtre de Francfort.

— Et tu peux me donner une lettre pour lui?

— A merveille!

— Mets-toi là, Zacharias, et écris.

Zacharias se mit à la table et écrivit.

Au moment de partir pour la France, il recommandait son jeune ami Théodore Hoffmann à son vieil ami Gottlieb Murr.

Hoffmann donna à peine à Zacharias le temps d'achever sa lettre; la signature apposée, il la lui prit et, embrassant son ami, il s'élança hors de la chambre.

— C'est égal, lui cria une dernière fois Zacharias Werner, tu verras qu'il n'y a pas de femme, si jolie qu'elle soit, qui puisse te faire oublier Paris.

Hoffmann entendit les paroles de son ami, mais il ne jugea pas même à propos de se retourner pour lui répondre, même par un signe d'approbation ou d'improbation.

Quant à Zacharias Werner, il mit ses cinq cents thalers dans sa poche, et, pour n'être plus tenté

par le démon du jeu, il courut aussi vite vers l'hôtel des Messageries que Hoffmann courait vers la maison du vieux chef d'orchestre.

Hoffmann frappait à la porte de maître Gottlieb Murr juste au même moment où Zacharias Werner montait dans la diligence de Strasbourg.

VII

MAITRE GOTTLIEB MURR.

Ce fut le chef d'orchestre qui vint ouvrir en personne à Hoffmann.

Hoffmann n'avait jamais vu maître Gottlieb, et cependant il le reconnut.

Cet homme, tout grotesque qu'il était, ne pouvait être qu'un artiste, et même un grand artiste.

C'était un petit vieillard de cinquante-cinq à soixante ans, ayant une jambe tordue, et cependant ne boitant pas trop de cette jambe, qui ressemblait à un tire-bouchon. Tout en marchant, ou plutôt tout en sautillant, et son sautillement ressemblait fort à celui d'un hochequeue, tout en sautillant et en devançant les gens qu'il introduisait chez lui, il s'arrêtait, faisait une pirouette sur sa jambe torse, ce qui lui donnait l'air d'enfoncer une vrille dans la terre, et continuait son chemin.

Tout en le suivant, Hoffmann l'examinait et gravait dans son esprit un de ces fantastiques et merveilleux portraits dont il nous a donné, dans ses œuvres, une si complète galerie.

Le visage du vieillard était enthousiaste, fin et spirituel à la fois, recouvert d'une peau parcheminée, mouchetée de rouge et de noir comme une page de plain-chant. Au milieu de cet étrange faciès brillaient deux yeux vifs dont on pouvait d'autant mieux apprécier le regard aigu, que les lunettes qu'il portait et qu'il n'abandonnait jamais, même dans son sommeil, étaient constamment relevées sur son front, ou abaissées sur le bout de son nez. C'était seulement quand il jouait du violon en redressant la tête et en regardant à distance, qu'il finissait par utiliser ce petit meuble qui paraissait être chez lui plutôt un objet de luxe que de nécessité.

Sa tête était chauve et constamment abritée sous une calotte noire, qui était devenue une partie inhérente à sa personne. — Jour et nuit maître Gottlieb apparaissait aux visiteurs avec sa calotte. Seulement, lorsqu'il sortait, il se contentait de la surmonter d'une petite perruque à la Jean-Jacques. De sorte que la calotte se trouvait prise entre le crâne et la perruque. Il va sans dire que jamais maître Gottlieb ne s'inquiétait le moins du monde de la portion de velours qui apparaissait sous ses faux cheveux, lesquels ayant plus d'affinité avec le chapeau qu'avec la tête, accompagnaient le chapeau dans son excursion aérienne, toutes les fois que maître Gottlieb saluait.

Hoffmann regarda tout autour de lui, mais ne vit personne.

Il suivit donc maître Gottlieb où maître Gottlieb, qui, comme nous l'avons dit, marchait devant lui, voulut le mener.

Maître Gottlieb s'arrêta dans un grand cabinet plein de partitions empilées et de feuilles de musique volante; sur une table étaient dix ou douze boîtes plus ou moins ornées, ayant toutes cette forme à laquelle un musicien ne se trompe pas, c'est-à-dire la forme d'un étui de violon.

Pour le moment, maître Gottlieb était en train de disposer pour le théâtre de Manheim, sur lequel il voulait faire un essai de musique italienne, le *Matrimonio segreto* de Cimarosa.

Un archet, comme la batte d'Arlequin, était passé dans sa ceinture, ou plutôt maintenu par le gousset boutonné de sa culotte, une plume se dressait fièrement derrière son oreille, et ses doigts étaient tachés d'encre.

De ces doigts tachés d'encre il prit la lettre que lui présentait Hoffmann, puis, jetant un coup d'œil sur l'adresse, et reconnaissant l'écriture :

— Ah! Zacharias Werner, dit-il, poëte, poëte celui-là, mais joueur. Puis, comme si la qualité corrigeait un peu le défaut, il ajouta : Joueur, joueur, mais poëte.

Puis, décachetant la lettre :

— Parti, n'est-ce pas? parti!

— Il part, monsieur, en ce moment même.

— Dieu le conduise! ajouta Gottlieb en levant les yeux au ciel comme pour recommander son ami à Dieu. Mais il a bien fait de partir. Les voyages forment la jeunesse, et, si je n'avais pas voyagé, je ne connaîtrais pas, moi, l'immortel Paësiello, le divin Cimarosa.

— Mais, dit Hoffmann, vous n'en connaîtriez pas moins bien leurs œuvres, maître Gottlieb.

— Oui, leurs œuvres, certainement : mais qu'est-ce que connaître l'œuvre sans l'artiste? c'est connaître l'âme sans le corps; l'œuvre, c'est le spectre, c'est l'apparition; l'œuvre c'est ce qui reste de nous après notre mort. Mais le corps, voyez-vous, c'est ce qui a vécu : vous ne comprendrez jamais entièrement l'œuvre d'un homme si vous n'avez pas connu l'homme lui-même.

Hoffmann fit un signe de la tête.

— C'est vrai, dit-il, et je n'ai jamais apprécié complétement Mozart qu'après avoir vu Mozart.

— Oui, oui, dit Gottlieb, Mozart a du bon; mais pourquoi a-t-il du bon? parce qu'il a voyagé en Italie. La musique allemande, jeune homme, c'est la musique des hommes; mais retenez bien ceci, la musique italienne, c'est la musique des dieux.

— Ce n'est pourtant pas, reprit Hoffmann en souriant, ce n'est pourtant pas en Italie que Mozart a fait le *Mariage de Figaro* et *Don Juan*, puisqu'il a fait l'un à Vienne pour l'empereur, et l'autre à Prague pour le théâtre italien.

— C'est vrai, jeune homme, c'est vrai, et j'aime à voir en vous cet esprit national qui vous fait défendre Mozart. Oui, certainement, si le pauvre diable eût vécu, et s'il eût fait encore un ou deux voyages en Italie, c'eût été un maître, un très-grand maître. Mais ce *Don Juan*, dont vous parlez, ce *Mariage de Figaro*, dont vous parlez, sur quoi les a-t-il faits? Sur des libretti italiens, sur des paroles italiennes, sous un reflet du soleil de Bologne, de Rome ou de Naples. Croyez-moi, jeune homme, ce soleil, il faut l'avoir vu, l'avoir senti, pour l'apprécier à sa valeur. Tenez, moi, j'ai quitté l'Italie depuis quatre ans; depuis quatre ans je grelotte, excepté quand je pense à l'Italie; la pensée seule de l'Italie me réchauffe; je n'ai plus besoin de manteau quand je pense à l'Italie; je n'ai plus besoin d'habit, je n'ai plus besoin de calotte même. Le souvenir me ravive : ô musique de Bologne! ô soleil de Naples! oh!...

Et la figure du vieillard exprima, un moment, une béatitude suprême, et tout son corps parut frissonner d'une jouissance infinie, comme si les torrents du soleil méridional, inondant encore sa tête, ruisselaient de son front chauve sur ses épaules, et de ses épaules sur toute sa personne.

Hoffmann se garda bien de le tirer de son extase, seulement il en profita pour regarder tout autour de lui, espérant toujours voir Antonia. Mais les portes étaient fermées et l'on n'entendait aucun bruit, derrière aucune de ces portes, qui y décelât la présence d'un être vivant.

Il lui fallut donc revenir à maître Gottlieb, dont l'extase se calmait peu à peu, et qui finit par en sortir avec une espèce de frissonnement.

— Brrrrou! jeune homme, dit-il, et vous dites donc?

Hoffmann tressaillit.

— Je dis, maître Gottlieb, que je viens de la part de mon ami Zacharias Werner, lequel m'a parlé de votre bonté pour les jeunes gens, et comme je suis musicien...

— Ah! vous êtes musicien!

Et Gottlieb se redressa, releva la tête, la renversa en arrière, et, à travers ses lunettes, momentanément posées sur les derniers confins de son nez, il regarda Hoffmann.

— Oui, oui, ajouta-t-il, tête de musicien, front de musicien, œil de musicien; et qu'êtes-vous? compositeur ou instrumentiste?

— L'un et l'autre, maître Gottlieb.

— L'un et l'autre! dit maître Gottlieb, l'un et l'autre! cela ne doute de rien, ces jeunes gens! Il faudrait toute la vie d'un homme, de deux hommes, de trois hommes, pour être seulement l'un ou l'autre, et ils sont l'un et l'autre!

Et il fit un tour sur lui-même, levant les bras au ciel et ayant l'air d'enfoncer dans le parquet le tire-bouchon de sa jambe droite.

Puis, après la pirouette achevée, s'arrêtant devant Hoffmann :

— Voyons, jeune présomptueux, dit-il, qu'as-tu fait en composition?

— Mais des sonates, des chants sacrés, des quintetti.

— Des sonates après Sébastien Bach! des chants sacrés après Pergolèse! des quintetti après François-Joseph Haydn! Ah! jeunesse! jeunesse!

Puis, avec un sentiment de profonde pitié :

— Et, comme instrumentiste, continua-t-il, comme instrumentiste, de quel instrument jouez vous?

— De tous à peu près, depuis le rebec jusqu'au clavecin, depuis la viole d'amour jusqu'au théorbe;

mais l'instrument dont je me suis particulièrement occupé, c'est du violon.

— En vérité, dit maître Gottlieb d'un air railleur, en vérité tu lui as fait cet honneur-là, au violon! c'est ma foi bien heureux, pour lui, pauvre violon! Mais, malheureux, ajouta-t-il en revenant vers Hoffmann en sautillant sur une seule jambe pour aller plus vite, sais-tu ce que c'est que le violon? Le violon! et maître Gottlieb balança son corps sur cette seule jambe dont nous avons parlé, l'autre restant en l'air comme celle d'une grue, le violon! mais c'est le plus difficile de tous les instruments, le violon a été inventé par Satan lui-même pour damner l'homme, quand Satan a été au bout de ses inventions. Avec le violon, vois-tu, Satan a perdu plus d'âmes qu'avec les sept péchés capitaux réunis. Il n'y a que l'immortel Tartini, Tartini, mon maître, mon héros, mon dieu! il n'y a que lui qui ait jamais atteint la perfection sur le violon; mais lui seul sait ce qu'il lui a coûté dans ce monde et dans l'autre pour avoir joué toute une nuit avec le violon du diable lui-même, et pour avoir gardé son archet. Oh! le violon! sais-tu, malheureux profanateur, que cet instrument cache sous sa simplicité presque misérable les plus inépuisables trésors d'harmonie qu'il soit possible à l'homme de boire à la coupe des dieux. As-tu étudié ce bois, ces cordes, cet archet, ce crin, ce crin surtout? espères-tu réunir, assembler, dompter sous tes doigts ce tout merveilleux, qui depuis deux siècles résiste aux efforts des plus savants, qui se plaint, qui gémit, qui se lamente sous leurs doigts, et qui n'a jamais chanté que sous les doigts de l'immortel Tartini, mon maître? Quand tu as pris un violon pour la première fois, as-tu bien pensé à ce que tu faisais, jeune homme? Mais tu n'es pas le premier, ajouta maître Gottlieb avec un soupir tiré du plus profond de ses entrailles, et tu ne seras pas le dernier que le violon aura perdu; violon, tentateur éternel! d'autres que toi aussi ont cru à leur vocation, et ont perdu leur vie à râcler le boyau, et tu vas augmenter le nombre de ces malheureux, déjà si nombreux, si inutiles à la société, si insupportables à leurs semblables.

Puis, tout à coup, et sans transition aucune, saisissant un violon et un archet comme un maître d'escrime prend deux fleurets, et les présentant à Hoffmann :

— Eh bien, dit-il d'un air de défi, joue-moi quelque chose; voyons, joue, et je te dirai où tu en es, et, s'il est encore temps de te retirer du précipice, je t'en tirerai, comme j'en ai tiré le pauvre Zacharias Werner. Il en jouait aussi lui, du violon; il en jouait avec fureur, avec rage. Il rêvait des miracles, mais je lui ai ouvert l'intelligence. Il brisa son violon en morceaux, et il en fit du feu. Puis je lui mis une basse entre les mains, et cela acheva de le calmer. Là, il y avait de la place pour ses longs doigts maigres. Au commencement, il leur faisait faire dix lieues à l'heure, et maintenant, — maintenant, il joue suffisamment de la basse pour souhaiter la fête à son oncle, tandis qu'il n'eût jamais joué du violon que pour souhaiter la fête au diable. Allons, allons, jeune homme, voici un violon, montre-moi ce que tu sais faire.

Hoffmann prit le violon et l'examina.

— Oui, oui, dit maître Gottlieb, tu examines de qui il est, comme le gourmet flaire le vin qu'il va boire. Pince une corde, une seule, et, si ton oreille ne te dit pas le nom de celui qui a fait le violon, tu n'es pas digne de le toucher.

Hoffmann pinça une corde qui rendit un son vibrant, prolongé, frémissant.

— C'est un Antonio Stradivarius, dit-il.

— Allons, pas mal; mais de quelle époque de la vie de Stradivarius? Voyons un peu; il en a fait beaucoup de violons de 1698 à 1728.

— Ah! quant à cela, dit Hoffmann, j'avoue mon ignorance, et il me semble impossible...

— Impossible, blasphémateur! impossible! c'est comme si tu me disais, malheureux, qu'il est impossible de reconnaître l'âge du vin en le goûtant. Écoute bien : aussi vrai que nous sommes aujourd'hui le 10 mai 1793, ce violon a été fait pendant le voyage que l'immortel Antonio fit de Crémone à Mantoue en 1705, et où il laissa son atelier à son premier élève. Aussi, vois-tu, ce Stradivarius-là, je suis bien aise de te le dire, n'est que de troisième ordre; mais j'ai bien peur que ce ne soit encore trop bon pour un pauvre écolier comme toi. Va, va, va!

Hoffmann épaula le violon, et, non sans un vif battement de cœur, commença des variations sur le thème de *Don Juan* :

La si darem' la mano.

Maître Gottlieb était debout près d'Hoffmann, battant à la fois la mesure avec sa tête et avec le bout du pied de sa jambe torse. A mesure qu'Hoffmann jouait, sa figure s'animait, ses yeux brillaient, sa mâchoire supérieure mordait la lèvre inférieure, et aux deux côtés de cette lèvre aplatie, sortaient deux dents, que dans la position ordi-

naire elle était destinée à cacher, mais qui en ce moment se dressaient comme deux défenses de sanglier. Enfin, un allegro, dont Hoffmann triompha assez vigoureusement, lui attira de la part de maître Gottlieb un mouvement de tête qui ressemblait presque à un signe d'approbation.

Hoffmann finit par un démanché qu'il croyait des plus brillants, mais qui, loin de satisfaire le vieux musicien, lui fit faire une affreuse grimace.

Cependant sa figure se rasséréna peu à peu, et frappant sur l'épaule du jeune homme :

— Allons, allons, dit-il, c'est moins mal que je ne croyais; quand tu auras oublié tout ce que tu as appris, quand tu ne feras plus de ces bonds à la mode, quand tu ménageras ces traits sautillants et ces démanchés criards, on fera quelque chose de toi.

Cet éloge, de la part d'un homme aussi difficile que le vieux musicien, ravit Hoffmann. Puis il n'oubliait pas, tout noyé qu'il était dans l'océan musical, que maître Gottlieb était le père de la belle Antonia.

Aussi, prenant au bond les paroles qui venaient de tomber de la bouche du vieillard :

— Et qui se chargera de faire quelque chose de moi? demanda-t-il, est-ce vous, maître Gottlieb?

— Pourquoi pas, jeune homme? pourquoi pas, si tu veux écouter le vieux Murr?

— Je vous écouterai, maître, et tant que vous voudrez.

— Oh! murmura le vieillard avec mélancolie, car son regard se rejetait dans le passé, car sa mémoire remontait les ans révolus, c'est que j'en ai bien connu des virtuoses! j'ai connu Corelli, par tradition, c'est vrai; c'est lui qui a ouvert la route, qui a frayé le chemin; il faut jouer à la manière de Tartini ou y renoncer. Lui, le premier, il a deviné que le violon était, sinon un dieu, du moins le temple d'où un dieu pouvait sortir. Après lui vient Pugnani, violon passable, intelligent, mais mou, trop mou, surtout dans certains *appoggiamenti;* puis Germiniani, vigoureux celui-là, mais vigoureux par boutades, sans transition; j'ai été à Paris exprès pour le voir, comme tu veux, toi, aller à Paris pour voir l'Opéra : un maniaque, mon ami, un somnambule, mon enfant, un homme qui gesticulait en rêvant, entendant assez bien le *tempo rubato*, fatal *tempo rubato*, qui tue plus d'instrumentistes que la petite vérole, que la fièvre jaune, que la peste. Alors je lui jouai mes sonates à la manière de l'immortel Tartini, mon maître, et alors il avoua son erreur. Malheureusement l'élève était enfoncé jusqu'au cou dans sa méthode. Il avait soixante-onze ans, le pauvre enfant! Quarante ans plus tôt, je l'eusse sauvé, comme Giardini; celui-là, je l'avais pris à temps, mais malheureusement il était incorrigible; le diable en personne s'était emparé de sa main gauche, et alors il allait, il allait, il allait un tel train, que sa main droite ne pouvait pas le suivre. C'étaient des extravagances, des sautillements, des démanchés à donner la danse de Saint-Guy à un Hollandais. Aussi, un jour qu'en présence de Jomelli il gâtait un morceau magnifique, le bon Jomelli, qui était le plus brave homme du monde, lui allongea-t-il un si rude soufflet, que Giardini en eut la joue enflée pendant un mois, Jomelli le poignet luxé pendant trois semaines. C'est comme Lulli, un fou, un véritable fou, un danseur de corde, un faiseur de sauts périlleux, un équilibriste sans balancier et auquel on devrait mettre dans la main un balancier au lieu d'un archet. Hélas! hélas! hélas! s'écria douloureusement le vieillard, je le dis avec un profond désespoir, avec Nardini et avec moi s'éteindra le bel art de jouer du violon; cet art avec lequel notre maître à tous, Orpheus, attirait les animaux, remuait les pierres et bâtissait les villes. Au lieu de bâtir comme le violon divin, nous démolissons comme les trompettes maudites. Si les Français entrent jamais en Allemagne, ils n'auront, pour faire tomber les murailles de Philipsbourg, qu'ils ont assiégée tant de fois, ils n'auront qu'à faire exécuter, par quatre violons de ma connaissance, un concert devant ces portes.

Le vieillard reprit haleine et ajouta d'un ton plus doux :

— Je sais bien qu'il y a Viotti, un de mes élèves, un enfant plein de bonnes dispositions, mais impatient, mais dévergondé, mais sans règle. Quant à Giarnowicki, c'est un fat et un ignorant, et la première chose que j'ai dite à ma vieille Lisbeth, c'était, si elle entendait jamais ce nom-là prononcé à ma porte, de fermer ma porte avec acharnement. Il y a trente ans que Lisbeth est avec moi, eh bien, je vous le dis, jeune homme, je chasse Lisbeth si elle laisse entrer chez moi Giarnowicki; un Sarmate, un Welche, qui s'est permis de dire du mal du maître des maîtres, de l'immortel Tartini. Oh! à celui qui m'apportera la tête de Giarnowicki je promets des leçons et des conseils tant qu'il en voudra. Quant à toi, mon garçon, continua le vieillard en revenant à

Hoffmann, quant à toi tu n'es pas fort, c'est vrai; mais Rode et Krutzer, mes élèves, n'étaient pas plus forts que toi; quant à toi, je disais donc qu'en venant chercher maître Gottlieb, qu'en t'adressant à maître Gottlieb, qu'en te faisant recommander à lui par un homme qui le connaît et qui l'apprécie, par le fou de Zacharias Werner, tu prouves qu'il y a dans cette poitrine-là un cœur d'artiste. Aussi maintenant, jeune homme, voyons, ce n'est plus un *Antonio Stradivarius* que je veux mettre entre tes mains; non, ce n'est même plus un Gramulo, ce vieux maître que l'immortel Tartini estimait si fort, qu'il ne jouait jamais que sur des Gramulo; non, c'est sur un Antonio Amati, c'est sur l'aïeul, c'est sur l'ancêtre, c'est sur la tige première de tous les violons qui ont été faits, c'est sur l'instrument qui sera la dot de ma fille Antonia, que je veux t'entendre, c'est l'arc d'Ulysse, vois-tu, et qui pourra bander l'arc d'Ulysse est digne de Pénélope.

Et alors le vieillard ouvrit la boîte de velours toute galonnée d'or, et en tira un violon comme il semblait qu'il ne dût jamais avoir existé de violons, et comme Hoffmann seul, peut-être, se rappelait en avoir vu dans les concerts fantastiques de ses grands-oncles et de ses grandes-tantes.

Puis il s'inclina sur l'instrument vénérable et le présentant à Hoffmann :

— Prends, dit-il, et tâche de ne pas être trop indigne de lui.

Hoffmann s'inclina, prit l'instrument avec respect, et commença une vieille étude de Sébastien Bach.

— Bach, Bach, murmura Gottlieb; passe encore pour l'orgue, mais il n'entendait rien au violon. N'importe.

Au premier son qu'Hoffmann avait tiré de l'instrument, il avait tressailli, car lui, l'éminent musicien, il comprenait quel trésor d'harmonie on venait de mettre entre ses mains.

L'archet, semblable à un arc, tant il était courbé, permettait à l'instrumentiste d'embrasser les quatre cordes à la fois, et la dernière de ces cordes s'élevait à des tons célestes si merveilleux, que jamais Hoffmann n'avait pu songer qu'un son si divin s'éveillât sous une main humaine.

Pendant ce temps, le vieillard se tenait près de lui, la tête renversée en arrière, les yeux clignotants, disant pour tout encouragement :

— Pas mal, pas mal, jeune homme; la main droite, la main droite! la main gauche n'est que le mouvement, la main droite c'est l'âme. Allons, de l'âme! de l'âme, de l'âme!!!

Hoffmann sentait bien que le vieux Gottlieb avait raison, et il comprenait, comme il lui avait dit à la première épreuve, qu'il fallait désapprendre tout ce qu'il avait appris; et, par une transition insensible, mais soutenue, mais croissante, il passait du pianissimo au fortissimo, de la caresse à la menace, de l'éclair à la foudre, et il se perdait dans un torrent d'harmonie qu'il soulevait comme un nuage, et qu'il laissait retomber en cascades murmurantes, en perles liquides, en poussière humide, et il était sous l'influence d'une situation nouvelle, d'un état touchant à l'extase, quand tout à coup sa main gauche s'affaissa sur les cordes, l'archet mourut dans sa main, le violon glissa de sa poitrine, ses yeux devinrent fixes et ardents.

La porte venait de s'ouvrir, et dans la glace devant laquelle il jouait, Hoffmann avait vu apparaître, pareille à une ombre évoquée par une harmonie céleste, la belle Antonia, la bouche entr'ouverte, la poitrine oppressée, les yeux humides.

Hoffmann jeta un cri de plaisir, et maître Gottlieb n'eut que le temps de retenir le vénérable Antonio Amati qui s'échappait de la main du jeune instrumentiste.

C'était un petit vieillard de cinquante-cinq à soixante ans. — Page 28.

VIII

ANTONIA.

Antonia avait paru mille fois plus belle encore à Hoffmann au moment où il lui avait vu ouvrir la porte et en franchir le seuil qu'au moment où il lui avait vu descendre les degrés de l'église.

C'est que, dans la glace où la jeune fille venait de réfléchir son image et qui était à deux pas seulement d'Hoffmann, Hoffmann avait pu détailler d'un seul coup d'œil toutes les beautés qui lui avaient échappé à distance.

Antonia avait dix-sept ans à peine; elle était de taille moyenne, plutôt grande que petite, mais si mince sans maigreur, si flexible sans faiblesse, que toutes les comparaisons de lis se balançant sur leur tige, de palmier se courbant au vent,

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

eussent été insuffisantes pour peindre cette morbidezza italienne, seul mot de la langue exprimant à peu près l'idée de douce langueur qui s'éveillait à son aspect. Sa mère était, comme Juliette, une des plus belles fleurs du printemps de Vérone, et l'on retrouvait dans Antonia, non pas fondues, mais heurtées, et c'est ce qui faisait le charme de cette jeune fille, les beautés des deux races qui se disputent la palme de la beauté. Ainsi, avec la finesse de peau des femmes du Nord, elle avait la matité de peau des femmes du Midi; ainsi ses cheveux blonds, épais et légers à la fois, flottant au moindre vent, comme une vapeur dorée, ombrageaient des yeux et des sourcils de velours noir. Puis, chose plus singulière encore, c'était dans sa voix surtout que le mélange harmonieux des deux langues était sensible. Aussi, lorsque Antonia parlait allemand, la douceur de la belle langue où, comme dit Dante, résonne le *si*, venait adoucir la rudesse de l'accent germanique, tandis qu'au contraire, quand elle parlait italien, la langue un peu trop molle de Métastase et de Goldoni prenait une fermeté que lui donnait la puissante accentuation de la langue de Schiller et de Gœthe.

Mais ce n'était pas seulement au physique que se faisait remarquer cette fusion; Antonia était au moral un type merveilleux et rare de ce que peuvent réunir de poésies opposées le soleil de l'Italie et les brumes de l'Allemagne. On eût dit à la fois une muse et une fée, la Lorelay de la ballade et la Béatrice de la Divine Comédie.

C'est qu'Antonia, l'artiste par excellence, était fille d'une grande artiste. Sa mère, habituée à la musique italienne, s'était un jour prise corps à corps avec la musique allemande. La partition de l'*Alceste* de Gluck lui était tombée entre les mains, et elle avait obtenu de son mari, maître Gottlieb, de lui faire traduire le poëme en italien, et, le poëme traduit en italien, elle était venue le chanter à Vienne; mais elle avait trop présumé de ses forces, ou plutôt, l'admirable cantatrice, elle ne connaissait pas la mesure de sa sensibilité : à la troisième représentation de l'opéra qui avait eu le plus grand succès, à l'admirable solo d'*Alceste* :

> Divinités du Styx, ministres de la mort,
> Je n'invoquerai pas votre pitié cruelle.
> J'enlève un tendre époux à son funeste sort,
> Mais je vous abandonne une épouse fidèle.

quand elle atteignit le *re*, qu'elle donna à pleine poitrine, elle pâlit, chancela, s'évanouit, un vaisseau s'était brisé dans cette poitrine si généreuse; le sacrifice aux dieux infernaux s'était accompli en réalité : la mère d'Antonia était morte.

Le pauvre maître Gottlieb dirigeait l'orchestre; de son fauteuil, il vit chanceler, pâlir, tomber celle qu'il aimait par-dessus toute chose; bien plus, il entendit se briser dans sa poitrine cette fibre à laquelle tenait sa vie, et il jeta un cri terrible qui se mêla au dernier soupir de la virtuose.

De là venait peut-être cette haine de maître Gottlieb pour les maîtres allemands; c'était le chevalier Gluck qui, bien innocemment, avait tué sa Térésa, mais il n'en voulait pas moins au chevalier Gluck mal de mort, pour cette douleur profonde qu'il avait ressentie, et qui ne s'était calmée qu'au fur et à mesure qu'il avait reporté sur Antonia grandissant tout l'amour qu'il avait pour sa mère.

Maintenant, à dix-sept ans qu'elle avait, la jeune fille en était arrivée à tenir lieu de tout au vieillard; il vivait par Antonia, il respirait par Antonia. Jamais l'idée de la mort d'Antonia ne s'était présentée à son esprit; mais, si elle se fût présentée, il ne s'en serait pas fort inquiété, attendu que l'idée ne lui fût pas même venue qu'il pouvait survivre à Antonia.

Ce n'était donc pas avec un sentiment moins enthousiaste qu'Hoffmann, quoique ce sentiment fût bien autrement pur encore, qu'il avait vu apparaître Antonia sur le seuil de la porte de son cabinet.

La jeune fille s'avança lentement; deux larmes brillaient à sa paupière : et, faisant trois pas vers Hoffmann, elle lui tendit la main.

Puis, avec un accent de chaste familiarité, et comme si elle eût connu le jeune homme depuis dix ans :

— Bonjour, frère, dit-elle.

Maître Gottlieb, du moment où sa fille avait paru, était resté muet et immobile; son âme, comme toujours, avait quitté son corps et, voltigeant autour d'elle, chantait aux oreilles d'Antonia toutes les mélodies d'amour et de bonheur que chante l'âme d'un père à la vue de sa fille bien-aimée.

Il avait donc posé son cher *Antonio Amati* sur la table, et, joignant les deux mains comme il eût fait devant la Vierge, il regardait venir son enfant.

Quant à Hoffmann, il ne savait s'il veillait ou dormait, s'il était sur la terre ou au ciel, si c'é-

tait une femme qui venait à lui, ou un ange qui lui apparaissait.

Aussi fit-il presque un pas en arrière lorsqu'il vit Antonia s'approcher de lui et lui tendre la main en l'appelant son frère.

— Vous, ma sœur! dit-il d'une voix étouffée.

— Oui, dit Antonia, ce n'est pas le sang qui fait la famille, c'est l'âme. Toutes les fleurs sont sœurs par le parfum, tous les artistes sont frères par l'art. Je ne vous ai jamais vu, c'est vrai, mais je vous connais; votre archet vient de me raconter votre vie. Vous êtes poëte, un peu fou, pauvre ami! Hélas! c'est cette étincelle ardente que Dieu enferme dans notre tête ou dans notre poitrine qui nous brûle le cerveau ou qui nous consume le cœur.

Puis, se tournant vers maître Gottlieb :

— Bonjour, père, dit-elle; pourquoi n'avez-vous pas encore embrassé votre Antonia? Ah! voilà, je comprends, *il Matrimonio segreto*, le *Stabat mater*, *Cimarosa*, *Pergolese*, *Porpora!* qu'est-ce qu'Antonia auprès de ces grands génies? une pauvre enfant qui vous aime, mais que vous oubliez pour eux.

— Moi t'oublier! s'écria Gottlieb, le vieux Murr oublier Antonia! Le père oublier sa fille? Pourquoi? pour quelques méchantes notes de musique, pour un assemblage de rondes et de croches, de noires et de blanches, de dièses et de bémols! Ah bien oui! regarde comme je t'oublie!

Et tournant, sur sa jambe torse avec une agilité étonnante, de son autre jambe et de ses deux mains, le vieillard fit voler les parties d'orchestration *del Matrimonio segreto* toutes prêtes à être distribuées aux musiciens de l'orchestre.

— Mon père! mon père! dit Antonia.

— Du feu! du feu! cria maître Gottlieb, du feu, que je brûle tout cela; du feu, que je brûle *Pergolese!* du feu, que je brûle *Cimarosa!* du feu, que je brûle *Paisiello!* du feu, que je brûle mes *Stradivarius!* mes *Gramulo!* du feu, que je brûle mon *Antonio Amati!* Ma fille, mon Antonia n'a-t-elle pas dit que j'aimais mieux des cordes, du bois et du papier, que ma chair et mon sang? Du feu! du feu!! du feu!!!

Et le vieillard s'agitait comme un fou et sautait sur sa jambe comme le diable boiteux, faisait aller ses bras comme un moulin à vent.

Antonia regardait cette folie du vieillard avec ce doux sourire d'orgueil filial satisfait. Elle savait bien, elle qui n'avait jamais fait de coquetterie qu'avec son père, elle savait bien qu'elle était toute-puissante sur le vieillard, que son cœur était un royaume où elle régnait en souveraine absolue. Aussi arrêta-t-elle le vieillard au milieu de ses évolutions, et, l'attirant à elle, déposa-t-elle un simple baiser sur son front.

Le vieillard jeta un cri de joie, prit sa fille dans ses bras, l'enleva comme il l'eût fait d'un oiseau, et alla s'abattre, après avoir tourné trois ou quatre fois sur lui-même, sur un grand canapé où il commença de la bercer comme une mère fait de son enfant.

D'abord Hoffmann avait regardé maître Gottlieb avec effroi; en lui voyant jeter les partitions en l'air, en lui voyant enlever sa fille entre ses bras, il l'avait cru fou furieux, enragé. Mais, au sourire paisible d'Antonia, il s'était promptement rassuré, et, ramassant respectueusement les partitions éparses, il les replaçait sur les tables et sur les pupitres, tout en regardant du coin de l'œil ce groupe étrange, où le vieillard lui-même avait sa poésie.

Tout à coup quelque chose de doux, de suave, d'aérien, passa dans l'air, c'était une vapeur, c'était une mélodie, c'était quelque chose de plus divin encore, c'était la voix d'Antonia qui attaquait, avec sa fantaisie d'artiste, cette merveilleuse composition de Stradella qui avait sauvé la vie à son auteur, le *Pieta Signore*.

Aux premières vibrations de cette voix d'ange, Hoffmann demeura immobile, tandis que le vieux Gottlieb, soulevant doucement sa fille de dessus ses genoux; la déposait, toute couchée comme elle était, sur le canapé; puis, courant à son Antonio Amati, et accordant l'accompagnement avec les paroles, commença, de son côté, à faire passer l'harmonie de son archet sous le chant d'Antonia, et à le soutenir comme un ange soutient l'âme qu'il porte au ciel.

La voix d'Antonia était une voix de soprano, possédant toute l'étendue que la prodigalité divine peut donner, non pas à une voix de femme, mais à une voix d'ange. Antonia parcourait cinq octaves et demie; elle donnait avec la même facilité le contre-*ut*, cette note divine qui semble n'appartenir qu'aux concerts célestes, et l'*ut* de la cinquième octave des notes basses. Jamais Hoffmann n'avait entendu rien de si velouté que ces quatre premières mesures chantées sans accompagnement, *Pieta*, *Signore*, *di me dolente*. Cette aspiration de l'âme souffrante vers Dieu, cette prière ardente au Seigneur d'avoir pitié de cette souffrance qui se lamente, prenaient dans la bouche

d'Antonia un sentiment de respect divin qui ressemblait à la terreur. De son côté l'accompagnement, qui avait reçu la phrase flottante entre le ciel et la terre, qui l'avait, pour ainsi dire, prise entre ses bras, après le *la* expiré, et qui, *piano*, *piano*, répétait comme un écho de la plainte, l'accompagnement était en tout digne de la voix, lamentable et douloureux comme elle. Il disait, lui, non pas en italien, non pas en allemand, non pas en français, mais dans cette langue universelle qu'on appelle la musique :

« *Pitié, Seigneur, pitié de moi, malheureuse! pitié, Seigneur, et, si ma prière arrive à toi, que ta rigueur se désarme et que tes regards se retournent vers moi moins sévères et plus cléments!* »

Et cependant, tout en suivant, tout en emboîtant la voix, l'accompagnement lui laissait toute sa liberté, toute son étendue; c'était une caresse et non pas une étreinte, un soutien et non une gêne; et quand, au premier sforzando, quand, sur le *re* et les deux *fa*, la voix se souleva comme pour essayer de monter au ciel, l'accompagnement parut craindre alors de lui peser comme une chose terrestre, et l'abandonna presque aux ailes de la foi, pour ne la soutenir qu'au *mi* bécarre, c'est-à-dire au *diminuando*, c'est-à-dire quand, lassée de l'effort, la voix retomba comme affaissée sur elle-même, et, pareille à la madone de Canova, à genoux, assise sur ses genoux, et chez laquelle tout plie, âme et corps, affaissé sous ce doute terrible : que la miséricorde du Créateur soit assez grande pour oublier la faute de la créature.

Puis, quand d'une voix tremblante elle continua : *Qu'il n'arrive jamais que je sois damnée et précipitée dans le feu éternel de ta rigueur, ô grand Dieu!* alors l'accompagnement se hasarda à mêler sa voix à la fois frémissante qui, entrevoyant les flammes éternelles, priait le Seigneur de l'en éloigner. Alors l'accompagnement pria de son côté, supplia, gémit, monta avec elle jusqu'au *fa*, descendit avec elle jusqu'à l'*ut*, l'accompagnant dans sa faiblesse, la soutenant dans sa terreur; puis, tandis qu'haletante et sans force la voix mourait dans les profondeurs de la poitrine d'Antonia, l'accompagnement continua seul après la voix éteinte, comme, après l'âme envolée et déjà sur la route du ciel, continuent murmurantes et plaintives les prières des survivants.

Alors aux supplications du violon de maître Gottlieb commença de se mêler une harmonie inattendue, douce et puissante à la fois, presque céleste. Antonia se souleva sur son coude, maître Gottlieb se tourna à moitié et demeura l'archet suspendu sur les cordes de son violon. Hoffmann, d'abord étourdi, enivré, en délire, avait compris qu'aux élancements de cette âme il fallait un peu d'espoir et qu'elle se briserait si un rayon divin ne lui montrait le ciel, et il s'était élancé vers un orgue, et il avait étendu ses dix doigts sur les touches frémissantes, et l'orgue, poussant un long soupir, venait de se mêler au violon de Gottlieb et à la voix d'Antonia.

Alors ce fut une chose merveilleuse que ce retour du motif *Pieta, Signore*, accompagné par cette voix d'espoir, au lieu d'être poursuivi comme dans la première partie par la terreur, et quand, pleine de foi dans son génie comme dans sa prière, Antonia attaqua avec toute la vigueur de sa voix le *fa* du Volgi, un frisson passa par les veines du vieux Gottlieb, et un cri s'échappa de la bouche d'Hoffmann, qui, écrasant l'Antonio Amati sous les torrents d'harmonie qui s'échappaient de son orgue, continua la voix d'Antonia après qu'elle eut expiré, et sur les ailes, non plus d'un ange, mais d'un ouragan, sembla porter le dernier soupir de cette âme aux pieds du Seigneur tout-puissant et tout miséricordieux.

Puis il se fit un moment de silence; tous trois se regardèrent et leurs mains se joignirent dans une étreinte fraternelle, comme leurs âmes s'étaient jointes dans une commune harmonie.

Et, à partir de ce moment, ce fut non-seulement Antonia qui appela Hoffmann son frère, mais le vieux Gottlieb Murr, qui appela Hoffmann son fils!

Charles Nodier.

— Allons, allons, jeune homme, voici un violon, montre-moi ce que tu sais faire. — Page 30.

IX

LE SERMENT.

Peut-être le lecteur se demandera-t-il, ou plutôt nous demandera-t-il comment, la mère d'Antonia étant morte en chantant, maître Gottlieb Murr permettait que sa fille, c'est-à-dire que cette âme de son âme, courût le risque d'un danger semblable à celui auquel avait succombé la mère.

Et d'abord, quand il avait entendu Antonia essayer son premier chant, le pauvre père avait tremblé comme la feuille près de laquelle chante un oiseau. Mais c'était un véritable oiseau qu'Antonia, et le vieux musicien s'aperçut bientôt que le chant était sa langue naturelle. Aussi Dieu, en lui donnant une voix si étendue, qu'elle n'avait peut-être pas son égale au monde, avait-il indiqué

que sous ce rapport maître Gottlieb n'avait du moins rien à craindre; en effet, quand à ce don naturel du chant s'était jointe l'étude de la musique, quand les difficultés les plus exagérées du solfége avaient été mises sous les yeux de la jeune fille et vaincues aussitôt avec une merveilleuse facilité, sans grimace, sans efforts, sans une seule corde au cou, sans un seul clignotement d'yeux, il avait compris la perfection de l'instrument, et comme Antonia, en chantant les morceaux notés pour les voix les plus hautes, restait toujours en deçà de ce qu'elle pouvait faire, il s'était convaincu qu'il n'y avait aucun danger à laisser aller le doux rossignol au penchant de sa mélodieuse vocation.

Seulement maître Gottlieb avait oublié que la corde de la musique n'est pas la seule qui résonne dans le cœur des jeunes filles, et qu'il y a une autre corde bien autrement frêle, bien autrement vibrante, bien autrement mortelle : celle de l'amour!

Celle-là s'était éveillée chez la pauvre enfant au son de l'archet d'Hoffmann; inclinée sur sa broderie dans la chambre à côté de celle où se tenaient le jeune homme et le vieillard, elle avait relevé la tête au premier frémissement qui avait passé dans l'air. Elle avait écouté; puis peu à peu une sensation étrange avait pénétré dans son âme, avait couru en frissons inconnus dans ses veines. Elle s'était alors soulevée lentement, appuyant une main à sa chaise, tandis que l'autre laissait échapper la broderie de ses doigts entr'ouverts. Elle était restée un instant immobile; puis, lentement, elle s'était avancée vers la porte, et, comme nous l'avons dit, ombre évoquée de la vie matérielle, elle était apparue, poétique vision, à la porte du cabinet de maître Gottlieb Murr.

Nous avons vu comment la musique avait fondu à son ardent creuset ces trois âmes en une seule, et comment, à la fin du concert, Hoffmann était devenu commensal de la maison.

C'était l'heure où le vieux Gottlieb avait l'habitude de se mettre à table. Il invita Hoffmann à dîner avec lui, invitation qu'Hoffmann accepta avec la même cordialité qu'elle était faite.

Alors, pour quelques instants, la belle et poétique vierge des cantiques divins se transforma en une bonne ménagère. Antonia versa le thé comme Clarisse Harlowe, fit des tartines de beurre comme Charlotte, et finit par se mettre elle-même à table et par manger comme une simple mortelle.

Les Allemands n'entendent pas la poésie comme nous. Dans nos données de monde maniéré, la femme qui mange et qui boit se dépoétise. Si une jeune et jolie femme se met à table, c'est pour présider le repas; si elle a un verre devant elle, c'est pour y fourrer ses gants, si toutefois elle ne conserve pas ses gants; si elle a une assiette, c'est pour y égrainer, à la fin du repas, une grappe de raisin, dont l'immatérielle créature consent parfois à sucer les grains les plus dorés, comme fait une abeille d'une fleur.

On comprend, d'après la façon dont Hoffmann avait été reçu chez maître Gottlieb, qu'il y revint le lendemain, le surlendemain et les jours suivants. Quant à maître Gottlieb, cette fréquence de visites d'Hoffmann ne paraissait aucunement l'inquiéter : Antonia était trop pure, trop chaste, trop confiante dans son père, pour que le soupçon vînt au vieillard que sa fille pût commettre une faute. Sa fille, c'était sainte Cécile, c'était la vierge Marie, c'était un ange des cieux; l'essence divine l'emportait tellement en elle sur la matière terrestre, que le vieillard n'avait jamais jugé à propos de lui dire qu'il y avait plus de danger dans le contact de deux corps que dans l'union de deux âmes.

Hoffmann était donc heureux, c'est-à-dire aussi heureux qu'il est donné à une créature mortelle de l'être. Le soleil de la joie n'éclaire jamais entièrement le cœur de l'homme; il y a toujours, sur certains points de ce cœur, une tache sombre qui rappelle à l'homme que le bonheur complet n'existe pas en ce monde, mais seulement au ciel.

Mais Hoffmann avait un avantage sur le commun de l'espèce. Souvent l'homme ne peut pas expliquer la cause de cette douleur qui passe au milieu de son bien-être, de cette ombre qui se projette, obscure et noire, sur sa rayonnante félicité.

Hoffmann, lui, savait ce qui le rendait malheureux.

C'était cette promesse faite à Zacharias Werner d'aller le rejoindre à Paris; c'était ce désir étrange de visiter la France, qui s'effaçait dès qu'Hoffmann se trouvait en présence d'Antonia, mais qui reprenait tout le dessus aussitôt qu'Hoffmann se retrouvait seul; il y avait même plus : c'est qu'au fur et à mesure que le temps s'écoulait et que les lettres de Zacharias, réclamant la parole de son ami, étaient plus pressantes, Hoffmann s'attristait davantage.

En effet, la présence de la jeune fille n'était plus suffisante à chasser le fantôme qui poursui-

vait maintenant Hoffmann jusqu'aux côtés d'Antonia. Souvent, près d'Antonia, Hoffmann tombait dans une rêverie profonde. A quoi rêvait-il? à Zacharias Werner, dont il lui semblait entendre la voix ; souvent son œil, distrait d'abord, finissait par se fixer sur un point de l'horizon. Que voyait cet œil, ou plutôt que croyait-il voir? la route de Paris, puis, à un des tournants de cette route, Zacharias marchant devant lui et faisant signe de le suivre.

Peu à peu, le fantôme qui était apparu à Hoffmann à des intervalles rares et inégaux revint avec plus de régularité et finit par le poursuivre d'une obsession continuelle.

Hoffmann aimait Antonia de plus en plus. Hoffmann sentait qu'Antonia était nécessaire à sa vie, que c'était le bonheur de son avenir; mais Hoffmann sentait aussi qu'avant de se lancer dans ce bonheur, et pour que ce bonheur fût durable, il lui fallait accomplir le pèlerinage projeté, ou, sans cela, le désir renfermé dans son cœur, si étrange qu'il fût, le rongerait.

Un jour, qu'assis près d'Antonia, pendant que maître Gottlieb notait dans son cabinet le *Stabat* de Pergolèse, qu'il voulait exécuter à la Société philharmonique de Francfort, Hoffmann était tombé dans une de ses rêveries ordinaires, Antonia, après l'avoir regardé longtemps, lui prit les deux mains.

— Il faut y aller, mon ami, dit-elle.

Hoffmann la regarda avec étonnement.

— Y aller? répéta-t-il, et où cela?

— En France, à Paris.

— Et qui vous a dit, Antonia, cette secrète pensée de mon cœur, que je n'ose m'avouer à moi-même?

— Je pourrais m'attribuer près de vous le pouvoir d'une fée, Théodore, — et vous dire : — J'ai lu dans votre pensée, j'ai lu dans vos yeux, j'ai lu dans votre cœur; mais je mentirais. Non, je me suis souvenue, voilà tout.

— Et de quoi vous êtes-vous souvenue, ma bien-aimée Antonia?

— Je me suis souvenue que, la veille du jour où vous êtes venu chez mon père, Zacharias Werner y était venu et nous avait raconté votre projet de voyage, votre désir ardent de voir Paris ; désir nourri depuis près d'un an, et tout prêt à s'accomplir. Depuis, vous m'avez dit ce qui vous avait empêché de partir. Vous m'avez dit comment, en me voyant pour la première fois, vous avez été pris de ce sentiment irrésistible dont j'ai été prise moi-même en vous écoutant, et maintenant il vous reste à me dire ceci : que vous m'aimez toujours autant.

Hoffmann fit un mouvement.

— Ne vous donnez pas la peine de me le dire, je le sais, continua Antonia, mais qu'il y a quelque chose de plus puissant que cet amour, c'est le désir d'aller en France, de rejoindre Zacharias, de voir Paris enfin.

— Antonia! s'écria Hoffmann, tout est vrai dans ce que vous venez de dire, hors un point : c'est qu'il y avait quelque chose au monde de plus fort que mon amour! Non, je vous le jure, Antonia, ce désir-là, désir étrange auquel je ne comprends rien, je l'eusse enseveli dans mon cœur si vous ne l'en aviez tiré vous-même. Vous ne vous trompez donc pas, Antonia! Oui, il y a une voix qui m'appelle à Paris, une voix plus forte que ma volonté, et cependant, je vous le répète, à laquelle je n'eusse pas obéi ; cette voix est celle de la destinée!

— Soit; accomplissons notre destinée, mon ami. Vous partirez demain. Combien voulez-vous de temps?

— Un mois, Antonia ; dans un mois, je serai de retour.

— Un mois ne vous suffira pas, Théodore; en un mois vous n'aurez rien vu ; je vous en donne deux ; je vous en donne trois ; je vous donne le temps que vous voudrez, enfin ; mais j'exige une chose, ou plutôt deux choses de vous.

— Lesquelles, chère Antonia, lesquelles? dites vite.

— Demain, c'est dimanche, demain, c'est jour de messe; regardez par votre fenêtre comme vous avez regardé le jour du départ de Zacharias Werner, et, comme ce jour-là, mon ami, seulement plus triste, vous me verrez monter les degrés de l'église; alors venez me rejoindre à ma place accoutumée, alors asseyez-vous près de moi, et, au moment où le prêtre consacrera le sang de Notre-Seigneur, vous me ferez deux serments, — celui de me demeurer fidèle, celui de ne plus jouer.

— Oh! tout ce que vous voudrez, à l'instant même, chère Antonia ! je vous jure...

— Silence, Théodore, vous jurerez demain.

— Antonia, Antonia, vous êtes un ange!

— Au moment de nous séparer, Théodore, n'avez-vous pas quelque chose à dire à mon père?

— Oui, vous avez raison. Mais, en vérité, je vous avoue, Antonia, que j'hésite, que je tremble. Mon Dieu! que suis-je donc pour oser espérer?...

— Où vas-tu comme cela? — Page 45.

— Vous êtes l'homme que j'aime, Théodore. Allez trouver mon père, allez.

Et, faisant à Hoffmann un signe de la main, elle ouvrit la porte d'une petite chambre transformée par elle en oratoire.

Hoffmann la suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût refermée, et, à travers la porte, il lui envoya, avec tous les baisers de sa bouche, tous les élans de son cœur.

Puis il entra dans le cabinet de maître Gottlieb.

Maître Gottlieb était si bien habitué au pas d'Hoffmann, qu'il ne souleva même pas les yeux de dessus le pupitre où il copiait le *Stabat*. Le jeune homme entra et se tint debout derrière lui.

Au bout d'un instant, maître Gottlieb, n'entendant plus rien, même la respiration du jeune homme, maître Gottlieb se retourna.

— Ah! c'est toi, garçon, dit-il en renversant sa tête en arrière pour arriver à regarder Hoffmann à travers ses lunettes. Que viens-tu me dire?

Hoffmann ouvrit la bouche, mais il la referma sans avoir articulé un son.

— Es-tu devenu muet? demanda le vieillard;

peste! ce serait malheureux; un gaillard qui en découd comme toi lorsque tu t'y mets, ne peut pas perdre la parole comme cela, — à moins que ce ne soit par punition d'en avoir abusé!

— Non, maître Gottlieb, non, je n'ai point perdu la parole, Dieu merci. Seulement, ce que j'ai à vous dire...

— Eh bien?

— Eh bien!... me semble chose difficile.

— Bah! est-ce donc chose bien difficile que de dire : maître Gottlieb, j'aime votre fille?

— Vous savez cela, maître Gottlieb!

— Ah çà mais! je serais bien fou, ou plutôt bien sot, si je ne m'en étais pas aperçu, de ton amour.

— Et cependant, vous avez permis que je continuasse de l'aimer.

— Pourquoi pas? puisqu'elle t'aime.

— Mais, maître Gottlieb, vous savez que je n'ai aucune fortune.

— Bah! les oiseaux du ciel ont-ils une fortune? Ils chantent, ils s'accouplent, ils bâtissent un nid, et Dieu les nourrit. Nous autres, artistes, nous ressemblons fort aux oiseaux; nous chantons, et Dieu vient à notre aide. Quand le chant ne suffira pas, tu te feras peintre; quand la peinture sera insuffisante, tu te feras musicien, Je n'étais pas plus riche que toi quand j'ai épousé ma pauvre Térésa; eh bien! ni le pain, ni l'abri ne nous ont jamais fait faute. J'ai toujours eu besoin d'argent, et je n'en ai jamais manqué. Es-tu riche d'amour? voilà tout ce que je te demande; mérites-tu le trésor que tu convoites? voilà tout ce que je désire savoir. Aimes-tu Antonia plus que ta vie, plus que ton âme? alors je suis tranquille, Antonia ne manquera jamais de rien. Ne l'aimes-tu point? c'est autre chose; eusses-tu cent mille livres de rentes, elle manquera toujours de tout.

Hoffmann était près de s'agenouiller devant cette adorable philosophie de l'artiste. Il s'inclina sur la main du vieillard, qui l'attira à lui et le pressa contre son cœur.

— Allons, allons, lui dit-il, c'est convenu; fais ton voyage, puisque la rage d'entendre cette horrible musique de M. Méhul et de M. Dalayrac te tourmente; c'est une maladie de jeunesse qui sera vite guérie. Je suis tranquille; fais ce voyage, mon ami, et reviens ici, tu y retrouveras Mozart, Beethoven, Cimarosa, Pergolèse, Paesiello, le Porpora, et, de plus, maître Gottlieb et sa fille, c'est-à-dire un père et une femme. Va, mon enfant, va.

Et maître Gottlieb embrassa de nouveau Hoffmann, qui, voyant venir la nuit, jugea qu'il n'avait pas de temps à perdre, et se retira chez lui pour faire ses préparatifs de départ.

Le lendemain, dès le matin, Hoffmann était à sa fenêtre.

Au fur et à mesure que le moment de quitter Antonia approchait, cette séparation lui semblait de plus en plus impossible. Toute cette ravissante période de sa vie qui venait de s'écouler, ces sept mois qui avaient passé comme un jour, et qui se représentaient à sa mémoire, tantôt comme un vaste horizon qu'il embrassait d'un coup d'œil, tantôt comme une série de jours joyeux, venaient les uns après les autres, souriants, couronnés de fleurs; ces doux chants d'Antonia, qui lui avaient fait un air tout semé de douces mélodies; tout cela était un attrait si puissant, qu'il luttait presque avec l'inconnu, ce merveilleux enchanteur qui attire à lui les cœurs les plus forts, les âmes les plus froides.

A dix heures, Antonia parut au coin de la rue où, à pareille heure, sept mois auparavant, Hoffmann l'avait vue pour la première fois. La bonne Lisbeth la suivait comme de coutume; toutes deux montèrent les degrés de l'église. Arrivée au dernier degré, Antonia se retourna, aperçut Hoffmann, lui fit de la main un signe d'appel et entra dans l'église.

Hoffmann s'élança hors de la maison et y entra après elle.

Antonia était déjà agenouillée et en prière.

Hoffmann était protestant, et ces chants dans une autre langue lui avaient toujours paru assez ridicules; mais lorsqu'il entendit Antonia psalmodier ce chant d'église si doux et si large à la fois, il regretta de ne pas en savoir les paroles pour mêler sa voix à la voix d'Antonia, rendue plus suave encore par la profonde mélancolie à laquelle la jeune fille était en proie.

Pendant tout le temps que dura le saint sacrifice, elle chanta de la même voix dont là-haut doivent chanter les anges; puis enfin, quand la sonnette de l'enfant de chœur annonça la consécration de l'hostie, au moment où les fidèles se courbaient devant le Dieu qui, aux mains du prêtre, s'élevait au-dessus de leurs têtes, seule Antonia redressa son front.

— Jurez, dit-elle.

— Je jure, dit Hoffmann d'une voix tremblante, je jure de renoncer au jeu.

— Est-ce le seul serment que vous veuillez me faire, mon ami?

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

— Oh! non, attendez. Je jure de vous rester fidèle de cœur et d'esprit, de corps et d'âme.

— Et sur quoi jurez-vous cela?

— Oh! s'écria Hoffmann au comble de l'exaltation, sur ce que j'ai de plus cher, sur ce que j'ai de plus sacré, sur votre vie!

— Merci, s'écria à son tour Antonia, car si vous ne tenez pas votre serment, je mourrai.

Hoffmann tressaillit, un frisson passa par tout son corps, il ne se repentit pas, seulement il eut peur.

Le prêtre descendait les degrés de l'autel, emportant le saint sacrement dans la sacristie.

Au moment où le corps divin de Notre-Seigneur passait, elle saisit la main d'Hoffmann.

— Vous avez entendu son serment, n'est-ce pas, mon Dieu? dit Antonia.

Hoffmann voulut parler.

— Plus une parole, plus une seule; je veux que celles dont se composait votre serment, étant les dernières que j'aurai entendues de vous, bruissent éternellement à mon oreille. Au revoir, mon ami, au revoir.

Et, s'échappant, légère comme une ombre, la jeune fille laissa un médaillon dans la main de son amant.

Hoffmann la regarda s'éloigner comme Orphée dut regarder Eurydice fugitive; puis lorsque Antonia eut disparu, il ouvrit le médaillon.

Le médaillon renfermait le portrait d'Antonia, tout resplendissant de jeunesse et de beauté.

Deux heures après, Hoffmann prenait sa place dans la même diligence que Zacharias Werner, en répétant :

— Sois tranquille, Antonia, oh! non, je ne jouerai pas! oh! oui, je te serai fidèle!

X

UNE BARRIÈRE DE PARIS EN 1793.

Le voyage du jeune homme fut assez triste dans cette France qu'il avait tant désirée. — Ce n'était pas qu'en se rapprochant du centre il éprouvât autant de difficultés qu'il en avait rencontré pour se rendre aux frontières; — non, la République française faisait meilleur accueil aux arrivants qu'aux partants.

Toutefois on n'était admis au bonheur de savourer cette précieuse forme de gouvernement qu'après avoir accompli un certain nombre de formalités passablement rigoureuses.

Ce fut le temps où les Français surent le moins écrire, — mais ce fut le temps où ils écrivirent le plus. — Il paraissait donc, à tous les fonctionnaires de fraîche date, convenable d'abandonner leurs occupations domestiques ou plastiques, pour signer des passe-ports, composer des signalements, donner des visa, accorder des recommandations et faire, en un mot, tout ce qui concerne l'état de patriote.

Jamais la paperasserie n'eut autant de développement qu'à cette époque. Cette maladie endémique de l'administration française, se greffant sur le terrorisme, produisit les plus beaux échantillons de calligraphie grotesque dont on eût ouï parler jusqu'à ce jour.

Hoffmann avait sa feuille de route d'une exiguïté remarquable. C'était le temps des exiguïtés: journaux, livres, publications de colportage, tout se réduisait au simple in-octavo pour les plus grandes mesures. La feuille de route du voyageur, disons-nous, fut envahie dès l'Alsace par des signatures de fonctionnaires, qui ne ressemblaient pas mal à des zigzags d'ivrognes qui toisent diagonalement les rues en battant l'une et l'autre muraille.

Force fut donc à Hoffmann de joindre une feuille à son passe-port, puis une autre en Lorraine, où surtout les écritures prirent des proportions colossales. Là où le patriotisme était le

plus chaud, les écrivains étaient plus naïfs. Il y y eut un maire qui employa deux feuillets, recto et verso, pour donner à Hoffmann un autographe ainsi conçu :

« Auphemanne, chune Allemans, ami de la libreté, se rendan à Pari ha pié.

« Signé, Golier. »

Muni de ce parfait document sur sa patrie, son âge, ses principes, sa destination et ses moyens de transport, Hoffmann ne s'occupa plus que du soin de coudre ensemble tous ces lambeaux civiques, et nous devons dire qu'en arrivant à Paris il possédait un assez joli volume, que, disait-il, il ferait relier en fer-blanc, si jamais il tentait un nouveau voyage, parce que, forcé d'avoir toujours ces feuilles à la main, elles risquaient trop dans un simple carton.

Partout on lui répétait :

— Mon cher voyageur, la province est encore habitable, mais Paris est bien remué. Défiez-vous, citoyen, il y a une police bien pointilleuse à Paris, et, en votre qualité d'Allemand, vous pourriez n'être pas traité en bon français.

A quoi Hoffmann répondait par un sourire fier, réminiscence des fiertés spartiates quand les espions de Thessalie cherchaient à grossir les forces de Xercès, roi des Perses.

Il arriva devant Paris ; c'était le soir, les barrières étaient fermées.

Hoffmann parlait passablement la langue française, mais on est Allemand où on ne l'est pas; si on ne l'est pas, on a un accent qui, à la longue, réussit à passer pour l'accent d'une de nos provinces; si on l'est, on passe toujours pour un Allemand.

Il faut expliquer comment se faisait la police aux barrières.

D'abord, elles étaient fermées ; ensuite, sept ou huit sectionnaires, gens oisifs et pleins d'intelligence, Lavaters amateurs, rôdaient par escouades, en fumant leurs pipes, autour de deux ou trois agents de la police municipale.

Ces braves gens qui, de députations en députations, avaient fini par hanter toutes les salles de clubs, tous les bureaux de districts, tous les endroits où la politique s'était glissée par le côté actif ou le côté passif; ces gens qui avaient vu à l'Assemblée nationale ou à la Convention chaque député, dans les tribunes tous les aristocrates mâles et femelles, dans les promenades tous les élégants signalés, dans les théâtres toutes les célébrités suspectes, dans les revues tous les officiers, dans les tribunaux tous les accusés plus ou moins libérés d'accusation, dans les prisons tous les prêtres épargnés; ces dignes patriotes savaient si bien leur Paris, que tout visage de connaissance devait les frapper au passage, et disons-le, les frappait presque toujours.

Ce n'était pas chose aisée que de se déguiser alors : trop de richesse dans le costume appelait l'œil, trop de simplicité appelait le soupçon. Comme la malpropreté était un des insignes de civisme les plus répandus, tout charbonnier, tout porteur d'eau, tout marmiton pouvait cacher un aristocrate ; et puis la main blanche aux beaux ongles, comment la dissimuler entièrement? Cette démarche aristocratique, qui n'est plus sensible de nos jours, où les plus humbles portent les plus hauts talons, comment la cacher à vingt paires d'yeux plus ardents que ceux du limier en quête?

Un voyageur était donc, dès son arrivée, fouillé, interrogé, dénudé, quant au moral, avec une facilité que donnait l'usage, et une liberté que donnait... la liberté.

Hoffmann parut devant ce tribunal vers six heures du soir, le 7 décembre. Le temps était gris, rude, mêlé de brume et de verglas ; mais les bonnets d'ours et de loutre emprisonnant les têtes patriotes leur laissaient assez de sang chaud à la cervelle et aux oreilles, pour qu'ils possédassent toute leur présence d'esprit et leurs précieuses facultés investigatrices.

Hoffmann fut arrêté par une main qui se posa doucement sur sa poitrine.

Le jeune voyageur était vêtu d'un habit gris de fer, d'une grosse redingote, et ses bottes allemandes lui dessinaient une jambe assez coquette, car il n'avait pas rencontré de boue depuis la dernière étape, et le carrosse ne pouvant plus marcher à cause du grésil, Hoffmann avait fait six lieues à pied, sur une route légèrement saupoudrée de neige durcie.

— Où vas-tu comme cela, citoyen, avec tes belles bottes? dit un agent au jeune homme.

— Je vais à Paris, citoyen.

— Tu n'es pas dégoûté, jeune Prussssssien, répliqua le sectionnaire, en prononçant cette épithète de Prussien avec une prodigalité d'*s* qui fit accourir dix curieux autour du voyageur.

Les Prussiens n'étaient pas à ce moment de moins grands ennemis pour la France que les Philistins pour les compatriotes de Samson l'Israélite.

— Eh bien! oui, je suis Pruzien, répondit Hoffmann, en changeant les cinq *s* du sectionnaire en un *z*; après?

— Alors, si tu es Prussien, tu es bien en même temps un petit espion de Pitt et Cobourg, hein?

— Lisez mes passe-ports, répondit Hoffmann en exhibant son volume à l'un des lettrés de la barrière.

— Viens, répliqua celui-ci en tournant les talons pour emmener l'étranger au corps de garde.

Hoffmann suivit ce guide avec une tranquillité parfaite.

Quand, à la lueur des chandelles fumeuses, les patriotes virent ce jeune homme nerveux, l'œil ferme, les cheveux mal ordonnés, hachant son français avec le plus de conscience possible, l'un d'eux s'écria :

— Il ne seniera pas aristocrate, celui-là; a-t-il des mains et des pieds!

— Vous êtes *un* bête, citoyen, répondit Hoffmann, je suis patriote autant que vous, et de plus, je suis *une* artiste.

En disant ces mots, il tira de sa poche une de ces pipes effrayantes dont un plongeur de l'Allemagne peut seul trouver le fond.

Cette pipe fit un effet prodigieux sur les sectionnaires, qui savouraient leur tabac dans leurs petits réceptacles.

Tous se mirent à contempler le petit jeune homme qui entassait dans cette pipe, avec une habileté, fruit d'un grand usage, la provision de tabac d'une semaine.

Il s'assit ensuite, alluma le tabac méthodiquement jusqu'à ce que le fourneau présentât une large croûte de feu à sa surface, puis il aspira à temps égaux des nuages de fumée qui sortirent gracieusement, en colonnes bleuâtres, de son nez et de ses lèvres.

— Il fume bien, dit un des sectionnaires.

— Et il paraît que c'est un fameux, dit un autre; vois donc ses certificats.

— Qu'es-tu venu faire à Paris? demanda un troisième.

— Étudier la science de la liberté, répliqua Hoffmann.

— Et quoi encore? ajouta le Français peu ému de l'héroïsme d'une telle phrase, probablement à cause de sa grande habitude.

— Et la peinture, ajouta Hoffmann.

— Ah! tu es peintre, comme le citoyen David?

— Absolument.

— Tu sais faire les patriotes romains tout nus comme lui?

— Je les fais tout habillés, dit Hoffmann.

— C'est moins beau.

— C'est selon, répliqua Hoffmann avec un imperturbable sang-froid.

— Fais-moi donc mon portrait, dit le sectionnaire avec admiration.

— Volontiers.

Hoffmann prit un tison au poêle, en éteignit à peine l'extrémité rutilante, et, sur le mur blanchi à la chaux, il dessina un des plus laids visages qui eussent jamais déshonoré la capitale du monde civilisé.

Le bonnet à poil et la queue de renard, la bouche baveuse, les favoris épais, la courte pipe, le menton fuyant, furent imités avec un si rare bonheur de vérité dans sa charge, que tout le corps de garde demanda au jeune homme la faveur d'être *portraituré* par lui.

Hoffmann s'exécuta de bonne grâce et croqua sur le mur une série de patriotes aussi bien réussis, mais moins nobles, assurément, que les bourgeois de la Ronde nocturne de Rembrandt.

Les patriotes une fois en belle humeur, il ne fut plus question de soupçons, l'Allemand fut naturalisé Parisien; on lui offrit la bière d'honneur, et lui, en garçon bien pensant, il offrit à ses hôtes du vin de Bourgogne, que ces messieurs acceptèrent de grand cœur.

Ce fut alors que l'un d'eux, plus rusé que les autres, prit son nez épais dans le crochet de son index, et dit à Hoffmann en clignant l'œil gauche:

— Avoue-nous une chose, citoyen Allemand.

— Laquelle, notre ami?

— Avoue-nous le but de ta mission.

— Je te l'ai dit : la politique et la peinture.

— Non, non, autre chose.

— Je t'assure, citoyen...

— Tu comprends bien que nous ne t'accusons pas; tu nous plais, et nous te protégerons; mais voici deux délégués du club des Cordeliers, deux des Jacobins; moi, je suis des Frères et Amis; choisis parmi nous celui de ces clubs auquel tu feras ton hommage.

— Quel hommage? dit Hoffmann surpris.

— Oh! ne t'en cache pas, c'est si beau, que tu devrais t'en pavaner partout.

— Vrai, citoyen, tu me fais rougir, explique-toi.

— Regarde et juge si je sais deviner, dit le patriote.

Et ouvrant le livre des passe-ports, il montra,

Le chevalier Gluck.

de son doigt gras, sur une page, sous la rubrique Strasbourg, les lignes suivantes :

— Hoffmann, voyageur, venant de Manheim, a pris à Strasbourg une caisse étiquetée ainsi qu'il suit : O. B.

— C'est vrai, dit Hoffmann.

— Eh bien! que contient cette caisse?

— J'ai fait ma déclaration à l'octroi de Strasbourg.

— Regardez, citoyens, ce que ce petit sournois apporte ici... Vous souvenez-vous de l'envoi de nos patriotes d'Auxerre?

— Oui, dit l'un d'eux, une caisse de lard.

— Pourquoi faire?

— Pour graisser la guillotine, s'écria un chœur de voix satisfaites.

— Eh bien! dit Hoffmann un peu pâle, quel rapport cette caisse que j'apporte peut-elle avoir avec l'envoi des patriotes d'Auxerre?

— Lis, dit le Parisien en lui montrant son passe-port; lis, jeune homme : « Voyageant pour la politique et pour l'art. » C'est écrit!

— O République! murmura Hoffmann.

— Avoue donc, jeune ami de la liberté, lui dit son protecteur.

— Ce serait me vanter d'une idée que je n'ai pas eue, répliqua Hoffmann. Je n'aime pas la fausse gloire; non, la caisse que j'ai prise à Strasbourg, et qui m'arrivera par le roulage, ne contient qu'un violon, une boîte à couleurs et quelques toiles roulées.

Ces mots diminuèrent beaucoup l'estime que certains avaient conçue d'Hoffmann. On lui rendit ses papiers, on fit raison à ses rasades, mais on cessa de le regarder comme un sauveur des peuples esclaves.

L'un des patriotes ajouta même :

— Il ressemble à Saint-Just, mais j'aime mieux Saint-Just.

Hoffmann, replongé dans sa rêverie qu'échauffaient le poêle, le tabac et le vin de Bourgogne, demeura quelque temps silencieux. Mais soudain, relevant la tête :

— On guillotine donc beaucoup ici? dit-il.

— Pas mal, pas mal; cela a baissé un peu depuis les Brissotins, mais c'est encore satisfaisant.

— Savez-vous où je trouverais un bon gîte, mes amis?

— Partout.

— Mais pour tout voir.

— Ah! alors loge-toi du côté du quai aux Fleurs.

— Bien.

— Sais-tu où cela se trouve, le quai aux Fleurs?

— Non, mais ce mot de fleurs me plaît. Je m'y vois déjà installé, au quai aux Fleurs. Par où y va-t-on?

— Tu vas descendre tout droit la rue d'Enfer, et tu arriveras au quai.

— Quai, c'est-à-dire que l'on touche à l'eau! dit Hoffmann.

— Tout juste.

— Et l'eau, c'est la Seine?

— C'est la Seine.

— Le quai aux Fleurs borde la Seine, alors?

— Tu connais Paris mieux que moi, citoyen Allemand.

— Merci. Adieu; puis-je passer?

— Tu n'as plus qu'une petite formalité à accomplir.

— Dis.

— Tu passeras chez le commissaire de police, et tu te feras délivrer un permis de séjour.

— Très-bien! Adieu.

— Attends encore. Avec ce permis du commissaire, tu iras à la police.

— Ah! ah!

— Et tu donneras l'adresse de ton logement.

— Soit! c'est fini?

— Non, tu te présenteras à la section.

— Pourquoi faire?

— Pour justifier tes moyens d'existence.

— Je ferai tout cela, et ce sera tout?

— Pas encore, il faudra faire des dons patriotiques.

— Volontiers.

— Et ton serment de haine aux tyrans français et étrangers.

— De tout mon cœur. Merci de ces précieux renseignements.

— Et puis, tu n'oublieras pas d'écrire lisiblement tes nom et prénoms sur une pancarte, à ta porte.

— Cela sera fait.

— Va-t'en, citoyen, tu nous gênes.

Les bouteilles étaient vides.

— Adieu, citoyens, grand merci de votre politesse.

Et Hoffmann partit, toujours en société de sa pipe, plus allumée que jamais.

Voici comment il fit son entrée dans la capitale de la France républicaine.

Ce mot charmant, — quai aux Fleurs, — l'avait affriandé. Hoffmann se figurait déjà une petite

chambre dont le balcon donnait sur ce merveilleux quai aux Fleurs.

Il oubliait décembre et les vents de bise, il oubliait la neige et cette mort passagère de toute la nature. Les fleurs venaient éclore dans son imagination sous la fumée de ses lèvres; il ne voyait plus que les jasmins et la rose, malgré les cloaques du faubourg.

Il arriva, neuf heures sonnant, au quai aux Fleurs, lequel était parfaitement sombre et désert, ainsi que le sont les quais du nord en hiver. Toutefois, cette solitude était, ce soir, plus noire et plus sensible qu'autre part.

Hoffmann avait trop faim, il avait trop froid pour philosopher en chemin; mais pas d'hôtellerie sur ce quai.

Levant les yeux, il aperçut enfin, au coin du quai et de la rue de la Barillerie, une grosse lanterne rouge, dans les vitres de laquelle tremblait un lumignon crasseux.

Ce fanal pendait et se balançait au bout d'une potence de fer, fort propre, en ces temps d'émeute, à suspendre un ennemi politique.

Hoffmann ne vit que ces mots écrits en lettres vertes sur le verre rouge :

Logis à pied. — Chambres et cabinets meublés.

Il heurta vivement à la porte d'une allée; la porte s'ouvrit ; le voyageur entra en tâtonnant.

Une voix rude lui cria :

— Fermez votre porte. Et un gros chien, aboyant, sembla lui dire :

— Gare à vos jambes!

Prix fait avec une hôtesse assez avenante, chambre choisie, Hoffmann se trouva possesseur de quinze pieds de long sur huit de large, formant ensemble une chambre à coucher et un cabinet, moyennant trente sols par jour, payables chaque matin, au lever.

Hoffmann était si joyeux, qu'il paya quinze jours d'avance, de peur qu'on ne vînt lui contester la possession de ce logement précieux.

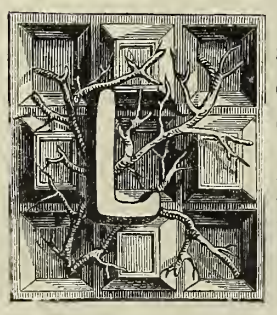
Cela fait, il se coucha dans un lit assez humide; mais tout lit est lit pour un voyageur de dix-huit ans.

Et puis, comment se montrer difficile quand on a le bonheur de loger quai aux Fleurs?

Hoffmann invoqua, d'ailleurs, le souvenir d'Antonia, et le Paradis n'est-il pas toujours là où l'on invoque les anges?

XI

COMMENT LES MUSÉES ET LES BIBLIOTHÈQUES ÉTAIENT FERMÉS, MAIS COMMENT LA PLACE DE LA RÉVOLUTION ÉTAIT OUVERTE.



La chambre qui pendant quinze jours devait servir de paradis terrestre à Hoffmann renfermait un lit, nous le connaissons, une table et deux chaises.

Elle avait une cheminée ornée de deux vases de verre bleu meublés de fleurs artificielles. Un génie de la Liberté en sucre s'épanouissait sous une cloche de cristal dans laquelle se réflétaient son drapeau tricolore et son bonnet rouge.

Un chandelier en cuivre, une encoignure en vieux bois de rose, une tapisserie du douzième siècle pour rideau, voilà tout l'ameublement tel qu'il apparut aux premiers rayons du jour.

Cette tapisserie représentait Orphéus jouant du violon pour reconquérir Eurydice, et le violon rappela tout naturellement Zacharias Werner à la mémoire d'Hoffmann.

— Cher ami, pensa notre voyageur, il est à Paris, moi aussi; nous sommes ensemble et je le verrai aujourd'hui ou demain au plus tard.

Par où vais-je commencer? Comment vais-je m'y prendre pour ne pas perdre le temps du bon Dieu, et pour tout voir en France?

Depuis plusieurs jours je ne vois que des tableaux vivants très-laids, allons au salon du Lou-

vre, de l'ex-tyran, je verrai tous les beaux tableaux qu'il avait, les Rubens, les Poussin; allons vite.

Il se leva pour examiner, en attendant, le tableau panoramique de son quartier.

Un ciel gris, terne, de la boue noire sous des arbres blancs, une population affairée, avide de courir, et un certain bruit, pareil au murmure de l'eau qui coule. Voilà tout ce qu'il découvrit.

C'était peu fleuri. Hoffmann ferma sa fenêtre, déjeuna et sortit pour voir d'abord l'ami Zacharias Werner.

Mais, sur le point de prendre une direction, il se rappela que Werner n'avait jamais donné son adresse, sans laquelle il était difficile de le rencontrer.

Ce ne fut pas un mince désappointement pour Hoffmann.

Mais bientôt :

— Fou que je suis! pensa-t-il : ce que j'aime, Zacharias l'aime aussi. J'ai envie de voir de la peinture, il aura eu envie de voir de la peinture. Je trouverai lui ou sa trace dans le Louvre. Allons au Louvre.

Le Louvre, on le voyait du parapet. Hoffmann se dirigea droit vers le monument.

Mais il eut la douleur d'apprendre à la porte que les Français, depuis qu'ils étaient libres, ne s'amollissaient pas à voir de la peinture d'esclaves, et que, en admettant, ce qui n'est pas probable, que la commune de Paris n'eût pas déjà rôti toutes les croûtes pour allumer les fonderies d'armes de guerre, on se garderait bien de ne pas nourrir de toute cette huile des rats destinés à la nourriture des patriotes, du jour où les Prussiens viendraient assiéger Paris.

Hoffmann sentit que la sueur lui montait au front; l'homme qui lui parlait ainsi avait une certaine façon de parler qui sentait son importance.

On saluait fort ce beau diseur.

Hoffmann apprit d'un des assistants qu'il avait eu l'honneur de parler au citoyen Simon, gouverneur des *enfants de France,* et conservateur des musées royaux.

— Je ne verrai point de tableaux, dit-il en soupirant, ah! c'est dommage! mais je m'en irai à la Bibliothèque du feu roi, et, à défaut de peinture, j'y verrai des estampes, des médailles et des manuscrits; j'y verrai le tombeau de Childéric, père de Clovis, et les globes céleste et terrestre du père Coronelli.

Hoffmann eut la douleur, en arrivant, d'apprendre que la nation française, regardant comme une source de corruption et d'incivisme la science et la littérature, avait fermé toutes les officines où conspiraient de prétendus savants et de prétendus littérateurs, le tout par mesure d'humanité, pour s'épargner la peine de guillotiner ces pauvres diables. D'ailleurs, même sous le tyran, la bibliothèque n'était ouverte que deux fois la semaine.

Hoffmann dut se retirer sans avoir rien vu; il dut même oublier de demander des nouvelles de son ami Zacharias.

Mais comme il était persévérant, il s'obstina et voulut voir le musée Sainte-Avoie.

On lui apprit alors que le propriétaire avait été guillotiné l'avant-veille.

Il s'en alla jusqu'au Luxembourg; mais ce palais était devenu prison.

A bout de forces et de courage, il reprit le chemin de son hôtel, pour reposer un peu ses jambes, rêver à Antonia, à Zacharias, et fumer dans la solitude une bonne pipe de deux heures.

Mais, ô prodige! ce quai aux Fleurs, si calme, si désert, était noir d'une multitude de gens rassemblés, qui se démenaient et vociféraient d'une façon inharmonieuse.

Hoffmann, qui n'était pas grand, ne voyait rien par-dessus les épaules de tous ces gens-là; il se hâta de percer la foule avec ses coudes pointus et de rentrer dans sa chambre.

Il se mit à sa fenêtre.

Tous les regards se tournèrent aussitôt vers lui, et il en fut embarrassé un moment, car il remarqua combien peu de fenêtres étaient ouvertes. Cependant la curiosité des assistants se porta bientôt sur un autre point que la fenêtre d'Hoffmann, et le jeune homme fit comme les curieux, il regarda le porche d'un grand bâtiment noir à toits aigus, dont le clocheton surmontait une grosse tour carrée.

Hoffmann appela l'hôtesse.

— Citoyenne, dit-il, qu'est-ce que cet édifice, je vous prie?

— Le Palais, citoyen.

— Et que fait-on au Palais?

— Au Palais de Justice, citoyen, on y juge.

— Je croyais qu'il n'y avait plus de tribunaux.

— Si fait, il y a le tribunal révolutionnaire.

— Ah! c'est vrai... et tous ces braves gens?

— Attendent l'arrivée des charrettes.

— Comment des charrettes? je ne comprends pas bien, excusez-moi, je suis étranger.

— Citoyen, les charrettes, c'est comme qui

dirait des corbillards pour les gens qui vont mourir.

— Ah ! mon Dieu !

— Oui, le matin arrivent les prisonniers qui viennent se faire juger au tribunal révolutionnaire.

— Bien.

— A quatre heures tous les prisonniers sont jugés, on les emballe dans les charrettes que le citoyen Fouquier a requises à cet effet.

— Qu'est-ce que cela, le citoyen Fouquier ?

— L'accusateur public.

— Fort bien, et alors ?

— Et alors les charrettes s'en vont au petit trot à la place de la Révolution, où la guillotine est en permanence.

— En vérité !

— Quoi ! vous êtes sorti et vous n'êtes pas allé voir la guillotine ! c'est la première chose que les étrangers visitent en arrivant ; il paraît que nous autres Français nous avons seuls des guillotines.

— Je vous en fais mon compliment, madame.

— Dites citoyenne.

— Pardon.

— Tenez, voici les charrettes qui arrivent...

— Vous vous retirez, citoyenne ?

— Ou, je n'aime *plus* voir cela.

Et l'hôtesse se retira.

Hoffmann la prit doucement par le bras.

— Excusez-moi si je vous fais une question dit-il.

— Faites.

— Pourquoi dites-vous que vous n'aimez *plus* voir cela ? j'aurais dit, moi, je n'aime *pas*.

— Voici l'histoire, citoyen. Dans le commencement on guillotinait des aristocrates très-méchants, à ce qu'il paraît. Ces gens-là portaient la tête si droite, ils avaient tous l'air si insolent, si provocateur, que la pitié ne venait pas facilement mouiller nos yeux. On regardait donc volontiers. C'était un beau spectacle que cette lutte des courageux ennemis de la nation contre la mort. Mais voilà qu'un jour j'ai vu monter sur la charrette un vieillard dont la tête battait les ridelles de la voiture. C'était douloureux. Le lendemain je vis des religieuses. Un autre jour je vis un enfant de quatorze ans, et enfin je vis une jeune fille dans une charrette, sa mère était dans l'autre, et ces deux pauvres femmes s'envoyaient des baisers sans se dire une parole. Elles étaient si pâles, elles avaient le regard si sombre, un si fatal sourire aux lèvres, ces doigts qui remuaient seuls pour pétrir le baiser sur leur bouche étaient si tremblants et si nacrés, que jamais je n'oublierai cet horrible spectacle et que j'ai juré de ne plus m'exposer à le voir jamais.

— Ah ! ah ! dit Hoffmann en s'éloignant de la fenêtre, c'est comme cela ?

— Oui, citoyen. Eh bien ! que faites-vous ?

— Je ferme la fenêtre, citoyenne

— Pourquoi faire ?

— Pour ne pas voir.

— Vous ! un homme !

— Voyez-vous, citoyenne, je suis venu à Paris pour étudier les arts et respirer un air libre. Eh bien ! si par malheur, je voyais un de ces spectacles dont vous venez de me parler, si je voyais une jeune fille ou une femme traînée à la mort en regrettant la vie, citoyenne, je penserais à ma fiancée, que j'aime, et qui, peut-être... Non, citoyenne, je ne resterai pas plus longtemps dans cette chambre ; en avez-vous une sur les derrières de la maison ?

— Chut ! malheureux, vous parlez trop haut ; si mes officieux vous entendent...

— Vos officieux ! qu'est-ce que cela, officieux ?

— C'est un synonyme républicain de valet.

— Eh bien ! si vos valets m'entendent, qu'arrivera-t-il ?

— Il arrivera que, dans trois ou quatre jours, je pourrais vous voir de cette fenêtre sur une des charrettes à quatre heures de l'après-midi.

Cela dit avec mystère, la bonne dame descendit précipitamment, et Hoffmann l'imita.

Il se glissa hors de la maison, résolu à tout pour échapper au spectacle populaire.

Quand il fut au coin du quai, le sabre des gendarmes brilla, un mouvement se fit dans la foule, les masses hurlèrent et se prirent à courir.

Hoffmann à toutes jambes gagna la rue Saint-Denis, dans laquelle il s'enfonça comme un fou ; il fit, pareil au chevreuil, plusieurs voltes dans différentes petites rues et disparut dans ce dédale de ruelles qui s'embrouillent entre le quai de la Ferraille et les halles.

Il respira enfin en se voyant rue de la Ferronnerie, où, avec la sagacité du poëte et du peintre, il devina la place célèbre par l'assassinat de Henri IV.

Puis, toujours marchant, toujours cherchant, il arriva au milieu de la rue Saint-Honoré. Partout les boutiques se fermaient sur son passage. Hoffmann admirait la tranquillité de ce quartier ; les boutiques ne se fermaient pas seules, les fenêtres de certaines maisons se calfeutraient avec mesure, comme si elles eussent reçu un signal.

Il dessina un des plus laids visages qui eussent déshonoré la capitale du monde civilisé. — Page 44.

Cette manœuvre fut bientôt expliquée à Hoffmann; il vit les fiacres se détourner et prendre les rues latérales; il entendit un galop de chevaux et reconnut des gendarmes; puis derrière eux, dans la première brume du soir, il entrevit un pêle-mêle affreux de haillons, de bras levés, de piques brandies et d'yeux flamboyants.

Au-dessus de tout cela, une charrette.

De ce tourbillon qui venait à lui sans qu'il pût se cacher ou s'enfuir, Hoffmann entendit sortir des cris tellement aigus, tellement lamentables, que rien de si affreux n'avait jusqu'à ce soir-là frappé ses oreilles.

Sur la charrette était une femme vêtue de blanc. Ces cris s'exhalaient des lèvres, de l'âme, de tout le corps soulevé de cette femme.

Hoffmann sentit ses jambes lui manquer. Ces hurlements avaient rompu les faisceaux nerveux, il tomba sur une borne, la tête adossée à des contrevents de boutique mal joints encore, tant la fermeture de cette boutique avait été précipitée.

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

La charrette arriva au milieu de son escorte de bandits et de femmes hideuses, ses satellites ordinaires; mais, chose étrange! toute cette lie ne bouillonnait pas, tous ces reptiles ne croassaient pas, la victime seule se tordait entre les bras de deux hommes et criait au ciel, à la terre, aux hommes et aux choses.

Hoffmann entendit soudain dans son oreille, par la fente du volet, ces mots prononcés tristement par une voix d'homme jeune :

— Pauvre du Barry! te voilà donc!

— Madame du Barry! s'écria Hoffmann, c'est elle, c'est elle qui passe là sur cette charrette?

— Oui, monsieur, répondit la voix basse et dolente à l'oreille du voyageur, et, de si près, qu'à travers les planches il sentait le souffle chaud de son interlocuteur.

La pauvre du Barry se tenait droite et cramponnée au col mouvant de la charrette; ses cheveux châtains, l'orgueil de sa beauté, avaient été coupés sur la nuque, mais retombaient sur les tempes en longues mèches trempées de sueur; belle avec ses grands yeux hagards, avec sa petite bouche, trop petite pour les cris affreux qu'elle poussait; la malheureuse femme secouait de temps en temps la tête par un mouvement convulsif, pour dégager son visage des cheveux qui le masquaient.

Quand elle passa devant la borne où Hoffmann s'était affaissé, elle cria : Au secours! sauvez-moi! je n'ai pas fait de mal! au secours! et faillit renverser l'aide du bourreau qui la soutenait.

Ce cri, au secours! elle ne cessa de le pousser au milieu du plus profond silence des assistants. Ces furies, accoutumées à insulter les braves condamnés, se sentaient remuées par l'irrésistible élan de l'épouvante d'une femme; elles sentaient que leurs vociférations n'eussent pas réussi à couvrir les gémissements de cette fièvre qui touchait à la folie et atteignait le sublime du terrible.

Hoffmann se leva, ne sentant plus son cœur dans sa poitrine; il se mit à courir après la charrette comme les autres, ombre nouvelle ajoutée à cette procession de spectres qui faisaient la dernière escorte d'une favorite royale.

Madame du Barry le voyant, cria encore :

— La vie! la vie!... je donne tout mon bien à la nation! Monsieur!... sauvez-moi!

— Oh! pensa le jeune homme, elle m'a parlé! Pauvre femme, dont les regards ont valu si cher, dont les paroles n'avaient pas de prix : elle m'a parlé!

Il s'arrêta. La charrette venait d'atteindre la place de la Révolution. Dans l'ombre épaissie par une pluie froide, Hoffmann ne distinguait plus que deux silhouettes : l'une blanche, c'était celle de la victime, l'autre rouge, c'était l'échafaud.

Il vit les bourreaux traîner la robe blanche sur l'escalier. Il vit cette forme tourmentée se cambrer pour la résistance, puis soudain, au milieu de ses horribles cris, la pauvre femme perdit l'équilibre et tomba sur la bascule.

Hoffman, l'entendit crier : Grâce, monsieur le bourreau, encore une minute, monsieur le bourreau... Et ce fut tout, le couteau tomba, lançant un éclair fauve.

Hoffmann s'en alla rouler dans le fossé qui borde la place.

C'était un beau tableau pour un artiste qui venait en France chercher des impressions et des idées.

Dieu venait de lui montrer le trop cruel châtiment de celle qui avait contribué à perdre la monarchie.

Cette lâche mort de la du Barry lui parut l'absolution de la pauvre femme. Elle n'avait donc jamais eu d'orgueil, puisqu'elle ne savait même pas mourir! Savoir mourir, hélas! en ce temps-là ce fut la vertu suprême de ceux qui n'avaient jamais connu le vice.

Hoffmann réfléchit ce jour-là que, s'il était venu en France pour voir des choses extraordinaires, son voyage n'était pas manqué.

Alors, un peu consolé par la philosophie de l'histoire : — Il reste le théâtre, se dit-il, allons au théâtre. Je sais bien qu'après l'actrice que je viens de voir, celles de l'opéra ou de la tragédie ne me feront pas d'effet, mais je serai indulgent. Il ne faut pas trop demander à des femmes qui ne meurent que pour rire.

Seulement, je vais tâcher de bien reconnaître cette place pour n'y plus jamais passer de ma vie.

XII

LE JUGEMENT DE PARIS.

Hoffmann était l'homme des transitions brusques. Après la place de la Révolution et le peuple tumultueux groupé autour d'un échafaud, le ciel sombre et le sang, il lui fallait l'éclat des lustres, la foule joyeuse, les fleurs, la vie enfin. Il n'était pas bien sûr que le spectacle auquel il avait assisté s'effacerait de sa pensée par ce moyen; mais il voulait au moins donner une distraction à ses yeux, et se prouver qu'il y avait encore dans le monde des gens qui vivaient et qui riaient.

Il s'achemina donc vers l'Opéra; mais il y arriva sans savoir comment il y était arrivé. Sa détermination avait marché devant lui, et il l'avait suivie comme un aveugle suit son chien, tandis que son esprit voyageait dans un chemin opposé à travers des impressions toutes contraires.

Comme sur la place de la Révolution il y avait foule sur le boulevard où se trouvait, à cette époque, le théâtre de l'Opéra, là où est aujourd'hui le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Hoffmann s'arrêta devant cette foule et regarda l'affiche.

On jouait le *Jugement de Pâris*, ballet-pantomime en trois actes, de M. Gardel jeune, fils du maître de danse de Marie-Antoinette, et qui devint plus tard maître des ballets de l'empereur.

— Le *Jugement de Pâris*, murmura le poëte en regardant fixement l'affiche comme pour se graver dans l'esprit, à l'aide des yeux et de l'ouïe, la signification de ces trois mots, le *Jugement de Pâris!*

Et il avait beau répéter les syllabes qui composaient le titre du ballet, elles lui paraissaient vides de sens, tant sa pensée avait de peine à rejeter les souvenirs terribles dont elle était pleine, pour donner place à l'œuvre empruntée par M. Gardel jeune à l'*Iliade* d'Homère.

Quelle étrange époque que cette époque, où, dans une même journée, on pouvait voir condamner le matin, voir exécuter à quatre heures, voir danser le soir, et où l'on courait la chance d'être arrêté soi-même en revenant de toutes ces émotions!

Hoffmann comprit que, si un autre que lui ne lui disait pas ce qu'on jouait, il ne parviendrait pas à le savoir, et que peut-être il deviendrait fou devant cette affiche.

Il s'approcha donc d'un gros monsieur qui faisait queue avec sa femme, car de tout temps les gros hommes ont eu la manie de faire queue avec leurs femmes, et il lui dit :

— Monsieur, que joue-t-on ce soir?

— Vous le voyez bien sur l'affiche, monsieur, répondit le gros homme; on joue le *Jugement de Pâris*.

— Le jugement de Pâris... répéta Hoffmann. Ah! oui, le jugement de Pâris, je sais ce que c'est.

Le gros monsieur regarda cet étrange questionneur et leva les épaules avec l'air du plus profond mépris pour ce jeune homme qui, dans ce temps tout mythologique, avait pu oublier un instant ce que c'était que le jugement de Pâris.

— Voulez-vous l'explication du ballet, citoyen? dit un marchand de livrets en s'approchant d'Hoffmann.

— Oui, donnez!

C'était pour notre héros une preuve de plus qu'il allait au spectacle, et il en avait besoin.

Il ouvrit le livret et jeta les yeux dessus.

Ce livret était coquettement imprimé sur beau papier blanc, et enrichi d'un avant-propos de l'auteur.

— Quelle chose merveilleuse que l'homme! pensa Hoffmann en regardant les quelques lignes de cet avant-propos, lignes qu'il n'avait pas encore lues, mais qu'il allait lire, et comme, tout en faisant partie de la masse commune des hommes, il marche seul, égoïste et indifférent, dans

le chemin de ses intérêts et de ses ambitions! Ainsi, voici un homme, M. Gardel jeune, qui a fait représenter ce ballet le 5 mars 1793, c'est-à-dire six semaines après la mort du roi, c'est-à-dire six semaines après un des plus grands événements du monde; eh bien! le jour où ce ballet a été représenté, il a eu des émotions particulières dans les émotions générales; le cœur lui a battu quand on a applaudi; et si, en ce moment, on était venu lui parler de cet événement qui ébranlait encore le monde et qu'on lui eût nommé le roi Louis XVI, il se fût écrié : Louis XVI, de qui voulez-vous parler? Puis, comme si, à partir du jour où il avait livré son ballet au public, la terre entière n'eût plus dû être préoccupée que de cet événement chorégraphique, il a fait un avant-propos à l'explication de sa pantomime. Eh bien! lisons-le, son avant-propos, et voyons si, en cachant la date du jour où il a été écrit, j'y retrouverai la trace des choses au milieu desquelles il venait au jour.

Hoffmann s'accouda à la balustrade du théâtre, et voici ce qu'il lut :

« J'ai toujours remarqué dans les ballets d'action que les effets de décorations et les divertissements variés et agréables étaient ce qui attirait le plus la foule et les vifs applaudissements. »

— Il faut avouer que voilà un homme qui a fait là une remarque curieuse, pensa Hoffmann, sans pouvoir s'empêcher de sourire à la lecture de cette première naïveté. Comment! il a remarqué que ce qui attire dans les ballets, ce sont les effets de décorations et les divertissements variés et agréables. Comme cela est poli pour MM. Haydn, Pleyel et Méhul, qui ont fait la musique du *Jugement de Pâris!* Continuons.

« D'après cette remarque, j'ai cherché un sujet qui pût se plier à faire valoir les grands talents que l'Opéra de Paris seul possède en danse, et qui me permît d'étendre les idées que le hasard pourrait m'offrir. L'histoire poétique est le terrain inépuisable que le maître de ballet doit cultiver; ce terrain n'est pas sans épines; mais il faut savoir les écarter pour cueillir la rose. »

— Ah! par exemple? voilà une phrase à mettre dans un cadre d'or, s'écria Hoffmann. Il n'y a qu'en France qu'on écrive de ces choses-là! Et il se mit à regarder le livret, s'apprêtant à continuer cette intéressante lecture qui commençait à l'égayer; mais son esprit, détourné de sa véritable préoccupation, y revenait peu à peu; les caractères se brouillèrent sous les yeux du rêveur, il laissa tomber la main qui tenait le *Jugement de Pâris*, il fixa les yeux sur la terre, et murmura :

— Pauvre femme!

C'était l'ombre de madame du Barry qui passait encore une fois dans le souvenir du jeune homme.

Alors il secoua la tête comme pour en chasser violemment les sombres réalités, et, mettant dans sa poche le livret de M. Gardel jeune, il prit une place et entra dans le théâtre.

La salle était comble et ruisselante de fleurs, de pierreries, de soie et d'épaules nues. Un immense bourdonnement, bourdonnement de femmes parfumées, de propos frivoles, semblable au bruit que feraient un millier de mouches volant dans une boîte de papier, et plein de ces mots qui laissent dans l'esprit la même trace que les ailes des papillons aux doigts des enfants qui les prennent et qui, deux minutes après, ne sachant plus qu'en faire, lèvent les mains en l'air et leur rendent la liberté.

Hoffmann prit une place à l'orchestre, et dominé par l'atmosphère ardente de la salle, il parvint à croire un instant qu'il y était depuis le matin, et que ce sombre décès que regardait sans cesse sa pensée était un cauchemar et non pas une réalité. Alors sa mémoire, qui, comme la mémoire de tous les hommes, avait deux verres réflecteurs, l'un dans le cœur, l'autre dans l'esprit, se tourna insensiblement, et par la gradation naturelle des impressions joyeuses, vers cette douce jeune fille qu'il avait laissée là-bas et dont il sentait le médaillon battre, comme un autre cœur, contre les battements du sien. Il regarda toutes les femmes qui l'entouraient, toutes ces blanches épaules, tous ces cheveux blonds et bruns, tous ces bras souples, toutes ces mains jouant avec les branches d'un éventail ou rajustant coquettement les fleurs d'une coiffure, et il se sourit à lui-même en prononçant le nom d'Antonia, comme si ce nom eût suffi pour faire disparaître toute comparaison entre celle qui le portait et les femmes qui se trouvaient là, et pour le transporter dans un monde de souvenirs mille fois plus charmants que toutes ces réalités, si belles qu'elles fussent. Puis, comme si ce n'eût point été assez, comme s'il eût eu à craindre que le portrait, qu'à travers la distance lui retraçait sa pensée, ne s'effaçât dans l'idéal par où il lui apparaissait, Hoffmann glissa doucement la main dans sa poitrine, y saisit le médaillon comme une fille craintive saisit un oiseau dans un nid,

Zacharias Werner.

et après s'être assuré que nul ne pouvait le voir, et ternir d'un regard la douce image qu'il prenait dans sa main, il amena doucement le portrait de la jeune fille, le monta à la hauteur de ses yeux, l'adora un instant du regard, puis, après l'avoir posé pieusement sur ses lèvres, il le cacha de nouveau tout près de son cœur, sans que personne pût deviner la joie que venait d'avoir, en faisant le mouvement d'un homme qui met la main dans son gilet, ce jeune spectateur aux cheveux noirs et au teint pâle.

En ce moment on donnait le signal, et les premières notes de l'ouverture commencèrent à courir gaiement dans l'orchestre, comme des pinsons querelleurs dans un bosquet.

Hoffmann s'assit, et tâchant de redevenir un homme comme tout le monde, c'est-à-dire un spectateur attentif, il ouvrit ses deux oreilles à la musique.

Mais, au bout de cinq minutes, il n'écoutait plus et ne voulait plus entendre : ce n'était pas avec cette musique-là qu'on fixait l'attention

d'Hoffmann, d'autant plus qu'il l'entendait deux fois, vu qu'un voisin, habitué sans doute de l'Opéra, et admirateur de MM. Haydn, Pleyel et Méhul, accompagnait d'une petite voix en demi-ton de fausset, et avec une exactitude parfaite, les différentes mélodies de ces messieurs. Le dilettante joignait à cet accompagnement de la bouche un autre accompagnement des doigts, en frappant en mesure, avec une charmante dextérité, ses ongles longs et effilés sur la tabatière qu'il tenait dans sa main gauche.

Hoffmann, avec cette habitude de curiosité qui est naturellement la première qualité de tous les observateurs, se mit à examiner ce personnage qui se faisait un orchestre particulier greffé sur l'orchestre général.

En vérité, le personnage méritait l'examen.

Figurez-vous un petit homme portant habit, gilet et culotte noirs, chemise et cravate blanches, mais d'un blanc plus que blanc, presque aussi fatigant pour les yeux que le reflet argenté de la neige. Mettez sur la moitié des mains de ce petit homme, mains maigres, transparentes comme la cire et se détachant sur la culotte noire comme si elles eussent été intérieurement éclairées, mettez des manchettes de fine batiste plissées avec le plus grand soin, et souples comme des feuilles de lis, et vous aurez l'ensemble du corps. Regardez la tête, maintenant, et regardez-la comme le faisait Hoffmann, c'est-à-dire avec une curiosité mêlée d'étonnement. Figurez-vous un visage de forme ovale, au front poli comme l'ivoire, aux cheveux rares et fauves ayant poussé de distance en distance, comme des touffes de buissons dans une plaine. Supprimez les sourcils, et, au-dessous de la place où ils devraient être, faites deux trous, dans lesquels vous mettrez un œil froid comme du verre, presque toujours fixe, et qu'on croirait d'autant plus volontiers inanimé, qu'on chercherait vainement en eux le point lumineux que Dieu a mis dans l'œil comme une étincelle du foyer de la vie. Ces yeux sont bleus comme le saphir, sans douceur, sans dureté. Ils voient, cela est certain, mais ils ne regardent pas. Un nez sec, mince, long et pointu, une bouche petite, aux lèvres entr'ouvertes sur des dents non pas blanches, mais de la même couleur cireuse que la peau, comme si elles eussent reçu une légère infiltration de sang pâle et s'en fussent colorées, un menton pointu, rasé avec le plus grand soin, des pommettes saillantes, des joues creusées chacune par une cavité à y mettre une noix, tels étaient les traits caractéristiques du spectateur voisin d'Hoffmann.

Cet homme pouvait aussi bien avoir cinquante ou trente ans. Il en eût eu quatre-vingts, que la chose n'eût pas été extraordinaire; il n'en eût eu que douze, que ce n'eût pas encore été bien invraisemblable. Il semblait qu'il eût dû venir au monde tel qu'il était. Il n'avait sans doute jamais été plus jeune, et il était possible qu'il parût plus vieux.

Il était probable qu'en touchant sa peau on eût éprouvé la même sensation de froid qu'en touchant la peau d'un serpent ou d'un mort.

Mais, par exemple, il aimait bien la musique.

De temps à autre sa bouche s'écartait un peu plus sous une pression de volupté mélophile, et trois petits plis, identiquement les mêmes de chaque côté, décrivaient un demi-cercle à l'extrémité de ses lèvres, et y restaient imprimés pendant cinq minutes, puis ils s'effaçaient graduellement comme les ronds que fait une pierre qui tombe dans l'eau et qui vont s'élargissant toujours jusqu'à ce qu'ils se confondent tout à fait avec la surface.

Hoffmann ne se lassait pas de regarder cet homme, qui se sentait examiné, mais qui n'en bougeait pas plus pour cela. Cette immobilité était telle, que notre poëte, qui avait déjà, à cette époque, le germe de l'imagination qui devait enfanter *Coppelius*, appuya ses deux mains sur le dossier de la stalle qui était devant lui, pencha son corps en avant, et, tournant la tête à droite, essaya de voir de face celui qu'il n'avait encore vu que de profil.

Le petit homme regarda Hoffmann sans étonnement, lui sourit, lui fit un petit salut amical, et continua de fixer les yeux sur le même point, point invisible pour tout autre que pour lui, et d'accompagner l'orchestre.

— C'est étrange, fit Hoffmann en se rasseyant, j'aurais parié qu'il ne vivait pas.

Et comme si, quoiqu'il eût vu remuer la tête de son voisin, le jeune homme n'eût pas été bien convaincu que le reste du corps était animé, il jeta de nouveau les yeux sur les mains de ce personnage. Une chose le frappa alors, c'est que sur la tabatière avec laquelle jouaient ces mains, tabatière d'ébène, brillait une petite tête de mort en diamant.

Tout, ce jour-là, devait prendre des teintes fantastiques aux yeux d'Hoffmann; mais il était bien résolu à en venir à ses fins, et, se penchant en bas comme il s'était penché en avant, il colla

ses yeux sur cette tabatière au point que ses lèvres touchaient presque les mains de celui qui la tenait.

L'homme ainsi examiné, voyant que sa tabatière était d'un si grand intérêt pour son voisin, la lui passa silencieusement, afin qu'il pût la regarder tout à son aise.

Hoffmann la prit, la tourna et la retourna vingt fois, puis il l'ouvrit.

Il y avait du tabac dedans!

XIII

ARSÈNE.

Après avoir examiné la tabatière avec la plus grande attention, Hoffmann la rendit à son propriétaire en le remerciant d'un signe silencieux de la tête, auquel le propriétaire répondit par un signe aussi courtois, mais, s'il est possible, plus silencieux encore.

Voyons maintenant s'il parle, se demanda Hoffmann; et se tournant vers son voisin, il lui dit :

— Je vous prie d'excuser mon indiscrétion, monsieur, mais cette petite tête de mort en diamant qui orne votre tabatière m'avait étonné tout d'abord, car c'est un ornement rare sur une boîte à tabac.

— En effet, je crois que c'est la seule qu'on ait faite, répliqua l'inconnu d'une voix métallique, et dont les sons imitaient assez le bruit de pièces d'argent qu'on empile les unes sur les autres; elle me vient d'héritiers reconnaissants dont j'avais soigné le père.

— Vous êtes médecin?

— Oui, monsieur.

— Et vous aviez guéri le père de ces jeunes gens?

— Au contraire, monsieur, nous avons eu le malheur de le perdre.

— Je m'explique le mot reconnaissance.

Le médecin se mit à rire.

Ses réponses ne l'empêchaient pas de fredonner toujours, et tout en fredonnant :

— Oui, reprit-il, je crois bien que j'ai tué ce vieillard.

— Comment, tué?

— J'ai fait sur lui l'essai d'un remède nouveau. Oh! mon Dieu! au bout d'une heure il était mort. C'est vraiment fort drôle.

Et il se remit à chantonner.

— Vous paraissez aimer la musique, monsieur? demanda Hoffmann.

— Celle-ci surtout; oui, monsieur.

— Diable! pensa Hoffmann, voilà un homme qui se trompe en musique comme en médecine.

En ce moment on leva la toile.

L'étrange docteur huma une prise de tabac, et s'adossa le plus commodément possible dans sa stalle, comme un homme qui ne veut rien perdre du spectacle auquel il va assister.

Cependant, il dit à Hoffmann, comme par réflexion :

— Vous êtes Allemand, monsieur?

— En effet.

— J'ai reconnu votre pays à votre accent. Beau pays, vilain accent.

Hoffmann s'inclina devant cette phrase faite

Modeste et pensive comme la Marguerite de Gœthe. — Page 27.

d'une moitié de compliment et d'une moitié de critique.

— Et vous êtes venu en France, pourquoi?

— Pour voir.

— Et qu'est-ce que vous avez déjà vu?

— J'ai vu guillotiner, monsieur.

— Étiez-vous aujourd'hui à la place de la Révolution?

— J'y étais.

— Alors vous avez assisté à la mort de madame du Barry?

— Oui, fit Hoffmann avec un soupir.

— Je l'ai beaucoup connue, continua le docteur avec un regard confidentiel, et qui poussait le mot *connue* jusqu'au bout de sa signification. C'était une belle fille, ma foi.

— Est-ce que vous l'avez soignée aussi?

— Non, mais j'ai soigné son nègre Zamore.

— Le misérable! on m'a dit que c'est lui qui a dénoncé sa maîtresse.

— En effet, il était fort patriote, ce petit négrillon.

— Vous auriez bien dû faire de lui ce que vous avez fait du vieillard, vous savez, du vieillard à la tabatière.

— A quoi bon? il n'avait point d'héritiers, lui.

Et le rire du docteur tinta de nouveau.

— Et vous, monsieur, vous n'assistiez pas à cette exécution, tantôt? reprit Hoffmann qui se sentait pris d'un irrésistible besoin de parler de la pauvre créature dont l'image sanglante ne le quittait pas.

— Non. Était-elle maigrie?

— Qui?

— La comtesse.

— Je ne puis vous le dire, monsieur.

— Pourquoi cela?

— Parce que je l'ai vue pour la première fois sur la charrette.

— Tant pis. J'aurais voulu le savoir, car, moi je l'avais connue très-grasse; mais demain j'irai voir son corps. Ah! tenez! regardez cela.

Et en même temps le médecin montrait la scène où, en ce moment, M. Vestris, qui jouait le rôle de Pâris, apparaissait sur le mont Ida, et faisait toutes sortes de marivaudages avec la nymphe Œnone.

Hoffmann regarda ce que lui montrait son voisin; mais, après s'être assuré que ce sombre médecin était réellement attentif à la scène, et que ce qu'il venait d'entendre et de dire n'avait laissé aucune trace dans son esprit :

— Cela serait curieux de voir pleurer cet homme-là, se dit Hoffmann.

— Connaissez-vous le sujet de la pièce? reprit le docteur, après un silence de quelques minutes.

— Non, monsieur.

— Oh! c'est très-intéressant. Il y a même des situations touchantes. Un de mes amis et moi nous avions l'autre fois les larmes aux yeux.

— Un de ses amis! murmura le poëte; qu'est-ce que cela peut être que l'ami de cet homme-là? Cela doit être un fossoyeur.

— Ah! bravo, bravo, Vestris, criota le petit homme en tapotant dans ses mains.

Le médecin avait choisi pour manifester son admiration le moment où Pâris, comme le disait le livret qu'Hoffmann avait acheté à la porte, saisit son javelot et vole au secours des pasteurs qui fuient épouvantés devant un lion terrible.

— Je ne suis pas curieux, mais j'aurais voulu voir le lion.

Ainsi se terminait le premier acte.

Alors le docteur se leva, se retourna, s'adossa à la stalle placée devant la sienne, et, substituant une petite lorgnette à sa tabatière, il commença à lorgner les femmes qui composaient la salle.

Hoffmann suivait machinalement la direction de la lorgnette, et il remarquait avec étonnement que la personne sur qui elle se fixait tressaillait instantanément et tournait aussitôt les yeux vers celui qui la lorgnait, et cela comme si elle y eût été contrainte par une force invisible. Elle gardait cette position jusqu'à ce que le docteur cessât de la lorgner.

— Est-ce que cette lorgnette vous vient encore d'un héritier, monsieur? demanda Hoffmann.

— Non, elle me vient de M. de Voltaire.

— Vous l'avez donc connu aussi?

— Beaucoup, nous étions très-liés.

— Vous étiez son médecin?

— Il ne croyait pas à la médecine. Il est vrai qu'il ne croyait pas à grand'chose.

— Est-il vrai qu'il soit mort en se confessant?

— Lui, monsieur, lui! Arouet! allons donc! non-seulement il ne s'est pas confessé, mais encore il a joliment reçu le prêtre qui était venu l'assister! Je puis vous en parler savamment, j'étais là.

— Que s'est-il donc passé?

— Arouet allait mourir; Tersac, son curé, arrive et lui dit tout d'abord, comme un homme qui n'a pas de temps à perdre : Monsieur, reconnaissez-vous la trinité de Jésus-Christ?

— Monsieur, laissez-moi mourir tranquille, je vous prie, lui répond Voltaire.

— Cependant, monsieur, continue Tersac, il importe que je sache si vous reconnaissez Jésus-Christ comme fils de Dieu.

— Au nom du diable, s'écrie Voltaire, ne me parlez plus de cet homme-là. Et, réunissant le peu de force qui lui restait, il flanque un coup de poing sur la tête du curé, et il meurt. Ai-je ri, mon Dieu! ai-je ri.

— En effet, c'était risible, fit Hoffmann d'une voix dédaigneuse, et c'est bien ainsi que devait mourir l'auteur de la *Pucelle*.

— Ah! oui, la *Pucelle!* s'écria l'homme noir, quel chef-d'œuvre! monsieur, quelle admirable chose! Je ne connais qu'un livre qui puisse rivaliser avec celui-là.

— Lequel?

— *Justine*, de M. de Sades, connaissez-vous *Justine?*

— Non, monsieur.

— Et le marquis de Sades?

— Pas davantage.

— Voyez-vous, monsieur, reprit le docteur

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

avec enthousiasme, *Justine*, c'est tout ce qu'on peut lire de plus immoral, c'est du Crébillon fils tout nu, c'est merveilleux. J'ai soigné une jeune fille qui l'avait lue.

— Et elle est morte comme votre vieillard?

— Oui, monsieur, mais elle est morte bien heureuse.

Et l'œil du médecin petilla d'aise au souvenir des causes de cette mort.

On donna le signal du second acte. Hoffmann n'en fut pas fâché, son voisin l'effrayait.

— Ah! fit le docteur en s'asseyant, et avec un sourire de satisfaction, nous allons voir Arsène.

— Qui est-ce, Arsène?

— Vous ne la connaissez pas?

— Non, monsieur.

— Ah çà! vous ne connaissez donc rien, jeune homme? Arsène, c'est Arsène, c'est tout dire; d'ailleurs, vous allez voir.

Et, avant que l'orchestre eût donné une note, le médecin avait recommencé à fredonner l'introduction du second acte.

La toile se leva.

Le théâtre représentait *un berceau de fleurs et de verdure, qui traversait un ruisseau qui prenait sa source au pied d'un rocher.*

Hoffmann laissa tomber sa tête dans sa main.

Décidément, ce qu'il voyait, ce qu'il entendait ne pouvait parvenir à le distraire de la douloureuse pensée et du lugubre souvenir qui l'avaient amené là où il était.

— Qu'est-ce que cela eût changé? pensa-t-il en rentrant brusquement dans les impressions de la journée, qu'est-ce que cela eût changé dans le monde, si l'on eût laissé vivre cette malheureuse femme! Quel mal cela aurait-il fait si ce cœur eût continué de battre, cette bouche de respirer? quel malheur en fût-il advenu? Pourquoi interrompre brusquement tout cela? De quel droit arrêter la vie au milieu de son élan? Elle serait bien au milieu de toutes ces femmes, tandis qu'à cette heure son pauvre corps, le corps qui fut aimé d'un roi, gît dans la boue d'un cimetière, sans fleurs, sans croix, sans tête. Comme elle criait, mon Dieu, comme elle criait, puis tout à coup...

Hoffmann cacha son front dans ses mains.

— Qu'est-ce que je fais ici, moi? se dit-il, oh! je vais m'en aller.

Et il allait peut-être s'en aller en effet, quand, en relevant la tête, il vit sur la scène une danseuse qui n'avait pas paru au premier acte, et que la salle entière regardait danser sans faire un mouvement, sans exhaler un souffle.

— Oh! que cette femme est belle! s'écria Hoffmann assez haut pour que ses voisins et la danseuse même l'entendissent.

Celle qui avait éveillé cette admiration subite regarda le jeune homme qui avait, malgré lui, poussé cette exclamation, et Hoffmann crut qu'elle le remerciait du regard.

Il rougit et tressaillit comme s'il eût été touché de l'étincelle électrique.

Arsène, car c'était elle, c'est-à-dire cette danseuse dont le petit vieillard avait prononcé le nom, Arsène était réellement une bien admirable créature, et d'une beauté qui n'avait rien de la beauté traditionnelle.

Elle était grande, admirablement faite et d'une pâleur transparente sous le rouge qui couvrait ses joues. Ses pieds étaient tout petits, et quand elle retombait sur le parquet du théâtre, on eût dit que la pointe de son pied reposait sur un nuage, car on n'entendait pas le plus petit bruit. Sa taille était si mince, si souple, qu'une couleuvre ne se fût pas retournée sur elle-même comme cette femme le faisait. Chaque fois que, se cambrant, elle se penchait en arrière, on pouvait croire que son corset allait éclater, et l'on devinait, dans l'énergie de sa danse et dans l'assurance de son coprs, et la certitude d'une beauté complète et cette ardente nature qui, comme celle de la Messaline antique, peut être quelquefois lassée, mais jamais assouvie. Elle ne souriait pas comme sourient ordinairement les danseuses, ses lèvres de pourpre ne s'entr'ouvraient presque jamais, non pas qu'elles eussent de vilaines dents à cacher, non, car, dans le sourire qu'elle avait adressé à Hoffmann quand il l'avait si naïvement admirée tout haut, notre poëte avait pu voir une double rangée de perles si blanches, si pures, qu'elle les cachait sans doute derrière ses lèvres pour que l'air ne les ternît point. Dans ses cheveux noirs et luisants, avec des reflets bleus, s'enroulaient de larges feuilles d'acanthe, et se suspendaient des grappes de raisin dont l'ombre courait sur ses épaules nues. Quant aux yeux, ils étaient grands, limpides, noirs, brillants, à ce point qu'ils éclairaient tout autour d'eux, et qu'eût-elle dansé dans la nuit, Arsène eût illuminé la place où elle eût dansé. Ce qui ajoutait encore à l'originalité de cette fille, c'est que, sans raison aucune, elle portait dans ce rôle de nymphe, car elle jouait ou plutôt elle dansait une nymphe, elle portait, disons-nous,

un petit collier de velours noir, fermé par une boucle ou, du moins, par un objet qui paraissait avoir la forme d'une boucle, et qui, fait en diamants, jetait des feux éblouissants.

Le médecin regardait cette femme de tous ses yeux, et son âme, l'âme qu'il pouvait avoir, semblait suspendue au vol de la jeune femme. Il est bien évident que, tant qu'elle dansait, il ne respirait pas.

Alors Hoffmann put remarquer une chose curieuse : qu'elle allât à droite, à gauche, en arrière ou en avant, jamais les yeux d'Arsène ne quittaient la ligne des yeux du docteur, et une visible corrélation était établie entre les deux regards. Bien plus, Hoffmann voyait très-distinctement les rayons que jetait la boucle du collier d'Arsène, et ceux que jetait la tête de mort du docteur, se rencontrer à moitié chemin dans une ligne droite, se heurter, se repousser et rejaillir en une même gerbe faite de milliers d'étincelles blanches, rouges et or.

— Voulez-vous me prêter votre lorgnette, monsieur? dit Hoffmann, haletant et sans détourner la tête, car il lui était impossible à lui aussi de cesser de regarder Arsène.

Le docteur étendit la main vers Hoffman, sans faire le moindre mouvement de la tête, si bien que les mains des deux spectateurs se cherchèrent quelques instants dans le vide avant de se rencontrer.

Hoffmann saisit enfin la lorgnette et y colla ses yeux.

— C'est étrange, murmura-t-il.

— Quoi donc? demanda le docteur.

— Rien, rien, répondit Hoffmann, qui voulait donner toute son attention à ce qu'il voyait; en réalité, ce qu'il voyait était étrange.

La lorgnette rapprochait tellement les objets à ses yeux, que deux ou trois fois Hoffmann étendit la main, croyant saisir Arsène qui ne paraissait plus être au bout du verre qui la reflétait, mais bien entre les deux verres de la lorgnette. Notre Allemand ne perdait donc aucun détail de la beauté de la danseuse, et ses regards, déjà si brillants de loin, entouraient son front d'un cercle de feu, et faisaient bouillir le sang dans les veines de ses tempes.

L'âme du jeune homme faisait un effroyable bruit dans son corps.

— Quelle est cette femme? dit-il d'une voix faible sans quitter la lorgnette et sans remuer.

— C'est Arsène, je vous l'ai déjà dit, répliqua le docteur dont les lèvres seules semblaient vivantes et dont le regard immobile était rivé à la danseuse.

— Cette femme a un amant, sans doute?

— Oui.

— Qu'elle aime?

— On le dit.

— Et il est riche?

— Très-riche.

— Qui est-ce?

— Regardez à gauche dans l'avant-scène du rez-de-chaussée.

— Je ne puis pas tourner la tête.

— Faites un effort.

Hoffmann fit un effort si douloureux, qu'il poussa un cri, comme si les nerfs de son cou étaient devenus de marbre et se fussent brisés dans ce moment.

Il regarda dans l'avant-scène indiquée.

Dans cette avant-scène il n'y avait qu'un homme, mais cet homme. accroupi comme un lion sur la balustrade de velours, semblait à lui seul remplir cette avant-scène.

C'était un homme de trente-deux ou trente-trois ans, au visage labouré par les passions; on eût dit que, non pas la petite vérole, mais l'éruption d'un volcan, avait creusé les vallées dont les profondeurs s'entre-croisaient sur cette chair toute bouleversée; ses yeux avaient dû être petits, mais ils s'étaient ouverts par une espèce de déchirement de l'âme; tantôt ils étaient atones et vides comme un cratère éteint, tantôt ils versaient des flammes comme un cratère rayonnant. Il n'applaudissait pas en rapprochant ses mains l'une de l'autre, il applaudissait en frappant sur la balustrade, et, à chaque applaudissement, il semblait ébranler la salle.

— Oh! fit Hoffmann, est-ce un homme que je vois là?

— Oui, oui, c'est un homme, répondit le petit homme noir; oui, c'est un homme et un fier homme, même.

— Comment s'appelle-t-il?

— Vous ne le connaissez pas?

— Mais, non, je suis arrivé hier seulement.

— Eh bien! c'est Danton.

— Danton! fit Hoffmann en tressaillant. Oh! oh! Et c'est l'amant d'Arsène?

— C'est son amant.

— Et sans doute il l'aime?

— A la folie. Il est d'une jalousie féroce.

Mais si intéressant à voir que fût Danton, Hoffmann avait déjà reporté les yeux sur Arsène, dont

la danse silencieuse avait une apparence fantastique.

— Encore un renseignement, monsieur?

— Parlez.

— Quelle forme a l'agrafe qui ferme son collier.

— C'est une guillotine.

— Une guillotine!

— Oui. On en fait de charmantes, et toutes nos élégantes en portent au moins une. Celle que porte Arsène, c'est Danton qui la lui a donnée.

— Une guillotine, une guillotine au cou d'une danseuse! répéta Hoffmann, qui sentait son cerveau se gonfler; une guillotine, pourquoi?...

Et notre Allemand, qu'on eût pu prendre pour un fou, allongeait les bras devant lui, comme pour saisir un corps, car, par un effet étrange d'optique, la distance qui le séparait d'Arsène disparaissait par moment, et il lui semblait sentir l'haleine de la danseuse sur son front, et entendre la brûlante respiration de cette poitrine, dont les seins, à moitié nus, se soulevaient comme sous une étreinte de plaisir. Hoffmann en était à cet état d'exaltation où l'on croit respirer du feu, et où l'on craint que les sens ne fassent éclater le corps.

— Assez! assez! disait-il.

Mais la danse continuait, et l'hallucination était telle, que, confondant ses deux impressions les plus fortes de la journée, l'esprit d'Hoffmann mêlait à cette scène le souvenir de la place de la Révolution, et que tantôt il croyait voir madame du Barry, pâle et la tête tranchée, danser à la place d'Arsène, et tantôt Arsène arriver en dansant jusqu'au pied de la guillotine et jusqu'aux mains du bourreau.

Il se faisait dans l'imagination exaltée du jeune homme un mélange de fleurs et de sang, de danse et d'agonie, de vie et de mort.

Mais ce qui dominait tout cela, c'était l'attraction électrique qui le poussait vers cette femme. Chaque fois que ces deux jambes fines passaient devant ses yeux, chaque fois que cette jupe transparente se soulevait un peu plus, un frémissement parcourait tout son être, sa lèvre devenait sèche, son haleine brûlante et le désir entrait en lui comme il entre dans un homme de vingt ans.

Dans cet état, Hoffmann n'avait plus qu'un refuge, c'était le portrait d'Antonia, c'était le médaillon qu'il portait sur sa poitrine, c'était l'amour pur à opposer à l'amour sensuel, c'était la force du chaste souvenir à mettre en face de l'exigeante réalité.

Il saisit ce portrait et le porta à ses lèvres: mais à peine avait-il fait ce mouvement, qu'il entendit le ricanement aigu de son voisin qui le regardait d'un air railleur.

Alors Hoffmann replaça, en rougissant, le médaillon où il l'avait pris, et, se levant comme mû par un ressort:

— Laissez-moi sortir, s'écria-t-il; laissez-moi sortir, je ne saurais rester plus longtemps ici!

Et, semblable à un fou, il quitta l'orchestre, marchant sur les pieds, heurtant les jambes des tranquilles spectateurs qui maugréaient contre cet original à qui il prenait ainsi fantaisie de sortir au milieu d'un ballet.

XIV

LA DEUXIÈME REPRÉSENTATION DU JUGEMENT DE PARIS.

ais l'élan d'Hoffmann ne le poussa pas bien loin. Au coin de la rue Saint-Martin il s'arrêta.

Sa poitrine était haletante, son front ruisselant de sueur.

Il passa la main gauche sur son front, appuya sa main droite sur sa poitrine et respira.

En ce moment on lui toucha sur l'épaule.

Il tressaillit.

— Ah! pardieu, c'est lui! dit une voix.

Il se retourna et laissa échapper un cri.

C'était son ami Zacharias Werner.

Les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis ces deux questions se croisèrent:

— Que faisais-tu là?

— Où vas-tu?

— Je suis arrivé d'hier, dit Hoffmann, j'ai vu guillotiner madame du Barry, et, pour me distraire, je suis venu à l'Opéra.

— Moi, je suis arrivé depuis six mois, depuis cinq je vois guillotiner tous les jours vingt ou vingt-cinq personnes, et, pour me distraire, je vais au jeu.

— Ah!

— Viens-tu avec moi?

— Non, merci.

— Tu as tort, je suis en veine; avec ton bonheur habituel, tu ferais fortune. Tu dois t'ennuyer horriblement à l'Opéra, toi qui es habitué à de la vraie musique; viens avec moi, je t'en ferai entendre,

— De la musique?

— Oui, celle de l'or, sans compter que là où je vais tous les plaisirs sont réunis, des femmes charmantes, des soupers délicieux, un jeu féroce!

— Merci, mon ami, impossible! j'ai promis, mieux que cela, j'ai juré.

— A qui?

— A Antonia.

— Tu l'as donc vue?

— Je l'aime, mon ami, je l'adore.

— Ah! je comprends, c'est cela qui t'a retardé, et tu lui as juré...?

— Je lui ai juré de ne pas jouer, et...

Hoffmann hésita.

— Et puis quoi encore?

— Et de lui rester fidèle, balbutia-t-il.

— Alors il ne faut pas venir au 113.

— Qu'est-ce que le 113?

— C'est la maison dont je parlais tout à l'heure; — moi, comme je n'ai rien juré, j'y vais. — Adieu, Théodore.

— Adieu, Zacharias.

Et Werner s'éloigna, tandis qu'Hoffmann demeurait cloué à sa place.

Quand Werner fut à cent pas, Hoffmann se rappela qu'il avait oublié de demander à Zacharias son adresse, et que la seule adresse que Zacharias lui eût donnée, c'était celle de la maison de jeu.

Mais cette adresse était écrite dans le cerveau d'Hoffmann, comme sur la porte de la maison fatale, — en chiffres de feu!

Cependant ce qui venait de se passer avait un peu calmé les remords d'Hoffmann. La nature humaine est ainsi faite, toujours indulgente pour soi, attendu que son indulgence c'est de l'égoïsme.

Il venait de sacrifier le jeu à Antonia, et il se croyait quitte de son serment : oubliant que c'était parce qu'il était tout prêt à manquer à la moitié la plus importante de ce serment, qu'il était là, cloué au coin du boulevard et de la rue Saint-Martin.

Mais, je l'ai dit, sa résistance à l'endroit de Werner lui avait donné de l'indulgence à l'endroit d'Arsène. Il résolut donc de prendre un terme moyen, et, au lieu de rentrer dans la salle de l'Opéra, action à laquelle le poussait de toutes

ses forces son démon tentateur, d'attendre à la porte des acteurs pour la voir sortir.

Cette porte des acteurs, Hoffmann connaissait trop la topographie des théâtres pour ne pas la trouver bientôt. Il vit, rue de Bondy, un long couloir éclairé à peine, sale et humide, dans lequel passaient, comme des ombres, des hommes aux vêtements sordides, et il comprit que c'était par cette porte qu'entraient et sortaient les pauvres mortels que le rouge, le blanc, le bleu, la gaze, la soie et les paillettes transformaient en dieux et en déesses.

Le temps s'écoulait, la neige tombait, mais Hoffmann était si agité par cette étrange apparition, qui avait quelque chose de surnaturel, qu'il n'éprouvait pas cette sensation de froid qui semblait poursuivre les passants. Vainement condensait-il en vapeurs presque palpables le souffle qui sortait de sa bouche, ses mains n'en restaient pas moins brûlantes et son front humide. Il y a plus, arrêté contre la muraille, il y était resté immobile, les yeux fixés sur le corridor; de sorte que la neige, qui allait toujours tombant en flocons plus épais, couvrait lentement le jeune homme comme d'un linceul, et du jeune étudiant, coiffé de sa casquette et vêtu de la redingote allemande, faisait peu à peu une statue de marbre. Enfin commencèrent à sortir, par ce vomitoire, les premiers libérés par le spectacle, c'est-à-dire la garde de la soirée, puis les machinistes, puis tout ce monde sans nom qui vit du théâtre, puis les artistes mâles, moins longs à s'habiller que les femmes, puis enfin les femmes, puis enfin la belle danseuse, qu'Hoffmann reconnut non-seulement à son charmant visage, mais à ce souple mouvement de hanches qui n'appartenait qu'à elle, mais encore à ce petit collier de velours qui serrait son col, et sur lequel étincelait l'étrange bijou que la Terreur venait de mettre à la mode.

A peine Arsène apparut-elle sur le seuil de la porte, qu'avant même qu'Hoffmann eût eu le temps de faire un mouvement, une voiture s'avança rapidement, la portière s'ouvrit, la jeune fille s'y élança aussi légère que si elle bondissait encore sur le théâtre. Une ombre apparut à travers les vitres, qu'Hoffmann crut reconnaître pour celle de l'homme de l'avant-scène, laquelle ombre reçut la belle nymphe dans ses bras; puis, sans qu'aucune voix eût eu besoin de désigner un but au cocher, la voiture s'éloigna au galop.

Tout ce que nous venons de raconter en quinze ou vingt lignes s'était passé aussi rapidement que l'éclair.

Hoffmann jeta une espèce de cri en voyant fuir la voiture, se détacha de la muraille, pareil à une statue qui s'élance de sa niche, et, secouant par le mouvement la neige dont il était couvert, se mit à la poursuite de la voiture.

Mais elle était emportée par deux trop puissants chevaux, pour que le jeune homme, si rapide que fût sa course irréfléchie, pût les rejoindre.

Tant qu'elle suivit le boulevard, tout alla bien; tant qu'elle suivit même la rue de Bourbon-Villeneuve, qui venait d'être débaptisée pour prendre le nom de rue *Neuve-Égalité*, tout alla bien encore; mais, arrivée à la place des Victoires, devenue la place de la *Victoire Nationale*, elle prit à droite, et disparut aux yeux d'Hoffmann.

N'étant plus soutenue ni par le bruit ni par la vue, la course du jeune homme faiblit; un instant il s'arrêta au coin de la rue Neuve-Eustache, s'appuya à la muraille pour reprendre haleine, puis, ne voyant plus rien, n'entendant plus rien, il s'orienta, jugeant qu'il était temps de rentrer chez lui.

Ce ne fut pas chose facile pour Hoffmann que de se tirer de ce dédale de rues, qui forment un réseau presque inextricable de la pointe Saint-Eustache au quai de la Ferraille. Enfin, grâce aux nombreuses patrouilles qui circulaient dans les rues, grâce à son passe-port bien en règle, grâce à la preuve qu'il n'était arrivé que la veille, — preuve que le visa de la barrière lui donnait la facilité de fournir, il obtint de la milice citoyenne des renseignements si précis, qu'il parvint à regagner son hôtel et à retrouver sa petite chambre, où il s'enferma seul en apparence, mais, en réalité, avec le souvenir ardent de ce qui s'était passé.

A partir de ce moment, Hoffmann fut éminemment en proie à deux visions : dont l'une s'effaçait peu à peu, dont l'autre prenait peu à peu plus de consistance.

La vision qui s'effaçait, c'était la figure pâle et échevelée de la du Barry, traînée de la Conciergerie à la charrette et de la charrette à l'échafaud.

La vision qui prenait de la réalité, c'était la figure animée et souriante de la belle danseuse, bondissant du fond du théâtre à la rampe, et tourbillonnant de la rampe à l'une et à l'autre avant-scène.

Hoffmann fit tous ses efforts pour se débarrasser de cette vision. Il tira ses pinceaux de sa malle et peignit; il tira son violon de sa boîte et

joua du violon; il demanda une plume et de l'encre et fit des vers. Mais ces vers qu'il composait, c'était des vers à la louange d'Arsène; cet air qu'il jouait, c'était l'air sur lequel elle lui était apparue, et dont les notes bondissantes la soulevaient, comme si elles eussent eu des ailes; enfin, les esquisses qu'il faisait, c'était son portrait avec ce même collier de velours, étrange ornement fixé au cou d'Arsène par une si étrange agrafe.

Pendant toute la nuit, pendant toute la journée du lendemain, pendant toute la nuit et toute la journée du surlendemain, Hoffmann ne vit qu'une chose ou plutôt que deux choses: c'était, d'un côté, la fantastique danseuse; et de l'autre côté, le non moins fantastique docteur. Il y avait entre ces deux êtres une telle corrélation, qu'Hoffmann ne comprenait pas l'un sans l'autre. Aussi n'était-ce pas pendant cette hallucination qui lui offrait Arsène toujours bondissant sur le théâtre, l'orchestre qui bruissait à ses oreilles; non, c'était le petit chantonnement du docteur, c'était le petit tambourinement de ses doigts sur la tabatière d'ébène; puis, de temps en temps, un éclair passait devant ses yeux, l'aveuglant d'étincelles jaillissantes; c'était le double rayon qui s'élançait de la tabatière du docteur et du collier de la danseuse; c'était l'attraction sympathique de cette guillotine de diamants avec cette tête de mort en diamants; c'était enfin la fixité des yeux du médecin qui semblaient à sa volonté attirer et repousser la charmante danseuse, comme l'œil du serpent attire et repousse l'oiseau qu'il fascine.

Vingt fois, cent fois, mille fois, l'idée s'était présentée à Hoffmann de retourner à l'Opéra; mais, tant que l'heure n'était pas venue, Hoffmann s'était bien promis de ne pas céder à la tentation; d'ailleurs, cette tentation, il l'avait combattue de toutes manières, en ayant recours à son médaillon d'abord, puis ensuite en essayant d'écrire à Antonia; mais le portrait d'Antonia semblait avoir pris un visage si triste, qu'Hoffmann refermait le médaillon presque aussitôt qu'il l'avait ouvert; mais les premières lignes de chaque lettre qu'il commençait étaient si embarrassées, qu'il avait déchiré dix lettres avant d'être au tiers de la première page.

Enfin ce fameux surlendemain s'écoula; enfin l'ouverture du théâtre s'approcha; enfin sept heures sonnèrent, et, à ce dernier appel, Hoffmann, enlevé comme malgré lui, descendit tout courant son escalier, et s'élança dans la direction de la rue Saint-Martin.

Cette fois, en moins d'un quart d'heure, cette fois sans avoir besoin de demander son chemin à personne, cette fois, comme si un guide invisible lui eût montré sa route, en moins de dix minutes il arriva à la porte de l'Opéra.

Mais, chose singulière, cette porte, comme deux jours auparavant, n'était pas encombrée de spectateurs, soit qu'un incident inconnu d'Hoffmann eût rendu le spectacle moins attrayant, soit que les spectateurs fussent déjà dans l'intérieur du théâtre.

Hoffmann jeta son écu de six livres à la buraliste, reçut son carton et s'élança dans la salle.

Mais l'aspect de la salle était bien changé. D'abord elle n'était qu'à moitié pleine; puis, à la place de ces femmes charmantes, de ces hommes élégants qu'il avait cru revoir, il ne vit que des femmes en casaquin et des hommes en carmagnole; pas de bijoux, pas de fleurs, pas de seins nus s'enflant et se désenflant sous cette atmosphère voluptueuse des théâtres aristocratiques; des bonnets ronds et des bonnets rouges, le tout orné d'énormes cocardes nationales; des couleurs sombres dans les vêtements, un nuage triste sur les figures; puis, des deux côtés de la salle, deux bustes hideux, deux têtes grimaçantes, l'une le Rire, l'autre la Douleur, — les bustes de Voltaire et de Marat enfin.

Enfin, à l'avant scène, un trou à peine éclairé, une ouverture sombre et vide. — La caverne toujours, mais plus de lion.

Il y avait à l'orchestre deux places vacantes à côté l'une de l'autre. Hoffmann gagna l'une de ces deux places, c'était celle qu'il avait occupée.

L'autre était celle qu'avait occupée le docteur, mais, comme nous l'avons dit, cette place était vacante.

Le premier acte fut joué sans qu'Hoffmann fît attention à l'orchestre ou s'occupât des acteurs.

Cet orchestre, il le connaissait et l'avait apprécié à une première audition.

Ces acteurs lui importaient peu, il n'était pas venu pour les voir, il était venu pour voir Arsène.

La toile se leva sur le second acte, et le ballet commença.

Toute l'intelligence, toute l'âme, tout le cœur du jeune homme étaient suspendus.

Il attendait l'entrée d'Arsène.

Tout à coup Hoffmann jeta un cri.

Ce n'était plus Arsène qui remplissait le rôle de Flore.

La femme qui apparaissait était une femme

étrangère, une femme comme toutes les femmes.

Toutes les fibres de ce corps haletant se détendirent; Hoffmann s'affaissa sur lui-même en poussant un long soupir et regarda autour de lui.

Le petit homme noir était à sa place; seulement il n'avait plus ses boucles en diamants, ses bagues en diamants, sa tabatière à tête de mort en diamants.

Ses boucles étaient en cuivre, ses bagues en argent doré, sa tabatière en argent mat.

Il ne chantonnait plus, il ne battait plus la mesure.

Comment était-il venu là? Hoffmann n'en savait rien · il ne l'avait ni vu venir, ni senti passer.

— Oh! monsieur! s'écria Hoffmann.

— Dites citoyen, mon jeune ami, et même tutoyez-moi... si c'est possible, répondit le petit homme noir, ou vous me ferez couper la tête et à vous aussi.

— Mais où est-elle donc? demanda Hoffmann.

— Ah! voilà... Où est-elle? il paraît que son tigre, qui ne la quitte pas des yeux, s'est aperçu qu'avant-hier elle a correspondu par signes avec un jeune homme de l'orchestre. Il paraît que ce jeune homme a couru après la voiture; de sorte que depuis hier il a rompu l'engagement d'Arsène, et qu'Arsène n'est plus au théâtre.

— Et comment le directeur a-t-il souffert?...

— Mon jeune ami, le directeur tient à conserver sa tête sur ses épaules, quoique ce soit une assez vilaine tête; mais il prétend qu'il a l'habitude de celle-là et qu'une autre plus belle ne reprendrait peut-être pas de bouture.

— Ah! mon Dieu! voilà donc pourquoi cette salle est si triste! s'écria Hoffmann. Voilà pourquoi il n'y a plus de fleurs, plus de diamants, plus de bijoux! Voilà pourquoi vous n'avez plus vos boucles en diamants, vos bagues en diamants, votre tabatière en diamants! Voilà pourquoi il y a, enfin, aux deux côtés de la scène, au lieu des bustes d'Apollon et de Terpsychore, ces deux affreux bustes! Pouah!

— Ah çà, mais! que me dites-vous donc là? demanda le docteur, et où avez-vous vu une salle telle que vous dites? Où m'avez-vu des bagues en diamants, des tabatières en diamants? où avez-vous vu enfin les bustes d'Apollon et de Terpsychore? Mais il y a deux ans que les fleurs ne fleurissent plus, que les diamants sont tournés en assignats, et que les bijoux sont fondus sur l'autel de la patrie. Quant à moi, Dieu merci! je n'ai jamais eu d'autres boucles que ces boucles de cuivre, d'autres bagues que cette méchante bague de vermeil, et d'autre tabatière que cette pauvre tabatière d'argent; pour les bustes d'Apollon et de Terpsychore, ils y ont été autrefois, mais les amis de l'humanité sont venus casser le buste d'Apollon et l'ont remplacé par celui de l'apôtre Voltaire; mais les amis du peuple sont venus briser le buste de Terpsychore et l'ont remplacé par celui du dieu Marat.

— Oh! s'écria Hoffmann, c'est impossible. Je vous dis qu'avant-hier j'ai vu une salle parfumée de fleurs, resplendissante de riches costumes, ruisselante de diamants, et des hommes élégants à la place de ces harengères en casaquin et de ces goujats en carmagnole. Je vous dis que vous aviez des boucles de diamants à vos souliers, des bagues en diamants à vos doigts, une tête de mort en diamants sur votre tabatière; je vous dis...

— Et moi, jeune homme, à mon tour je vous dis, reprit le petit homme noir, je vous dis qu'avant-hier elle était là, je vous dis que sa présence illuminait tout, je vous dis que son souffle faisait naître les roses, faisait reluire les bijoux, faisait étinceler les diamants de votre imagination; je vous dis que vous l'aimez, jeune homme, et que vous avez vu la salle à travers le prisme de votre amour. Arsène n'est plus là, votre cœur est mort, vos yeux sont désenchantés, et vous voyez du molleton, de l'indienne, du gros drap, des bonnets rouges, des mains sales et des cheveux crasseux. Vous voyez enfin le monde tel qu'il est, les choses telles qu'elles sont.

— Oh! mon Dieu! s'écria Hoffmann, en laissant tomber sa tête dans ses mains, tout cela est-il vrai, et suis-je donc si près de devenir fou?

Le Palais-de-Justice.

XV

L'ESTAMINET.

Hoffmann ne sortit de cette léthargie qu'en sentant une main se poser sur son épaule.

Il leva la tête. Tout était noir et éteint autour de lui : le théâtre, sans lumière, lui apparaissait comme le cadavre du théâtre qu'il avait vu vivant. Le soldat de garde s'y promenait seul et silencieux comme le gardien de la mort; plus de lustres, plus d'orchestre, plus de rayons, plus de bruit.

Une voix seulement qui marmottait à son oreille :

— Mais, citoyen, mais, citoyen, que faites-vous donc? vous êtes à l'Opéra, citoyen ; on dort ici, c'est vrai, mais on n'y couche pas.

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

Hoffmann regarda enfin du côté d'où venait la voix, et il vit une petite vieille qui le tirait par le collet de sa redingote.

C'était l'ouvreuse de l'orchestre qui, ne connaissant pas les intentions de ce spectateur obstiné, ne voulait pas se retirer sans l'avoir vu sortir devant elle.

Au reste, une fois tiré de son sommeil, Hoffmann ne fit aucune résistance; il poussa un soupir et se leva en murmurant le mot :

— Arsène!

— Ah oui! Arsène, dit la petite vieille. Arsène! vous aussi, jeune homme, vous en êtes amoureux comme tout le monde. C'est une grande perte pour l'Opéra et surtout pour nous autres ouvreuses.

— Pour vous autres ouvreuses, demanda Hoffmann, heureux de se rattacher à quelqu'un qui lui parlât de la danseuse, et comment donc est-ce une perte pour vous qu'Arsène soit ou ne soit plus au théâtre?

Ah dame! c'est bien facile à comprendre cela : d'abord, toutes les fois qu'elle dansait elle faisait salle comble; alors c'était un commerce de tabourets, de chaises et de petits bancs; à l'Opéra, tout se paye; on payait les petits bancs, les chaises et les tabourets de supplément, c'étaient nos petits profits. Je dis petits profits, ajouta la vieille d'un air malin, parce qu'à côté de ceux-là, citoyen, vous comprenez, il y avait les grands.

— Les grands profits?

— Oui.

Et la vieille cligna de l'œil.

— Et quels étaient les grands profits? voyons, ma bonne femme.

— Les grands profits venaient de ceux qui demandaient des renseignements sur elle, qui voulaient savoir son adresse, qui lui faisaient passer des billets. Il y avait prix pour tout, vous comprenez : tant pour les renseignements, tant pour l'adresse, tant pour le poulet; on faisait son petit commerce, enfin, et l'on vivait honnêtement.

Et la vieille poussa un soupir qui, sans désavantage, pouvait être comparé au soupir poussé par Hoffmann au commencement du dialogue que nous venons de rapporter.

— Ah! ah! fit Hoffmann, vous vous chargiez de donner des renseignements, d'indiquer l'adresse, de remettre les billets; vous en chargez-vous toujours?

— Hélas! monsieur, les renseignements que je vous donnerais vous seraient inutiles maintenant; personne ne sait plus l'adresse d'Arsène, et le billet que vous me donneriez pour elle serait perdu. Si vous voulez pour une autre? madame Vestris, mademoiselle Bigottini, mademoiselle...

— Merci, ma bonne femme, merci; je ne désirais rien savoir que sur mademoiselle Arsène.

Puis, tirant un petit écu de sa poche :

— Tenez, dit Hoffmann, voilà pour la peine que vous avez prise de m'éveiller.

Et, prenant congé de la vieille, il reprit d'un pas lent le boulevard, avec l'intention de suivre le même chemin qu'il avait suivi la surveille, l'instinct qui l'avait guidé pour venir n'existant plus.

Seulement, ses impressions étaient bien différentes, et sa marche se ressentait de la différence de ces impressions. L'autre soir sa marche était celle de l'homme qui a vu passer l'Espérance et qui court après elle, sans réfléchir que Dieu lui a donné ses longues ailes d'azur, pour que les hommes ne l'atteignent jamais. Il avait la bouche ouverte et haletante, le front haut, les bras étendus; cette fois, au contraire, il marchait lentement, comme l'homme qui, après l'avoir poursuivie inutilement, vient de la perdre de vue; sa bouche était serrée, son front abattu, ses bras tombants. L'autre fois il avait mis cinq minutes à peine pour aller de la porte Saint-Martin à la rue Montmartre; cette fois il mit plus d'une heure, et plus d'une heure encore pour aller de la rue Montmartre à son hôtel; car, dans l'espèce d'abattement où il était tombé, peu lui importait de rentrer tôt ou tard, peu lui importait même de ne pas rentrer du tout.

On dit qu'il y a un Dieu pour les ivrognes et les amoureux; ce Dieu-là, sans doute, veillait sur Hoffmann. Il lui fit éviter les patrouilles; il lui fit trouver les quais, puis les ponts, puis son hôtel, où il rentra, au grand scandale de son hôtesse, à une heure et demie du matin.

Cependant, au milieu de tout cela, une petite lueur dorée dansait au fond de l'imagination d'Hoffmann, comme un feu follet dans la nuit. Le médecin lui avait dit, si toutefois ce médecin existait, si ce n'était pas un jeu de son imagination, une hallucination de son esprit; le médecin lui avait dit qu'Arsène avait été enlevée au théâtre par son amant, attendu que cet amant avait été jaloux d'un jeune homme placé à l'orchestre, avec lequel Arsène avait échangé de trop tendres regards.

Ce médecin avait ajouté, en outre, que ce qui avait porté la jalousie du tyran à son comble, c'est que ce même jeune homme avait été vu embusqué en face de la porte de sortie des artistes; c'est que ce même jeune homme avait couru en désespéré derrière la voiture; or ce jeune homme qui avait échangé de l'orchestre des regards passionnés avec Arsène, c'était lui, Hoffmann; or, ce jeune homme qui s'était embusqué à la porte de sortie des artistes, c'était encore lui, Hoffmann; enfin, ce jeune homme qui avait couru désespérément derrière la voiture, c'était toujours lui, Hoffmann. Donc Arsène l'avait remarqué, puisqu'elle payait la peine de sa distraction; donc Arsène souffrait pour lui; il était entré dans la vie de la belle danseuse par la porte de la douleur, mais il y était entré, c'était le principal; à lui de s'y maintenir. Mais comment? par quel moyen? par quelle voie correspondre avec Arsène, lui donner de ses nouvelles, lui dire qu'il l'aimait? C'eût été déjà une grande tâche pour un Parisien pur sang, que de retrouver cette belle Arsène perdue dans cette immense ville. C'était une tâche impossible pour Hoffmann, arrivé depuis trois jours et ayant grande peine à se retrouver lui-même.

Hoffmann ne se donna donc même pas la peine de chercher, il comprenait que le hasard seul pouvait venir à son aide. Tous les deux jours, il regardait l'affiche de l'Opéra, et, tous les deux jours, il avait la douleur de voir que Pâris rendait son jugement en l'absence de celle qui méritait la pomme bien autrement que Vénus.

Dès lors il ne songea plus à aller à l'Opéra.

Un instant il eut bien l'idée d'aller soit à la Convention, soit aux Cordeliers, de s'attacher aux pas de Danton, et, en l'épiant jour et nuit, de deviner où il avait caché la belle danseuse. Il alla même à la Convention, il alla même aux Cordeliers; mais Danton n'y était pas : depuis sept ou huit jours Danton n'y venait plus; las de la lutte qu'il soutenait depuis deux ans, vaincu par l'ennui bien plus que par la supériorité, Danton paraissait s'être retiré de l'arène politique.

Danton, disait-on, était à sa maison de campagne. Où était cette maison de campagne? on n'en savait rien : les uns disaient à Rueil, les autres à Auteuil.

Danton était aussi introuvable qu'Arsène.

On eût cru peut-être que cette absence d'Arsène eût dû ramener Hoffmann à Antonia; mais, chose étrange! il n'en était rien. Hoffmann avait beau faire tous ses efforts pour ramener son esprit à la pauvre fille du chef d'orchestre de Manheim. Un instant, par la puissance de sa volonté, tous ses souvenirs se concentraient sur le cabinet de maître Gottlieb Murr; mais, au bout d'un moment, partitions entassées sur les tables et sur les pianos, maître Gottlieb trépignant devant son pupitre, Antonia couchée sur son canapé, tout cela disparaissait pour faire place à un grand cadre éclairé, dans lequel se mouvaient d'abord des ombres; puis ces ombres prenaient des corps, puis ces corps affectaient des formes mythologiques, puis enfin toutes ces formes mythologiques, tous ces héros, toutes ces nymphes, tous ces dieux, tous ces demi-dieux, disparaissaient pour faire place à une seule déesse, à la déesse des jardins, à la belle Flore, c'est-à-dire à la divine Arsène, à la femme au collier de velours et à l'agrafe de diamants; alors Hoffmann tombait, non plus dans une rêverie, mais dans une extase dont il ne venait à sortir qu'en se rejetant dans la vie réelle, qu'en coudoyant les passants dans la rue, qu'en se roulant enfin dans la foule et dans le bruit.

Lorsque cette hallucination, à laquelle Hoffmann était en proie, devenait trop forte, il sortait donc, se laissait aller à la pente du quai, prenait le Pont-Neuf, et ne s'arrêtait presque jamais qu'au coin de la rue de la Monnaie. Là, Hoffmann avait trouvé un estaminet, rendez-vous des plus rudes fumeurs de la capitale. Là, Hoffmann pouvait se croire dans quelque taverne anglaise, dans quelque musico hollandais ou dans quelque table d'hôte allemande, tant la fumée de la pipe y faisait une atmosphère impossible à respirer pour tout autre que pour un fumeur de première classe.

Une fois entré dans l'estaminet de la Fraternité, Hoffmann gagnait une petite table sise à l'angle le plus enfoncé, demandait une bouteille de bière de la brasserie de M. Santerre, qui venait de se démettre, en faveur de M. Henriot, de son grade de général de la garde nationale de Paris, chargeait jusqu'à la gueule cette immense pipe que nous connaissons déjà, et s'enveloppait en quelques instants d'un nuage de fumée aussi épais que celui dont la belle Vénus enveloppait son fils Énée, chaque fois que la tendre mère jugeait urgent d'arracher son fils bien-aimé à la colère de ses ennemis.

Huit ou dix jours s'étaient écoulés depuis l'aventure d'Hoffmann à l'Opéra, et, par conséquent depuis la disparition de la belle danseuse;

était une heure de l'après-midi; Hoffmann, depuis une demi-heure à peu près, se trouvait dans son estaminet, s'occupant, de toute la force de ses poumons, à établir autour de lui cette enceinte de fumée qui le séparait de ses voisins, quand il lui sembla, dans la vapeur, distinguer comme une forme humaine, puis, dominant tous les bruits, entendre le double bruit du chantonnement et du tambourinement habituel au petit homme noir; de plus, au milieu de cette vapeur, il lui semblait qu'un point lumineux dégageait des étincelles; il rouvrit ses yeux à demi fermés par une douce somnolence, écarta ses paupières avec peine, et en face de lui, assis sur un tabouret, il reconnut son voisin de l'Opéra, et cela d'autant mieux que le fantastique docteur avait, ou plutôt semblait avoir, ses boucles en diamants à ses doigts et sa tête de mort sur sa tabatière.

— Bon, dit Hoffmann, voilà que je redeviens fou.

Et il ferma rapidement les yeux.

Mais, les yeux une fois fermés, plus ils le furent hermétiquement, plus Hoffmann entendit, et le petit accompagnement de chant, et le petit tambourinement des doigts. Le tout de la façon la plus distincte, si distincte qu'Hoffmann comprit qu'il y avait un fond de réalité dans tout cela, et que la différence était du plus au moins. Voilà tout.

Il rouvrit donc un œil puis l'autre; le petit homme noir était toujours à sa place.

— Bonjour, jeune homme, dit-il à Hoffmann; vous dormez, je crois; prenez une prise, cela vous réveillera.

Et, ouvrant sa tabatière, il offrit du tabac au jeune homme.

Celui-ci, machinalement, étendit la main, prit une prise et l'aspira.

A l'instant même il lui sembla que les parois de son esprit s'éclairèrent.

— Ah! s'écria Hoffmann! c'est vous, cher docteur? que je suis aise de vous revoir!

— Si vous êtes si aise de me revoir, demanda le docteur, pourquoi ne m'avez-vous pas cherché?

— Est-ce que je savais votre adresse?

— Oh! la belle affaire! au premier cimetière venu on vous l'eût donnée.

— Est-ce que je savais votre nom?

— Le docteur à la tête de mort, tout le monde me connaît sous ce nom-là. Puis il y avait un endroit où vous étiez toujours sûr de me trouver.

— Où cela?

— A l'Opéra. Je suis médecin de l'Opéra. Vous le savez bien, puisque vous m'y avez vu deux fois.

— Oh! l'Opéra, dit Hoffmann en secouant la tête et en poussant un soupir.

— Oui, vous n'y retournez plus?

— Je n'y retourne plus, non.

— Depuis que ce n'est plus Arsène qui remplit le rôle de Flore?

— Vous l'avez dit, et tant que ce ne sera pas elle, je n'y retournerai pas.

— Vous l'aimez, jeune homme, vous l'aimez.

— Je ne sais pas si la maladie que j'éprouve s'appelle de l'amour, mais je sais que si je ne la revois pas, ou je mourrai de son absence, ou je deviendrai fou.

— Peste! il ne faut pas devenir fou! peste! il ne faut pas mourir! A la folie il y a peu de remèdes, à la mort il n'y en a pas du tout.

— Que faut-il faire alors?

— Dame! il faut la revoir.

— Comment cela, la revoir?

— Sans doute!

— Avez-vous un moyen?

— Peut-être.

— Lequel?

— Attendez.

Et le docteur se mit à rêver en clignotant des yeux et en tambourinant sur sa tabatière.

Puis, après un instant, rouvrant les yeux et laissant ses doigts suspendus sur l'ébène :

— Vous êtes peintre, m'avez-vous dit?

— Oui, peintre, musicien, poëte.

— Nous n'avons besoin que de la peinture pour le moment.

— Eh bien?

— Eh bien! Arsène m'a chargé de lui chercher un peintre.

— Pourquoi faire?

— Pourquoi cherche-t-on un peintre, pardieu! pour lui faire son portrait.

— Le portrait d'Arsène! s'écria Hoffmann en se levant, oh! me voilà! me voilà!

— Chut! pensez donc que je suis un homme grave.

— Vous êtes mon sauveur! s'écria Hoffmann en jetant ses bras autour du cou du petit homme noir.

— Jeunesse, jeunesse, murmura celui-ci en accompagnant ces deux mots du même rire dont eût ricané sa tête de mort si elle eût été de grandeur naturelle.

Le Luxembourg.

Le petit homme noir. — Page 68.

— Allons! allons! répétait Hoffmann.

— Mais il vous faut une boîte à couleurs, des pinceaux, une toile.

— J'ai tout cela, chez moi, allons!

— Allons! dit le docteur.

Et tous deux sortirent de l'estaminet.

XVI

LE PORTRAIT.

En sortant de l'estaminet, Hoffmann fit un mouvement pour appeler un fiacre; mais le docteur frappa ses mains sèches l'une contre l'autre, et à ce bruit, pareil à celui qu'eussent fait deux mains de squelette, une voiture tendue de noir, attelée de deux chevaux noirs, et conduite par un cocher tout vêtu de noir, accourut : où stationnait-elle? d'où était-elle sortie? C'eût été aussi difficile à Hoffmann de le dire qu'il eût été difficile à Cendrillon de dire d'où venait le char dans lequel elle se rendait au bal du prince Mirhflore.

Un petit groom, non-seulement noir d'habits, mais de peau, ouvrit la portière. Hoffmann et le docteur y montèrent, s'assirent l'un à côté de l'autre, et tout aussitôt la voiture se mit à rouler sans bruit vers l'hôtellerie d'Hoffmann.

Arrivé à la porte, Hoffmann hésita pour savoir s'il monterait chez lui; il lui semblait qu'aussitôt qu'il allait avoir le dos tourné, la voiture, les chevaux, le docteur et ses deux domestiques allaient disparaître comme ils étaient apparus. Mais à quoi bon docteur, chevaux, voiture et domestiques se fussent-ils dérangés pour conduire Hoffmann de l'estaminet de la rue de la Monnaie au quai aux Fleurs? Ce dérangement n'avait pas de but.

Hoffmann, rassuré par le simple sentiment de la logique, descendit donc de la voiture, entra dans l'hôtellerie, monta vivement l'escalier, se précipita dans sa chambre, y prit palette, pinceaux, boîte à couleurs, choisit la plus grande de ses toiles, et redescendit du même pas qu'il était monté.

La voiture était toujours à la porte.

Pinceaux, palette et boîte à couleurs furent mis dans l'intérieur du carrosse : le groom fut chargé de porter la toile.

Puis la voiture se mit à rouler avec la même rapidité et le même silence.

Au bout de dix minutes elle s'arrêta en face d'un charmant petit hôtel situé rue de Hanovre, 15.

Hoffmann remarqua la rue et le numéro, afin, le cas échéant, de pouvoir revenir sans l'aide du docteur.

La porte s'ouvrit : le docteur était connu sans doute, car le concierge ne lui demanda pas même où il allait; Hoffmann suivit le docteur avec ses pinceaux, sa boîte à couleurs, sa palette, sa toile, et passa par-dessus le marché.

On monta au premier, et l'on entra dans une antichambre qu'on eût pu croire le vestibule de la maison du poëte à Pompeïa.

On s'en souvient, à cette époque la mode était grecque; l'antichambre d'Arsène était peinte à fresque, ornée de candélabres et de statues de bronze.

De l'antichambre, le docteur et Hoffmann passèrent dans le salon.

Le salon était grec comme l'antichambre, tendu avec du drap de Sedan à soixante-dix francs l'aune, le tapis seul coûtait six mille livres; le docteur fit remarquer ce tapis à Hoffmann; il représentait la bataille d'Arbelles copiée sur la fameuse mosaïque de Pompeïa.

Hoffmann, ébloui de ce luxe inouï, ne comprenait pas que l'on fît de pareils tapis pour marcher dessus.

Du salon, on passa dans le boudoir; le boudoir était tendu de cachemire. Au fond, dans un encadrement, était un lit bas, faisant canapé pareil à celui sur lequel M. Guérin coucha depuis Didon écoutant les aventures d'Énéas. C'était là qu'Arsène avait donné l'ordre de faire attendre.

— Maintenant, jeune homme, dit le docteur, vous voilà introduit, c'est à vous de vous conduire d'une façon convenable. Il va sans dire que si l'amant en titre vous surprenait ici vous seriez un homme perdu.

— Oh! s'écria Hoffmann, que je la revoie, que je la revoie seulement, et...

La parole s'éteignit sur les lèvres d'Hoffmann; il resta les yeux fixés, les bras étendus, la poitrine haletante.

Une porte, cachée dans la boiserie, venait de s'ouvrir, et, derrière une glace tournante, apparaissait Arsène, véritable divinité du temple dans lequel elle daignait se faire visible à son adorateur.

C'était le costume d'Aspasie dans tout son luxe antique, avec ses perles dans les cheveux, son manteau de pourpre brodé d'or, sa longue robe blanche maintenue à la taille par une simple ceinture de perles, des bagues aux pieds et aux mains, et, au milieu de tout cela, cet étrange ornement qui semblait inséparable de sa personne, ce collier de velours, large de quatre lignes à peine, et retenu par sa lugubre agrafe de diamants.

— Ah! c'est vous, citoyen, qui vous chargez de faire mon portrait? dit Arsène.

— Oui, balbutia Hoffmann; oui, madame, et le docteur a bien voulu se charger de répondre de moi.

Hoffmann chercha autour de lui comme pour demander un appui au docteur, mais le docteur avait disparu.

— Eh bien! s'écria Hoffmann tout troublé; eh bien!

— Que cherchez-vous, que demandez-vous, citoyen?

— Mais, madame, je cherche, je demande... je demande le docteur, la personne enfin qui m'a introduit ici.

— Qu'avez-vous besoin de votre introducteur, dit Arsène, puisque vous voilà introduit?

— Mais, cependant, le docteur, le docteur? fit Hoffmann.

— Allons! dit avec impatience Arsène, n'allez-vous pas perdre le temps à le chercher? Le docteur est à ses affaires, occupons-nous des nôtres.

— Madame, je suis à vos ordres, dit Hoffmann tout tremblant.

— Voyons, vous consentez donc à faire mon portrait?

— C'est-à-dire que je suis l'homme le plus heureux du monde d'avoir été choisi pour une telle faveur; seulement je n'ai qu'une crainte.

— Bon! vous allez faire de la modestie. Eh bien! si vous ne réussissez pas, j'essayerai d'un autre. Il veut avoir un portrait de moi. J'ai vu que vous me regardiez en homme qui deviez garder ma ressemblance dans votre mémoire, et je vous ai donné la préférence.

— Merci, merci cent fois! s'écria Hoffmann dévorant Arsène des yeux. Oh! oui, oui, j'ai gardé votre ressemblance dans ma mémoire : là, là, là.

Et il appuya sa main sur son cœur.

Tout à coup il chancela et pâlit.

— Qu'avez-vous? demanda Arsène d'un petit air tout dégagé.

— Rien, répondit Hoffmann, rien; commençons.

Et mettant sa main sur son cœur, il avait senti entre sa poitrine et sa chemise le médaillon d'Antonia.

— Commençons, poursuivit Arsène. C'est bien aisé à dire. D'abord, ce n'est point sous ce costume qu'*il* veut que je me fasse peindre.

Ce mot *il*, qui était déjà revenu deux fois, passait à travers le cœur d'Hoffmann comme eût fait une de ces aiguilles d'or qui soutenaient la coiffure de la moderne Aspasie.

— Et comment donc alors veut-*il* que vous vous fassiez peindre? demanda Hoffmann avec une amertume sensible.

— En Érigone.

— A merveille. La coiffure de pampre vous ira à merveille.

— Vous croyez? fit Arsène en minaudant. Mais je crois que la peau de panthère ne m'enlaidira pas non plus.

Et elle frappa sur un timbre.

Une femme de chambre entra.

— Eucharis, dit Arsène, apportez le thyrse, les pampres et la peau de tigre.

Puis, tirant les deux ou trois épingles qui soutenaient sa coiffure, et secouant la tête, Arsène s'enveloppa d'un flot de cheveux noirs qui tomba en cascades sur son épaule, rebondit sur ses hanches et s'épandit, épais et onduleux, jusque sur le tapis.

Hoffmann jeta un cri d'admiration.

— Hein! qu'y a-t-il? demanda Arsène.

— Il y a, s'écria Hoffmann, il y a que je n'ai jamais vu pareils cheveux.

— Aussi veut-*il* que j'en tire parti, c'est pour cela que *nous* avons choisi le costume d'Érigone, qui me permet de poser les cheveux épars.

Cette fois le *il* et le *nous* avaient frappé le cœur d'Hoffmann de deux coups au lieu d'un.

Pendant ce temps, mademoiselle Eucharis avait apporté les raisins, le thyrse et la peau de tigre.

Il prit la main d'Arsène et la couvrit de baisers. — Page 73.

— Est-ce tout ce dont nous avons besoin? demanda Arsène.

— Oui, oui, je crois, balbutia Hoffmann.

— C'est bien, laissez-nous seuls, et ne rentrez que si je vous sonne.

Mademoiselle Eucharis sortit et referma la porte derrière elle.

— Maintenant, citoyen, dit Arsène, aidez-moi un peu à poser cette coiffure; cela vous regarde. Je me fie beaucoup, pour m'embellir, à la fantaisie du peintre.

— Et vous avez raison! s'écria Hoffmann. Mon Dieu! mon Dieu! que vous allez être belle!

Et saisissant la branche de pampre, il la tordit autour de la tête d'Arsène avec cet art du peintre qui donne à chaque chose une valeur et un reflet; puis il prit, tout frissonnant d'abord, et du bout des doigts, ces longs cheveux parfumés, en fit jouer le mobile ébène, parmi les grains de topaze, parmi les feuilles d'émeraude et de rubis de la vigne d'automne; et, — comme il l'avait promis, — sous sa main, — main de poëte, de peintre

et d'amant, la danseuse s'embellit de telle façon, qu'en se regardant dans la glace elle jeta un cri de joie et d'orgueil.

— Oh! vous avez raison, dit Arsène, oui, je suis belle, bien belle. — Maintenant, continuons.

— Quoi? que continuons-nous? demanda Hoffmann.

— Eh bien! mais ma toilette de bacchante?

Hoffmann commençait à comprendre.

— Mon Dieu! murmura-t-il, mon Dieu!

Arsène détacha en souriant son manteau de pourpre, qui demeura retenu par une seule épingle, à laquelle elle essaya vainement d'atteindre.

— Mais aidez-moi donc! dit-elle avec impatience, ou faut-il que je rappelle Eucharis?

— Non, non! s'écria Hoffmann. Et s'élançant vers Arsène, il enleva l'épingle rebelle : le manteau tomba aux pieds de la belle Grecque.

— Là! dit le jeune homme en respirant.

— Oh! dit Arsène, croyez-vous donc que cette peau de tigre fasse bien sur cette longue robe de mousseline? moi je ne crois pas; d'ailleurs il veut une vraie bacchante, non pas comme on les voit au théâtre, mais comme elles sont dans les tableaux des Carrache et de l'Albane.

— Mais, dans les tableaux des Carrache et de l'Albane, s'écria Hoffmann, les bacchantes sont nues.

— Eh bien! *il* me veut ainsi, à part la peau de tigre que vous draperez comme vous voudrez, cela vous regarde.

Et, en disant ces mots, elle avait dénoué le ruban de sa taille et ouvert l'agrafe de son col, de sorte que la robe glissait le long de son beau corps, qu'elle laissait nu, au fur et à mesure qu'elle descendait des épaules aux pieds.

— Oh! dit Hoffmann, tombant à genoux, ce n'est pas une mortelle, c'est une déesse.

Arsène poussa du pied le manteau et la robe.

Puis, prenant la peau de tigre :

— Voyons, dit-elle, que faisons-nous de cela? Mais aidez-moi donc, citoyen peintre, je n'ai pas l'habitude de m'habiller seule.

La naïve danseuse appelait cela s'habiller.

Hoffmann approcha chancelant, ivre, ébloui, prit la peau de tigre, agrafa ses ongles d'or sur l'épaule de la bacchante, la fit asseoir ou plutôt coucher sur le lit de cachemire rouge, où elle eût semblé une statue de marbre de Paros si sa respiration n'eût soulevé son sein, si le sourire n'eût entr'ouvert ses lèvres.

— Suis-je bien ainsi? demanda-t-elle en arrondissant son bras au-dessous de sa tête et en prenant une grappe de raisin qu'elle parut presser sur ses lèvres.

— Oh! oui, belle, belle, belle! murmura Hoffmann.

Et l'amant, l'emportant sur le peintre, il tomba à genoux, et, d'un mouvement rapide comme la pensée, il prit la main d'Arsène et la couvrit de baisers.

Arsène retira sa main avec plus d'étonnement que de colère.

— Eh bien! que faites-vous donc? demanda-t-elle au jeune homme.

La demande avait été faite d'un ton si calme et si froid, qu'Hoffmann se renversa en arrière, en appuyant les deux mains sur son front.

— Rien, rien, balbutia-t-il; pardonnez-moi, je deviens fou.

— Oui, en effet, dit-elle.

— Voyons, s'écria Hoffmann, pourquoi m'avez-vous fait venir? dites, dites!

— Mais pour que vous fassiez mon portrait, pas pour autre chose.

— Oh! c'est bien, dit Hoffmann, oui, vous avez raison; pour faire votre portrait, pas pour autre chose.

Et, imprimant une profonde secousse à sa volonté, Hoffmann posa sa toile sur le chevalet, prit sa palette, ses pinceaux, et commença d'esquisser l'enivrant tableau qu'il avait sous les yeux.

Mais l'artiste avait trop présumé de ses forces : lorsqu'il vit le voluptueux modèle posant, non-seulement dans son ardente réalité, mais encore reproduit par les mille glaces du boudoir; quand, au lieu d'une Erigone, il se trouva au milieu de dix bacchantes; lorsqu'il vit chaque miroir répéter ce sourire enivrant, reproduire les ondulations de cette poitrine que l'ongle d'or de la panthère ne couvrait qu'à moitié, il sentit qu'on demandait de lui au delà des forces humaines, et, jetant palette et pinceaux, il s'élança vers la belle bacchante, et appuya sur son épaule un baiser, où il y avait autant de rage que d'amour.

Mais, au même instant, la porte s'ouvrit, et la nymphe Eucharis se précipita dans le boudoir en criant :

— Lui! lui! lui!

Au même instant, avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, Hoffmann, poussé par les deux femmes, se trouva lancé hors du boudoir, dont la porte se referma derrière lui, et cette fois, véritablement fou d'amour, de rage et de jalousie, il traversa le salon tout chancelant, glissa le

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

long de la rampe plutôt qu'il ne descendit l'escalier, et, sans savoir comment il était arrivé là, il se trouva dans la rue, ayant laissé dans le boudoir d'Arsène ses pinceaux, sa boîte à couleurs et sa palette, ce qui n'était rien, mais aussi son chapeau, ce qui pouvait être beaucoup.

XVII

LE TENTATEUR.

Ce qui rendait la situation d'Hoffmann plus terrible encore, en ce qu'elle ajoutait l'humiliation à la douleur, c'est qu'il n'avait pas, la chose était évidente pour lui, été appelé chez Arsène comme un homme qu'elle avait remarqué à l'orchestre de l'Opéra, mais purement et simplement comme un peintre, comme une machine à portrait, comme un miroir qui réfléchit les corps qu'on lui présente. De là cette insouciance d'Arsène à laisser tomber l'un après l'autre tous ses vêtements devant lui; de là cet étonnement quand il lui avait baisé la main ; de là cette colère quand, au milieu de l'âcre baiser dont il lui avait rougi l'épaule, il lui avait dit qu'il l'aimait.

Et, en effet, n'était-ce pas folie à lui, simple étudiant allemand, venu à Paris avec trois ou quatre cents thalers, c'est-à-dire avec une somme insuffisante à payer le tapis de son antichambre, n'était-ce pas une folie à lui d'aspirer à la danseuse à la mode, à la fille entretenue par le prodigue et voluptueux Danton? Cette femme, ce n'était point le son des paroles qui la touchait, c'était le son de l'or; son amant, ce n'était pas celui qui l'aimait le plus, c'était celui qui la payait davantage. Qu'Hoffmann ait plus d'argent que Danton, et ce serait Danton que l'on mettrait à la porte lorsque Hoffmann arriverait.

En attendant, ce qu'il y avait de plus clair, c'est que celui qu'on avait mis à la porte, ce n'était pas Danton, mais Hoffmann.

Hoffmann reprit le chemin de sa petite chambre, plus humble et plus attristé qu'il ne l'avait jamais été.

Tant qu'il ne s'était pas trouvé en face d'Arsène, il avait espéré; mais ce qu'il venait de voir, cette insouciance vis-à-vis de lui comme homme, ce luxe au milieu duquel il avait trouvé la belle danseuse, et qui était non-seulement sa vie physique, mais sa vie morale, tout cela, à moins d'une s mme folle, inouïe, qui tombât entre les mains d'Hoffmann, c'est-à-dire à moins d'un miracle, rendait impossible au jeune homme, même l'espérance de la possession.

Aussi rentra-t-il accablé; le singulier sentiment qu'il éprouvait pour Arsène, sentiment tout physique, tout attractif, et dans lequel le cœur n'était pour rien, s'était traduit jusque-là par les désirs, par l'irritation, par la fièvre.

A cette heure, désirs, irritation et fièvre s'étaient changés en profond accablement.

Un seul espoir restait à Hoffmann, c'était de retrouver le docteur noir et de lui demander avis sur ce qu'il devait faire, quoiqu'il y eût dans cet homme quelque chose d'étrange, de fantastique, de surhumain, qui lui fit croire qu'aussitôt qu'il le côtoyait il sortait de la vie réelle pour entrer dans une espèce de rêve où ne le suivaient ni sa volonté, ni son libre arbitre, et où il devenait le jouet d'un monde qui existait pour lui sans exister pour les autres.

Aussi, à l'heure accoutumée, retourna-t-il le lendemain à son estaminet de la rue de la Monnaie; mais il eut beau s'envelopper d'un nuage de fumée, nul visage ressemblant à celui du docteur n'apparut au milieu de cette fumée; mais il eut beau fermer les yeux, nul, lorsqu'il les rouvrit, n'était assis sur le tabouret qu'il avait placé de l'autre côté de la table.

Huit jours s'écoulèrent ainsi.

Le huitième jour, Hoffmann, impatient, quitta l'estaminet de la rue de la Monnaie une heure plus tôt que de coutume, c'est-à-dire vers quatre heures de l'après-midi, et par Saint-Germain-l'Auxerrois et le Louvre gagna machinalement la rue Saint-Honoré.

A peine y fut-il, qu'il s'aperçut qu'un grand mouvement se faisait du côté du cimetière des Innocents, et allait s'approchant vers la place du Palais-Royal. Il se rappela ce qui lui était arrivé le lendemain du jour de son entrée à Paris et reconnut le même bruit, la même rumeur qui l'avait déjà frappé lors de l'exécution de madame du Barry. En effet, c'étaient les charrettes de la Conciergerie, qui, chargées de condamnés, se rendaient à la place de la Révolution.

On sait l'horreur qu'Hoffmann avait pour ce spectacle ; aussi, comme les charrettes avançaient rapidement, s'élança-t-il dans un café placé au coin de la rue de la Loi, tournant le dos à la rue, fermant les yeux et se bouchant les oreilles, car les cris de madame du Barry retentissaient encore au fond de son cœur; puis, quand il supposa que les charrettes étaient passées, il se retourna et vit, à son grand étonnement, descendant d'une chaise où il était monté pour mieux voir, son ami Zacharias Werner.

— Werner! s'écria Hoffmann en s'élançant vers le jeune homme, Werner!

— Tiens, c'est toi, fit le poëte, où étais-tu donc?

— Là, là, mais les mains sur mes oreilles pour ne pas entendre les cris de ces malheureux, mais les yeux fermés pour ne pas les voir.

— En vérité, cher ami, tu as eu tort, dit Werner, tu es peintre! Et ce que tu eusses vu t'eût fourni le sujet d'un merveilleux tableau. Il y avait dans la troisième charrette, vois-tu, il y avait une femme, une merveille, un cou, des épaules et des cheveux, coupés par derrière, c'est vrai, mais de chaque côté tombant jusqu'à terre.

— Écoute, dit Hoffmann, j'ai vu sous ce rapport tout ce que l'on peut voir de mieux ; j'ai vu madame du Barry, et je n'ai pas besoin d'en voir d'autres. Si jamais je veux faire un tableau, crois-moi, cet original-là me suffira; d'ailleurs, je ne veux plus faire de tableaux.

— Et pourquoi cela ? demanda Werner.

— J'ai pris la peinture en horreur.

— Encore quelque désappointement.

— Mon cher Werner, si je reste à Paris, je deviendrai fou.

— Tu deviendras fou partout où tu seras, mon cher Hoffmann ; ainsi autant vaut à Paris qu'ailleurs : en attendant, dis-moi quelle chose te rend fou.

— Oh ! mon cher Werner, je suis amoureux.

— D'Antonia, je sais cela, tu me l'as dit.

— Non ; Antonia, fit Hoffmann en tressaillant, Antonia, c'est autre chose, je l'aime!

— Diable! la distinction est subtile ; conte-moi cela. Citoyen officieux, de la bière et des verres!

Les deux jeunes gens bourrèrent leurs pipes, et s'assirent aux deux côtés de la table la plus enfoncée dans l'angle du café.

Là Hoffmann raconta à Werner tout ce qui lui était arrivé depuis le jour où il avait été à l'Opéra et où il avait vu danser Arsène, jusqu'au moment où il avait été poussé par les deux femmes hors du boudoir.

— Eh bien? fit Werner quand Hoffmann eut fini.

— Eh bien! répéta celui-ci, tout étonné que son ami ne fût pas aussi abattu que lui.

— Je demande, reprit Werner, ce qu'il y a de désespérant dans tout cela.

— Il y a, mon cher, que maintenant que je sais qu'on ne peut avoir cette femme qu'à prix d'argent, il y a que j'ai perdu tout espoir.

— Et pourquoi as-tu perdu tout espoir?

— Parce que je n'aurai jamais cinq cents louis à jeter à ses pieds.

— Et pourquoi ne les aurais-tu pas? je les ai

bien eus, moi, cinq cents louis, mille louis, deux mille louis.

— Et où veux-tu que je les prenne? bon Dieu! s'écria Hoffmann.

— Mais dans l'Eldorado dont je t'ai parlé, à la source du Pactole, mon cher, au jeu.

— Au jeu! fit Hoffmann en tressaillant. Mais tu sais bien que j'ai juré à Antonia de ne pas jouer.

— Bah! dit Werner en riant, tu avais bien juré de lui être fidèle!

Hoffmann poussa un long soupir, et pressa le médaillon contre son cœur.

— Au jeu, mon ami! continua Werner. Ah! voilà une banque! Ce n'est pas comme celle de Manheim ou de Hombourg, qui menace de sauter pour quelques pauvres mille livres. Un million! mon ami, un million! des meules d'or! C'est là que s'est réfugié, je crois, tout le numéraire de la France : pas de ces mauvais papiers, pas de ces pauvres assignats démonétisés, qui perdent les trois quarts de leur valeur... de beaux louis, de beaux doubles louis, de beaux quadruples! Tiens, en veux-tu voir?

Et Werner tira de sa poche une poignée de louis qu'il montra à Hoffmann, et dont les rayons rejaillirent à travers le miroir de ses yeux jusqu'au fond de son cerveau.

— Oh, non! non! jamais! s'écria Hoffmann, se rappelant à la fois la prédiction du vieil officier et la prière d'Antonia, jamais je ne jouerai!

— Tu as tort; avec le bonheur que tu as au jeu tu ferais sauter la banque.

— Et Antonia! Antonia!

— Bah! mon cher ami, qui le lui dira, à Antonia, que tu as joué, que tu as gagné un million : qui le lui dira, qu'avec vingt-cinq mille livres, tu t'es passé la fantaisie de ta belle danseuse? Crois-moi, retourne à Manheim, avec neuf cent soixante-quinze mille livres, et Antonia ne te demandera ni où tu as eu tes quarante-huit mille cinq cents livres de rentes, ni ce que tu as fait des vingt-cinq mille livres manquant.

Et en disant ces mots Werner se leva.

— Où vas-tu? lui demanda Hoffmann.

— Je vais voir une maîtresse à moi, une dame de la Comédie-Française qui m'honore de ses bontés, et que je gratifie de la moitié de mes bénéfices. Dame, je suis poëte, moi, je m'adresse à un théâtre littéraire; tu es musicien, toi, tu fais ton choix dans un théâtre chantant et dansant. Bonne chance au jeu, cher ami, tous mes compliments à mademoiselle Arsène. N'oublie pas le numéro de la banque, c'est le 113. Adieu.

— Oh! murmura Hoffmann, tu me l'avais dit et je ne l'avais pas oublié.

Et il laissa s'éloigner son ami Werner, sans plus songer à lui demander son adresse qu'il ne l'avait fait la première fois qu'il l'avait rencontré.

Mais, malgré l'éloignement de Werner, Hoffmann ne resta point seul. Chaque parole de son ami s'était faite pour ainsi dire visible et palpable : elle était là brillante à ses yeux, murmurante à ses oreilles.

En effet, où Hoffmann pouvait-il aller puiser de l'or, si ce n'était à la source de l'or! La seule réussite possible à un désir impossible, n'était-elle pas trouvée? Eh! mon Dieu! Werner l'avait dit, Hoffmann n'était-il pas déjà infidèle à une partie de son serment? qu'importait donc qu'il le devînt à l'autre?

Puis, Werner l'avait dit, ce n'était pas vingt-cinq mille livres, cinquante mille livres, cent mille livres, qu'il pouvait gagner. Les horizons matériels des champs, des bois, de la mer elle-même, ont une limite : l'horizon du tapis vert n'en a pas.

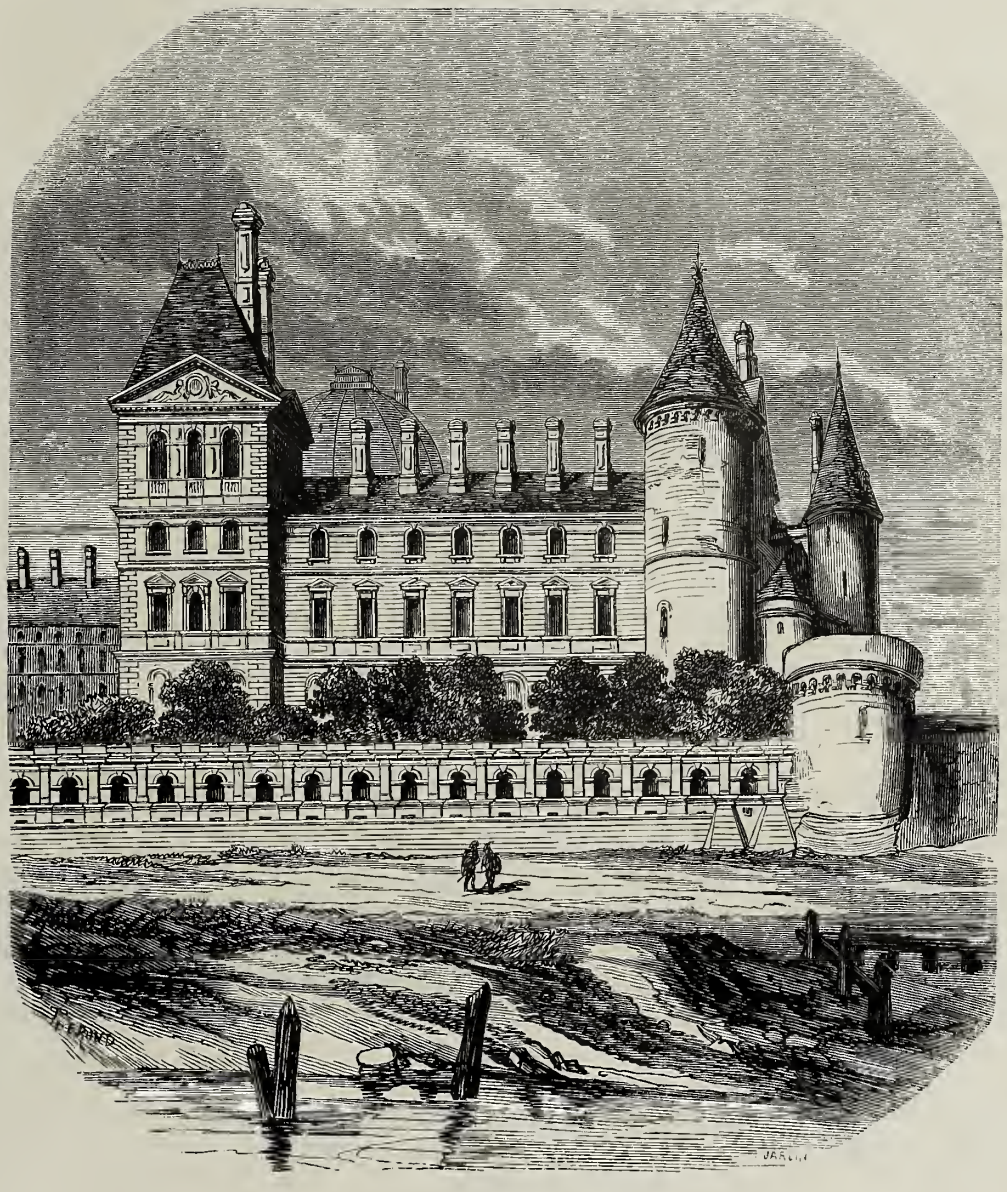
Le démon du jeu est comme Satan, il a le pouvoir d'emporter le joueur sur la plus haute montagne de la terre, et de lui montrer de là tous les royaumes du monde.

Puis, quel bonheur, quelle joie, quel orgueil, quand Hoffmann rentrerait chez Arsène, dans ce même boudoir dont on l'avait chassé! de quel suprême dédain il écraserait cette femme et son terrible amant, quand, pour toute réponse à ces mots : Que venez-vous faire ici? il laisserait, nouveau Jupiter, tomber une pluie d'or sur la nouvelle Danaé!

Et tout cela ce n'était plus une hallucination de son esprit, un rêve de son imagination, tout cela, c'était la réalité, c'était le possible. Les chances étaient égales pour le gain comme pour la perte; plus grandes pour le gain; car, on le sait, Hoffmann était heureux au jeu.

Oh! ce numéro 113! ce numéro 113! avec son chiffre ardent, comme il appelait Hoffmann, comme il le guidait, phare infernal, vers cet abîme au fond duquel hurle le vertige en se roulant sur une couche d'or!

Hoffmann lutta pendant plus d'une heure contre la plus ardente de toutes les passions. Puis, au bout d'une heure, sentant qu'il lui était impossible de résister plus longtemps, il jeta une pièce de quinze sous sur la table, en faisant don



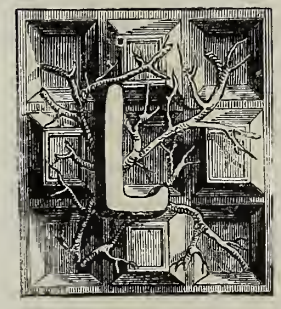
Le Louvre.

à l'officieux de la différence, et tout courant, sans s'arrêter, gagna le quai aux Fleurs, monta dans sa chambre, prit les trois cents thalers qui lui restaient, et, sans se donner le temps de réfléchir, sauta dans une voiture en criant :

— Au Palais-Égalité!

XVIII

LE N° 113.



Le Palais-Royal, qu'on appelait à cette époque le Palais-Égalité, et qu'on a nommé aussi le Palais-National, car, chez nous, la première chose que font les révolutionnaires, c'est de changer les noms des rues et des places, quitte à les leur rendre aux restaurations; le Palais-Royal, disons-nous, c'est sous ce nom qu'il nous est le plus familier, n'était pas à cette époque ce qu'il est aujourd'hui; mais, comme pittoresque, comme étrangeté même, il n'y perdait rien, surtout le soir, surtout à l'heure où Hoffmann y arrivait.

Sa disposition différait peu de celle que nous voyons maintenant, à cette exception que ce qui s'appelle aujourd'hui la galerie d'Orléans, était occupée par une double galerie de charpente, galerie qui devait faire place plus tard à un promenoir de six rangs de colonnes doriques; qu'au lieu de tilleuls, il y avait des marronniers dans le jardin, et que là où est le bassin, se trouvait un cirque, vaste édifice tapissé de treillages, bordé de carreaux, et dont le comble était couronné d'arbustes et de fleurs.

N'allez pas croire que ce cirque fût ce qu'est le spectacle auquel nous avons donné ce nom. Non, les acrobates et les faiseurs de tours qui s'escrimaient dans celui du Palais-Égalité, étaient d'un autre genre que cet acrobate anglais, M. Price, qui, quelques années auparavant, avait tant émerveillé la France, et qui a enfanté les Mazurier et les Auriol.

Le Cirque était occupé dans ce temps-là par les *Amis de la vérité* qui y donnaient des représentations et que l'on pouvait voir fonctionner pourvu qu'on fût abonné au journal la *Bouche de fer*. Avec son numéro du matin, on était admis le soir dans ce lieu de délices, et l'on entendait les discours de tous les fédérés, réunis, disaient-ils, dans le louable but de protéger les gouvernants et les gouvernés, d'*impartialiser* les lois et d'aller chercher dans tous les coins du monde un ami de la vérité, de quelque pays, de quelque couleur, de quelque opinion qu'il fût, puis, la vérité découverte, on l'enseignerait aux hommes.

Comme vous le voyez, il y a toujours eu en France des gens convaincus que c'était à eux qu'il appartenait d'éclairer les masses et que le reste de l'humanité n'était qu'une peuplade absurde.

Qu'a fait le vent qui a passé, du nom, des idées et des vanités de ces gens-là ?

Cependant le Cirque faisait son bruit dans le Palais-Égalité au milieu du bruit général et mêlait sa partie criarde au grand concert qui s'éveillait chaque soir dans ce jardin.

Car, il faut le dire, en ces temps de misère, d'exil, de terreurs et de proscriptions, le Palais-Royal était devenu le centre où la vie, comprimée tout le jour dans les passions et dans les luttes, venait, la nuit, chercher le rêve et s'efforcer d'oublier cette vérité à la recherche de laquelle s'étaient mis les membres du Cercle-Social et les actionnaires du Cirque. Tandis que tous les quartiers de Paris étaient sombres et déserts, tandis que les sinistres patrouilles, faites des geôliers du jour et des bourreaux du lendemain, rôdaient, comme des bêtes fauves, cherchant une proie quelconque, tandis qu'autour du foyer, privé d'un ami ou d'un parent mort ou émigré, ceux qui étaient restés chuchotaient tristement leurs craintes ou leurs douleurs, le Palais-Royal rayonnait, lui, comme le dieu du mal, il allumait ses cent quatre-vingts arcades, il étalait ses bijoux aux vitraux des joaillers, il jetait enfin au milieu des carmagnoles populaires et à travers la misère générale ses filles perdues, ruisselantes de diamants, couvertes de blanc et de rouge, vêtues juste ce qu'il fallait pour l'être, de velours ou de soie, et promenant sous les arbres et dans les galeries leur splendide impudeur. Il y avait dans ce luxe de la prostitution une dernière ironie contre le passé, une dernière insulte faite à la monarchie

Exhiber ces créatures avec ces costumes royaux c'était jeter la boue après le sang au visage de cette charmante cour de femmes si luxueuses, dont Marie-Antoinette avait été la reine et que l'ouragan révolutionnaire avait emportées de Trianon à la place de la guillotine, comme un homme ivre qui s'en irait traînant dans la boue la robe blanche de sa fiancée.

Le luxe était abandonné aux filles les plus viles ; la vertu devait marcher couverte de haillons.

C'était là une des vérités trouvées par le Cercle-Social.

Et cependant, ce peuple, qui venait de donner au monde une impulsion si violente, ce peuple parisien, chez lequel, malheureusement, le raisonnement ne vient qu'après l'enthousiasme, ce qui fait qu'il n'a jamais assez de sang-froid que pour se souvenir des sottises qu'il a faites, le peuple, disons-nous, pauvre, dévêtu, ne se rendait pas parfaitement compte de la philosophie de cette antithèse, et ce n'était pas avec mépris, mais avec envie, qu'il coudoyait ces reines de bouges, ces hideuses majestés du vice. Puis quand les sens animés par ce qu'il voyait, quand, l'œil en feu, il voulait porter la main sur ces corps qui appartenaient à tout le monde, on lui demandait de l'or, et, s'il n'en avait pas, on le repoussait ignominieusement. Ainsi se heurtait partout ce grand principe d'égalité proclamé par la hache, écrit avec le sang, et sur lequel avaient le droit de cracher en riant ces prostituées du Palais-Royal.

Dans des jours comme ceux-là la surexcitation morale était arrivée à un tel degré, qu'il fallait à la réalité ces étranges oppositions. Ce n'était plus sur le volcan, c'était dans le volcan même que l'on dansait, et les poumons, habitués à un air de soufre et de lave, ne se fussent plus contentés des tièdes parfums d'autrefois.

Ainsi le Palais-Royal se dressait tous les soirs, éclairant tout avec sa couronne de feu. Entremetteur de pierre, il hurlait au-dessus de la grande cité morne :

— Voici la nuit, venez ! J'ai tout en moi, la fortune et l'amour, le jeu et les femmes ! Je vends de tout, même le suicide et l'assassinat. Vous qui n'avez pas mangé depuis hier, vous qui souffrez, vous qui pleurez, venez chez moi ; vous verrez comme nous sommes riches, vous verrez comme nous rions. Avez-vous une conscience ou une fille à vendre ? venez ! vous aurez de l'or plein les yeux, des obscénités plein les oreilles ; vous marcherez à pleins pieds dans le vice, dans la corruption et dans l'oubli. Venez ici ce soir, vous serez peut-être morts demain.

C'était là la grande raison. Il fallait vivre comme on mourait, vite.

Et l'on venait.

Au milieu de tout cela, le lieu le plus fréquenté était naturellement celui où se tenait le jeu. C'était là qu'on trouvait de quoi avoir le reste.

De tous ces ardents soupiraux, c'était donc le n° 113 qui jetait le plus de lumière avec sa lanterne rouge, œil immense de ce cyclope ivre qu'on appelait le Palais-Égalité.

Si l'enfer a un numéro, ce doit être le n° 113.

Oh ! tout y était prévu.

Au rez-de-chaussée, il y avait un restaurant ; au premier étage, il y avait le jeu : la poitrine du bâtiment renfermait le cœur, c'était tout

naturel ; au second, il y avait de quoi dépenser la force que le corps avait prise au rez-de-chaussée, l'argent que la poche avait gagné au-dessus.

Tout était prévu, nous le répétons, pour que l'argent ne sortît pas de la maison.

Et c'était vers cette maison que courait Hoffmann, le poétique amant d'Antonia.

Le 113 était où il est aujourd'hui, à quelques boutiques de la maison Corcelet.

A peine Hoffmann eut-il sauté à bas de sa voiture et mis le pied dans la galerie du palais, qu'il fut accosté par les divinités du lieu, grâce à son costume d'étranger qui, en ce temps comme de nos jours, inspirait plus de confiance que le costume national.

Un pays n'est jamais tant méprisé que par lui-même.

— Où est le n° 113? demanda Hoffmann à la fille qui lui avait pris le bras.

— Ah ! c'est là que tu vas, fit l'Aspasie avec dédain ! eh bien, mon petit, c'est là où est cette lanterne rouge. Mais tâche de garder deux louis et souviens-toi du 115.

Hoffmann se plongea dans l'allée indiquée comme Curtius dans le gouffre, et une minute après il était dans le salon du jeu.

Il s'y faisait le même bruit que dans une vente publique.

Il est vrai qu'on y vendait beaucoup de choses.

Les salons rayonnaient de dorures, de lustres, de fleurs et de femmes plus belles, plus somptueuses, plus décolletées que celles d'en bas.

Le bruit qui dominait tous les autres était le bruit de l'or. C'était là le battement de ce cœur immonde.

Hoffmann laissa à sa droite la salle où l'on taillait le trente-et-quarante, et passa dans le salon de la roulette.

Autour d'une grande table verte étaient rangés les joueurs, tous gens réunis pour le même but et dont pas un n'avait la même physionomie.

Il y en avait de jeunes, il y en avait de vieux, il y en avait dont les coudes s'étaient usés sur cette table. Parmi ces hommes il y en avait qui avaient perdu leur père la veille, ou le matin ou le soir même, et dont toutes les pensées étaient tendues vers la bille qui tournait. Chez le joueur, un seul sentiment continue à vivre, c'est le désir, et ce sentiment se nourrit et s'augmente au détriment de tous les autres. M. de Bassompierre, à qui l'on venait dire, au moment où il commençait à danser avec Marie de Médicis : « Votre mère est morte, » et qui répondait : « Ma mère ne sera morte que quand j'aurai dansé, » M. de Bassompierre était un fils pieux à côté d'un joueur. Un joueur en état de jeu, à qui l'on viendrait dire pareille chose, ne répondrait même pas le mot du marquis : d'abord parce que ce serait du temps perdu, et ensuite parce qu'un joueur, s'il n'a jamais de cœur, n'a jamais non plus d'esprit, quand il joue.

Quand il ne joue pas, c'est la même chose, il pense à jouer.

Le joueur a toutes les vertus de son vice. Il est sobre, il est patient, il est infatigable. Un joueur qui pourrait tout à coup détourner au profit d'une passion honnête, d'un grand sentiment, l'énergie incroyable qu'il met au service du jeu, deviendrait instantanément un des plus grands hommes du monde. Jamais César, Annibal ou Napoléon n'ont eu, au milieu même de l'exécution de leurs plus grandes choses, une force égale à la force du joueur le plus obscur. L'ambition, l'amour, les sens, le cœur, l'esprit, l'ouïe, l'odorat, le toucher, tous les ressorts vitaux de l'homme enfin, se réunissent sur un seul mot et sur un seul but : jouer. Et n'allez pas croire que le joueur joue pour gagner ; il commence par là d'abord, mais il finit par jouer pour jouer, pour voir des cartes, pour manipuler de l'or, pour éprouver ces émotions étranges qui n'ont leur comparaison dans aucune des autres passions de la vie ; qui font que, devant le gain ou la perte, ces deux pôles de l'un à l'autre desquels le joueur va avec la rapidité du vent, dont l'un brûle comme le feu, dont l'autre gèle comme la glace, qui font, disons-nous, que son cœur bondit dans sa poitrine sous le désir ou la réalité, comme un cheval sous l'éperon, absorbe comme une éponge toutes les facultés de l'âme, les comprime, les retient, et le coup joué, les rejette brusquement autour de lui pour les ressaisir avec plus de force.

Ce qui fait la passion du jeu plus forte que toutes les autres, c'est que, ne pouvant jamais être assouvie, elle ne peut jamais être lassée. C'est une maîtresse qui se promet toujours et qui ne se donne jamais. Elle tue, mais elle ne fatigue pas.

La passion du jeu c'est l'hystérie de l'homme.

Pour le joueur tout est mort, famille, amis, patrie. Son horizon, c'est la carte et la bille. Sa patrie, c'est la chaise où il s'assied, c'est le tapis vert où il s'appuie. Qu'on le condamne au gril

comme saint Laurent, et qu'on l'y laisse jouer, je parie qu'il ne sent pas le feu et qu'il ne se retourne même pas.

Le joueur est silencieux. La parole ne peut lui servir à rien. Il joue, il gagne, il perd; ce n'est plus un homme : c'est une machine. Pourquoi parlerait-il?

Le bruit qui se faisait dans les salons ne provenait donc pas des joueurs, mais des croupiers qui ramassaient l'or et qui criaient d'une voix nasillarde :

— Faites vos jeux.

En ce moment, Hoffmann n'était plus un observateur, la passion le dominait trop, sans quoi il eût eu là une série d'études curieuses à faire.

Il se glissa rapidement au milieu des joueurs et arriva à la lisière du tapis. Il se trouva là entre un homme debout, vêtu d'une carmagnole, et un vieillard assis et faisant des calculs avec un crayon sur du papier.

Ce vieillard, qui avait usé sa vie à chercher une martingale, usait ses derniers jours à la mettre en œuvre, et ses dernières pièces à la voir échouer. La martingale est introuvable comme l'âme.

Entre les têtes de tous ces hommes, assis et debout, apparaissaient des têtes de femmes qui s'appuyaient sur leurs épaules, qui pataugeaient dans leur or, et qui, avec une habileté sans pareille et ne jouant pas, trouvaient moyen de gagner sur le gain des uns et sur la perte des autres.

A voir ces gobelets pleins d'or et ces pyramides d'argent, on eût eu bien de la peine à croire que la misère publique était si grande, et que l'or coûtait si cher.

L'homme en carmagnole jeta un paquet de papiers sur un numéro.

— Cinquante livres, dit-il pour annoncer son jeu.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda le croupier en amenant ces papiers avec son râteau, et en les prenant avec le bout des doigts.

— Ce sont des assignats, répondit l'homme.

— Vous n'avez pas d'autre argent que celui-là? fit le croupier.

— Non, citoyen.

— Alors vous pouvez faire place à un autre.

— Pourquoi?

— Parce que nous ne prenons pas ça.

— C'est la monnaie du gouvernement.

— Tant mieux pour le gouvernement s'il s'en sert! nous, nous n'en voulons pas.

— Ah! bien! dit l'homme en reprenant ses assignats, en voilà un drôle d'argent, on ne peut même pas le perdre.

Et il s'éloigna en tortillant ses assignats dans ses mains.

— Faites vos jeux! cria le croupier.

Hoffmann était joueur, nous le savons; mais, cette fois, ce n'était pas pour le jeu, c'était pour l'argent qu'il venait.

La fièvre qui le brûlait faisait bouillir son âme dans son corps comme de l'eau dans un vase.

— Cent thalers au 26! cria-t-il.

Le croupier examina la monnaie allemande comme il avait examiné les assignats.

— Allez changer, dit-il à Hoffmann; nous ne prenons que l'argent français.

Hoffmann descendit comme un fou, entra chez un changeur qui se trouvait justement être un Allemand, et changea ses trois cents thalers contre de l'or, c'est-à-dire contre quarante louis environ.

La roulette avait tourné trois fois pendant ce temps.

— Quinze louis au 26! cria-t-il en se précipitant vers la table, et en s'en tenant, avec cette incroyable superstition des joueurs au numéro qu'il avait d'abord choisi par hasard, et parce que c'était celui sur lequel l'homme aux assignats avait voulu jouer.

— Rien ne va plus! cria le croupier.

La bille tourna.

Le voisin d'Hoffmann ramassa deux poignées d'or et les jeta dans son chapeau qu'il tenait entre ses jambes, mais le croupier râtissa les quinze louis d'Hoffmann et bien d'autres.

C'était le numéro 16 qui avait passé.

Hoffmann sentit une sueur froide lui couvrir le front comme un filet aux mailles d'acier.

— Quinze louis au 26! répéta-t-il.

D'autres voix dirent d'autres numéros, et la bille tourna encore une fois.

Cette fois, tout était à la banque. La bille avait roulé dans le zéro.

— Dix louis au 26! murmura Hoffmann d'une voix étranglée; puis, se reprenant, il dit :

— Non, neuf seulement; et il ressaisit une pièce d'or pour se laisser un dernier coup à jouer, une dernière espérance à avoir.

Ce fut le 30 qui sortit.

L'or se retira du tapis, comme la marée sauvage pendant le reflux.

Hoffmann, dont le cœur haletait, et qui, à travers les battements de son cerveau, entrevoyait

— Arsène ! cria-t-il. — Page 87.

la tête railleuse d'Arsène et le visage triste d'Antonia; Hoffmann, disons-nous, posa d'une main crispée son dernier louis sur le 26.

Le jeu fut fait en une minute.

— Rien ne va plus! cria le croupier.

Hoffmann suivit d'un œil ardent la bille qui tournait comme si c'eût été sa propre vie qui eût tourné devant lui.

Tout à coup il se rejeta en arrière, cachant sa tête dans ses deux mains.

Non-seulement il avait perdu, mais il n'avait plus un denier ni sur lui, ni chez lui.

Une femme qui était là et qu'on eût pu avoir pour vingt francs, une minute auparavant, poussa un cri de joie sauvage et ramassa une poignée d'or qu'elle venait de gagner.

Hoffmann eût donné dix ans de sa vie pour un des louis de cette femme.

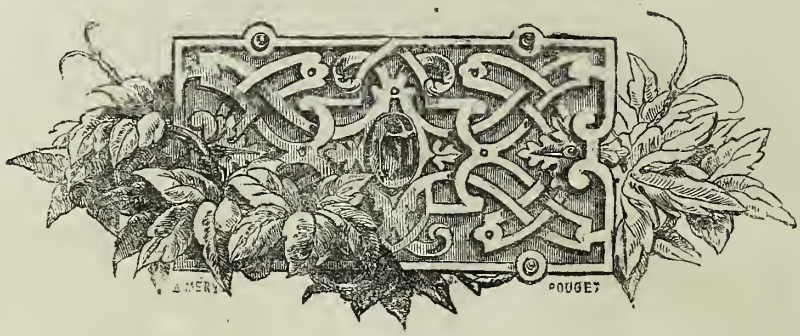
Par un mouvement plus rapide que la réflexion, il tâta et fouilla ses poches, comme pour n'avoir aucun doute sur la réalité.

Les poches étaient bien vides, mais il sentit quelque chose de rond comme un écu sur sa poitrine, et le saisit brusquement.

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1

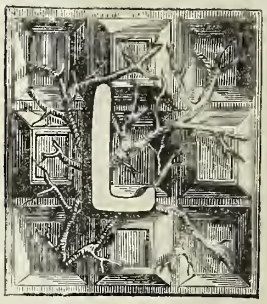
C'était le médaillon d'Antonia qu'il avait oublié.

—Je suis sauvé! cria-t-il; et il jeta le médaillon d'or comme enjeu sur le numéro 26.



XIX

LE MÉDAILLON.



Le croupier prit le médaillon d'or et l'examina :

— Monsieur, dit-il à Hoffmann, car au n° 113 on s'appelait encore monsieur; monsieur, allez vendre cela si vous voulez, et jouez-en l'argent; mais, je vous le répète, nous ne prenons que l'or ou l'argent monnayés.

Hoffmann saisit son médaillon, et, sans dire une syllabe, il quitta la salle de jeu.

Pendant le temps qu'il lui fallut pour descendre l'escalier, bien des pensées, bien des conseils, bien des pressentiments bourdonnaient autour de lui; mais il se fit sourd à toutes ces rumeurs vagues, et entra brusquement chez le changeur qui venait, un instant auparavant, de lui donner des louis pour ses thalers.

Le brave homme lisait, appuyé nonchalamment sur son large fauteuil de cuir, ses lunettes posées sur le bout de son nez, éclairé par une lampe basse aux rayons ternes, auxquels venait se joindre le fauve reflet des pièces d'or couchées dans leurs cuvettes de cuivre, et encadré dans un fin treillage de fil de fer, garni de petits rideaux de soie verte, et orné d'une petite porte à hauteur de la table, laquelle porte ne laissait passer que la main.

Jamais Hoffmann n'avait tant admiré l'or.

Il ouvrait des yeux émerveillés, comme s'il fût entré dans un rayon de soleil, et cependant il venait de voir au jeu plus d'or qu'il n'en voyait là; mais ce n'était pas le même or, philosophiquement parlant. Il y avait entre l'or bruyant, rapide, agité du 113, et l'or tranquille, grave, muet du changeur, la différence qu'il y a entre les bavards creux et sans esprit, et les penseurs pleins de méditation. On ne peut rien faire de bon avec l'or de la roulette ou des cartes, il n'appartient pas à celui qui le possède; mais celui qui le possède lui appartient. Venu d'une source corrompue, il doit aller à un but impur. Il a la vie en lui, mais la mauvaise vie, et il a hâte de s'en aller comme il est venu. Il ne conseille que le vice et ne fait le bien, quand il le fait, que malgré lui; il inspire des désirs quatre fois, vingt fois plus grands que ce qu'il vaut, et, une fois possédé, il semble qu'il diminue de valeur; bref, l'argent du jeu, selon qu'on le gagne ou qu'on l'envie, selon qu'on le perd ou qu'on le ramasse, a une valeur toujours fictive. Tantôt une poignée

d'or ne représente rien, tantôt une seule pièce renferme la vie d'un homme ; tandis que l'or commercial, l'or du changeur, l'or comme celui que venait chercher Hoffmann chez son compatriote, vaut réellement le prix qu'il porte sur sa face ; il ne sort de son nid de cuivre que contre une valeur égale et même supérieure à la sienne; il ne se prostitue pas en passant, comme une courtisane sans pudeur, sans préférence, sans amour, de la main de l'un à la main de l'autre ; il a l'estime de lui-même ; une fois sorti de chez le changeur, il peut se corrompre, il peut fréquenter la mauvaise société, ce qu'il faisait peut-être avant d'y venir, mais tant qu'il y est, il est respectable et doit être considéré. Il est l'image du besoin et non du caprice. On l'acquiert, on ne le gagne pas ; il n'est pas jeté brusquement comme de simples jetons par la main du croupier, il est méthodiquement compté pièce à pièce, lentement par le changeur, et avec tout le respect qui lui est dû. Il est silencieux et c'est là sa grande éloquence : aussi Hoffmann, dans l'imagination duquel une comparaison de ce genre ne mettait qu'une minute à passer, se mit-il à trembler que le changeur ne voulût jamais lui donner de l'or si réel contre son médaillon. Il se crut donc forcé, quoique ce fût une perte de temps, de prendre des périphrases et des circonlocutions pour en arriver à ce qu'il voulait, d'autant plus que ce n'était pas une affaire qu'il venait proposer, mais un service qu'il venait demander à ce changeur.

— Monsieur, lui dit-il, c'est moi qui, tout à l'heure, suis venu changer des thalers pour de or.

— Oui, monsieur, je vous reconnais, fit le changeur.

— Vous êtes Allemand, monsieur?

— Je suis d'Heidelberg.

— C'est là que j'ai fait mes études.

— Quelle charmante ville!

— En effet.

Pendant ce temps, le sang d'Hoffmann bouillait. Il lui semblait que chaque minute qu'il donnait à cette conversation banale était une année de sa vie qu'il perdait.

Il reprit donc en souriant :

— J'ai pensé qu'à titre de compatriote vous voudriez bien me rendre un service.

— Lequel? demanda le changeur, dont la figure se rembrunit à ce mot. Le changeur n'est pas plus prêteur que la fourmi.

— C'est de me prêter trois louis sur ce médaillon d'or.

En même temps, Hoffmann passait le médaillon au commerçant, qui, le mettant dans une balance, le pesa :

— N'aimeriez-vous pas mieux le vendre? demanda le changeur.

— Oh ! non, s'écria Hoffmann ; non, c'est déjà bien assez de l'engager : je vous prierai même, monsieur, si vous me rendez ce service, de vouloir bien me garder ce médaillon avec le plus grand soin, car j'y tiens plus qu'à ma vie, et je viendrai le reprendre dès demain : il faut une circonstance comme celle où je me trouve pour que je l'engage.

— Alors je vais vous prêter trois louis, monsieur.

Et le changeur, avec toute la gravité qu'il croyait devoir à une pareille action, prit trois louis et les aligna devant Hoffmann.

— Oh! merci, monsieur, mille fois merci! s'écria le poëte ; et, s'emparant des trois pièces d'or, il disparut.

Le changeur reprit silencieusement sa lecture, après avoir déposé le médaillon dans un coin de son tiroir.

Ce n'est pas à cet homme que fût venue l'idée d'aller risquer son or contre l'or du 113.

Le joueur est si près d'être sacrilége, qu'Hoffmann, en jetant sa première pièce d'or sur le numéro 26, car il ne voulait les risquer qu'une à une, qu'Hoffmann, disons-nous, prononça le nom d'Antonia.

Tant que la bille tourna Hoffmann n'eut pas d'émotions, quelque chose lui disait qu'il allait gagner.

Le 26 sortit.

Hoffmann, rayonnant, ramassa trente-six louis.

La première chose qu'il fit fut d'en mettre trois à part dans le gousset de sa montre pour être sûr de pouvoir reprendre le médaillon de sa fiancée, au nom de laquelle il devait évidemment ce premier gain. Il laissa trente-trois louis sur le même numéro, et le même numéro sortit. C'était donc trente-six fois trente-trois louis qu'il gagnait, c'est-à-dire onze cent quatre-vingt-huit louis, c'est-à-dire plus de vingt-cinq mille francs.

Alors Hoffmann, puisant à pleines mains dans le Pactole solide, et le prenant par poignées, joua au hasard, à travers un éblouissement sans fin. A chaque coup qu'il jouait, le monceau de son gain grossissait, semblable à une montagne sortant tout à coup de l'eau.

Il en avait dans ses poches, dans son habit, dans son gilet, dans son chapeau, dans ses mains,

Simon.

sur la table, partout enfin. L'or coulait devant lui de la main des croupiers comme le sang d'une large blessure. Il était devenu le Jupiter de toutes les Danaées présentes et le caissier de tous les joueurs malheureux.

Il perdit bien ainsi une vingtaine de mille francs.

Enfin, ramassant tout l'or qu'il avait devant lui, quand il crut en avoir assez, il s'enfuit, laissant, pleins d'admiration et d'envie tous ceux qui se trouvaient là, et courut dans la direction de la maison d'Arsène.

Il était une heure du matin; mais peu lui importait.

Venant avec une pareille somme, il lui semblait qu'il pouvait venir à toute heure de la nuit, et qu'il serait toujours le bien venu.

Il se faisait une joie de couvrir de tout cet or ce beau corps qui s'était dévoilé devant lui, et qui, resté de marbre devant son amour, s'animerait devant sa richesse, comme la statue de Prométhée quand il eut trouvé son âme véritable.

Il allait entrer chez Arsène, vider ses poches

Et elle plongea dans le monceau de métal ses mains pâles. — Page 90.

jusqu'à sa dernière pièce, et lui dire : Maintenant aimez-moi. Puis le lendemain il repartirait, pour échapper, si cela était possible, au souvenir de ce rêve fiévreux et intense.

Il frappa à la porte d'Arsène comme un maître qui rentre chez lui.

La porte s'ouvrit.

Hoffmann courut vers le perron de l'escalier.

— Qui est là ? cria la voix du portier.

Hoffmann ne répondit pas.

— Où allez-vous, citoyen ? répéta la même voix ; et une ombre vêtue, comme les ombres le sont la nuit, sortit de la loge et courut après Hoffmann.

En ce temps on aimait fort à savoir qui sortait et surtout qui entrait.

— Je vais chez mademoiselle Arsène, répondit Hoffmann en jetant au portier trois ou quatre louis pour lesquels une heure plus tôt il eût donné son âme.

Cette façon de s'exprimer plut à l'officieux.

— Mademoiselle Arsène n'est plus ici, monsieur, répondit-il, pensant avec raison qu'on devait substituer le mot monsieur au mot citoyen quand

on avait affaire à un homme qui avait la main si facile. Un homme qui demande peut dire : Citoyen; mais un homme qui reçoit ne peut dire que : Monsieur.

— Comment! s'écria Hoffmann, Arsène n'est plus ici?

— Non, monsieur.

— Vous voulez dire qu'elle n'est pas rentrée ce soir?

— Je veux dire qu'elle ne rentrera plus.

— Où est-elle, alors?

— Je n'en sais rien.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Hoffmann; et il prit sa tête dans ses deux mains comme pour contenir sa raison près de lui échapper. Tout ce qui lui arrivait depuis quelque temps était si étrange, qu'à chaque instant il disait : Allons, voilà le moment où je vais devenir fou!

— Vous ne savez donc pas la nouvelle? reprit le portier.

— Quelle nouvelle?

— M. Danton a été arrêté.

— Quand?

— Hier. C'est M. Rosbespierre qui a fait cela. Quel grand homme que le citoyen Robespierre!

— Eh bien!

— Eh bien! mademoiselle Arsène a été forcée de se sauver; car, comme maîtresse de Danton, elle aurait pu être compromise dans toute cette affaire.

— C'est juste. Mais comment s'est-elle sauvée?

— Comme on se sauve quand on a peur d'avoir le cou coupé, tout droit devant soi.

— Merci, mon ami, merci, fit Hoffmann, et il disparut après avoir encore laissé quelques pièces dans la main du portier.

Quand il fut dans la rue, Hoffmann se demanda ce qu'il allait devenir, et à quoi allait maintenant lui servir tout son or; car, comme on le pense bien, l'idée qu'il pourrait retrouver Arsène ne lui vint pas à l'esprit, pas plus que l'idée de rentrer chez lui et de prendre du repos.

Il se mit donc, lui aussi, à marcher tout droit devant lui, faisant résonner le pavé des rues mornes sous le talon de ses bottes et marchant tout éveillé dans son rêve douloureux.

La nuit était froide, les arbres étaient décharnés et tremblaient au vent de la nuit comme des malades en délire qui ont quitté leur lit et dont la fièvre agite les membres amaigris.

Le givre fouettait le visage des promeneurs nocturnes, et à peine si, de temps en temps, dans les maisons qui confondaient leur masse avec le ciel sombre, une fenêtre éclairée trouait l'ombre.

Cependant cet air froid lui faisait du bien. Son âme se dépensait peu à peu dans cette course rapide, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, son effervescence morale se volatilisait. Dans une chambre il eût étouffé; puis, à force d'aller en avant, il rencontrerait peut-être Arsène; qui sait? en se sauvant elle avait peut-être pris le même chemin que lui en sortant de chez elle.

Il longea ainsi le boulevard désert, traversa la rue Royale, comme si, au défaut de ses yeux qui ne regardaient pas, ses pieds eussent reconnu d'eux-mêmes le lieu où il était; il leva la tête, et il s'arrêta en s'apercevant qu'il marchait droit vers la place de la Révolution, vers cette place où il avait juré de ne jamais revenir.

Tout sombre qu'était le ciel, une silhouette plus sombre encore se détachait sur l'horizon noir comme de l'encre. C'était la silhouette de la hideuse machine, dont le vent de la nuit séchait la bouche humide de sang, et qui dormait en attendant sa file quotidienne.

C'était pendant le jour qu'Hoffmann ne voulait plus revoir cette place; c'était à cause du sang qui y coulait, qu'il ne voulait plus s'y trouver; mais, la nuit, ce n'était plus la même chose; il y avait pour le poëte, chez qui, malgré tout, l'instinct poétique veillait sans cesse, il y avait de l'intérêt à voir, à toucher du doigt, dans le silence et dans l'ombre, le sinistre échafaudage dont l'image sanglante devait, à l'heure qu'il était, se présenter à bien des esprits.

Quel plus beau contraste, en sortant de la salle bruyante du jeu, que cette place déserte, et dont l'échafaud était l'hôte éternel! après le spectacle de la mort, de l'abandon, de l'insensibilité!

Hoffmann marchait donc vers la guillotine comme attiré par une force magnétique.

Tout à coup, et presque savoir comment cela s'était fait, il se trouva face à face avec elle.

Le vent sifflait dans les planches.

Hoffmann croisa ses mains sur sa poitrine et regarda.

Que de choses durent naître dans l'esprit de cet homme, qui, les poches pleines d'or, et comptant sur une nuit de volupté, passait solitairement cette nuit en face d'un échafaud!

Il lui sembla, au milieu de ses pensées, qu'une plainte humaine se mêlait aux plaintes du vent.

Il pencha la tête en avant et prêta l'oreille.

La plainte se renouvela, venant non pas de loin, mais de bas.

Hoffmann regarda autour de lui, et ne vit personne.

Cependant un troisième gémissement arriva jusqu'à lui.

— On dirait une voix de femme, murmura-t-il, et l'on dirait que cette voix sort de dessous cet échafaud.

Alors se baissant, pour mieux voir, il commença à faire le tour de la guillotine. Comme il passait devant le terrible escalier, son pied heurta quelque chose; il étendit les mains et toucha un être accroupi sur les premières marches de cet escalier et tout vêtu de noir.

— Qui êtes-vous, demanda Hoffmann, vous qui dormez la nuit auprès d'un échafaud?

Et en même temps il s'agenouillait pour voir le visage de celle à qui il parlait.

Mais elle ne bougeait pas, et, les coudes appuyés sur les genoux, elle reposait sa tête sur ses mains.

Malgré le froid de la nuit, elle avait les épaules presque entièrement nues, et Hoffmann put voir une ligne noire qui cerclait son cou blanc.

Cette ligne, c'était un collier de velours.

— Arsène! cria-t-il.

— Eh bien! oui, Arsène! murmura d'une voix étrange la femme accroupie, en relevant la tête et regardant Hoffmann.

XX

UN HOTEL DE LA RUE SAINT-HONORÉ.

Hoffmann recula épouvanté; malgré la voix, malgré le visage, il doutait encore. Mais, en relevant la tête, Arsène laissa tomber ses mains sur ses genoux, et dégageant son col, ses mains laissèrent voir l'étrange agrafe de diamants qui réunissait les deux bouts du collier de velours, et qui étincelait dans la nuit.

— Arsène! Arsène! répéta Hoffmann.

Arsène se leva.

— Que faites-vous ici, à cette heure? demanda le jeune homme. Comment! vêtue de cette robe grise! Comment! les épaules nues!

— Il a été arrêté hier, dit Arsène, on est venu pour m'arrêter moi-même, je me suis sauvée comme j'étais, et cette nuit, à onze heures, trouvant ma chambre trop petite et mon lit trop froid, j'en suis sortie, et suis venue ici.

Ces paroles étaient dites avec un singulier accent, sans gestes, sans inflexions; elles sortaient d'une bouche pâlie qui s'ouvrait et se refermait comme par un ressort : on eût dit d'un automate qui parlait.

— Mais, s'écria Hoffmann, vous ne pouvez rester ici.

— Où irais-je? — Je ne veux rentrer d'où je sors que le plus tard possible; j'ai eu trop froid.

— Alors venez avec moi, s'écria Hoffmann.

— Avec vous! fit Arsène.

Et il sembla au jeune homme que de cet œil morne tombait sur lui, à la lueur des étoiles, un regard dédaigneux, pareil à celui dont il avait déjà été écrasé dans le charmant boudoir de la rue de Hanovre.

— Tenez, dit-il, voyez. — Page 92.

— Je suis riche, j'ai de l'or, s'écria Hoffmann.

L'œil de la danseuse jeta un éclair.

— Allons, dit-elle, mais où?

— *Où!*

En effet, *où* Hoffmann allait-il conduire cette femme de luxe et de sensualité, qui, une fois sortie des palais magiques et des jardins enchantés de l'Opéra, était habituée à fouler les tapis de Perse et à se rouler dans les cachemires de l'Inde.

Certes, ce n'était pas dans sa petite chambre d'étudiant qu'il pouvait la conduire; elle eût été là aussi à l'étroit et aussi froidement que dans cette demeure inconnue dont elle parlait tout à l'heure, et où elle paraissait craindre si fort de rentrer.

— Où, en effet? demanda Hoffmann, je ne connais point Paris.

— Je vais vous conduire, dit Arsène.

— Oh! oui, oui, s'écria Hoffmann.

— Suivez-moi, dit la jeune femme.

Et de cette même démarche roide et automatique qui n'avait rien de commun avec cette

souplesse ravissante qu'Hoffmann avait admirée dans la danseuse, elle se mit à marcher devant lui.

Il ne vint pas l'idée au jeune homme de lui offrir le bras; il la suivit.

Arsène prit la rue Royale, que l'on appelait à cette époque la rue de la Révolution, tourna à droite, dans la rue Saint-Honoré, que l'on appelait la rue Honoré tout court; et, s'arrêtant devant la façade d'un magnifique hôtel, elle frappa.

La porte s'ouvrit aussitôt.

Le concierge regarda avec étonnement Arsène.

— Parlez, dit-elle au jeune homme, ou ils ne me laisseront pas entrer, et je serai obligée de retourner m'asseoir au pied de la guillotine.

— Mon ami, dit vivement Hoffmann en passant entre la jeune femme et le concierge, comme je traversais les Champs-Élysées, j'ai entendu crier au secours; je suis accouru à temps pour empêcher madame d'être assassinée, mais trop tard pour l'empêcher d'être dépouillée. Donnez-moi vite votre meilleure chambre; faites-y allumer un grand feu, servir un bon souper. Voici un louis pour vous.

Et il jeta un louis d'or sur la table où était posée la lampe, dont tous les rayons semblèrent se concentrer sur la face étincelante de Louis XV.

Un louis était une grosse somme à cette époque, il représentait neuf cent vingt-cinq francs en assignats.

Le concierge ôta son bonnet crasseux et sonna. Un garçon accourut à cette sonnette du concierge.

— Vite! vite! une chambre! la plus belle de l'hôtel pour monsieur et madame.

— Pour monsieur et madame? reprit le garçon étonné, en portant alternativement son regard du costume plus que simple d'Hoffmann au costume plus que léger d'Arsène.

— Oui, dit Hoffmann, la meilleure, la plus belle; surtout qu'elle soit bien chauffée et bien éclairée : voici un louis pour vous.

Le garçon parut subir la même influence que le concierge, se courba devant le louis, et, montrant un grand escalier, à moitié éclairé seulement à cause de l'heure avancée de la nuit, mais sur les marches duquel, par un luxe bien extraordinaire à cette époque, était étendu un tapis.

— Montez, dit-il, et attendez à la porte du numéro 3.

Puis il disparut tout courant.

A la première marche de l'escalier Arsène s'arrêta.

Elle semblait, la légère sylphide, éprouver une difficulté invincible à lever le pied.

On eût dit que sa légère chaussure de satin avait des semelles de plomb.

Hoffmann lui offrit le bras.

Arsène appuya sa main sur le bras que lui présentait le jeune homme, et quoiqu'il ne sentît pas la pression du poignet de la danseuse, il sentit le froid qui se communiquait de ce corps au sien.

Puis avec un effort violent Arsène monta la première marche et successivement les autres; mais chaque degré lui arrachait un soupir.

— Oh! pauvre femme, murmura Hoffmann, comme vous avez dû souffrir!

— Oui, oui, répondit Arsène, beaucoup... J'ai beaucoup souffert.

Ils arrivèrent à la porte du numéro 3.

Mais, presque aussitôt qu'eux, arriva le garçon porteur d'un véritable brasier; il ouvrit la porte de la chambre, et en un instant la cheminée s'enflamma et les bougies s'allumèrent.

— Vous devez avoir faim? demanda Hoffmann.

— Je ne sais pas, répondit Arsène.

— Le meilleur souper que l'on pourra nous donner, garçon, dit Hoffmann.

— Monsieur, fit observer le garçon, on ne dit plus garçon, mais officieux. Après cela, monsieur paye si bien, qu'il peut dire comme il voudra.

Puis, enchanté de la facétie, il sortit en disant:

— Dans cinq minutes le souper!

La porte refermée derrière l'officieux, Hoffmann jeta avidement les yeux sur Arsène.

Elle était si pressée de se rapprocher du feu, qu'elle n'avait pas pris le temps de tirer un fauteuil près de la cheminée; elle s'était seulement accroupie au coin de l'âtre dans la même position où Hoffmann l'avait trouvée devant la guillotine, et, là, les coudes sur ses genoux, elle semblait occupée à maintenir de ses deux mains sa tête droite sur ses épaules.

— Arsène! Arsène! dit le jeune homme, je t'ai dit que j'étais riche, n'est-ce pas? Regarde et tu verras que je ne t'ai pas menti.

Hoffmann commença par retourner son chapeau au-dessus de la table; le chapeau était plein de louis et de doubles louis, et ils ruisselèrent du chapeau sur le marbre, avec ce bruit de l'or si remarquable et si facile à distinguer entre tous les bruits.

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth 1.

Puis, après le chapeau, il vida ses poches, et l'une après l'autre, ses poches dégorgèrent l'immense butin qu'il venait de faire au jeu.

Un monceau d'or mobile et resplendissant s'entassa sur la table.

A ce bruit, Arsène sembla se ranimer; elle tourna la tête, et la vue parut achever la résurrection commencée par l'ouïe.

Elle se leva, toujours roide et immobile; — mais sa lèvre pâle souriait, — mais ses yeux vitreux, s'éclaircissant, lançaient des rayons qui se croisaient avec ceux de l'or.

— Oh! dit-elle, — c'est à toi tout cela?

— Non, pas à moi, mais à toi, Arsène.

— A moi! fit la danseuse.

Et elle plongea dans le monceau de métal ses mains pâles.

Les bras de la jeune fille disparurent jusqu'au coude.

Alors, cette femme, dont l'or avait été la vie, sembla reprendre la vie au contact de l'or.

— A moi! disait-elle, à moi! et elle prononçait ces paroles avec un accent vibrant et métallique qui se mariait d'une incroyable façon avec le cliquetis des louis.

Deux garçons entrèrent portant une table toute servie, qu'ils faillirent laisser tomber en apercevant cet amas de richesses que pétrissaient les mains crispées de la jeune fille.

— C'est bien, dit Hoffmann, du vin de Champagne, et laissez-nous.

Les garçons apportèrent plusieurs bouteilles de vin de Champagne et se retirèrent.

Derrière eux, Hoffmann alla pousser la porte, qu'il ferma au verrou.

Puis, les yeux ardents de désirs, il revint vers Arsène, qu'il retrouva près de la table continuant de puiser la vie, non pas à cette fontaine de Jouvence, mais à cette source du Pactole.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

— C'est beau, l'or! dit-elle, il y avait longtemps que je n'en avais touché.

— Allons! viens souper, fit Hoffmann, et puis après, tout à ton aise, Danaé, tu te baigneras dans l'or si tu veux.

Et il l'entraîna vers la table.

— J'ai froid! dit-elle.

Hoffmann regarda autour de lui : les fenêtres et le lit étaient tendus en damas rouge : il arracha un rideau de la fenêtre et le donna à Arsène.

Arsène s'enveloppa dans le rideau, qui sembla se draper de lui-même comme les plis d'un manteau antique, et sous cette draperie rouge sa tête pâle redoubla de caractère.

Hoffmann avait presque peur.

Il se mit à table, se versa et but deux ou trois verres de vin de champagne coup sur coup. Alors il lui sembla qu'une légère coloration montait aux yeux d'Arsène.

Il lui versa à son tour, et à son tour elle but.

Puis il voulut la faire manger; mais elle refusa.

Et comme Hoffmann insistait :

— Je ne pourrais avaler, dit-elle.

— Buvons, alors.

Elle tendit son verre.

— Oui, buvons.

Hoffmann avait à la fois faim et soif; il but et mangea.

Il but surtout; il sentait qu'il avait besoin de hardiesse; non pas qu'Arsène, comme chez elle, parût disposée à lui résister, soit par la force, soit par le dédain, mais parce que quelque chose de glacé émanait du corps de la belle convive.

A mesure qu'il buvait, à ses yeux du moins, Arsène s'animait; seulement, quand à son tour Arsène vidait son verre, quelques gouttes rosées roulaient de la partie inférieure du collier de velours sur la poitrine de la danseuse. Hoffmann regardait sans comprendre; puis, sentant quelque chose de terrible et de mystérieux là-dessous, il combattit ses frissons intérieurs en multipliant les toasts qu'il portait aux beaux yeux, à la belle bouche, aux belles mains de la danseuse.

Elle lui faisait raison, buvant autant que lui, et paraissant s'animer, non pas du vin qu'elle buvait, mais du vin que buvait Hoffmann.

Tout à coup un tison roula du feu.

Hoffmann suivit des yeux la direction du brandon de flamme, qui ne s'arrêta qu'en rencontrant le pied nu d'Arsène.

Sans doute, pour se réchauffer, Arsène avait tiré ses bas et ôté ses souliers; son petit pied, blanc comme le marbre, était posé sur le marbre de l'âtre, blanc aussi comme le pied avec lequel il semblait ne faire qu'un.

Hoffmann jeta un cri.

— Arsène, Arsène! dit-il, prenez garde!

— A quoi? demanda la danseuse.

— Ce tison... ce tison qui touche votre pied...

Et, en effet, il couvrait à moitié le pied d'Arsène.

— Otez-le, dit-elle tranquillement.

Hoffmann se baissa, enleva le tison et s'aperçut avec effroi que ce n'était pas la braise qui avait

brûlé le pied de la jeune fille, — mais le pied de la jeune fille qui avait éteint la braise.

— Buvons! dit-il.

— Buvons! dit Arsène.

Et elle tendit son verre.

La seconde bouteille fut vidée.

Cependant Hoffmann sentait que l'ivresse du vin ne lui suffisait pas.

Il aperçut un piano.

— Bon!... s'écria-t-il.

Il avait compris la ressource que lui offrait l'ivresse de la musique.

Il s'élança vers le piano.

Puis sous ses doigts naquit tout naturellement l'air sur lequel Arsène dansait ce pas de trois dans l'opéra de *Pâris*, lorsqu'il l'avait vue pour la première fois.

Seulement il semblait à Hoffmann que les cordes du piano étaient d'acier. L'instrument à lui seul rendait un bruit pareil à celui de tout un orchestre.

— Ah! fit Hoffmann, à la bonne heure.

Il venait de trouver dans ce bruit l'enivrement qu'il cherchait; de son côté, Arsène se leva aux premiers accords.

Ces accords, comme un réseau de feu, avaient semblé envelopper toute sa personne.

Elle rejeta loin d'elle le rideau de damas rouge, et, chose étrange, comme un changement magique s'opère au théâtre sans que l'on sache par quel moyen, un changement s'était opéré en elle, et au lieu de sa robe grise, au lieu de ses épaules veuves d'ornements, elle reparut avec le costume de Flore, tout ruisselant de fleurs, tout vaporeux de gaze, tout frissonnant de volupté.

Hoffmann jeta un cri, puis, redoublant d'énergie, il sembla faire jaillir une vigueur infernale de cette poitrine du clavecin, toute résonnante sous ses fibres d'acier.

Alors le même mirage revint troubler l'esprit d'Hoffmann. Cette femme bondissante, qui s'était animée par degrés, opérait sur lui avec une attraction irrésistible. Elle avait pris pour théâtre tout l'espace qui séparait le piano de l'alcôve, et, sur le fond rouge du rideau, elle se détachait comme une apparition de l'enfer. Chaque fois qu'elle revenait du fond vers Hoffmann, Hoffmann se soulevait sur sa chaise; chaque fois qu'elle s'éloignait vers le fond, Hoffmann se sentait entraîné sur ses pas. Enfin, sans qu'Hoffmann comprît comment la chose se faisait, le mouvement changea sous ses doigts; ce ne fut plus l'air qu'il avait entendu qu'il joua, ce fut une valse : cette valse, c'était le *Désir*, de Beethoven; elle était venue, comme une expression de sa pensée, se placer sous ses doigts. De son côté, Arsène avait changé de mesure; elle tourna sur elle-même d'abord, puis, peu à peu, élargissant le rond qu'elle traçait, elle se rapprocha d'Hoffmann; Hoffmann, haletant, la sentait venir, la sentait se rapprocher, il comprenait qu'au dernier cercle elle allait le toucher, et qu'alors force lui serait de se lever à son tour et de prendre part à cette valse brûlante. C'était à la fois chez lui du désir et de l'effroi. Enfin Arsène, en passant, étendit la main, et du bout des doigts l'effleura. Hoffmann poussa un cri, bondit comme si l'étincelle électrique l'eût touché, s'élança sur la trace de la danseuse, la joignit, l'enlaça dans ses bras, continuant dans sa pensée l'air interrompu en réalité, pressant contre son cœur ce corps qui avait repris son élasticité, aspirant les regards de ses yeux, le souffle de sa bouche, dévorant de ses aspirations à lui ce cou, ces épaules, ces bras, tournant non plus dans un air respirable, mais dans une atmosphère de flamme qui, pénétrant jusqu'au fond de la poitrine des deux valseurs, finit par les jeter, haletants et dans l'évanouissement du délire, sur le lit qui les attendait.

Quand Hoffmann se réveilla le lendemain, un de ces jours blafards des hivers de Paris venait de se lever et pénétrait jusqu'au lit, par le rideau arraché de la fenêtre. Il regarda autour de lui, ignorant où il était, et sentit qu'une masse inerte pesait à son bras gauche. Il se pencha du côté où l'engourdissement gagnait son cœur, et reconnut, couchée près de lui, non plus la belle danseuse de l'Opéra, mais la pâle jeune fille de la place de la Révolution.

Alors il se rappela tout, tira de dessous ce corps roidi son bras glacé, et voyant que ce corps demeurait immobile, il saisit un candélabre, où brûlaient encore cinq bougies, et à la double lueur du jour et des bougies, il s'aperçut qu'Arsène était sans mouvement, pâle et les yeux fermés.

Sa première idée fut que la fatigue avait été plus forte que l'amour, que le désir, que la volonté, et que la jeune fille s'était évanouie. Il prit sa main, sa main était glacée; il chercha les battements de son cœur, son cœur ne battait plus.

Alors une idée horrible lui traversa l'esprit; il se pendit au cordon d'une sonnette, qui se rompit entre ses mains, puis s'élançant vers la porte, il l'ouvrit, et se précipita par les degrés en criant:

— A l'aide! au secours!

Un petit homme noir montait justement à la

même minute l'escalier que descendait Hoffmann. Il leva la tête, Hoffmann jeta un cri. Il venait de reconnaître le médecin de l'Opéra.

— Ah! c'est vous, mon cher monsieur, dit le docteur en reconnaissant Hoffmann à son tour; qu'y a-t-il donc et pourquoi tout ce bruit?

— Oh! venez, venez, dit Hoffmann ne prenant pas la peine d'expliquer au médecin ce qu'il attendait de lui et espérant que la vue d'Arsène inanimée ferait plus sur le docteur que toutes ses paroles. — Venez!

Et il l'entraîna dans la chambre.

Puis, le poussant vers le lit, tandis que de l'autre il saisissait le candélabre qu'il approcha du visage d'Arsène:

— Tenez, dit-il, voyez.

Mais, loin que le médecin parût effrayé:

— Ah! c'est bien à vous, jeune homme, dit-il, c'est bien à vous d'avoir racheté ce corps afin qu'il ne pourrît pas dans la fosse commune... Très-bien! jeune homme, très-bien!

— Ce corps... murmura Hoffmann, racheté... la fosse commune... que dites-vous donc là? mon Dieu!

— Je dis que notre pauvre Arsène, arrêtée hier à huit heures du matin, a été jugée hier à deux heures de l'après-midi, et a été exécutée hier à quatre heures du soir.

Hoffmann crut qu'il allait devenir fou; il saisit le docteur à la gorge.

— Exécutée hier à quatre heures! cria-t-il en étranglant lui-même; Arsène exécutée!

Et il éclata de rire, mais d'un rire si étrange, si strident, si en dehors de toutes les modulations du rire humain, que le docteur fixa sur lui des yeux presque effarés.

— En doutez-vous? demanda-t-il.

— Comment! s'écria Hoffmann, si j'en doute! Je le crois bien. J'ai soupé, j'ai valsé, j'ai couché cette nuit avec elle.

— Alors, c'est un cas étrange, et que je consignerai dans les annales de la médecine, dit le docteur, et vous signerez au procès-verbal, n'est-ce pas?

— Mais je ne puis signer, puisque je vous démens, puisque je dis que cela est impossible, puisque je dis que cela n'est pas.

— Ah! vous dites que cela n'est pas, reprit le docteur; vous dites cela à moi, le médecin des prisons; à moi qui ai fait tout ce que j'ai pu pour la sauver, et qui n'ai pu y parvenir; à moi, qui lui ai dit adieu au pied de la charrette. Vous dites que cela n'est pas! Attendez!

Alors le médecin étendit le bras, pressa le petit ressort en diamant qui servait d'agrafe au collier de velours, et tira le velours à lui.

Hoffmann poussa un cri terrible. Cessant d'être maintenue par le seul lien qui la rattachait aux épaules, la tête de la suppliciée roula du lit à terre et ne s'arrêta qu'au souher d'Hoffmann, comme le tison ne s'était arrêté qu'au pied d'Arsène.

Le jeune homme fit un bond en arrière, et se précipita par les escaliers en hurlant:

— Je suis fou!

XXI

UN HOTEL DE LA RUE SAINT-HONORÉ (SUITE).

L'exclamation d'Hoffmann n'avait rien d'exagéré : cette faible cloison qui, chez le poëte, exerçant outre mesure ses facultés cérébrales, cette faible cloison, disons-nous, qui, séparant l'imagination de la folie, semble parfois prête à se rompre, craquait dans sa tête avec le bruit d'une muraille qui se lézarde.

Mais, à cette époque, on ne courait pas longtemps dans les rues de Paris sans dire pourquoi l'on courait; les Parisiens étaient devenus très-curieux en l'an de grâce 1793; et, toutes les fois qu'un homme passait en courant, on arrêtait cet homme pour savoir après qui il courait ou qui courait après lui.

On arrêta donc Hoffmann en face de l'église de l'Assomption, dont on avait fait un corps de garde, et on le conduisit devant le chef du poste.

Là, Hoffmann comprit le danger réel qu'il courait : les uns le tenaient pour un aristocrate prenant sa course afin de gagner plus vite la frontière, les autres criaient : A l'agent de Pitt et Cobourg! Quelques-uns criaient : A la lanterne! ce qui n'était pas gai; d'autres criaient : Au tribunal révolutionnaire! ce qui était moins gai encore. On revenait quelquefois de la lanterne, témoin l'abbé Maury; du tribunal révolutionnaire, jamais.

Alors Hoffmann essaya d'expliquer ce qui lui était arrivé depuis la veille au soir. Il raconta le jeu, le gain. Comment, de l'or plein ses poches, il avait couru rue de Hanovre; comment la femme qu'il cherchait n'y était plus; comment, sous l'empire de la passion qui le brûlait, il avait couru les rues de Paris; comment, en passant sur la place de la Révolution, il avait trouvé cette femme assise au pied de la guillotine; comment elle l'avait conduit dans un hôtel de la rue Saint-Honoré, et comment là, après une nuit pendant laquelle tous les enivrements s'étaient succédé, il avait trouvé non-seulement, reposant entre ses bras une femme morte, mais encore une femme décapitée.

Tout cela était bien improbable; aussi le récit d'Hoffmann obtint-il peu de croyance : les plus fanatiques de vérité crièrent au mensonge, les plus modérés crièrent à la folie.

Sur ces entrefaites, un des assistants ouvrit cet avis lumineux :

— Vous avez passé, dites-vous, la nuit dans un hôtel de la rue Saint-Honoré?

— Oui.

— Vous y avez vidé vos poches pleines d'or sur une table?

— Oui.

— Vous y avez couché et soupé avec la femme dont la tête, roulant à vos pieds, vous a causé ce grand effroi dont vous étiez atteint quand nous vous avons arrêté?

— Oui.

— Eh bien! cherchons l'hôtel; on ne trouvera peut-être plus l'or, mais on trouvera la femme.

— Oui, cria tout le monde, cherchons, cherchons!

Hoffmann eût bien voulu ne pas chercher; mais force lui fut d'obéir à l'immense volonté résumée autour de lui par ce mot *cherchons*.

Il sortit donc de l'église, et continua de descendre la rue Saint-Honoré en cherchant.

La distance n'était pas longue de l'église de l'Assomption à la rue Royale. Et cependant Hoffmann eut beau chercher, négligemment d'abord, puis avec plus d'attention, puis enfin avec volonté de trouver, il ne trouva rien qui lui rappelât l'hôtel où il était entré la veille, où il avait passé la nuit, d'où il venait de sortir. Comme ces palais féeriques qui s'évanouissent quand le machiniste n'a plus besoin d'eux, l'hôtel de la rue

Saint-Honoré avait disparu après que la scène infernale que nous avons essayé de décrire avait été jouée.

Tout cela ne faisait pas l'affaire des badauds qui avaient accompagné Hoffmann et qui voulaient absolument une solution quelconque à leur dérangement; or cette solution ne pouvait être que la découverte du cadavre d'Arsène ou l'arrestation d'Hoffmann comme suspect.

Mais, comme on ne retrouvait pas le corps d'Arsène, il était fortement question d'arrêter Hoffmann, quand tout à coup celui-ci aperçut dans la rue le petit homme noir et l'appela à son secours, invoquant son témoigage sur la vérité du récit qu'il venait de faire.

La voix d'un médecin a toujours une grande autorité sur la foule. Celui-ci déclina sa profession, et on le laissa s'approcher d'Hoffmann.

— Ah! pauvre jeune homme, dit-il en lui prenant la main, sous prétexte de lui tâter le pouls, mais en réalité pour lui conseiller, par une pression particulière, de ne pas le démentir, pauvre jeune homme, il s'est donc échappé!

— Échappé d'où? échappé de quoi? s'écrièrent vingt voix toutes ensemble.

— Oui, échappé d'où? demanda Hoffmann, qui ne voulait pas accepter la voie de salut que lui offrait le docteur et qu'il regardait comme humiliante.

— Parbleu! dit le médecin, échappé de l'hospice.

— De l'hospice! s'écrièrent les mêmes voix, et quel hospice?

— De l'hospice des fous!

— Ah! docteur, docteur, s'écria Hoffmann, pas de plaisanterie.

— Le pauvre diable! s'écria le docteur sans paraître écouter Hoffmann, le pauvre diable aura perdu sur l'échafaud quelque femme qu'il aimait.

— Oh! oui, oui, dit Hoffmann, je l'aimais bien, mais pas comme Antonia cependant.

— Pauvre garçon! dirent plusieurs femmes qui se trouvaient là et qui commençaient à plaindre Hoffmann.

— Oui, depuis ce temps, continua le docteur, il est en proie à une hallucination terrible; il croit jouer... il croit gagner... Quand il a joué et qu'il a gagné, il croit pouvoir posséder celle qu'il aime; puis, avec son or, il court les rues; puis il rencontre une femme au pied de la guillotine; puis il l'emmène dans quelque magnifique palais, dans quelque splendide hôtellerie, où il passe la nuit à boire, à chanter, à faire de la musique avec elle; après quoi il la trouve morte. N'est-ce pas cela qu'il vous a raconté?

— Oui, oui, cria la foule, — mot pour mot.

— Eh bien! eh bien! dit Hoffmann, le regard étincelant, direz-vous que ce n'est pas vrai, vous, docteur? — vous qui avez ouvert l'agrafe de diamants qui fermait le collier de velours. Oh! j'aurais dû me douter de quelque chose, quand j'ai vu le vin de Champagne suinter sous le collier; quand j'ai vu le tison enflammé rouler sur son pied nu; — et son pied nu, son pied de morte, au lieu d'être brûlé par le tison; — l'éteindre.

— Vous voyez, vous voyez, dit le docteur avec des yeux pleins de pitié et avec une voix lamentable, — voilà sa folie qui lui reprend.

— Comment, ma folie! s'écria Hoffmann; comment, vous osez dire que ce n'est pas vrai! Vous osez dire que je n'ai pas passé la nuit avec Arsène qui a été guillotinée hier! Vous osez dire que son collier de velours n'était pas la seule chose qui maintînt sa tête sur ses épaules! Vous osez dire que, lorsque vous avez ouvert l'agrafe et enlevé le collier, la tête n'a pas roulé sur le tapis! — Allons donc, docteur, allons donc, vous savez bien que ce que je dis est vrai, vous.

— Mes amis, dit le docteur, vous êtes bien convaincus maintenant, n'est-ce pas?

— Oui, oui, crièrent les cent voix de la foule.

Ceux des assistants qui ne criaient pas remuaient mélancoliquement la tête en signe d'adhésion.

— Eh bien! alors, dit le docteur, faites avancer un fiacre, afin que je le reconduise.

— Où cela? cria Hoffmann; où voulez-vous me reconduire?

— Où? dit le docteur, à la maison des fous, dont vous vous êtes échappé, mon bon ami.

Puis, tout bas:

— Laissez-vous faire, morbleu! dit le docteur, ou je ne réponds pas de vous. Ces gens-là croiront que vous vous êtes moqué d'eux, et ils vous mettront en pièces.

Hoffmann poussa un soupir et laissa tomber ses bras.

— Tenez, vous voyez bien, dit le docteur, maintenant le voilà doux comme un agneau. La crise est passée... Là, mon ami, là..

Et le docteur parut calmer Hoffmann de la main, comme on calme un cheval emporté ou un chien rageur.

Pendant ce temps on avait arrêté un fiacre et on l'avait amené.

— Montez vite, dit le médecin à Hoffmann.

Hoffmann obéit; toutes ses forces s'étaient usées dans cette lutte.

— A Bicêtre! dit tout haut le docteur en montant derrière Hoffmann.

Puis, tout bas au jeune homme :

— Où voulez-vous qu'on vous descende? demanda-t-il.

— Au Palais-Égalité, articula péniblement Hoffmann.

— En route, cocher, cria le docteur.

Puis il salua la foule.

— Vive le docteur! cria la foule.

Il faut toujours que la foule, lorsqu'elle est sous l'empire d'une passion, crie vive quelqu'un ou meure quelqu'un.

Au Palais-Égalité le docteur fit arrêter le fiacre.

— Adieu, jeune homme, dit le docteur à Hoffmann, et, si vous m'en croyez, partez pour l'Allemagne le plus vite possible; il ne fait pas bon en France pour les hommes qui ont une imagination comme la vôtre.

Et il poussa hors du fiacre Hoffmann, qui, tout abasourdi encore de ce qui venait de lui arriver, s'en allait tout droit sous une charrette qui faisait chemin en sens inverse du fiacre, si un jeune homme qui passait ne se fût précipité et n'eût retenu Hoffmann dans ses bras au moment où, de son côté, le charretier faisait un effort pour arrêter ses chevaux.

Le fiacre continua son chemin.

Les deux jeunes gens, celui qui avait failli tomber et celui qui l'avait retenu, poussèrent ensemble un seul et même cri :

— Hoffmann!

— Werner!

Puis, voyant l'état d'atonie dans lequel se trouvait son ami, Werner l'entraîna dans le jardin du Palais-Royal.

Alors la pensée de tout ce qui s'était passé revint plus vive au souvenir d'Hoffmann, et il se rappela le médaillon d'Antonia mis en gage chez le changeur allemand.

Aussitôt il poussa un cri en songeant qu'il avait vidé toutes ses poches sur la table de marbre de l'hôtel. Mais en même temps il se souvint qu'il avait mis, pour le dégager, trois louis à part dans le gousset de sa montre.

Le gousset avait fidèlement gardé son dépôt; les trois louis y étaient toujours.

Hoffmann s'échappa des bras de Werner en lui criant : Attends-moi! et s'élança dans la direction de la boutique du changeur.

A chaque pas qu'il faisait, il lui semblait, sortant d'une vapeur épaisse, s'avancer à travers un nuage toujours s'éclaircissant, vers une atmosphère pure et resplendissante.

A la porte du changeur, il s'arrêta pour respirer; l'ancienne vision, la vision de la nuit avait presque disparu.

Il reprit haleine un instant et entra.

Le changeur était à sa place, les sébiles en cuivre étaient à leur place.

Au bruit que fit Hoffmann en entrant, le changeur leva la tête.

— Ah! ah! dit-il, c'est vous, mon jeune compatriote; ma foi, je vous l'avoue, je ne comptais pas vous revoir.

— Je présume que vous ne me dites pas cela parce que vous avez disposé du médaillon, s'écria Hoffmann.

— Non, je vous avais promis de vous le garder, et, m'en eût-on donné vingt-cinq louis, au lieu de trois, que vous me devez, le médaillon ne serait pas sorti de ma boutique.

— Voici les trois louis, dit timidement Hoffmann; mais je vous avoue que je n'ai rien à vous offrir pour les intérêts.

— Pour les intérêts d'une nuit, dit le changeur, allons donc, vous voulez rire; les intérêts de trois louis pour une nuit, et à un compatriote! jamais.

Et il lui rendit le médaillon.

— Merci, monsieur, dit Hoffmann, et, maintenant, continua-t-il avec un soupir, je vais chercher de l'argent pour retourner à Manheim.

— A Manheim, dit le changeur, tiens, vous êtes de Manheim?

— Non, monsieur, je ne suis pas de Manheim, mais j'habite Manheim : ma fiancée est à Manheim; elle m'attend, et je retourne à Manheim pour l'épouser.

— Ah! fit le changeur.

Puis, comme le jeune homme avait déjà la main sur le bouton de la porte :

— Connaissez-vous, dit le changeur, à Manheim, un ancien ami à moi, un vieux musicien?

— Nommé Gottlieb Murr? s'écria Hoffmann.

— Justement! Vous le connaissez?

— Si je le connais! je le crois bien, puisque c'est sa fille qui est ma fiancée.

— Antonia! s'écria à son tour le changeur.

— Oui, Antonia, répondit Hoffmann.

— Comment, jeune homme! c'était pour épouser Antonia que vous retourniez à Manheim?

— Sans doute.

— Restez à Paris, alors, car vous feriez un voyage inutile.

— Pourquoi cela?

— Parce que voilà une lettre de son père qui m'annonce qu'il y a huit jours, à trois heures de l'après-midi, Antonia est morte subitement en jouant de la harpe.

C'était juste le jour où Hoffmann était allé chez Arsène pour faire son portrait; c'était juste l'heure où il avait pressé de ses lèvres son épaule nue.

Hoffmann, pâle, tremblant, anéanti, ouvrit le médaillon pour porter l'image d'Antonia à ses lèvres, mais l'ivoire en était redevenu aussi blanc et aussi pur que s'il était vierge encore du pinceau de l'artiste.

Il ne restait rien d'Antonia à Hoffmann deux fois infidèle à son serment, pas même l'image de celle à qui il avait juré un amour éternel.

Deux heures après, Hoffmann, accompagné de Werner et du bon changeur, montait dans la voiture de Manheim, où il arriva juste pour accompagner au cimetière le corps de Gottlieb Murr, qui avait recommandé en mourant qu'on l'enterrât côte à côte de sa chère Antonia.

LA FEMME
CHEZ LES MORMONS,

RELATION ÉCRITE PAR L'ÉPOUSE D'UN MORMON, REVENUE RÉCEMMENT DE L'UTAH.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

PAR CHARLES ÉVERARD.

ILLUSTRATIONS PAR ED. COPPIN.

PRÉFACE.

C'est une vérité incontestable et rebattue, qu'une moitié du monde ne sait pas comment l'autre moitié vit. Si nous considérons les images toujours mobiles des passions humaines et les éléments discordants dont toutes les sectes nouvelles et fanatiques sont formées, il peut à peine paraître surprenant qu'un tableau fidèle d'événements actuels dépasse en étrangeté les conceptions les plus extravagantes du roman, ou que des crimes à peine concevables soient commis dans un pays lointain, aux limites extrêmes de la civilisation.

Connaissant, comme je les connais, les maux et les horreurs du système mormon, la dégradation qu'il impose aux femmes, et les vices qu'il développe dans tous les rangs de la société, le sentiment du devoir envers le monde m'a poussée à écrire ce livre. Beaucoup de gens jugeront invraisemblables les incidents romanesques racontés par moi.

A ceux-là, je me bornerai à répondre que ce récit de ma vie confirme une vérité qui pouvait se passer de ce surcroît de preuves, à savoir, que « la réalité est parfois plus étrange que la fiction. »

L'AUTEUR.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

LA FEMME CHEZ LES MORMONS.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Mes premières années s'écoulèrent dans cette belle et pittoresque région qui borde le lac Skeneateles, dans l'Etat de New-York. Mon enfance fut relativement heureuse, mais des circonstances que je ne pus maîtriser me mirent en contact avec des ennemis qui cherchèrent, par les rapports les plus calomnieux, à souiller ma réputation; entreprise dans laquelle ils réussirent. Indignée de la conduite de mes amis d'autrefois, je résolus d'abandonner ma demeure et de visiter quelques parents de ma mère, lesquels résidaient près d'Albany. Je ne les avais pas avertis de cette visite projetée, parce que je craignais d'instruire mes ennemis de ma direction; et je ne me sentais pas à l'abri de leur malice, malgré la grande distance qui pouvait nous séparer.

Je pris une voiture. Le seul passager que j'y trouvai fut un gentleman d'un âge moyen, avec de beaux traits et une apparence séduisante. La Bible et les opinions des Mormons étaient, à cette époque, le sujet commun des conversations; et, après quelques remarques générales sur l'état des routes, la pluie et le beau temps, il me demanda avec un regard perçant ce que je pensais des Mormons.

— Je pense qu'ils se trompent, répliquai-je.

— Pourquoi pensez-vous cela? demanda-t-il.

— Pour beaucoup de raisons, répondis-je.

— Vous plaît-il de les dire?

— Eh bien, en premier lieu, j'ai vu ce Joseph Smith, l'auteur de la Bible mormonienne; et je n'ai pu rien découvrir dans son extérieur qui me parût répondre au caractère divin qu'on lui prête.

— Cependant, si je suis bien informé, beaucoup de gens pensent autrement dans le canton où vous demeurez?

— Il est vrai que beaucoup de gens de ma connaissance ont embrassé le Mormonisme, mais chaque illusion, quelque absurde que nous la supposions, trouvera des personnes crédules.

— Il y avait, à Caldbrook, une famille portant le nom de Cheeny, n'est-ce pas?

— Oui. Les membres de la famille de M. Cheeny passaient pour être très-respectables. Ils appartenaient à l'Eglise presbytérienne; et les Pulsifers aussi, Pulsifer, l'Ange du Marais!

Et j'éclatai de rire.

— L'Ange du Marais! s'exclama mon compagnon de voyage; qu'est-ce que cela?

— Il y avait deux familles du nom de Pulsifer, toutes deux suivant le culte mormoniste. Un enfant mourut dans l'une d'elles, et les mormons publièrent qu'une certaine nuit un ange viendrait et emporterait le corps au ciel. Le temps fixé arrive, les parents du défunt sont assemblés, quand une figure vêtue de blanc, et avec de petites sonnettes attachées à ses vêtements, apparaît tout à coup. Quelques incrédules, cachés dans un buisson, lui donnent immédiatement la chasse. Le fantôme court vers un marais voisin, mais il est poursuivi, saisi, dépouillé de sa robe d'ange, et l'on reconnaît Pulsifer, l'oncle du défunt.

— Eh bien, dit le gentleman, tous les Mormons ne sont pas responsables des folies que quelques-uns de leurs partisans peuvent commettre.

— Non! répondis-je; ils ont assez des leurs.

— Avez-vous connu Elder Gould? demanda-t-il.

— Oui. Il avait l'habitude de prêcher à Spafford. Et la pauvre madame Maxson fut poussée à abandonner son mari, ses enfants, et à aller avec lui rejoindre les Mormons. Et Maria Ripley, une jeune femme, a suivi son exemple et a délaissé son vieux père infirme.

— Elles sont parfaitement justifiables, répondit le gentleman. Ecoutez la Bible : « Celui qui aime son père, ou sa mère, ou son mari, ou sa femme plus que moi, n'est pas digne de moi. »

— Vous êtes donc un Mormon? demandai-je.

— Je le suis, ou je ne le suis pas.

— Belle réponse! répliquai-je.

Et la conversation fut interrompue.

Je n'étais pas familiarisée, à cette époque, avec la doctrine de l'influence magnétique. Mais je sentis bientôt le pouvoir mystérieux exercé sur moi par mon compagnon de voyage. Sa présence était une fascination irrésistible. Ses yeux brillants étaient fixés sur les miens; son souffle faisait soulever ma poitrine; je me sentis enivrée, ensorcelée, et, en partie au moins, je perdis la conscience de mon être et le pouvoir de remuer.

Le conducteur arrêta la voiture pour changer les chevaux. Le temps était très-froid, et mon compagnon me proposa de descendre dans l'auberge pour nous y réchauffer. Je ne fis aucune objection; je me sentais incapable de résistance. On nous introduisit dans une chambre assez confortable. Mon compagnon me pria de m'asseoir et fit venir des rafraîchissements. J'obéis mécaniquement. Il devint communicatif. Il m'apprit qu'il se nommait Ward; qu'il était propriétaire, veuf, avec deux enfants; qu'il connaissait beaucoup de monde à Scott, mon lieu de naissance, et qu'il avait entendu souvent le nom de mon père cité comme celui d'un homme d'une grande réputation.

Je fis alors la remarque que la voiture s'arrêtait bien longtemps. Il me dit que l'état de la route en était la cause, et que, pour sa part, il préférerait ne pas aller plus loin ce jour-là.

— Je suppose que vous pouvez rester si cela vous plaît, dis-je.

— Pas sans vous, répondit-il en me regardant de nouveau avec ses yeux perçants.

Je sentis plus que jamais l'influence d'une attraction inexplicable qui m'attirait vers lui. En vain j'essayai de rompre le charme. Je me débattais comme le faible oiseau devant le serpent fascinateur.

Enfin, par un effort puissant de ma volonté, je réussis à relâcher les liens de ma captivité; et, me levant, j'allai vers la porte pour demander si la voiture était prête. Je rencontrai un garçon qui me dit :

— Mais, madame, la voiture est partie, et elle ne reviendra qu'après-demain.

M. Ward était derrière moi.

— C'est étrange, dit-il. Conçoit-on qu'un coquin de cocher vous laisse de cette façon?

L'idée me vint que M. Ward avait arrangé cela. Je me tournai pour l'accuser; mais la maîtresse de l'hôtel, à ce moment, vint s'informer auprès de moi de quoi je pouvais avoir besoin.

— Après tout, dit M. Ward, il est peut-être heureux que la voiture soit partie sans nous. Il fait trop froid pour voyager.

— Le temps est certainement froid, dit la maîtresse. Et nous serons heureux de vous garder jusqu'au retour de la voiture. Ferai-je allumer le feu pour madame dans un appartement séparé?

— Certainement, dis-je vivement.

Et la maîtresse sortit.

— Pour beaucoup de raisons, reprit Ward, je suis heureux de notre aventure. Les Mormons doivent se réunir précisément ici, ce soir même.

— Que m'importe! dis-je en l'interrompant.

— Cela peut, cela doit vous intéresser, répondit-il. Vous verrez et vous entendrez par vous-même.

— Comment! répondis-je, étonnée de l'audace de la proposition; j'irais dans une assemblée qui m'est tout à fait étrangère?

— Pourquoi pas? ces étrangers vous effrayent-ils?

— Non, balbutiai-je.

— Alors, pourquoi refuseriez-vous? Cela sera plus gai que de rester emprisonnée dans une chambre d'auberge.

— C'est vraisemblable...

— Donc, n'est-ce pas, vous viendrez avec moi?

M. Ward sortit, et je commençai d'examiner les livres déposés sur la table. Le premier que je pris était le livre des Mormons, et, pendant mon examen, M. Ward revint. Il me félicita de mon occupation, et ajouta que ma chambre serait bientôt prête. Il mentait : j'ai eu des raisons de croire depuis qu'il contremanda mes ordres. Quoi qu'il en soit, les heures s'écoulèrent, et la nuit me surprit dans le même petit salon. M. Ward, dans l'intervalle, n'avait épargné aucune peine pour gagner ma confiance. Il portait, disait-il, des lettres de recommandation pour quelques-uns des hommes les plus considérés du pays. Ces assertions, je l'ai su depuis, étaient fausses.

— La maîtresse de l'hôtel est bien longue à apprêter votre chambre, dit-il enfin. Elle n'attend pas, je pense, que vous allez rester toute la nuit dans cette pièce.

— Je vais m'en informer, dis-je.

— C'est inutile, répliqua-t-il; j'irai pour vous.

Et il disparut.

Il revint bientôt avec la nouvelle désagréable que toutes les chambres étaient occupées. C'était en contradiction avec ce que j'avais entendu auparavant; et ma surprise se peignit sur mon visage, quand M. Ward, pour éloigner mes soupçons, me dit que les parents du propriétaire, après avoir célébré un mariage, venaient justement d'arriver, et que la chambre qui m'était destinée était occupée par la fiancée.

— Mais, continua-t-il, vous serez satisfaite de savoir que j'ai trouvé votre malle. Le stupide cocher n'a pas compris vos ordres, et a pensé que vous étiez à la fin de votre voyage.

— Mais son salaire? demandai-je.

— S'il s'en est allé sans être payé, tant pis pour lui! Il était à moitié gris, je suppose.

— N'y a-t-il pas une autre auberge dans le village? dis-je.

— Non, que je sache. Mais, si vous le voulez, je puis vous introduire chez une dame respectable de ma connaissance, qui sera heureuse de vous recevoir.

J'acceptai. Pouvais-je faire autrement?

CHAPITRE II.

L'ASSEMBLÉE DES MORMONS.

Pendant que nous marchions à la lueur d'une lune pâle, le long des rues glissantes, M. Ward reprit :

— La dame chez qui je vais vous introduire est une Mormone, et l'assemblée dont je vous ai parlé doit se tenir chez elle.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt?

— A quoi bon? Vous êtes forcée de quitter l'hôtel : vous n'avez pas d'amis ici. Je ne pourrais pas vous faire connaître une personne plus hospitalière. Puis, excusez-moi, j'ai pensé que l'occasion était bonne pour vous initier à quelques-uns de nos principes.

Ce mot « nos! » Il était donc un Mormon; et j'étais au pouvoir de cette secte fanatique. Cependant il était trop tard pour reculer : ma sympathie appartenait à M. Ward; d'ailleurs, une curiosité inexplicable s'empara de mon esprit. J'avais entendu beaucoup parler des réunions des Mormons, des miracles et des apparitions surnaturelles qu'on leur prête, et j'avais l'occasion alors d'en juger par moi-même. Cette idée me plut; mais je ne voulus pas le montrer à mon compagnon. Comme nous continuions notre chemin, deux ou trois personnes joignirent M. Ward à diverses reprises, et échangèrent avec lui des signes rapides et des mots inarticulés.

La maison de madame Bradish était située à quelque distance de la route, au milieu d'une grande cour bornée au nord par un bois épais et profond. L'édifice était une vieille et vaste construction, élevée longtemps avant la Révolution, et servant, à cette époque, d'habitation aux seigneurs héréditaires du sol.

Madame Bradish nous reçut avec une hospitalité cordiale. C'était une femme de belle apparence, avec une physionomie très-intelligente. Elle me conduisit dans un appartement élégant, quoique de vieux style, où l'on me servit à souper. Elle s'assit auprès de moi, et voulut me servir elle-même. La conversation, très-intéressante, contint une longue exposition des principes des Mormons.

— Et vous restez cette nuit avec nous, n'est-ce pas? me dit-elle en terminant.

— J'hésite encore, madame Bradish, répondis-je; quelque chose me dit que je ferais mieux d'y renoncer.

— Ce quelque chose, c'est l'esprit du mal, mon enfant. Le tentateur cherche votre ruine.

Je pus à peine éviter de sourire.

— Ne souriez pas, reprit-elle avec solennité; ne jouez pas avec votre salut. Puis nous devons avoir un miracle cette nuit.

— Un miracle?

— Oui, une résurrection.

— Impossible! Vous plaisantez, madame.

— Je ne plaisante pas, dit-elle gravement. Lazare ne fut-il pas ressuscité? Pensez-vous que le bras du Seigneur soit diminué? Pourquoi les miracles qui ont accompagné la première révélation seraient-ils devenus impossibles? Nous sommes dans l'attente d'événements beaucoup plus grands que celui-là.

— Qu'est-ce qui peut être plus grand? demandai-je.

— La résurrection des vivants.

— Expliquez-vous.

— Par la résurrection des vivants, j'entends l'adoption de la foi des Mormons. Vous me comprenez?

Je n'en étais pas bien sûre; mais, quand elle m'eut invitée de nouveau à la réunion, je consentis. Alors elle se retira pour faire quelques préparatifs, en m'informant qu'elle viendrait me chercher à minuit, heure de l'assemblée.

Laissée seule avec mes pensées, je fus fortement impressionnée par la singularité, pour ne pas dire le danger, de ma situation, et je regrettai plus d'une fois mon départ précipité de chez moi. Mais ce n'a jamais été mon habitude de me complaire dans des réflexions désagréables; si bien que je cherchai autour de moi quelque livre amusant. Je trouvai un volume de Swedenborg. Plongée dans les songes qu'il évoque, je ne pris pas garde à la fuite du temps, jusqu'à ce que l'horloge sonna onze heures. Une heure manquait encore au temps désigné pour la réunion. Je me sentis quelque peu assoupie, et je me levai pour examiner ma chambre. Elle contenait un lit garni de rideaux d'une blancheur de neige, une table massive d'ancien style avec des pieds et des jambes sculptés figurant ceux d'un ours, une toilette du même modèle, deux ou trois chaises, une commode et un petit miroir. Il y avait aussi une large cheminée où flambait un feu petillant. A côté se trouvait une fenêtre tendue d'épais rideaux; à l'autre extrémité de l'appartement, et juste en face de la fenêtre, s'ouvrait une porte; elle était fermée, mais la clef était sous mes yeux. C'était peut-être une violation de l'hospitalité, mais ma curiosité vainquit ma discrétion. J'appliquai la clef à la serrure : le pêne remua et la porte s'ouvrit. Je vis une longue salle avec des portes de chaque côté. Je m'avançai vers l'une d'elles : j'aperçus de la lumière à travers les crevasses, et j'entendis un murmure confus de voix. L'une, plus bruyante que les autres, et que je reconnus être celle de M. Ward, s'écria : « C'est merveilleux! » — « C'est miraculeux! » dit une autre. « Dieu soit loué! »

L'horloge sonna minuit : il y eut un mouvement dans la chambre, et je me retirai dans mon appartement en fermant derrière moi la porte à la clef.

Quinze minutes s'écoulèrent avant l'arrivée de madame

Bradish. Son visage avait une expression solennelle inusitée. Elle me prit par la main et me dit d'une voix basse qui tremblait légèrement :

— La puissance du Très-Haut éclatera cette nuit; mais n'en soyez point alarmée.

Je répondis que je ne craignais rien, et nous descendîmes ensemble. La pièce où les Mormons étaient assemblés était une salle grande et oblongue; l'ameublement consistait en quelques bancs grossiers; une table ressemblant à un gros pupitre, sur laquelle une chandelle jetait une lueur faible, se trouvait en face de nous, à l'autre extrémité. Il était impossible de se former une idée du nombre précis des personnes réunies, à cause de l'obscurité. Je pouvais apercevoir seulement un mélange d'hommes et de femmes, parmi lesquels beaucoup étaient fantastiquement déguisés. Quelques-uns étaient assis, d'autres debout; le grand prêtre n'était pas encore arrivé.

Je dis à madame Bradish :

— Qui est-ce qui préside la réunion cette nuit?

— Frère Smith, répondit-elle. Le monde n'a pas vu un aussi grand homme depuis l'avénement de Jésus-Christ. Je suis prête à m'écrier avec Siméon le Vieux : « Maintenant, Seigneur! laisse ton serviteur partir en paix, car mes yeux ont vu ton salut! »

—Est-il possible, pensai-je, qu'une femme, douée d'un visage si intelligent, puisse être la dupe d'un tel intrigant!

Je me souvins de Smith comme d'un ignorant dont la présence ne fut jamais toiérée dans la bonne société.

Madame Bradish troubla ma rêverie en m'avertissant que frère Smith venait d'arriver. Il y eut un murmure de satisfaction dans l'assemblée. Je levai les yeux : je vis, à l'extrémité de la pièce, à côté de M. Ward, un homme élégant, d'une taille élevée, avec des yeux noirs et perçants, et des traits qui, sans être beaux, étaient imposants; ses manières aussi s'étaient tout à fait améliorées. Bien qu'il fût le point de mire de tous les yeux, il ne paraissait ni timide ni réservé, et il n'y avait rien non plus d'effronté dans sa contenance. Combien il était différent du Joseph Smith d'autrefois, si paresseux, si impudent! Je murmurai à madame Bradish :

— D'où vient ce monsieur Smith?

— Il a été dans l'Ouest, répondit-elle, en compagnie d'une troupe de saints qui se sont établis dans la Terre promise, dans le Chanaan, de l'autre côté du Jourdain.

Je fis tous mes efforts pour ne pas rire. Smith, alors, commença de parler, et un profond silence s'établit. Son discours traitait de la nature des miracles, de la promesse faite par le Christ à ses disciples qu'ils jouiraient d'un pouvoir sans bornes jusqu'à la fin du monde.

Le sermon fut très-court, afin d'employer plus de temps à l'accomplissement des miracles. Smith, ayant terminé, s'agenouilla : toute la compagnie suivit son exemple et demeura quelque temps en prières. Enfin il se leva, les autres restant toujours agenouillés. Après un moment de silence, il prononça ces paroles solennelles : « C'est ma parole, dit le Seigneur, que vous serez délivrés de la mort qui appartient au démon, et aussi de la douleur et des angoisses. C'est pourquoi, je vous le commande, au nom de l'Esprit, ressuscitez vos morts! »

Le profond silence qui suivit ces paroles fut très-imposant. La porte s'ouvrit lentement, et deux hommes entrèrent portant un cadavre : c'était le corps d'une jeune et belle femme enveloppée d'un linceul et regardant, oh! avec quel regard de spectre! les ombres de la salle à peine combattues par des lueurs pâles. Les membres étaient roides, les yeux et la bouche étaient à demi ouverts, et la mort rendait le visage terrible. Les porteurs étendirent le corps sur la table. Smith se tourna vers eux avec une expression sur son visage que je ne pus qu'entrevoir. Ward se tenait près de lui, et je le surpris plus d'une fois me regardant.

— A qui est cette enfant? dit Smith.

— A moi, répondit gravement un homme.

— Est-elle morte tout à coup?

— Oui.

— Quand?

— Cette après-midi.

— Crois-tu?

— Je crois.

— Cette enfant croyait-elle?

— Cette enfant croyait.

— Bien. Ton enfant ressuscitera.

Un faible cri partit d'un groupe; et une femme, la mère de la morte, se dégagea de la foule et alla se précipiter aux pieds de Smith.

— Rendez-moi mon enfant! cria-t-elle. Elle était trop jeune, trop bonne, trop belle pour mourir. Rendez-la-moi, et je vous adorerai à jamais.

— Femme! je l'ai promis, répliqua-t-il.

Puis, se tournant vers l'assemblée, il ajouta :

— Que quelques personnes veillent sur cette femme, il ne doit pas lui être permis d'intervenir.

Madame Bradish s'avança, et, relevant la femme, la conduisit vers un siége.

— Que les croyants se lèvent, reprit Smith, et chantent le chant de l'*Alleluia!*

Un moment après, le chant commença, sourd d'abord, puis tumultueux et puissant à mesure que les passions de l'assemblée augmentaient elles-mêmes.

L'intérêt intense de la situation, cependant, ne permit pas de continuer longtemps. Chaque voix s'éteignit successivement jusqu'à ce que le plus profond silence régnât dans l'assemblée. Pendant ce temps, Smith se tenait à côté du cadavre. Il palpa et frappa la tête, souffla dans la bouche, et frotta les membres glacés, en disant, d'une voix basse : « Revis, jeune femme! que la vue revienne à tes yeux, et la force à tes membres! que la vie, la force et le souffle reviennent à ce corps épuisé! »

Alors il y eut un léger mouvement des muscles, les yeux s'ouvrirent et se fermèrent, les bras se balancèrent, et, enfin, le corps se leva. L'effet fut électrique. La mère tomba dans un violent accès; quelques femmes poussèrent des cris, d'autres sanglotèrent, madame Bradish trembla violemment; et que dirai-je de moi-même? je me tenais haletante, stupéfiée, presque incapable de remuer; mon intelligence était anéantie devant un pareil mystère. Une voix murmura à mon oreille : « Croyez-vous maintenant? »

Je me tournai. M. Ward était près de moi.

— Je suis étonnée, sinon convaincue, répondis-je.

— Vous avez vu la morte ressuscitée. Regardez, elle parle et marche.

Je regardai; il disait vrai. Elle était descendue de la table, et, vêtue de son linceul, elle fit le tour de la salle, en s'appuyant sur le bras de Smith. Oh! quel langage pourrait exprimer mes sentiments lorsqu'elle s'approcha de moi! Le respect, la terreur, accompagnaient celle qui avait sondé le mystère de la mort et qui avait été arrachée à la main du roi des Terreurs; qui avait connu par une redoutable expérience le terrible combat avec le dernier grand ennemi des hommes : cependant il n'y avait rien alors en elle appartenant à la mort. La vie et la santé respiraient sur son visage; ses yeux étincelaient, et ses formes rondes et voluptueuses contrastaient étrangement avec son vêtement lugubre. Elle se retira, accompagnée d'une sœur, pour changer de toilette, pendant que Smith reprit de nouveau sa place à l'extrémité de la table.

— Si quelque croyant est boiteux, sourd, aveugle, ou paralytique, qu'il ait foi, et qu'il s'avance pour être guéri. Le pouvoir exercé sur la terre par Jésus de Nazareth m'a été délégué, dit-il d'une voix forte.

Un moment après, un vieillard s'avança péniblement; il était boiteux et souffrait d'un rhumatisme.

— Crois-tu? dit Smith.

— Seigneur, je crois! et il posa gravement la main sur sa poitrine.

— Depuis quand êtes-vous boiteux?

— Depuis bien longtemps, hélas!

— Aie foi en Dieu, et tu seras guéri! — Et il s'inclina pour frotter et manipuler la partie malade.

Puis-je en croire mes yeux? au bout de quelques minutes, le malade marcha autour de la salle sans béquille ni bâton. Un sourd s'avança ensuite. Les mêmes questions lui furent adressées, et il y fut répondu de la même manière. Smith

souffla sur lui, fit quelques passes, mit les doigts dans les oreilles du patient, et lui parla à voix basse. Il entendit parfaitement : sa surdité avait disparu. De la même manière, une femme presque aveugle fut guérie ; et d'autres croyants, qui étaient ou se croyaient malades, recouvrèrent la santé. A cette époque, j'étais ignorante de l'influence magnétique, et les étranges phénomènes que je venais de voir ne m'en paraissaient que plus inexplicables[1]. Je regardai comme impossible de concilier ce que j'avais vu avec aucune loi naturelle connue; mon esprit était en proie à une cruelle perplexité.

— Frère Babcock, reprit Smith, prenez cette chaise. Vous n'avez rien à craindre, vous êtes mon ami. Mais je désire manifester devant tous le pouvoir que le Tout-Puissant m'a accordé, et montrer comment, quand il me plaît, je puis agir avec mes ennemis.

Babcock s'avança timidement ; il craignait de refuser, et il hésitait à obéir. Smith s'assit en face de lui, le regarda fixement, et passa ses mains le long du corps et des extrémités du sujet. Quand les yeux de celui-ci se fermèrent, ses membres devinrent paralysés sans qu'il parût éprouver aucune sensation ou faire aucun mouvement.

— Vous voyez maintenant, dit Smith en montrant Babcock, vous voyez la puissance que Dieu m'a donnée; vous ne pouvez douter que par un signe, que par un regard, je puis réduire mes ennemis en un morceau d'argile ; que je puis les priver de leurs sens et les contraindre à exécuter tous mes ordres.

— Mais nous sommes amis! s'écrièrent plusieurs Mormons, évidemment effrayés qu'il ne voulût les rendre victimes de sa puissance.

— Certainement, répondit-il, je guéris mes amis; mais je frappe mes ennemis comme Paul frappa Elymas le sorcier.

Alors Smith, par le seul mouvement des mains, rendit Babcock à la santé.

Pendant la dernière demi-heure, il m'avait semblé plusieurs fois que quelque chose d'inusité se passait en dehors. Tout à coup un bruit éclata dans la maison, puissant comme le grondement du tonnerre ou la décharge de l'artillerie; les fenêtres furent ébranlées, la porte s'ouvrit violemment, et une bande d'hommes à moitié ivres et d'enfants se précipita dans la salle. Une seule voix amie, qui était celle de M. Ward, s'écria : « Retirez-vous! vous êtes menacés! » J'entendis les portes s'ouvrir et se refermer, les cris des femmes et les vociférations des hommes.

La lumière était éteinte, et tout se passait dans la plus profonde obscurité. Je sentis un bras fort étreindre ma taille, et moi-même entraînée le long d'un passage dans un autre appartement. Alors une voix murmura : « Ne craignez rien; vous êtes en sûreté. » C'était celle de madame Bradish.

— Qu'est-ce que cela signifie? demandai-je.

— Nous avons été obligés pendant longtemps de tenir nos assemblées à une heure avancée de la nuit, et de garder le plus grand secret possible, à cause de la populace qui cherche toutes les occasions de faire du scandale. Mais les saints doivent être satisfaits d'endurer la persécution. Ç'a été leur lot dans tous les temps.

— Chère madame, répliquai-je, vous voyez les choses sous un jour très-favorable.

— Troubles, épreuves et tribulations dans ce monde, ou jusqu'à ce que nous atteignions la Terre promise, reprit-elle; paix et bonheur dans le ciel!

— Mais pourquoi M. Smith n'exerce-t-il pas sa merveilleuse puissance contre ses ennemis?

— Oh! il est trop miséricordieux pour cela! Mais écoutez! les scélérats reviennent plus nombreux.

Nous pûmes parfaitement entendre le trépignement des pieds, un mélange confus de voix jetant des imprécations; puis une volée de pierres brisa les carreaux et ébranla les portes.

— Ils sont maintenant dans la maison, dit madame Bradish; mais, si nous restons parfaitement tranquilles, j'ai peine à croire qu'ils puissent nous découvrir.

[1] Joseph Smith était un magnétiseur très-habile, et son talent contribua à lui amener des disciples.

Je frémis de tout mon corps.

— Est-il possible, dis-je, qu'ils nous cherchent?

— Pas nous, répondit-elle. Quand la populace s'est ruée dans la maison, les frères ont fui; elle les a poursuivis; et, ne trouvant pas probablement ceux qu'elle voulait outrager, elle revient pour faire de nouvelles recherches.

— Est-ce qu'il y en a de cachés dans la maison?

— Je le suppose, repondit-elle. Dieu les protége!

— Amen! m'écriai-je de tout mon cœur; car le tumulte devenait de plus en plus effrayant.

— Ils brisent vos meubles... écoutez!

— Oui, j'entends...

Les cris perçants d'une femme s'élevèrent et couvrirent les autres voix.

— Grâce! grâce! je ne sais pas où il se cache!

— C'est faux! c'est faux! vous nous le direz! nous arracherons plutôt jusqu'au dernier de vos cheveux. Où est Joseph Smith?...

— Ne me tuez pas! ne me tuez pas!

Il y eut un éclat de rire sauvage, et les cris devinrent plus aigus...

— Je ne peux pas, je ne veux pas supporter cela! s'écria madame Bradish. Demeurez ici pendant que je cours pour la protéger.

— Si vous sortez, je vous accompagne!

— Eh bien! prenez ceci, alors.

Elle mit dans ma main un pistolet chargé, et murmura :

— Gardez le plus grand silence.

Je pris son bras, et nous nous glissâmes jusqu'à la chambre d'où le bruit semblait partir.

Nous nous arrêtâmes un instant près de la porte. Un feu brillant était allumé à l'intérieur, car les pillards avaient brisé les chaises et d'autres meubles et les faisaient brûler. La malheureuse victime était entourée de ses persécuteurs, et je reconnus en elle la femme ressuscitée. Ils la menaçaient, ils la brutalisaient... Les yeux de madame Bradish se dilatèrent et brillèrent dans l'ombre, l'indignation la jeta hors d'elle-même, et elle s'écria comme une pythonisse : « Arrêtez! »

Tous les yeux se tournèrent vers elle.

— Osez-vous, reprit-elle, pénétrer chez moi, à cette heure, et vous conduire d'une façon aussi barbare? Sortez tous!

— Nous cherchons Joseph Smith! où est-il?... s'écrièrent-ils.

— Je l'ignore, et je ne vous le dirais pas si je le savais

— Vous le savez, et vous nous le direz! dit quelqu'un qui paraissait être le chef.

— Mettez-la devant le feu jusqu'à ce qu'elle brûle, dit un autre.

— Oui! oui! brûlons-la! crièrent-ils. Une femme honnête qui cache ce vagabond-là!

— Le premier qui s'approche de moi est un homme mort! dit madame Bradish.

— En avant, garçons, nous ne sommes pas effrayés des jupons!

Ils se précipitèrent sur elle. Deux pistolets firent feu au même instant. Deux des lâches chancelèrent et tombèrent en gémissant; deux autres reçurent les armes mêmes, lancées énergiquement; les autres reculèrent, car madame Bradish, calme, cependant terrible, brandissait un couteau long et reluisant.

— Avancez! cria-t-elle avec la voix d'une lionne, avancez! Oh! il y aura deux ou trois lâches de plus qui rouleront par terre. Brigands! meurtriers! vous n'êtes pas préparés à combattre! lâches! misérables! je vous hais et je vous méprise! sortez vite, chiens! et dites à vos acolytes que vous avez été vaincus par une femme.

La pauvre fille, aussitôt qu'elle aperçut madame Bradish, se rua sur elle, et s'agenouilla en se cramponnant à ses vêtements et en pleurant comme une enfant.

— Ne pleurez pas ainsi, pauvre enfant! dit la première tendrement. Ils ne vous tortureront plus. Oh! ils peuvent jouer avec les cris et l'agonie d'un être inoffensif, lâches et assassins nocturnes qu'ils sont!

Un des plus résolus s'avança vers elle, et reçut une blessure à l'épaule. La bande parut en avoir assez, et battit en retraite en emportant les blessés.

— Nous sommes sauvées, dit madame Bradish. Vous ont-ils grièvement blessée, chère Hélène?

— En vérité, je l'ignore, j'étais si effrayée...

— Remettez-vous, chère amie, et vous aussi, mademoiselle B***, dit madame Bradish en se tournant vers moi. Nous avons toutes besoin de repos, ajouta-t-elle.

Et, allumant une lampe, elle m'accompagna jusqu'à ma chambre; Hélène devait demeurer avec elle; toutes deux me souhaitèrent affectueusement une bonne nuit. Le jour était proche; mais, accablée de fatigue, je me jetai sur mon lit, et tombai bientôt dans un profond sommeil.

CHAPITRE III.

PERSÉCUTIONS CONTRE LES MORMONS.

La matinée était déjà très-avancée, quand un léger coup frappé à la porte me réveilla. Je me levai immédiatement, je terminai en hâte ma toilette et j'allai ouvrir. Madame Bradish me tendit la main en souriant, et me dit :

— Votre santé, chère amie?

— Excellente.

Elle m'apprit alors que M. Ward s'était informé de moi, et serait heureux de me voir à déjeuner. Est-il besoin d'ajouter que je fus satisfaite de l'attention et que je mis un certain soin à faire ma toilette?

Nous trouvâmes M. Ward avec Hélène.

— Je suis très-chagrin, dit le premier en m'apercevant, que vous ayez été exposée à la furie de la populace. Quand les misérables nous poursuivirent, je ne pouvais imaginer qu'ils reviendraient à la maison.

— Pour ma part, dit joyeusement madame Bradish, je crois que cet événement aura un effet salutaire sur mademoiselle B***; elle a vu la bassesse et la violence de nos ennemis.

— Madame Bradish est brave comme une lionne, dis-je.

— Je le sais, répondit M. Ward.

— Quelqu'un de vos compagnons a-t-il été violenté cette nuit? lui demandai-je.

— Personne mortellement. Mais Anna Donnelly a été renversée; ils lui ont lié le cou et les pieds, et l'ont roulée dans la neige.

— Les misérables! s'écria madame Bradish; si j'avais été là!

— Là et ailleurs, dit M. Ward, car ils ont enterré Betty Basset dans la neige; car ils ont creusé un trou dans la glace et ils y ont plongé notre frère Bradney à diverses reprises.

— A-t-on jamais vu de pareilles indignités? s'écria madame Bradish; et nous n'avons d'autre tort cependant que de différer d'opinion avec nos persécuteurs.

— Ils cherchaient partout ici M. Smith, fis-je observer, et s'ils avaient pu le saisir ils se seraient contentés certainement de cette seule proie.

— Sans doute, dit M. Ward; mais il est hors de leur atteinte.

— Le croyez-vous?

— J'en suis sûr. Christ fut tourmenté par le démon, mais sans être vaincu par lui. J'ai vu Joseph Smith au milieu de périls qui auraient fait frissonner le plus courageux des hommes, et il s'en est toujours tiré sain et sauf.

— Beaucoup de Mormons s'en vont vers l'Ouest, ajouta-t-il, et d'autres se préparent à les suivre. Le plan est excellent, et ne peut manquer de rallier toute la communauté.

— J'y ai beaucoup songé moi-même, dit madame Bradish, et j'en suis venue à la conclusion de suivre mes frères; et comme je n'ai ni enfant ni attachement dans le monde, je veux abandonner mes propriétés à notre Eglise: par là, j'aiderai à fonder la prospérité temporelle de Sion.

— Très-bien, dit M. Ward.

— Votre père viendra avec nous, Hélène? dit madame Bradish.

— Je le suppose, répondit Hélène d'un air pensif.

— Mais, mon amour, pourquoi êtes-vous si triste ce matin? dit madame Bradish; vous avez à peine dit un mot jusqu'à présent, et nous pouvons tous certifier que vous n'avez pris aucune nourriture.

Hélène sourit tristement, et, après quelque temps, se leva de table et dit qu'elle se sentait très-mal.

— Ce sont les effets de votre récente frayeur, dit madame Bradish. Allez dans ma chambre et reposez-vous.

Hélène nous quitta.

— Pauvre fille! je la plains, dit madame Bradish.

— Et je l'envie presque, répondis-je.

— Pourquoi? demanda madame Bradish avec un regard d'étonnement.

— Comment pouvez-vous le demander, après ce que nous avons vu cette nuit! Combien je brûlais de lui demander quelles sont les sensations d'une mourante! quelles notions elle a rapportées de l'inconnu redoutable, et si elle ne regrette pas sa résurrection sur la terre. Mais j'ai craint de la tourmenter et je n'ai pas le courage de lui adresser une question.

Une expression particulière, que je ne pus démêler, passa rapidement sur le visage de M. Ward.

— Vous avez eu raison, me dit madame Bradish; elle a plus de chagrin que nous.

— Elle paraît jeune.

— Oui, et la jeunesse est favorable à l'amour. Ses afflictions viennent de cette source...

— Comment cela?

— Hélène fut fiancée à Henry Manners, il y a un an environ. Le jeune homme paraissait aimable, et il y avait toutes raisons de croire que le mariage serait heureux, lorsque Hélène, avec toute sa famille, embrassa la foi des Mormons. Cela irrita Henry. Il chercha une entrevue avec elle pour constater le fait, et alors, sévèrement et immédiatement, révoqua sa promesse, lui dit énergiquement qu'elle appartenait désormais à une troupe de coquins et qu'elle ne le reverrait plus.

— Pauvre fille!

— Mais il s'adoucit ensuite; il obtint une autre entrevue et chercha par des menaces, par des supplications, et même par des larmes, à obtenir son pardon; mais elle resta inflexible...

— C'est étrange, interrompis-je.

— Depuis ce temps, le jeune homme à son tour l'a traitée avec une négligence étudiée. Un effort a été tenté pour le décider à se joindre à nous; mais il a reçu brutalement le frère qui a fait cette démarche et a fini par le chasser honteusement, en accusant Joseph Smith de toutes sortes de fraudes.

— Est-ce qu'Hélène ne pouvait pas devenir sa femme en retenant sa croyance? demandai-je.

— Oh! non, dit madame Bradish; il n'est pas permis aux saints d'épouser des païens.

— Et tous ceux qui ne sont pas des Mormons sont pour vous des païens?

— Les Ecritures les appellent ainsi.

— Pas exactement, dit M. Ward en voyant que j'avais peine à goûter l'appellation.

Ils échangèrent un coup d'œil rapide, et madame Bradish reprit :

— Oh! bien, il est possible que j'aie été un peu vive en faisant cette assertion. Mais combien nous serions heureux, mademoiselle B***, de vous compter comme une de nos sœurs! Pourquoi ne renoncez-vous pas à visiter vos parents? et pourquoi ne devenez-vous pas une des nôtres?

— Je ne ferais pas une bonne dévote, répondis-je. Je n'ai pas de foi dans les visions; et je comprends qu'elles sont la base du Mormonisme.

— Mais, ma chère, vous ne devez pas croire à des calomnies sans preuves, répliqua madame Bradish. Vous êtes surtout la personne que je désire pour compagne de voyage. Vos parents ne peuvent pas être meilleurs pour vous que je ne le serai. Depuis quand les avez-vous vus?

— Il y a quelques années.

— Les avez-vous instruits de votre visite projetée?

— Non.

— Permettez-moi, alors, chère amie, à titre de personne plus expérimentée que vous ne l'êtes, de vous engager à leur écrire une lettre, en insistant sur une réponse immédiate; jusqu'à ce que vous ayez cette réponse, restez avec nous.

— Pourquoi agirais-je ainsi?

— Si vous recevez une réponse avec une invitation, vous serez certaine d'une réception cordiale; s'il ne vous arrive pas de réponse, vous vous épargnerez la honte d'être traitée avec négligence ou avec indifférence. Je parle franchement; mais un de mes amis a subi lui-même dernièrement une déception de cette nature.

Je n'étais que trop portée à partager ces craintes. Je pensai que la calomnie avait peut-être indisposé mes parents aussi contre moi. En conséquence, remerciant madame Bradish de l'intérêt qu'elle me témoignait, je lui dis que j'acceptais sa gracieuse proposition.

— Il vous faut écrire immédiatement, dit M. Ward. Je porterai moi-même la lettre à la poste.

J'écrivis donc une lettre, et je la lui remis.

CHAPITRE IV.

DIVERS SUJETS MORMONS.

Pendant que j'attendais la réponse de mes parents, j'avais de fréquentes occasions de voir les chefs des Mormons. Ils professaient une grande piété et une grande foi, parlaient beaucoup des persécutions dont ils avaient été les victimes, se montraient fort bruyants dans leurs louanges de la Terre promise, et très-confiants dans la félicité qu'elle devait leur procurer. Madame Bradish, à cause de sa fortune, était tenue par eux en grande considération. Elle éprouvait de la joie à être regardée comme une sorte de prêtresse, et ils caressaient complaisamment sa vanité. Smith vint une ou deux fois, mais il fut très-réservé. L'éducation ou la nature ne l'avait pas appelé à briller dans la conversation, de sorte qu'il évitait sagement d'y prendre part.

M. Ward était un visiteur assidu; et, avant qu'une semaine se fût écoulée, il me fit l'offre de sa main, et me présenta ses enfants. J'avais prévu cette démarche, et je m'y étais préparée.

— Je ne peux pas embrasser le Mormonisme, dis-je.

— Je ne vous le demande pas, répondit-il. Soyez ma femme et la mère de ces orphelins, et je serai trop heureux de tenter, par voie de conseils, votre conversion à cette foi.

— Mais je pensais que le mariage était interdit entre les membres de cette Eglise et les incrédules?

— En effet, si le mari, ou celui qui aspire à ce titre, est un incrédule. Mais pour les femmes, c'est différent.

— Pourquoi cette différence?

— Les cas varient avec les circonstances, vous savez.

Il fit alors une peinture séduisante des pays de l'Ouest. Il dit que nous n'avions pas besoin de vivre au milieu des établissements des Mormons, mais seulement dans les faubourgs, et fit ressortir les avantages variés de la richesse, de la position et de la considération qui nous attendaient.

— M. Ward, répondis-je sincèrement, il est inutile de nier que vous avez fait une impression sur mon esprit; et cependant je ne puis me résoudre à vous épouser après des relations si courtes, surtout quand je me représente que vous êtes un Mormon.

— Mais vous ne voudriez pas refuser un honnête homme à cause de ses opinions?

Je ne fis aucune réponse.

— Vous ne le devez pas, reprit-il. Notre foi est fondée sur des preuves, et non sur de simples assertions. Vous avez vu de vos propres yeux l'exhibition miraculeuse de la puissance de Joseph Smith. En votre présence, la morte a été ressuscitée, le sourd, l'aveugle, le boiteux ont été guéris. Si je regarde ces témoignages comme suffisants pour asseoir ma foi, et que vous ne les jugiez pas tels, en quoi suis-je plus à blâmer que vous?

— Il n'y a rien à blâmer dans l'un ou l'autre cas, répondis-je. Mais comment deux personnes peuvent-elles s'accorder sans qu'il y ait entre elles une certaine communauté d'opinions?

— Par la tolérance mutuelle. Vous êtes parfaitement libre de croire ce qu'il vous plaît; d'assister aux réunions des Mormons, seulement quand vous le jugerez convenable. Je réclame la même liberté: si elle m'est donnée, tout ira bien.

Ces raisons refoulèrent mes objections. Je demandai une semaine pour réfléchir, et je résolus d'être gouvernée par les circonstances liées à mon voyage projeté. J'attendis toute la semaine; rien ne vint... Alors je consentis à devenir la femme de M. Ward.

Madame Bradish fut prodigue de félicitations, et insista pour que nous demeurassions avec elle jusqu'à notre départ pour l'Ouest. Les enfants de M. Ward vivaient aussi avec nous. Le mariage fut célébré entre nous. La cérémonie fut accomplie par un personnage qui prit la qualité d'officier municipal. Madame Bradish me servit de témoin. Elle pressa ma main avec effusion, m'embrassa, m'appela sa sœur spirituelle, et me dit qu'elle était sûre maintenant de me retrouver dans le ciel, parce que la femme incrédule serait sanctifiée par le mari.

Vous me demanderez si je me sentis heureuse. Mes impressions variaient, car il semblait que quelque influence occulte se fût exercée sur moi, quoique le caractère m'en restât inconnu.

Les enfants de mon mari étaient dociles, aimables et affectionnées; elles s'appelaient Marie et Marthe : toutes deux étaient belles et instruites pour leur âge; l'aînée avait neuf ans et l'autre sept. Leur mère était morte lors de la naissance de la cadette; mais leur tante avait eu pour elles les plus tendres soins. La bonne dame pleura amèrement en leur disant adieu, et me conjura de leur servir de mère; je le lui promis de tout mon cœur.

— Votre visage respire la bonté, me dit-elle en me regardant avec des yeux pleins de larmes. Je suis quelque peu physionomiste, et je crains que vous n'ayez été déçue.

— Par qui?

— Par les Mormons.

— Je n'appartiens pas à leur secte.

— Mais vous vivez au milieu d'eux, et vous êtes exposée à toutes leurs ruses.

— J'espère que je saurai m'en préserver.

— Tant mieux! Mais c'est ma plus grande peine que ces chères enfants doivent être élevées par ces gens-là!

Puis elle les embrassa de nouveau, et me dit adieu.

Madame Bradish trouva bientôt un acheteur de sa propriété. M. Ward eut la même chance; mais, à ma grande surprise, je n'assistai pas à la consommation du marché. M. Ward me dit que c'était inutile.

— Vous êtes ma femme spirituellement, ajouta-t-il, ma femme dans ce monde et dans l'autre; mais vous devez croire en moi, et m'accepter comme votre guide spirituel.

— Excusez-moi, répliquai-je timidement, je ne sais si je vous ai bien compris. Ne suis-je pas aussi votre femme temporelle?

Craignant probablement de m'initier plus avant aux mystères du mariage mormoniste à cette première période de notre union, il s'avança vers moi les bras tendus :

— Vous êtes ma bien-aimée, dit-il, et nul pouvoir sur terre, excepté votre volonté, ne peut nous séparer.

— Est-ce que notre volonté a cette puissance?

— Certainement, nous ne cohabitons qu'autant que nous le voulons.

— Mais la cohabitation n'est pas le mariage?

— Si, dans un sens.

— Pas dans le sens légal, répliquai-je. Car les époux, à travers la vie, sont liés l'un à l'autre, et ni l'absence, ni la distance ne peuvent rompre leur union.

— Bien, ne discutons pas sur des bagatelles.

— Le mariage en est-il une?

— Non le mariage, mais la forme particulière sous laquelle il est célébré. Cependant, pour mieux vous éclairer, consultez madame Bradish sur les matières de religion ou d'économie domestique; vous agirez sagement.

Dites à vos acolytes que vous avez été vaincus par une femme. — Page 5.

Sur ces paroles, il se leva et quitta la maison. Je réfléchis longtemps à cette conversation, sans pouvoir en venir à une conclusion définitive quant à sa signification exacte. Je ne pus me dépouiller d'une pénible impression. Je ne savais rien alors des vues des Mormons sur le mariage : je les ai connues depuis à mes dépens.

Quoique les Mormons n'eussent plus de réunions, ils faisaient sans cesse de nouveaux prosélytes, principalement parmi les membres désaffectionnés des autres Eglises; ils recrutaient aussi quelques femmes. Une madame Clarke fut une de ces dernières; elle était initiée depuis peu de temps aux dogmes des Mormons. Son mari était un homme qui jouissait d'une belle fortune, et elle était la mère de trois beaux enfants. Elle vint, en compagnie de Smith, à la résidence de madame Bradish, et il la présenta à cette dame comme une fille chérie de l'Eglise, qui était prête à abandonner tout pour l'amour de la vérité. Ils causèrent ensemble pendant quelque temps, et il fut décidé que madame Clarke résiderait avec sa sœur spirituelle. J'appris que son mari était ignorant de sa retraite et de son attachement aux Mormons. Il réussit à la découvrir cependant; car, au bout de quelques jours, il vint pour la chercher. D'abord elle refusa de le voir; mais, comme il la menaça d'en appeler au magistrat, madame Bradish lui conseilla de consentir à cette entrevue.

— Vous savez, chère amie, qu'il ne peut pas vous contraindre à retourner avec lui, à moins que vous n'y consentiez.

— Je ne dois pas, je ne peux pas consentir, répondit-elle; j'ai fait un serment redoutable que je veux tenir.

— Calmez-vous, chère amie, votre mari vient.

M. Clarke entra. Il paraissait pâle et triste. Il s'avança vers sa femme, qui détourna son visage.

— Regardez-moi, Laure, dit-il; en quoi vous ai-je offensée?

— Vous êtes le serpent qui voudrait m'écarter de mon devoir, répliqua-t-elle.

— Dites plutôt qui voudrait vous y ramener. Vous avez une famille, et votre véritable devoir est de prendre soin d'elle.

— Non! non!

— Etes-vous folle, madame? Ce n'est pas le devoir d'une mère de prendre soin de ses enfants?

— Cela dépend des circonstances.

— A quel enseignement de démon avez-vous ajouté foi?

Puis, prenant le ton de la supplication, il dit, en étendant la main :

— Oh! reviens, Laure, reviens avec moi! Ton pauvre petit Guillaume t'appelle chaque jour en pleurant, et Paul et Sarah ont été presque fous de joie quand je leur ai dit que j'allais te chercher pour te ramener à la maison. Laure! Laure! je ne peux pas m'en aller sans toi, pour

Comme vous m'avez abandonné, vous serez abandonnée.

être témoin du chagrin de nos pauvres enfants! je ne le peux pas.

Et l'infortuné, vaincu par l'émotion, tomba à genoux en sanglotant.

Madame Bradish paraissait sévère et solennelle; madame Clarke couvrit son visage et trembla; quant à moi, je pleurais abondamment.

— Tu viendras, n'est-ce pas? dit-il enfin en se levant et en avançant vers elle.

— Ne me pressez pas davantage; je ne puis aller avec vous.

— C'est votre dernière résolution? dit-il assez sévèrement.

— Oui.

— Mais vous n'avez donc ni affection pour moi, ni pitié pour vos enfants, ni respect pour les liens sacrés du mariage? Pour un vagabond sans cœur, vous abandonnez votre famille, votre foyer, vos amis! Ne vous ai-je pas toujours bien traitée? n'ai-je pas pourvu à tous vos besoins? n'ai-je pas veillé sur vous quand vous avez été malade?

— C'est vrai! c'est vrai!... Mais pourquoi me torturez-vous maintenant?

— C'est votre conscience qui vous torture! Le ciel veuille que ce ne soit pas l'avant-goût des flammes éternelles et des supplices sans fin! Et rappelez-vous mes paroles.

— Ne me maudissez pas! cria-t-elle en l'implorant.

— Vous maudire? vous vous êtes maudite vous-même! Comme vous m'avez abandonné, vous serez abandonnée; comme vous avez déserté vos enfants, vous serez désertée. Et maintenant, lâche créature, restez avec votre vagabond jusqu'à ce qu'il vous méprise et qu'il vous haïsse; restez avec lui jusqu'à ce qu'il vous chasse, pendant la nuit, au milieu d'un orage, et presse sur son sein une femme plus belle et plus jeune; et que ces paroles résonnent à vos oreilles comme le glas de la mort!

Puis il nous quitta précipitamment. Madame Clarke poussa un cri d'angoisse, et tomba inanimée sur le plancher.

Nous nous précipitâmes pour la secourir.

— Pauvre enfant! dit madame Bradish; la lutte a été rude, mais la vérité a triomphé!

Nous la plaçâmes sur le sopha. Madame Bradish lui fit respirer des sels, tout en disant gravement qu'elle aimait ces grands sacrifices accomplis pour le devoir; que ceux-là seulement étaient dignes de la couronne qui avaient porté la croix, et qu'elle était certaine qu'une glorieuse récompense l'attendait dans ce monde, et une plus grande encore dans l'autre!

— Madame Bradish, m'écriai-je à la fin, hors de moi, tout cela est affreux! C'était le devoir de cette femme de retourner avec son mari. « Les hommes ne peuvent séparer ceux que Dieu a unis. L'épouse n'abandonnera pas

l'époux. » Vous ne pourrez me persuader que le devoir d'une femme consiste à abandonner ses faibles et innocents enfants, ou son bon et honnête mari; vous ne pouvez croire que le devoir puisse la contraindre jamais à plonger sa famille et ses amis dans le plus profond désespoir. Il y a, d'une part, quelque chose de palpable et de réel; il n'y a, de l'autre, qu'opinion arbitraire et que fantôme. S'il lui plaît de partager la foi des Mormons, libre à elle! mais, en même temps, laissez-la accomplir ses devoirs de mère et d'épouse; laissez-la consoler et chérir son mari, et élever ses enfants pour la vertu : là est le devoir d'une femme et d'une mère.

Madame Clarke montra bientôt des signes de repentir. Elle ouvrit les yeux avec égarement :

— Où suis-je? dit-elle; je croyais que mon mari était ici et qu'il m'avait maudite.

— Oh! non, dit madame Bradish avec douceur; c'est un songe, chère amie.

— Est-ce qu'il n'y a personne ici?

— Voici madame Ward.

— Mais il y avait une autre personne : mon mari! mon mari... qui ne l'est plus!

— Calmez-vous, mon amie, dit madame Bradish; vous avez besoin de repos.

Madame Clarke s'efforça d'obéir, mais il était évident qu'elle souffrait d'une violente lutte intérieure. Quand M. Ward fut informé de ces circonstances, il l'appela une héroïne et une martyre, et unit ses efforts à ceux de madame Bradish pour essayer de fixer sa conviction encore flottante. Oh! combien je brûlais de la persuader de retourner dans sa famille! mais je craignais de déplaire à mon mari, et je restai silencieuse.

Plus tard, madame Clarke me dit comment elle avait connu Smith. Il tenait des réunions dans son voisinage, où elle allait par curiosité, sans le dire à son mari. Et ce fut sa première faute. Il aurait dû être son confident et son compagnon. La moitié des orages du mariage pourraient être évités, si les femmes voulaient se confier davantage à leur mari et un peu moins à leur force. Sans doute elle aurait souri, et se serait crue insultée, si quelqu'un lui avait donné ce conseil à cette époque. Sous le prétexte de visiter un parent malade, elle allait chaque nuit écouter les enseignements de Smith et assister à ses miracles; enfin elle se convertit aux doctrines des Mormons. Il l'observa attentivement, lut sur son visage les agitations de son esprit, chercha et obtint une entrevue. Ce qui se passa entre eux, le ciel seul le sait! mais, dès ce moment, elle se déclara liée à lui pour l'éternité.

Un jour, un gentleman, le frère Norris, vient chez madame Bradish. Il ne paraissait pas heureux. J'en fis la remarque.

— Peut-être, dit madame Bradish, est-ce à cause de sa femme.

— A cause de sa femme? est-il veuf?

— Pas précisément; sa femme est seulement morte pour lui.

— Je ne vous comprends pas bien.

— Pour parler nettement, il a abandonné sa femme pour devenir un des nôtres.

— Encore un lien brisé!

— La femme est retournée chez son père. Ils disent qu'elle décline, et qu'elle ne peut pas vivre longtemps.

— Combien il a été cruel d'abandonner celle qu'il avait juré de chérir et de protéger!

— Cela devait être. Elle n'a pas voulu céder à ses sollicitations et embrasser nos doctrines. Il ne pouvait pas lui sacrifier son âme, et il l'a répudiée. On dit qu'elle a été conseillée par son pasteur.

— Est-ce que de pareils événements se répètent souvent? demandai-je.

— Mais... de temps en temps. Le frère Weatherby, par exemple, a quitté sa femme et ses dix enfants. Naturellement, plusieurs d'entre eux étaient en état de gagner leur vie. Mais les autres se trouvèrent embarrassés.

— Que sont-ils devenus?

— Ils sont dispersés çà et là. Quelques-uns sont allés à la maison des pauvres; madame Weatherby s'est faite blanchisseuse, et soutient le plus jeune.

— Est-ce qu'ils n'ont pas de ressource?

— Non, les propriétés appartenaient au mari. En vérité, elle doit se repentir d'avoir refusé de recevoir la vérité!

— Et moi, je dis qu'il a été bien cruel.

— Il s'est conduit saintement.

— Qui dit cela?

— Dieu!

— Comment, Dieu!

— Dieu! par l'organe de frère Smith!

— Oh! madame Bradish, pensez-vous...

— Je vois, madame Ward, dit-elle en m'interrompant, je vois que vous êtes ignorante des principes les plus essentiels des Mormons. Frère Smith est pour nous ce qu'était Moïse pour les enfants d'Israël. Dans l'un et l'autre cas, Dieu parle par la bouche de ses serviteurs. Moïse avait le pouvoir de faire des miracles et de conduire le peuple élu de Dieu à la Terre promise. N'a-t-il pas commandé aux Israélites de dépouiller les Egyptiens? Supposez que quelques Juifs aient eu des épouses païennes, ou que quelques Juives aient été unies à des Egyptiens. Qu'est-ce que Dieu aurait commandé dans ce cas? assurément que les croyants et les croyantes cessassent d'être unis aux païennes et aux païens.

— Mais nous ne sommes pas des Juifs, en face des Egyptiens?

— Cela ne peut faire aucune différence, les circonstances sont les mêmes.

— Je ne vois pas cela.

— Alors, vous êtes une de celles qui ont des yeux pour ne pas voir. Puisque frère Smith est doué, comme Moïse, de la faculté divine de la révélation, n'est-il pas clair qu'il peut toujours nous instruire des desseins de Dieu?

— Est-ce qu'il prétend avoir des entrevues avec le Très-Haut?

— Il le voit comme Moïse le vit dans le buisson; il comprend sa volonté au moyen de visions, et la traduit dans le langage des hommes.

A ce moment, M. Ward entra.

— Je m'efforce d'instruire madame Ward dans les principes du Mormonisme, et elle me paraît bien rétive à recevoir la semence de la vérité, dit madame Bradish d'un ton de reproche.

M. Ward parut considérer ce sujet comme indifférent; et, d'autres personnes venant à entrer, la conversation devint générale, tout en continuant de se rapporter aux matières qui intéressaient les Mormons : conversions, guérisons, et bonheur futur dans la Terre promise.

Il y avait quelque temps que je n'avais vu Hélène : quand je la revis, la pauvre fille me parut souffrante, et cependant personne ne la plaignait.

— Est-ce que vos chefs ne pourraient pas relâcher la sévère discipline de leurs dogmes en faveur de cette jeune fille? demandai-je à madame Bradish. Combien je serais heureuse de la voir unie à son amoureux!

— Je suis étonnée, répondit madame Bradish, d'une demande aussi étrange. Nos dogmes ne sont pas de création humaine; ils ne peuvent, par conséquent, être modifiés. Les femmes peuvent être sauvées seulement par leurs maris. Le mari est sauvé par la foi. Vous voyez donc bien qu'Hélène ne pourrait être sauvée si elle épousait un incrédule.

— Mais quand les femmes n'ont pas de maris?

— Elles doivent devenir les femmes spirituelles de quelque frère.

— Voudrez-vous m'éclairer sur le sujet de ce mariage spirituel?

— J'ai peine à croire que vous soyez assez initiée aux mystères de notre foi pour être en état de le comprendre. Plus tard, seulement, il sera opportun de vous instruire sur ce point.

Ainsi, je fus laissée dans mes perplexités.

CHAPITRE V.

DÉPART DES MORMONS.

Le printemps vint, doux, chaud et balsamique. Les Mormons avaient fait leurs préparatifs de départ. Ils comptaient quatorze familles, outre quelques personnes qui avaient quitté leurs parents, ou qui n'en avaient pas. Smith était l'âme et la vie de la troupe. Il dirigeait chaque chose et gouvernait chacun. Dans tous les différends, il se posait en révélateur, et cela suffisait à les trancher. Il était le roi, le prophète et le grand prêtre; il était consulté comme un oracle et obéi comme un dieu. Une certaine portion de la propriété avait été placée dans les mains de Smith, à sa discrétion; l'autre restait en possession de ses propriétaires. Afin d'éviter tout contact avec les païens, il fut décidé qu'on s'en irait en waggons, qu'on emporterait la quantité nécessaire de provisions, et qu'on achèterait seulement les articles absolument indispensables et qui ne pouvaient être obtenus par d'autres moyens. Madame Bradish paraissait se trouver dans son élément. Il est impossible de se former une idée de l'activité de cette femme, volant d'une chose à une autre, avertissant l'un, conseillant l'autre, et réprimandant un troisième avec bonté. Une sœur désira de prendre son tapis, et madame Bradish considéra ce désir comme déplacé.

— Prendre un tapis! en vérité, quand j'ai vendu tous les miens! Le sien n'est qu'un haillon! A quoi pense-t-elle donc? Mais voilà la manière d'agir de certaines gens! ils sont si effrayés du moindre sacrifice! Ils doivent savoir ce que j'ai sacrifié, moi, mon service de Chine, mes tableaux, mon mobilier antique!

Le tapis fut interdit. En vérité, il semblait que chacun eût fait son choix de quelque objet préféré, pour ne pas s'en séparer. Mais il est également certain que cela ne convenait pas aux autres membres de la communauté. Cela occasionna des délais et des querelles dans lesquels Smith et madame Bradish étaient tour à tour appelés comme arbitres.

Les Mormons désiraient s'éloigner secrètement pendant la nuit, parce qu'ils étaient menacés par la populace, et que les principaux ponts dans le voisinage, disait-on, étaient soigneusement gardés. Madame Bradish s'arma de poignards et de pistolets, et ressembla à une véritable héroïne de roman. Elle résolut d'emmener un cheval, afin de se reposer de temps en temps du waggon; et personne n'y mit obstacle.

Je demandai à madame Bradish si elle avait entendu parler des hommes contre lesquels elle avait si courageusement lutté.

— Du tout, répondit-elle. Je suppose qu'ils n'étaient pas très-désireux de divulguer cet événement, et qu'ils ont été dangereusement blessés.

— Si c'est ainsi, ils l'ont mérité. Et si nous étions attaqués de nouveau, je suppose qu'ils se briseraient encore contre votre résistance héroïque.

— Certainement! je suis en mesure contre une telle éventualité. Vous aussi, soyez courageuse, si l'on veut empêcher votre marche vers la Terre promise.

Madame Bradish devait nous accompagner dans le même waggon, M. Ward, les deux enfants et moi. Un autre waggon devait recevoir madame Clarke, Hélène et deux autres femmes que je n'avais pas encore vues. L'ordre de la marche étant fixé, la troupe effectua son départ vers minuit. Le ciel était très-sombre; pas un nuage, pas un rayon de lune, pas un son, si ce n'est le piétinement lourd des chevaux, le bruit des roues des waggons, et le mugissement des bœufs. De temps en temps, un mot de commandement. Il y avait plusieurs hommes à cheval, et le reste de la troupe était bien armé. Nous avions fait déjà quelque chemin, et je commençais à espérer qu'il n'y avait plus de dangers à craindre, lorsqu'un des cavaliers joignit notre waggon, et murmura quelques mots à l'oreille de M. Ward...

Ce dernier abandonna immédiatement les rênes à la garde de madame Bradish, descendit sans dire un mot, et disparut.

— Qu'est-ce que cela signifie? demandai-je.

— Nous le saurons bientôt probablement, répondit-elle.

La voiture roula lentement. Puis un cri long et grave, comme celui d'un oiseau de nuit, retendit dans l'air. C'était un signal convenu, et les waggons s'arrêtèrent. Cinq minutes environ s'écoulèrent, cinq minutes d'anxiété, quand les rideaux de notre waggon furent soulevés tout à coup; une femme entra précipitamment. Je ne pus pas voir son visage; mais j'entendis le bruissement de sa toilette et ses sanglots étouffés. Les rideaux furent de nouveau baissés; elle trouva une place dans l'obscurité, et madame Bradish lui demanda à voix basse pourquoi elle pleurait.

— Mon mari me poursuit, dit la femme, et j'en suis effrayée. Ils m'ont placée dans ce waggon comme dans un lieu qui m'offrait plus de sécurité, ils ont placé Irène dans un autre. Oh! mon Dieu!

— Qui est cette Irène? demandai-je curieusement.

— Irène est une jeune femme de notre voisinage. Son père est très-irrité contre elle parce qu'elle s'est jointe à nous, et a menacé de la tuer s'il la rencontrait.

— Que font-ils donc maintenant? dit madame Bradish avec impatience. Nous ne pouvons rester ici toute la nuit. Si nos ennemis nous menacent, eh bien, nous leur répondrons!

Il y eut alors un mouvement parmi les autres waggons, et l'on fit changer de direction.

— Il est réellement inconcevable que M. Ward ne vienne pas nous dire ce que tout cela signifie, ajoute madame Ward.

— Je puis satisfaire votre curiosité, dit notre nouvelle compagne.

— Mais qu'est-ce donc? dit madame Bradish.

— Eh bien, nos ennemis gardent le pont que nous avons à traverser.

— En êtes-vous sûre?

— Trop sûre!

Madame Bradish parut réfléchir.

Nous avançâmes lentement à travers bois. Bientôt M. Ward vint nous informer que nos ennemis étaient réunis en grand nombre, à la distance d'un demi-mille environ.

— M. Gable et Harley Cook, dit-il, paraissent être les chefs; ils demandent qu'Irène et que madame Cook soient rendues immédiatement à leur père et à leur mari. Si nous acceptons ces conditions, ils nous laisseront continuer tranquillement notre voyage; sinon, ils enlèveront les femmes par la violence.

— S'ils peuvent réussir! dit madame Bradish. Et quelle réponse leur a-t-on donnée?

— Que nous ne connaissions pas ces femmes. Certes nous n'aurons pas la faiblesse de les livrer si elles préfèrent rester avec nous.

— Je préfère rester, dit la dame; je suis trop effrayée de mon mari. Cependant, s'il le faut, pour éviter une lutte cruelle, je retournerai avec lui.

— Non certainement. Nous pouvons rassembler vingt hommes armés.

— Comptez-moi pour deux, dit madame Bradish.

M. Ward reprit :

— Ma plus grande crainte est que le pays entier ne se lève, et que nous ne soyons écrasés par le nombre.

Madame Cook sanglotait.

— Séchez vos larmes, femme, dit sévèrement madame Bradish; car c'est le temps de l'action. Monsieur Ward, j'ai un plan à proposer.

— Lequel?

— Je prendrai madame Cook derrière moi sur un cheval: que quelque autre femme courageuse suive mon exemple. Nous pouvons suivre une route sombre, peu fréquentée, à travers les bois d'érable, et qui coupe le tourniquet à deux ou trois milles au delà de l'endroit où les païens sont rassemblés.

— Après?

— Allez en avant, et dites que les femmes qu'ils cherchent ne sont pas avec nous.

— Ils ne nous croiront pas.

— Invitez-les à venir, et à chercher eux-mêmes.

— Ils menacent de tuer Smith s'ils le trouvent.

— Ils feraient mieux de dire s'ils peuvent le reconnaître.

— Je pense comme vous. Il est si bien déguisé, que sa mère ne le reconnaîtrait pas.

— Il a l'air d'un vieillard plus que centenaire, dit madame Bradish. Mais, allons, j'ai hâte de partir.

— Je vais communiquer votre plan, et tâcher de le faire accepter. Mais ne craignez-vous rien?

— Anna Bradish craindre! dit-elle avec hauteur.

— Je sais que vous êtes faite d'une étoffe plus rude qu'aucune autre femme.

M. Ward nous quitta précipitamment. Il revint bientôt pour nous informer que le plan était accepté, et que madame Stone escorterait volontiers Irène.

On détacha le cheval du waggon, et les deux femmes s'assirent dessus. Elles furent rejointes bientôt par madame Stone et par Irène.

— Maintenant, donnez-moi une longue corde, dit madame Bradish.

— Pourquoi faire? demandai-je.

— Nouez-en l'extrémité au pommeau de ma selle. Donnez l'autre bout à madame Stone. Nous pourrons difficilement nous voir dans la nuit sombre, et nous ne devons pas nous séparer. Maintenant monsieur Ward, vous savez où la route que nous devons suivre coupe l'autre. Les premiers arrivés attendront les autres. Voilà le signal, — et elle poussa un cri comme un oiseau de nuit.

— Cela se fera comme vous le dites, et que la Providence nous protége!

— Amen! répondirent-ils tous avec ferveur.

Et les femmes disparurent.

— Je déclare, dit M. Ward, que l'héroïsme de cette femme me fait honte. Et maintenant, à notre tour.

Il est à peine nécessaire de dire que je n'avais pas une parcelle de cet esprit héroïque qui animait madame Bradish, et que j'aurais sollicité M. Ward de rester avec moi, si la honte n'avait pas retenu sur mes lèvres cet aveu de ma faiblesse. Il revint bientôt, en disant qu'une députation avait été envoyée à nos ennemis pour les engager à faire eux-mêmes les recherches.

— Est-ce que nous n'avons aucune violence à craindre? demandai-je en tremblant.

— Je l'espère, répondit-il. Des hommes influents et respectables sont au milieu d'eux... Il faut convenir que les femmes converties par frère Smith nous occasionnent beaucoup de dangers!

Nous vîmes bientôt apparaître une bande conduite par Cook et Gable. Ils fouillèrent tous les waggons : ni la femme ni la fille ne furent retrouvées.

— Messieurs, dit alors M. Gable en s'adressant à ses camarades, nous sommes tout à fait déçus. Il est certain que les personnes que nous cherchons ne sont pas ici. On nous a trompés; et, maintenant, je crois que nous devons faire nos excuses à ces gentlemen pour le trouble et les retards que nous leur avons causés.

M. Ward exprima son plaisir de les voir satisfaits, et, après quelques échanges de politesses, nous pûmes continuer notre route.

— Et maintenant, demandai-je, où allons-nous rencontrer madame Bradish?

— A trois milles en avant.

M. Ward rit beaucoup en pensant à la manière dont nos ennemis avaient été dupés.

Les nuages s'étaient dissipés en partie, et, de temps en temps, une petite étoile scintillait dans le firmament. L'obscurité devint de moins en moins intense, à mon grand soulagement. Puis mes pensées se portèrent sur la route dangereuse que madame Bradish et ses compagnes devaient suivre.

— Est-ce qu'il n'y a pas de bêtes féroces dans les bois d'érable? demandai-je.

— Je crois qu'il y en a. Les journaux rapportaient récemment qu'un homme avait été poursuivi par une bande de loups, et qu'il n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval. Mais la Providence protégera madame Bradish!

— Dieu le veuille! Et ne peut-elle s'égarer?

— Elle connaît bien la route.

— Ah! j'ai peur que nous ne la revoyions jamais!

— Ne jugez pas de son courage par le vôtre.

Nous voyageâmes en silence. A la fin, les waggons s'arrêtèrent à l'endroit convenu. On donna le signal. Nous écoutâmes tous avec anxiété... Pas de réponse! Mais, au bout de quelques minutes, un faible son se fit entendre. Il devint de plus en plus intense, et nous entendîmes le galop des chevaux. On répéta le signal, et il y eut cette fois une réponse. Bientôt nous vîmes apparaître les quatre dames.

— Grâce au ciel! dis-je en saisissant la main de madame Bradish, vous êtes sauvée!

— Je ne sais pas ce que nous ferions sans vous! dit M. Ward.

Madame Bradish reçut les félicitations de toute la compagnie; et je remarquai cette fois, et souvent ensuite, qu'elle était respectée presque à l'égal de Smith.

Nous voyageâmes pendant le reste de la nuit, et, au lever du soleil, nous fîmes halte dans une délicieuse vallée. Nous déjeunâmes sur l'herbe. Smith garda son déguisement, et j'observai que ses attentions se partageaient entre madame Clarke et madame Cook. Hélène parut négligée par tout le monde; elle s'assit à part, et fut si triste, que mon cœur se brisa en la contemplant. Rarement, même, sa mère la regardait ou lui parlait...

Nous nous reposâmes pendant deux heures, et nous reprimes ensuite notre route.

Il y a peu d'accidents romanesques dans un voyage vers l'Ouest. Toujours une route monotone, des chemins tortueux et interminables à travers les vallées et les collines; des villages si uniformes, que l'on croit à la sorcellerie, et que l'on doute si on marche en avant ou si on parcourt un cercle. Partout les habitants venaient en masse pour nous voir passer : ils semblaient vouloir s'assurer si nous étions faits comme d'autres gens.

Lorsque nous campâmes à la nuit, nous fûmes assiégés de visiteurs; ils étaient très-curieux d'assister à nos cérémonies.

Je crois que nous serions restés paisibles si Joseph Smith, comme d'habitude, n'avait pas eu la manie de vouloir faire des conversions. Ses enseignements s'adressaient toujours à de jeunes et belles filles. Un soir, deux sœurs vinrent pour nous visiter en compagnie de leurs parents. Le lieu de notre campement était sur la lisière d'un bois, près d'un ruisseau. Je me tenais à l'écart, assise derrière un massif de lauriers; de là, je pouvais voir sans être vue.

Une des deux jeunes filles, interrogée par une dame mormone, dit en riant qu'elle aimerait assez faire partie de notre troupe. Et, tout en parlant ainsi, elle jeta un coup d'œil sur un groupe de jeunes gens, parmi lesquels je supposai qu'elle avait un amoureux.

— Eh bien! dit Irène, venez avec nous.

— Au fait! pourquoi pas? répondit-elle en badinant.

Smith s'approcha d'elle : je le reconnus sous son déguisement.

— Ma fille, dit-il en imitant la voix d'un vieillard, asseyez-vous ici, et venez causer avec un grand-père mormon, mais qui avait autrefois une belle fille, exactement comme vous.

— En vérité!

— En vérité.

— Qu'est-elle devenue?

— Elle est morte.

— Morte? c'est affreux!

— La mort n'est pas affreuse pour le juste. Mais asseyez-vous près de moi, vous dis-je, et nous causerons.

Elle s'assit. La sœur fut emmenée par Irène. Ce que Smith a pu dire, on l'ignore; quelles séductions il a pu déployer, personne ne le sait. Elles devaient être, toutefois, d'un caractère peu commun, comme la suite l'a prouvé.

Pendant ce temps, le ciel se couvrit, et les parents désirèrent s'en retourner; mais on ne put retrouver Anna, la jeune fille. Des informations étant prises, Irène dit qu'elle

était partie avec une autre jeune fille, sa cousine, et qu'elle ne reviendrait pas avant le jour suivant.

— C'est étrange, dit la vieille mère : pourquoi ne m'a-t-elle pas avertie ?

— Je l'ignore, dit Irène froidement.

— Allons, il faut bien nous résigner.

Et ils s'éloignèrent.

Où était Smith pendant cette conversation ? Il se tenait à l'écart, immobile et observant...

Une révélation spéciale lui enseigna qu'il devait avoir cette nuit un waggon approprié particulièrement à son usage. En conséquence, les dames qui l'avaient occupé précédemment se placèrent çà et là. Hélène vint avec nous, et j'en fus aise : cela me donna l'occasion de causer avec elle. Madame Bradish était montée dans un autre waggon, et M. Ward aussi.

Nous étions seules.

— La vieille dame, dis-je, ne paraissait pas satisfaite du départ singulier de sa fille.

— Sa fille n'est pas partie, dit Hélène.

— Où est-elle, alors ?

— Dans ce waggon, là-bas.

— Hélène, êtes-vous sûre de ce que vous dites ?

— Certainement. J'ai vu Smith qui l'y plaçait; je l'ai entendu ordonner à Irène de forger un mensonge... Oh! madame Ward, je pourrais vous dire des choses de cet homme qui vous feraient frémir !

— Dites-les-moi, Hélène. Je soupçonne depuis longtemps qu'un secret pénible pèse sur votre esprit! Je suis votre amie, confiez-vous à moi comme à une sœur.

— Oh! je n'ose pas! il me tuerait!

— Qui vous tuerait, ma pauvre enfant?

— Je suis effrayée de le dire. Il me semble qu'il peut lire dans ma pensée, et je crains de le regarder. Ma mère est irritée contre moi, parce qu'elle dit que je n'ai pas foi en lui ; mais puis-je avoir foi dans un homme dont je connais la perversité?... Je crois, reprit-elle après quelque temps, je crois que je puis me fier à vous. Vous n'êtes pas Mormone. Vous n'avez pas subi la puissance de cet homme redoutable que je hais.

— Non, je ne suis pas Mormone. Cependant, je crois que Smith est doué de facultés au-dessus du vulgaire.

— Certes! dit Hélène; et c'est ce qui m'effraye.

— J'ai longtemps souhaité de connaître quelles furent vos sensations pendant cette nuit terrible de la réunion des Mormons. Excusez-moi, Hélène; mais... étiez-vous vraiment morte?

— Je l'ignore.

— Etiez-vous malade?

— Je vais tout vous dire. Smith s'était souvent vanté de pouvoir ressusciter les morts, dans de certaines circonstances. Plusieurs fois, sollicité par des mères, il avait été sur le point d'essayer; mais une révélation venait toujours l'en empêcher. Les frères commençaient à perdre patience. Enfin il s'engagea à ressusciter le premier croyant qui tomberait au pouvoir de l'ennemi; et les choses en restèrent là. Smith vint nous voir le jour en question. J'étais seule; je causais près de la fenêtre. Sa contenance était grave, et quelque pensée importante semblait le préoccuper. J'avais un pressentiment que cela me concernait, et les pressentiments trompent rarement! Enfin, il parla, et sa voix fit passer un frisson d'horreur dans mon cœur.

« — Hélène, dit-il, vous êtes sur le point de mourir.

« — Comment?... Quand?... Moi, mourir!

« — Oui, immédiatement. Une révélation m'est venue cette nuit; et, sachant que vous étiez seule, j'ai voulu vous aider et vous consoler. Mais ne craignez rien, mon enfant; la présence de Dieu est avec vous, — regardez-moi. »

Je fus saisie d'une terreur inexprimable. Cependant, j'obéis à son commandement. Je fus fascinée par son regard, si profond, si ardent, si énergique. Une sensation étrange d'assoupissement vainquit mes sens; je voulais, et je ne pouvais pas la combattre. La conscience que je me mourais vint me saisir; et cependant combien c'était différent de ce que j'avais imaginé de la mort! Pas de douleur, pas de torture, pas de convulsions; une suspension graduelle du sentiment et de la perception; une confusion d'images indistinctes, comme les objets dans un songe, qui se confondent et arrivent au néant. Cependant je savais qu'une main brûlante fermait mes yeux; que la même main parcourait doucement mes extrémités, — et je ne sentis plus rien.

— Et Smith, appela-t-il vos parents?

— Oui. Il leur dit que la Providence l'avait envoyé vers moi pour adoucir mes derniers moments, et qu'il lui avait été révélé que je ressusciterais.

— C'est étrange, tout à fait étrange, dis-je en réfléchissant.

— J'ai lu autrefois, dit Hélène, qu'un homme fit un marché avec le démon. Il eut une puissance surnaturelle; mais son âme ne lui appartint plus. Il me semble quelquefois qu'il a employé les mêmes moyens pour accomplir ses desseins. Qu'il ait reçu son pouvoir du ciel, comme il le proclame, je ne puis le croire. Ah ! si je vous disais tout!...

— Courage, Hélène !

— Quand je vis Joseph Smith, j'étais pure et heureuse, fiancée à un jeune homme qui m'aimait, et que j'aimais... Smith, par ses artifices diaboliques, réussit à faire croire à mes parents que, pour assurer mon salut, le mariage devait être rompu, à moins que mon fiancé ne devint un Mormon. C'était impossible, ils le savaient bien; de sorte qu'il me fut interdit de le voir. Il est vrai qu'en entendant continuellement vanter Smith, et en constatant l'étendue de son pouvoir, je sentis pour lui un sentiment de vénération. Sa présence, pour moi, était celle d'un basilic. Il exerçait sur moi une influence mystique et magique, une sorcellerie irrésistible qui m'enlevait mon libre arbitre. Il n'entrait pas dans mon esprit qu'il pût avoir des motifs impurs; qu'un homme professant une telle sainteté pût chercher la satisfaction de passions illégitimes. Aucune voix amie ne vint m'avertir, et...

— Hélène, vous m'effrayez...

— Je devins mère !...

— C'est affreux !

— Mais je ne vous ai pas dit le pire.

— Qu'est devenu votre enfant ?

— Je l'ignore... Je confiai tout à ma mère; pouvais-je faire autrement? Mais son respect pour Smith était si grand, qu'elle refusa de me croire. Et lui-même nia tout... Enfin il devint nécessaire de prendre des mesures, et on convoqua une réunion. Quatre personnes seulement y assistaient.

— Qui étaient-elles?

— Je vous affligerai en vous le disant!

— Parlez.

— M. Ward... mon père, Smith et madame Bradish.

— Et que décida-t-on?

— Madame Bradish me prit chez elle. Je demandai, après la crise, des nouvelles de mon enfant, et... ils ricanèrent; ils me dirent que j'étais folle; que j'avais fait un rêve; et, enfin, ils me menacèrent de m'emprisonner dans une maison de fous, s'il m'arrivait jamais de faire encore une telle demande. Imaginez mon angoisse ! elle ne peut être décrite ! Je n'objectai rien, car je les craignais; mais je tâchai de me rappeler les événements des dernières heures. J'avais certainement entendu le faible vagissement d'un enfant pendant les cruelles souffrances dont j'avais été saisie; je crus alors entendre madame Bradish qui disait : « Il peut rester là pendant quelque temps. » Quelqu'un ferma une porte et vint dire : « Tout va bien : nous aurions été déshonorés aux yeux des païens. » Mon enfant était donc mort! Je devinai que cela devait être ! Cependant il n'était pas mort en naissant, car j'avais pu saisir son faible cri ! Mort maintenant! et comment! La pensée était horrible! Je restai calme en apparence; mais mon cœur était tordu par l'angoisse et s'absorbait dans l'idée de mon enfant. Le brûlant désir de le voir vivre me faisait plonger dans leurs sinistres desseins. Je crus alors qu'ils voulaient l'enterrer pendant mon sommeil. Eh bien, je ne dormirai plus ! pensai-je; et j'eus la ferme volonté d'accomplir mon dessein. Madame Bradish me conseilla de prendre du repos, et voulut me faire boire un narcotique; mais je me défiais

d'elle. Faible, malade, épuisée comme je l'étais, je vainquis cette femme résolue. Elle sembla réellement exaspérée. Puis il vint une étrangère; elles parlèrent ensemble à voix basse, et je pus saisir ces mots qui confirmèrent mes soupçons : « Quand elle sera endormie. »

— Qui était cette étrangère?

— Je ne l'avais jamais vue auparavant, et je ne l'ai jamais revue depuis. Elle était probablement une de ces misérables femmes qui, pour quelque argent, sont disposées à commettre les crimes les plus monstrueux. Cependant, en dépit de l'horreur que sa présence m'inspirait, je ne portai aucune accusation, car je sentais la nécessité d'endormir ses soupçons... Elle était chargée de veiller sur moi, et je la voyais s'assoupir. Je l'engageai alors à sommeiller à son aise, en lui assurant que je n'avais besoin de rien pour le moment. Elle me remercia en bâillant et tomba bientôt dans le plus profond sommeil.

Alors, j'eus la force de me lever. Mes membres chancelants refusèrent de me porter, et je tombai sur le plancher. Je me trainai à genoux vers l'endroit où, d'après mes soupçons, ils avaient déposé mon enfant. J'ouvris la porte, je vis une forme emmaillottée que mon cœur me révéla être les os de mes os et la chair de ma chair. Je m'en saisis avec transport, et je découvris un enfant bâillonné par un linge...

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Alors j'eus le vertige, je criai, je me débattis..., et tout retomba dans l'obscurité !

Quand je repris mes sens, madame Bradish était auprès de moi. Je craignis de la regarder, et je me couvris le visage avec les draps.

« Etes-vous mieux, chère amie? dit-elle avec douceur. Vous avez beaucoup souffert ! »

Je ne répondis rien. Elle continua :

« Voulez-vous prendre quelque nourriture? Je m'aperçois que vous êtes trop faible pour me répondre. »

Et, sans plus de cérémonie, elle se dirigea vers un buffet, emplit un verre de vin, et, me le présentant en soulevant ma tête de l'autre main, elle me força de le boire.

— Quoi ! toutes ces horreurs ont pu être commises?

Hélène continua :

— Quand je fus rétablie, Smith consentit à me recevoir comme sa femme spirituelle pour un temps. De la même manière, il a reçu Irène et ces femmes coupables qui ont abandonné leur famille pour lui. Anna va s'ajouter au nombre; et, quand il en sera fatigué, il la répudiera ou la donnera à quelque autre.

— Ses parents la réclameront peut-être.

— N'espérons pas qu'ils réussissent. Une fois dans ses mains, ils ne la reverront plus.

Quelle révélation ce fut pour moi! moi, étroitement liée à l'un des fauteurs de ces crimes! Après un violent combat avec moi-même, je conclus que le silence et une apparente ignorance seraient la meilleure politique, puisque je ne pouvais trahir la confidence d'Hélène et fournir aucune preuve.

Le matin suivant, la caravane partit deux heures plus tôt que d'habitude; j'en devinai la raison. Le prétexte fut que la matinée était charmante, et qu'on aurait plus de temps pour se reposer pendant la chaleur du jour. Je découvris bientôt que quelque chose d'inaccoutumé se passait, et je ne fus pas longtemps sans en découvrir la cause.

— Je crois, dit madame Bradish, qu'un petit tour de galop, ce matin, sera très-agréable.

— Est-ce que vous vous promènerez seule à cheval? demandai-je.

— Je ne suis pas encore décidée. Quelques-unes des femmes peuvent m'accompagner si elles veulent.

Bientôt je la vis de loin, à cheval et une femme derrière elle, prendre un chemin détourné.

Nous avions fait déjà plusieurs milles, quand nous vîmes accourir à nous, au grand galop, une dizaine d'hommes bien armés. Le cavalier qui précédait la troupe nous cria d'arrêter :

— Où est ma sœur? nous demanda-t-il.

— Votre sœur? comment le saurions-nous? répondit Smith sans émotion apparente.

— Vous le savez ! dit le jeune homme en furie. Et si vous ne me le dites pas sur l'heure, je vous brûle la cervelle.

M. Ward s'avança vers le jeune homme, et dit du ton le plus conciliant :

— En vérité, monsieur, la colère vous égare! comment voulez-vous que nous révélions une chose que nous ignorons?

— C'est faux. Vous avez dit à ma mère qu'Anna était partie avec son cousin, c'est un mensonge. L'un de nous affirme qu'il l'a vue dans un de vos waggons.

— Eh bien, cherchez!

— Certainement, nous chercherons !

Une idée me vint. Je dessinais passablement. Je pris un crayon et du papier. J'étais seule avec les enfants. J'eus bientôt représenté un cheval emportant deux femmes à travers les collines. Quand le jeune homme vint pour fouiller notre waggon, j'essayai de glisser le papier dans sa main, et, par un geste, je lui enjoignis le silence. Il fourra le papier dans sa poche, et, un moment après, trouva le moyen de s'isoler. Il revint ensuite, en me jetant un regard de remercîment; je montrai du doigt la direction qu'elles avaient prise, et il me fit un signe d'intelligence.

— Etes-vous satisfait? dit alors M. Ward.

— Non, répondit le jeune homme. Toute votre compagnie n'est pas ici.

— Qui donc est absent?

— Cette dame grande et distinguée, dont l'aspect est si imposant et qui monte un cheval que j'ai voulu acheter deux cents dollars la nuit dernière. L'animal est robuste, et il porterait aisément deux femmes.

Et, donnant un coup de sifflet, il disparut en un clin d'œil, escorté de sa troupe.

Les Mormons furent paralysés.

— Il faut que quelqu'un lui ait donné un avis, dit Smith en secouant la tête.

— Qui donc? dirent plusieurs hommes.

— Je ne sais..., répliqua-t-il en jetant autour de lui un regard de défiance.

Nous reprîmes notre route; mais les appréhensions firent garder le plus grand silence. Chaque visage portait des traces d'anxiété, chaque regard était dirigé vers le même point dans l'espace. Deux heures s'écoulèrent ainsi, quand nous entendîmes le son d'armes à feu qu'on venait de décharger dans un bois voisin. Puis des éclats de voix, plusieurs cris, et le silence revint.

CHAPITRE VI.

LA REPRISE.

— Je pense, dit M. Ward, qu'il faut envoyer quelques hommes à la découverte.

Trois cavaliers se dirigèrent alors vers le bois. Ils reparurent bientôt, apportant madame Bradish grièvement blessée et suffoquant de rage.

Je fus sérieusement alarmée, car elle avait au bras une blessure profonde d'où le sang coulait abondamment. Ses cheveux étaient épars et sa robe était déchirée. Nous l'entourâmes tous en la pressant de questions.

— Oh ! les misérables, s'écria-t-elle; pourrai-je vivre avec la honte d'avoir été vaincue par ces gens-là ?

— Dites-nous donc, s'écria M. Ward, comment cela est arrivé ?

— Madame Ward, vous me brisez le bras !...

J'essayai, assistée de M. Ward, d'examiner la blessure. Je craignis que l'os ne fût brisé. Il fallut faire venir un chirurgien du village voisin, et nous campâmes sur la lisière du bois pour attendre. Madame Bradish refusa de se coucher, et voulut seulement s'asseoir dans un fauteuil.

— Où est Smith ? dit-elle, je ne le vois pas.

Elle était irritée, et omit le nom de frère.

— Ah ! je comprends, dit-elle ironiquement. Il a honte... cela ne m'étonne pas. Voilá ce que nous a valu sa nouvelle convertie.

— Madame Bradish, vous vous oubliez, dit M. Ward.

— Je veux á tout prix qu'il entende comment j'ai été outragée á cause de lui.

— A cause de la vérité, suggéra M. Ward.

Smith s'approcha de madame Bradish. Il la plaignit beaucoup et déclara qu'il avait été retenu par une vision dans laquelle il avait reçu la promesse pour elle d'une prompte guérison dans ce monde-ci, et des plus grands honneurs, des plus brillantes récompenses dans l'autre. Quelques-uns des plus convaincus le prièrent de la rendre sur-le-champ á la santé par un miracle. Il répondit que cela lui était interdit, á cause de leur manque de foi; qu'il devait y avoir un Achan parmi eux, et qu'il fallait découvrir cet être maudit et le chasser.

Madame Bradish ne parut point satisfaite, et reprit :

— Frère Smith, mon avis est que vous ne tentiez plus de conversion parmi les païennes; il en résulte toujours du mal. Votre pauvre cheval est tué, et je suis blessée á cause d'Anna, cette stupide créature.

Smith, qui craignait de diminuer son autorité aux yeux de ses disciples en étant plus longtemps l'objet des observations critiques de madame Bradish, s'efforça de détourner le cours des idées de celle-ci. Heureusement pour lui, elle se borna á faire le récit sommaire de son aventure.

Elle reposait dans les bois lorsqu'elle entendit le bruit des chevaux. Elle n'eut pas le temps de fuir. Son cheval reçut plusieurs balles, et tomba mort. Anna fut reprise malgré ses efforts désespérés.

Hélène l'écoutait avec une expression sur son visage que je ne pus bien définir. C'était un mélange de joie, de tristesse et de surprise.

Le chirurgien arriva. Aprés l'examen, il exprima la crainte qu'une amputation ne fût nécessaire.

Elle refusa fermement. Elle voulut se confier á la Providence, en dépit de tous nos raisonnements. Dans tous les cas, la continuation immédiate du voyage était impossible.

— Cette blessure provient d'une chute de cheval, dites-vous? demanda le chirurgien.

— Oui.

— Pardon, madame, c'est une balle qui vous a blessée.

— Monsieur le chirurgien, dit madame Bradish, je comprends votre curiosité. Votre village, comme tous les autres, a ses bavards, sans doute. Nous autres, Mormons, nous sommes méprisés et persécutés. On fait circuler des mensonges, des calomnies. Quant á moi, je n'attends rien de la justice des hommes : j'attends tout de Dieu !

Le chirurgien parut un peu étonné de cette sortie, et je le vis se détourner pour rire.

L'aventure de madame Bradish causa une grande sensation dans le pays.

Le lendemain, ce même chirurgien revint pour nous avertir qu'il fallait précipiter notre départ.

— Mais, dit M. Ward, la santé de madame Bradish ne sera-t-elle pas remise en péril?

— Le danger sera plus grand peut-être si elle reste que si elle s'en va. Tout le monde est furieux contre vous.

— Qu'y a-t-il? dit madame Bradish, qui, de sa litière, put saisir un mot ou deux de notre conversation.

— Je dis á vos amis qu'on est exaspéré contre vous.

M. Ward remercia le chirurgien de son avis amical, et nous fîmes nos préparatifs de départ. On plaça madame Bradish dans un lit, sur l'un des waggons, et, une demi-heure aprés, nous partîmes.

Le chirurgien nous accompagna pendant quelque temps; avant de nous séparer, il dit :

— Puisque vous reconnaissez que je ne vous ai pas été inutile, je veux vous demander une faveur.

— Parlez.

— Je voudrais savoir qui est le prophéte parmi vous?

— Mais vous promettez de ne pas révéler la confidence que je vais vous faire.

— Je le promets.

— Le prophéte est cet homme que vous voyez dans ce waggon au milieu de ces femmes.

— Ce vieillard?

— Oui.

— Je le croyais jeune?

— Ne devinez-vous pas qu'il est déguisé?

— Ah ! trés-bien !

Et il s'éloigna trés-surpris, et en ricanant. Nous avions parmi nous un nommé Pierre Short, qui unissait á une rudesse excessive dans les manières la physionomie la plus répulsive et les dispositions les plus rebutantes. Il était extrêmement ignorant, il n'avait pas reçu même les premiers rudiments de l'éducation. Mais, ce qui n'étonnera pas, il croyait fermement aux visions et aux miracles du prophéte. Il était marié et pére de dix enfants. La grâce et la beauté d'Hélène le touchèrent. Il ne pouvait se lasser de la regarder, de lui parler, quoiqu'il fût visible qu'elle le détestât. Elle évitait de jeter les yeux sur lui, répondait á ses questions par monosyllabes, et manifestait tous les symptômes du dégoût pour sa personne.

J'avais souvent l'occasion de l'observer, et j'eus quelque appréhension des suites de cette répugnance. Un jour, Hélène accourut vers moi, pâle et tremblante :

— Oh ! madame Ward, dit-elle, je viens á vous comme á la seule personne sur terre á qui j'ose me confier. Que vais-je faire? pouvez-vous me sauver?

— Qu'avez-vous, Hélène?

— Oh ! cet affreux Pierre Short ! Ils veulent certainement me tuer, ou ils me protégeraient contre lui.

— Chére amie, dis-je avec douceur, remettez-vous et expliquez-vous.

— Pierre Short veut faire de moi sa femme spirituelle. Smith lui a donné son consentement, et il me commande maintenant d'obéir. Devenir la femme de cet homme que je méprise et que je hais comme je n'ai jamais haï un homme auparavant !

— Est-ce que votre mére ne peut pas vous sauver?

— Ma mére est aveuglé et fanatique; elle dit que je dois obéir aux commandements du Prophéte, parce qu'il ne peut jamais faillir. Mais elle se trompe, n'est-ce pas? N'a-t-il pas trempé dans le meurtre et dans la trahison? N'a-t-il pas perdu mon âme et mon corps? N'a-t-il pas fait de moi un être méprisable et abhorré par les honnêtes gens? Mais ceci fait déborder la coupe. J'aurais pu supporter tout le reste; j'aurais pu cacher ma honte et ma douleur, et retrouver enfin le calme, sinon le bonheur. Mais la pensée d'être ainsi en possession d'un nouveau misérable est horrible !

— Mais qu'entendent-ils par femme spirituelle?

— Vous savez que Smith enseigne que les femmes sont sauvées seulement par leurs maris, et que les femmes non mariées doivent toujours être exclues des joies des élus. En conséquence, chaque femme doit avoir un mari spirituel. Smith a eu ainsi pour épouse madame Cook, madame Clarke et Iréne. Maintenant, il est las de moi; leur tour viendra aussi bientôt.

Je plaignis beaucoup cette pauvre femme; mais que pouvais-je faire pour la consoler? Je me contentai de l'assurer de mon amitié et de mon dévouement, et d'essayer de lui faire espérer une intervention providentielle.

Le lendemain, Hélène fut absente. On fit des recherches, et on ne retrouva que son cadavre : elle s'était jetée dans un étang voisin. On la déposa sur l'herbe : chacun á son tour voulut examiner son pâle et charmant visage et presser sa main glacée. Smith vint, et Pierre Short aussi. Cependant la bouche de la morte ne s'ouvrit pas pour proférer un cri de vengeance; ses beaux yeux noirs ne lancèrent pas un éclair d'indignation. Elle sommeillait pour ne plus se réveiller !

— Ah ! elle est bien morte cette fois ! pensai-je; et Joseph Smith n'essayera pas de la ressusciter !

La mére d'Hélène avait une autre opinion que moi. Elle dit avec la plus entiére confiance :

— Ma fille revivra.

— Pas avant le jugement dernier ! répondit une voix.

C'était Smith lui-même qui prononçait cette condamnation.

La pauvre mére poussa un cri.

Je découvris un enfant bâillonné par un linge. — Page 14.

— Le suicide est maudit, reprit-il avec la plus brutale indifférence pour la douleur de cette mère infortunée.

— Mais vous ne savez pas, s'écria-t-elle, vous ne savez pas si elle s'est suicidée.

— On ne peut se noyer involontairement où on l'a trouvée.

Je m'approchai d'eux et je dis en le regardant sévérement :

— Et pourquoi une pareille action est-elle volontaire? Si une femme, comme Hélène, jeune et belle, se lasse prématurément de la vie, la dépravation et la cruauté de qui faut-il accuser? Quel fanatique a détruit les espérances de cette femme si pure, a dégradé ses aspirations vers le bien et l'amour, et a tourné la douceur de sa vie en fiel et en absinthe? Le suicide est maudit! Dites plutôt que ces hommes sont maudits, dont la perfidie fait de la mort la dernière ressource pour le faible, contre le crime et l'oppression.

— Et qui osera témoigner qu'Hélène a été dans ce cas? dit Smith avec stupéfaction.

— Moi! Elle m'a raconté vos persécutions et votre bassesse! Joseph Smith, prophète et prêtre, votre victime vous échappe! La mort est devenue votre rivale.

Il s'éloigna en murmurant des imprécations.

Madame Bradley, la mère d'Hélène, semblait confondue de ma hardiesse. Je me contentai de la regarder avec pitié et mépris.

Quand Hélène fut enterrée, Smith ne voulut pas assister à la cérémonie; aucune prière ne fut dite, on ne lut aucun passage de l'Écriture.

CHAPITRE VII.

LA COLONIE DES MORMONS.

Quand nous atteignîmes l'établissement mormon dans l'Illinois, madame Bradish était guérie. Une constitution forte, une volonté très-ferme, avaient accompli sa guérison, indépendamment de toute intervention miraculeuse.

Le village mormon parut beaucoup plaire à mes compagnons; je ne dirai pas la même chose en ce qui me concerne. Il contenait environ cinquante maisons, chacune pouvant loger deux ou trois familles. Il y en avait de toute dimension et de toute forme, depuis la maison de bois élégante, jusqu'à la plus pauvre chaumière; un grand nombre n'avaient ni plancher ni cheminée; beaucoup manquaient de portes et de fenêtres. Les Mormons étaient généralement pauvres, et le nombre des enfants dépassait toute croyance. Ceux-ci étaient à peine initiés aux coutumes les

Elle marchait dans la boue et dans la neige fondue... — Page 20.

plus élémentaires de la civilisation. Ils ressemblaient à de jeunes sauvages beaucoup plus qu'à la progéniture d'un peuple élu.

Toute correspondance avec les païens étant interdite, on se servait d'épines au lieu d'épingles; il n'y avait qu'une aiguille dans le village, et on l'employait rarement. De grandes filles de douze ans avaient presque oublié l'usage du miroir. Le calicot le plus grossier était considéré comme un luxe. Les verres et les assiettes étaient en bois.

Nous avions plus de confort que les autres; car, nouveaux venus, nos provisions n'étaient pas épuisées. Mais nous étions persécutés incessamment par les emprunteurs. Tous les objets de toilette et de cuisine y passèrent. Notre maison était supérieure à celles des autres sous beaucoup de rapports. Cependant notre escalier était une échelle. Ce détail fera comprendre la commodité du reste.

Il fut décidé un peu plus tard que l'Eglise ouvrirait un magasin. Par Eglise, je veux désigner les prêtres, avec Smith à leur tête. La vente des marchandises formait leur bénéfice commun. Nous nous aperçûmes bientôt qu'ils les vendaient très-cher, et qu'elles étaient de la plus mauvaise qualité. Les trois quarts des articles étaient gâtés.

Madame Bradish avait mené jusque-là une vie de luxe : elle fut singulièrement déroutée. Elle proposa de trafiquer avec les païens : c'était là une hérésie. Smith et les prêtres furent orthodoxes. Ils défendirent aux fidèles de transgresser leur loi religieuse, sous peine d'excommunication et d'anathème. En réalité, le commerce n'était pas autre chose, de la part des chefs, qu'une rapine organisée.

On établit une école quelque temps après notre arrivée, et Irène devint une institutrice. Cette école n'était pas peu plaisante, et elle procurait un grand soulagement aux matrones de l'endroit : on ne vit jamais rassemblés tant de haillons, de saleté et d'ignorance. Smith donna un petit volume manuscrit à Irène, lequel lui servit à instruire les enfants dans les devoirs et les principes du Mormonisme. C'était, par le style, une imitation du catéchisme.

Les Mormons, pour assurer leur indépendance future, résolurent d'organiser une banque. Ils désiraient inspirer de la confiance aux païens, tout en les méprisant. En conséquence, quand la construction fut élevée, on fit venir un profane qui vit déposer le capital dans les caves; c'est-à-dire qu'il vit les piles supérieures, qui étaient d'or, contenues dans des sacs : le dessous, comme il fut reconnu plus tard, était de plomb.

J'avais une amie dans le village, une bonne et tendre femme qui était venue l'année dernière de New-York. Nous avions de fréquentes conversations. Je sus bientôt que les pratiques des Mormons lui répugnaient profondément. Son mari et elle-même comptèrent parmi les premiers convertis. Ils avaient été trompés par les artifices de Smith et par son prétendu pouvoir de faire des miracles. Naïfs, géné-

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 7, RUE D'ERFURTH.

reux, passionnés, tous deux embrassèrent la cause avec ardeur, engagèrent leur propriété dans l'entreprise, et découvrirent, mais trop tard, qu'il y avait plus d'apparence que de substance, et plus d'illusion que de réalité, dans le Mormonisme; du moins la femme pensa ainsi.

Quant au mari, il devint ambitieux, il voulut devenir un prêtre et un chef, et se crut même favorisé par des communications divines.

— Oh! monsieur Murray, lui dit-elle un jour en ma présence, combien vous vous abusez!

— C'est impossible, répondit-il sèchement.

— C'est possible, mon ami, répliqua-t-elle doucement.

— Est-ce qu'une femme peut comprendre quelque chose à tout cela?

— M. Murray parle légèrement des femmes, dis-je.

— Oui, dit madame Murray, c'est une habitude qu'il a prise récemment. Je crains quelquefois que mes jours les plus heureux ne soient passés!

— Le bien peut sortir du mal, dis-je en essayant de la consoler.

— Mon mari n'est plus pour moi ce qu'il était, reprit-elle. Il néglige nos enfants. Il déserte la maison, et quelquefois pendant plusieurs jours de suite.

J'eus une pensée pénible.

— Madame Murray, dis-je, veuillez excuser ma position: est-ce que votre mari est converti à la théorie des femmes spirituelles?

— Je l'ignore, mais je le crains. Oh! cette idée vient du diable!

— Toutes les doctrines des Mormons viennent-elles d'ailleurs? répondis-je.

— Autrefois, dit madame Murray, j'ai eu la sottise d'attribuer à Smith le pouvoir de la divinité; mais les écailles sont tombées de mes yeux, et je le regarde maintenant comme un imposteur de la plus vile espèce.

— Croyez-vous qu'il serait prudent de parler ainsi de lui en public?

— Non, certes!

— Est-ce qu'on encourrait la peine d'excommunication?

— Quelque chose de pis! murmura-t-elle à mon oreille.

Je tressaillis. L'enfant d'Hélène me revint en mémoire.

— Quoi donc? demandai-je.

— On disparaît!

— Vous m'effrayez?

— On disparaît... comment? je ne le sais pas.

— Etes-vous sûre de ce que vous dites?

— Ecoutez bien. Un jeune homme nommé Harrison se joignit aux Mormons il y a quelque temps. Il était brave, loyal et intelligent. Je m'aperçus tout de suite qu'il avait été trompé par leurs professions captieuses de piété. Tout se passa bien pendant un mois environ. Au bout de ce temps, l'orage menaça. Je l'ignorais, quand, un jour, Harrison vint ici.

Son visage était pâle d'une colère contenue. Cependant nous causâmes de choses indifférentes; à la fin, je lui demandai comment il trouvait les Mormons.

« — Madame Murray, répondit-il, j'en suis venu à la résolution de les quitter. Ce n'est pas tout, je veux les démasquer. Smith et moi, nous avons eu hier une querelle. Je l'ai traité de fou, de coquin, d'imposteur. Vous voyez que j'ai été assez franc.

« — Qu'a-t-il répondu?

« — Il a ri. « Oh! riez, ai-je dit; mais vous tremblerez à la révélation publique de vos impostures, et je me charge de cette tâche. —Vous attendrez sans doute une occasion favorable? a-t-il répondu. — L'occasion viendra bientôt. »

« Et Smith me quitta d'un air menaçant.

« — Et où allez-vous, Harrison?

« — Je retourne chez mon père.

« — Prenez garde! Vous avez offensé Smith.

« — J'y veillerai. »

Il prit congé de moi. Le jour suivant, il partit pour rejoindre son père. Bientôt je lus ceci...

Elle me tendit un bout de journal :

« Un jeune homme du nom d'Harrison a été trouvé mort avant-hier dans les bois. Il a été frappé d'une balle. L'assassin est inconnu. »

Je lui rendis le papier très-émue, et elle continua :

— Il y a dix-huit mois environ, il est arrivé un autre événement que je veux aussi vous faire connaître.

Smith m'amena un jour une belle jeune femme, et me la présenta comme une nouvelle convertie. Ses manières étaient excellentes et témoignaient d'une bonne éducation. Son nom était Sara Sweet, et elle demeura avec moi jusqu'à ce que je ressentisse pour elle la tendresse d'une mère pour son enfant. Un matin, j'eus une visite à rendre; à mon retour, elle pleurait amèrement.

« — Qu'avez-vous, Sara? demandai-je.

« — Oh! madame Murray, que vais-je faire? dit-elle en sanglotant. Smith est venu ici. L'homme que je croyais un prophète du Seigneur, et de qui je révérais la parole comme une inspiration divine, il veut ma ruine, âme et corps. Je n'ose vous raconter tout ce qu'il m'a dit, mais je crains de devenir folle!

« — Remettez-vous, chère amie, dis-je; vous pouvez retourner chez vos parents, et vous serez heureuse avec eux.

« — Oui, je ferai cela, répliqua-t-elle. Oh! combien j'ai été folle de les abandonner! Une fois dans ma famille, j'espère bien faire connaître Smith et son affreuse conduite pour empêcher d'autres femmes de tomber dans le piége.

« — Lui avez-vous dit cela?

« — Certes; mais il m'a répondu seulement en ricanant : « Très-bien! »

« — Eh bien, Sara, je vous donne le conseil d'être très-prudente et très-circonspecte dans vos démarches. Comment avez-vous l'intention de retourner dans la maison de votre père?

« — A pied, naturellement; il n'y a pas d'autre moyen.»

Sara se hâta de faire ses préparatifs de départ.

— Et comment cela finit-il? demandai-je.

— La pauvre fille partit, mais elle n'atteignit pas la maison de son père. On la trouva noyée.

Notre conversation fut interrompue par des visiteurs, et je pris mon congé.

Quelques jours après, madame Murray me fit appeler.

— J'ai tout découvert, dit-elle en soupirant.

— Découvert, quoi?

— La femme spirituelle de mon mari.

— Mes soupçons étaient fondés?

— Oui, il m'a tout avoué lui-même, et m'a proposé de l'amener ici.

— Que lui avez-vous répondu?

— Que si elle venait, je quitterais la maison. Alors il m'a dit : « Non, madame, vous ne le ferez pas. » Chez les Mormons, les maris sont les maîtres. Ils ont le privilége de punir les femmes désobéissantes, et de les contraindre à la soumission. Oh! si j'avais écouté mon pasteur, tous ces malheurs ne m'accableraient pas! il a tout prévu!

— Comment se nomme cette nouvelle femme?

— Madame Cook.

— Est-il possible!

— Oh! pourrai-je jamais me résigner à n'occuper que la seconde place dans le cœur de mon mari?

— Ne pourriez-vous pas retourner chez vos amis?

— Je le ferais volontiers, si je le pouvais; mais il entre dans la politique des Mormons de ne jamais laisser d'argent aux mains de leurs femmes. Et je suppose que mon sort serait celui de Sara.

— C'est plus que probable.

— Je ne pourrais pas abandonner mes enfants, dit-elle. Oh! je suis cruellement éprouvée; mais je sens, je comprends que cela est juste. Je reçois la récompense de mes actions!

CHAPITRE VIII.

LA FOI ET LE CULTE DES MORMONS.

L'idée d'un millenium est un des principes les plus importants du Mormonisme, et l'un des plus caressés par les croyants. Ils en parlent en toute occasion, et beaucoup d'entre eux entretiennent les notions les plus fantastiques

et les plus absurdes par rapport au degré de bonheur dont ils espèrent jouir un jour.

Les Mormons ne forment pas d'exception à la règle générale, que le caractère d'un peuple peut se juger d'après ses opinions touchant son bonheur futur. Ainsi les Scandinaves belliqueux plaçaient les âmes des héros dans le Valhalla, où ils étaient perpétuellement victorieux et ne se lassaient jamais de boire l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis. Les Mahométans rêvent les ombrages embaumés, les sources fraîches et les houris aux yeux noirs. L'Indien, lui, veut chasser les bêtes fauves avec des chiens plus rapides que le vent.

Les Mormons attendent un millenium dans lequel la malédiction prononcée par Jéhovah cessera de peser sur la terre. Toutes les bêtes nuisibles, venimeuses et féroces, et tous les hommes méchants seront détruits; toutes les plantes vénéneuses et parasites disparaîtront; et la nature produira, dans une abondance spontanée, toutes les choses nécessaires à la vie.

Leurs opinions sur d'autres sujets sont non moins fantastiques et absurdes. Leur morale est différente de celle d'autres sectes. Donner de l'argent à leur Eglise, prêcher l'Evangile et avoir des visions, ces actions sont considérées chez eux comme les plus méritoires.

Beaucoup d'entre eux prophétisent, mais les prêtres seuls peuvent découvrir s'ils sont mus par un esprit faux ou vrai. Quand Smith vivait, ce rôle d'interprétateur lui appartenait exclusivement. Quant à leurs prédicateurs, il est à peine possible de découvrir quelque ordre ou quelque raison dans leurs discours. Il y est toujours question de vivre et de régner avec Christ pendant mille ans.

Leur culte est un mélange singulier de cérémonies juives et chrétiennes. Leur état civil ressemble à celui des juifs sous beaucoup de rapports. Le chef de l'Eglise est aussi gouverneur temporel, et ils ne reconnaissent d'autres lois que celles qu'ils ont faites.

Le Mormonisme se modifie continuellement, et beaucoup de doctrines inconnues aux fondateurs de la foi sont enseignées actuellement.

La polygamie ne fut pas avouée pendant quelque temps. Au début, la femme spirituelle était soi-disant unie à son mari par un lien tout spirituel : ce premier point admis conduisit à l'aveu public du lien charnel.

Leur temple, situé au milieu de ce qu'il leur plait d'appeler la Terre promise, devait être dans l'avenir le lieu de pèlerinage de tous les hommes.

Les extases devinrent de plus en plus fréquentes. Il était de mauvais ton de ne pas en avoir. Chacun était en état de donner une description du ciel, pouvait dépeindre exactement Abraham, Isaac et Jacob, les siéges qu'ils occupaient auprès du trône céleste, et les robes qu'ils portaient.

Plusieurs de ces descriptions étaient très-amusantes. Une vieille femme m'apprit que le ciel était une très-jolie chambre bien fraîche, où on avait abondamment du biscuit, et où l'on n'était pas obligé de travailler. Une autre prétendit qu'elle n'y voyait pas de biscuits, mais qu'on y avait de beaux vêtements, et qu'on y était assis toute la journée dans des fauteuils bien confortables.

— Mais y a-t-il quelque nuit? demanda une fois un auditeur émerveillé.

— Non, il y a un crépuscule.

— Et l'on ne travaille pas?

— Non, on chante et on danse.

— Et qui voit-on là?

— Rien que des Mormons.

Smith cependant fit admettre que des honnêtes gens avaient bien pu gagner le paradis avant que le Mormonisme fût révélé. Car, peu de temps auparavant, il voyageait dans un bois, disait-il, quand il s'entendit appeler, et, en se retournant, il vit un ange. Cet ange l'emporta au ciel, afin qu'il pût y prêcher la bonne nouvelle du Mormonisme. En deux jours il convertit tous les habitants célestes.

CHAPITRE IX.

LES PROPHÈTES ET LES PRÊTRES MORMONS.

Depuis le temps où Saül était entouré de prophètes, on ne vit jamais tant d'hommes inspirés que dans les réunions des Mormons. Ils étaient petits ou grands, maigres ou gras, bien ou mal vêtus.

Quelques-uns avaient leurs lèvres ou leur nez barbouillés de tabac; d'autres avaient une haleine infectée par l'eau-de-vie.

Il était permis aux sœurs d'assister à ces réunions; mais elles ne pouvaient participer aux délibérations; je décidai madame Murray à y aller une fois en ma compagnie.

Nous y entendîmes le discours suivant prononcé d'une voix nasillarde :

« Amis, prophètes, saints, compagnons de travail, je suis honoré, très-honoré, grandement honoré de me *trouvé-z-ici* cette nuit, et de pouvoir parler à cette *augusse* assemblée. Vous savez, frères, que vous ne *voulâtes* pas me permettre d'aller prêcher; mais je sentis que c'était mon devoir de répandre la *bonne graine*, sous peine d'être maudit; je ne dis pas damné, afin que je ne *parlasse* pas comme les païens, nos ennemis. Je voulais donc prêcher, mais je ne voulais pas être un martyr. Oui, frères, c'est un martyr qui vous parle. »

Tous les yeux se tournèrent vers l'orateur, et un sourire d'incrédulité se montra sur toutes les bouches.

— Nous prierons notre frère Flitter d'être aussi explicite que possible, dit M. Ward.

— Parlez-nous de vos convertis, suggéra Smith.

« Mon premier martyre, ç'a été de monter à cheval. Je n'y suis pas du tout habitué : ça me remue toutes les entrailles. Mon second martyre vient de petits poulets, c'est-à-dire... vous allez voir. Je voulais faire un meeting dans une école. L'heure arrive; moi, j'arrive aussi : personne! ça me contrarie, et je veux m'en aller. Mais voilà qu'une vingtaine de petits démons sortent de dessous terre, je veux dire de dessous leurs bancs, et s'amusent à me jeter des œufs de toutes leurs forces, et pif! et paf! J'ouvre la bouche pour parler, quand j'en reçois un dedans, en plein. Ça ne sentait pas bon; et depuis ce temps-là, j'ai toujours l'odeur dans le nez. »

Madame Bradish était courroucée; à la fin, elle se leva, et cria d'une voix hautaine :

— Frère Smith, êtes-vous endormi?

— Sœur, sœur Bradish, murmurèrent quelques prêtres.

— Frère Smith, êtes-vous endormi? répéta-t-elle avec fermeté.

— Que voulez-vous dire? répliqua Smith.

— Pourquoi laissez-vous ainsi compromettre notre dignité, comme si cela nous intéressait de savoir que cet imbécile a été martyrisé avec des œufs pourris? Flitter, asseyez-vous.

Le pauvre Flitter parut abasourdi, et reprit son siége en silence.

— Maintenant, reprit madame Ward, si quelqu'un de vous a quelque chose de vraiment intéressant à nous raconter, nous l'écouterons.

Personne ne dit mot.

— Frère Pratt, dit M. Ward, dites-nous ce que vous avez fait?

Frère Pratt se leva lentement, jeta un regard circulaire sur l'assemblée avec une grande complaisance, et lança ces mots :

— Je n'ai rien fait!

— Amen! répondirent gravement plusieurs frères.

Un petit Français, tout maigre et tout frétillant, demanda ensuite la parole. Il avait été envoyé en mission dans une colonie française, située dans l'Etat voisin.

— Mes amis, commença-t-il, je ne sais pas trop ce que j'ai à vous dire.

— Dites la vérité! répondit une voix.

— Oui, la vérité! mais ce n'est pas la vérité que je

voudrais... mes amis! j'ai fait tout ce que j'ai pu; mais j'ai fait très-peu. Le miracle ne voulait pas aller. J'ai recommencé plusieurs fois, et le miracle a toujours raté; et parce que le miracle a toujours raté, ils n'ont pas voulu me croire. Et voilà tout.

— Vous n'avez converti personne? demanda sévèrement Smith.

— Ah! si, dit gaiement le Français; quelques femmes.

— Très-bien! convertissez les femmes, dit M. Ward; les hommes suivront toujours.

Les relations données par les autres missionnaires ne contenaient rien de plus saillant. Il n'est pas possible d'imaginer de plus grandes absurdités débitées plus gravement.

CHAPITRE X.

L'ÉGLISE DES MORMONS[1].

Le gouvernement de l'Eglise des Mormons ressemble à celui de la hiérarchie catholique sous plusieurs rapports. Smith, de son vivant, était pape. Il interprétait comme il le voulait le livre sacré des Mormons, fabriquait à volonté de nouveaux dogmes, et ne faisait jamais d'opposition, que je sache, à ses fidèles.

Quoique les prophètes et les prêtres eussent voix dans les affaires ecclésiastiques, les affaires importantes étaient administrées par lui, avec trois assistants sous ses ordres.

En fait, les Mormons étaient généralement des hommes appartenant à une classe pauvre et ignorante.

— Le sentier de la vérité est si simple, disait Smith, qu'un sot peut le découvrir comme un homme de génie. Que ceux qui sont considérés sots par leurs voisins viennent à nous, nous les ferons prêtres!

Et, en effet, une multitude de ces gens-là acceptèrent l'invitation.

— Qu'un homme, disait-il encore, ajoute foi à mon évangile et le répande, et tous ses péchés lui seront remis. Il aura les richesses, les honneurs et toutes les femmes qu'il désire dans ce monde. Dans le ciel, il aura la vie éternelle.

Et des voleurs, des brigands, ou des chevaliers d'industrie accoururent à lui.

Un jour, madame Murray m'esquissa la biographie de plusieurs chefs mormons. L'un avait fait dix ans de prison. Il fut convaincu d'avoir dévalisé la malle-poste. Mais, avant d'être pris, il avait mis l'argent volé en sûreté, et quand il eut purgé sa peine, il rejoignit les Mormons avec son butin. Tout homme qui versait de l'argent dans la caisse de l'Eglise était le bienvenu, sans qu'on lui en demandât l'origine.

Un autre prêtre avait été convaincu de meurtre, quoiqu'il eût été gracié ultérieurement par le gouverneur d'État; d'autres avaient subi diverses condamnations; mais il était interdit de faire aucune allusion à ces faits.

— Comment, dis-je à M. Ward, pouvez-vous vous associer avec de tels hommes? Je vous prie de ne plus les inviter à dîner.

— Vous n'êtes pas raisonnable, madame. Ils sont des instruments dont nous avons besoin.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous me comprendrez quand nous aurons conquis un royaume et que nous serons élevés parmi les grands et les nobles de la terre.

— Conquis un royaume? votre langage est encore plus mystérieux. Soyez plus explicite.

— Supposez-vous que nous, les sectateurs d'une nouvelle foi, et les organisateurs d'un nouveau système, nous devions toujours être tenus en lisière? Notre politique est de devenir indépendants des païens, en matière politique et sociale. Nous voulons avoir nos lois, nos institutions, et notre gouvernement créés par nous.

[1] Il est peut-être bon de rappeler au lecteur que la responsabilité des récits ou des opinions d'un écrivain ne saurait être étendue à son traducteur, à moins que celui-ci ne déclare publiquement l'accepter.

— Mais comment y parviendrez-vous?

— En nous attachant toutes sortes de gens qui peuvent nous être utiles quand la lutte éclatera.

— Mais vous ne méditez pas une trahison contre le gouvernement des Etats-Unis? Si tel est le cas, prenez garde!

— Que me font les États-Unis? Ai-je besoin d'obéir à des lois, à un état social que je déteste?

— Mais vous êtes un citoyen de ce gouvernement, et vous tombez sous sa juridiction.

— Cela peut être maintenant; cela ne sera pas toujours. Nous avons en vue un état d'indépendance que nous atteindrons pacifiquement, si nous le pouvons, par la force, si c'est nécessaire.

Je constatai que, selon leurs vues politiques, tout gouvernement civil devait être administré par l'Eglise; que les officiers de l'Eglise devaient être considérés comme les nobles de la terre; que la trahison envers l'Eglise et le meurtre d'un frère appartenant à la foi commune étaient les seuls crimes qui, suivant eux, méritassent la mort; qu'un Mormon, dans aucune circonstance, ne pouvait être le débiteur d'un païen, parce que le monde, et tout ce qu'il contient, ayant été donné aux saints, c'était leur privilége de s'approprier tout ce qu'ils jugeaient convenable.

Les femmes, suivant leurs principes, sont des êtres inférieurs, créés pour satisfaire les passions des hommes. Elles ne sont pas mieux traitées que les esclaves; elles font la besogne la plus rebutante, et on les soumet fréquemment à des punitions corporelles. Ayant un jour l'occasion d'aller dans la maison occupée par le Prophète, madame Clarke et Irène, je vis le premier assis sur un banc, devant la porte, pendant que les deux femmes travaillaient péniblement dans le champ de blé voisin. Je restai seule un moment avec madame Clarke, et elle fondit en larmes.

— Oh! madame Ward, dit-elle, je suis la plus misérable créature! pourquoi ai-je abandonné mon mari; pourquoi ai-je suivi cet imposteur? Si vous saviez ce que je souffre! si vous connaissiez l'amertume d'un remords incessant! Qu'il est cruel, cet homme, pour qui j'ai tout sacrifié! et Irène qui cherche tous les moyens propres à l'irriter encore contre moi!

— Est-ce qu'Irène vous hait? demandai-je.

— Elle se flatte que, si je n'étais pas sa rivale, elle régnerait seule sur le cœur du Prophète. Ce sont ses machinations qui l'ont induit à chercher un nouveau mari pour madame Cook. Elle a fabriqué quelques mensonges odieux contre cette femme. Elle l'a accusée d'être fainéante, de dévorer les friandises que Smith voulait réserver pour lui seul. Smith voulut la châtier, mais elle se défendit comme une lionne, l'égratigna et le mordit. A la suite de cette scène, Smith pria M. Murray de la recevoir.

— C'est abominable! m'écriai-je.

— Irène me hait, et je suis effrayée d'elle. Regardez, dit-elle en me montrant ses bras et son sein noirs de coups, voilà les marques de sa bonté pour moi!

— Ma pauvre madame Clarke! et vous avez été délicatement élevée? demandai-je.

— Certes! jamais je n'avais exécuté de travail corporel avant mon union avec Smith. Je croyais, l'hiver dernier, ne pas vivre jusqu'au printemps.

— Eh bien! madame Clarke, fuyez, s'il est possible, et retournez chez vos amis. Ils vous recevront avec bonté comme l'enfant prodigue.

— Oh! je ne doute pas qu'ils me reçussent ainsi, et le ciel sait combien je voudrais les revoir! Mais c'est impossible, impossible!

Nous nous quittâmes, et je ne la revis pas de tout l'hiver. Je n'avais raconté ses souffrances à personne, de peur de l'exposer à des cruautés plus grandes encore. Je l'aperçus une fois, comme elle marchait dans la boue et dans la neige fondue, portant un lourd fardeau sur les épaules.

— Je m'étonne, dis-je à madame Bradish, que votre Prophète n'ait pas de honte d'imposer une si rude besogne à cette pauvre femme!

— A quoi est-elle bonne? répondit-elle; elle n'a rien

apporté à l'Eglise; puis elle n'est pas jolie; il la garde seulement pour les services qu'elle lui rend.

— Pourtant, madame Bradish, il l'a persuadée d'abandonner son mari et ses enfants; lui seul est la cause de sa perte.

— Elle n'en a été que plus sotte, dit madame Bradish avec sécheresse. Je n'ai pas de pitié pour ces femmes faibles et imprévoyantes, qui ne peuvent prendre soin d'elles-mêmes et qui ne savent que se courber et pleurer, comme des enfants, sous l'oppression et les châtiments. Mais madame Clarke ferait bien d'être réservée dans ses confidences?

— Pourquoi? demandai-je avec inquiétude.

— Il n'est pas bon de dire tout ce qu'on sait.

Et madame Bradish me quitta sur ces paroles.

Une semaine après cette conversation, madame Murray passa un matin chez moi pour m'apprendre l'affreuse nouvelle qu'on ne pouvait retrouver nulle part madame Clarke.

CHAPITRE XI.

LES MORMONS DEVIENNENT SUSPECTS.

La possession d'un espace considérable de terre avait été dans la politique des Mormons; mais, au lieu de s'établir au delà des frontières du pays cultivé et habité, ils choisirent une position dans un district déjà populeux. Ils y fondèrent des avant-postes, reliés par des familles mormones. Il entrait dans leur plan d'éloigner les païens de cette région. Quelques-uns des Mormons les plus ardents proposèrent au Prophète de les tuer comme autrefois on tua les premiers-nés de l'Egypte. Cependant il repoussa cette mesure par raison de clémence.

Il fut proposé alors de tenter leur conversion; mais ce plan échoua, et la dernière décision fut de les piller, de les effrayer jusqu'à ce qu'ils fussent obligés de s'éloigner par amour de la paix.

Je trouvai madame Bradish très-intéressée dans cette affaire. Elle y voyait un aliment à son ambition.

Elle me dit un jour:

— Je serai aux Mormons ce que Déborah fut aux enfants d'Israël.

— Mais les Mormons permettront-ils à une femme de les juger comme Déborah jugea Israël? demandai-je.

— Non, dans les cas ordinaires; cependant la propriété que j'ai donnée à l'Eglise me permet d'occuper la plus haute position parmi ses chefs, répliqua-t-elle.

— Les positions dans l'Eglise mormone sont-elles proportionnées à l'importance de la propriété offerte par les candidats aux honneurs ecclésiastiques?

— Oui. Mais nous ne pourrons jamais nous élever à l'état et à la dignité que nous ambitionnons comme chefs mormons, jusqu'à ce que les païens soient dépouillés et chassés.

Alors commença un système régulier de déprédation. Chaque nuit, quand le temps surtout était sombre et ombrageux, une compagnie des hommes les plus audacieux s'élançait dehors comme des bêtes de proie. Ils revenaient quelquefois chargés de butin de toute espèce. Des meurtres étaient commis fréquemment. Tout le pays était alarmé; les journaux étaient pleins de conjectures; et on offrit des récompenses à ceux qui découvriraient les coupables, mais sans succès.

Personne ne suspectait les Mormons. Ils étaient paisibles en apparence. On leur proposa même de se joindre aux autres pour faire des recherches. Ils acceptèrent, dans l'espoir que, connaissant les plans de leurs ennemis, ils pourraient plus aisément les dérouter.

Il avait été décidé de placer une garde autour de chaque maison dans le voisinage. Pas un maraudeur, pas un pillard ne put être trouvé. Cependant, quand ceux qui s'étaient éloignés revinrent chez eux, imaginez leur étonnement en trouvant chaque chose dans le plus grand désordre, les femmes effrayées, les granges et les maisons pillées. L'agitation du pays dépassa toutes bornes; mais on ne put découvrir les coupables. Pendant ce temps, les Mormons riaient de la mystification de leurs ennemis et auguraient une bonne fin d'un si bon commencement.

Un jour, je me tenais devant la porte de notre maison, quand un prophète mormon passa avec une belle jeune fille s'appuyant sur son bras. Je connaissais ce prophète comme un père de famille, mais la fille m'était étrangère. Je demandai son nom à madame Bradish.

— Son nom est ou était Cornelia Cornish, répondit-elle.

— D'où vient-elle?

— D'un des villages voisins, je pense. Hyde l'a convertie, l'a amenée, et maintenant elle vit dans sa famille. Il l'aime beaucoup.

— Oh! madame Bradish, est-ce que vous regardez de telles liaisons comme convenables?

— Certainement! qui les a interdites?

— Pas Joseph Smith.

— Ni aucun autre dont les paroles soient dignes d'être prises en considération. Votre propre bible favorise un tel système, et...

— Madame Bradish, c'est contre les lois du pays; et maintenant, au moins, il est de notre intérêt de nous conformer à ces lois. Ne savez-vous pas que le pays commence à nous suspecter?

Elle répondit irritée:

— Comment le saurais-je?

— Comment pouvez-vous ne pas le savoir?

— Regardez là-bas, dit tout à coup madame Bradish. Voilà notre frère Clayton.

C'était lui, en effet, il revenait de mission.

— Eh bien! lui demanda madame Bradish, avez-vous de bonnes nouvelles à nous donner?

— J'ai eu quelques succès, répondit frère Clayton. Les païens étaient généralement bien disposés, et, en quelques endroits même, désireux d'entendre la vérité. Une fois seulement je me trouvai en danger.

— Où cela?

— A environ vingt milles d'ici. J'étais en train de prêcher, lorsqu'une bande fit irruption dans la salle, m'entraîna dehors et me fit monter sur une mauvaise rosse, qu'elle poussa devant elle pendant un mille environ. Je ne pouvais obtenir aucune explication, jusqu'à ce qu'un jeune homme, plus sensible que les autres, me dit: « Vous n'avez rien dit ou fait personnellement qui ait amené cette scène. Vous pouvez être un très-honnête homme; mais, il y a quelques mois, un des nôtres entendit un gémissement sur le bord de la route, et se précipitant sur l'endroit d'où le son semblait partir, il trouva une pauvre femme gisant sur la terre, dans le dernier état d'épuisement. Il l'aida à se relever et la conduisit chez lui. Quoique son esprit semblât s'égarer quelquefois, elle fit un récit très-net et très-détaillé de ses aventures et des causes qui l'avaient amenée dans cette situation désespérée. « Mais, dis-je au narrateur, ceci ne me concerne pas. — Ecoutez-moi jusqu'au bout, » dit-il. Et il me raconta l'histoire de madame Clarke. « Après cela, ajouta-t-il, vous jugez que nous avons assez du Mormonisme et des Mormons. Il faut donc que vous promettiez de ne plus revenir dans notre village. » J'hésitai. « Promettez-moi, fit-il, cela vaut mieux pour vous. Je suis un homme pacifique, je ne veux de difficulté avec personne. Mais si vous refusez, vous aurez un certain vêtement de goudron et de plumes qui pourrait bien ne pas vous plaire. Qu'en dites-vous? » Je promis.

— Et ils vous ont congédié sans plus de violence? dit madame Bradish.

— Mais savez-vous ce que cette pauvre femme est devenue? demandai-je avec inquiétude.

— Je crois qu'on a écrit à son mari, répondit Clayton, qui nous quitta aussitôt.

— Pauvre madame Clarke! dis-je en soupirant.

Mais cette parole ne trouva pas d'écho en madame Bradish.

CHAPITRE XII.

LES JUSTICIERS.

Comme je l'avais prédit à madame Bradish, Cornélia Cornish avait des parents qui furent très-irrités de sa conversion au Mormonisme et de son intimité avec le prêtre mormon. Diverses mesures avaient été tentées pour l'arracher de ses mains sans recours à la violence, mais le Mormon tenait trop à son oiseau pour le laisser s'envoler ainsi. Chaque plan fut un échec, et le désappointement ne servit qu'à les irriter davantage. Les rumeurs d'une explosion imminente s'accréditèrent de plus en plus.

Une nuit, nous fûmes éveillés par un piétinement de chevaux.

— Les voilà! dis-je à M. Ward.

Il se leva de son lit, passa ses vêtements à la hâte et se prépara à sortir.

J'essayai de le retenir.

— Quoi! rester ici et me cacher comme un lâche quand mes amis sont menacés d'être massacrés!

Madame Bradish, armée, apparut tout à coup.

— Ils sont à la porte? demanda-t-elle.

— Oui, dit M. Ward.

— Eh bien, allons voir ce qu'ils font et ce qu'ils veulent, dit cette femme héroïque.

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces mots, qu'un coup violent brisa notre porte, et une douzaine d'hommes armés de mousquets, de rifles et de pistolets se précipitèrent dans la chambre.

M. Ward fit un signe à madame Bradish et s'avança vers eux en jouant la bonne humeur.

— Que voulez-vous, mes amis? dit-il.

— Nous voulons Smith et ce démon d'Hyde. Nous vous voulons aussi, et tout le reste des vagabonds mormons.

— Très-bien! prenez qui vous pourrez.

Et il s'élança par la fenêtre.

Ils le poursuivirent aussitôt avec des cris bruyants.

— Ne restez pas ici seule et tremblante, et venez avec moi! dit madame Bradish.

J'hésitai un moment; puis je la suivis précipitamment.

Il n'y avait pas de lune: la lueur des étoiles nous guidait seule. Nous vîmes des lumières dans le lointain, et nous entendîmes des cris étranges et horribles, mêlés de jurements et de blasphèmes, et de rires de démons.

En avançant, nous vîmes que Smith et Hyde étaient tous deux prisonniers. Cornélia Cornish était sur un cheval, derrière un garçon à l'aspect sauvage. Ses mains étaient liées, et une chaîne retenait son corps à la selle.

— Nous avons pris deux des oiseaux, dit une voix; c'est au tour des autres maintenant.

— Nous ne les attraperons pas cette nuit, dit une autre voix. Ils n'auront laissé que les femmes et les enfants, et nous n'en voulons pas à ces pauvres êtres! Ils sont déjà assez à plaindre.

— C'est vrai. Mais ces gaillards-là payeront pour tous. Où est le goudron?

— Emmenons-les dans les bois.

— Non! il faut que ces dames voient leur Prophète transformé en autruche.

— Grâce! grâce! s'écria Hyde en voyant un vase plein de goudron.

Madame Bradish ne put retenir plus longtemps sa colère. Elle saisit son pistolet, et une balle aussitôt traversa la cervelle de l'homme qui portait le goudron. Il chancela et tomba avec un gémissement.

— Qui a fait cela? s'écrièrent-ils en fureur.

— Moi! répondit madame Bradish.

Elle était sublime ainsi, sa main étreignant le pistolet, sa tête découverte, ses cheveux noirs flottant au vent de la nuit, et son front relevé qui défiait ses ennemis.

Ils se précipitèrent autour d'elle. On avait fait un feu de bois mort et de broussailles; et je vis à sa lueur que leur compagnon était mort.

— Au large! cria-t-elle comme quelqu'un voulut la saisir; au large! ou je te montrerai, coquin, le chemin de l'enfer.

Alors j'entendis des voix confuses.

Et ils se rapprochèrent encore d'elle.

— Prenons-lui le pistolet!—Le goudron! — Tuons-la!

Tout à coup le visage de madame Bradish s'éclaircit, et elle lança un rire de haine et de défi.

— Lâches coquins, cria-t-elle, où sont vos prisonniers? Pendant que vous vous attaquez à une femme, ils se sont sauvés!

En effet, Irène, voyant la confusion, s'était glissée auprès des prisonniers, et à l'aide d'un bon couteau, elle avait coupé leurs liens.

— Ils sont dans les bois! hurlèrent plusieurs voix; courons, nous les aurons morts ou vifs.

Et ils disparurent en poussant des cris forcenés.

Le frère de Cornélia Cornish monta devant elle à cheval, et s'éloigna au galop.

Je ne puis décrire la profonde émotion dont je fus saisie à ce moment. Les bois étaient près du village, et nous pouvions entendre parfaitement les voix et les menaces de nos ennemis, et apercevoir la lueur mobile et ondoyante de leurs torches. Je ne craignais rien pour Smith; je savais qu'il avait outragé mon sexe dans la personne d'Hélène et de madame Clarke, et j'estimais que ce serait un acte de justice si une balle mettait fin à son existence criminelle. Mais mon mari était absent, et lui, quoique Mormon, avait toujours été bon pour moi. Il pouvait tomber dans leurs mains... La pensée était horrible. Nous écoutâmes: les sons et les menaces devinrent confus, les lueurs s'effacèrent dans le lointain, et nous retournâmes chez nous.

Nous fûmes dans une grande anxiété pendant toute la nuit et pendant le jour qui suivit. Je dis « nous, » car madame Bradish, plus que moi, était réduite au désespoir. Je craignais seulement pour mon mari; elle pensait, elle, au prophète, aux prêtres, à l'Eglise; elle pensait à ses châteaux de cartes qu'un souffle allait peut-être renverser.

Nous reçûmes l'avis que nos ennemis faisaient une battue dans le bois.

— Il n'y a pas d'espoir! dis-je.

— Il y a toujours de l'espoir! dit madame Bradish. Comptez-vous pour rien la Providence?

— Je n'ai pas votre foi! répondis-je avec accablement.

— Parce que vous ne comprenez pas l'Evangile.

Madame Bradish avait un de ces caractères qui unissent à la résolution et à l'intelligence une tendance très prononcée au fanatisme religieux. Le monde a vu beaucoup de ces hommes et de ces femmes, qui, prenant parti pour quelque dogme superstitieux, voient leurs anciennes opinions du bien et du mal bouleversées tout à coup, et, debout sur ces ruines, un seul désir, celui du triomphe de leur foi. Puis madame Bradish était ambitieuse; elle aspirait à une place distinguée dans l'Eglise! et qui décrira la volonté indomptable qui se dégage du fanatisme uni à l'ambition?

Les heures s'écoulèrent, la nuit vint. Nous nous retirâmes plus tôt que d'habitude; mais le sommeil ne put venir. Je ne suis pas naturellement superstitieuse, mais des terreurs inaccoutumées s'étaient emparées de moi. Des plaintes, des menaces, des blasphèmes, retentissaient dans mes oreilles. A la fin, accablée de fatigue, je m'assoupis.

Tout à coup une voix me réveilla: c'était celle de mon mari.

— Chut! dit-il à voix basse. Ils ne sont pas loin, descendez et ouvrez une des fenêtres.

— Pourquoi pas la porte? demandai-je.

— Cela est moins dangereux. Ouvrez la fenêtre qui regarde le midi.

Je lui obéis, et, un moment après, il me prit dans ses bras.

— Où avez-vous été? demandai-je; qu'avez-vous souffert? pourquoi vous poursuivent-ils?

— Oh! Maria, je ne puis tout vous dire, répliqua-t-il; mais je me sens bien faible: je n'ai pas mangé depuis hier.

— Vous n'aurez pas longtemps à attendre, mon ami.

Et, m'élançant hors de la chambre, je servis bientôt le souper.

CHAPITRE XIII.

LA FORÊT.

— Ma chère, dit M. Ward quand il eut satisfait son appétit, je vous raconterai tout ce que je puis vous raconter. Le sang a coulé, mais celui de nos ennemis eu plus grande abondance que le nôtre.

— Quels sont les Mormons qui ont été frappés?

— Deux ou trois prêtres que vous ne connaissez pas. M. Murray a été blessé.

— Où est-il?

— Dans la forêt. Il est impossible de le transporter ici, et il n'y serait pas en sûreté.

— Sa femme le sait-elle?

— La dernière seulement le sait.

Madame Bradish entra dans notre chambre.

— Le Seigneur a entendu mes prières, dit-elle avec ferveur. Béni soit son nom! La foi et les prières peuvent accomplir des miracles. Maintenant, dites-nous ce que vous avez vu et entendu.

— La forêt était le seul lieu de sûreté, et j'y courus d'un trait. Nos ennemis me suivaient de près; enfin, ils revinrent sans pouvoir me saisir. Désireux de savoir ce qu'ils allaient faire, je me glissai bien silencieusement derrière eux, et je pus me cacher derrière une touffe de ronces, d'où je pouvais voir sans être vu.

— Alors vous avez vu fuir frère Smith et Hyde? demanda madame Bradish.

— J'ai été le témoin de votre bravoure en cette occasion. Si jamais une femme a mérité une couronne, c'est à vous qu'elle revient. Et vous en porterez une, vous serez une prêtresse du Très-Haut : cela m'a été révélé. Quand le Prophète et son compagnon se furent évadés, je les suivis. Nous nous dirigeâmes immédiatement vers l'endroit le plus épais et le moins fréquenté du bois. Je connaissais un refuge formé par une masse accumulée d'arbres qu'un ouragan avait renversés. Les troncs de quelques-uns étaient couchés sur les branches enchevêtrées des autres, et formaient ainsi des cavités impénétrables aux recherches. Là, nous rampâmes, et, osant à peine respirer ou remuer, nous guettâmes l'approche de nos ennemis. De notre cachette, nous pouvions les voir courir çà et là, nous pouvions entendre leurs menaces et leurs imprécations; et nous fûmes même les témoins du massacre d'un de nos amis.

— Vous avez vu tuer un de nos frères, et vous êtes restés tranquilles? dit madame Bradish.

— Nous n'aurions pas pu le sauver, répondit M. Ward; et notre tentative nous aurait seulement exposés au péril de partager son sort. Oh! puissent les ennemis du Seigneur et de son peuple être chassés de la terre!

— Amen! répondit madame Bradish.

Et M. Ward reprit :

— Comme je cherchais mon chemin à travers la forêt pour regagner ma maison, m'arrêtant quelquefois pour écouter le plus léger son, je découvris un homme placé sur le tronc renversé d'un arbre, à quelques pas de moi. L'obscurité épaisse du bois m'empêchait de distinguer s'il était un ami ou un ennemi, et je me reculais dans l'ombre protectrice d'un taillis voisin. Quelques moments après, j'entendis ces paroles :

— Voulez-vous promettre de laisser ce pays, vous et les démons vos amis?

Je reconnus que cette voix était celle d'Hastings.

— Je ne peux rien promettre, répondit notre ami Wilson, parce que la révélation ne nous a pas indiqué la conduite à tenir.

— La révélation! en vérité! Tiens! prends celle-là!

Et il frappa violemment notre frère au visage.

— Tenez le! cria une autre voix; je me charge de la correction.

Hastings saisit Wilson, et l'autre commença de le frapper avec un bâton. Wilson, moins robuste que son adversaire, était néanmoins agile et nerveux, et il se dégagea de l'étreinte d'Hastings. Alors, rendu furieux par sa souffrance et par ses blessures, il l'accabla des épithètes les plus outrageantes, et dit qu'il vivrait assez pour le voir aller en enfer. A ces mots, nos ennemis poussent un cri de rage, et Wilson s'échappe, rapide comme un daim effrayé. Il fut poursuivi de près par Hastings, qui était armé d'un grand couteau. Les autres ennemis couraient aussi, bien qu'ils fussent distancés. Alors je m'élançai dans un chemin détourné, résolu d'intercepter la route, et, s'il était possible, de sauver mon ami.

— Soyez béni de cette pensée, dit madame Bradish.

— Je pus entendre le son bruyant de leur course, et le craquement des arbres qui se trouvaient sur leur passage. Puis vint la chute d'un corps pesant, et mes cheveux se redressèrent, lorsqu'un cri de terreur se changea bientôt en supplication, qui fut suivie d'un cri de triomphe. Pendant ce temps, j'avais pu les atteindre; je me précipitai sur la forme d'Hastings, et j'étreignis sa gorge dans une lutte désespérée. Nous roulâmes l'un sur l'autre, et je ne me souviens de rien ensuite.

— Et Wilson était mort, dit madame Bradish.

— Oui. Quand je revins à moi, il me sembla que j'avais rêvé. Les événements terribles de cette dernière demi-heure avaient presque égaré ma raison. J'étendis la main, elle toucha quelque chose. Oh! comme c'était froid et roide! Le frisson d'horreur dont je fus saisi m'apprit trop bien qu'il y avait là un cadavre. Alors, je rampai encore, et j'en trouvai un autre. Les deux mortels ennemis étaient allés à la barre du juge éternel. Tout épouvanté, j'abandonnai ce lieu de terreur. Que pouvais-je faire?

— Et M. Murray, dit madame Bradish; j'ai cru comprendre dans votre récit qu'il était blessé.

— Oui, il a reçu un coup terrible dans le flanc; mais il a tué son ennemi, et il est parvenu à nous rejoindre. Nous lui avons fait un lit de feuilles sèches, nous avons pansé ses blessures aussi bien que possible, et il reviendra à la santé, je l'espère.

— Mais pourquoi frère Smith n'exerce-t-il pas le miraculeux pouvoir dont il est doué, et ne terrasse-t-il pas ses ennemis? demandai-je.

— Il est miséricordieux, dit madame Bradish.

— Pas envers ses amis, répliquai-je.

— Il doit être permis aux méchants d'agir en liberté, afin que leurs crimes remplissent la mesure. Mais ce n'est pas là la question maintenant. Il faut faire passer des provisions à nos amis.

Elle s'assit pendant quelques instants, absorbée dans ses pensées. M. Ward la regardait avec admiration.

— J'ai mon plan, reprit-elle enfin.

Nous écoutâmes attentivement.

— Vous, M. Ward, continua-t-elle, vous allez prendre deux chevaux. L'un doit être chargé de provisions et conduit par vous, en compagnie de madame Ward. Je me couvrirai de vos vêtements, et je monterai l'autre. Mon dessein est d'égarer nos ennemis sur de faux indices. De quel côté du bois entrerez-vous?

— Du côté du nord, répondit-il.

— Très-bien. Vous me suivrez à quelque distance, et je me dirigerai de ce côté. Ils m'attaqueront probablement. Alors j'éperonnerai mon cheval; ils me poursuivront certainement. A ce moment, vous avancerez, et vous pénétrerez dans le bois.

— Mais pourquoi ma présence est-elle nécessaire? demandai-je?

— Pour revenir avec le cheval, répondit-elle. M. Ward doit rester caché; et le cheval abandonné tomberait aux mains de l'ennemi.

— Votre plan paraît praticable, dit M. Ward. Mais la difficulté, maintenant, est de se procurer des chevaux. Le village est surveillé; il est à peine possible de ne pas être découvert.

— Eh bien, il faut attirer l'attention de ces hommes sur quelque autre point; mais restez ici pendant que je vais faire une reconnaissance.

Nous guettâmes l'approche de nos ennemis. — Page 23.

Elle prit alors le paletot de mon mari, dont elle s'enveloppa, et se coiffa de son chapeau. Puis elle ouvrit la porte, et la referma derrière elle.

— Quelle femme! m'écriai-je.

— Une noble femme! dit M. Ward; une femme qui fera tout au monde pour arriver au triomphe des intérêts de l'Eglise.

Au bout de quelque temps, ne la voyant pas revenir, j'allai à la fenêtre, et je vis un faible rayon de lumière à une courte distance. Il devint de plus en plus brillant. L'inquiétude me saisit.

— Monsieur Ward, regardez là, dis-je.

Il s'approcha de moi.

— Qu'est-ce que cette lumière? repris-je.

Il secoua la tête.

— Il faut qu'il y ait une maison en feu, remarquai-je. Voyez comme la flamme monte, et comme elle répand des étincelles.

— Ce ne peut être loin d'ici, répondit-il.

— Je commence à voir des gens qui courent çà et là.

La porte de la maison s'ouvrit : quelqu'un entra. C'était madame Bradish.

— Vite! vite! cria-t-elle. Les coquins ont de la besogne là-bas; je leur en ai taillé. Vous avez dû les voir courir et entendre leurs cris. C'était vraiment risible.

— Mais vous avez amené des chevaux? dit M. Ward.

— Oui, ils appartiennent à nos ennemis. Je les ai pris au milieu du tumulte.

Madame Bradish et mon mari prirent les vêtements et la nourriture nécessaires, et les chargèrent sur un cheval.

— Allons, monsieur Ward, dit-elle, suivez-moi prudemment.

— Est-ce que ma présence est nécessaire? demandai-je, effrayée de l'obscurité et des dangers à courir.

M. Ward me dit que non, en me faisant observer que les chevaux ne leur appartenant pas, ils les abandonneraient après s'en être servis.

— Au revoir, me dit madame Bradish; vous me reverrez dans deux heures.

— Au revoir, me dit affectueusement M. Ward.

Je rentrai dans la maison en fermant la porte au verrou, et je me trouvai seule avec les enfants endormis. Des rêveries pénibles sur le passé vinrent m'assaillir, et mes prévisions touchant l'avenir ne furent pas plus gaies. Le jour parut, les nuages passèrent du gris au rouge, et madame Bradish ne revint pas.

Je devins inquiète. Où pouvait-elle être? quel nouveau plan de salut pour les frères ou pour l'Eglise était imaginé ou exécuté? Je m'épuisai en conjectures, et la journée se passa ainsi.

Il leva son fusil et coucha Smith en joue. — Page 27.

Madame Murray vint au crépuscule. Elle paraissait pâle et fatiguée.

— Avez-vous entendu parler de mon mari? demanda-t-elle; car je dois toujours l'appeler ainsi, quoiqu'il m'ait délaissée pour une femme plus jeune et plus belle!

Je l'informai de tout ce que je savais.

— Ah! mon mari est blessé! dit-elle avec chagrin; je m'y attendais.

Nous vîmes un homme entrer tout à coup. Il nous était étranger; mais nous sûmes bientôt qu'il était Mormon, et qu'il venait d'une colonie située à cinquante milles de distance.

— Je voulais parler au Prophète et aux prêtres, dit-il; mais je vois que les saints ont été rudement malmenés par les païens, même jusqu'à la perte de la vie et de la liberté.

— Quelques-uns de nos amis ont été tués, répliquai-je; mais y en a-t-il qui soient prisonniers?

— Il y en a un; c'est un chef; j'ignore son nom.

« Si c'était madame Bradish! » pensai-je, en songeant à son déguisement.

— Voudriez-vous essayer, dis-je, d'avoir une entrevue avec ce prisonnier? Et je lui fis part de ma supposition.

— Volontiers.

Après avoir pris quelques rafraîchissements, il partit, en promettant de revenir le lendemain matin.

— Savez-vous, dis-je à madame Murray, que madame Bradish sacrifierait son meilleur ami, si, en agissant ainsi, elle croyait favoriser les intérêts du Mormonisme. En vérité, j'ai pensé quelquefois qu'elle est la victime d'une espèce d'insanité.

— Je le crois comme vous.

— Mais, hélas! dis-je en pensant à M. Ward, tous les Mormons n'en sont-ils pas là?

CHAPITRE XIV.

RETOUR DU MESSAGER.

M. Hale, le Mormon qui était venu la veille, revint le lendemain matin.

— Vos soupçons étaient fondés, dit il en s'asseyant. Le prisonnier est la dame dont vous m'avez parlé. J'ai obtenu une entrevue avec elle, non sans difficulté, et j'ai entendu son histoire, qui est très-romanesque.

— Comment a-t-elle été prise?

— En essayant de détourner l'attention de nos ennemis de frère Ward, qui portait des provisions aux blessés et aux fugitifs dans la forêt. Ils lui donnèrent la chasse; elle s'enfuit; mais, malheureusement, son cheval broncha et tomba. Quand ils eurent découvert son nom et son sexe, ils l'injurièrent, l'enchaînèrent, et la mirent au cachot.

Elle supporte son adversité avec calme et dignité. Cependant je crois qu'il faut faire quelque chose pour sa délivrance. Il serait affreux de passer en jugement, quand le juge, le jury et le public sont prévenus contre vous.

— En effet, elle aurait peu de chance d'être acquittée.

— Il n'y aurait aucune chance quelconque. Elle ne nie pas le fait d'avoir tué; mais elle soutient que c'était légitime en cette circonstance. Elle désire avertir ses amis. J'ai promis de m'en charger. Pouvez-vous me conduire vers eux?

— Je ne puis en répondre. Mais M. Ward sera de retour cette nuit, j'espère. Il a reproché à madame Bradish d'avoir fait feu sur l'homme en question.

— Il en craint les conséquences? Il a bien raison! Ils veulent la pendre. Les autorités ont eu de la peine à la retirer des mains de la populace.

— Quand doit-elle être jugée?

— Dans trois semaines.

— On pourrait faire quelque chose pendant ce temps?

— Nous essayerons. Avez-vous aperçu quelque relâchement dans la vigilance de nos ennemis?

— Je crois que oui.

— Ils ne tarderont pas à retourner chez eux, soyons-en sûrs.

M. Ward revint dans la soirée, comme je l'avais prévu. Il n'avait pas aperçu les *justiciers;* mais se cachaient-ils? était-ce une feinte! il l'ignorait.

— J'espère, cependant, dit-il, que la persévérance leur manquera. Ils ont d'ailleurs une prisonnière. Mais il faut qu'elle soit délivrée.

— Comment? dit Hale.

— Voici le plan le plus praticable. Nous nous déguiserons en Indiens; et pendant qu'une partie de la troupe attaquera le village et mettra le feu en plusieurs endroits, afin de détourner l'attention des habitants, les autres peuvent forcer la prison.

— Ce plan est plein de dangers, dis-je. Ne peut-on la faire évader sans compromettre la vie de ses amis?

— Quel moyen employer? La porte est trop strictement gardée. Madame Bradish a beaucoup fait pour nous, et nous devons l'en récompenser. Je ne doute pas que chaque fidèle croyant n'emploie tous ses efforts pour elle. Ce serait une tache ineffaçable sur notre nom de permettre que notre sœur meure entre leurs mains.

Le jour suivant, les Mormons retournèrent chez eux. Madame Cook, cependant, refusa de recevoir son pseudo mari, et il fut obligé de revenir auprès de sa première femme.

— Oh! combien je suis heureuse! dit celle-ci en accourant un matin chez nous; mon mari m'est revenu. Il a pleuré et m'a demandé mon pardon. Oh! je ne me suis pas fait prier! C'a été ma faute, apparemment, s'il m'a abandonnée; je n'étais pas assez séduisante. N'est-ce pas que vous êtes heureuse de mon bonheur?

Et elle s'enfuit avant que je pusse lui répondre.

— J'espère que son mari appréciera un tel amour, dis-je à M. Ward.

— Il n'est pas probable qu'il ait jamais cessé de l'aimer, répondit mon mari. Mais il lui a été révélé qu'il doit prendre une autre femme.

— La révélation s'est certainement méprise en ne l'adressant pas à une femme plus aimable que madame Cook.

M. Ward sourit d'une façon particulière, et amena la conversation sur madame Bradish.

— Il est nécessaire, dit-il, que les frères soient extrêmement prudents. Notre dernière rencontre avec nos ennemis nous a coûté quelques vies précieuses. Mais nos frères revivront et régneront avec Christ pendant mille ans; car ils ont été des martyrs de la vérité. Vous savez qu'il y a une tribu d'Indiens à trente milles d'ci?

— J'en ai entendu parler.

— Ils ont eu quelques difficultés avec les blancs.

— En vérité?

— Oui. Et il paraît qu'ils menacent d'attaquer le village dans la prison duquel notre sœur est renfermée.

— C'est affreux!

— Au contraire! Cette rumeur est une bonne chance, car ainsi les soupçons s'éloignent de nous.

— Sans doute... Mais ne craignez-vous pas de vous rendre complice de pareils crimes?

— Crimes! répéta-t-il machinalement.

— Oui, crimes!

— Où les voyez-vous? Nous sommes en guerre avec les païens, et tout stratagème est permis en pareil cas. En outre, nous devons mettre les intérêts de notre Eglise et de ses membres au-dessus de tout. Christ n'a pas prié pour le monde, mais seulement pour ses disciples.

Il devait y avoir ce soir-là une réunion spéciale des Mormons à laquelle quatre ou cinq chefs seulement devaient assister. Les discussions et les résolutions prises furent tenues secrètes, et les événements seuls devaient les faire connaître. M. Hale, cependant, fut promptement envoyé au village de Hawthorn, pour porter un message à la sœur captive, et il revint avec une réponse pour mon mari. Voici ce qu'elle contenait en substance :

« Ne laissez pas le Prophète se joindre à l'expédition qui a pour but de me délivrer. On a juré sa mort. Le mari de madame Clarke est ici. La femme du geôlier vient causer quelquefois avec moi. C'est elle qui m'a tout raconté. M. Ward se rappellera le récit du frère Clayton, d'après lequel les gens du village où madame Clarke s'est arrêtée ont écrit à son mari. C'était vrai; M. Clarke l'a retrouvée dans un état misérable; et, naturellement, il attribue tous ses malheurs aux Mormons en général et à Smith en particulier. Prenez garde! la perte de notre Prophète nous porterait un coup terrible! »

— Celui qui sème le vent récolte la tempête, pensai-je. Je ne serais pas étonnée si quelque châtiment terrible atteignait cet homme.

— L'avertissement est venu trop tard, dit M. Ward en réfléchissant.

Au bout d'une semaine environ, M. Ward m'informa qu'il serait absent peut-être pour quelques jours, et m'exhorta à être patiente, courageuse et confiante dans la justice du ciel.

CHAPITRE XV.

LA DÉLIVRANCE ET AUTRE CHOSE.

J'attendis pendant deux jours le retour de M. Ward. Enfin, je le revis; mais sa figure portait l'impression d'un événement terrible.

— Etes-vous blessé? demandai-je.

Il répondit en balbutiant.

— Qu'est-il arrivé? Est-ce que madame Bradish est tuée?

— Je l'ignore, répondit-il; mais notre Prophète, lui, est tué.

— Quoi! Smith?

— Oui, Smith, comme vous l'appelez. Je l'ai vu mourir.

— Tué par M. Clarke?

— Oui.

Et M. Ward cacha son visage dans ses mains et pleura amèrement.

Après quelques minutes de silence, il reprit :

— Je veux tout vous dire, Marie, parce que tôt ou tard vous le saurez : il faut que nous nous préparions à partir immédiatement; tout le pays se soulève contre nous.

— Hélas! ce sont vos amis qu'il faut en accuser! Mais racontez-moi vite toute cette histoire.

— Notre Prophète, qui avait quelques disciples parmi les Indiens, dont nous avons parlé, alla pour solliciter leur assistance, et, s'il était possible, en enrôler un certain nombre dans notre cause. Pendant ce temps, je devais veiller à l'armement et à l'équipement de nos frères, et les deux divisions de notre bande devaient se rencontrer au gué. Le bruit courut que les Indiens devaient attaquer le village. Vous vous rappelez la nuit choisie pour notre expédition, et combien les nuages étaient noirs et orageux. Ce temps nous était favorable, et nous marchâmes prudemment et silencieusement vers la ville. Personne ne semblait instruit de notre présence, et nous commencions à nous féliciter de notre heureuse chance. Nous partageâ-

mes ces hommes. Une division se dirigea vers la prison, Smith l'accompagna, et je restai avec l'autre. Je protestai en vain contre cet arrangement; Smith ne voulut rien entendre.

Nous fûmes parfaitement tranquilles pendant quelques minutes, quand une décharge de mousqueterie nous avertit que nous étions découverts. C'était notre signal.

— Mettons le feu, vite, vite, criai-je.

Ce fut l'affaire d'un moment.

— Ils seront bientôt ici, m'écriai-je. Courons vers la prison.

Mais nous fûmes arrêtés par une bande d'hommes armés. Ils firent feu ; et je fus frappé à la tête.

— O mon Dieu! criai-je.

— Quand je repris mes sens, j'étais prisonnier. Je fus enchaîné, et deux hommes veillèrent sur moi. Je restai silencieux, afin de les engager à parler librement devant moi.

« Nous ne les attendions pas sitôt dans la soirée, dit l'un d'eux, ou ça se serait passé autrement. Je ne sais pas si nous les aurions entendus sans les aboiements des chiens; malheureusement pour eux, ils n'ont pas pu briser la porte de la prison sans bruit. V'là que Smith entre et dit que les Indiens venaient nous attaquer. Il faisait noir, et je ne savais pas trop ce qui se passait. Alors la pensée me vient que c'étaient des Mormons qui venaient au lieu d'Indiens. Je criai de toutes mes forces : « V'là les Mormons! v'à les Mormons! » En un clin d'œil, une compagnie est réunie avec Clarke à sa tête.

« — Où sont-ils? me dit-il.

« — A la prison, répondis-je.

« — Quelqu'un de vous connaît-il Joseph Smith? cria Clarke.

« — Tenez, le voilà, à cheval, là-bas, dis-je, et il a pris en croupe la femme prisonnière.

« Clarke eut un regard effrayant. Il leva son fusil, l'appliqua à son épaule, et coucha Smith en joue.

« — Tiens! voilà pour ma pauvre Laura.

« Le coup partit. J'entendis un cri terrible, et je vis Smith tomber à bas de son cheval...

« Nous courûmes alors pour reprendre notre prisonnière; mais elle se débattit comme une panthère, piqua des deux et disparut en un clin d'œil. »

— Après avoir entendu cette conversation, continua M. Ward, je rouvris les yeux, et je demandai à mes gardiens : « Combien avez-vous fait de prisonniers?

« — Oh! oh! dit l'un d'eux, vous vous réveillez? il était temps; je croyais que c'était votre dernier sommeil.

« — Ce n'est pas répondre à ma question, dis-je.

« — Vous voulez connaître nos prisonniers? ce ne sera pas difficile à savoir. Vous nous débarrasserez tous de votre présence au plus vite, ou nous vous pendrons tous. »

La nuit me parut longue, Maria, bien longue; je ne pus pas dormir. Je roulais dans ma tête les moyens de fuir. Cependant quelque chose me disait que je ferais mieux de rester, quand même une chance d'évasion se présenterait. Car ma présence offrirait un soulagement à mes frères captifs, qui, privés de leur chef, ressembleraient à un troupeau sans berger. Le matin, nous fûmes rassemblés dans une chambre qui servit de tribunal, et là on prononça notre sentence.

— Combien étiez-vous de prisonniers? demandai-je.

— Vingt, parmi lesquels douze prêtres.

Nous fûmes obligés alors de faire un horrible serment, vouant notre âme au diable et aux tourments éternels, si nous n'avions pas quitté le pays dans l'espace d'un mois. Je vis que toute protestation serait inutile.

— Enfin qu'est devenue madame Bradish?

— Je ne puis le savoir. Elle a fui, et nous la reverrons, je l'espère. Et maintenant, ma pauvre Maria, ne vous laissez pas aller au désespoir. Votre voyage, il est vrai, sera long et ennuyeux. Mais les scènes qui se succéderont ne seront pas vides d'intérêt.

— Où allons-nous?

— Loin, à l'Ouest, près des montagnes Rocheuses, sur les bords du lac Salé. Le pays que nous avons à traverser n'est pas habité, si ce n'est par un petit nombre d'Indiens nomades.

— Mais pensez-vous que nous puissions jamais atteindre le but de notre voyage?

— Certes! comme les Israélites ont traversé la mer Rouge, nous devons traverser des fleuves; comme ils ont franchi des déserts, nous devons en franchir; comme ils ont possédé la terre de lait et de miel, nous braverons toutes les fatigues pour la posséder.

— Qui sera le chef? demandai-je.

— Nous en choisirons un parmi les prêtres. Nous devons avoir un meeting cette après-midi pour débattre cette question, et j'espère que le ciel dirigera notre choix.

— Amen! dit une voix derrière nous. Je me retournai. Plusieurs Mormons étaient entrés sans doute pour discuter cet important sujet. Les laissant avec mon mari, je cherchai la résidence de madame Murray.

CHAPITRE XVI.

LE NOUVEAU CHEF.

Il serait impossible de décrire le chagrin, l'horreur et la consternation des Mormons quand ils apprirent la mort de leur chef. Beaucoup d'entre eux furent prêts à répéter la lamentation musulmane : « Il ne peut pas être mort, notre Prophète, notre chef et notre intercesseur auprès de Dieu. » D'autres conclurent qu'il pouvait être mort, mais qu'il ressusciterait. Les prêtres et les prophètes, cependant, étaient trop intéressés à la question de savoir qui serait son successeur, pour se chagriner beaucoup de cet événement. Le meeting fut bruyant, violent, et les poings y jouèrent un rôle.

A la nuit, le meeting s'ajourna. M. Ward amena chez nous le candidat au parti duquel il appartenait, et, pour la première fois, je vis le fameux Brigham Young. Sa physionomie était répugnante. Il n'était jamais las de se vanter, de parler de sa puissance miraculeuse, et il affirmait que, comme Moïse, il avait vu Dieu face à face. Le nom de son rival était White. Celui-ci lui était bien supérieur. Il alla plus tard avec des disciples au Texas, où ils vivent heureux.

— Ce White, dit Young en parlant de son rival, est le prophète du diable plutôt que du Seigneur. Un ange m'a ouvert les yeux et me l'a fait voir tel qu'il est. Ses révélations sont fausses. Je ne le crains pas. Une voix du ciel m'a dit : « Brigham, tu seras prophète et chef, et nul homme ne l'emportera sur toi. »

Cet homme était-il fou? était-ce un imposteur?

Cette dernière supposition est plus plausible, car il avait une physionomie qui portait le masque d'une intelligence plus qu'ordinaire, et ses yeux, dont l'expression variait avec chaque émotion passagère, semblaient cacher un monde de ruses, de désirs et de pensées secrètes.

Un tel homme croyait-il au Mormonisme? Il y croyait comme à une fable qu'il voulait faire servir à son ambition.

Le jour suivant, la majorité de l'Eglise mormone décida de recevoir Brigham Young comme son chef, Prophète et gouverneur spirituel.

Il était très-hautain dans son attitude, et partisan de l'appareil théâtral; je suspectai plus d'une fois que certaines idées de royauté avaient pris possession de son esprit. Dans tous les cas, il jouait admirablement le rôle de souverain pontife, et présidait au culte mormon avec une pompe inconnue jusque-là.

Il déclara un jour qu'une révélation lui avait prescrit d'arracher le corps de Smith des mains des païens, afin de s'en servir comme d'un palladium qui devait les protéger pendant leur voyage, et assurer leur prospérité dans la terre sainte. Les Mormons, dans leur frayeur, avaient négligé les restes mortels de leur chef, lesquels avaient été jetés en terre sans la moindre cérémonie. Plusieurs jours s'étaient écoulés, et il paraissait inopportun et dangereux de déterrer l'ex-Prophète; aussi, après une longue discussion, il fut décidé qu'un cercueil, avec des inscriptions et des ornements convenables, et rempli des vêtements et de

la propriété particulière de Smith, aurait la même efficacité que s'il renfermait sa chair et ses os.

Vous demanderez s'il y a eu des gens crédules qui ont cru à cette mystification? Ne voit-on pas partout le monde croire à des mystifications aussi grandes?

CHAPITRE XVII.

DÉPART.

Un mois s'était presque écoulé, un mois d'anxiété consacré aux préparatifs du départ. Jusque-là, nous n'avions pas entendu parler de madame Bradish. Madame Murray supplia son mari de ne pas l'entraîner plus loin, mais il fut inflexible.

— Mais vous pouvez prendre une autre femme, lui dit-elle; maintenant même vous en avez une autre. Quand je serai partie, du moins, je ne vous offenserai plus par mes pleurs et mes protestations.

— Vous devez me suivre partout, répondit-il, et vous feriez bien de prendre garde à votre conduite.

M. Murray avait un caractère très-variable. Tantôt il était affectueux et aimable; tantôt il était froid, morose et rude. Tout ce qui lui survenait de désagréable avait un contre-coup sur sa femme. Si le temps était trop chaud ou trop froid, trop sec ou trop humide, sa femme en souffrait. Au contraire, un évènement agréable lui arrivait-il, il devenait charmant pour elle. Le désappointement qu'il ressentit en n'étant pas choisi comme le successeur de Smith le rendit encore plus irritable. Cependant madame Murray l'adorait, et elle était la plus heureuse des femmes quand il était aimable.

Nous abandonnâmes nos maisons vides, nos champs incultes, pour un long et peut-être désastreux voyage à travers le désert. Les fidèles désertèrent leur temple; mais ils emportèrent, sinon les os, du moins les reliques de leur Prophète.

Notre ordre de marche fut aisément déterminé, et nous partîmes comme une petite caravane, les uns à cheval, les autres en waggons, ceux-là à pied. Malgré la tristesse de ma situation, je ne pus m'empêcher de rire en voyant un prêtre maudire bruyamment les païens, et s'arrêter de temps à autre pour secouer la poussière de ses souliers, en témoignage du mépris où il les tenait.

Après avoir fait une vingtaine de milles, nous arrivâmes à l'endroit où nous devions camper. C'était un beau bois de cotonniers. D'autres Mormons, venus de différents lieux, devaient nous rejoindre. Brigham les reçut avec une grande courtoisie, embrassant les femmes avec un saint baiser, caressant les enfants et flattant les hommes. Je vis qu'il possédait l'art de se rendre populaire. Bientôt les dons affluèrent pour lui. Une sœur négligeait ses marmots barbouillés et braillards afin de lui broder une paire de pantoulles. Une autre veillait la nuit pour lui confectionner une robe. Le poisson, la volaille, les fruits, les gâteaux, abondaient sur sa table.

Le matin du jour où nous devions reprendre notre voyage, nous vîmes un cavalier accourir au grand galop, en agitant un mouchoir comme pour nous retenir.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit M. Ward.

— Nous allons le savoir bientôt, répondis-je, au train dont il va.

Ce cavalier, c'était madame Bradish revêtue d'habits d'homme.

— Bienvenue, bienvenue, bonne amie et courageuse femme! dit M. Ward en s'avançant et en lui offrant la main.

— Bienvenue! bienvenue! répétèrent tous les Mormons.

Aussitôt elle fut assiégée de questions.

— D'abord, dit-elle, je vous préviens qu'il y a plusieurs waggons derrière moi. Attendons-les.

— Des waggons? dit M. Ward.

— Oui. Ils sont pleins de gens convertis par moi.

— Est-ce possible! cria-t-on de tous côtés.

Nous fîmes cercle autour d'elle. Brigham, lui-même, vint majestueusement s'asseoir à son côté, au grand dépit des sœurs non mariées.

— Pendant cette nuit terrible, commença-t-elle, où mes yeux contemplèrent la chute de notre saint Prophète, quand il fut massacré par les païens, et quand je vis les fils de Bélial m'entourer avec des menaces, quelques-uns essayant de saisir les rênes de mon cheval, d'autres s'efforçant à me précipiter à terre, je voulus fuir, poussée par l'instinct de conservation. Je ne tenais pas à ma vie par des motifs égoïstes, et je ne crains pas la couronne des martyrs; mais je pensais à l'Église privée d'un chef, et je ne voulais pas la priver de mon assistance dans les épreuves terribles qu'elle devra probablement subir.

— Noble femme! dit Brigham.

— Mon cheval était vigoureux; nous traversâmes comme la foudre le rang de nos ennemis. Je galopais au hasard; à travers les collines et les vallées, les forêts et les ruisseaux. L'obscurité était grande; je vis tout à coup briller une lumière dans le lointain. Je me dirigeai de ce côté, et je descendis devant la porte d'une chaumière. Je frappai à la porte; j'entendis un léger pas, et une femme m'ouvrit.

« Chère dame, lui dis-je, j'ai perdu mon chemin : voulez-vous être assez obligeante de m'indiquer où je suis?

« — Perdu votre chemin? Alors vous ferez mieux d'entrer et de rester ici jusqu'au matin. Mon pauvre enfant est malade, c'est pourquoi je suis sur pied à cette heure. Cependant vous serez bien accueillie. »

Je remerciai cordialement cette bonne femme, et j'acceptai son hospitalité.

Quand la bonne dame m'invita à prendre du repos, je lui dit que je préférais beaucoup veiller avec elle, car je n'avais pas le plus petit besoin de dormir.

« Faites comme vous voudrez, » dit-elle avec un sourire.

Et elle me demanda à qui elle avait l'honneur de parler.

Je lui dis franchement mon nom. Elle parut émue et me regarda curieusement.

« Vous connaissez les Mormons? me dit-elle après un moment de silence.

« — Oui.

« — Excusez-moi, madame, je crains que ma curiosité n'aille jusqu'à l'indiscrétion; mais êtes-vous la femme qui a tué un homme, il y a quelque temps?

« — Oui.

« — Alors je dois vous prévenir que vous n'êtes pas en sûreté chez moi. Cet homme était mon beau-frère. Mon mari est dehors avec les autres justiciers; il reviendra au lever du soleil, et, s'il vous trouvait ici, je ne pourrais pas répondre des conséquences. »

Je répliquai d'une manière satisfaisante, et nous causâmes sur diverses matières; et, comme c'est le cas fréquemment, nous finîmes où nous avions commencé, au Mormonisme.

« J'ai beaucoup entendu parler des Mormons dans l'État de New-York, dit-elle. Deux ou trois familles de notre voisinage se convertirent, et je ne les ai pas revues depuis.

« — Leurs noms? demandai-je.

« — Stillman, répondit-elle.

« — Je ne les connais pas.

« — Je n'en suis pas surprise. Ils sont attachés à la foi des Mormons, mais ils ne la professent pas publiquement.

« — Est-ce que vous ne savez pas même où ils résident?

« — A environ cinq milles d'ici.

« — Il faut que j'aille les voir. »

Le matin venu, grâce aux indications de ma bonne hôtesse, je trouvai bientôt la demeure de M. Stillman. La maison était proprette et confortable. Plusieurs enfants étaient en train de jouer. Ils s'arrêtèrent bientôt pour me regarder avec étonnement, puis ils s'enfuirent dans la maison. Alors une matrone vénérable apparut sur le seuil de la porte, en qui, à ma grande surprise, je reconnus Louisa Breadsley, une vieille camarade de pension. La reconnaissance fut mutuelle, et elle s'approcha de moi, souriant à travers ses larmes et les mains étendues.

« Oh! Louisa, le ciel m'a-t-il réservé un si grand bonheur!

« — Je suis bien heureuse de vous voir, répliqua Louisa. Entrez vite. »

Je ne me fis pas prier.

« — Ma famille, dit-elle, se compose de mon mari et de ces trois enfants, — elle me désigna trois garçons robustes et florissants, — puis de cette fille-là, — et elle fit un geste vers une belle fille qui était en train de coudre et qui rougit en se voyant regardée.

« — Est-ce qu'elle est votre fille?

« — Non. Son histoire est très-romanesque; je vous la raconterai quelque jour. »

La jeune fille rougit de nouveau et trembla à cette promesse. Louisa s'en aperçut et changea de conversation.

« — Vous voyez cette maison sur les collines? dit-elle.

« — Oui.

« — La famille de mon beau-père demeure là. Elle penche beaucoup vers le Mormonisme.

« — En vérité?

« — Mais elle craint les justiciers.

« — Cela devrait plutôt les stimuler.

« — Mon beau-père est un vieillard qui redoute les plus légers troubles. Ma mère demeure là-bas, continua-t-elle en étendant le bras dans une autre direction. Vous ne l'avez pas connue?

« — Je ne crois pas.

« — Je vous la ferai connaître; mais elle est fortement prévenue contre les Mormons.

« — Est-ce qu'ils l'ont offensée?

« — Jamais, que je sache, » dit Louisa en riant.

Je trouvai que M. Stillman était un homme très-doux, très-crédule et que sa femme menait par le bout du nez; non que Louisa voulût gouverner son mari, mais il trouva plus commode de se soumettre au jugement de sa femme que d'exercer le sien. Elle avait lu des ouvrages sur le Mormonisme, et elle en avait reçu une favorable impression. La nouvelle qu'on devait nous chasser du pays nous atteignit bientôt.

« — Eh bien, dis-je, pourquoi n'irions-nous pas les rejoindre?

« — Que dites-vous là? Traverser ce grand désert parmi les buffalos et les Indiens!

« — Certainement. Les buffalos ont une bonne chair; et, quant aux Indiens, il n'y a pas de meilleur chemin pour assister à leurs manœuvres sur le dos de leurs chevaux sauvages.

« — Je pense comme vous, dit Louisa.

« — Si ce n'était la fatigue du voyage, dit madame Stillman, j'inclinerais à prendre ce parti.

« — Oui, si ce n'était la fatigue du voyage! dit M. Stillman, qui avait l'habitude de faire écho à sa femme.

« — Bah! ce n'est pas grand'chose, dit Louisa; mais j'ai entendu dire que les Mormons pratiquent la pluralité des femmes.

« — C'était la coutume d'Abraham, de Jacob et de David, l'homme agréable à Dieu. »

Louisa ne répondit rien.

« — Si ces hommes saints, offerts comme modèles aux générations ultérieures, pratiquaient la polygamie, elle ne peut être illégitime de nos jours. Je vous défie de trouver un passage dans l'Ecriture où elle soit interdite.

« — Cela se peut, dit Louisa; et cependant je deviendrais folle si je voyais mon mari prendre une autre épouse. Il me semble que la polygamie est outrageante pour n'importe quelle femme.

« — Cela nous serait indifférent. Songez, Louisa, combien le fardeau d'un ménage est allégé, quand on est deux ou trois pour le partager.

« — Cela m'est égal, je voudrais les tuer toutes.

« — Votre mari ne se soucierait peut-être pas de prendre une autre femme.

« — J'aime à le croire.

« — Je ne serais pas du tout effrayée pour moi, dit la vieille madame Stillman.

« — Je ne serais pas du tout effrayé non plus, répéta le vieillard, comme d'habitude.

« — Et bien, reprit Louisa, si j'étais sûre de mon mari, je serais tentée de me faire Mormone.

« — Quelle folie! dis-je. Il faut des circonstances particulières pour qu'un Mormon prenne plus d'une femme. Il y a beaucoup de nos frères qui ne pensent jamais à une pareille chose. Votre influence sur votre mari est trop grande pour qu'il ait jamais cette tentation.

« — Je ne pense pas que cela puisse le tenter, dit la vieille dame.

« — Je ne pense pas que cela puisse le tenter, répéta le vieillard.

« — Je ne sais pas ce qui arriverait, dit Louisa en réfléchissant.

« — Dans tous les cas, vous ne devriez pas y faire attention, dis-je.

« — C'est ce que je pense, dit la mère. Quant à moi, je ne m'inquiéterais pas des caprices de mon vieux mari. »

Je vis bientôt que les deux femmes étaient presque décidées à se joindre à nous, et un peu de flatterie et de caresses de leur part arracha également le consentement de leurs maris.

Madame Beardsley, elle, s'y opposa de toutes ses forces, et elle se servit de nombreux arguments pour nous combattre.

« — Mais, ma mère, dit Louisa, les Mormons ne vous ont jamais offensée : pourquoi vous déplaisent-ils tant?

« — Parce qu'ils sont des hommes vicieux et de faux prophètes.

« — Comment le savez-vous?

« — Je le sais. Ils ont chacun plusieurs femmes.

« — Ils imitent les patriarches.

« — C'était peut-être bon dans ces temps-là.

« — Ce qui est bon dans un temps est bon encore dans un autre : les lois du juste et de l'injuste sont immuables.

« — Oh! mon enfant! mon enfant! rappelez-vous votre âme, votre âme immortelle! »

Madame Beardsley s'efforçait toujours de changer la conversation quand elle était à bout de raisons.

« — Mais quel rapport voyez-vous là, ma mère, avec la pluralité des femmes? » dit Louisa en éclatant de rire.

Malgré cette opposition, nous faisions tous nos préparatifs de départ.

« — Vous êtes ma seule fille, Louisa, dit madame Beardsley, et vous me préférez les Mormons! Sachez que vous n'aurez rien de moi.

« — Vous me donnerez bien quelques paires de bas? dit Louisa en souriant.

« — Pas même cela.

« — Mais vous-même, ma mère, vous avez quitté vos parents?

« — Je le sais; mais votre grand-père devait donner toute sa propriété à ses garçons. Je l'avertis, pendant la semaine qui devait précéder notre départ, que, s'il voulait seulement me faire un don de dix acres de bois, je ne l'abandonnerais jamais.

« — Eh bien, répliqua Louisa, je ne vois là dedans qu'une chose : c'est que vous lui avez préféré dix acres de bois. »

Madame Beardsley parut surprise : elle n'avait jamais envisagé cette affaire à ce point de vue.

« — Savez-vous, mère? dit M. Stillman cadet. Venez avec nous : vous trouverez certainement une abondance de veuves et de célibataires chez les Mormons. Qui sait le mariage que vous pourriez faire?

« — Oui, dit madame Beardsley, il pourrait y avoir des hommes mariés qui jugeraient qu'une vieille femme peut être utile pour soigner leurs poupons.

« — Mère, la conclusion, c'est que vous devez venir avec nous, dit Louisa.

« — Oh! oui, venez! dit la vieille madame Stillman.

« — Oh! oui, venez! » dit son mari.

A ce point de la conversation, on apporta une lettre à madame Beardsley.

« — C'est de mon fils, dit-elle en rompant le cachet.

Elle la lut, la jeta à terre et se remit à tricoter.

Louisa la ramassa, la parcourut et dit :

« — Voilà de singulières nouvelles.

« — Qu'est-ce? demanda M. Stillman.

« — Mon frère Henry rejoint les Mormons et est sur le point d'émigrer.

« — Maintenant, mère, vous n'avez plus d'excuses, » dirent plusieurs voix.

Mais je puis terminer ici mon récit, car voilà les waggons qui viennent, et madame Beardsley en occupe un.

CHAPITRE XVIII.

HISTOIRE D'ÉMILIE.

Je passe les événements survenus dans les premiers jours de notre voyage, et je dirai seulement que nous eûmes la quantité ordinaire de tribulations, d'enfants criards et de privations qui accompagnent ces caravanes.

Madame Bradish me fit faire connaissance avec ses nouveaux amis, et je fus surtout sympathique à Emilie. Elle était très-belle, en vérité, et notre nouveau Prophète la regardait avec une profonde admiration. Les dames qui auraient pu figurer au cabinet des antiques le remarquaient avec dépit. Il perdait toute sa hauteur en sa présence. Combien je tremblai pour elle, si candide! Elle ne voyait pas les dangers qui la menaçaient. J'avais entendu dire par madame Bradish qu'un mystère entourait sa naissance. Elle était probablement orpheline : n'était-ce pas mon devoir de la protéger?

Un soir, après que nous eûmes établi notre camp, Emilie alla s'asseoir, isolée, sur un tertre de gazon. Je m'approchai d'elle; la conversation devint bientôt intime, Emilie était expansive, elle avait besoin d'une amie : elle me raconta les événements de sa vie.

— Mes premiers souvenirs, dit-elle, se reportent à une vieille maison, entourée d'enfants en guenilles, et d'hommes et de femmes de misérable apparence. Nous étions sous la juridiction d'une vieille femme qui nous persécutait. Nos journées se passaient à courir dans les champs et dans les bois, à grimper sur les murs et sur les arbres, à dénicher les oiseaux et à crier après tous les passants. Nous n'allions pas à l'école; on ne nous faisait ni prier ni chanter; et l'on ne cherchait pas du tout à nous donner une éducation morale. Il y avait deux enfants qui étaient mieux partagées que nous. La maîtresse de la maison agissait comme une mère avec elles. Nous ne pouvions ni manger ni jouer avec elles; et combien leur toilette de mousseline blanche contrastait péniblement avec nos vêtements déguenillés!

Un jour, je vainquis ma timidité, et je dis :

« — Est-ce que j'ai une mère? nourrice. »

Nous appelions la vieille femme ainsi.

« — Voyez donc ça! chacun a une mère, répondit-elle. Qui donc vous a mis cette idée en tête?

« — Est-ce que j'ai un père aussi?

« — Comment pensez-vous à ça?

« — Parce que j'ai besoin d'aimer quelqu'un, et j'ai besoin que quelqu'un m'aime.

« — Voulez-vous bien ne pas penser à ces folies-là!

« — Je ne puis m'en empêcher. Et je voudrais savoir pourquoi nous ne parions pas à Hélène et à Julie, et pourquoi elles reçoivent toujours des baisers et des gâteaux, et nous, jamais.

« — Cela suffit; vous m'effrayez... allez jouer.

« — Mais vous n'avez pas encore répondu à ma question.

« — Je n'y répondrai pas.

« — Je veux savoir pourquoi on amène ici tant de gens, malades, laids, boiteux, comme s'il n'y en avait pas assez.

« — Parce que c'est la maison des pauvres.

« — Qu'est-ce que c'est que la maison des pauvres?

« — Dame! c'est la maison de ceux qui n'ont pas de quoi se nourrir eux-mêmes.

« — Est-ce qu'on m'a amenée ici?

« — Je crois que vous y êtes née. »

Là se termina notre conversation.

A cette époque je commençai de fuir la présence de mes camarades; leur grossièreté me répugnait, et je les trouvais stupides. Mon esprit n'avait pas été accoutumé à les plaindre.

Je connaissais une femme qui avait un petit miroir, dans lequel elle me permettait quelquefois de me regarder.

« — Savez-vous que vous êtes bien belle? » me dit-elle un jour.

Je la regardai avec surprise.

« —Moi! vous plaisantez : ma robe est sale, mes cheveux sont emmêlés.

« — Ça ne fait rien. Vous êtes cent fois plus belle ainsi que les filles de madame Bassett avec tous leurs beaux atours. Vous parlez de vos cheveux! mais ils seraient superbes avec un peu de soin. Allons! asseyez-vous à mes pieds, vous allez voir. »

Je lui obéis ; mais elle n'avait pas entrepris une tâche facile. Mes cheveux n'avaient peut-être pas été peignés depuis un mois.

« — C'est trop fort, dit-elle, après m'avoir passé et repassé le peigne infructueusement. Ne criez pas, du moins, ou je n'aurai pas le courage de continuer. »

Je subis ma torture comme une héroïne. Mais, aussi, quelle récompense! avoir des cheveux bouclés! que diraient mes compagnes en me voyant coiffée ainsi?

Il s'écoula une heure avant que ma tête fût libre; et l'eau et le savon appliqués à ma peau complétèrent ma transformation.

« — Combien je suis contente de vous voir arrangée comme ça! dit ma femme de chambre improvisée. Regardez-vous maintenant. »

Elle me tendit de nouveau le petit miroir.

Je jetai, en m'y voyant, un cri de surprise et de joie.

Elle voulut me faire descendre immédiatement, pour me montrer comme une bête curieuse. J'hésitai un moment, puis j'obéis. Une femme à moitié idiote, portant un seau plein d'eau, me rencontra sur l'escalier. Son étonnement fut si grand à mon aspect, qu'elle laissa tomber l'eau. Il en rejaillit jusque sur la robe de sa maîtresse, qui sortait du parloir et qui était accompagnée d'une dame.

La servante devint pâle et tremblante. La maîtresse regarda autour d'elle et m'aperçut. Mais l'étrangère m'avait vue avant elle; et la pitié, l'admiration et la surprise étaient peintes sur son visage.

« — Ah! c'est vous, drôlesse? je ne m'étonne pas que vous ayez effrayé Henriette, avec vos cheveux arrangés en... en... cela ne fait rien! mais que je ne vous revoie plus coiffée de cette manière!

« — Au contraire, dit l'étrangère, je serais charmée de voir une si belle enfant tous les jours. Venez ici, ma chère enfant. Je n'ai jamais vu d'aussi beaux cheveux et des yeux aussi expressifs. »

La dernière remarque était malencontreuse, car les deux filles de madame Bassett s'étaient approchées, et se tenaient auprès de leur mère. Celle-ci porta successivement un regard irrité sur elles et sur moi.

« — Remontez! me dit-elle, et ne bougez pas jusqu'à ce que je vous envoie chercher. »

Je n'attendis pas un second commandement.

A la nuit, comme je ne vis rien venir, je descendis à pas de loup. J'entendis du bruit chez madame Bassett. Je mis l'oreille contre la porte. Julia pleurait.

« — Oh! maman, disait-elle; penser qu'on lui trouve de si beaux cheveux et de si beaux yeux!

« — Ne pleure pas, ma Julia. J'aurai soin, va, que tu ne sois plus insultée par cette comparaison.»

Elle ouvrit la porte; je n'eus que le temps de me jeter de côté dans l'obscurité. Elle cria :

« — Emilie! Emilie! »

Un moment après, j'entrais dans la chambre.

« — Comment! me dit madame Bassett, comment osez-vous paraître devant moi avec les cheveux arrangés ainsi, comme ceux de Julia? Ne savez-vous pas que cela ne convient pas à quelqu'un de votre condition?

« — Je ne sais pas, madame.

« — Eh bien, pour vous empêcher de recommencer, je vais vous couper la chevelure dont vous faite un si mauvais usage. Julia, apporte-moi mes ciseaux. »

Julia était charmée d'obéir.

« — Maintenant, asseyez-vous ici. »

Je m'assis devant elle, et le sacrifice s'accomplit. Au

bout de quelques minutes, ma tête ressemblait à un morceau de gazon. Julia rit outrageusement.

« — Allons, taisez-vous, dit la mère. Il ne convenait pas à une fille comme vous, me dit-elle, dont la mère était...»

Elle s'arrêta.

« — Qu'était ma mère? demandai-je.

« — Personne ; allez tout de suite au lit. »

Je me retirai, et Julia s'écria, lorsque je passai devant elle :

« — Elle ne paraîtra plus si belle à madame Burney maintenant. »

Je remontai, et je rencontrai Betsy à l'entrée de sa chambre.

« — Bon Dieu! s'écria-t-elle en joignant les mains; qu'est-ce qu'on vous a fait?

« — Vous le voyez, on m'a coupé les cheveux.

« — Païens! scélérats! Qui donc a fait ça?

« — La maîtresse.

« — Pourquoi? »

Je lui exposai la raison que madame Bassett m'avait donnée.

« — Voyez donc la grande dame! s'écria-t-elle. Son père est mort en prison, et sa mère a été soutenue pendant des années par la paroisse. Et elle-même a été bien heureuse de trouver Bassett, un vieillard veuf, qui avait une petite maison et une grande famille. »

Elle fut obligée de se reposer pour reprendre haleine.

Aussitôt la voix de madame Bassett se fit entendre.

« — Qu'est-ce que vous dites? cria-t-elle.

« — La vérité, répliqua Betsy.

« — Eh bien, ne recommencez jamais!

« — Je recommencerai autant qu'il me plaira, et parce que cela vous déplaît. Pourquoi ne lui avez-vous pas arraché aussi les yeux, à cette pauvre enfant? pourquoi ne lui avez-vous pas jeté de l'eau-forte au visage, pour la rendre aussi laide que vos petites? »

Madame Bassett avait essayé de l'arrêter sans pouvoir y réussir. La moitié des personnes de la maison, en entendant ce bruit inaccoutumé, accoururent en hâte vers nous.

« — Regardez, regardez l'ouvrage de madame Bassett! dit Betsy. C'est par jalousie qu'elle a fait ça.

« — Quelle horreur! » s'écria la foule.

Mais madame Bassett survint à ce moment, et nous dispersa à grands coups de fouet.

J'allai me cacher bien vite dans mon lit.

Le jour suivant, madame Burney revint pour me voir, et j'entendis ce dialogue entre elle et madame Bassett.

« — Que voulez-vous donc avec cet enfant? dit la dernière.

« — Je veux l'emmener chez moi, j'en ai obtenu la permission.

« — Comme servante?

« — Non, comme ma fille. Je veux l'adopter, et la faire mon héritière.

« — Vous ne voudriez pas certainement adopter une enfant dont la mère a été... »

Je ne pus entendre la fin de la phrase.

« — Madame Bassett, c'est ma volonté. Cette enfant est bonne, pure et belle, faites-la appeler. »

Madame Bassett hésita, en cherchant quelque excuse, mais elle fut enfin obligée de me faire venir dans le parloir.

Madame Burney regarda ma tête rasée avec des regards de pitié et de surprise, et demanda :

« — Qui donc a commis cette méchanceté?

« — Si vous voulez dire : qui lui a coupé les cheveux, c'est moi. Cette fille portait des papillotes comme une fille bien née. »

Des larmes jaillirent des yeux de madame Burney, et elle dit :

« — Oh! madame Bassett! comment avez-vous pu être si cruelle? Venez ici, ma chérie, me dit-elle d'une voix douce, allez! vos beaux cheveux repousseront vite!

« — Est-ce que vous m'emmenez avec vous? dis-je en me mettant tout près de la bonne dame.

« — Oui, ma chère enfant, vous viendrez avec moi, et vous serez ma fille.

« — Votre fille?...

« — Je serai une mère pour vous, répondit-elle en étouffant ses larmes.

« — Une mère! une mère! oh! que je suis heureuse! » m'écriai-je en dansant dans la chambre.

Je n'avais aucune expérience de l'amour et des soins d'une mère, et cependant un instinct de nature m'avertit que ce devait être quelque chose de délicieux!

Le récit de la vie d'Emilie chez madame Burney doit être remis à un autre chapitre.

CHAPITRE XIX.

DIVERS SUJETS.

Le Mormonisme, après la mort de Smith, subit de nombreuses modifications. Cela doit être attribué principalement à la différence du caractère des chefs. Brigham, quoiqu'il fît profession de croire aux miracles, en essaya rarement l'exhibition, et, finalement, cessa de parler d'aucune chose de ce genre.

Smith avait introduit les épouses spirituelles sous le prétexte d'une affection purement platonique. Brigham soutint ouvertement la polygamie, et, afin de conformer la pratique aux préceptes, il épousa trois femmes en un jour.

Déjà, avant le décès de Smith, la polygamie se glissait dans la pratique, quoique l'opinion des dames fût divisée sur le sujet. Brigham décida que la polygamie n'était pas seulement un privilége, mais un devoir; et les vertus des croyants furent estimées par le nombre de leurs femmes.

Pendant le voyage, le temps manqua pour faire des mariages. Notre guide était un jeune homme, nommé Harmer, qui portait le titre de capitaine, parce qu'il avait exercé cet emploi dans la légion mormone, composée des premiers pionniers de cette foi, lesquels, au service des États-Unis, avaient exploré la région du grand lac Salé. Ce fut surtout par sa relation sur la salubrité, la beauté et la fertilité du pays que les Mormons avaient été poussés à y émigrer. Harmer était digne de la tâche qu'il avait entreprise. Energique et robuste, il paraissait incapable de fatigue, et il acquit promptement une influence illimitée sur l'esprit des autres.

Nous voyageâmes pendant plusieurs jours à travers un pays désert de bois, montrant çà et là une petite maison, comme un vaisseau solitaire dans l'immensité de l'Océan. Nous comptions cent vingt waggons, chacun tiré par quatre mules; cinquante cavaliers les escortaient; en outre, nous avions vingt-cinq chevaux, un grand nombre de bestiaux, de moutons et de cochons.

A notre arrivée à Saint-Louis, nous trouvâmes plusieurs autres waggons qui devaient se joindre aux nôtres, et, après quelque temps, nous traversâmes le Mississipi, pour nous engager de nouveau dans la vaste prairie.

Notre vie nomade jetait madame Bradish dans le ravissement.

— N'est-ce pas délicieusement romanesque? dit-elle en regardant autour d'elle : tant de familles qui font la cuisine et qui mangent en plein air, comme des troupes de bohémiens!

— C'est certainement très-étrange, dis-je.

Une nuit, une femme, effrayée par une araignée énorme, se mit à pousser des cris perçants. Son mari la gronda sévérement et la menaça même de la frapper, à quoi Brigham sourit complaisamment. J'observai que plus nous nous éloignions des centres de civilisation, plus les maris devenaient tyranniques, et je commençai à craindre sérieusement les conséquences.

Au matin, la pluie commença de tomber à grands flots; nos tentes, si légères, ne purent y opposer qu'une faible résistance, et il est difficile de présenter un spectacle plus déplorable que le nôtre à ce moment-là. Nous étions tous mouillés comme des rats noyés, et je ne pus m'empêcher de rire de mes compagnons, quoique je partageasse leur piteuse apparence.

Voulez-vous être assez obligeante de m'indiquer où je suis? — Page 28.

Harmer dit, avec le plus grand sérieux, à une femme qui se désolait :

— Rassurez-vous. Ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai vu. J'ai vu pleuvoir pendant six mois. Et nous étions si bien habitués à l'eau, que nous y pataugions comme des canards.

Le pire de tout fut que nous ne pûmes allumer du feu pour faire notre déjeuner, et que nos provisions furent trempées.

Brigham prit la chose avec un sang-froid tout à fait philosophique.

— La pluie, dit-il, leur était envoyée par la Providence pour éprouver leur foi et leur patience, et ce serait une occasion pour les vrais croyants de se manifester.

M. Ward suggéra qu'il fallait faire un abri pour le feu, en arrangeant quelques planches à la façon d'un wigwam. Cela fut bientôt construit, et chaque famille put prendre successivement son repas.

A la fin, Harmer fit éclater un rire bruyant. On lui en demanda la cause. Il ne put que désigner les cheveux de madame Beardsley. La perruque de cette dame était tombée sur son visage, et elle s'y balançait en laissant dégoutter de l'eau comme une éponge.

La pluie cessa vers midi et le soleil darda ses rayons, ce qui nous permit de faire sécher nos vêtements. Mais les conséquences de cette pluie ne s'arrêtèrent pas là. Plusieurs enfants et plusieurs femmes tombèrent malades.

Madame Murray surtout se trouva très-mal. L'abandon de son mari, qui portait tous ses soins sur madame Cook, en était la principale cause. Puis un de ses enfants fut pris de la fièvre. Elle sourit tristement et dit :

— Mes enfants étaient les seuls liens qui m'attachaient à la terre. Je remercie mon Père céleste qu'il ait entendu mes prières et qu'il enlève d'abord mes enfants. Oui, mon Père, je te remercie de ta miséricorde, dit-elle en levant les yeux et les mains vers le ciel.

Le lendemain, la fièvre saisit les autres enfants pendant la nuit, et, avant le coucher du soleil, ils étaient morts tous trois.

La mère ne pleura pas et ne murmura pas. Elle semblait radieuse d'une joie céleste; et l'expression mystique de ses yeux était extraordinaire. Je préparai les linceuls de neige pour les morts, et ils y furent ensevelis dans leur froide et douce beauté, à la lueur des milliers d'étoiles et des rayons paisibles de la lune. Leur tombe avait été creusée au pied d'une colline de gazon, au bord d'un petit ruisseau, sous l'ombre des peupliers. La longue procession défila devant leurs faces pâles. M. Murray s'approcha, soutenant sur son bras la mère des enfants morts.

Sûrement, la conscience parlait dans l'âme de cet homme, car ses genoux tremblaient, et il gémit bruyamment en se jetant sur la terre.

Les éclaireurs avaient vu une grande troupe d'Indiens. — Page 34.

Il n'en fut pas ainsi de la mère. Elle se tint calme et recueillie pendant un moment; puis s'inclina et embrassa les fronts glacés, lissa les boucles de cheveux imprégnés d'une humidité mortelle et entonna un chant d'actions de grâce, où elle louait le Seigneur qui les frappait tous de mort.

C'était un spectacle étrange et douloureux. La nuit, la lueur vacillante des torches qui éclairait confusément la multitude rassemblée; puis, les enfants morts, la tombe ouverte, le père en larmes, et cette mère élevant un chant de victoire et d'espérance immortelle.

Je lui offris la main à la fin de la cérémonie.

— Voulez-vous passer cette nuit avec moi? me dit-elle. Quelque chose me dit que ce sera ma dernière.

— Certes, nous la passerons ensemble. Mais n'ayez pas ces idées lugubres.

— Oh! elles sont le bonheur pour moi, répondit-elle.

Je fis part de son désir à M. Ward, et j'allai la trouver sous sa tente.

M. Murray vint et s'assit dans un coin sans être aperçu d'elle.

Elle gisait sur un grabat, et, maintenant que l'excitation de l'heure précédente était apaisée, elle était pâle et faible comme un enfant.

— Je désirais que vous fussiez présente, madame Ward, à cette heure que je crois fermement être ma dernière.

Elle s'interrompit un moment, et reprit :

— Vous avez sympathisé avec moi dans ma grande affliction. J'ai cru autrefois au Mormonisme. J'ai abandonné la foi de mon père et j'ai oublié les instructions de ma mère mourante. Mais la conduite de mon mari m'a ouvert les yeux, et j'ai compris qu'une croyance qui sanctionne des pratiques aussi perverses ne peut provenir que du démon. Mais les circonstances m'ont empêchée de me réunir aux amis de ma jeunesse.

— Vous vous fatiguez, madame Murray, dis-je. Prenez ceci.

Et je lui tendis une potion.

— Tâtez-mon pouls, dit-elle.

Les pulsations en étaient d'une lenteur décourageante. Je vis qu'elle déclinait rapidement.

— Joie! joie! dit-elle, je me meurs.

M. Murray ne put se contenir plus longtemps. Il se leva et s'approcha du lit :

— Sarah! ma femme! s'écria-t-il.

Elle ouvrit ses yeux à moitié fermés, étendit sa main maigre et pâle, et murmura faiblement :

— Mon mari, je vous plains et je vous pardonne.

— Et c'est tout! dit-il, étouffé par l'émotion.

— Que désirez-vous encore?

— Misérable que je suis! dit-il en gémissant.

Madame Murray sembla avoir oublié sa présence.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

— Approchez-vous de moi, madame Ward, murmura-t-elle.

Je m'inclinai sur le lit.

— Je veux vous parler de religion, reprit-elle.

— Dans quelle foi mourez-vous? dis-je solennellement.

— La foi dans laquelle je suis née. Et voici une lettre que je désire être envoyée par vous à mon pasteur vénéré.

Elle tira un papier des plis de son vêtement.

— Vous promettez de l'envoyer?

— Aussitôt que cela sera possible.

— Lisez maintenant.

J'ouvris une Bible placée à côté d'elle sur le lit, et je commençai ma lecture.

Une ou deux fois elle essaya de parler, mais sa voix s'affaiblit. A la fin, j'en vins à ce sublime passage: « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur: quiconque vit et croit en moi ne mourra pas. »

Rassemblant toute sa force, elle articula: « Amen! amen! Jésus, reçois mon esprit! »

La gorge rendit un hoquet funèbre, un nuage passa sur les yeux, et tout fut fini...

M. Murray, agenouillé, se releva, regarda d'un œil morne le visage de la morte et se prépara à sortir.

— Voulez-vous, lui dis-je, prier madame Stillman de venir m'assister?

Il fit un signe d'assentiment, et cette dame entra au bout de quelques minutes. Nous passâmes toute la nuit auprès du cadavre, et, quand le matin parut, la tombe des enfants fut rouverte pour recevoir le corps de leur mère. Et, comme aucun prêtre n'était présent, je fis sur la tombe la prière des morts.

CHAPITRE XX.

PASSAGE D'UNE RIVIÈRE, ET QUELLES EN FURENT LES CONSÉQUENCES.

Jusque-là nous n'avions trouvé aucune difficulté à traverser les rivières. Nous les avions trouvées larges, mais peu profondes, et les mules avaient aisément tiré les waggons. Un jour, nous vîmes devant nous une rivière profonde, rapide et gonflée, d'une largeur de deux cents yards, avec un fond rocheux. On fit halte, et l'on se consulta. Quelques-uns proposèrent de décharger les waggons, de les démonter, et de transporter le tout dans un petit bateau en caoutchouc, qui appartenait à la compagnie. D'autres proposèrent de construire un radeau capable de supporter les waggons et leur charge, tandis qu'un troisième parti était de l'opinion que les mules pouvaient nager avec les waggons derrière elles.

— C'est impraticable, dit Harmer, les mules se noieront. Je vous dis qu'il faut construire un radeau.

Et, saisissant sa hache, il s'achemina vers un bois de peupliers. Quelques compagnons allèrent l'y rejoindre, et le radeau fut bientôt en voie de construction.

Madame Bradish, comme d'habitude, fut héroïque. Elle voulait traverser la rivière à cheval, disait-elle; et, revêtue d'un costume d'homme, elle guidait son cheval vers le haut et le bas de cette rivière, en essayant de trouver un endroit favorable. Elle proposa même que chaque cavalier prît une femme en croupe, et tentât ainsi le passage.

— Ayez la foi, et tout ira bien, dit Brigham. Quant à moi, je pourrais, avec mes femmes, traverser à pied sec, si je le voulais; mais je ne le veux pas.

— Vous devriez le vouloir, et nous vous suivrions, dit madame Beardsley avec âcreté.

Le radeau fut bientôt construit. Il consistait en troncs d'arbres de moyenne dimension, reliés par des cordes et des chaînes, sur lesquels des planches épaisses étaient fixées solidement. Il ne permettait que le transport d'un waggon à la fois, et le passage commença immédiatement.

Madame Beardsley voulut se placer dans le dernier waggon, dans la croyance qu'il offrirait moins de dangers que les autres, après les expériences précédentes

Mais la nuit vint rapidement, et l'on décida de faire passer deux waggons chargés à la fois. Ce fut une fâcheuse idée. Le radeau, à peine arrivé au milieu du chemin, se rompit, en précipitant un waggon dans un gouffre d'écume. Ce waggon renfermait la pauvre madame Beardsley. Un cri perçant retentit du sein de l'eau, et trouva des échos déchirants sur le rivage.

— Mère! mère! s'écria Louise.

Et elle allait se précipiter dans la rivière, si son mari ne l'en eût empêchée. Vingt hommes s'y jetèrent à sa place; et Louise eut la satisfaction indicible de voir sa mère arrachée du gouffre, mais froide et insensible.

— Ce n'est qu'un évanouissement, dit quelqu'un.

On la débarrassa de ses vêtements inondés; on enveloppa ses membres engourdis dans de la flanelle.

Elle rouvrit enfin les yeux.

— Oh! je ne me pardonnerai jamais de l'avoir engagée à nous suivre, s'il lui arrive malheur, dit Louise.

Pendant que nous continuions à lui donner nos soins, les hommes s'occupaient à effectuer le passage des bestiaux.

— C'est un miracle que je sois sauvée, dit madame Beardsley, quand elle eut tout à fait repris ses sens.

— Quelles ont été vos sensations? lui demanda madame Bradish.

— Affreuses! celles d'une personne qui se noie.

— Mais encore?

— Je ne peux ni ne veux en faire la description, répondit madame Beardsley impatientée.

Un homme vint nous informer que les éclaireurs avaient vu une grande troupe d'Indiens, postés sur une colline voisine.

— Est-ce qu'ils sont nos ennemis? demanda madame Bradish.

— Nous l'ignorons encore, répondit l'homme. S'ils ont des intentions hostiles, ils attaqueront notre camp cette nuit. Il faudra doubler les sentinelles, et nous préparer à toutes les éventualités.

Madame Beardsley s'écria:

— Ah! je savais bien que nous n'arriverions jamais au terme de notre voyage!

Un second messager, plus alarmé, vint nous apprendre que ces Indiens étaient des Sioux, qui revenaient d'une expédition contre les Crows.

On peut supposer que nous ne dormîmes guère cette nuit. La présence de ce parti de sauvages n'était pas rassurante, et je fus saisie d'une inquiétude intolérable, en me rappelant les cruautés qu'ils étaient capables de commettre.

Deux ou trois fois dans la nuit, nous fûmes alarmés par les cris de quelques oiseaux de nuit et les hurlements sinistres des loups; mais les premières lueurs du matin blanchirent l'horizon et nous trouvèrent sains et saufs.

CHAPITRE XXI.

FEMMES PERDUES OU PRISONNIÈRES.

— J'avais foi que nous ne serions pas attaqués, dit Brigham. J'ai prié avec ferveur que le Seigneur détournât les mains de ces fils de Bélial, et la prière du juste est efficace.

— Bah! dit Harmer. Je sais bien ce qui a découragé les Indiens: c'est qu'ils ont vu que nous étions sur nos gardes. Maintenant ils vont nous guetter et attendre le moment favorable pour nous attaquer. Ces Peaux-Rouges sont des diables incarnés.

— Assez des Indiens! s'écria madame Bradish; je n'en suis pas le moins du monde effrayée; et, maintenant qu'ils sont partis, je veux faire un tour de galop dans la prairie. Emilie, venez avec moi, voulez-vous?

— Ne faites pas cela, dit Harmer, ce serait dangereux.

— Pensez-vous que nous soyons si poltronnes? dit madame Bradish en riant. Nous saurons vous prouver le contraire.

— Je pense, répondit gravement Harmer, que les Indiens nous guettent et qu'ils seraient sans pitié pour vous.

Nous fîmes tous nos efforts pour dissuader madame

Bradish de sa téméraire entreprise, mais sans succès. Nos craintes mêmes fortifiaient sa résolution.

— J'ai un excellent cheval, dit-elle; il distancera aisément les Indiens, si j'en trouve, ce dont je doute.

— Vous pourrez en trouver à vos dépens, dit Harmer; je souhaite seulement qu'Emilie reste.

— Oh! c'est pour Emilie que vous avez peur?

— Qu'en pensez-vous? frère Brigham, reprit Harmer.

— Je sais, dit Brigham, que les païens ont été mis en déroute par un ange du Seigneur, et que nos sœurs peuvent se promener avec sécurité.

— Vous voyez, Harmer, dit madame Bradish en riant. Allons! soyez vous-même notre cavalier.

— Madame Bradish, voulez-vous que quelques hommes, et non pas moi, vous accompagnent?

— Je n'ai besoin de personne, répondit madame Bradish en riant avec dédain. En vérité, monsieur Harmer, je pense que vous avez besoin d'être gardé beaucoup plus que moi. Des gens trop prudents, j'ai presque dit les poltrons, se croient toujours en danger.

Harmer rougit, et, tournant sur ses talons, la quitta sans dire un mot.

Au bout de cinq minutes, elle galopait dans la campagne avec Emilie.

— Elles courent à leur ruine, dit Harmer; mais je n'ai pu les en empêcher.

— Et nous tous, donc! s'écria madame Beardsley; nous avons plus de dangers à redouter que tous les voyageurs qui nous ont précédés.

— Excepté les enfants d'Israël, dit Brigham.

— Je n'excepte personne, répliqua aigrement madame Beardsley. Les enfants d'Israël n'ont pas été mouillés comme nous; et le Jourdain même fut desséché par un miracle, afin qu'ils pussent le traverser à pied sec. Personne ne fut noyé comme moi.

— Cependant, dit le prophète, vous êtes bien portante; et je n'ai pas entendu dire que vous ayez perdu quelque chose.

— Ah! un grand pain de sucre, ce n'est rien?

— Vous avez perdu un pain de sucre?

— Certainement! et du sucre d'une qualité supérieure, qui devait sucrer mon café. Et tous mes bagages trempés, ce n'est rien?

— J'espère, dit Brigham, que vos tribulations recevront un dédommagement. Je prierai le Seigneur qu'il en soit ainsi.

Madame Beardsley parut ne pas se soucier beaucoup de ces prières-là.

Nous nous arrêtâmes pour dîner sur le bord d'un de ces petits ruisseaux qui ressemblent à des fossés creusés dans la prairie. La campagne, autour de nous, était boisée, et l'air, parfumé par la senteur d'innombrables fleurs sauvages.

L'absence prolongée de madame Bradish et d'Émilie excita mes inquiétudes, et je les manifestai.

— Quelques hommes à cheval devraient aller à leur recherche, dis-je.

— Oui, dit Harmer, que ce soit fait par égard pour Émilie.

Des volontaires choisis, à cheval et armés, s'élancèrent à la recherche des deux dames égarées. Nous avions établi notre camp nocturne avant qu'ils revinssent, et ils ne rapportèrent aucune nouvelle satisfaisante. Il était évident qu'une escarmouche avait eu lieu dans une vallée, à cinq milles de distance. Le gazon y était foulé et arraché, et ils avaient ramassé là un couteau teint de sang.

Harmer et Louisa parurent accablés.

— Grand Dieu! dit madame Beardsley, nous y passerons tous; je ne pourrai dormir de cette nuit.

— Oh! vous n'avez rien à craindre. Les Indiens ne nous poursuivront plus. Ils ont leur proie, s'écria un Mormon. Je garantis qu'ils ont déjà dansé autour de la chevelure de la pauvre Emilie.

— Il faut essayer de sauver nos sœurs, s'écrièrent plusieurs voix.

— C'est impossible! dit Harmer. Comment deviner où sont les Indiens?

— Il faut le tenter, dit Louisa. Essayez, monsieur Harmer; ayez pitié de moi. Emilie m'était chère comme si elle eût été ma fille.

— Mais, après tout, dis-je, nous ne sommes pas sûres qu'elles aient été prises par les Indiens. Elles peuvent s'être égarées dans les bois et dans les interminables prairies.

— Dieu veuille que cela soit ainsi.

— Et si tel était le cas, dit madame Beardsley, en seraient-elles plus avancées? Elles mourraient de faim, ou seraient dévorées par les bêtes féroces.

— Arrêtez, mère, arrêtez! s'écria Louise. Ne me torturez pas par des suppositions si cruelles! Dieu, à qui rien n'échappe, doit être avec elles. Rien ne peut leur arriver sans sa permission. Il les protégera; en lui gît ma confiance.

— Peut-on dire de telles sottises! s'écria madame Beardsley. Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de cette pauvre enfant que les Indiens ont coupée en morceaux et rôtie devant les yeux de sa mère? ou de cet homme qu'ils ont écorché vivant, et dont ils ont prolongé le supplice pendant neuf heures?

— Oh! madame Beardsley, arrêtez, au nom du ciel! dit M. Ward. Vous allez faire mourir les femmes de frayeur.

Louisa pleurait amèrement. Harmer avait l'air d'un fou; et le silence et la solitude régnèrent dans le camp cette nuit-là.

J'observai Brigham attentivement, et je vis qu'au milieu du chagrin qu'il ressentait de la mauvaise fortune d'Emilie, il contemplait la douleur d'Harmer avec un malin plaisir.

Le jour suivant, nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée d'une troupe alliée de Cheyennes. Plusieurs nous apportèrent des vivres. Harmer seul comprenait leur langage. Ils causèrent avec lui pendant quelque temps; leur ton était bizarre et sauvage, et s'harmonisait bien avec leur extérieur. Au moment où ils nous quittèrent, Harmer vint vers moi; ses yeux brillaient, son visage témoignait le plaisir et l'agitation.

— Ces Indiens, disent-ils, m'instruisent que les Sioux, avec les deux prisonnières, sont campés à dix milles d'ici environ, sur les bords de la rivière Vermilion. Si c'est vrai, nous pouvons sauver cette nuit ces pauvres femmes.

— Mais les Sioux sont peut-être déjà partis? demandai-je.

— Non. Ils attendent une troupe de Crows qui ont fait une expédition contre les Snakes, et qui, d'après leurs conjectures, doivent passer par l'endroit où ils campent.

— Il faudra beaucoup de prudence.

— Certes, je pense qu'il vaut mieux garder le secret jusqu'à ce que tous nos arrangements soient pris. Cependant je désirerais beaucoup prendre l'avis de M. Ward et de quelques autres. Mais tâchons que Randolph ne sache rien. Nous n'avons pas besoin de son opinion, et c'est tout ce qu'il pourrait nous donner.

Le jour était déjà très-avancé, et l'on décida de camper dans une vallée unie et verdoyante, et d'envoyer un éclaireur à la découverte. Harmer entreprit lui-même cette tâche.

— Si je pouvais seulement sauver Émilie! murmura-t-il.

— Souvenez-vous, dit M. Ward, que la vie de madame Bradish est aussi précieuse à ses amis.

— J'espère que je les pourrai sauver toutes deux, répondit-il; et, mettant les éperons au flanc de son cheval, il disparut bientôt.

— Où Harmer est-il allé? demanda Louisa.

— Il est allé voir s'il peut découvrir quelques traces de nos amies.

— Qu'il soit béni! je vois qu'il s'intéresse à mon Émilie.

— Je le crois, et j'espère que cela peut la préserver d'un piége.

— A quoi faites-vous allusion?

— Je veux parler de Brigham; il l'aime aussi, lui.

— Impossible! il a déjà trois femmes.

— Et il en prendrait volontiers une quatrième, si elle était jeune et belle.

La figure de Louisa changea de couleur, et elle dit :

— Cette affreuse coutume n'est-elle pas une terrible tentation pour les hommes?

— C'est ce qu'il me semble, répondis-je.

— Oh! oui, oui, cela doit être, s'écria-t-elle avec passion. Et cela me tuerait certainement si mon mari prenait une autre femme.

Harmer revint bientôt avec l'information que les sauvages étaient assemblés en grand nombre, et qu'il faudrait user de la plus grande prudence pour éviter un engagement général. Emilie, plus morte que vivante, était liée à un arbre. Il ne pensait pas d'ailleurs qu'elle eût souffert aucune grande violence. Mais madame Bradish, liée comme Emilie, avait un petit morceau de bois sur la tête, lequel servait de cible à leurs flèches.

— Est-ce qu'ils vous ont vu? demandai-je.

— Non, en vérité. J'ai laissé mon cheval attaché dans un bois épais, à deux milles à l'écart, et je me suis approché d'eux avec prudence. Ils ont de bons chevaux et ils sont bien armés; de sorte qu'il faut nous attendre à avoir une rude besogne.

— Cela peut être. A quelle heure de la nuit partirez-vous?

— Je l'ignore; à l'heure que je jugerai la plus favorable. Je désire choisir les hommes et commander l'expédition. Nous verrons si madame Bradish parlera encore de poltrons!

A deux heures après minuit, alors qu'un profond silence régnait dans le camp, on vit une troupe de quinze hommes quitter silencieusement un bois de saules et disparaître presque immédiatement dans l'obscurité épaisse de la vallée voisine. Ils chevauchèrent ensuite en silence pendant plusieurs milles, jusqu'à ce que l'un d'eux, qui semblait être le chef, dirigea son cheval vers un petit bois.

— Nous laisserons nos chevaux ici, et nous irons à pied en avant, dit-il à voix basse. L'ennemi est campé sur la colline là-bas. Maintenant ne parlez pas, ne faites partir aucune arme, ayez le plus grand sang-froid. Ils dorment probablement, et, si le cas est tel, nous pourrons peut-être trouver l'occasion de délivrer les prisonnières.

La troupe mit pied à terre, attacha les chevaux aux arbres, et s'avança à travers la forêt dans le plus grand silence.

Tantôt les hommes qui la composaient tressaillirent au cri d'une panthère dans le lointain, et tantôt à celui de quelque oiseau de nuit effrayé qui s'enfuyait à leur approche. A la fin, après avoir gravi une colline avec des précautions extrêmes, Harmer dit à ses compagnons de faire halte, pendant qu'il s'avancerait seul. Après avoir fait une reconnaissance, il revint et fit signe aux autres de le suivre.

Les Indiens paraissaient dormir autour des cendres d'un feu mourant; leurs armes étaient empilées et les prisonnières placées au centre. Deux ou trois barils, contenant ou ayant contenu du whisky, étaient placés à côté d'eux. Quelques Indiens étaient couchés sur la figure, d'autres sur le dos. Il y en avait dont la chevelure était en danger d'être roussie par le feu.

Tout à coup la rupture d'une branche fit un léger bruit, Harmer vit une des femmes lever la tête et regarder autour d'elle. Ce fut un moment critique. Un cri de surprise ou de joie aurait probablement donné l'alarme. Mais il fit un geste de silence; elle murmura quelques mots à l'oreille de sa compagne et reprit sa première position.

Harmer, en rampant sur le sol comme une couleuvre, atteignit l'Indien qui était couché entre lui et les femmes. D'un coup de tomahawk, il lui fend le crâne. Un faible gémissement ne réveille heureusement personne. Harmer, rapide comme l'éclair, coupe les liens qui retenaient les prisonnières, les aide à se lever et les entraîne loin du camp indien.

— Il me faut mon cheval, Harmer, dit madame Bradish, il est lié là-bas; je veux l'avoir.

— Silence! pour l'amour du ciel, dit Émilie à voix basse.

— Ce n'est pas moi qui irai chercher ce cheval, dit Harmer du même ton. Qu'elle y aille seule, si elle veut. Moi, je reste près de vous.

— Certes, j'irai seule, dit madame Bradish. Dites-moi seulement où je vous retrouverai.

— A l'est directement, dit Harmer.

En un moment, madame Bradish fut hors de leur vue.

— Est-il possible qu'elle s'expose ainsi! dit Emilie.

— Je vous assure que si elle est reprise, répondit Harmer, je ne me mettrai pas en peine pour la délivrer.

— Vous ne paraissez pas l'aimer beaucoup! dit Emilie.

— C'est vrai.

Il est inutile de dire que ces paroles furent échangées à voix basse, quoique Emilie eût assuré que les sauvages étaient trop ivres pour se réveiller.

La troupe, en revenant sur ses pas, gagna bientôt le bois où se trouvaient les chevaux; et, avant le lever du soleil, elle atteignit notre camp.

Vingt minutes plus tard, on saluait aussi l'arrivée de madame Bradish.

Brigham dit à Emilie d'un ton inspiré :

— Je savais, par une révélation, que vous nous seriez rendue.

— En vérité, mon père?

— Ne m'appelez pas ainsi, ce titre n'est pas convenable

Emilie étonnée, disparut, et Brigham parut réfléchir.

Nous apprîmes qu'elles avaient été surprises par les sauvages, et que madame Bradish, fidèle à son caractère, avait refusé de se rendre à discrétion et blessé plusieurs assaillants. Son costume les avait trompés sur son sexe, et, quand ils s'aperçurent de leur méprise, ils admirèrent beaucoup sa bravoure.

CHAPITRE XXII.

SUITE DE L'HISTOIRE D'ÉMILIE.

Il n'arriva rien d'inaccoutumé pendant les deux jours suivants. Nous expérimentâmes la vie de l'émigrant, diversifiée seulement par le changement des sites ou par des incidents dont le seul charme est la nouveauté. Quelquefois les ruisseaux étaient fréquentés par des nuées de pluviers criards et autres oiseaux aquatiques, pendant que des troupeaux d'antilopes foulaient les savanes qui bordaient leurs rivages. Quelquefois nous suivions une très-belle route dans la prairie; mais l'herbe longue était assiégée de myriades de mosquitos qui faisaient beaucoup souffrir les chevaux et les bestiaux. Généralement, la température était agréable et les brises fraîches apportaient le parfum de milliers de fleurs.

Un matin, nous rencontrâmes un immense troupeau de buffalos, qui couvraient la plaine aussi loin que le regard pouvait s'étendre, et qui avaient laissé à peine une touffe de gazon. En face de cette masse d'animaux, on se sent écrasé par un sentiment de grandeur. Un mouvement continuel et ondoyant, un bruit étrange et confus, auquel rien ne peut se comparer, nous frappèrent d'étonnement et nous causèrent une vive émotion.

L'idée d'une chasse au buffalo plut beaucoup à Harmer et à quelques autres, et nous fîmes halte.

Pendant qu'ils mirent ce dessein à exécution, je pressai Emilie de continuer son récit. Elle commença ainsi :

— Ma résidence chez madame Burney aurait été très-agréable, si nous avions vécu sans domestiques, ou s'ils avaient possédé son beau caractère et sa bonté de cœur. Lors de mon arrivée dans sa maison, madame Burney m'avait présentée à ses serviteurs, en les informant qu'elle m'avait adoptée pour sa fille, et qu'elle leur commandait de me traiter avec toute la considération et le respect auxquels ce titre donnait droit.

« — Quoi! cette petite créature qui sort de la maison des pauvres! dit Matson, une servante. Vous ne l'avez pas adoptée.

« — Certainement si, je l'ai adoptée, répondit madame Burney, et que je n'entende jamais encore une allusion à cette maison des pauvres. »

Matson s'éloigna d'un air de mauvaise humeur, et je vis tout de suite qu'elle serait mon ennemie. Elle craignait probablement que mon influence ne supplantât la sienne dans l'esprit de madame Burney.

Ses procédés envers moi devinrent bientôt le tourment de ma vie, et furent peut-être plus intolérables que les souffrances que j'avais endurées dans la maison des pauvres.

Elle me dit un jour :

« — Il paraît que vous ressemblez à votre mère, petite!

« — Qui dit cela? » demandai-je.

Je sentais toujours un désir invincible de connaître quelque chose de ma famille. Matson me devina, et ce devint sa politique de me tourmenter sur ce point.

Elle répondit en ricanant :

« — Quelqu'un qui la connaissait. Votre mère était bien connue dans cet endroit-ci.

« — Par grâce, dites-moi qui la connaissait.

« — Je ne peux pas dire les noms. Sachez seulement que personne ne voulait la fréquenter.

« — Et qu'est-ce qu'elle a jamais fait?

« — Je ne veux pas le dire. Je pense souvent, quand madame Burney loue votre beauté et est fière de vous habiller si bien, que, si elle regardait les enfants illégitimes avec le mépris que j'ai pour eux, elle ne vous conserverait pas dans sa maison. »

Les paroles cruelles de Matson retentirent douloureusement dans mon cœur, et j'allai trouver madame Burney pour lui demander le sens « d'enfant illégitime. »

« — Qui vous a mis ça dans la tête? » dit la bonne dame en me regardant par-dessus ses lunettes avec une expression de douceur et de curiosité.

Je lui rapportai les paroles de Matson.

« — Eh bien, mon enfant, Matson agit très-mal en parlant ainsi. Ne faites aucune attention à ce qu'elle vous dit.

« — Mais je ne puis m'en empêcher. Je désire tant connaître ce qui concerne ma mère! Matson la méprisait, dit-elle; mais c'était peut-être injuste, après tout. »

Madame Burney me regarda avec des yeux remplis de larmes.

« — Je puis vous rapporter tout ce que je sais de votre mère; mais c'est par oui-dire. Est-il bien vrai, d'ailleurs, que vous désiriez savoir?

« — Oh! oui! oui! répondis-je en joignant les mains.

« — La curiosité de nos premiers parents détruisit leur bonheur, dit la bonne dame, et la connaissance du sort de votre mère ne peut que vous être pénible.

« — Pas plus pénible que mon ignorance.

« — Au fait, cette histoire peut lui être utile, dit la vieille dame en se parlant à elle-même; car la beauté séduit les voleurs plutôt que l'or. »

Puis, levant les yeux, elle continua :

« — Votre mère avait une grande beauté. Comme vous, elle hérita de ce don flatteur, mais dangereux. Elle était fille d'une veuve, et elles vécurent heureusement ensemble pendant de longues années. A la fin, un homme professant une grande piété vint dans notre voisinage et fit connaissance avec elles. La vieille dame était satisfaite des manières de cet homme, et charmée qu'il aimât son enfant. Il demanda la main de la jeune fille, et l'offre fut joyeusement acceptée. Il décida alors sa fiancée à aller avec lui à la ville pour acheter des présents de noce. Là, il refusa de remplir ses engagements ou de lui permettre de retourner chez sa mère; il la retint prisonnière dans une maison dont les habitants avaient perdu tout sentiment d'honneur; et, au bout de quelque temps, il l'abandonna. Elle n'apprit son départ que par la propriétaire, qui lui enjoignit de quitter la maison; car l'homme avait refusé de payer plus longtemps la pension pour elle, et avait dit qu'elle devait désormais songer à se pourvoir elle-même.

« Nous pouvons à peine imaginer son désespoir et sa misère, quand elle se vit seule, dans une grande ville, sans amis, sans parents à qui elle pût s'adresser. Mais, du moins, à cette heure de désolation, la confiance au ciel ne l'abandonna pas. »

Madame Birney s'arrêta un moment, et, essuyant ses yeux, elle dit : « Je ne sais si je dois continuer. — Continuez, » répondis-je en sanglotant.

Madame Burney reprit :

« — Naturellement, une femme dans sa position ne pouvait songer qu'à retourner auprès de sa mère. Elle savait que le monde cruel et sans cœur rirait seulement de ses chagrins, et insulterait à son malheur; mais la mère recevrait la pauvre abandonnée avec amour et pitié. Et elle partit, seule, à pied, au milieu d'une nuit épaisse et à travers la pluie. Ses forces, cependant, n'étaient pas au niveau d'un tel dessein. Elle s'affaissa sur le bord de la route, et fut trouvée par un voyageur compatissant, qui la plaça dans sa voiture et la mena dans une auberge voisine. Là elle fut prise d'une fièvre violente; mais son agonie fut de courte durée, et, avant le lever d'un autre soleil, son âme était retournée à Dieu.

« Mais elle vécut assez longtemps pour raconter sa lamentable histoire, vous serrer dans ses bras et prier qu'on vous envoyât à votre grand'mère, à qui elle trouva assez de force pour écrire une lettre. Elle fut enterrée dans la fosse commune...

« Quand on voulut vous remettre aux soins de votre aïeule, on apprit qu'elle était morte, morte de douleur et de honte, morte le même jour que sa fille. Sa propriété passa aux mains d'étrangers, et vous fûtes un objet de charité. — Et ainsi, on me mit à la maison des pauvres? —Oui. Et maintenant, mon enfant, une seule chance vous reste de reconnaître votre père, si jamais vous le rencontrez. — Qu'est-ce? — C'est la lettre dont je vous ai parlé, et qui sera remise en vos mains quand vous serez d'âge à en comprendre l'importance. — Oh! si ma pauvre mère vivait! m'écriai-je en fondant en larmes. — Je serai une mère pour vous! » dit la bonne dame en m'embrassant.

Je la remerciai de ce qu'elle m'avait appris, et je me sentis moins malheureuse de savoir la vérité. Ma mère avait été victime et non criminelle. Elle avait été bonne, belle, confiante, et je pouvais révérer sa mémoire...

Je pris l'habitude de me livrer à des promenades solitaires. Je plongeais mes regards dans le bleu du ciel, et je cherchais à saisir là un rayon de la vie éternelle, un faible écho d'un chant immortel. Alors il me semblait que l'âme de ma mère et la mienne, séparées pour une heure sur cette terre, devaient se rencontrer au ciel et s'y confondre pour l'éternité; et souvent, emportée par une extase inénarrable, je me jetais à genoux, et, versant des larmes d'adoration, je priais le Créateur qu'il me permît bientôt de rejoindre ces êtres célestes que j'entrevoyais.

Je ne sais comment j'acquis à cette époque l'idée délicieuse que les esprits des amis morts suivent et protégent les vivants. Il me semble toujours depuis que ma mère est près de moi, que sa présence m'entoure d'une influence salutaire, que son haleine caresse ma joue, et que ses deux yeux sont fixés sur les miens.

A la fin, madame Burney tomba malade. C'était le printemps. Le contraste entre le rigoureux hiver, image de la mort, et la fraîcheur virginale de la nature réveillée, me frappa plus vivement que jamais. J'en fis la remarque en présence de madame Burney. Elle sourit tristement et me dit :

« — Ainsi, vous pensez que le dépérissement et la dissolution sont d'affreuses choses?

« — Oui, affreuses! murmurai-je en cachant mon visage dans les draps de lit.

« — Mais nous allons dans un lieu où la lumière est mille fois plus brillante que celle du soleil, où les scènes les plus enivrantes de la terre paraîtraient pâles et insipides. Qu'est-ce que la vie sur notre globe auprès de cette félicité immortelle qui nous attend?

« — Mais que deviendrai-je si vous mourez? m'écriai-je avec désespoir.

« — Vous pourrez faire face aux nécessités de la vie, me répondit-elle; j'y ai pourvu. Ne vous écartez jamais du sentier du devoir, mon enfant; n'oubliez jamais votre Dieu. »

Elle mourut bientôt après, paisiblement, presque en souriant, comme une âme innocente qui espère. Je pleurai longtemps et bien sincèrement. Puis un étranger vint pour prendre possession de la propriété. Je lui dis qu'elle avait laissé un testament. Il sourit avec incrédulité et en demanda la preuve.

« — Là, dans ce tiroir, dis-je en montrant le bureau. J'ai vu moi-même déposer ce testament.

« — Vous pouvez chercher vous-même, mademoiselle, répondit-il en haussant les épaules; je parie que vous ne trouverez rien. »

Et je cherchai fiévreusement, pendant que Matson se tenait près de moi avec son sourire insultant.

« — Mademoiselle la pauvresse, dit-elle, ne se soucie pas de céder son titre d'héritière; mais elle peut chercher jusqu'au jour du jugement dernier ; elle ne trouvera rien.

« — Matson, répliquai-je, si le testament n'est pas là, vous l'avez enlevé, ou vous l'avez détruit; car vous seule possédez les clefs des meubles! »

Elle rougit beaucoup.

« — Quel motif pourrait m'avoir poussée à commettre cette action?

« — La haine. Vous m'avez toujours haïe, quoique je ne vous aie jamais fait de mal.

« — Toutes ces récriminations, me dit l'homme, ne peuvent pas vous servir à grand'chose. Comme le testament ne peut être trouvé, si jamais il y en a eu un, c'est moi, le plus proche parent de la défunte, c'est moi qui, d'après la loi, deviens héritier. Quant à vous, mademoiselle, je vous permets de rester ici. Vous serez, si vous le voulez, de service auprès de ma femme.

« — Oh! oh! dit Matson, quelle chute! l'héritière qui devient une servante! »

Je ne répondis rien à ces paroles cruelles; je remerciai l'homme froidement, en lui disant que j'y songerais.

Madame Stillman m'offrit une hospitalité que j'acceptai de grand cœur. Mais Harmer vient avec les chasseurs. Songeons maintenant au souper.

CHAPITRE XXIII.

EXPLICATIONS.

Rien de remarquable n'arriva pendant plusieurs jours. Les hommes s'amusaient à chasser le buffalo. Beaucoup d'enfants tombèrent malades, et leurs mères eurent une rude besogne à accomplir. Combien les femmes qui n'étaient point soumises à ces peines maternelles se félicitaient de leur bonne fortune!

Madame Bradish vint un soir dans notre tente, après souper. J'étais seule. M. Ward était en train d'assister à un conseil des Anciens.

— Pourquoi vous isolez-vous ainsi? me dit-elle. Vous considérez-vous comme étant au-dessus ou au-dessous du monde, que vous le fuyez ainsi?

— Je ne fuis personne, répondis-je.

— C'est possible!... Je sais une grande nouvelle.

— Qu'est-ce ?

— Il y aura un mariage dans notre compagnie avant longtemps.

— Quel mariage? Harmer et Emilie se marient?

— Que vous êtes simple! s'écria-t-elle en riant. Brigham ne permettrait pas cela.

— Pourquoi?

— Parce qu'il aime Emilie. L'homme dont je parle a déjà une femme; mais il désire en prendre une autre. C'est un désir parfaitement raisonnable.

— Vous savez que je n'entends rien à ce système de femmes spirituelles.

— Oh! il n'est plus question de cela. Il a été révélé à notre frère Brigham que tous les vrais croyants devraient imiter l'exemple des patriarches, et élever de grandes familles, pour peupler la Terre promise, aussi bien que pour combattre quelque jour contre les païens.

— Je dis que la polygamie est une institution satanique.

— Au contraire, je pense que c'est une institution propre à accroître notre nombre, et, conséquemment, notre force. Je suis profondément intéressée à la prospérité de l'Eglise; et je conseille à chaque homme de prendre le plus d'épouses qu'il peut.

— Mais supposez que vous soyez mariée, seriez-vous satisfaite si votre mari prenait une autre femme?

— Quant à cela, je l'ignore. Je ferais probablement de nécessité vertu.

— La pauvre madame Murray est morte, le cœur brisé de la conduite de son mari; et je ne doute pas que la femme de cet homme dont vous parlez ne la suive de près.

— Oh! cela lui fera de la peine, je le sais.

— Enfin, de qui parlez-vous?

— De M. Stillman fils.

— Quoi! le mari de Louisa Beardsley?

— Précisément! Eh bien! n'ayez pas l'air si accablé! Il peut entretenir aisément deux et même trois femmes. Je le lui ai dit moi-même.

J'étais confondue; ce qui paraissait amuser madame Bradish.

— Qu'est-ce qu'il y a de si terrible dans tout cela? reprit-elle. Il continuera d'aimer Louisa autant, sinon même plus, qu'auparavant. Vous savez qu'une mère aime tendrement son enfant, quand elle n'en a qu'un. Si un second vient à naître, elle aime celui-ci autant que l'aîné. De la même manière, une homme peut prendre une seconde femme, tout en continuant de révérer et d'aimer la première de tout son cœur.

— Je ne vois aucune ressemblance entre les deux cas, répondis-je. L'amour d'une mère pour son enfant et celui d'une femme pour son mari sont deux choses très-différentes.

— Eh bien! maintenant que la polygamie est pratiquée dans notre système, les femmes auront à s'y habituer; car il n'est pas probable que les hommes, après en avoir goûté les bénéfices et les joies, voudront bénévolement l'abandonner.

— Louisa est-elle instruite de ce que vous venez de me dire?

— Je ne le pense pas. Elle s'est plus d'une fois vantée devant moi qu'elle n'était pas du tout effrayée que son mari voulût prendre une autre femme. J'avais peine à m'empêcher de rire, en voyant son ignorance des penchants de l'homme.

— Quelle doit être cette nouvelle épouse?

— Une des plus jolies petites femmes qu'on puisse imaginer? gaie et vive comme un pinson, pleine de malice et de grâce.

— J'ai peine à croire alors qu'elle puisse lui convenir. Il paraît si sérieux!

— N'avez-vous jamais entendu parler de la loi des contraires? Les gens taciturnes sont charmés dans l'intimité des caractères enjoués. Je vous dis qu'elle l'a fasciné!

— Comment l'a-t-il connue?

— Nous nous promenions, M. Stillman, Fanny et moi. Fanny était ravissante; je ne l'avais jamais vue aussi belle. La course avait donné un éclat inaccoutumé à ses yeux. Le regard de Stillman ne la quittait pas, et je vis qu'elle s'efforçait de lui plaire. Quand elle nous eut quittés, je dis à M. Stillman :

« — Que pensez-vous de Fanny?

« — Mais... je pense qu'elle est une des femmes les plus délicieuses que j'aie jamais rencontrées; et si je n'étais pas marié, ma foi...

« — Vous êtes marié; mais cela ne fait aucune différence. L'Eglise sanctionne et même favorise la polygamie. Je pense que Fanny vous aime assez pour se trouver heureuse d'être même votre seconde femme. »

Il parut d'abord très-satisfait; puis une ombre couvrit son front; et il murmura quelques paroles dont je ne pus saisir que la dernière; c'était « Louisa! »

« — Si Louisa, dis-je, a la force d'esprit et le bon sens que j'aime à lui supposer, elle comprendra la nécessité et la légitimité de votre conduite. »

Il secoua la tête, et ne répondit rien.

« — Louisa, repris-je, devrait suivre l'exemple de Lia et de Rachel, qui, dans les mêmes circonstances, implorèrent leurs maris de prendre d'autres compagnes, afin d'élever une nombreuse progéniture. »

M. Stillman était trop profondément absorbé pour me répondre. Je le quittai, et j'allai rejoindre Fanny.

« — Fanny, lui dis-je, savez-vous que M. Stillman vous aime?

« — Il m'aime! est-il possible! s'écria-t-elle en joignant les mains.

« — Et vous, Fanny, que pensez-vous de lui?»

Une charmante rougeur et l'expression de son regard furent une réponse suffisante.

« — Allons ! vous l'aimez, je le vois ! Mais l'aimez-vous assez pour vous résigner à devenir sa seconde épouse ? car vous savez qu'il est déjà marié?

« — Quant à cela, répondit Fanny, j'ai décidé, depuis un mois, que si je me mariais jamais, ce serait comme seconde femme.

« — En vérité ! et qu'est-ce qui vous a amenée à cette sage résolution ?

« — A cette résolution intéressée, devriez-vous dire. Avec le peu d'expérience que j'ai du monde, je suis tout à fait convaincue que très-peu d'hommes se borneraient toujours à une seule femme, si la coutume leur permettait d'en avoir deux. Maintenant il me semble qu'il doit être mortifiant pour la première femme d'en voir une autre partager son empire et ses privilèges, et il doit être non moins agréable à la vanité de la seconde d'entrer dans ce partage.

« — Je vois, Fanny, que vous êtes bien disposée pour recevoir les hommages de M. Stillman, et je pense qu'il fera un très-bon mariage.

« — Je le pense aussi. Puis il me plairait beaucoup de tourmenter son orgueilleuse femme. J'aime tant à voir les êtres hautains et impérieux humiliés ! Quoi ! Louisa ne m'a-t-elle pas insultée en face l'autre jour?

« — Comment cela ? demandai-je.

« — Oh ! peu importe ! répondit Fanny. Mais elle m'a fait penser alors à la vengeance. Oh ! que ce sera bon ! »

Et elle rit, et elle sautilla comme la personnification de la méchanceté.

— Est-il possible, dis-je, avec indignation, à madame Bradish, que vous encouragiez ce mariage dans de telles conditions ? Il rendra Louisa, votre amie, malheureuse pour la vie, et je confesse mon impuissance à comprendre qui pourra y trouver avantage.

— Le bonheur n'est pas de ce monde, répondit-elle, et celui que nous sommes appelés à goûter là-haut dépend de nos sacrifices ici-bas.

Et elle s'éloigna.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et je n'entendis plus parler de ce mariage ; j'observais cependant, que M. Stillman et Fanny étaient fréquemment ensemble, et que Fanny, dans ces occasions, s'efforçait d'aller où Louisa ne pouvait manquer de les voir. Enfin madame Bradish vint un jour me visiter.

— Elle a tout découvert, dit-elle.

— Qui ? découvert quoi ?

— Louisa, je veux dire, a découvert que son mari va prendre une autre femme.

Je poussai un soupir.

— Vous prenez gravement les choses ; et elle a fait de même, cette pauvre Louisa. Fanny s'est conduite comme un démon. Afin que son triomphe sur Louisa fût complet, elle a dit à Marguerite Sheff quelles propositions M. Stillman lui avait faites, et quelle réponse elle voulait donner. Comme Fanny l'avait prévu, Marguerite alla porter la nouvelle à Louisa, dont le cœur brûlait déjà de haine et de jalousie.

« — Qu'ils prennent garde ! a dit Louisa irritée. Fanny Simpkins est bien méprisable ! Si mon mari avait choisi une femme respectable, je pourrais... »

Mais elle n'acheva pas la phrase. Les sanglots lui coupèrent la parole.

— Et sachant cela, madame Bradish, vous conseillez encore à M. Stillman de prendre une autre femme ?

— Parce que le bonheur d'un individu, spécialement quand ce bonheur dépend d'une fausse appréciation des devoirs sociaux et conjugaux, s'efface en comparaison de la prospérité de l'Eglise.

— Oh ! madame Bradish, je ne puis vous entendre parler de cette manière ; c'est trop cruel.

— Je pensai, reprit madame Bradish, que je ferais bien d'aller voir Louisa. Je la trouvai préparant le dîner. Toute sa famille était réunie. Elle me fit un léger salut, et je fus presque effrayée de l'expression de ses yeux.

« — Où est M. Stillman ? demandai-je pour rompre la glace.

« — Nous le voyons peu maintenant, dit madame Beardsley.

« — En vérité, c'est abominable ! dit la vieille madame Stillman. Je ne pensais pas qu'un homme si grave, un mari admirable, se conduirait jamais ainsi. Il est devenu le suppôt du diable.

« — C'est abominable ! répéta le vieillard. Mais je ne sais pas s'il est le suppôt du diable. »

Pour la première fois depuis vingt ans, le vieillard avait osé différer d'opinion avec sa femme.

« — De quoi parlez-vous ? demandai-je avec une ignorance affectée.

« — Fanny Simpkins, cette méprisable créature, dit Louisa, a perdu mon mari ! »

Ce furent ses seules paroles. Elle ne pleura pas, ne gémit pas ; mais elle regarda ses enfants comme une femme folle.

— Je ne comprends pas comment vous avez pu avoir le courage d'être témoin de sa misère, dis-je à madame Bradish.

Elle ne prit pas garde à mon indignation, et continua :

« — Cela s'est passé comme je l'ai prédit à Louisa, reprit madame Beardsley. Son mari n'est pas meilleur que les autres hommes ; mais elle n'a pas voulu me croire. A l'entendre, son mari lui était trop attaché : les hommes se ressemblent tous.

« — Oh ! non, dit madame Stillman. Grand-papa ici ne voudrait pas d'une jeune femme.

« — Je ne pense pas. »

Mais il y eut une indécision dans sa voix qui me frappa, et je dis mentalement :

« — Nous verrons avant un mois.

« — Je dis à Louisa, reprit madame Beardsley, qu'elle doit tirer le meilleur parti possible de sa position. En premier lieu, si elle prenait mon avis.....

« — Tout ira bien, dis-je en l'interrompant. Louisa ne restera pas longtemps si égoïste que de refuser de partager les bénédictions d'un bon mari avec une sœur mormone. Nous n'avons aucune raison de supposer que M. Stillman a éprouvé quelque diminution d'affection pour elle, quoique il juge être son devoir de contribuer plus efficacement à la prospérité de l'Eglise en contractant une autre union. »

Louisa s'agitait sans en avoir conscience. Je vis que quelque projet arrêté avait pris possession de son esprit, quoique la nature m'en fût inconnue.

M. Stillman entra au moment où les deux familles venaient de finir leur dîner. Il paraissait joyeux plus que d'habitude, plaisanta sa mère sur le chapeau qu'elle portait, dit à madame Beardsley qu'il venait de faire connaissance avec un veuf superbe, et demanda à Louisa pourquoi elle était triste. Personne ne parut partager sa gaieté, cependant, et ne fit allusion à ces noces qui étaient prochaines.

A ce moment, M. Ward vint nous interrompre pour nous dire que des éclaireurs avaient découvert un camp d'Indiens à quelques milles ; mais on ignorait s'ils étaient amis ou ennemis.

— Cela importe peu, dit madame Bradish. Les Indiens et les buffalos sont la poésie de la vie des émigrants en route.

La rumeur que des Indiens étaient près de nous n'excita pas une petite agitation parmi les femmes. D'ordinaire, des groupes folâtres de jeunes filles et d'enfants s'amusaient à courir la campagne pour botaniser ou ramasser des spécimens géologiques.

Plusieurs d'entre elles, effrayées outre mesure, s'élancèrent au loin en criant à pleins poumons :

— Les Indiens ! les Indiens !

Toute la jeunesse revint en courant comme un petit troupeau effrayé, juste au moment où nous distinguâmes des objets mobiles et confus sur les collines à quelque distance. Nous vîmes autour de nous les traces encore fraîches des pieds des chevaux, et plusieurs carcasses de buffalos dont les portions les plus succulentes avaient été enlevées. Nous nous avançâmes, rapidement et prudemment, avec nos fusils chargés, Harmer et les autres cavaliers.

Au bout de quelques minutes, nous vîmes les Indiens accourir sur leurs chevaux à moitié sauvages. D'abord, nous n'en comptâmes qu'une trentaine ; mais les groupes suc-

cédèrent aux groupes sur les sommets des collines, jusqu'à ce que toutes les éminences parussent être en mouvement, et, bientôt, trois ou quatre cents se massèrent dans les plaines.

Ils paraissaient certainement pittoresques ainsi, couverts de tatouages et de plumes, et montés sur des chevaux dont les crinières et les queues balayaient presque le sol.

Allarmer et ses compagnons avaient préparé leurs rifles, et je m'attendais à voir un engagement général et sanglant, quand Buck'ey reconnut le chef et lui parla en indien. Le sauvage parut surpris, et, avançant un peu son cheval, il lui rendit un salut. Ces Indiens appartenaient à la tribu des Pawnies, et Buckley avait résidé quelque temps parmi eux à titre de marchand.

Nous nous trouvâmes bientôt au milieu de leur bande, et, comme quelques-uns d'entre nous comprenaient leur langue, la conversation devint générale et très-animée.

Le chef nous désigna son village situé à quelque distance sur notre droite, et nous montra un troupeau de buffalos ayant l'apparence d'une raie noire à l'horizon, et qu'ils se proposaient de cerner. Ils avaient parcouru un large circuit en nous voyant venir, afin d'éviter de donner l'alarme aux animaux.

Nous fîmes halte, pendant qu'ils s'éloignèrent pour accomplir l'œuvre de destruction.

Ils se séparèrent en deux bandes : l'une traversa tout droit la prairie pour gagner les collines, l'autre suivit une direction opposée, et la chasse commença. Les buffalos, effrayés, s'élancent vers les collines; mais les chasseurs qui avaient pris l'autre route les arrêtent. Un nuage de poussière couvre bientôt la scène et nous empêche d'en distinguer clairement les divers incidents.

En revenant, je me trouvai près de Louisa Stillman. Je l'emmenai chez moi. Elle s'assit en silence et se cacha le visage dans ses mains.

— Vous souffrez, madame Stillman? lui dis-je.

— Oui, répondit-elle.

Je ne pus trouver aucune parole de consolation.

— Madame Ward, je suis venue pour vous demander une faveur, une grande faveur.

— Qu'est-ce?

— Vous n'êtes pas Mormone, vous, et j'ai la confiance que je vous inspire de l'intérêt.

— Le plus grand intérêt, madame Stillman.

— Je le crois, et je suis venue à vous.

— En quoi puis-je vous être utile?

— Il m'est revenu que mon mari et Fanny Simpkins doivent fixer ce soir le jour de leur mariage. Il est certain qu'ils doivent se rencontrer là-bas dans ce petit bois de peupliers. Maintenant je veux savoir mon sort. Cette incertitude est plus cruelle que la plus sombre réalité. Voulez-vous m'accompagner dans un endroit d'où je puisse entendre leur conversation?

— Mais, madame Stillman... dis-je en hésitant, car mon esprit reculait devant cet espionnage, — n'y a-t-il aucun autre moyen de satisfaire votre curiosité?

— Aucun autre! Je veux savoir ce qu'il lui dit, ce qu'elle lui répond.

— Et après?

— S'il ne m'aime plus.....

Elle s'arrêta et son visage prit une expression effrayante.

Je n'eus pas la force de refuser. Je lui répondis :

— S'il le faut, madame Stillman, je vous accompagnerai, quoique je doute que vous preniez là un sage parti.

— Cela ne peut rien ajouter à ma douleur, et je serai soulagée d'une anxiété cruelle.

Mes larmes coulaient malgré mes efforts pour les contenir.

— Savez-vous que cette madame Bradish, continua-t-elle, par l'influence de qui nous fûmes conduits à émigrer, a poussé mon mari à cette trahison? N'est-ce pas indigne?

— Certes!

Le souper fut bientôt prêt; mais Louisa refusa de manger. M. Ward s'efforça de nous égayer par le récit de quelques anecdotes sur les Indiens; mais nous l'écoutâmes à peine, et le plus profond silence régna bientôt.

Quand le souper fut terminé et les enfants mis au lit, j'informai M. Ward que je désirais sortir. Il y consentit, en me priant seulement de n'être pas longtemps absente. Louisa prit mon bras et nous partîmes.

Une ombre épaisse enveloppait notre camp. Les tentes larges et blanches et les waggons couverts présentaient une apparence fantastique.

— Nous pouvons suivre ce chemin sans être vues, murmura Louisa.

Nous descendîmes dans une cavité profonde et étroite, à cinquante yards à peu près du camp, et, ayant marché pendant quelque temps, nous débouchâmes dans un bois de peupliers. Nous nous cachâmes derrière un gros arbre que la tempête avait renversé, et nous nous préparâmes à attendre l'approche des amoureux. Notre attente ne fut pas de longue durée. Nous entendîmes un bruit de pas, puis un rire joyeux retentit, accompagné de ces paroles :

« — Oh! j'ai de la peine à vous croire! vous, marié depuis dix ans! »

Louisa frémit.

« — Eh bien! qu'est-ce que cela fait? dit une voix, celle de M. Stillman.

« — Cela fait beaucoup. Vous essayez de vous persuader que je suis nécessaire à votre bonheur. N'avez-vous jamais été heureux? Votre femme est belle, douce et aimante; vous avez de beaux enfants! Ne pouvez-vous pas être heureux avec eux et sans moi?

« — Fanny, répondit son compagnon, comment pouvez-vous douter de mon amour? Depuis la première fois que je vous ai vue, votre image ne m'a pas quitté; vous avez été pour moi la terre et le ciel; votre présence est pour moi ce que le soleil est pour les fruits : tout est vide et sombre sans vous. Pour votre amour, je sacrifierais ma vie. Femme, enfants, amis, ne sont rien, rien en comparaison de votre amour! »

Je tressaillis à ces mots, si profondément, si froidement cruels et pleins d'une trahison indigne contre une famille innocente et aimante. Louisa, elle, poussa un cri aigu, sauvage, et tomba la face contre terre. Ce son, je ne pourrais pas le décrire : il n'était pas humain. Aussi les amants se levèrent effrayés, et, s'offrant à nous, M. Stillman me contempla avec sa femme dans cette position désespérée.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-il d'une voix irritée.

— Il y a que vous tuez votre femme, répondis-je.

— Et ma femme s'est-elle ainsi oubliée, qu'elle descende à jouer un rôle...

— N'achevez pas! m'écriai-je.

— Allons, venez, dit Fanny en prenant le bras de M. Stillman; laissons-les se réjouir de leur découverte.

M. Stillman allait s'éloigner, quand je l'adjurai de s'arrêter.

— Votre femme, dis-je, a besoin d'assistance; préférez-vous cette créature vaniteuse et coquette à la mère de vos enfants?

Il parut ébranlé. Louisa était toujours évanouie. Je mis sa tête sur mes genoux, je desserrai ses vêtements, je frottai ses tempes. Enfin elle ouvrit les yeux, comme quelqu'un qui s'éveille d'un affreux songe.

Stillman s'était approché et s'était penché vers elle, sa poitrine soulevée par l'émotion, pendant que Fanny, avec un sourire ironique sur les lèvres, se tenait un peu plus loin.

— C'est toi! dit-elle faiblement; j'ai rêvé que tu m'abandonnais, que tu ne m'aimais pas! Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

— Oh! non, non, dit-il en sanglotant.

— Tu sais? reprit Louisa, nous avons été toujours si heureux ensemble, dans notre petite maison près du beau lac, où notre petite Ada est née! n'est-ce pas, mon ami?

— Oui, oui!

— Et la maladie que j'ai faite, te rappelles-tu tes soins pour moi? et te rappelles-tu aussi comme je te les ai rendus? Cela ne peut pas s'oublier, dis?

— Non, Louisa.

— Monsieur Stillman, dit Fanny avec aigreur, quand vous plaira-t-il de revenir?

Nous irons nous marier dans quelque État où la bigamie est un crime. — Pag. 43.

Louisa saisit ces paroles; se levant à moitié, elle cria impétueusement:

— Laissez-nous! laissez-le, vile et méchante créature!

Et elle continua de parler à son mari.

— Je sais que je ne suis pas belle, que je ne suis pas brillante, et que je ne suis plus jeune, comme tant d'autres femmes; mais je vous aime, mon ami, de toute mon âme! Je n'ai jamais connu l'amour, la vie, le bonheur, avant de vous voir, et vous avez été le monde entier pour moi pendant des années.

Il s'inclina sur elle, et leurs lèvres se rencontrèrent.

— J'ai souvent pensé que je n'étais pas digne de vous, et cependant je me suis étudiée à rendre votre maison heureuse, à vous montrer tout le dévouement dont une femme est capable. N'ai-je pas réussi, mon ami?

— Si, j'ai été heureux, répondit-il, et nous serons heureux encore. Fanny ne peut jamais être pour moi ce que vous avez été, quoique sa beauté ait plu à ma fantaisie, et que ma vanité ait été excitée par la préférence qu'elle m'a témoignée.

Je regardai autour de moi, Fanny était partie.

— Je ne peux pas vivre pour vous voir marié à une autre, dit-elle. Non, mon ami, tuez-moi plutôt auparavant. Ce serait de la générosité que de me délivrer de cet excès de misère.

— Eh bien, Louisa, vous ne verrez jamais cela, répondit-il gravement. J'ai été faible, j'ai eu de grands torts; mais on m'a fait accroire que cela vous serait indifférent.

Louisa le tenait serré dans ses bras.

— Et ces paroles cruelles que vous avez prononcées? murmura-t-elle.

— Qu'ai-je dit? demanda-t-il. J'étais ivre, fasciné par une passion sans frein; mais vous m'avez rappelé à la raison. L'illusion s'est évanouie. Je trouve quelque chose dans ton amour que je ne sacrifierai jamais à une fantaisie passagère pour une autre femme.

— Je suis à blâmer moi-même, dit-elle. J'ai consenti à émigrer avec ces gens dont je connaissais les habitudes de polygamie. Mais j'avais une si grande confiance dans ton amour exclusif pour moi, que je ne pensais pas à une infidélité possible de ta part. Oh! mon mari, je t'ai jugé d'après moi-même.

— Je sens que je t'ai outragée, dit-il, les yeux remplis de larmes. Je n'aurais jamais dû penser à me marier encore; car, alors même qu'il serait juste d'avoir deux épouses, si cela était entendu d'avance, un homme n'a pas le droit d'insulter sa première femme qu'il a épousée sous le régime de la monogamie, en en prenant une seconde. Maintenant, Louisa, mets mon amour à l'épreuve; il n'y a rien que je ne fasse pour te rendre heureuse, pour te faire oublier le chagrin que je t'ai causé. Commande-moi de jurer que je ne parlerai jamais à Fanny, que je ne

penserai jamais à un second mariage, et je ferai tout de suite ce serment.

Louisa l'embrassa tendrement et prit ses mains dans les siennes :

— Oh! mon mari, dit-elle, que vous me rendez heureuse! Eh bien, oui, promettez-moi que, ma vie durant, vous n'en épouserez jamais une autre, et que vous me resterez toujours fidèle en action et en pensée.

Il complut à sa demande, et, la main dans la main, cœur contre cœur, ils goûtèrent les joies d'une affection revivifiée. Sentant que ma présence devenait inutile, je les quittai, et je revins seule au camp, avec une sensation délicieuse de la scène de bonheur dont je venais d'être le témoin.

Je trouvai madame Bradish causant avec M. Ward. Elle venait justement de l'informer du mariage qui devait avoir lieu sous ses auspices.

— Eh bien, dit-elle en me voyant entrer, que vous est-il donc arrivé de si heureux? votre visage est rayonnant.

— Je viens de voir la réconciliation d'un mari et de sa femme. Louisa, votre amie, continuai-je en m'adressant à madame Bradish, a recouvré sa vie heureuse.

— Expliquez-vous.

— Je veux dire que Fanny Simpkins peut mourir vieille fille. Son mariage projeté avec M. Stillman est rompu.

— Rompu! un mariage que j'ai conseillé, préparé! Qui donc s'est mis en travers de ma volonté?

— La Providence, qui a ouvert les yeux de M. Stillman sur le crime qu'il était sur le point de commettre.

— Bah! dans deux jours il aura changé d'idée!

— Je ne crois pas, madame Bradish. Il a juré solennellement de ne jamais prendre une autre femme tant que Louisa vivrait.

Madame Bradish secoua la tête, et murmura : « Nous verrons! »

CHAPITRE XXIV.

L'AMOUR DANS LE DÉSERT.

L'amour dans un désert! des coquetteries dans un campement! comme cela rompt agréablement la monotonie d'un long voyage! La galanterie, s'épanouissant au milieu des Indiens et des buffalos, possède, au moins, le charme de la nouveauté.

Harmer et Emilie pensèrent ainsi.

C'était si naturel d'aimer en de pareilles circonstances! si conforme aux mœurs des oiseaux et des gazelles! Quel cœur aurait pu s'en préserver? Et les cœurs de ces deux amants n'étaient pas de bronze.

Quand leur charmant tête-à-tête se trouvait interrompu par quelque Indien emplumé et tatoué, Harmer pouvait-il faire moins que de jeter ses bras autour du corps d'Emilie, et pouvait-elle se dispenser de le laisser faire, afin d'être protégée?

Quand les Mormons étaient retirés sous leurs tentes, et que les sentinelles étaient à leur poste, ne faut-il pas pardonner à ces deux jeunes gens s'ils cherchaient une retraite pour y murmurer ces paroles douces, si folles pour les prétendus sages, si délicieuses pour ceux qui aiment!

— Venez, Emilie, venez vous asseoir ici. Nous sommes seuls enfin. Les autres ont fini leur discussion sur la théologie.

Emilie hésita. Le jeune homme mit le bras autour de sa taille, et l'attira doucement vers lui.

— Venez, je vous en supplie, j'ai quelque chose de si important à vous dire!

Elle prêta l'oreille. Mais, ô perfidie! le bruit d'un baiser résonna.

— Emilie! dit Harmer tendrement, pourquoi me tenez-vous dans l'incertitude? n'ai-je pas juré de renoncer à toutes mes anciennes habitudes, et à ma vie errante, s'il le faut, pour vous plaire? Imposez-moi des sacrifices, je serai heureux de les accomplir. Demandez-vous quelque chose de plus? Ah! vous ne doutez pas de ma sincérité!

— Non! vous êtes de bonne foi, mais votre esprit peut changer; c'est là ma crainte. Je veux que mon mari aime la vie de famille; car je pleurerais, je souffrirais pendant son absence; et vous êtes si habitué à la vie de pionnier? Il me semble que vous ne pourrez jamais vous fixer quelque part.

— Parce que vous dépréciez votre influence, ma bien-aimée! Vous pouvez me transformer! votre pouvoir sur moi tient du miracle. Dites que vous serez à moi, dites... Oh! les maudites cendres!

Une bouffée de vent de la nuit venait de jeter une nuée de cendres sur leurs visages; car ils s'étaient placés près d'un foyer presque éteint. Emilie lança un éclat de rire.

Après avoir pris une autre place, ils continuèrent leur entretien.

— Je ne suis pas riche, reprit Harmer; je n'ai ni or ni propriétés; je ne puis vous offrir rien de mieux que la maisonnette d'un chasseur, quant à présent du moins. Mais la plus humble demeure égayée par l'amour est préférable à un palais d'où il est absent.

Emilie soupira.

— Pardonnez-moi, continua-t-il; mais j'ai une pensée lourde à mon esprit, et qu'il faut que je vous fasse connaître. Deux de mes compagnons ont parlé de vous aujourd'hui.

— De moi! qu'ont-ils dit?

— Ils ont dit que Brigham, notre chef, est amoureux de vous, que vous le haïssez et le méprisez, et que néanmoins vous avez consenti à devenir son épouse, à cause de l'influence et de la considération que cette position vous donnerait; et il aurait promis de vous élever au-dessus de ses autres femmes; vous seriez quelque chose comme la sultane dans les harems.

Emilie rit de nouveau.

— Une belle histoire, dit-elle, et des plus flatteuses pour moi! Mais comment ces hommes étaient-ils si bien instruits des affaires du Prophète?

— Emilie, cela m'afflige beaucoup de voir que vous prenez si légèrement une affaire si sérieuse.

Emilie rit plus bruyamment encore.

— Il n'y a rien de sérieux là dedans; c'est très-gai.

— Est-ce que Brigham ne vous a fait aucune proposition?

— Oh! il a eu quelque attention pour moi. Il m'a offert des présents que j'ai refusés; voilà tout.

— Et supposons qu'il vous eût demandée en mariage...

— Bien, supposons cela.

— Auriez-vous accepté?

— Monsieur Harmer, vous n'êtes pas un prêtre, et ce lieu serait un étrange confessionnal.

— Vous ne voulez pas me répondre?

— Ah çà! vous devenez jaloux.

Le front d'Harmer se rembrunit. Emilie était pourvue d'une certaine dose de coquetterie. Elle voulait tourmenter son amant; mais elle l'aimait, après tout. Elle voulait le contrarier jusqu'à ce qu'il s'irritât, pour avoir le plaisir de lui rendre sa bonne humeur ensuite par des caresses.

— Voyons, ne boudez pas; souriez-moi, et je vous dirai tout.

— Dites, je vous en supplie.

— Eh bien! rien au monde ne me ferait épouser cet homme qui a déjà trois femmes.

Harmer la serra dans ses bras avec ivresse.

— Attendez! je n'ai pas tout dit. Je craindrais d'épouser aucun homme chez les Mormons. Car je ne sais si, dans quelques années, ou même dans quelques mois, il m'aimerait toujours autant, et n'aurait pas l'idée de prendre une autre épouse : ce serait une chose si pénible pour moi!

— Et je vous inspire aussi ces craintes? dit Harmer.

— Oui, vous ou tout autre qui vit dans une société où la polygamie est permise.

— Emilie! alors vous doutez de mon amour.

— Pas précisément. Mais beaucoup d'hommes, et nous pourrions dire justement, tous les hommes ont la passion de la variété. Votre amour pour moi aujourd'hui n'est pas une preuve de l'état de vos sentiments dans l'avenir. Ne me pressez pas, je serai votre sœur, votre amie, tout ce

que je puis être en conservant l'honneur, excepté votre femme; cela m'est impossible à présent.

— Et la raison, c'est votre crainte que plus tard je ne veuille accroître mon bonheur en prenant une autre épouse?

— Oui! murmura Emilie en penchant sa tête sur l'épaule d'Harmer.

— Eh bien! après tout, je vous aime dix fois davantage à cause de cela! Vous voulez que votre mari soit tout à vous. L'idée de partager ses caresses et son affection avec une rivale vous répugne. Vous êtes femme, vraiment femme, et la possession de votre cœur vaut mieux que des trésors. Regardez moi, chère Emilie, et je vous dirai ce que nous pouvons faire.

Emilie leva la tête et le regarda en souriant à travers ses larmes.

— Nous serons bientôt à la fin de notre voyage, continua-t-il. Quand nous aurons traversé ces montagnes qui se dessinent à l'horizon, nous entrerons sur les frontières de la Terre promise. Eh bien! puisque la polygamie est un dogme essentiel des Mormons, nous abandonnerons les Mormons! et nous irons nous marier dans quelque Etat où la bigamie est un crime. Là, vous ne craindrez plus rien.

— Quoi! nous serons obligés de recommencer un si long voyage?

— Cela vous effraye! vous ne m'aimez pas.

— Soyez tranquille, répondit Emilie. Il y a beaucoup de choses à prendre en considération. Quant à présent, je ne dis ni oui ni non.

Harmer pouvait passer pour un beau type de pionnier de l'Ouest. Il était grand, robuste, accoutumé aux travaux vigoureux et amateur passionné de la chasse aux buffalos et de la vie des prairies. Il n'avait jamais aimé avant d'avoir vu la belle Emilie.

D'abord il la trouva charmante et la contempla avec les sensations qu'il aurait éprouvées à la vue d'une fleur ou d'un oiseau. Mais cela ne dura pas longtemps, et, avant qu'il fût instruit de la nature de ses sentiments, ses yeux ne pouvaient plus se détacher d'Emilie, et il éprouvait en sa présence un trouble indéfinissable et délicieux.

Emilie ne fut pas insensible à ses marques d'amour, et son cœur palpita bientôt pour le beau pionner; cependant elle se rappela le sort de sa mère, et fit tous ses efforts pour que sa passion restât toujours soumise à sa raison et à son jugement.

— Je ne vois pas, continua Harmer, pourquoi vous refuseriez de quitter ce pays. Vous m'avez dit que M. et madame Stillman ne sont pas vos parents?

— Non.

— Vous êtes orpheline?

— Oui.

— Et vous voulez mourir vieille fille?

— Vous recommencez à dire des folies.

— J'ai raison, au contraire. Vous ne voulez pas vous marier dans le pays des Mormons, et en même temps vous préférez rester. Quelle autre conséquence puis-je tirer de votre langage?

— Vous ne me comprenez pas bien, dit Emilie; mais peu importe. J'ai l'espoir que nous serons toujours bons amis.

— Amis? répéta Harmer : Emilie, rien que cela?

Elle cacha son visage dans la poitrine de son amant en rougissant...

Quoiqu'elle aimât beaucoup Harmer, elle craignait presque de lui confier son sort. La vie des prairies avait peu de charmes pour elle. Pouvait-elle se contenter d'une chaumière de chasseur, d'une vie à demi sauvage, dépourvue du luxe et du comfort de la civilisation? sommeiller sur des peaux, s'habiller de la façon la plus grossière, se nourrir de racines et de viande de buffalo rôtie, devenir la compagne des femmes des Indiens, et se priver de toute relation avec les gens de sa race? L'amour même n'était pas assez puissant pour l'y déterminer.

Certainement, Harmer avait promis de renoncer à cette vie; mais quel effet produirait sur lui un tel changement d'habitudes? Occuperait-elle dans son cœur une place assez grande pour empêcher le regret de sa vie passée d'y pénétrer? Lui, habitué à une vie de sauvage indépendance, aux émotions variées du chasseur errant, ne se fatiguerait-il pas vite de la monotonie d'un travail sur place? et ne serait-ce pas pour elle un triste sort que de soupirer en son absence, ou de voir son ennui et son mécontentement?

Agitée par ses pensées, il n'est pas surprenant qu'elle hésitât à lui donner une réponse décisive, ou qu'elle dît mentalement:

— J'aime Harmer, mais je n'aime pas son genre de vie. S'il eût été le fils de quelque fermier, combien nous eussions pu être heureux!

Elle voulut le quitter.

— Pas encore, Emilie, je suis si heureux près de vous, je ne voudrais jamais vous quitter! je vous aime tant! il y a quelque chose de si extraordinaire dans mon attachement, que vous n'en pouvez mettre en doute la profondeur et la durée éternelle!

— Qui sait, dit Emilie, peut-être avez-vous dit déjà les mêmes paroles à une autre femme?...

— Oh! Emilie, comme vous me jugez mal! moi qui ai à peine parlé à une femme avant de vous connaître, et qui ne me souciais pas plus d'elles que des femelles des buffalos!

— Une vraie comparaison de chasseur, dit Emilie en riant.

— Je n'ai jamais connu la langue dans laquelle les hommes du monde s'adressent à l'objet de leur amour, dit Harmer. C'est mon cœur seul qui dicte mes paroles; elles peuvent être bizarres, inusitées, mais elles sont sincères. Oh! croyez-moi, Emilie, je sacrifierais ma vie pour vous rendre heureuse.

— Je n'en doute pas, répondit Emilie. Mais laissez-moi maintenant retourner dans ma tente. Un orage va éclater; tenez, sentez-vous ces grosses gouttes?

— Et nous nous rencontrerons encore demain soir?

— Je le crois.

Après lui avoir donné un dernier baiser, Harmer la laissa partir.

CHAPITRE XXV.

LA CAPTIVE.

Nous nous reposâmes plusieurs jours dans le voisinage d'une sombre chaîne de montagnes. Le repos était devenu absolument nécessaire pour préserver la vie des animaux harassés. Quelques-uns étaient déjà morts de fatigue; d'autres avaient servi à nous nourrir; d'autres, enfin, s'étaient égarés ou nous avaient été volés; de sorte que le nombre en était considérablement diminué. Des femmes et des enfants étaient aussi malades d'épuisement.

Madame Bradish, elle, était active et bien portante comme au départ.

— Je pense, dit-elle, que tous ces gens-là seraient moins malades avec un peu plus de volonté. La faiblesse d'esprit cause la moitié de nos maux.

— Vous savez que madame Beardsley souffre beaucoup? dis-je.

— Et Fanny ne souffre pas moins, répliqua madame Bradish. Elle n'a pas réussi avec M. Stillman, et elle est décidée à prendre un mari.

— Est-ce possible?

— Sans doute! rien de plus naturel. Fanny ne veut pas mourir vieille fille; mais elle déclare qu'elle n'épousera qu'un homme déjà marié.

— Quel singulier goût!

— Elle l'appuie d'excellentes raisons.

— J'aimerais à les connaître.

— Vous les connaissez déjà. Elle veut à tout prix humilier une rivale.

— Quel bon cœur!

— Savez-vous que, dans son dépit, elle est capable de jeter ses vues sur le vieux M. Stillman?

— Mais c'est abominable!

— Cela dépend du point de vue. Au temps des patriarches,

la conduite de Fanny aurait été considérée comme vertueuse. Rappelez-vous Ruth. Il est vrai que, lorsque la loi, l'opinion publique, tout conspire pour entretenir les femmes dans leurs habitudes ridicules de jalousie, c'est différent.

— Très-différent, dis-je ironiquement.

— Voyez la Turquie, continua madame Bradish : est-ce qu'une femme s'y croit insultée ou méprisée, parce que l'homme choisit une nouvelle compagne?

— Madame Bradish, ne vois-je pas des Indiens qui s'avancent.

— Vous avez raison !

On nous apprit aussitôt que c'était une troupe de Snakes. Ils avaient parmi eux une charmante jeune fille qu'ils retenaient comme captive, et qu'ils avaient résolu de sacrifier. La pauvre créature avait été évidemment la victime de leur cruauté, car des cicatrices pouvaient se voir sur son dos et ses membres.

La sympathie des Mormons fut vivement éveillée; on résolut de la racheter de sa captivité.

Nous offrîmes au chef des mules et des chevaux; mais il refusa. Nous lui offrîmes encore des couvertures, du tabac, de l'eau-de-vie; mais il refusa de nouveau. Ils avaient pour habitude, dit-il, d'immoler chaque année une victime humaine, et leur captive devait servir à ce dessein.

Emilie, qui savait quelques mots d'indien, s'approcha de la prisonnière, et commença une conversation, moitié orale, moitié mimique.

Elles offraient un charmant tableau, ces deux femmes, qui représentaient deux races différentes.

C'est la nuit; les waggons des émigrants et les animaux sont à l'écart. Un feu brillant jette ses lueurs et ses flammes devant une rangée de tentes. A côté, se détache un groupe de sauvages tatoués, à l'aspect bizarre. En face d'eux, sont les hommes blancs, rudes d'apparence, avec des chiens de chasse couchés à leurs pieds.

La captive apprit à Emilie que des hommes de sa tribu avaient tué un grand nombre de Snakes qui les avaient surpris à l'improviste; et qu'elle, la fille du chef, avait été faite prisonnière pendant qu'elle cueillait des racines de yampah; qu'elle s'attendait à mourir, mais qu'elle ne pleurerait pas.

— Ethleen chantera le chant de mort des braves, dit-elle avec exaltation, et ses ancêtres la recevront dans l'île heureuse des élus!

— Mais ne préféreriez-vous pas de vivre? dit Emilie, les yeux mouillés de larmes ; c'est affreux de mourir si jeune!

— Ethleen chantera le chant de mort des braves, répéta-t-elle simplement.

Madame Bradish était capable de comprendre cet héroïsme, et elle en fut vivement frappée.

Elle s'avança vers le chef, dont les cheveux étaient décorés de plumes d'aigle, et qui portait à sa ceinture plusieurs chevelures sanglantes.

— Chef, il faut que vous me livriez cette fille.

Le chef secoua la tête.

— Bonne Squaw, je ne peux pas. — Nous allons voir!

Elle fit rouler devant lui un baril rempli d'eau de feu.

Il le repoussa dédaigneusement du pied.

Elle fit reluire des bijoux, elle détacha son collier, elle tourna et retourna une montre d'or; le chef contempla ce manége avec l'indifférence d'un stoïque.

A la fin, fatiguée de l'inutilité de ses efforts, madame Bradish s'éloigna avec la résolution de délivrer la prisonnière par quelque stratagème.

Les femmes indiennes sont, généralement parlant, beaucoup plus laides que les hommes. En beaucoup de cas, elles se montrent plus barbares. Ethleen avait un air espagnol, et paraissait charmante, même à des yeux civilisés.

Madame Bradish chercha le Prophète. Elle désirait, pour des raisons particulières, obtenir son approbation. Le pontife daigna l'informer que, d'après la révélation du ciel, la fille indienne était digne d'être sauvée. Elle eut alors une conférence avec le vieux Buckley, un jeune homme nommé Charles Moore, et trois autres Mormons.

Les Indiens, pendant ce temps, après avoir reçu divers présents, partirent avec leur captive.

CHAPITRE XXVI

UNE RENCONTRE INATTENDUE.

M. Ward venait de me quitter, lorsque Louisa, avec une figure bouleversée, me demanda si j'avais vu madame Stillman, mère.

— Non. Depuis quand est-elle absente? — Depuis assez longtemps; mon père est inquiet à cause d'elle. — Si son absence, pensai-je, était liée aux projets de Fanny Simpkins. — Tenez, me dit Louisa, voici une lettre que j'ai trouvée dans la boîte à ouvrage de ma mère. — De qui est-elle? — De Fanny. — De Fanny? A qui est-elle adressée? — A mon père. — L'a-t-il lue? — Je ne le pense pas. — Que contient-elle? — Elle fixe un rendez-vous pour ce soir, près de la source. — Eh bien, si votre mère elle-même était allée à ce rendez-vous? — C'est ce que je crois. — Et sa frayeur des Indiens? — Elle n'y a pas songé; elle était certainement trop agitée. Si vous voulez m'accompagner au lieu du rendez-vous, nous verrons ce qui s'y passe. — Croyez-vous que ce serait prudent? — Certainement. Les Indiens sont tous partis. — Ne vaudrait-il pas mieux avertir votre mari ou votre père?

Louisa secoua la tête.

— Je crois, reprit-elle, que ma mère préfère leur laisser ignorer tout ce manége.

— Eh bien, je vais prévenir M. Ward; j'aimerais mieux qu'il nous tînt compagnie.

Mais Louisa soutint de nouveau qu'il n'y avait pas de danger; et, cédant à ses pressantes sollicitations, je consentis à l'accompagner.

A peine avions-nous gagné le lieu désigné, que Louisa me dit :

— Ecoutez ! je crois entendre quelque chose.

Nous nous arrêtâmes pour écouter. Nos cœurs battaient violemment.

— Au secours ! au secours ! cria une voix de femme.

— Que faut-il faire? dit Louisa.

J'eus honte de ma faiblesse, et je répondis :

— Allons voir ce que ce peut être.

Nous allions nous engager dans un petit bois voisin, lorsque nous entendîmes :

— Impudente! effrontée! vous voudriez m'arracher mon mari!

— C'est ma mère, répondit Louisa.

En effet, nous la vîmes apparaître, armée d'une baguette, qu'elle laissait retomber sur les épaules de Fanny avec une verve des moins agréables pour celle-ci. Fanny se défendait comme elle le pouvait, des pieds et des ongles. Mais la bonne dame, qui, dans cette circonstance, déployait la vigeur d'une virago, tenait solidement sa proie.

Elles étaient près du bord de la fontaine. Ni l'une ni l'autre ne nous aperçut. Fanny, d'un coup d'œil, embrassa la position, et, lançant un coup habile, elle plongea dans l'eau la pauvre madame Stillman.

— Ha ! ha! vieille diablesse! restez où vous êtes! s'écria Fanny en éclatant d'un rire méchant.

Elle nous aperçut lorsque nous nous précipitâmes vers la fontaine.

— Vous voilà, vous? tant mieux pour elle! car je ne lèverais pas un doigt pour la sauver.

Madame Stillman était heureusement plus effrayée que blessée. Mais la bonne dame, quoiqu'elle fût une excellente ménagère, et très-habile dans les branches variées de l'économie domestique, était tout à fait ignorante de l'hydropathie, cette science sublime qui trouve dans les baignoires et dans les draps mouillés une panacée souveraine pour tous les maux auxquels la chair est exposée. Elle avait eu toujours une sainte horreur de l'humidité; un bas mal séché pouvait lui donner des maux de dents ou un rhumatisme pour une quinzaine. On peut imaginer, dès lors, sa surprise et sa consternation en se trouvant engouffrée dans la maudite fontaine. Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à l'en tirer.

— Oh! dit-elle, je suis morte, bien sûr.

— Mais, ma mère, pourquoi êtes-vous venue ici seule?

— Ne me faites pas de questions! je ne peux pas rester avec ces habits-là sur le dos!

Nous les tordîmes autant que possible pour en extraire l'eau.

— Toute la méchanceté de l'enfer, reprit madame Stillman, a passé dans l'âme de cette créature-là.

— Ne parlons plus d'elle! dit Louisa.

— Ne parlons plus d'elle, c'est facile à dire.

Comme elle disait ces mots, trois cavaliers sortirent de l'ombre épaisse du bois de cotonniers, et, sans nous remarquer, ils traversèrent la plaine, jusqu'au pied des collines.

CHAPITRE XXVII.

UN NOUVEAU PERSONNAGE.

Le matin suivant, notre camp fut livré à une agitation inaccoutumée par l'absence de madame Bradish et de plusieurs Mormons.

Charley, l'un d'eux, était beau et jeune. Enfant, il accompagnait son père dans des expéditions contre les Indiens, et nul mieux que lui n'était familiarisé avec les mœurs et le langage des aborigènes. Charley possédait aussi toutes les qualités d'un chasseur accompli, lesquelles sont aussi variées, quoique bien différentes, que celles d'un gentleman de Broadway.

Si le dernier doit savoir jouer avec une canne de prix, ou friser sa moustache, l'autre doit porter son rifle avec une grâce particulière, coucher à terre une bête fauve en un clin d'œil, ou enfourcher un cheval sauvage. Tous deux soignent leur toilette; mais l'un est vêtu de drap et de velours; l'autre, de fourrures et de mocassins, de larges pantalons, et d'une couverture portée comme un manteau mexicain. Tous deux aiment les ornements : l'un, les bagues, les chaînes et la bijouterie brillante; l'autre, les dagues, les longs couteaux, et les pistolets fourrés dans un large ceinturon.

Mais, arrêtons-nous; je pourrais prolonger à l'infini cette comparaison.

Ajoutons seulement que Charley, enfant de la nature, était entreprenant, brave, honnête et généreux. Les Indiens l'admiraient à cause de son courage et de sa franchise. Toujours actif et passionné pour les entreprises, il n'avait jamais trouvé le temps de rêver d'amour. Parfois, cependant, dans ses rares moments d'oisiveté, le désir de quelque chose de plus aimé et de plus doux que ce qu'il connaissait venait surprendre son cœur et le faire palpiter; mais il ne pouvait analyser ses émotions.

Alors, il pensait à sa mère. Il ne l'avait jamais vue; mais il se rappelait une petite sœur, avec des yeux bleus et une chevelure blonde; et combien de petites fleurs il cueillait pour elle. Oh! quel charme dans la douceur! et comme elle dompte la rude nature de l'homme! De toutes les aventures qui avaient rempli sa vie, de toutes les scènes de passion, de lutte et de meurtre où il avait joué un rôle, son esprit s'arrêtait de préférence sur cette charmante sœur, au visage doux et triste.

Il se rappelait bien comment elle était morte. Il n'était qu'un enfant; mais les enfants peuvent avoir de grandes affections!

Un jour, il était assis, comme d'habitude, à la porte de leur hutte, lorsqu'elle l'appela d'une voix si affaiblie, qu'il se leva, presque effrayé, et courut à son lit. Ses yeux étaient plus grands et plus brillants que d'ordinaire, et son visage portait une expression triste qui le frappa.

— Il y a longtemps que je suis ici, dit-elle.

En effet, depuis longtemps elle ne quittait pas le lit.

— Oui, ma sœur, répondit Charley en l'embrassant.

— Je n'ai pas longtemps à vivre, reprit-elle.

— Ah! je le craignais!

— J'ai rêvé la nuit dernière de notre mère.

— En vérité, sœur? Comment était-elle?

— Bien belle!

— J'en étais sûr. Et a-t-elle dit quelle chose?

— Oui. Elle m'a dit qu'elle est bien heureuse au paradis.

— Qu'y fait-on? Y chasse t-on le castor et le buffalo? et navigue-t-on sur de beaux lacs, dans des canots qui ne se renversent jamais, comme un vieil Indien me l'a dit? Oh! que ne puis-je vous suivre dans ce lieu-là! Je vais rester seul, sans mère, sans sœur pour me consoler.

— Elles veilleront sur vous; elles seront toujours invisibles auprès de vous. Maintenant, Charley, embrassez-moi.

Il frémit... les lèvres de sa sœur étaient si froides!

— Je vais sommeiller, mon frère; donnez-moi votre main, et tâchez de dormir aussi.

Il lui obéit; mais le sommeil de la jeune fille fut éternel!

Pendant que nous attendions le retour de nos compagnons, nous fûmes alarmés par la présence dans notre camp d'Espagnols, de Mexicains et de Français. C'étaient des commerçants de Santa-Fé qui faisaient leur pérégrination annuelle à travers la contrée dans le but de chasser et d'acheter des fourrures aux Indiens. Ils avaient une mine assez peu rassurante; ils parlaient un dialecte formé de quatre ou cinq langues; et des femmes indiennes les accompagnaient. Ils étaient tous à cheval et armés; plusieurs paraissaient souffrir de blessures récentes. Leur chef était un trappeur connu dans l'Ouest. Brigham, accompagné par des prêtres mormons, alla à leur rencontre. Il les informa du but de notre voyage, et ajouta qu'à mesure que nous approchions de la Terre promise le pouvoir du diable diminuait.

— Etrangers, dit le chef, je ne sais rien du diable, sinon que je me suis dit souvent que, s'il existe, il doit être un Indien.

Le Prophète reprit :

— Savez-vous que Christ doit régner sur la terre pendant mille ans?

— Je ne sais pas ça.

— Nous le savons, nous. Et nous allons établir un royaume de saints, et construire une cité où régnera la justice.

Il était évident que nos visiteurs s'intéressaient plus à des expéditions de chasse qu'à des questions religieuses. Les femmes examinaient nos vêtements et nos bijoux avec un mélange de surprise et de curiosité. Elles furent non moins surprises en apprenant que les Mormons pratiquaient la polygamie; et l'une d'elles exprima son désir de nous quitter au plus vite, de peur que son mari, en entendant parler d'une telle coutume, n'eût la fantaisie de devenir Mormon.

— Et que feriez-vous dans un cas semblable? demandai-je.

Elle tira un petit stylet, et fit le geste d'en frapper quelqu'un.

CHAPITRE XXVIII.

LES FUGITIFS.

Nous commençâmes d'éprouver la plus grande inquiétude sur le sort de madame Bradish et de ses compagnons. Nous ne pouvions avoir le moindre doute sur le but de leur entreprise. On proposa d'envoyer à leur découverte; mais Harmer refusa résolûment. Nous étions dans un pays hostile, entourés d'Indiens et de Mexicains, au moins suspects, et nous ne pouvions diminuer notre nombre sans danger. Telle fut l'opinion d'Harmer; et les plus prudents étaient d'accord avec lui.

— Charley Moore est un brave garçon, dit M. Ward. Il sait manier un rifle, dompter un cheval sauvage, et chasser le buffalo aussi habilement qu'aucun homme; mais il n'est pas aussi prudent qu'il le sera quand il aura vingt ans de plus sur la tête. Madame Bradish l'a entraîné; je n'ai jamais vu une pareille femme.

— Elle est brave, certainement, jusqu'à la témérité, dit Harmer, et cependant je ne l'aime pas. Je n'aime pas à voir une femme affecter les manières d'un homme.

Et il jeta un coup d'œil à Emilie.

— Alors, vous croyez que la poltronnerie est une perfection féminine, dit-elle. Je ne pense pas ainsi. Rien ne me répugne autant que la sotte habitude chez une femme

d'être effrayée à propos de tout, ou plutôt, à propos de rien ; en général, la frayeur est proportionnée à l'insignifiance de la personne.

— Je demande un juste milieu, dit Harmer en riant. Je n'admire pas la bravoure dans une femme ; cependant la poltronnerie est honteuse chez elle comme chez l'homme.

— Je m'étonne, dis-je, que madame Bradish, avec ses instincts, n'ait pas encore chassé le buffalo.

— Ce serait un beau passe-temps, répliqua Emilie. Combien les dames anglaises, qui aiment à chasser le cerf, aimeraient cette autre chasse!

— Voulez-vous m'y accompagner quelque jour? dit Harmer.

— Ma hardiesse vous donnerait une mauvaise opinion de moi, répondit-elle en souriant.

— Et cela vous contrarierait?

— Pourquoi me le demandez-vous?

— Parce que je désire le savoir.

Elle hésita un moment. Puis, avec un rire charmant :

— Je ne veux pas chasser le buffalo, Harmer; voilà ma réponse!

— Vous ne refuserez pas alors de botaniser. Il y a beaucoup de fleurs sauvages dans la vallée ; vous m'avez dit que vous connaissez leur langage, vous me l'apprendrez.

Emilie répondit avec une ironie douce :

— Un chasseur et un trappeur de l'Ouest qui parle du langage des fleurs !

— Pourquoi pas? les chasseurs et les trappeurs ont un œil et une âme pour voir et apprécier le beau. Partons.

— Venez aussi, madame Ward, me dit Emilie.

Harmer parut mécontent de cette proposition. Je répondis :

— Eh bien, allez devant, je vous rejoindrai.

Et ils s'éloignèrent lentement.

Quand je les rejoignis, peu après, je trouvai Harmer en train d'arranger un bouquet.

— Tenez, me dit Emilie, voulez-vous connaître le sens qu'Harmer attache à ces fleurs?

— Oui, reprit Harmer : cette anémone symbolise sa grâce et sa beauté! Ce pavot, d'une couleur orangée si riche, marque la puissance de mon amour. Cette petite fleur blanche, pareille à un lis, est comme l'innocence de ses sentiments pour moi.

Pendant que nous continuions ce charmant jeu, nous tressaillîmes en entendant un cri de guerre, comme celui que les Indiens poussent en revenant d'une entreprise victorieuse. Bientôt madame Bradish, suivie de Charley, de Moore, et de Buckley, s'offrit à nous.

La belle Ethleen était montée en croupe derrière Charley ; son visage respirait le bonheur, et ses cheveux ondoyaient sur ses épaules.

Nous retournâmes ensemble au camp; et, chemin faisant, ils nous instruisirent de leurs aventures.

Ils avaient suivi la trace des Indiens, et passé une nuit dans les montagnes. Ayant repris leur chemin au point du jour, ils avaient voyagé jusqu'au coucher du soleil et découvert enfin l'endroit où campaient les Indiens.

— Nous sommes un contre vingt, dit le vieux Buckley. Nous ne pouvons les vaincre que par la ruse.

— Que faire? demanda Moore.

— Les Indiens ne sont-ils pas très-rusés eux-mêmes? dit madame Bradish.

— Ils essayent de l'être. Mais être et essayer font deux.

Le vieillard posa son oreille contre le sol, et écouta pendant plusieurs minutes.

— Je les entends, dit-il enfin. Ils préparent quelque solennité, je parie.

— O Dieu! peut-être le sacrifice d'Ethleen! s'écria Moore; vite! vite! Buckley! il sera trop tard.

— Ne craignez rien, dit Buckley d'un ton calme.

— Je crains tout, dit Moore impétueusement.

Le vieillard le regarda, et répondit en riant :

— Voilà comme j'étais quand Bill Peters... Mais, motus.

— Vous faites aussi bien. Voyons, quel parti prendre?

— Restez où je suis au moins pendant deux heures.

— Alors, je tenterai sa délivrance sans vous.

— Et vous la perdrez sûrement, ainsi que vous-même.

— A tout prix, je ferai une tentative. J'entendrais éternellement ses cris d'agonie si je restais ici pendant son supplice.

— Ils construisent déjà son bûcher, dit froidement Buckley en se relevant.

— J'aurai une pauvre opinion de votre bravoure, et plus encore, de votre humanité, dit madame Bradish, si vous souffrez que cette pauvre fille soit sacrifiée sans faire un effort pour la sauver.

— Et pourquoi donc serais-je venu ici?

— C'est que vous paraissez si calme.

— Parce que je sais... ce que je sais.

— Naturellement.

— Tout le monde n'en peut pas dire autant. Je connais les sacrifices indiens. Les sauvages danseront, crieront à la joie de leur cœur, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Alors la victime sera détachée du poteau, et renfermée dans une hutte, pendant qu'ils dormiront pour réparer leurs forces. Il faut les attendre là. Si nous pouvons trouver la fille, nous n'éprouverons aucune difficulté. En attendant, tenez-vous parfaitement tranquilles ici; je vais aller en avant.

Ils consentirent à se laisser gouverner par ses conseils.

— Combien de temps allons-nous rester ici? dit madame Bradish.

— Je brûle d'impatience, répondit Moore.

Buckley poursuivit son chemin, parfois, consultant la trace, le plus souvent, collant son oreille contre terre. Enfin, il se mit à ramper, et il gravit une éminence d'où il put voir les Indiens.

Ils dansaient en hurlant autour de leur victime liée à un poteau, et qui regardait tous ces préparatifs avec une indifférence stoïque.

Un des guerriers quitta le cercle des danseurs, et s'avança vers la prisonnière. Il se mit à brandir son tomahawk sur la tête de celle-ci, en faisant mine de frapper, tantôt ici, tantôt là, sur le front, sur le visage, sur la gorge.

Elle ne fléchit jamais, et regarda les mouvements de son bourreau d'un œil ferme.

Hurlant horriblement, il reprit sa place dans le cercle, et se remit à danser avec ses compagnons.

Un peu plus tard, un autre saisit une torche, et, s'élançant vers la victime, il eut l'air de vouloir lui brûler les yeux, les joues, les lèvres et le menton.

Cette fois, elle rit avec mépris.

— Tu n'es pas un guerrier, dit-elle en le provoquant. Tu ne sais pas scalper un ennemi. Tu es une squaw.

Emporté par la fureur, il allait mettre le feu au bûcher, quand un sauvage lui arracha la torche des mains : ils n'étaient pas encore prêts pour la consommation de la vengeance. Les danseurs épuisés s'arrêtèrent successivement. Enfin le chef coupa la corde qui liait la prisonnière au poteau, et la conduisit dans une hutte.

Conformément aux prévisions de Buckley, les sauvages furent bientôt plongés dans le sommeil.

Alors Buckley rampa vers la hutte. Il était sûr qu'un bruit ordinaire ne pourrait pas les réveiller. Mais il observa que le chef avait un gros chien, et, à en juger d'après les apparences, un chien expérimenté qu'il serait difficile de tromper. Ce chien semblait avoir l'instinct du voisinage d'un ennemi. Deux ou trois fois il s'était levé, avait humé l'air et grondé sourdement. Puis, courant vers son maître, il se mit à se frotter contre lui.

Le chef, à moitié éveillé, gronda le chien et lui commanda de se coucher, un commandement auquel l'animal ne parut pas disposé à obéir. Buckley calcula que le sommeil des Indiens durerait encore à peu près une heure. Néanmoins il n'y avait pas de temps à perdre. Mais comment apaiser ce chien?

Un plan seulement paraissait praticable.

Il se leva, et, ayant fait du feu, il se mit en pleine lumière. Comme il s'y attendait, le chien courut vers lui en grondant. Buckley le reçut avec une dague, et, après une lutte de quelques instants, le chien râlait à ses pieds.

Il se dirigea vers la hutte, y pratiqua une ouverture d'où il pût voir la malheureuse Ethleen ; et, après quelques efforts, il se fraya un passage jusqu'à elle.

Leur joie à tous deux fut indescriptible. D'un coup de couteau, les liens qui retenaient encore Ethleen furent coupés. Elle bondit comme une jeune biche. Ils s'élancèrent au dehors; mais, à peine hors du camp indien, ils tressaillirent au bruit d'un cri terrible.

— Ils ont découvert votre fuite, murmura Buckley en dialecte indien, et ils vont nous assaillir comme autant de démons.

— Je pense, dit Ethleen, que ce bruit nous annonce l'arrivée d'une nouvelle tribu qui devait venir cette nuit.

— Probablement; mais dans ce cas même votre fuite sera découverte. Voyons! pouvez-vous grimper sur un arbre?

— Comme un écureuil.

— Eh bien! montez sur ce pin là-bas.

— Et vous?

— Moi, je monterai sur celui-ci. Dépêchons-nous.

Quelques moments après, les Indiens apparurent.

Ils examinèrent les traces marquées sur le sol. Mais Buckley avait prévu cela, et il était revenu en arrière; Ethleen l'avait imité. De sorte que les Indiens passèrent et repassèrent, s'arrêtèrent, hésitèrent, et, finalement, renoncèrent à leur poursuite et retournèrent dans leur camp.

Aussitôt Ethleen et Buckley descendirent de leur cachette, et reprirent leur chemin à pas précipités.

CHAPITRE XXIX.

DE L'EAU! DE L'EAU!! DE L'EAU!!!

Quand nos blessés furent convalescents, nous recommençâmes notre voyage.

En dépit de tout ce que les prophètes et les prêtres pouvaient dire sur la sécurité, la paix et le bonheur dont nous devions jouir dans la Terre promise, la plupart des Mormons paraissaient découragés.

Brigham leur fit des reproches véhéments.

— Préféreriez-vous rester chez les païens, plutôt que d'endurer les tribulations inhérentes à la conquête du magnifique héritage du Seigneur? Quelle honte! je veux prier pour vous, comme Moïse a prié pour les enfants d'Israël!

De telles exhortations, cependant, étaient mal calculées pour produire un bon effet, à cause du nombre des déceptions qui attendaient les émigrants. Les vivres commençaient à devenir insuffisants. L'un après l'autre, les bœufs fatigués avaient été tués.

Madame Beardsley déclara qu'elle avait prévu cela, et qu'elle mourrait plutôt que de manger un morceau de cheval ou de mulet.

Les prophètes conseillèrent la résignation, en s'appuyant toujours sur l'exemple des Israélites.

— Mais il n'y a pas du tout de ressemblance, dit madame Bradish. Le Seigneur leur a envoyé des cailles et de la manne, mais il nous laisse prendre soin de nous-mêmes.

Nous n'étions qu'au début de nos souffrances, car, au bout de quelques jours, nous entrions dans une région de sable, où le manque d'eau vint s'ajouter à nos autres privations. Les ruisseaux étaient desséchés, et il n'y avait ni pluie ni rosée.

Mais, quoique l'air fût très-chaud et que le ciel ne montrât pas un nuage, il y avait pendant la nuit une douceur dans l'atmosphère, une magnificence dans les étoiles vraiment enivrante. Et cette région, si stérile, d'ailleurs, était remplie de fleurs au parfum le plus suave, et aux couleurs les plus brillantes. En beaucoup d'endroits, où il semblait, d'après la nature sablonneuse du sol, qu'aucune plante ne pouvait prendre racine, des cactus, littéralement couverts de grandes fleurs cramoisies, végétaient avec une superbe luxuriance, formant un étonnant contraste avec la désolation environnante.

Car un caractère remarquable de ce lieu était l'absence de vie animale. Les Indiens mêmes semblaient éviter le pays. Une fois seulement, nous vîmes passer à l'horizon une troupe de chevaux sauvages. Mais un spectacle plus triste que celui-là nous attendait.

J'étais descendue de mon waggon pour cueillir quelques fleurs. J'étais particulièrement charmée par deux ou trois grandes plantes de l'espèce des cactus, qui avaient poussé si étroitement ensemble qu'elles paraissaient compactes. Elles avaient au moins neuf pieds de conférence, et de grandes fleurs écarlates tombaient des branches. Mais, pendant que je me baissais pour faire un bouquet, mes doigts rencontrèrent un objet qui me fit frémir. C'était un squelette humain, et la peau couvrait encore les os, montrant les veines, les muscles et les nerfs dans un horrible état de préservation qui imitait la nature à s'y méprendre, Les doigts, longs et maigres, serraient encore un papier.

La curiosité fut plus forte que la crainte, et je l'arrachai. Il y avait quelques lignes écrites au crayon que j'eus beaucoup de peine à déchiffrer. Voici ce qu'elles contenaient:

« Nous ne pouvons pas aller plus loin. Ma femme et mes cinq enfants sont morts par manque d'eau. Dieu! que cette mort est horrible! »

Le pauvre homme avait évidemment cherché l'ombrage du cactus pour s'abriter contre le soleil brûlant, et avait péri là dans les tourments atroces de la soif...

Mais la femme et les enfants, où étaient-ils? Un peu plus loin, dans le même état de conservation. La mère étreignait le plus jeune dans ses bras osseux, et les lèvres crispées de l'enfant pressaient la poitrine du cadavre. Deux autres enfants, un garçon et une fille, avaient leurs doigts entrelacés, pendant que les deux derniers étaient serrés dans les bras l'un de l'autre, comme s'ils eussent cherché à soulager leur agonie par l'affection fraternelle.

Combien cette vue devait nous faire réfléchir! Une soif cruelle séchait déjà notre langue. Nos pauvres animaux souffraient autant, et peut-être plus que nous; et j'oubliais presque ma misère en contemplant la leur.

Brigham, qui aimait à établir des comparaisons entre nous et les enfants d'Israël, se mit à parler de leurs souffrances dans le désert. Madame Beardsley, dont l'aigreur s'augmentait avec les difficultés, lui conseilla de s'arrêter immédiatement et d'imiter l'exemple de Moïse, en faisant jaillir l'eau du rocher. Mais il refusa en donnant pour raison que ses fidèles avaient trop peu de foi.

Enfin, après une marche des plus accablantes, un des hommes découvrit une source. Nous courûmes à l'entour; mais, imaginez notre surprise et notre consternation en trouvant que l'eau était salée. En vérité, je pensai aux eaux de Marah; mais aucun miracle n'intervint, comme dans ce cas. Les uns murmurèrent, les autres prièrent, ceux-ci pleurèrent, ceux-là s'assirent en proie à un désespoir farouche. A mesure que nous avancions, des squelettes d'hommes et d'animaux jonchant le sol se multipliaient.

Buckley, avec sa grande sagacité et sa connaissance du pays, déclara que, d'après des signes infaillibles, l'eau devait être proche. En conséquence, plusieurs hommes partirent pour en découvrir, et, à un mille de distance, ils trouvèrent le lit d'un ruisseau, d'où l'eau avait disparu et remplissait seulement quelques trous; en creusant, on put en trouver une certaine quantité, et nous en reçûmes un grand soulagement.

Le jour suivant, notre route eut lieu à travers un pays également stérile; le découragement s'empara de la compagnie et fut beaucoup augmenté par ce fait, qu'un grand nombre d'entre nous avaient perdu leur confiance dans le jugement et la sagacité des chefs.

J'avais entendu parler des déserts américains traversés par des chevaux sauvages, montés par des Indiens plus sauvages encore; mais je n'avais pas cru alors devenir moi-même un voyageur dans ces plaines désolées.

Généralement les femmes supportèrent leurs souffrances avec un courage qui dépassait beaucoup celui des hommes. Quelques-unes affectaient une gaieté qu'elles étaient loin de ressentir.

Fanny Simpkins continuait le cours de ses ridicules coquetteries, au grand amusement de madame Bradish, et au péril de ses victimes. Le vieux M. Stillman, soumis à ce manége, sentait moins ses autres maux.

— Si madame Stillman, me dit madame Bradish, avait

Leurs attitudes et leurs regards les faisaient ressembler à des bêtes farouches.

des vues moins étroites, elle cesserait son opposition ridicule. Pense-t-elle que son ressentiment mesquin peut changer une pratique inhérente à nos dogmes divins?

Malgré ses erreurs et ses fautes, madame Bradish déployait une énergie d'esprit vraiment admirable. Elle conservait sa sérénité au milieu de tous nos dangers. Elle chantait quand les autres se plaignaient, elle priait quand ils maudissaient, car quelques saints oublièrent étrangement leur caractère. Elle était tendre au besoin, encourageant les faibles et soignant les malades.

Mais tout cela ne rendait pas notre soif moins cruelle, et le bisnada plus potable: cela ne pouvait communiquer un meilleur goût aux feuilles de patience avec lesquelles nous humections notre bouche.

Nous vîmes, enfin, à l'aspect d'une rivière dont le flot coulait avec vivacité, que la Providence ne nous avait pas abandonnés, et que nous touchions au bout du désert de sable.

Nous entrâmes sur le territoire indien, et les démonstrations suspectes des sauvages furent loin de nous plaire. Comme il y avait une abondance d'eau et de gazon, on jugea bon de s'arrêter pour un jour ou deux. Cela leur donna l'occasion de nous inquiéter. Les hommes furent obligés de tenir leurs armes toujours prêtes.

Dans la matinée suivante, ils se montrèrent en grand nombre. Ils nous parurent évidemment hostiles. Ils étaient presque nus. Leur chevelure, rassemblée derrière par un nœud, était ornée de plumes d'aigle et de crinières de cheval. Chaque homme portait un arc, un carquois, et quarante ou cinquante flèches. Leurs attitudes et leurs regards les faisaient ressembler à des bêtes farouches.

Le chef, avec plusieurs guerriers, se présenta hardiment dans notre camp. Nous lui montrâmes nos armes. Il nous fit voir son arc.

Harmer haussa les épaules, et, visant un oiseau, il le fit tomber sanglant.

L'Indien poussa un rire de mépris; il tendit son arc et lança une flèche : un autre oiseau tomba.

M. Ward, de peur des conséquences, intervint et donna quelques présents aux sauvages.

Ceux ci forment une race misérable et dégradée, très-inférieure aux tribus guerrières des Sioux, des Pawnees et des Snakes. Ils vivent principalement de racines et de lézards, et chaque homme est muni d'un long bâton crochu, dont il se sert pour chercher sa nourriture favorite dans les crevasses des rocs.

Ce peuple offrait aux Mormons, qui les regardaient comme des descendants des dix tribus perdues d'Israël, un sujet de curieux commentaires. Buckley, dont les vues religieuses et philosophiques étaient passablement originales, déclara que les Indiens formaient une race autochthone, qu'ils étaient nés dans ce pays, qu'ils s'y étaient perpétués,

Il m'a été révélé que je dois vous épouser. — Pag. 53.

et qu'ils ne descendaient pas de nos premiers parents.

— Comment sont-ils nés? dit Harmer. Vous ne pensez pas qu'ils aient poussé comme un arbre?

— Au contraire, exactement comme un arbre. Avez-vous jamais lu le premier chapitre de la Genèse?

Tous déclarèrent qu'ils l'avaient lu.

— Eh bien, Dieu n'a-t-il pas dit : « Que la terre donne du gazon, que l'herbe donne des graines, et que l'arbre à fruit donne des fruits semblables à lui-même? Et cela fut fait. »

— Quel rapport voyez-vous là avec les Indiens?

— Aucun, particulièrement : mais il y en a un avec les arbres.

— Nous ne disons pas le contraire.

— Eh bien, Dieu ne dit-il pas ailleurs : « Que les eaux produisent abondamment des créatures vivantes, » et ailleurs encore : « Que la terre produise abondamment toutes sortes de créatures vivantes? » Maintenant, je vous le demande, si les arbres, les poissons et tous les animaux ont été créés ainsi, pourquoi excepter les Indiens?

— Alors, vous pensez que les Indiens sont des bêtes?

— Certainement!

— Et ils n'ont pas d'âmes?

— Qu'est-ce que c'est qu'une âme? pour moi, je n'y entends rien.

Brigham nous dit qu'il lui avait été révélé que l'état présent de dégradation de ces sauvages était une punition de leur manque de foi. Comme personne ne pouvait contrôler cette affirmation, elle demeura incontestée.

CHAPITRE XXX.

AUTRES DIFFICULTÉS.

Une fois échappés aux tortures du désert et aux sauvages, nous commençâmes de nous féliciter du bien-être qui nous attendait, quand une nouvelle difficulté se présenta d'un caractère entièrement opposé.

Nous avions souffert de la chaleur et du manque d'humidité. Nous avions expérimenté la monotonie des plaines arides; nous trouvions maintenant des montagnes formidables couvertes de neige, et nous sentions les atteintes d'un froid insupportable.

— Est-ce possible, dit madame Beardsley, que nous soyons obligés de franchir ces montagnes?

— Parbleu! dit Harmer, puisque la terre que nous cherchons est située au delà.

— Bon pour une terre! c'est possible. Mais je déclare que des hommes, et surtout des femmes, n'y parviendront jamais.

— Vous vous trompez; ces montagnes ne sont pas aussi

formidables qu'elles le paraissent. Nous les franchirons.

— Quand nous serons morts de faim ou de froid, comme tant d'autres pauvres émigrants.

— Cela ne prouve rien; le pays que nous avons déjà traversé est jonché de squelettes. Si d'autres sont morts, il ne s'ensuit pas que nous mourrons aussi.

— Maudit soit celui qui met la main à la charrue et qui regarde derrière lui! s'écria Brigham. Mes frères, rappelez-vous le destin de la femme de Lot.

— Est-ce que nous allons être changés en statues de sel? dit Fanny.

— Si cela pouvait arriver! dit la vieille madame Stillman.

Emilie et Ethleen étaient inséparables. La belle fille du désert recevait des leçons d'anglais de son amie, et elle lui apprenait en échange à se servir de l'arc.

Moore unissait son enseignement à celui d'Emilie, et le cœur sensible d'Ethleen acquiesçait aux prétentions de son sauveur.

Madame Bradish avait choisi pour elle un costume riche et orignal. Il consistait en pantalons turques d'une riche étoffe pourpre, et dans une veste orange, portée sur une chemisette de mousseline. Des mocassins délicatement brodés protégeaient ses pieds gracieux; sa longue chevelure noire était rassemblée en nattes, et entourait sa tête comme une couronne, à laquelle des fleurs et des plumes étaient suspendues.

— Oh! je voudrais vivre toujours ici! dit Ethleen à Moore et à Emilie, un jour qu'ils avaient gravi une colline d'où l'on découvrait un délicieux paysage. Cela ressemble tant au pays qui environne le village de mon père.

— Quel était le nom de votre père? dit Emilie.

— Mon père était un chef et un guerrier. Il s'appelait Corne-de-Buffalo.

— Avez-vous des frères et des sœurs?

— Deux frères et une sœur.

— Aimeriez-vous à retourner vivre avec eux?

La pauvre fille ne répondit pas, et fondit en larmes.

— Emilie! combien vous êtes cruelle sans le savoir! s'écria Charley. Ses parents ont tous été tués par ces sauvages des mains de qui nous l'avons délivrée. C'est ce qu'elle m'a dit du moins.

— Ethleen, chère amie, dit Emilie, ne pleurez pas; vous resterez toujours avec nous.

— Avec moi, dit Charley timidement.

Ethleen sécha ses larmes, et descendit avec nous dans la vallée où nous étions campés.

Il serait fastidieux de décrire notre voyage. Tantôt, nous traversions un pays ondulé, abondant en grès; tantôt, notre route se poursuivait le long de la rivière d'une vallée bordée par de petites collines; ou bien, nous passions entre des rochers caractérisés par un désordre sauvage, et sur lesquels bouillonnaient des torrents impétueux. Quelquefois, les sommets élevés étaient entièrement nus et stériles; quelquefois, ils étaient couverts de trembles, de bouleaux, de saules et de grands pins, inclinant majestueusement leurs cimes.

Enfin, après une ascension pénible de cent vingt milles, nous arrivâmes à l'endroit nommé le passage du Sud. Il ne ressemble en rien à ceux des Alleghanys, ou à ceux du Simplon et du Saint-Bernard; l'ascension en est si continue et si graduelle, que le voyageur arrive au sommet sans s'être aperçu d'aucun changement. De là, nous vîmes une ligne de neige de montagnes massives qui semblaient s'enfoncer dans le ciel, et dont les pieds blancs reluisaient au soleil. L'air était très-froid, le ciel clair et superbe.

Les anciens proposèrent une halte; et là, au milieu de la sauvage magnificence de la nature, les Mormons entonnèrent une hymne d'actions de grâces. Ces roches séculaires n'avaient jamais assisté à une pareille scène; elles avaient répercuté des milliers de fois les cris de guerre des sauvages et les hurlements des bêtes féroces, et jamais, certainement, des prières adressées à l'Eternel. Quoique Ethleen comprit peu de chose à nos paroles, elle parut frappée de la grandeur de cette scène.

Comme nous descendions le plan incliné du flanc occidental, nous nous trouvâmes en face de blocs de pierre qui avaient été évidemment apportés là avec beaucoup de peine. Pendant que nous faisions des hypothèses sur leur caractère et leur destination, Ethleen s'en approcha.

Elle tressaillit en les contemplant; et je lui demandai la cause de son agitation.

Elle me répondit que c'était un autel indien, où ils immolaient à leurs dieux des victimes humaines.

Laissant ce monument d'idolâtrie, nous atteignîmes bientôt une rivière tributaire du Colorado. Elle était large et peu profonde, avec un courant rapide qui coulait sur un lit rocailleux. Elle était bordée d'épais peupliers, parmi lesquels se trouvaient de petites places verdoyantes, fournissant une bonne herbe aux animaux, et beaucoup de belles plantes pour ma collection botanique.

Les Indiens, d'après Ethleen, ont quelques légendes traditionnelles intéressantes attachées à cette contrée. Ils la regardent comme placée spécialement sous l'influence des esprits du mal, qui, assurent-ils, sont fréquemment visibles, particulièrement sur les hauteurs, sous la forme d'un nuage.

Nous trouvâmes le froid qui augmentait graduellement, et l'air qui devenait plus pur et plus fortifiant. L'eau gelait pendant la nuit. Je n'aime pas à me lever matin, mais je vainquis ma répugnance afin de contempler un magnifique lever de soleil. Ses premiers rayons ont couvert d'or le pic de neige de la montagne, et n'ont pas encore brillé sur nous. A l'Orient, un long rempart de montagnes s'élève brusquement à la hauteur de deux mille pieds, derrière lequel des pics blancs, appartenant à une autre chaîne, sont visibles, quoique obscurs, et se détachent sur le ciel crépusculaire. La scène devient à chaque instant plus intéressante et plus splendide. Le soleil couronne les monts avec un disque large et brillant, et produit tout à coup une transformation magique. La rivière brille comme de l'or fondu, les vallées reluisent, et les cimes sont revêtues d'argent. Quoique ces montagnes n'aient pas été célébrées par la poésie et par l'histoire, elles ont un caractère de magnificence dont la plume et le pinceau ne tarderont pas à s'emparer.

Nous suivîmes un chemin sinueux, le long d'un ravin, avec beaucoup de difficultés, et nous arrivâmes inopinément en vue d'un lac superbe, que nous reconnûmes être le commencement d'une grande rivière tributaire de la rivière Verte. La nappe d'eau nous barrait le passage. Il devint nécessaire de faire halte et de tenir conseil.

Pendant que les anciens discutaient la route la meilleure et la plus courte pour tourner le flanc du lac, je m'amusai à écouter les remarques de madame Beardsley et à admirer la magnificence de la scène environnante.

Après une longue conférence, il fut décidé que nous reviendrions sur nos pas jusqu'au pied du passage du Sud, et, de là, que nous entrerions dans la vallée qui communiquait avec la rivière Verte; cette rivière, inclinant au Sud, devait nous conduire à la rivière de l'Ours, tributaire du Grand Lac salé.

Un Indien à demi civilisé, de la tribu des Pieds-Noirs, vint dans notre camp en apercevant nos feux, et voulut être notre guide.

Brigham refusa d'abord de le recevoir; mais les murmures de Mormons le contraignirent à l'accepter.

Nos tribulations étaient surtout causées par ce prophète obstiné, qui persistait à être d'un avis contraire à celui d'Harmer, et qui voulait nous montrer le chemin au moyen de révélations.

CHAPITRE XXXI.

LA VALLÉE DE LA RIVIÈRE DE L'OURS.

Durant notre long voyage, je n'ai pas eu l'occasion de parler de madame Cook, ou d'Irène, l'épouse spirituelle de Smith.

Cette dernière regardait les autres femmes du Prophète avec des sentiments d'hostilité, et ces femmes les lui rendaient bien.

Il y avait dans notre camp un homme, un prêtre, qui, dès le commencement, s'était opposé résolûment à l'élec-

tion de Brigham au grade de grand pontife. Il avait été pour lui ce que Mardochée, assis à la porte du palais du roi, s'était montré à l'égard d'Aman, lorsqu'il avait refusé de rendre l'hommage extérieur contraire à sa conscience.

Lawrence donna cours à son animosité de mille manières. Chaque observateur intelligent sait que nos sentiments n'ont pas besoin de paroles pour s'exprimer. Qui n'a pas lu l'indifférence, le mépris ou la haine dans des regards, aussi bien que l'admiration et l'amour? Et cela ne s'étend-il pas à un mouvement d'épaules, au son de la voix, à une attitude? quelles insinuations perfides peuvent se cacher sous les mots les plus flatteurs! et quelle puissance terrible ne possèdent-elles pas, puisque nous en recevons l'impression sans défiance!

Lawrence était extrêmement rusé, affectant une taciturnité et une réserve tout à fait étrangères à son caractère. Il se tenait toujours au second plan, ne prenait aucune part dans les discussions ou dans les altercations, et n'entretenait de familiarité avec personne, en exceptant Irène. Peu de gens lisaient dans l'expression profonde de ses yeux, et se doutaient des passions volcaniques qui bouillonnaient sous ce calme affecté.

Irène et lui avaient de longues conversations, et faisaient de longues promenades.

Madame Bradish, toujours en éveil, en fit la remarque. Elle vint un jour dans notre tente, et s'écria :

— Soyez-en sûr, monsieur Ward, il y a quelque chose de mystérieux entre Lawrence et Irène.

— Qu'est-ce que cela peut être?

— Je ne sais.

— Il a besoin... d'une femme ; c'est un besoin très-naturel, dit M. Ward en riant.

— Et la mitre?

— J'ai peine à croire qu'il y prétende.

— Nous verrons. Le fait est que Brigham a commis une grande erreur en n'épousant pas Irène. Elle est très-ambitieuse, et, placée dans des relations si étroites avec le premier prophète, elle se considère comme fondée à occuper la seconde place.

— Est-il donc trop tard pour qu'il l'épouse?

— Certainement.

— Le croyez-vous?

— Je le sais. Hier, comme par devoir, j'ai communiqué mes soupçons à Brigham; il a affecté de voir les choses avec indifférence, quoique je pusse voir qu'il en ressentît du chagrin. Quand je lui ai parlé d'Irène et de son premier lien avec Joseph Smith, il a souri, et m'a demandé si je supposais qu'Irène se regardât comme insultée par sa négligence. J'ai répondu par l'affirmative.

« — Eh bien ! a-t-il répliqué complaisamment; le ciel m'a déjà donné trois femmes, et quand nous serons arrivés à la Terre promise, je me propose d'en prendre une autre ; et, plutôt que d'avoir aucune difficulté sur ce sujet, je jetterai mes yeux sur Irène.

« — Il est trop tard, dis-je, elle refuserait certainement.»

Il leva les yeux avec surprise.

« — Oui, continuai-je, il y a quatre ou cinq mois, ç'aurait été différent. »

Je vis qu'il était piqué, car il répondit :

« — Eh bien ! nous verrons. »

Le soir même, il lui fit une proposition de mariage.

— Et elle l'a repoussé? demandai-je à M. Ward.

— Oui, avec mépris.

— Brigham s'est attiré le mauvais vouloir de plusieurs Mormons, dit M. Ward. Le fait est qu'il est à la fois égoïste et obstiné.

Il est à peine besoin de dire qu'il y eut des murmures quand nous reprîmes notre marche.

— Je pensais, dit Harmer, que le Prophète nous dirigerait mieux au moyen de ses révélations.

Fanny Simpkins affirma que cela lui était égal; c'était aussi indifférent à Ethleen, qui avait son amant continuellement à côté d'elle; mais les autres regrettaient beaucoup qu'un jour même de voyage fût dépensé en vain... Brigham, en effet, avait eu pour coutume de diriger notre marche; mais, avant sa rupture avec Harmer, il était guidé par l'expérience du pays possédée par ce dernier.

L'Indien entreprit d'être notre guide dans la vallée de la rivière de l'Ours. C'était un gaillard athlétique, parlant imparfaitement l'anglais, et professant une grande considération pour les blancs. Quoiqu'il accomplit bien son devoir, beaucoup de zélés Mormons considérèrent que c'était une grande humiliation d'être assisté par un païen et un idolâtre.

La nuit vint. Nous établîmes notre camp, et nous nous préparâmes à souper. Tout à coup, nous entendîmes un cri sauvage. Je me précipitai au dehors ; et je rencontrai Emilie venant me dire que Lawrence était mort, mort tout à coup après avoir dit à Irène qu'un tel événement l'attendait fatalement, et en lui demandant d'être revêtu des vêtements sacrés de Smith, parce qu'une révélation l'avait informé que de cette manière il ressusciterait.

Je ne fus pas étonnée : j'avais déjà été le témoin de tant de charlatanisme que rien ne pouvait me surprendre.

— Le complot se développe, dit madame Bradish quand elle fut informée de l'événement. Je voudrais voir le mort : où est-il?

— Sous cette tente, là-bas, avec Irène.

Madame Bradish y alla et revint bientôt.

— Il n'est pas plus mort que moi, dit-elle : il est dans un état de syncope seulement.

— Je n'ai jamais entendu parler de cela.

— C'est cependant assez commun. Je connaissais autrefois un homme qui fit le pari de mourir et de ressusciter. Quelques-uns rirent, d'autres furent frappés d'horreur par ce qu'ils appelaient sa présomption et son impiété. Je résolus de le surveiller étroitement. Muni d'un matelas, il mit son dos par terre, croisa les mains sur sa poitrine, et resta parfaitement tranquille. Au bout de quelques minutes, il y eut évidemment un affaissement du système : le pouls déclina rapidement, et battit lentement; l'haleine devint de plus en plus courte, et finit par être insensible. Alors, les extrémités devinrent froides, les membres roides, les yeux à demi ouverts, avec la cornée tournée en l'air, et tous les symptômes furent ceux de la mort.

— Vous avez dû être bien effrayée ?

— J'ai été surprise outre mesure, d'autant plus qu'au bout de quelques heures, le corps donna des signes de résurrection. La figure livide reprit graduellement ses couleurs naturelles, les yeux s'ouvrirent lentement, et la respiration devint régulière; puis l'homme se leva et demanda à manger. Nous le questionnâmes, et il répondit qu'il pouvait produire ce phénomène par un grand effort de volonté.

— Mais quel intérêt a pu avoir Lawrence en jouant cette comédie?

— Comment regarderiez-vous un homme ressuscité?

— Comme un être merveilleux, qu'il faudrait adorer.

— C'est une explication suffisante de ses motifs ; il veut être vêtu des vêtements de Smith, afin de pouvoir donner à son réveil le caractère d'un miracle. Alors il racontera les scènes merveilleuses auxquelles il a assisté et les révélations surprenantes qui lui ont été faites : cela lui donnera la popularité qu'il désire, et, je le crains beaucoup, conduira à une division dans l'Eglise.

— On peut prévenir cet événement en lui refusant les vêtements sacrés, dit M. Ward. Mais Brigham nous croira-t-il?

— Nous verrons bien, dit madame Bradish.

Et elle s'éloigna. Elle revint au bout de quelque temps.

— Eh bien ! quel résultat? demandai-je.

— J'ai informé Brigham de mes soupçons, et il s'est rendu à la tente où Lawrence était couché. Un grand nombre de Mormons l'entouraient, les vêtements sacrés avaient été préparés pour revêtir le mort. Sans dire un mot, Brigham les prit et les emporta avant que les spectateurs fussent instruits de ses intentions.

— Ont-ils demandé à les reprendre?

— Assurément.

— Et il n'a pas voulu les rendre?

— Non. Il a dit que ces vêtements appartenaient à l'Eglise, et qu'il en était le propriétaire légitime. Alors Irène est devenue furieuse, l'a traité de scélérat, et lui a demandé de quel droit il refusait que les vertus miraculeuses des vêtements fussent éprouvées.

— Et qu'a dit Brigham?

— Rien; il s'est assis avec beaucoup de calme et s'est mis à lire la Bible, comme si rien n'avait troublé sa sérénité.

Iréne, après avoir épuisé en vain tous ses efforts, se rendit à la tente, et veilla auprés de Lawrence. Dans la matinée suivante, il commença à reprendre connaissance, comme madame Bradish l'avait prédit; mais l'absence des vêtements consacrés dépouilla son retour à la vie de tout caractére miraculeux. Mais cela ne l'empêcha pas de raconter une vision merveilleuse, dans laquelle il établit qu'il avait été Smith: en outre, il fut instruit que les affaires de l'Eglise étaient tombées dans des mains incapables; et il conclut en affirmant qu'il avait été choisi et délégué pour conduire les saints à la Terre promise.

Ceci était évidemment prématuré. Personne ne le soutint dans le rôle qu'il voulut jouer.

— Non! non! cria-t-on de tous côtés, vous ne serez pas notre chef.

— Quoi! ce que Dieu lui-même a commandé? Et ma vision? et ma résurrection?

— Quelle preuve avons-nous que cela soit vrai?

— J'ai toujours entendu dire que voir, c'est croire. Beaucoup de gens ont été les témoins de ma dissolution; et, maintenant, je suis vivant comme vous.

— C'était une imposture, une jonglerie; ce n'est pas la première fois qu'on entend parler de ces choses-là.

Grâce à l'intervention de madame Bradish, l'Eglise mormone fut sauvée de cette révolution; car, sans elle, les Mormons auraient ajouté foi au prétendu miracle de Lawrence.

Brigham, plein de reconnaissance et jugeant qu'un tel service méritait une très-grande récompense, alla voir madame Bradish le même jour. Après une longue préface, il lui dit :

— Il n'y a qu'une récompense que je puisse vous offrir, ma chère dame, et je ne sais si vous voudrez bien l'accepter.

Madame Bradish leva les yeux avec surprise, et répondit qu'elle n'avait pas besoin de récompense, puisqu'elle avait agi selon sa conscience.

— C'est assez pour vous, madame, et ce n'est pas assez pour moi. Je ne veux devoir d'obligation à personne. C'est pourquoi je vous fais une proposition.

— Quelle proposition?

— Une proposition de mariage.

— De mariage avec qui?

— Avec moi. Est-ce que je vous déplais?

— Non, certainement, dit-elle en offrant sa main; mais je doute beaucoup qu'un mariage entre nous puisse contribuer au bonheur de l'un ou de l'autre. Vous avez déjà trois femmes.

— Et cela devrait plutôt être un attrait pour vous.

Madame Bradish sourit d'une manière significative.

— Je crains, dit-elle, que mon entrée dans votre ménage ne soit bien désagréable à celles qui en font déjà partie.

— Et que m'importe? Vous serez la première au milieu d'elles.

— Non, ce privilége appartient en toute justice à la première femme en date.

— Le mari a la liberté de conférer cet honneur à celle qu'il lui plaît de choisir.

— Le mari peut exercer ce droit; mais je crois qu'il est injuste.

— Le mari est le directeur de la femme; le salut temporel et éternel de celle-ci lui est confié.

— Vous voyez, mon bon frére, que nous ne pouvons nous entendre même dans cette courte conversation; et, quoique je sois bien flattée de votre bonne opinion à mon égard, je dois décidément refuser votre proposition.

— J'ai du moins prouvé ma reconnaissance.

— Certainement.

— Et nous serons toujours amis, comme auparavant?

— Pourquoi pas? je l'espère.

Nous reprimes notre marche fatigante à travers un pays désolé. Notre guide nous mit dans un chemin qui, disait-il, conduisait directement au Grand Lac salé. Nous descendîmes enfin dans la vallée fertile et pittoresque de la rivière de l'Ours.

C'était une région qui nous offrait le plus grand intérêt.

C'était la Terre promise, le foyer des fidèles, où ils seraient à l'abri des persécutions des païens, le lieu saint où les Mormons établiraient un royaume, et où Christ descendrait pour dispenser les joies du Millenium. Toutes les pensées pénibles furent effacées par l'anticipation en esprit des joies futures; les erreurs de Brigham furent pardonnées et oubliées, et l'Indien reçut une marque de notre gratitude.

Indépendamment de ces considérations, le Grand Lac salé possédait pour moi un intérêt étrange et extraordinaire. C'était le point saillant autour duquel étaient groupées les traditions innombrables des chasseurs et des voyageurs. Quoique Buckly n'en eût jamais visité les rivages, il soutint que, d'après la version commune, le lac n'avait aucune issue visible, mais qu'on voyait quelquefois sur sa surface un tourbillon terrible où ses eaux descendaient par des passages souterrains. L'Indien contredit formellement cette assertion, et ce fut un thème à des discussions innombrables.

— Pas d'issue, dit madame Beardsley: juste comme la mer Morte en Asie; pas tout à fait cependant, car la vieille Scarow avait l'habitude de dire que c'était la bouche de l'enfer.

— La bouche de l'enfer? s'écria Harmer.

— Certainement; il n'y a rien là de surprenant. Il y a un enfer, n'est-ce pas? vous ne voulez pas nier cela? Eh bien! il doit y avoir une ouverture pour y arriver. La vieille Scarow affirmait que c'était cet horrible lac sulfureux où les cités de Sodome et de Gomorrhe avaient été ensevelies.

— Et comment le savait-elle?

— Je l'ignore.

La vieille dame s'aperçut des sourires ironiques qu'elle provoquait, et se retira.

L'enfant d'une Mormone, une petite fille qui servait de domestique à l'une des femmes de Brigham, vint avec une lettre pour Emilie. J'examinai le visage de celle-ci, et j'y lus la plus grande émotion. Harmer en fit également la remarque; leurs yeux se rencontrèrent, et elle lui communiqua la lettre.

CHAPITRE XXXII.

AUTRES ÉMIGRANTS.

La vallée de la Rivière de l'Ours a une largeur de trois ou quatre milles; elle est bordée de chaque côté par une chaîne de montagnes qui s'élévent brusquement de la plaine. Elle me remit en mémoire la Vallée Heureuse où la race royale d'Abyssinie écoula sa vie dans un cercle de jouissances sans fin. Ces montagnes, en quelques endroits, étaient stériles et nues; ailleurs, elles étaient couvertes de grandes forêts de pins. Ici, une rivière coulait doucement le long d'une vallée étroite, fertile et pittoresque; là, des torrents se précipitaient impétueusement sur les rochers. Les élans et les antilopes étaient nombreux. Nous vîmes arriver une nouvelle troupe d'émigrants.

— Ils sont nos frères, dit Brigham. Béni soit le Seigneur! — Hum! je n'en suis pas très-certaine, dit madame Bradish.

Brigham avait raison; c'étaient des Mormons.

Ils étaient partis de Saint-Louis un mois après nous. Nous vîmes par là combien nous nous étions détournés de notre route. Ils nous instruisirent que d'autres compagnies d'émigrants, composées de Mormons, étaient établies dans une belle vallée voisine, et ils nous proposèrent de nous réunir avec eux.

Brigham se montra dans les différents camps, et reçut gracieusement les hommages qu'on lui rendait à titre de père spirituel. Les émigrants étaient venus de plusieurs États du Michigan, de l'Indien, de l'Illinois et de l'île da Castor.

— Ils continueront à venir, dit Brigham, de toutes les

parties du monde; et nous fonderons un royaume consacré au Seigneur, avec un temple où toutes les nations viendront prier.

On proposa de tenir un meeting en plein vent, et Brigham fut invité à prier. Il y consentit, et les hommes, les femmes et les enfants s'assemblèrent autour de lui. La chaire était une plate-forme élevée sur un waggon, sous les larges branches d'un arbre énorme. Le sujet du discours de Brigham fut la polygamie, qu'il essaya de justifier, en s'appuyant sur l'Écriture et sur l'exemple des anciens patriarches. Son raisonnement ressemblait à celui-ci :

— S'il est légitime d'avoir une femme, il est légitime d'en avoir deux, ou même davantage, puisque les actions criminelles en elles-mêmes, par exemple, le meurtre, le vol et d'autres crimes semblables, ne sont jamais permises. La loi des Etats-Unis, qui permet une femme à chaque homme, et lui dénie le droit d'en avoir plus d'une, est hautement tyrannique. En beaucoup de cas, la polygamie est avantageuse, particulièrement dans les cas de maladie, et quand le fardeau du ménage serait, sans elle, écrasant et onéreux. Le but du mariage étant la perpétuité de l'espèce humaine, il s'ensuit que, lorsque la femme est stérile, ou bien lorsqu'elle ne veut pas ou ne peut pas élever sa famille, c'est le devoir du mari de prendre une autre femme.

Beaucoup de mes compagnes furent consternées de cette doctrine. Elles avaient été converties au Mormonisme par les missionnaires de Smith, lesquels avaient des instructions pour leur verser seulement le lait pur de l'Evangile, — il entendait par là les points du Mormonisme les plus conformes aux opinions du jour, — et pour réserver la partie substantielle, telle que la polygamie et le mariage spirituel, aux fidèles plus avancés dans leurs dogmes. Il était aisé de s'apercevoir que ces doctrines n'étaient pas du goût de la majorité des femmes, mais qu'elles plaisaient beaucoup, en revanche, à la portion masculine des fidèles.

Le temps de mon séjour dans cette belle vallée s'écoula heureusement. Nous étions divisés en groupes de dîneurs ; chacun était pourvu d'ustensiles de cuisine, placés près des tentes. A l'heure des repas, quand nous étions tous occupés, nous présentions un spectacle assez animé. Ici, un groupe faisait tous ses efforts pour avaler une oie sauvage bouillie; là, assis sur le gazon, comme des Turcs, on mangeait un quartier d'élan. Les uns apportaient de l'eau de la rivière; les autres apportaient du bois de la forêt; les uns parlaient politique, ou discutaient sur le royaume temporel du Christ; d'autres s'entretenaient de la qualité du sol et du parti qu'on pourrait en tirer.

Le déjeuner terminé, des hommes partirent pour explorer le pays; les uns portaient des fusils; les autres, des instruments de pêche; d'autres encore, rien.

Lawrence et Irène, bras dessus bras dessous, firent une longue promenade pour tramer quelque méchant complot, d'après l'opinion de madame Bradish.

Il y avait un certain nombre de femmes, il faut le dire, qui ne répugnaient pas à la polygamie. Quelques-unes déclarèrent qu'elles permettraient volontiers à leurs maris de prendre une autre femme; d'autres dirent qu'elles n'avaient pas d'opinion faite sur ce sujet.

Je vis Emilie venir à moi en pleurant. Elle me dit :

— Vous savez sans doute que Brigham m'a écrit l'autre jour?

— Oui.

— Eh bien, il me priait d'aller le visiter immédiatement, parce qu'il avait, disait-il, une affaire d'une grande importance à me communiquer. Je le trouvai assis dans un large fauteuil, avec tous les emblèmes de ses fonctions autour de lui. Il portait une robe longue et lâche, des pantoufles brodées, et une mitre, sous laquelle son visage devenait encore plus répulsif. Ses femmes se retirèrent de l'appartement à mon approche, et il me fit asseoir sur un tabouret, à ses pieds. Je m'y laissai tomber, heureuse d'échapper à l'éclat brûlant de ses yeux.

« — Vous êtes charmante, savez-vous? » dit-il enfin, en rompant le silence; et, attirant ma tête sur ses genoux, il essaya de m'embrasser.

Je m'éloignai de lui avec horreur, et je lui demandai de me confier ce qu'il avait à me dire, afin que je pusse partir immédiatement.

« — Partir! dit-il; dorénavant, ma charmante, vous demeurerez avec moi.

« — Vous vous trompez, » répondis-je.

Son visage montra une colère contenue.

« — Je veux vous prendre pour femme, reprit-il.

« — Mais je ne veux pas vous accepter pour mon mari.

« — Il m'a été révélé que je dois vous épouser.

« — Il ne m'a pas été fait de révélation semblable. »

Il parut réellement surpris de mon audace, et son visage eut une expression qui me fit frémir.

« — Est-ce que les femmes ont jamais des révélations sur ces points-là? dit-il, après un moment de silence.

« — Je le suppose. Pourquoi n'en auraient-elles pas comme vous?

« — Vous avez besoin de vous instruire, je le vois, dit-il.

« — C'est possible, répondis-je, pourvu que ce soit de la bonne manière.

« — Et qui en sera juge?

« — Moi-même. »

Il secoua la tête solennellement, et dit :

« — Votre âme est en danger.

« — Et la vôtre aussi, ce me semble. »

Je le haïssais et le méprisais, et je ne le craignais plus.

« — C'est de la folie de votre part, me dit-il enfin. Si vous devenez ma femme, votre salut temporel et éternel est assuré. Vous serez à l'abri de la puissance du démon. C'est pour votre bien que je vous sollicite; et, maintenant, me refuserez-vous?

« — Oui. »

Son front s'assombrit de nouveau, et il dit :

« — Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous contraindre à l'obéissance? que personne ne peut contrarier ma volonté avec impunité?

« — Mais des femmes déjà l'ont fait : Irène, madame Bradish.

« — Silence! ne me parlez pas d'elles! les circonstances étaient différentes. Ce fut la seule nécessité qui dicta ma conduite envers elles; mais c'est l'amour qui me porte vers vous. »

Et il essaya de prendre ma main. Je la retirai.

« — Je vois ce que c'est, dit-il. Vous êtes d'accord avec Harmer. N'est-ce pas cela?

« — De quel droit m'interrogez-vous? Je ne suis pas venue au confessionnal. Si l'affaire importante dont vous m'avez parlé n'est pas autre chose, vous me permettrez de m'éloigner.

« — Pas avant que vous m'ayez répondu. Harmer ne vous a-t-il pas demandée en mariage?

« — Oui.

« — Et vous avez consenti?

« — Oui.

« — Et vous osez le préférer à moi?

« — Je l'ose.

« — Mais ne savez-vous pas qu'aucun mariage ne peut être consommé ici sans mon consentement?

« — J'ignorais que tel fût le cas. »

Une lueur de plaisir malicieux brilla dans ses yeux, lorsqu'il me répondit :

« — Voilà la vérité, et vous pouvez être assurée que je ne consentirai jamais à votre mariage avec Harmer. Et maintenant je vous commande, au nom du droit dont je suis investi, — un droit qui s'étend au contrôle sur chaque femme vivant au milieu de nous, — je vous commande de cesser vos relations avec lui. Entendez-vous?

« — J'entends.

« — Et vous obéirez? »

Je ne répondis pas. Il parut menaçant et murmura :

« — Prenez garde!

« — Prendre garde à quoi? dis-je en affectant un calme que j'étais loin de ressentir.

« — Enfant, répondit-il, et sa voix devint plus sévère. Vous savez très-bien que vous êtes seule et entièrement en mon pouvoir. Vous êtes sans famille. Les gens avec qui vous vivez n'ont aucun droit légal sur vous et ne peuvent en rien vous protéger contre moi.

« — Mais ne suis-je pas sous la protection des lois?

« — Les lois! quelle plaisanterie! Quelles lois y a-t-il, hors ma volonté? Quel Etat, quel gouvernement a une autorité ici? Non, ma belle; prenez votre parti. Je puis faire ici ce qu'il me plaît. Je ne me considère assujetti à aucune loi, si ce n'est au code des Mormons; et celui-là place toute l'autorité dans mes mains.

« — Et vous, dis-je, êtes-vous le chef des saints, un prêtre et un prophète du Très-Haut, qui prenez ainsi avantage de ma situation pour me forcer à contracter un lien que mon âme abhorre? C'est indigne! Fussiez-vous dix fois plus puissant que vous ne l'êtes, je vous haïrais et vous défierais.

« — Parce que vous croyez que ma générosité m'empêchera de vous outrager.

« — Non, point; vous n'avez pas de générosité; je sais que vous êtes aussi incapable d'un sentiment élevé que vous êtes capable de commettre les plus grandes lâchetés; mais je puis supporter toutes les conséquences de votre colère, quelles qu'elles soient, plutôt que d'endurer un état de vil concubinage, comme celui que vous voulez m'imposer.

« — Appelez-vous le saint état du mariage concubinage?

« — Oui, un mariage comme celui-là, sans amour, sans accord intellectuel, sans convenance d'âge, avec la sensualité d'un côté et la contrainte de l'autre. »

Et je le regardai en le défiant.

« — Je vois, dit-il enfin, que la véritable importance de l'institution du mariage dépasse votre intelligence; ces sympathies dont vous parlez ne sont rien, et existent seulement dans la fantaisie égarée des jeunes filles. Mais vous avez besoin d'un mari pour vous protéger, un mari qui assure votre salut. Etant mon épouse, vous serez honorée et honorable; des serviteurs seront sous vos ordres, et des esclaves aussi.

« — Des esclaves?

« — Oui, des esclaves, des nègres; qu'y a-t-il d'étonnant?

« — Je ne savais pas que votre dessein était d'en prendre?

« — Je puis vous le dire, j'ai chargé un trafiquant d'esclaves à Saint-Louis d'en envoyer ici un grand nombre. Je suppose qu'ils sont en route maintenant. Harmer ne vous procurerait aucun luxe : pourquoi voulez-vous vous attacher à lui?

« — Parce que je l'aime, et parce que j'ai promis de devenir sa femme : laissez-moi partir, je vous en supplie!

« — Eh bien! partez; mais rappelez-vous ce que je vous dis. Je ne désire pas une réponse immédiate; mais il me la faut dans le délai d'un mois. Vous pouvez descendre dans la tombe, mais vous n'entrerez pas dans le lit d'Harmer.

« — Ma destinée peut en décider autrement, » répondis-je.

Et je m'éloignai.

— Et maintenant, madame Ward, dit Emilie, supposez-vous que cet homme possède l'omnipotence dont il se vante, ou bien qu'il s'en targue seulement pour me faire peur?

— Il est certain qu'il possède une grande influence, répliquai-je. Nous ne pouvons pas bénéficier de l'administration de la loi civile. Cependant je crois qu'il y aurait des hommes bons et justes parmi les Mormons qui ne laisseraient s'accomplir aucune violation de droits individuels, surtout s'il s'agissait d'une orpheline sans appui, et qui, par là même, a droit à la protection et à la sympathie de tous.

— Je ne serai jamais sa femme, quoi qu'il arrive, dit Emilie; je me réfugierai plutôt chez les Indiens sauvages.

— Que dit Harmer?

— Il est comme un fou.

— Je le supposais!

— Et maintenant, madame Ward, que faut-il faire?

— Rien pour le moment.

— Et faut-il continuer de manifester la même préférence pour Harmer?

— La même; Brigham vous a donné un mois pour vous décider. Beaucoup de choses peuvent arriver d'ici là, de nature à modifier sa résolution et à vous mettre à l'abri de sa puissance.

— Que Dieu veuille qu'il en soit ainsi!

M. Ward entra, et nous changeâmes de conversation.

CHAPITRE XXXIII.

UNE HABITATION DANS LE DÉSERT.

Nous étions seuls dans le désert, hommes, femmes et enfants. Un grand nombre d'entre nous étaient inspirés par le fanatisme le plus résolu; d'autres étaient imbus de sentiments de généreuse vénération pour les chefs; et tous s'entendaient pour supporter une cause qui, bonne ou mauvaise, conforme ou non à leurs sentiments, ne pouvait manquer d'agrandir la gloire de la hiérarchie mormone et de favoriser les intérêts et les vues de tous ses membres. Sans doute, l'exode mormon était un sujet de réjouissance et de quolibets pour les ennemis de ce peuple; ou bien, ils le considéraient avec la plus grande indifférence. Et c'est là même une des causes de la prospérité inexplicable des Mormons. Ils étaient seuls, sans communautés voisines appartenant à une foi différente, lesquelles auraient pu retarder leur développement. Ils pouvaient fabriquer les lois qui leur convenaient, et établir des précédents et des règlements conformes à leurs vices; l'impossibilité surtout de fuir ou d'en appeler à un autre tribunal exerçait une influence merveilleuse sur les mécontents, et aidait plus que toute autre chose à les soumettre à leur sort.

Si les épouses offensées avaient eu l'espérance d'être protégées par la loi, ou même l'occasion de fuir, les habitudes si licencieuses de la polygamie à son début auraient reçu un coup mortel.

La grande influence que le Mormonisme a acquise dans l'Utah, et le retentissement qu'il est appelé à avoir dans le monde sont dus seulement à ce fait, qu'il a été laissé libre de se développer sans aucune influence pour le contre-balancer; ce qui n'aurait pas été le cas dans un Etat où des lois auraient déjà été établies.

Dans l'Utah, le Mormonisme devint le noyau autour duquel la société se forma, et il se glissa ainsi, au début, dans toutes les ramifications des intérêts domestiques et politiques. Les Mormons s'établirent d'abord en communauté; ils furent liés l'un à l'autre par des sympathies et par une même foi religieuse; conséquemment, il n'y eut aucune perte d'influence; un centre fut créé, possédant une force attractive qui ne pouvait manquer de modeler, jusqu'à un certain point, tout ce qui entrait dans son cercle.

L'Eglise mormone, ainsi établie, devint le germe d'une ville, et planta la semence de tous ses maux et de toutes ses horreurs autour d'elle. Ce mouvement atteindra dans l'avenir les destinées de la portion occidentale de notre continent, ou même, de la république tout entière, on peut le craindre.

Mais il ne faut pas s'imaginer que tout cela fut accompli sans efforts; sous ce rapport, les autres communautés chrétiennes pourraient profiter de l'exemple des Mormons. Placés dans le désert, ils n'ont pas seulement prospéré; mais ils ont envoyé des missionnaires dans toutes les parties du monde, et cela, sans aucun de ces appels par la presse et de ces moyens bruyants que les sectes emploient habituellement. Ainsi, en peu d'années, l'Utah est devenu le centre de l'Etat mormon, la base d'un Etat puissant et la forteresse d'une Eglise différente de l'Eglise chrétienne en des points essentiels.

Il est à peine possible, en jetant un regard en arrière, de comprendre que tant de choses aient été accomplies en si peu d'années, et que de si grands changements aient été constamment faits à la communauté mormone. Il est réellement merveilleux qu'une bande d'émigrants affamés ait pu accomplir une telle transformation dans un pays à moitié sauvage. Le désert est devenu un Eden, les pauvres sont devenus riches, la faiblesse est devenue la force.

Avions-nous l'idée d'un tel avenir pendant que nous étions assis dans le camp auprès du feu, et que nous méditions sur les dangers que nous avions évités, ou sur les maux que nous avions soufferts? Quant à moi, non. Le Mormo-

nisme n'avait pas pu me convaincre. J'aimais mon mari, et, par égard pour lui, je serais allée n'importe où. Le temps et la communauté du danger avaient beaucoup accru mon affection pour lui; il était tendre et doux dans sa conduite envers moi; et, quoique pleinement instruite des moyens qu'il avait mis en œuvre pour devenir mon mari, au début même de nos relations, je lui pardonnai volontiers en considération de mon bonheur et du sentiment d'être aimée et d'aimer.

La vieille madame Stillman me dit quelques jours après notre arrivée :

— Cette détestable Fanny est le tourment de ma vie. Elle m'a dit en face hier qu'elle était la femme de M. Stillman aussi bien que moi.

— Est-ce qu'ils se sont mariés?

— Je l'ignore; quand je questionne mon mari sur ce sujet, il me répond indifféremment ou brusquement.

— Que voulez-vous faire?

— Je voudrais à tout prix me délivrer d'une pareille malédiction, c'est indigne! Un homme de son âge! se laisser séduire par cette petite fille! puis, tout ce qu'elle veut de lui, c'est son argent.

— Le croyez-vous?

— Je le sais, il avait toujours l'habitude de me donner son argent à garder; maintenant ce n'est plus cela; je ne suis rien pour lui.

— Eh bien, madame Stillman, si ce sont là tous vos griefs, ils ne sont pas graves. M. Ward ne m'a jamais confié son argent; il n'a jamais pris mon avis sur ses affaires; et cela ne m'a pas empêchée d'être heureuse.

— Mais cela ne me convient pas à moi.

— C'est un grand devoir, madame Stillman, de se conformer aux circonstances. Il faut que les femmes de l'Utah se pénètrent bien de cette vérité.

— Mais il est pénible, pour une vieille femme comme moi, de me remettre à l'école.

— Je le sais. Mais que faire?

Je plaignis la vieille dame de tout mon cœur. Elle avait presque soixante ans, elle était accoutumée à l'amour exclusif de son mari; depuis près de quarante ans, ils vivaient ensemble; elle avait été son conseil et son soutien, et maintenant il s'éloignait d'elle, fasciné, ensorcelé par les charmes d'un visage plus jeune.

Mais laissons là l'affliction de madame Stillman, et retournons à Brigham.

Il s'était fait construire une maison de grand style, laquelle avait cent pieds de longueur et six cents de largeur.

— Je donne avis à tous les frères, dit-il, de bâtir de grandes maisons, afin de pouvoir y loger leur famille qui s'augmentera sans cesse. Chaque frère devrait prendre au moins quatre ou six femmes, et élever promptement une génération pure consacrée au Seigneur; c'est le meilleur moyen de fonder promptement le royaume des saints.

Je suppose que tous comprirent la vérité de cette proposition; mais quelqu'un demanda où l'on trouverait ces femmes?

— Le Seigneur nous les donnera, comme il a donné Ève à Adam.

— J'espère qu'en tout cas ce ne sera pas par le même procédé

— Ce n'est pas à craindre, dit Charley Moore.

— Quant à moi, répondit Harmer, une femme me suffira.

Et il jeta un coup d'œil à Emilie. Ce regard ne fut pas perdu pour le Prophète, et il se retira avec un visage courroucé.

— A en juger d'après les dimensions de sa maison, dit madame Bradish, notre chef a l'intention de pratiquer les préceptes qu'il enseigne, en ce qui concerne du moins une grande famille.

— Je le pense ainsi.

— Cette maison est susceptible de loger quatre grandes familles au moins.

— Il a le dessein probablement de vivre à la turque, chaque femme et sa famille séparément.

— C'est vraisemblable.

— Ses trois femmes auraient de la peine à s'accorder; elles ont constamment des querelles, et il faut qu'il interpose son autorité pour les contenir dans les bornes convenables.

— Es-tu sûr qu'elles soient jalouses l'une de l'autre?

— Pas précisément. Mais chacune désire avoir la préséance. La plus vieille s'imagine que son âge lui donne droit à la place d'honneur; la plus jeune brigue cette place, parce qu'elle est la plus belle et la favorite du prophète. Une autre est orgueilleuse de sa richesse. Elles ne veulent pas manger ensemble, parce que chacune veut occuper le haut bout de la table; chacune aspire à diriger les affaires du ménage et à rejeter le travail sur les autres.

Le mari leur promet que, lorsque les esclaves seront arrivés, elles seront exemptes des travaux de ménage; cela produira sans doute une amélioration, mais cela n'éteindra pas tous les brandons de discorde qui existent dans la maison.

— Voilà les fruits naturels de la polygamie.

— Ce n'en sont pas là les fruits naturels, dit madame Bradish, car plusieurs femmes de ma connaissance la considèrent avec une grande indifférence. Madame Leach dit qu'elle serait charmée que son mari prît une autre femme, afin qu'elle fût débarrassée d'une partie du travail; qu'elle avait toujours porté les liens du mariage comme des chaînes, et qu'elle serait bien aise d'en être délivrée.

— Mais un nouveau mariage ne la rendra pas libre?

— Elle croit que si.

— Alors elle est à plaindre.

— Pas autant que ces femmes qui font opposition à une destinée qui les maîtrisera certainement.

— Comment pouvez-vous, comme femme, approuver un système destiné à resserrer encore le joug de notre misère?

— Vous ne comprenez pas la question, madame Ward. Ce n'est pas la polygamie qui rend les femmes misérables, ce sont les opinions fausses et perverties dans lesquelles elles ont été élevées; les filles de ces mêmes femmes qui déclament tant contre ce système y seront accoutumées, et n'y pourront pas voir le moindre mal. Il ne leur semblera ni dégradant, ni humiliant; aucune ne répugnera à devenir la troisième femme d'un homme, que les deux premières soient vivantes ou mortes. C'est la coutume et l'opinion publique qui gouvernent ces choses-là. Il était déshonorant dans l'empire grec de se marier plus d'une fois; dans nos temps modernes, un homme pourrait légalement prendre une vingtième femme, pourvu que la dix-neuvième fût morte; ce qui, dans mon opinion, n'est pas meilleur ni plus mauvais que d'en prendre une vingtième, la dix-neuvième étant vivante.

— Si vous étiez mariée, vous penseriez probablement différemment.

— C'est possible; mais les mariages ici n'en vont pas moins leur train.

— Chut! lui dis-je, voici quelqu'un.

— C'est vous, frère Lucas, dit madame Bradish, vous pouvez entrer, et nous donner des renseignements sur la noce où vous êtes allé l'autre soir. On en a tant parlé, que ma curiosité est très-excitée sur ce sujet.

— Eh bien! dit le frère Lucas, j'ai l'idée que vous ne seriez pas très-satisfaite... de la satisfaire, votre curiosité.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de si terrible?

— Le frère Haley a eu l'idée de prendre une autre femme; mais il n'a pas eu le courage de l'avouer à Henriette. Il est venu chez moi, et m'a dit :

« — Je vous ai rendu autrefois service, vous le rappelez-vous?

« — Certes! et je serais heureux de vous témoigner ma gratitude.

« — Vous le pouvez maintenant.

« — Comment cela?

« — Je dois me marier ce soir. Ma femme n'en sait rien. Je désire que vous alliez le lui dire; le voulez-vous?

« — Pourquoi ne lui en avez-vous pas parlé vous-même?

« — Je n'en ai pas eu le courage.

« — Cela lui sera donc bien désagréable?

« — Pas beaucoup, je l'espère. »

Je le regardai, et je vis que son visage démentait ses paroles.

« — Irez-vous? demanda-t-il encore.

« — Oui. »

Et je sortis immédiatement.

Madame Haley était en train de chanter une chanson mélancolique; ses yeux étaient rouges comme si elle avait pleuré; mais elle me reçut cordialement, et me demanda si j'avais vu son mari.

« — Oui, répondis-je. Mais il est retenu par une affaire importante.

« — Quelle est-elle?

« — Ne pouvez-vous pas la deviner?

« — Du tout. »

Elle me regarda, et j'eus envie de sourire.

« — Vous ne plaisantez pas? dit-elle.

« — Nullement.

« — Alors, dites-moi de quoi il s'agit.

« — Vous ne savez pas que les maris mormons ont un certain privilége? »

Elle pâlit. Elle joignit les mains en les crispant, et, s'approchant de moi si près que je sentais son haleine sur mon visage, elle me dit d'une voix étranglée :

« — Dites-moi tout, sur-le-champ!

« — Remettez-vous! dis-je. Votre mari m'assure que son affection pour vous n'a pas diminué; mais...

« — Il va prendre une autre... »

Le mot s'arrêta dans sa gorge.

Je fis signe que oui.

Elle se laissa tomber sur une chaise; les larmes ne vinrent pas la soulager; son visage exprima seulement un tel désespoir, que je prie Dieu de n'en plus revoir un semblable.

— Et vous n'avez pas cherché à la consoler, dit madame Bradish.

« — Oh si! je lui ai dit :

« — Ne prenez pas cela tant à cœur. La femme que votre mari a choisie est digne de lui et de vous. Elle sera une admirable compagne. »

Elle détourna la tête avec douleur, et me fit signe de ne pas continuer.

Je m'assis, et je gardai le silence pendant quelques minutes. Puis, cherchant à faire diversion, je lui demandai le nom de la belle plante que j'avais vue dans la cour de sa maison.

Elle me jeta un regard qui me perça le cœur. Il semblait me dire : « Comment pouvez-vous penser à des fleurs, à quelque chose de calme et de pur? désormais tout est pour moi douleur et ténèbres! »

Je compris alors l'impuissance de mes efforts pour la consoler.

« — Voulez-vous que nous prions? » demandai-je.

Elle fit un signe d'assentiment.

Nous nous agenouillâmes, et je commençai...

Elle m'interrompit aussitôt.

« — Oh! pas ainsi! laissez-moi prier comme je le faisais dans mon enfance.

« — O Seigneur! commença-t-elle, ne m'abandonne pas dans le deuil où je suis; mais laisse-moi m'appuyer sur toi; sois à la fois mon époux, mon ami et mon frère; et quand toute espérance terrestre me fait faute, enseigne-moi à t'aimer de plus en plus! et qu'il te plaise de purifier mon cœur de tout désir terrestre! »

Un léger bruit à la porte me fit lever les yeux.

Haley était là; sa jeune épouse s'appuyait sur son bras.

L'épouse outragée, dans la ferveur de sa dévotion, n'entendit rien.

« — Et surtout, ô Seigneur! pardonne à mon mari d'avoir brisé un cœur qui croyait en lui! »

Haley parut frappé de surprise et de honte.

« — Pardonne-lui de faire de l'institution sainte du mariage un moyen de libertinage; pardonne à sa compagne dans le péché; et que tous deux se repentent avant qu'il soit trop tard! »

La jeune femme, silencieusement, entraîna son mari loin de la porte, et ils disparurent.

Madame Haley, après avoir terminé sa prière, se leva calme et recueillie; et, quand je m'éloignai, son visage avait repris son expression naturelle, seulement plus douce et plus triste que d'habitude.

Lorsque Haley retourna chez lui, elle ne lui fit aucun reproche; elle parut ne rien savoir.

— Où est la nouvelle épouse? dit madame Bradish.

— Chez son père. Elle a positivement refusé d'aller dans la maison d'Henriette.

— Elle a bien fait, répliquai-je. Cette polygamie cache la licence la plus abominable, et aucune femme douée d'un esprit élevé ne consentira jamais à la subir. Notre sexe pourrait y mettre fin aisément, en gardant l'état de célibat, à moins qu'un homme ne se décidât à ne posséder qu'une épouse.

— Mais supposez que les femmes n'aient pas la liberté du choix?

— Je ne vous comprends pas.

— Le parfait développement du Mormonisme rétablira les femmes dans leur condition primitive.

— Quelle était-elle?

— Un état de soumission complète à leurs parents mâles. Ces parents auront le pouvoir de disposer d'elles pour le mariage comme ils le jugeront convenable. Le mari, au lieu de recevoir une dot avec l'épouse, donnera des présents à la famille, lesquels seront remis à l'Eglise.

— De sorte que l'Eglise doit tirer profit de l'esclavage des femmes?

— Vous pouvez appeler cela esclavage, ou ce que vous voudrez. Mais cette coutume a été sanctionnée par l'usage des patriarches. Jacob a payé pour avoir ses femmes, David aussi, Osée aussi, suivant les Ecritures que vous respectez.

Le frère Lucas se retira bientôt après, et madame Bradish le suivit.

CHAPITRE XXXIV.

CONTINUATION DU RÉCIT D'ÉMILIE.

Restée seul pour quelque temps, je fus satisfaite de voir Emilie descendre la rue. Elle était vêtue avec un soin inaccoutumé, et je n'avais jamais vu son regard si brillant.

— Vous savez, me dit-elle, que Brigham, dans sa première entrevue avec moi, m'a donné un mois pour décider si je l'accepterais pour mari. Ce délai est expiré depuis quelques jours, mais il m'a demandé seulement la décision hier. Il a ajouté que le plus bel appartement de sa demeure m'était destiné, et qu'il avait le pouvoir de punir non-seulement moi, mais aussi tous mes amis, si je persistais dans ma première résolution.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Qu'il pouvait me punir autant qu'il lui plairait, mais que j'étais déterminée à rester fidèle à ma parole et à ne jamais épouser un homme déjà marié; que, quant à mes amis, ils étaient peu nombreux, mais bien capables de se défendre eux-mêmes, de sorte que je n'avais aucune crainte de ce côté.

« — Prenez garde! me dit-il, si vous méprisez mon autorité, vous en sentirez le poids.

« — Qu'ai-je à craindre? Vous n'êtes pas plus qu'un homme, et le pouvoir que vous possédez comme chef de l'Eglise peut vous être enlevé d'un moment à l'autre si vous en faites un usage despotique. »

— Vous bravez le lion dans son antre, dis-je.

— Ce n'est pas ce qu'il me semble. Je ne puis dire pourquoi, mais chaque fois que je vois cet homme, ma peur de lui diminue; elle disparaîtra entièrement, je l'espère.

— Enfin qu'a-t-il décidé?

— Que personne ne s'interposerait entre lui et moi, et que sa volonté serait faite.

« — Avez-vous oublié, lui dis-je, continua Emilie, qu'il y a un Pouvoir qui a promis de protéger les orphelins? En lui j'ai mis ma confiance.

« — Mais vous refusez sa protection en me refusant, dit mon persécuteur; vous contrariez sa volonté en ne devenant pas ma femme; il ne fera rien pour vous. Mais sur quelle ressource comptez-vous donc?

Madame Stillman était agenouillée près du lit et priait silencieusement. — Pag. 60.

« — Sur la mort. »

Le Prophète tressaillit.

« — Qui parle de mort? demanda-t-il.

« — Moi. »

Et je fixai mes yeux sur les siens avec un regard calme et ferme.

« — Moi! dis-je, la mort est ce que nous rencontrons tous, plus tôt ou plus tard. Elle met au même niveau l'oppresseur et l'opprimé. Elle est un refuge assuré contre la persécution, et je la préfère plutôt que de devenir votre femme.

« — Mais on ne peut pas toujours avoir ce qu'on préfère, surtout quand cette préférence est contraire à la volonté du ciel; et vous n'oseriez pas vous présenter chargée du crime d'un suicide en présence de votre créateur? »

Je ne répondis rien.

« — Refusez-vous de me répondre? demanda-t-il.

« — Oui! vous n'avez pas le droit de m'interroger sur ce sujet.

« — Le ciel m'a donné le droit de pénétrer vos plus secrètes pensées.

« — Alors le ciel doit vous donner le pouvoir de les découvrir, car il est certain que je ne vous les révélerai jamais. »

Il paraissait confondu de mon audace. Mais j'avais déjà remarqué qu'une résistance bien arrêtée avait pouvoir de le déconcerter. Après un silence de quelques minutes, il reprit :

« — Vous répugnez à un mariage avec moi, parce que je suis déjà marié; supposez que vous épousiez Harmer ou quelque autre jeune homme ; vous n'avez aucune garantie qu'il ne prendra pas presque immédiatement d'autres femmes, surtout quand la polygamie, outre ses charmes et sa commodité, est considérée comme un devoir religieux. Les objections sur ce point sont sans force.

« — Mes objections sont grandes et nombreuses. La polygamie n'en est qu'une : voulez-vous me laisser partir?

« — Si vous promettez de n'avoir aucune communication avec Harmer.

« — Je ne peux promettre cela.

« — Non?

« — Non, vous n'avez pas le droit de m'arracher cette promesse.

« — Votre hardiesse est admirable! je ne vous ai jamais vue si belle ; j'aime la variété ; et, après les sourires sans fin que je reçois de mes autres femmes, il serait délicieux pour moi d'en avoir une dont la jolie petite bouche sût me gronder un peu ; on se fatigue du sucre, et un peu d'aigreur quelquefois ne fait pas de mal.

« — Avec votre permission, je vais partir.

« — Mais je ne vous la donne pas.

« — Alors je m'en passerai. »

Et je me précipitai vers la fenêtre.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH

Le Prophète n'eut pas le temps de me retenir; je la franchis, et je traversai une petite cour d'où un sentier communiquait avec la vallée; je rencontrai une dame en qui je reconnus une des femmes de Brigham, elle me parut troublée, et je lui demandai des nouvelles de sa santé.

« — Ma santé est bonne; mais, dites-moi, Brigham veut faire de vous sa femme?

« — Oui.

« — Eh bien! vous êtes beaucoup trop belle, et, je le crois, trop bonne pour devenir la femme d'une telle brute. Si vous le connaissiez comme je le connais, vous souffririez le martyre plutôt que de consentir à devenir sa femme. »

Ma curiosité fut éveillée.

« — Il n'est pas alors le modèle des maris?

« — Le modèle des maris! aucun homme ne peut être un bon mari pour plus d'une femme, et je ne sais pas même s'il peut être un bon mari pour une seule.

« — Pourquoi pas?

« — Parce que l'homme est trop égoïste, trop dépourvu de tous les nobles et bons sentiments; il dégrade le mariage en n'y voyant qu'un moyen de perpétuer l'espèce humaine.

« — Brigham vous aime-t-il?

« — Comment pourrait-il m'aimer, quand le devoir, comme il dit, lui ordonne de partager ses attentions entre tant de femmes? Non, il n'aime aucune de nous; il est toujours ébloui par de nouveaux visages; et voilà l'abomination de la polygamie! les hommes sont naturellement enclins à la variété : mais l'habitude, l'opinion publique, tout les pousse à étouffer cette inclination dans la plupart des communautés chrétiennes; mais la polygamie l'encourage et la développe. On peut multiplier ses femmes comme ses vêtements, qu'on met de côté quand ils sont usés ou qu'on en est las. Combien je me hais et me méprise d'avoir pu me résigner à un pareil système!

« — Mais vous n'en pouviez pas connaître les maux; vous ne les aviez pas encore éprouvés!

« — J'aurais dû comprendre que la polygamie détruit tout ce qu'il y a de saint, de beau et de tendre dans le mariage; j'aurais dû prévoir comment toutes les douces confidences, toutes les profondes sympathies, toutes les tendresses et tous les soins, qui sont l'essence du vrai bonheur de l'état conjugal, s'évanouissent nécessairement quand les affections sont partagées entre plusieurs êtres dont les vues, les sentiments et les opinions ne peuvent que différer.

« — Est-ce qu'il vous traite toutes de la même manière?

« — A peu près.

« — Est-ce que vous êtes effrayées de lui?

« — Vous n'êtes peut-être pas instruite qu'il y a des règlements au moyen desquels les maris mormons gouvernent leur famille?

« — Je l'ignorais.

« — Eh bien! tel est le cas; et à chacune de ces lois est attachée une pénalité dont la rigueur est proportionnée à la nature de l'offense.

« — Mais comment se fait-il que je n'aie pas encore entendu parler de cela?

« — Parce que vous résidez dans une famille où la polygamie n'est pas pratiquée.

« — Je désirerais connaître ces lois : quelles sont-elles?

« — La première interdit la révélation de tout événement qui se passe dans le ménage, laquelle serait de nature à compromettre l'honneur du mari ou de quelqu'une de ses femmes, ou à avoir une tendance à discréditer l'institution de la polygamie.

« — Et la pénalité?

« — La réclusion dans une cellule pendant un mois.

« — Est-ce que des femmes ont été déjà emprisonnées?

« — Sur ce point, je ne saurais vous répondre.

« — Et la seconde loi?

« — Elle interdit toute querelle et toute discussion parmi les épouses. La première qui est convaincue d'avoir commencé la dispute doit recevoir un châtiment qui varie depuis trois coups de fouet jusqu'à vingt-cinq.

« — Et qui se charge de les administrer?

« — Le mari, généralement; quelquefois il peut désigner un délégué.

« — Et la troisième loi?

« — La troisième interdit à une femme d'en injurier ou d'en frapper une autre, sous peine de recevoir douze coups de la main de la personne offensée.

« — Et la quatrième?

« — La quatrième interdit à aucune femme de frapper l'enfant d'une autre, sous peine de recevoir elle-même autant de coups administrés par la mère de l'enfant battu.

« — Est-ce tout?

« — Non, en vérité; d'autres offenses d'un caractère semblable sont classées avec d'autres pénalités; mais tout se rapporte plus ou moins à cet abominable système qui fait du foyer domestique un lieu de prostitution légale, sanctionnée par l'autorité d'une prétendue révélation.»

— Il est à peine besoin de dire, continua Emilie, combien mon horreur pour cette détestable institution fut fortifiée par ce récit; et c'est maintenant ma résolution arrêtée de ne jamais me marier tant que je résiderai sur le territoire mormon.

— Vous ne voulez pas vous marier avec Harmer?

— Non, pas même avec lui; à moins qu'un nouvel état de choses ne soit introduit.

— Mais, c'est très-improbable?

— Mais ce n'est pas impossible : à tout prix, il faut le tenter.

— Que voulez-vous dire?

— Vous le verrez.

Emilie, sur ces paroles, me serra la main et disparut. Pendant que je méditais sur notre conversation, Harmer et Lawrence passèrent devant la fenêtre. Ils parlaient à voix basse, et je me souvins de les avoir vus déjà souvent ensemble. M. Ward rentra à ce moment par une direction opposée.

— Ces hommes, dis-je en montrant la fenêtre, deviennent très-intimes?

— Je le vois, répondit-il.

Il secoua la tête, parut réfléchir, et la conversation en resta là.

CHAPITRE XXXV.

ÉGLISE ET ÉTAT.

D'après les principes mormons, aucun homme n'a le droit de vivre ou de manger son pain quotidien sans produire autant qu'il consomme. C'est le devoir de chaque homme de multiplier le plus possible la population, et d'accroître la somme de capital pour la génération suivante.

C'était la politique de Brigham d'encourager les prédications, principalement par les hommes riches : cela ne nécessitait ainsi aucune contribution de la part de l'Eglise. Ces derniers exerçaient, par le fait, un autre monopole : ils pouvaient avoir des maisons pleines de femmes aimables, s'empressant à satisfaire leurs volontés, tandis qu'un homme pauvre, aussi bon, ou peut-être meilleur d'esprit et de cœur, était condamné à la vie pénible du célibat. Sous ce rapport, on ne peut nier que la plupart des femmes ne fussent coupables, et que leur conduite ne contribuât à la continuation de la polygamie. Elles aimaient mieux un homme riche, possédant une douzaine de femmes, qu'un célibataire pauvre. Le Prophète encourageait cet état de choses; il semblait considérer la pauvreté comme criminelle; et ceux qui en étaient affligés se voyaient privés de tout confort social et domestique.

Les prédicateurs, outre les merveilles millénaires, aimaient à s'étendre sur la vie spirituelle. Ils enseignaient que Dieu a constamment en main une multitude de petits esprits qui désirent entrer dans les corps terrestres, et séjourner sur terre pendant quelque temps. Cependant l'union des sexes est nécessaire pour accomplir l'incorporation; et comme Dieu est très-désireux que des esprits soient pourvus de corps, c'est le devoir de tous les vrais croyants de prêter leur aide, et de produire des corps autant et aussi vite que possible. Cette doctrine, quelque

étrange et ridicule qu'elle puisse paraître, était enseignée du haut de la chaire.

Un autre argument avancé en faveur de la polygamie était la nécessité d'améliorer notre race.

— Je regarde autour de moi, disait Brigham, et je remarque combien on s'efforce d'améliorer le bétail; mais ce n'est pas une chose commune parmi les hommes de chercher à améliorer leur propre espèce, réfléchissez-y. J'ai rarement entendu traiter ce sujet, et cependant il est digne de toute notre attention. Allons un peu plus loin dans la philosophie de la polygamie. Un homme, en ayant plusieurs femmes, et par le mélange de son sang, peut améliorer son espèce de la même manière qu'on améliore les autres portions de la création animale. On dit que nous sommes créés à l'image de Dieu : eh bien! ne dégénérons pas, par le système monogame, jusqu'au rang physique et intellectuel du singe.

Quelque blasphématoires et absurdes que ces opinions paraissent, elles avaient du moins le mérite de la nouveauté. Quand un mari mourait, sa propriété passait à l'Eglise, au lieu de passer à sa famille. Ce fut la source d'un nombre infini de troubles et de difficultés. Cependant, si le père ou le mari tenait à assurer un certain capital à sa famille, il le pouvait en payant pendant sa vie une certaine redevance à l'Eglise. Beaucoup de femmes étaient ainsi obligées de se marier à la première occasion; et des jeunes filles n'excédant pas l'âge de douze et quatorze ans, devenaient les femmes de vieillards capables d'être leur grand-père, afin d'échapper à une misère absolue.

Aucune famille dans l'Utah n'a de serviteurs; quelques-unes ont des esclaves; mais, généralement parlant, quand une femme ne peut pas exécuter le travail, le mari en prend une seconde, une troisième, une quatrième, et ainsi de suite; car le nombre est seulement limité par la discrétion et le désir du mari. Le consentement du père est toujours nécessaire au mariage de sa fille, alors même qu'elle serait veuve et mère. En cas de mort, le chef de l'Eglise remplace le père, et son consentement est indispensable. Les pères mormons, par les enseignements qu'ils avaient reçus et par d'autres raisons, donnaient peu d'attention à l'inclination de leurs enfants; mais ils étaient très-influencés par l'importance du présent fourni par le futur. Ces marchés étaient fréquemment le sujet de beaucoup de chicanes et d'intrigues, comme s'il se fût agi de la vente d'un cheval, et que les deux parties contractantes eussent été deux jockeys.

Un jour d'automne, j'allai rendre à madame Melton une visite promise depuis longtemps. La famille de madame Melton se composait de son mari et de deux charmantes filles. Ils jouissaient d'un certain bien-être; mais le mari était très-cupide; il aspirait à devenir immensément riche. Il n'avait jamais épousé qu'une femme, parce qu'il pensait que les femmes coûtent beaucoup. Cependant, il habillait très-bien ses filles; mais c'était afin de séduire quelques vieux et riches polygames. Un de ces vieillards, dont la maison comprenait une douzaine de femmes et une trentaine d'enfants, vint dans la famille Melton pendant que je m'y trouvais moi-même. Son visage et son maintien étaient des plus répulsifs, et sa conversation formait un rare mélange de vulgarité et d'ignorance; mais il était riche, circonstance qui lui donnait une grande importance à ses propres yeux, quoique sa propriété eût été acquise de la manière la plus dégradante.

— Vous voyez, frère Weldy, dit M. Melton, mes filles sont un morceau qui n'est pas à dédaigner. Vous pouvez parcourir la société des saints du haut en bas, et vous serez sûr de ne pas trouver d'autres demoiselles si propres, si bien parées, et si habiles dans tous les travaux de femme, quoique, à dire vrai, elles n'aient jamais fait grand'chose, ne m'aient jamais gagné cinq dollars, pendant que la dépense de leur éducation a été grande, très-grande, frère Weldy: il me semble donc que leur mari doit me rembourser de mes frais.

— Je crois être un des hommes les plus riches de l'Utah, dit Weldy.

— Certainement, vous êtes riche, très-riche; par conséquent, vous pouvez apporter quelque chose de considérable, surtout ma fille étant jeune, et vous très-vieux. Pardonnez-moi, ce n'est pas pour moi une objection, mais c'en est une pour beaucoup de gens.

— Oui, je pourrais vous donner quelque chose de superbe, je crois. Votre fille est bien, très-bien!

— Donnez-moi quelques chevaux, et marché conclu.

— C'est trop. Je ne pourrais pas, à moins que vous ne me donniez les deux filles. Qu'en dites-vous, compère?

— Les deux! diable! j'hésite. Est-ce qu'il est permis ici d'épouser les deux sœurs?

— Certainement, le patriarche Jacob l'a fait, vous savez.

Madame Melton s'essuya les yeux, et je restai muette de stupéfaction.

— Ecoutez; l'affaire peut s'arranger. Je pourrais vous donner les deux; mais je veux que la rémunération soit proportionnée. Songez donc qu'une seule vaut quatre juments par l'âge et la beauté. Je ne peux pas les donner pour rien; il semblerait que je ne les aime pas.

— Il ne faut pas me traiter de Turc à Maure non plus. Disons les deux filles, et je jette dans la balance une vache de Durham.

— Vous devenez plus raisonnable; mais je réfléchis que, si vous voyiez les deux filles, vous deviendriez encore plus libéral. Je vais les appeler.

M. Melton sortit et revint aussitôt.

—Elles seront ici tout de suite, reprit-il.

Et les deux hommes continuèrent leur conversation.

— Il faut se hâter d'avoir des enfants, frère Weldy.

— Certainement! certainement! J'espère du moins faire mon devoir.

— Combien de femmes a-t-il plu au ciel de vous procurer déjà?

— Douze.

— Est-ce que vous avez la paix dans votre ménage? ces femmes sont si extravagantes!

— Les miennes sont très-bien, et elles gagnent leur vie par leur travail; je suis bien remboursé de mes dépenses. Je trouve qu'elles coûtent meilleur marché que des domestiques. Pourquoi n'avez-vous pas pris une autre femme?

— J'ai craint les dépenses.

— Bah! Généralement parlant, elles sont beaucoup plus actives et plus industrieuses que les hommes. Je regarde la polygamie comme un très-grand bienfait, et c'est ce que les païens cependant essayeront de détruire. Notre indépendance absolue est la seule chose qui puisse nous préserver.

— Je le pense comme vous.

— Oui, l'indépendance, et un gouvernement théocratique. J'en ai assez de vos républiques. Je n'aime pas cette liberté et cette égalité de nom, où, en réalité, elles n'existent ni l'une ni l'autre.

A ce moment, les jeunes filles entrèrent. Leur père leur commanda de se placer devant Weldy; elles obéirent en rougissant. Weldy leva des yeux insolents, les examina de la tête aux pieds successivement, et dit:

— Assez bien, ma foi, assez bien! Elles peuvent partir.

Elles vinrent nous trouver dans une pièce contiguë.

— Que fait ici ce Weldy? dit l'aînée à sa mère, et que veut-il de nous?

— Vous épouser.

— Oh! Dieu! dit une des filles, pendant que l'autre s'élançait hors de l'appartement en jetant un cri.

— Laquelle de nous, mère?

— Toutes deux.

— Mais c'est indigne! on n'a jamais entendu parler de pareilles choses! Est-ce que notre père donnerait son consentement? Mais cet homme est affreux! il a l'air d'un ogre.

— Votre père a consenti.

La jeune fille joignit les mains en signe de désespoir.

— Nous sommes perdues! dit-elle.

Nous nous remîmes à écouter la conversation des deux hommes.

— Elles sont bien, c'est vrai, dit Weldy; mais si tout ça n'est qu'un beau corps, ça ne suffit pas. Je veux les

faire travailler à la terre, et j'ai peur qu'elles ne craignent de gâter leur teint.

— Ne craignez rien, quant à ça.

— Quelquefois, ces femmes, si agréables d'apparence, sont des diables quand on les connaît.

— Si vous ne voulez pas de mes filles, dites-le tout de suite. Je trouverai assez d'amateurs.

— Allons! c'est une affaire convenue. Quand puis-je les avoir, vos filles?

— Quand il vous plaira.

— Eh bien, d'aujourd'hui en huit: ça vous va-t-il?

— Très-bien.

— Vous vous chargez d'obtenir leur consentement?

— Oh! elles sont habituées à l'obéissance.

Madame Melton regarda sa fille avec désespoir. Celle-ci se tenait assise, pâle, les mains crispées, dans l'attitude du découragement. J'entendis que les hommes quittaient l'appartement. Madame Melton fit un mouvement mécanique comme pour se lever, et retomba aussitôt sur sa chaise.

— Oh! mère, mère, dit la jeune fille, sauvez-nous!

— Je voudrais te donner ma vie, chère enfant; mais le sacrifice serait inutile!

CHAPITRE XXXVI.

LA MORT D'UN MARI.

Aussitôt après notre arrivée dans l'Utah, Charley Moore et la belle Ethleen se marièrent. Elle était gaie comme un pinson, et personne ne pouvait douter de sa félicité. Le beau chasseur, le trappeur de la prairie et du désert, s'était soudain transformé en homme de famille, qui préférait à tout la société de sa femme. Ils occupaient un petit cottage sur le penchant d'une colline. Un beau jardin le précédait, et un champ vaste, très-fertile, s'étendait derrière.

Mais laissons cette demeure d'amour et de joie: revenons à la pauvre madame Stillman.

Il est nuit, et cependant la vieille dame est seule. Le poids de la tristesse semble l'accabler. Un petit feu flambe dans le foyer; elle est assise dans l'ombre. Un petit coup est frappé à la porte, et Louisa entre avec une apparence aussi triste que celle de sa belle-mère.

— Seule ici, mère! et mon père avec cette méchante femme. C'est affreux! Venez donc vivre avec nous. Vous pourriez tomber malade et mourir sans que personne en fût informé.

— Non, Louisa, je préfère rester ici. Il vient une ou deux fois par jour me voir et, quoique ses visites soient courtes, elles adoucissent mes peines.

— Des témoignagnes d'affection comme ceux-là ne pourraient pas m'apaiser; ils m'irriteraient plutôt.

— Non, si vous sentiez comme je sens.

Louisa fut sur le point de répondre, quand un violent coup frappé à la porte détourna leur attention.

— Qu'y a-t-il? demanda Louisa en voyant entrer Harmer.

— Est-ce que vous apportez de mauvaises nouvelles? dit madame Stillman.

— Votre mari est sur le point de mourir et désire vous voir.

— Est-ce possible?

— Il n'a plus que quelques instants devant lui.

Madame Stillman, dans son trouble, s'était dirigée vers le buffet pour mettre son chapeau.

— Que faites-vous, mère? dit Louisa.

— Votre mari, dit Harmer à Louisa, est déjà auprès de lui.

Tous trois sortirent précipitamment.

— Mon mari, mon pauvre mari! dit madame Stillman en le couvrant de ses baisers.

Il ne put répondre. Ses traits étaient livides. De grandes gouttes de sueur froide perlaient sur son front, et la souffrance lui tordait tous les membres. Mais il reconnut sa femme, et il pria tous les autres assistants de quitter la chambre. Deux ou trois prêtres mormons hésitèrent, en disant qu'il n'avait pas sa connaissance pour tenir un pareil langage.

— Il sait ce qu'il fait! dit Harmer en regardant Fanny qui se tenait près du lit; il désire parler en particulier à sa femme légitime. Si vous ne sortez pas de bonne volonté, je vous ferai sortir de force.

Ils quittèrent la chambre, excepté Fanny.

— Vous aussi, dit M. Stillman en la regardant.

Elle obéit mécaniquement en jetant un regard de haine sur l'épouse préférée. Et les deux époux restèrent seuls avec Dieu.

Quels mots furent dits? quelles larmes furent versées? Le bonheur et l'agonie de cette rencontre, la réconciliation, puis la séparation par la mort, il n'est pas en mon pouvoir de les décrire.

Quand les autres personnes entrèrent dans la chambre, madame Stillman était agenouillée près du lit et priait silencieusement.

— Est-ce que vous n'avez rien à me dire? dit Fanny à M. Stillman.

Le cadavre ne lui répondit pas.

CHAPITRE XXXVII.

UNE SCÈNE.

Madame Dallas, avons-nous déjà dit, était créée pour se rendre malheureuse. Il n'y avait aucun mal dont la chair est héritière, qu'elle ne craignît pour elle et pour sa famille. Si les enfants jouaient dehors, elle était dans un état d'attente nerveuse causée par la peur qu'ils ne fussent battus, ou empoisonnés, ou écrasés, ou piqués par des crapauds, des araignées ou des serpents. Elle ne les laissait jamais seuls, car la maison pouvait brûler; ils pouvaient tomber par la fenêtre, se laisser choir dans le puits comme l'astronome de la fable, ou être victimes de quelque danger aussi imminent.

Mais, actuellement, tout s'effaçait devant la probabilité que son mari prendrait une autre femme.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ainsi? demanda madame Merry, à qui elle avait confié ses inquiétudes. Il n'est pas plus probable qu'il se marie encore que mon mari, et je n'ai pas la moindre crainte à cet égard.

— Oh! ce n'est pas la même chose, madame Merry.

— Pourquoi?

— Parce que votre mari vous est attaché, chacun peut s'en apercevoir.

— Je ne l'ai jamais cru.

— En vérité!

— Mais madame Binder, dont le mari vient d'épouser une quatrième femme, m'a dit que M. Binder n'a jamais été si tendre, si aimable, qu'au moment de faire un nouveau mariage.

— L'hypocrite! dit madame Dallas. Je sais parfaitement bien que mon mari en épousera une autre. Je suis même sûre qu'il a déjà choisi la personne.

— Vous en êtes sûre?

— Certainement. J'ai remarqué ses coups d'œil jetés tous dans une certaine direction.

— De qui voulez-vous parler?

— De cette grande, laide et sotte créature toujours enveloppée d'un châle rouge et coiffée d'un chapeau ridicule.

— Quoi! Polly High!

Madame Dallas secoua la tête affirmativement.

— Je ne m'étonne pas que vous soyez si affligée, alors! Je ne l'aurais pas cru. Une créature si laide, si commune! et avec une si mauvaise réputation encore! Ah çà! qu'allons-nous devenir si des hommes respectables épousent de pareilles femmes?

— Aucun homme respectable ne voudrait épouser plus d'une femme. Je n'appelle pas mon mari respectable. Il n'y a pas un homme respectable dans tout l'Utah.

— J'en connais cependant qui restent fidèles à leur première épouse.

— Mais combien de temps leur fidélité durera-t-elle? Jusqu'à ce qu'ils trouvent d'autres femmes qui leur plai-

sent. Les femmes deviennent rares dans l'Utah : les meilleures ont déjà quitté la place. J'ai entendu dire qu'on allait en envoyer chercher en Californie.

— Quelle horreur!

La conversation continua sur ce ton, et, finalement, madame Dallas commença de pleurer. Madame Merry essaya de la consoler, mais elle ne réussit qu'à la faire pleurer davantage. Il entra une autre voisine à qui naturellement on ne manqua pas de faire la triste confidence; et ce devint un trio qui fit du bruit comme douze.

Quoique madame Dallas n'eût pas un seul fait pour appuyer ses conjectures, elle en avait parlé à ses amies d'une telle façon, qu'elles les regardèrent comme des vérités bien établies, et qu'elles les transmirent avec ce caractère. Chacun s'en étonna beaucoup. Les femmes furent consternées; mais les hommes rirent et dirent que la fiancée en question méritait certainement un bon mari. Polly devint la favorite de la portion mâle de la communauté; ce qui explique l'horreur qu'elle inspira à l'autre portion.

— Savez-vous, dit quelqu'un à Dallas, que les femmes sont furieuses contre vous?

— Pourquoi?

— Parce que vous allez épouser Polly.

— Polly! je ne comprends pas.

— Vous n'avez pas besoin de paraître si terriblement innocent.

— Je suis stupéfait. Qu'est-ce que cela signifie?

— Je viens de vous le dire.

— Non, vous m'avez parlé de quelque chose qui m'est aussi étranger que les habitants de la lune.

— C'est votre femme qui en a fait courir le bruit, dans tous les cas.

— Quel bruit?

— Vous êtes donc sourd? Le bruit que vous allez épouser Polly High.

— Ma femme a dit ça?

— Elle l'a dit.

— A qui?

— A tout le monde.

— On vous a trompé : pourquoi aurait-elle inventé une pareille histoire?

— Mais vous avez besoin d'une autre femme, en effet. Il y a tant de besogne dans votre ménage. Est-ce que madame Dallas ne serait pas contente de la partager avec une servante?

— Sans doute.

— Eh bien, à la place d'une servante que vous ne pouvez pas trouver, ayez une autre épouse : ne serait-ce pas commode surtout pour la première?

— Ma foi! j'y penserai, dit Dallas.

Et, tournant sur ses talons, il se dirigea du côté de sa maison.

Dallas n'avait jamais songé à prendre une autre femme avant cet entretien. Mais il réfléchit que madame Dallas paraissait déterminée à le rendre père d'une nombreuse postérité, et qu'il accomplirait un acte d'humanité envers elle en la déchargeant d'une portion du fardeau du ménage.

— En supposant, se dit-il, qu'elle y voie d'abord quelques inconvénients, elle comprendra vite les avantages de ce système. Elle criera un peu au début, peut-être; mais elle a l'habitude de crier à propos de tout. Au fait, en y pensant, les avantages sont très-grands! Si elle tombait malade, l'autre pourrait l'assister pendant que je vaquerais à mon travail. Mes enfants seraient mieux soignés, et notre maison serait mieux tenue.

M. Dallas résolut cependant de n'en pas parler immédiatement à sa femme.

— Je la connais, pensa-t-il. Elle pleurera, elle toussera, elle se mouchera, elle geindra, elle m'abasourdira pour m'attendrir! ce sera une scène navrante et surtout bruyante : attendons!

Madame Dallas, comme d'habitude, était en train de gémir quand son mari entra. Il était bien loin d'être insensible aux chagrins de sa femme quand ils avaient un motif sérieux. Mais des larmes, des murmures et des appréhensions sans fin et sans cause prise dans les faits, peuvent irriter et éloigner le meilleur des maris.

— Pourquoi pleurez-vous? lui demanda-t-il. — Pour rien, répondit-elle avec un grand sanglot. — Etes-vous malade? — Non.

Autres sanglots.

— Avez-vous besoin de quelque chose?

Autre non et autres sanglots.

— Alors, pourquoi vous affligez-vous? — Pour rien.

Et il entendit un quatrième sanglot.

— Alors, ne pleurez plus. Mais vous avez quelque chose, dites-moi donc de quoi il s'agit?

— Il est malheureux que les gens n'aient pas le privilége de ne pleurer que quand ils le veulent; on savait depuis longtemps que les maris voudraient gouverner la langue de leurs femmes; mais j'avais espéré que le privilége de pleurer nous serait conservé intact.

Dallas ne la questionna plus après ce refus. Elle pleura et ne pleura plus, et il ne dit rien. Il siffla, chanta, lut au bruit de ses sanglots; mais, le soir, il donna issue à un éclat d'impatience.

— Je ferai un marché avec ma deuxième femme pour qu'elle ne pleure jamais, pensa-t-il. C'est un mystère pour moi de comprendre quel plaisir les femmes trouvent à pleurer toujours! dit-il tout haut.

Madame Dallas sanglota suffisamment en faisant remarquer qu'il ne fallait pas s'attendre à ce que les hommes fussent capables de comprendre la cause des pleurs d'une femme.

— Quant à moi, je n'ai plus besoin de comprendre, répondit M. Dallas.

— Personne ne peut supposer que vous ayez ce besoin; et..... quand votre nouvelle épouse doit-elle faire son apparition?

— Le plus tôt possible, si vous n'arrêtez pas ce fleuve lacrymatoire : j'en ai par-dessus la tête; je ne peux pas avoir une minute de conversation raisonnable avec vous une fois par mois; et, quant à un éclair de gaieté, je pourrais aussi bien le chercher sur le visage d'un fossoyeur.

— Votre cruauté me tue, dit-elle en sanglotant.

— Ma cruauté vous tue! vous vous tuez vous-même plutôt avec votre manie de vous affliger de peines imaginaires. Qu'est-ce que j'ai fait?

Pas de réponse.

— Dites-moi donc, madame, ce que j'ai fait?

Toujours le même silence.

— Eh bien, je vous dirai ce que je veux faire, et promptement encore. Je suis sur le point de prendre une autre femme. Je veux avoir quelqu'un avec qui je puisse causer quand je reviens chez moi, quelqu'un qui envisagera le côté brillant des choses plutôt que le côté sombre, et qui n'essayera pas de me tourmenter et de me décourager comme vous le faites.

— En quoi essayé-je de vous tourmenter?

— Mais vous savez bien que cela me tourmente beaucoup de vous trouver toujours en larmes, sans que j'en puisse connaître la cause. Je veux avoir une femme pour jouir de sa société; mais le ciel sait qu'une solitude entière est cent fois préférable à des larmes sans fin.

— Je suppose que votre autre femme vous amusera beaucoup plus que je ne puis espérer de le faire.

— Il est à espérer, en effet, qu'elle sera meilleure que vous ne l'avez été!

— Surtout, pendant que ce sera nouveau.

— Nouveau ou vieux, je n'aime pas cette façon de pleurer sur des maux imaginaires.

— Mais mon chagrin n'est pas imaginaire!

— De quoi s'agit-il, alors?

— Ne venez-vous pas de me dire que vous alliez vous marier? et cette confidence ne ferait-elle pas pleurer n'importe quelle femme?

— Mais je n'ai jamais pensé à me marier encore avant aujourd'hui; voilà deux semaines que vous pleurez constamment.

Madame Dallas, de nouveau, resta silencieuse.

— Qui vous a dit que j'allais en épouser une autre?

— Personne.

— Alors, comment avez-vous pu le savoir? une telle

pensée n'était jamais entrée dans ma tête! C'est vous qui m'en avez donné l'idée.

— Il y a erreur dans le rapport qu'on vous a fait.

— Qu'avez-vous dit alors?

— Que je craignais ce mariage; et je n'ai rien dit de plus.

— N'avez-vous pas assuré que je faisais la cour à Polly High?

— J'ai mentionné son nom, mais sans rien assurer, cependant.

— Qu'avez-vous dit, alors?

— Je ne sais pas quelle nécessité il y a de répéter toute notre conversation. Je ne peux pas me rappeler la moitié de tout ce qui a été dit.

— Un beau bavardage, sans doute; mais moi, je dois être amusé par le silence et par les pleurs. Cependant, puisque vous m'y avez fait penser, j'ai conclu que ce serait un bon plan.

— Je vous ai fait penser à quoi?

— A prendre une autre femme.

Madame Dallas tira son mouchoir.

— Arrêtez-vous, s'il vous plaît, vous êtes une prophétesse de malheur; vous prévoyez toujours mille infortunes. Je désire que vous m'écoutiez.

— Et moi, je ne le désire pas, et je ne vous écouterai jamais, si vous essayez de justifier ce système diabolique de la polygamie.

— Très-bien, la colère vous convient. Pendant qu'une femme gronde et tempête autant qu'il lui plaît, elle ne pleure pas, du moins. Parlons raison, voulez-vous? Songez donc combien il serait agréable d'avoir quelqu'un pour vous aider: combien ce serait charmant pour vous et pour moi!

— Pour vous, sans doute.

— Je ne serais pas obligé de chercher partout à louer une servante.

— Vous seriez obligé de chercher plus que vous ne le faites maintenant; vous auriez besoin de servante pour servir deux femmes au lieu d'une.

— Non, car une femme pourrait servir l'autre.

— Vous ne voudriez pas me faire servir votre autre femme!

— Si elle en avait besoin, cependant?

— Vous désirez une chose qui ne sera jamais; je ne ferai jamais un pas pour servir l'autre.

— Ah! les femmes peuvent être gouvernées, si les maris sont bien résolus; je vous apprendrai à vous conduire.

— C'est douteux.

— En outre, quand une femme serait en colère, l'autre penserait qu'il est de son intérêt d'être gaie; quand l'une gronderait, l'autre rirait; quand l'une bouderait, l'autre causerait; de sorte qu'on aurait toujours le beau temps au moins d'un côté : c'est un plaisir que je n'ai pas connu jusqu'ici.

— Pourquoi m'avez-vous épousée, alors? je n'ai jamais recherché vos attentions; je n'ai jamais couru après vous par la chaleur et par le froid; je ne vous ai jamais flatté, et je n'ai jamais imploré votre amour. Je savais bien que je ne vous conviendrais pas pendant longtemps. Je savais que nos penchants étaient différents, et vous avez persisté à croire le contraire. J'ai pleuré quand j'ai consenti à devenir votre femme, parce que j'ai prévu que notre mariage serait malheureux; j'ai pleuré le jour de notre mariage, parce que le même pressentiment m'a poursuivie; j'ai pleuré le lendemain, j'ai pleuré le surlendemain, j'ai pleuré toujours, c'est vrai! mais à qui la faute? Vous dites que mes maux sont imaginaires : est-ce vraisemblable? et n'est-ce pas vous plutôt qui les causez? J'ai éprouvé les douleurs mêmes que j'avais prévues; et vous, qui en êtes l'auteur, vous voudriez me refuser encore le bénéfice des larmes!

Ici, les sanglots recommencèrent de plus belle.

— Mon Dieu! madame Dallas, combien vous me fatiguez!

— Et moi, supposez-vous que je ne suis pas fatiguée de pleurer?

M. Dallas s'assit quelques instants, livré à une profonde méditation.

— Je comprends tout, maintenant, reprit-il. Je n'ai pas examiné suffisamment d'abord votre caractère; mais, maintenant, il est trop tard pour se repentir. Il faut tirer le meilleur parti possible de notre situation; et, pour cela, il est nécessaire que chacun de nous fasse des concessions à l'autre. Mes épreuves ont été dures quelquefois, madame Dallas, plus dures que vous ne pouvez vous l'imaginer, quand je luttais afin de pourvoir aux nécessités et au confort de ma famille! Mais j'ai toujours essayé de conserver toute mon énergie, de voir le bon côté des choses, et de m'en remettre pour le reste à la grâce de Dieu. Je ne vous ai jamais chagrinée par de sombres présages; je ne vous ai jamais abordée avec un front triste; je me suis toujours efforcé de sourire. Vous, au contraire, quand l'instant présent est joyeux, vous en perdez tout le plaisir, parce que vous pensez aux nuages qui peuvent venir demain.

Madame Dallas ne put s'empêcher de penser que les accusations de son mari étaient vraies dans une certaine mesure, qu'elle l'avait accablé de larmes et de reproches sans cause. Mais son orgueil l'empêchait de faire un aveu de ce genre, et elle dit seulement, après un long silence :

— Vous n'auriez pas dû être si imprudent que d'épouser une femme si répréhensible par son caractère et sa conduite.

— Je le sais, je me le suis souvent dit à moi-même.

— J'espère que vous serez plus sage la prochaine fois, et que votre nouvelle épouse sera un modèle de perfection.

— J'y songerai.

Il y eut encore un silence de quelques minutes. Enfin M. Dallas reprit :

— Mais, ma chère femme, ne pouvez-vous réprimer jusqu'à un certain point ces défauts de caractère qui nous rendent malheureux! Est-ce que vous ne pouvez pas cesser de pleurer éternellement; et ne pouvez-vous pas me recevoir, quand je reviens de mon travail, avec un visage affectueux et souriant? ne pouvez-vous pas me montrer que vous appréciez les efforts que je fais pour nous rendre heureux?

— Je ne puis vous donner ma promesse, car je ne suis pas sûre d'avoir assez de force pour la tenir.

M. Dallas se leva sans dire un mot, et quitta la chambre.

Une semaine plus tard, il amenait Polly High, pour partager le fardeau de son ménage.

CHAPITRE XXXVIII.

ENCORE ÉMILIE.

Je rencontrai un jour Harmer tout effaré dans la rue. Il me demanda :

— Avez-vous vu Émilie?

— Emilie! non, pas depuis quelques jours.

— Mais où est-elle donc?

— Vous ne le savez pas?

— Quelque chose a dû lui arriver.

— Elle n'est pas chez M. Stillman?

— Louisa ne l'a pas vue; elle dit qu'il y a près d'une semaine qu'Emilie est sortie pour aller vous voir, et que, depuis, elle ne l'a pas revue. Madame Beardsley est certaine que les Indiens l'ont enlevée.

— Est-ce qu'il est venu des Indiens?

Madame Bradish s'approcha.

— De quoi parlez-vous?

— Je répondrai à cette question en en faisant une autre : Avez-vous vu Emilie?

— Non, pas depuis longtemps.

— Elle est perdue, m'écriai-je.

— Je l'ai vue herborisant la semaine dernière dans la vallée, et je me rappelle bien que notre Prophète recevait quelques Indiens ce jour-là, parce que je le vis sortir de sa maison quand je quittai Emilie.

— En êtes-vous sûre?

— Certainement.

— Alors, madame Beardsley doit avoir raison. Les Indiens l'ont enlevée afin d'obtenir une rançon. Il faut que nous découvrions à quelle tribu ils appartiennent.

Madame Bradish nous dit qu'elle allait informer Brigham de cet événement. Je demandai à l'accompagner. Il nous reçut gracieusement, nous écouta avec surprise, et ne sembla pas le moins du monde inquiet par rapport aux Indiens. Il dit qu'aucun malheur n'avait pu arriver à Emilie, nous conseilla d'attendre et nous assura que tout irait bien.

— Quoi que vous puissiez penser, dit madame Bradish, je suis convaincue que les Indiens sont pour quelque chose là dedans. Il me semble étrange que vous refusiez de vous informer de leur tribu et du nom de leur chef.

— Parce que je crains que l'on ne dise ou fasse quelque chose qui nous brouillerait avec eux. Il est de notre intérêt de les avoir pour amis.

— Alors, qu'est donc devenue Emilie?

— C'est une question à laquelle je ne puis pas répondre.

— Peut-être a-t-elle voulu faire une promenade, et s'est-elle égarée?

— Oh! je ne le pense pas, répliqua Brigham froidement.

— A tout prix il faut que je la retrouve, dit madame Bradish; elle était mon amie intime. Si bonne et si belle! j'ai un instant pensé que les tendres regards dont vous la poursuiviez avaient éveillé son attention sur les dangers qu'elle courait.

— Quels dangers? Elle n'a aucun danger à craindre.

Je regardai le visage sinistre de cet homme, et je me demandai maintenant s'il était possible que son indifférence vînt de la connaissance du lieu où Emilie était cachée; mais j'eus peine à croire à une telle méchanceté, et j'évitai de mentionner ou d'entretenir un pareil soupçon. En quittant l'habitation du Prophète, madame Bradish me dit qu'il nous avait évidemment jouées, et nous trouvâmes Harmer attendant le résultat de notre entrevue.

— Rien, rien! dit madame Bradish en l'apercevant, il ne veut rien nous dire, et je soupçonne cependant qu'il sait quelque chose.

— Le misérable! s'écria Harmer. J'ai fait une découverte, moi. Charley Moore a vu Emilie cueillant des fleurs dans la vallée. Les Indiens étaient de la tribu des Utahs; le nom de leur chef est Walker, et ils font des incursions dans le voisinage des montagnes Wahsatch. J'irai cette nuit.

—Ne vous exposez pas, dis-je; car je supposais qu'Emilie était plus près de nous; mais, n'ayant pas de preuves, je craignis de communiquer mes soupçons.

— Quand partez-vous? me dit madame Bradish.

— Aussitôt que la lune se lèvera.

— Eh bien! d'ici là j'irai voir les habitants et je ferai toutes les recherches possibles. Vous, me dit-elle, allez chez M. Ward : j'irai là vous rendre compte du résultat.

Il consentit à cette proposition, et madame Bradish partit immédiatement pour exécuter son plan.

En revenant chez moi, je trouvai Louisa très-agitée.

— L'a-t-on enfin découverte? demanda-t-elle.

— Non.

— C'est inexplicable! Je supposais toujours qu'elle était chez vous; certainement qu'elle a été enlevée par les Indiens.

— Ou qu'elle s'est égarée dans les montagnes.

Je fis part à M. Ward de cet événement, et je lui manifestai la crainte que nous ne revissions jamais Emilie.

— Ne vous frappez pas l'imagination ainsi. Emilie pourrait vivre plusieurs semaines dans les bois; car le temps est très-doux, et elle trouverait beaucoup de racines à manger.

Madame Bradish entra.

— Personne ne l'a vue, dit-elle.

Harmer vint précipitamment, accompagné de Buckley et de Charles Moore.

Buckley avait fait des préparatifs pour un voyage en Californie à travers la Sierra Nevada; mais il le différa jusqu'à ce que le sort d'Emilie fût connu. Conséquemment, lui et Charley Moore avaient décidé d'escorter Harmer : ils étaient armés de rifles, de pistolets, de poignards, et bien pourvus de munitions.

— Dieu vous assiste dans votre entreprise! dit madame Bradish.

L'assemblée répondit par un cri cordial d'*amen!*

Il avait été décidé que les jeunes gens iraient avec Harmer, les traces des Indiens conduisant directement à travers la vallée où Emilie avait été vue. Ils étaient pourvus de cors de chasse, de sifflets et de chiens, et se montraient très-désireux du succès.

CHAPITRE XXXIX.

LES MARIAGES.

— Un visiteur, madame, dit notre plus jeune fille devenue maintenant une femme.

— Qui est-ce?

— Madame Melton, je crois.

La dame entra bientôt après, habillée de noir.

Je jetai un regard de surprise sur son vêtement; elle le remarqua et dit :

— Je suis en deuil, madame Ward, et cependant aucun cérémonial extérieur ne peut adoucir la peine dont mon cœur est affligé. C'est affreux de voir déposer sa fille dans la tombe; mais il est aussi affreux de la voir immoler sur l'autel des Mormons. J'ai fait toutes les représentations possibles à M. Melton, mais sans pouvoir l'attendrir et modifier son dessein. Il est déterminé à vendre ses filles à Weldy; et leur mort seule empêchera la consommation du sacrifice.

— Qu'en disent vos filles?

— Henriette est presque folle; Marguerite, voyant que son père est bien résolu, est tombée dans une noire mélancolie : elle a toujours été du reste sujette à des accès de spleen, et je suppose qu'ils vont revenir la tourmenter maintenant avec une nouvelle force.

— Nous ne savions pas qu'elle était affligée de cette maladie.

— Peu de personnes le savent, parce que nous avons toujours essayé de le cacher; mais cela va devenir public maintenant, si son père la sacrifie ainsi. Il a déjà été la cause des premiers accès de ma fille.

— Comment cela?

— Il a refusé pour gendre un aimable jeune homme qui était profondément attaché à mon Henriette, et à la passion de qui elle répondait.

— Et pourquoi M. Melton a-t-il refusé de la marier?

— Parce que le jeune homme n'était pas en état de fournir un présent suffisant.

— J'ai de la peine à comprendre le caractère de votre mari.

— Il aime l'argent, l'argent remplit toutes ses pensées; il regarde ses filles comme des objets légitimes de spéculation, attendu, dit-il, qu'elles lui ont coûté beaucoup.

Henriette s'est jetée à ses pieds, elle l'a imploré avec des larmes de désespoir d'avoir pitié d'elle et de lui épargner un destin si cruel; mais il l'a repoussée avec dureté et l'a accusée d'ingratitude. Elle s'est exaspérée, elle a menacé d'abandonner sa maison et sa protection, et de se réfugier chez les Indiens.

Il a répliqué qu'il la retrouverait, dût-il parcourir le monde entier, et qu'il la marierait à Weldy, fallût-il la mener enchaînée à l'autel. Henriette, étant arrivée au plus haut degré d'irritation, s'écria qu'ils étaient tous des barbares; que la religion mormone avait été instituée par le diable; que la polygamie était une institution abominable, et que, si on essayait de la contraindre à se marier avec l'homme qu'elle haïssait, elle ne donnerait jamais son consentement au contrat, par gestes ou verbalement, jamais!

« — Vous oseriez me désobéir? dit-il.

« — J'ose désobéir à tout homme qui cherche à faire de moi une esclave, et par la tyrannie duquel toute ma vie serait empoisonnée. Quand vous me demandez d'épouser cet affreux vieillard, qui a l'air d'un ours, qui agit comme un fou, et qui est déjà marié à douze femmes indiennes, espagnoles et hollandaises; quand ce même vieillard, qui désire devenir mon mari, veut en outre épouser ma sœur le même jour, et donner en échange des chevaux et des vaches, comment espérez-vous obtenir notre consentement autrement que par la force?

Nous désirons en appeler à votre bon sens, afin que vous renonciez...

« — Henriette, dit M. Melton, vous êtes certainement d'un âge à comprendre que toutes vos raisons sont des enfantillages. Qu'importe le nombre de femmes qu'on a déjà? Salomon a épousé la fille d'un roi, quoiqu'il eût déjà des femmes de toutes les parties de la Judée. Croyez-vous être supérieure à une princesse de la maison royale d'Egypte? En vérité, vous me faites honte!

« — Et vous me faites honte aussi! Je suis honteuse qu'un homme qui prétend être en communication avec l'esprit divin veuille faire des mariages de ses filles une occasion de s'enrichir! »

Enfin, j'ai dit à mes filles de compter encore sur la générosité de M. Weldy.

« — J'aimerais autant, dit Henriette, compter sur la générosité d'un lion affamé. »

Marguerite cependant résolut de faire une tentative elle-même.

« — Justement, dit Henriette en regardant par la fenêtre, voici Weldy qui vient.

« — Allons! courage! dis-je; votre père est absent. »

Weldy entra, salua mes filles en s'efforçant de paraître aimable, lança tant bien que mal un compliment à leur adresse, et me demanda des nouvelles de M. Melton.

« — Il n'est pas ici, monsieur Weldy, et nous nous en félicitons. Nous désirons en appeler à votre bon sens et à vos sentiments généreux, à un homme d'honneur et de principes, afin que vous renonciez à vos prétentions *aux mains* de mes filles, qui sont trop jeunes pour assumer les devoirs du mariage, et peu propres à assurer votre bonheur.

« — Excusez-moi, madame, répondit-il, je diffère avec vous d'opinion. Ces jeunes demoiselles n'auront pas d'aussi grands devoirs à accomplir; mon établissement est bien gouverné par des personnes plus âgées et plus compétentes. Je ne leur demande rien que de la douceur et de la soumission.

« — Mes filles ont toujours été habituées à faire leurs volontés.

« — Oui, dit Marguerite, je ne me soumettrai jamais à des cheveux blancs, quand ils recouvrent la tête d'un fou, comme c'est le cas fréquemment. Je ne serai ni douce ni soumise, parce que je vous méprise, vous et vos femmes; je ne vous obéirai en rien. Vous voudriez faire de moi une espèce de bonne, chargée d'avoir soin de votre légion de petits enfants; mais je ne toucherai jamais ces petites créatures-là. »

Weldy se mit à rire; il ne parut pas du tout irrité.

« — Non, ma beauté, dit-il. Je ne vous demande rien de ce genre. Vous êtes beaucoup trop frêle pour avoir soin de ma nombreuse progéniture. Personne ne s'avisera de vous imposer une telle obligation, et je ne voudrais pas, soyez-en sûre, vous contraindre à des fonctions qui vous répugnent.

Intérieur d'une famille mormone. — Pag. 70

« — Dites-vous vrai? » demanda-t-elle vivement.

Mais Weldy comprit son intention; il répliqua :

« — Je n'agirai ainsi que quand vous serez légalement ma femme.

«—Monsieur Weldy, dit Marguerite, notre âge, notre condition, notre caractère, tout exclut la possibilité du bonheur pour nous dans ce mariage; nous ne pouvons pas nous aimer, et le mariage sans amour doit être malheureux.

« — Bah! la moitié des mariages se font par des motifs autres que l'amour. Le mariage d'amour est une conception usée, et qui ne convient pas à notre âge utilitaire. Je me suis marié une fois par amour, seulement une fois, et la femme que j'ai aimée s'est montrée la moins aimante et la moins aimable de ma douzaine, et je remercie le ciel de la leçon qu'il m'a donnée. Généralement parlant, les mariages où l'on trouve le moins de ce qu'on appelle romanesquement et sottement l'amour sont les plus heureux. Pour ma part, j'attends beaucoup de bonheur réel. solide, durable, de mon union avec deux filles si belles, si accomplies.

« — Ayez pitié de nous, dit Marguerite.

« — Avoir pitié de vous, enchanteresse! En quoi êtes-vous à plaindre? Vous, jeune et belle! Je vous plaindrais et je me plaindrais moi-même si un autre devait vous posséder. Personne n'appréciera aussi bien votre mérite que moi. »

Et il fit un effort pour l'embrasser.

Marguerite, poussant un cri, s'échappa de ses bras étendus, et Henriette rappela à Weldy qu'il venait de déclarer n'avoir jamais fait qu'un mariage d'amour.

« — C'est vrai; mais est-il possible de vous épouser sans amour? Chaque homme doit être amoureux de vous à la première vue! »

Ces compliments sots et déplacés nous dégoûtèrent, et Marguerite s'écria :

« — Monsieur Weldy, je crois que vous devenez fou.

« — Si cela est, vous en êtes seule la cause. On devrait appliquer une peine à une jeune fille qui tourne la cervelle d'un homme.

« — Parlons raison, monsieur Weldy, dis-je; vous êtes assez vieux pour être le père de mes filles, et avec une douzaine de femmes déjà, votre impertinence, votre folie et votre cruauté envers nous sont incroyables. J'avais espéré quelque chose de votre générosité, mais je vois que je vous avais encore trop bien jugé.

«—Vraiment, madame, répliqua-t-il, vous voudriez rendre ce mariage très-coûteux pour moi! Je venais m'entendre avec votre mari. Voulez-vous un nouveau châle, une nouvelle toilette? »

Je fus si offensée de cette interprétation de mes désirs, continua madame Melton, que j'eus une violente démangeaison de prendre le balai et de mettre le vieux scélérat à la porte.

— Il l'aurait bien mérité, répondis-je, après une pareille impertinence.

— N'était-ce pas de la dernière insolence, quand je cherchais seulement à préserver mes filles d'une union monstrueuse?

— Il a voulu exciter votre convoitise.

— Je l'ai compris très-bien, et j'ai répliqué que, quoique ma toilette ne fût pas élégante, ce n'était pour moi d'aucune importance en comparaison du bonheur de mes enfants.

« — Madame, répondit-il, vos objections sont bien frivoles; vous n'avez rien à dire contre mon caractère ou contre ma fortune; mais vous parlez de mon âge comme si beaucoup de jeunes femmes n'avaient pas été parfaitement heureuses avec de vieux maris. Je veux seulement que vos filles me respectent et qu'elles m'obéissent; et, comme je ne suis pas un homme de sentiment, je me contenterai de cela. Bien que je les aime, je ne leur demande pas de m'aimer; je demande seulement qu'elles n'en aiment pas d'autres. »

Une pensée vint à Marguerite, et elle dit :

« — Supposez que nous en aimions d'autres.

« — Je sais que cela n'est pas, votre père m'a assuré que vous n'aviez jamais aimé.

« — Mon père vous a trompé. Ma mère, dites la vérité.»

Je répondis en m'adressant à Marguerite :

« — C'est vrai quant à vous, mon enfant. Quant à Henriette, je l'ignore.

« — Eh bien, n'importe! dit Weldy.

« — C'est indigne! »

A ce moment, M. Melton entra dans la chambre.

« — Eh bien! Weldy, trouvez-vous que la compagnie de ma femme et de mes filles soit agréable?

« — Charmante! mais penseriez-vous qu'elles ont essayé de me faire accroire que notre mariage projeté sera malheureux? »

M. Melton nous regarda d'un œil irrité.

« — J'avais interdit aucun discours de ce genre; vous mériteriez une punition sévère.

« — Pas de punition, dit M. Weldy. Le ciel m'a déjà donné un certain nombre d'épouses, et il veut me combler de ses bienfaits en m'en donnant davantage.

« — Le ciel, dit Marguerite, a donné seulement une femme à Adam; pourquoi voudrait-il en donner plusieurs à des hommes après la chute?

« —Vous ne connaissez rien de ces choses-là, dit M. Melton; ces questions-là ne doivent pas intéresser les femmes. Le savoir ne leur convient pas; ça les rend opiniâtres et raisonneuses; elles ne se laissent plus si facilement gouverner, et l'obéissance des femmes est le fondement de la paix domestique.

« — Vous ne devez pas connaître grand'chose au sujet des femmes, dit Weldy en riant, vous qui n'avez qu'une épouse.

« — C'est une erreur! »

M. Melton me regarda et reprit:

« — Je viens de me marier.

« — Je vous en félicite, dit Weldy. »

Et il tendit la main à M. Melton.

— Et c'est ainsi, dis-je à madame Melton, que vous avez appris votre malheur?

— Oui.

— Et vous avez eu le courage d'écouter M. Melton sans protester?

— Je pensais plus alors au sort affreux qui menace mes filles qu'au mien.

M. Melton voulut bien alors nous instruire que, débarrassé des charges que lui imposaient ses filles, il avait pensé à prendre une autre femme possédant une assez bonne dot.

« — Vous êtes un heureux gaillard, dit Weldy; vous recevez de l'argent en me donnant vos filles, et vous en recevez encore d'une femme qui se donne à vous. »

— Et quand, demandai-je à madame Melton, cette nouvelle épouse doit-elle entrer dans votre maison?

— Le même jour que mes filles seront mariées.

— Aviez-vous jamais eu la crainte que M. Melton ne prît une autre femme?

— Madame Ward, il n'y a pas un homme dans l'Utah qui n'ait jamais sérieusement agité dans son esprit l'avantage de prendre un pareil parti. C'est le sujet constant des conversations des hommes. Enfin, si M. Melton espère qu'une autre femme puisse ajouter à son bonheur, je saurai me résigner à l'expérience.

Et elle fondit en larmes.

— Allons! madame Melton, vos filles seront peut-être moins malheureuses que nous ne le craignons! Elles pourront avoir sur Weldy l'influence qu'elles n'ont pas sur leur père.

— Mais la honte! madame Ward, la honte de vivre dans un tel état! Je veux que mes filles soient pures de cœur; je les ai élevées pour la vertu. Je suis tentée quelquefois d'accuser la justice du ciel qui a permis à une portion de l'espèce humaine de fouler aux pieds les droits et le bonheur de l'autre.

— Ayons foi dans sa justice! madame Melton.

Madame Melton secoua la tête d'un air de doute, et se leva bientôt après pour prendre congé.

CHAPITRE XL.

UNE CONSULTATION.

Contrairement à l'attente de presque tout le village, la bande qui avait accompagné Harmer à la recherche d'Emilie revint sans avoir pu se procurer aucune information sur le sort de cette pauvre fille. Rien ne garantissait qu'elle fût allée dans la vallée. Il n'y avait aucune trace sur le bord du ruisseau, ni fleurs brisées, ni objets de toilette.

On résolut alors de chercher dans une autre direction.

M. Stillman avait formé une compagnie de vingt hommes, avec lesquels il se proposait d'explorer les gorges et les ravins autour du pied du grand lac Salé. Les préparatifs étaient faits, les hommes prêts, quand un messager vint de la part de Brigham, en leur enjoignant de ne pas partir et de retourner à leur travail. Madame Bradish était au milieu d'eux, encourageant leur entreprise. Elle fut indignée de l'ordre donné par Brigham. Malgré sa déférence pour le chef de l'Eglise, elle ne put s'empêcher de manifester son mécontentement.

Les autres assistants n'étaient pas moins irrités; mais ils gardaient le silence.

Madame Bradish s'avança hardiment vers le messager, et lui demanda la raison d'un ordre si extraordinaire.

— La seule raison, madame, dit le messager, c'est que vous faites une folle recherche; que Brigham engagerait n'importe quel enjeu qu'Emilie est en sûreté; et qu'on ferait mieux de travailler, au lieu de perdre son temps en promenades inutiles.

— Comment sait-il qu'elle est en sûreté?

— Il a eu une révélation.

Madame Bradish secoua la tête d'un air de doute.

Quelques voix murmurèrent :

— Partons-nous?

— Je vous le conseille, dit madame Bradish avec fermeté. Personne ne peut avoir un plus grand respect que moi pour Brigham, en tant qu'il se renferme dans sa sphère légitime, comme notre chef spirituel. Mais quand il intervient pour restreindre l'exercice de notre liberté individuelle, en ce qu'elle a de nécessaire, je crois que la résistance est une vertu.

M. Stillman dit que, malgré son profond respect et sa profonde admiration pour la dame qui venait de parler, il était contraint de différer d'opinion avec elle. Que leur chef spirituel était également leur gouverneur temporel; et que lui désobéir sous un rapport montrerait un manque de confiance dans son jugement et dans son bon sens.

— Je cède, dit madame Bradish. Il en sait plus sur le sort d'Emilie que nous ne l'avions pensé. Il est bien étrange que le sort de cette jeune fille lui soit si indifférent.

— Il peut être meilleur d'attendre le retour d'Harmer, suggéra M. Ward ; il nous apportera peut-être des nouvelles.

— Mais il est parti déjà depuis deux jours, dit un assistant, et quelques jours de plus peuvent être la mort pour Emilie, si elle n'est pas déjà morte!

— Je propose que nous partions, dit un autre.

— Et moi aussi, dit un troisième.

— Je ne sais pas de quoi Brigham se mêle, dit un quatrième. Nous ne travaillons pas pour lui cependant.

— Allons! s'écria madame Bradish, partez! il est juste que vous partiez! Si vous hésitez, je rassemblerai une troupe de femmes et je me placerai à sa tête!

Brigham, de ses fenêtres qui n'étaient pas éloignées, avait suivi les péripéties de cette scène. Il vint trouver le groupe et lui dit :

— Je puis vous donner l'assurance que notre jeune sœur est en lieu de sûreté, que sa retraite a été volontaire, et que ses motifs doivent être aussi satisfaisants pour vous qu'ils le sont pour moi.

On s'écria de toutes parts :

— Mais où est-elle?

— Où elle est, et quels ont été ses motifs, sont des secrets qu'il ne m'est pas permis de révéler. Il y a un Esprit qui me découvre toutes les choses secrètes.

— Si c'est là votre seul moyen de les connaître, dit quelqu'un, la connaissance ne doit pas être grande.

Brigham avait beaucoup perdu récemment de son influence. Ses révélations étaient devenues trop communes et trop absurdes pour ne pas éveiller la défiance. Puis, son caractère enclin au mensonge, à la sensualité et à l'hypocrisie, avait dégoûté beaucoup des meilleurs hommes de l'Eglise. Beaucoup de Mormons voulaient le déposer. Il avait en revanche beaucoup d'amis, ou, du moins, des créatures qui tiraient honneur et profit de son élévation.

Cette conspiration contre lui était fomentée surtout par Lawrence. Cet homme, dont le caractère était un mélange de basse duplicité et de ruse égoïste, saisissait toutes les occasions de mettre en lumière les fautes et les infirmités de son rival heureux; il commentait complaisamment les faiblesses de Brigham, et tournait ses sermons en ridicule, ainsi que sa manière de prêcher.

— Amis! s'écria-t-il, réunissons quelques hommes de bonne volonté, et allons fouiller la maison de Brigham.

— Non, non! s'écrièrent plusieurs voix.

Ils avaient perdu toute confiance dans Brigham, il est vrai; mais Lawrence était presque aussi impopulaire.

— Je n'ai pas le moindre doute, dit Irène, que cette femme, dont l'absence a été remarquée comme quelque chose d'extraordinaire, est emprisonnée maintenant dans la maison de cet hypocrite.

Durant cette scène, Brigham demeura stupéfait. Son visage passa de l'appréhension à la colère. Plusieurs Mormons parurent disposés à suivre le conseil d'Irène, quoique les plus influents fussent évidemment opposés à un tel acte de violence. Brigham était un habile physionomiste, et l'expression du visage de ceux qui l'entouraient ne fut pas perdue pour lui. Il traita les accusations d'Irène comme les lubies d'une folle, et, s'adressant à un de ses amis, il lui demanda de veiller sur cette femme, devenue tout à coup insensée. Cette demande, faite d'une voix suffisamment bruyante pour attirer l'attention de toute l'assemblée, effraya plusieurs femmes, à la simple supposition de se trouver auprès d'une folle.

— Qu'est-ce? s'écria Irène; de qui veut-il parler?

— De vous-même, répliqua Hyde, l'ami auquel Brigham s'était adressé. Venez avec moi.

— Avec vous! je ne suis pas folle.

— Mais vous parlez comme une folle. Il faut que je veille sur vous.

Irène, qui avait peu de courage et de résolution, fut accablée d'étonnement. Tout ce qu'elle avait entendu dire des cellules étroites, des camisoles de force, des chaînes et des fouets des maisons de fous traversa tout à coup sa mémoire. Elle se pendit au cou de Lawrence, et le supplia de la sauver.

— Oui, elle est folle, dit Brigham avec un grand sang-froid.

— Sauvez-moi! dit Irène en étreignant Lawrence.

— Obéissez-moi! dit Brigham avec autorité, et menez-la où j'ai dit. Ce n'est pas tout, rappelez-vous que je n'oublierai pas ses insultes, et que si je la trouve encore dans ma route, la punition, cette fois, sera plus rude.

Irène s'enfuit en tremblant.

Madame Bradish, quoique très-inquiète sur le sort d'Emilie, ne put s'empêcher de rire de ce singulier incident.

Je lui dis le soir même, pendant que nous causions d'Emilie :

— Que pensez-vous du soupçon d'Irène?

— Ce que j'en pense?

— Oui! Ne vous semble-t-il pas que sa supposition est fondée?

Elle me fit signe que oui.

— Je ne serais pas du tout surprise si Emilie était enfermée dans la maison de Brigham.

— Ni moi!

— Je n'y avais pas songé jusqu'ici; mais l'indifférence de Brigham m'a ouvert les yeux. J'ai une grande envie d'éclaircir ce mystère. S'il a caché Emilie dans sa maison, j'ai un moyen prompt de la retrouver.

— Comment cela?

— Il a tant de femmes, qu'elles doivent savoir quelque chose de ce qui s'est passé.

— Probablement.

— C'est certain. Demain, je commencerai mes recherches.

Je ne pus m'empêcher de la regarder avec surprise. Elle avait toujours été un avocat de la polygamie, et n'avait jamais témoigné la moindre sympathie pour la victime de cette institution déplorable. Elle lut peut-être ma pensée sur mon visage, ou sentit elle-même la contradiction de sa conduite.

— Emilie, reprit-elle, a toujours été ma meilleure amie, et Anna Bradish se flatte de ne jamais être ingrate envers ceux qui lui ont fait du bien.

— C'est bien là votre règle de conduite?

— Ma règle de conduite consiste à traiter toujours les gens comme ils me traitent. Si je reçois d'eux des services, je tâche de leur rendre des services plus grands; et s'ils m'offensent ou s'ils m'insultent, je ne réponds pas du traitement qu'ils recevront en retour.

— Est-ce que Brigham vous a offensée?... demandai-je.

— Il ne s'est pas montré très-bon envers moi.

— Je pensais que vous étiez les meilleurs amis du monde.

— Autrefois, mais pas maintenant.

— Pourrais-je en savoir la cause?

— Vous savez, madame Ward, que le Mormonisme subit des modifications incessantes. Nous avions des songes, des prophéties et des miracles sous le gouvernement de Smith ; les épouses spirituelles étaient également en vogue. La polygamie et les révélations sont devenues depuis les caractères principaux de notre foi. Je pense depuis longtemps que l'autorité temporelle et spirituelle exercée par le chef de notre Eglise pourrait bien être partagée par une femme d'âge et d'expérience, de laquelle la modération ne pourrait manquer d'avoir un heureux effet sur les conseils de son collègue. Smith était favorable à un tel plan. Il me le proposa même pour me gagner, quand j'hésitais encore à entrer dans son Eglise. Il me disait :

« La sœur qui aura fait les plus grands sacrifices, qui aura apporté la plus grande prospérité, et qui aura manifesté le plus grand attachement à notre foi, sera naturellement promue à ce poste glorieux. »

Je suis ambitieuse, je l'avoue, et je prêtai une oreille complaisante à ces promesses flatteuses. J'abandonnai mes amis; j'abandonnai mes principes, et, plus d'une fois, je m'efforçai de cacher les vices de Smith, afin de partager son autorité dans l'avenir. Sa mort empêcha la réalisation de nos desseins, et quoique je n'eusse pas le privilège de participer à l'élection de son successeur, je n'eus pas de doute que mes prétentions seraient appuyées, et que les volontés du saint défunt seraient respectées. Vous savez d'ailleurs que Brigham a reconnu ses obligations envers moi et m'a offert sa main.

— Pourquoi n'avez-vous pas accepté, puisque vous désiriez partager son autorité ?

— Vous faites erreur. Une femme, suivant le code mormon, ne peut avoir aucune autorité : son existence même étant absorbée dans celle de son mari. Je n'ai pas voulu naturellement renoncer à ma liberté au profit d'un homme comme Brigham ; mais je l'ai informé, il y a peu de jours, de mes désirs, et les prêtres de notre Eglise sont très-favorables à mes plans.

— Et qu'a dit Brigham ?

— Il a fait une longue tirade sur l'incapacité des femmes pour une autorité quelconque, et m'a conseillé de me conformer au but de mon organisation en prenant un mari et en nourrissant des enfants Pouvait-il se montrer plus insultant?

— Cet avis aurait été bon pour le plus grand nombre des femmes.

— Mais je ne suis pas comme les autres femmes. Il sait cela ; vous aussi, et tout le monde. Il n'aurait pas pu m'effrayer, comme il a effrayé Irène hier.

Et elle rit en se rappelant la frayeur de cette pauvre Irène.

— Mais si Brigham est rusé, je crois être rusée aussi, et nous verrons.

CHAPITRE XLI.

DISSIDENCES.

Comme l'absence d'Harmer dura beaucoup plus longtemps qu'on ne l'avait pensé, nous commençâmes à devenir inquiets.

Brigham, cependant, prit la chose très-froidement en se contentant de remarquer que ceux qui comptent seulement sur leur sagacité et sur leur prévoyance ne peuvent pas espérer la bénédiction de Dieu. Le fait est que ni Harmer ni ses compagnons n'avaient consulté le Prophète ; et selon lui, c'était un crime. Nous les attendîmes encore quelques jours, et ils ne revinrent pas. Nous proposâmes alors d'envoyer une expédition à leur recherche ; mais Brigham s'y opposa, au grand chagrin des hommes qui devaient la composer.

Pendant ce temps, madame Bradish s'efforçait de se rendre agréable aux femmes de Brigham. C'était une entreprise difficile, leur nombre s'étant accru de trois à vingt, de tout âge et de toute condition ; et il fallait certainement tout le tact de madame Bradish pour diriger cette affaire, surtout parce qu'elle n'avait aucun moyen de constater quelle femme était la favorite ou la confidente.

— Toutes mes espérances ont pour but de conquérir une haute position dans l'Eglise, me dit-elle un jour. C'est là le but de ma vie et de toutes mes actions. Brigham m'a méprisée et insultée ; mais il peut sentir le poids de mon pouvoir quand il s'y attendra le moins. Il perd des amis, et j'en gagne. Si je puis réussir à trouver Emilie et à la mettre en liberté, Harmer certainement me deviendra dévoué.

— Oui ; mais comment expliquer la si longue absence d'Harmer ? Après l'avoir trouvée, elle, il faudra le retrouver, lui.

— Je vous ai dit que beaucoup de prêtres sont favorables à mes plans ; Lawrence notamment est parmi eux.

— Mais il désirerait conférer la dignité à Irène ?

— Non ; Irène est déjà sa femme, et cela rend la chose impossible.

— Le sait-elle ?

— Je ne suppose pas qu'elle y ait jamais pensé. Vous savez que les prêtres mormons ont l'intention de construire ici une ville fortifiée qui sera le centre d'un royaume que les prêtres de l'Eglise gouverneront avec une autorité absolue, — le principal magistrat étant souverain pontife, et les fonctions de prêtre et de roi étant exercées par une même personne, ou, suivant mes désirs, par un homme et par une femme associés.

— Votre entreprise est bien difficile ! la moitié des hommes dans l'Utah aspire au titre de chef, un très-petit nombre voudra obéir ; chaque aspirant aura son parti, et ces partis seront en guerre. C'est une folie de la part des fondateurs du Mormonisme de rêver une séparation du gouvernement des Etats-Unis. Ce gouvernement, vous le savez bien, réclame tout ce territoire comme une portion des terres publiques, et exerce une surveillance sur les tribus indiennes.

— C'est un droit qu'il n'a pas encore exercé ; les tribus n'en reconnaissent pas la légitimité.

— Peu importe qu'elles le reconnaissent ou non ; elles n'ont pas les moyens de résister avec succès.

— Nous les leur fournirons alors. Soyons d'abord unis nous-mêmes.

— C'est la chose la plus difficile à obtenir.

— Le gouvernement de Washington a reconnu l'Utah comme un territoire de l'Union, lequel doit être soumis aux règles des autres territoires.

— Cela montre qu'il ne se doute pas de nos intentions.

— Ou que, les connaissant, il s'en soucie peu.

Une expression de colère passa sur le visage de madame Bradish. Elle répondit :

— Nous sommes trop nombreux pour être méprisés.

— La force de l'Utah, comparée à celle de l'Union, ne signifie rien. Tout au plus pourriez-vous engager la bataille ; mais assurément vous ne pourriez jamais la gagner.

— Cela dépend des circonstances.

— Dans toutes les circonstances, la force est supérieure à la faiblesse.

— Nous ne pourrions nous entendre sur ce sujet ; il vaut mieux l'écarter.

Madame Bradish me quitta bientôt après pour rejoindre un meeting composé de prêtres et de notables.

Je suspectais depuis longtemps les chefs mormons de déloyauté envers le gouvernement fédéral. Je savais bien que leurs croyances et leur dogmes étaient tout à fait opposés au républicanisme, que leur idée favorite était une théocratie, et qu'à leurs yeux les plus grands rôles étaient ceux de prêtres et de rois.

M. Ward avait assisté au meeting. Il paraissait d'une gaieté inaccoutumée, et, contrairement à ma réserve habituelle, je lui demandai ce qu'on avait fait. Il sourit, et me répondit qu'on avait décidé de construire un arsenal.

— Notre foi, continua-t-il, fait merveille partout ; nous aurons bientôt des églises mormones dans les villes les plus importantes.

Les Mormons étaient venus dans l'Utah, dans le dessein avoué de s'affranchir de la juridiction et de l'action des lois qui gouvernent les Etats-Unis, de sorte que leur désappointement fut grand quand une route de terre pour la Californie fut tracée à travers leur territoire, et que des bandes d'émigrants et de voyageurs arrivèrent fréquemment en ne se gênant pas de séjourner quelque temps parmi eux. Naturellement, ils regardèrent ces voyageurs comme des espions, aux moindres marques de curiosité. Mais, sachant que toute manifestation hostile à cette époque serait prématurée, et pouvait amener leur ruine, ils traitèrent ces visiteurs avec une hospitalité froide, mais digne. Une chose qui leur déplut particulièrement fut l'établissement par les Etats-Unis de postes militaires, et le voisinage de troupes appartenant à l'armée fédérale.

A cette époque, il y avait beaucoup de gens respectables parmi les Mormons, lesquels avaient embrassé cette nouvelle foi sans bien la comprendre. C'étaient des citoyens tranquilles et de bon vouloir, qui ne s'immisçaient pas dans les affaires de l'Eglise, et ne savaient rien des desseins de ses chefs ; mais il y en avait d'autres, et c'était le plus grand nombre, d'un caractère bien opposé. Quelques-uns étaient des forcenés, des instruments prêts à exécuter les desseins les plus criminels. C'étaient des hommes sans propriété et sans famille ; de vieux célibataires dont la jeunesse avait été dépensée au milieu des associations qui repoussent le mariage ; des chevaliers d'industrie et des gens mal famés qui avaient embrassé le Mormonisme dans l'espoir de rentrer dans la société.

Les bandes de ces hommes, s'élevant de dix à vingt-cinq, avaient l'habitude d'aller dans les environs avec le but os-

tensible de chasser, quoiqu'il fût rare en vérité qu'ils rapportassent du gibier.

— Ces hommes ne sont pas très-heureux à la chasse, dis-je un jour à madame Bradish.

— C'est vrai, dit-elle en souriant.

— Je ne vois pas de gibier; j'ai peur que ces hommes ne soient des brigands, que leur commerce ne soit un pillage, et qu'ils ne soient en réalité les véritables Indiens dont les émigrants ont tant à se plaindre.

Madame Bradish ne répliqua pas.

— Ce soupçon me semble trop horrible, et cependant j'ai de la peine à l'éloigner.

Madame Bradish vint près de moi, si près que son souffle effleura ma joue.

— Avez-vous tué une araignée hier? me demanda-t-elle.

— Oui! répondis-je avec la plus grande surprise.

— Et pourquoi l'avez-vous tuée?

— Parce que cet insecte se trouvait sur mon passage.

— Vous n'allez jamais dans les champs et dans les bois pour chasser les araignées, et cependant vous les détruisez. Vous les laisseriez certainement tranquilles si elles ne venaient pas vous tourmenter?

— Certainement.

— Et quand elles vous tourmentent, vous pensez qu'il est légitime de vous en débarrasser?

— Sans doute.

— Eh bien! voilà exactement le cas où nous nous trouvons. Nous sommes venus ici pour vivre dans l'isolement; mais il y a des gens qui nous persécutent, qui veulent s'imposer à nous, qui cherchent à être initiés à nos plans afin de les trahir plus tard. Je crois donc qu'il est tout à fait légitime de nous défendre d'eux, si nous le pouvons, de les faire disparaître, de les traiter exactement comme vous traitez les araignées et les reptiles.

— Les reptiles et les hommes sont différents.

— Ils ont été créés par le même auteur; c'est la volonté de Dieu que tous ces êtres vivent. En détruisant un insecte, vous transgressez les desseins du Créateur autant qu'en détruisant un homme.

Je restai silencieuse, mais je ne fus pas convaincue. Mes yeux commençaient à s'ouvrir, et beaucoup de choses transpiraient journellement, de nature à me convaincre que le Mormonisme avait des mystères qu'il n'était pas facile d'abord de pénétrer.

Un jour, une compagnie d'émigrants arriva, presque immédiatement après le retour d'une bande de prétendus chasseurs. Ils avaient été attaqués; plusieurs hommes avaient été blessés et quelques animaux tués. Ils campèrent près de notre maison, et comme M. Ward m'avait informée qu'ils venaient de cette partie de l'Etat de New-York où j'avais demeuré, je résolus de les visiter dans la soirée. Ces émigrants, il faut se le rappeler, n'étaient pas des Mormons, mais des voyageurs allant dans l'Orégon ou en Californie.

Je trouvai une dame très-communicative, qui me donna beaucoup de détails intéressants concernant mes amis, et me raconta les événements liés à l'attaque de sa compagnie. Ce qui lui semblait inexplicable, c'était que les Indiens parlaient anglais.

— Les Indiens, dit-elle, n'ont pas la voix semblable à celle des hommes blancs, tandis que ces individus causaient avec les intonations et les articulations qui sont communes à notre race. N'est-ce pas étrange?

— Ils ont probablement étudié l'anglais dans les postes militaires, suggéra M. Ward.

— Ou bien, ils étaient des hommes blancs déguisés, répliqua le mari de la dame.

J'observai que M. Ward le regarda d'un œil scrutateur; satisfait probablement de son examen, il dit:

— Cela n'est pas vraisemblable. Mais les Indiens deviennent si hostiles, que je m'étonne de l'obstination des émigrants à poursuivre cette route.

— Parce qu'ils ne peuvent pas en trouver d'autres où les montagnes et les rivières soient accessibles, répliqua le monsieur.

— Il doit y avoir une autre route, mais la difficulté est de la trouver.

L'interlocuteur sourit tristement.

— On préfère généralement, dit-il, des dangers connus à des dangers inconnus.

Je dis tout bas à M. Ward:

— Comment se fait-il qu'on n'attaque jamais les Mormons?

— Ils sont sous la protection du ciel.

La réponse, comme on le voit, tranchait la difficulté.

CHAPITRE XLII.

LA NOUVELLE FEMME.

M. Slocomb fut possédé de la manie de l'émigration pendant plusieurs années. Comme la plupart des gens, il était très-mécontent, non de ce qu'il avait, mais parce qu'il désirait des choses qu'il n'avait pas. Il voulait une grande propriété, composée d'un millier d'acres, laquelle pourrait être également divisée entre ses enfants, quand il ferait un voyage dans l'autre monde: c'était son expression favorite.

Madame Slocomb s'opposa pendant longtemps aux vues de son mari. Elle était attachée à son foyer et à ses amis. Mais, bien qu'elle se distinguât par sa vertu et par son intégrité, et qu'elle fût inébranlable sur certaines questions de moralité, elle avait un côté faible, une grande crédulité en matière religieuse.

Si un bouddhiste ou un musulman était venu dans son voisinage en prêchant les dogmes bouddhistes ou musulmans, il y aurait eu dix chances contre une qu'il eût trouvé en elle une auditrice zélée, et bientôt une croyante. Elle avait adhéré aux doctrines des seconds *adventistes*, mais l'échec de leurs prophéties avait ébranlé un peu sa foi. Enfin les Mormons vinrent. Ceux-ci la séduisirent beaucoup. Elle les reçut dans sa maison et les écouta avec enthousiasme.

M. Slocomb proposa une émigration immédiate. Les Mormons unirent leurs instances aux siennes, et madame Slocomb céda bientôt. Mais, dans l'Utah même, et malgré la ferveur de sa foi, elle conserva ses anciennes mœurs de l'Est, et préserva l'intégrité de ses principes de morale.

Elle était, d'ailleurs, une de ces personnes qui craignent la souillure par l'association avec les gens qu'elles n'aiment pas, ou qu'elles regardent comme vicieux. Elle n'avait jamais entendu parler de la polygamie avant son arrivée dans la terre des Saints; aussi sa surprise et son horreur furent grandes. Voici comment elle apprit que ce système régnait chez les Mormons.

Elle et son mari s'étaient rendus directement, à leur arrivée, dans la maison d'un Mormon de leurs amis. Il les reçut gracieusement et leur présenta sa femme, madame Bee, qui portait un enfant sur ses bras.

Ils échangèrent quelques compliments, et M. Bee leur présenta une autre dame beaucoup plus jeune, portant aussi un enfant, et appelée également madame Bee.

Une troisième dame entra, encore plus jeune et en état de grossesse: c'était une autre madame Bee.

Madame Slocomb, stupéfaite, pensa qu'elle était dans une maison de fous, ou bien qu'elle était folle elle-même.

D'autres dames, au nombre de quinze au moins, défilèrent successivement devant madame Slocomb, qui les regarda comme on regarde des fantômes dans un rêve. Ces femmes n'étaient pas des fantômes: elles étaient bien des femmes de chair et d'os, et elles s'appelaient toutes madame Bee.

Madame Slocomb, trop polie, et, d'ailleurs, trop interdite pour faire aucune question, s'assit comme pourrait le faire une somnambule.

Il était impossible que toutes ces dames fussent les sœurs ou les filles de M. Bee, et qu'au lieu du nom de mademoiselle elle eût entendu chaque fois le nom de madame.

Il était également peu probable qu'il eût tant de frères dont les épouses fussent toutes domiciliées chez lui.

Comme l'heure du dîner approchait et qu'une multitude

d'enfants se répandait dans la chambre, la curiosité de madame Slocomb s'accrut au plus haut degré.

Elle observa que la plupart de ces enfants étaient très-négligés, que leurs visages et leurs mains semblaient étrangers à l'usage de l'eau, et que leur chevelure formait un écheveau impossible à débrouiller. Beaucoup de garçons, âgés de huit à neuf ans, portaient des blouses auxquelles le soleil, la pluie, la neige, la boue et toutes les intempéries imaginables, remontant à plusieurs années, avaient fait subir les plus rudes épreuves; quant aux filles, elles étaient vêtues d'étoffes sans nom, qu'elles semblaient avoir ramassées un peu partout à l'aventure, en jouant à colin-maillard.

Bien que les enfants appelassent toutes les femmes « maman, » ils ne manquaient pas d'appeler M. Bee « papa ; » cependant, cela pouvait être par politesse.

Enfin madame Slocomb trouva une solution qui lui plut beaucoup.

Ces enfants étaient sans doute des orphelins que M. Bee, dans sa bonté, avait jugé humain de recueillir. Leurs mères devaient être des veuves infortunées, et, quant au nom... tant pis, elle remettait la solution à une autre fois.

Elle évita de faire aucune remarque pendant le dîner, et, quoique les facultés diverses et graduées de la surprise, de l'ébahissement et de l'indignation eussent été en jeu dans l'esprit de madame Slocomb pendant ce dîner extraordinaire qui renversait toutes les idées reçues, elle supposa que dans un pays neuf, sur les frontières mêmes de la civilisation, les innovations et les excentricités pouvaient avoir un large cours.

Le caractère de ce dîner consistait essentiellement dans l'antagonisme des actions et des produits des diverses artistes culinaires.

L'une des ménagères, ayant mis la table avec le plus grand soin, quitte la chambre pour quelques instants. Une autre vient, enlève les plats, les couverts et les bouteilles, enlève tout, et fourre tranquillement ce tout dans le buffet. Elle aurait enlevé certainement aussi la nappe et les serviettes, s'il y en avait eu. Alors elle apporte d'autres plats de sa façon, retourne au buffet, et remet la table avec le plus grand sang-froid dans un ordre qui lui sourit davantage.

La première ménagère revient; elle voit son œuvre méconnue, bouleversée, elle entre en rage; mais des éclats de rire l'accueillent impitoyablement.

La même hostilité présidait, je l'ai dit, au département culinaire.

Un plat convenait-il à l'une et ne convenait-il pas à l'autre, celle-ci le dénaturait de la façon la plus déplorable en y jetant toutes sortes d'ingrédients: c'était là sa vengeance.

Enfin cet étonnant dîner fut accompagné d'un concert charivarique, composé de cris, de piaulements, de vagissements et de mugissements marqués par un rhythme de soufflets, de coups de poing et de coups de pied.

Madame Slocomb semblait toujours croire que tout cela était un rêve; mais elle fut bien obligée de se rendre enfin au témoignage de ses yeux, de ses oreilles, et surtout de son estomac.

Quand le dîner fut annoncé, une des plus jeunes femmes se précipita dans l'appartement en renversant presque quelqu'un, et en s'établissant à la place d'honneur, tandis que deux autres vinrent en bondissant, et se placèrent à la droite et à la gauche de M. Bee. Il fit peu d'attention à elles; mais il parut évidemment mécontent de leur manière d'agir.

Les cris des enfants continuèrent: l'un demandait du pain, l'autre du beurre, celui-ci des pommes de terre, l'autre des gâteaux. Si l'un obtenait plus que l'autre, il s'ensuivait des coups et des cris d'une puissance peu commune. A la fin, la confusion et le vacarme s'accrurent au point que l'hôte ne put entendre sa propre voix ni celle de ses convives. Alors il se leva pâle de colère, et, faisant jouer une baguette solide qu'il avait toujours à portée de sa main, il réussit bientôt à débarrasser la chambre.

Madame Slocomb proposa une promenade à la dame la plus âgée, dont les manières semblaient indiquer une instruction supérieure à celle des autres.

— Avec grand plaisir! répliqua-t-elle; j'attendrai seulement que mes enfants aient fini de manger. Si je les quittais maintenant, on les laisserait mourir de faim. Chaque mère a l'habitude ici de soigner ses propres enfants.

— Vous ferez bien de soigner vos enfants, dit l'une des femmes d'un ton insultant; ils sont si laids que personne ne voudrait s'en charger.

De plus en plus surprise, madame Slocomb ne put s'empêcher de remarquer tout haut que les personnes présentes ne semblaient pas bien d'accord.

— Il n'y a pas d'accord ici! répondit la plus âgée, chacune n'est occupée que d'elle-même.

— Est-ce que vous êtes des pensionnaires, alors? Et M. Bee est donc votre parent?

Ce fut au tour des femmes à être surprises.

— Des pensionnaires! un parent! s'écrièrent-elles en éclatant de rire.

— Notre amie madame Slocomb n'est pas initiée aux coutumes de l'Utah, dit M. Bee : ces dames sont toutes mes femmes.

Madame Slocomb parut frappée d'horreur. Etait-il possible qu'elle fût venue dans un lieu comme celui-là? que la religion qu'elle avait embrassée sanctionnât de telles coutumes, qu'elle se fût assise au milieu de femmes si dégradées, et qu'elle eût mangé avec elles?

— Il ne faut pas nous regarder avec tant de hauteur, madame, dit l'une de ces femmes; attendez un peu et vous aurez beaucoup de compagnes comme nous. Je vous garantis que votre mari ne s'en tiendra pas à vous, pas plus que les autres hommes.

Madame Slocomb ne daigna pas répliquer. Elle demanda vivement son chapeau et quitta la maison de la manière la moins cérémonieuse. Madame Slocomb était très-attachée à l'institution du mariage comme il existait dans les autres Etats, et un bigame pour elle était aussi repoussant que les hommes coupables des plus grands crimes. A son point de vue, la demeure de M. Bee n'était pas plus honorable qu'une maison mal famée, et elle se croyait dégradée d'en avoir franchi les portes. Elle vint me trouver en proie à une grande agitation, et me raconta ce qu'elle avait vu et entendu.

— Ces scènes-là, dis-je, sont communes parmi nous.

— Combien j'ai été déçue! dit-elle; je considérais le Mormonisme comme la vérité, la pureté et la beauté mêmes; je n'aurais jamais imaginé que quelque chose de si révoltant pût se cacher sous le masque de la piété. Mais quittons l'Utah; je ne veux pas rester ici plus longtemps.

— Mais votre mari?...

— Mon mari sera aussi révolté que moi de semblables mœurs; mais le voici qui vient!

M. Slocomb apparut. Une expression soucieuse et pensive avait remplacé sur son visage sa gaieté ordinaire.

— Pourquoi avez-vous quitté si précipitamment la maison de frère Bee? demanda-t-il d'un ton moitié plaisant, moitié irrité.

— Vous le savez aussi bien que moi. Il est dégradant pour moi d'être allée là, de m'être assise, et d'avoir mangé au milieu de pareilles créatures.

— Elles m'ont paru être des femmes très-modestes, dont quelques-unes sont très-belles. Mon ami me dit qu'il n'a jamais été plus heureux. Ce sont des mœurs si patriarcales!

— Ah! mon Dieu! est-il possible que vous excusiez des pratiques aussi abominables!

— Je n'y vois rien d'abominable.

M. Ward entra, et les deux messieurs commencèrent une discussion sur la théologie, qui aboutit, comme la plupart des discussions dans l'Utah, au thème de la polygamie.

— Vous voyez, dis-je en m'adressant à madame Slocomb, que votre mari a des opinions très-différentes de celles que vous lui supposiez.

Elle secoua la tête et répandit des larmes.

— Nous ne savons jamais de quoi les hommes sont capables, jusqu'à ce qu'ils soient tentés.

Malgré les désirs de sa femme, M. Slocomb refusa de s'éloigner de l'Utah; il s'accommodait bien, disait-il, de l'endroit et des habitants. Bee devint son ami intime et son conseiller.

Deux semaines après son arrivée dans l'Utah, M. Slocomb prit une seconde femme.

D'après le code mormon, la femme qui frappe l'enfant d'une autre est soumise à une peine sévère. Les enfants de madame Slocomb, indignés comme elle, ne se faisaient pas faute de tourmenter et d'insulter Elisabeth, la nouvelle femme. Celle-ci se garda bien de les toucher; mais, quand sa patience fut à bout, elle se plaignit à M. Slocomb.

— Je vous engage à veiller sur vos enfants, dit M. Slocomb à sa femme; Elisabeth se plaint d'eux.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils lui jouent mille mauvais tours. Je suis étonné que vous leur permettiez de l'insulter comme ils le font.

— Et moi, je suis étonnée que vous permettiez à cette vile créature de s'établir dans notre maison.

— Elle est aussi respectable que vous : une seconde femme est aussi légitime que la première.

— C'est faux! monsieur Slocomb; rien ne peut sanctifier un lien que Dieu n'a pas autorisé et que la nature interdit. Je ne vous appellerai pas du nom que vous méritez; mais vous savez bien que, dans une société civilisée, votre crime aurait été sévèrement puni.

Les discussions entre M. et madame Slocomb devinrent de plus en plus violentes. Il l'informa que les Mormons la détestaient, que sa conduite produisait l'impression la plus mauvaise, et qu'il le regrettait beaucoup.

— J'en suis bien aise, répondit-elle.

Madame Slocomb me dit qu'elle espérait faire chasser Elisabeth de sa maison.

— Vous n'y réussirez pas, madame Slocomb, répondis-je.

— Je trouverai moyen de rendre sa position intolérable, comme Sarah le fit pour Agar.

— Vous ne voudriez pas la traiter cruellement, répondis-je; votre mari est, après tout, le plus à blâmer. J'ai entendu dire qu'Elisabeth était douce et inoffensive, et qu'elle est orpheline.

— Qu'elle trouve une place ailleurs, alors!

Madame Slocomb était si aveuglée par la passion, que tout appel à sa sensibilité était vain. Et cependant, d'ordinaire, aucune femme ne pouvait être plus tendre ni plus serviable.

Une après-midi, nous nous promenions près de la maison de madame Slocomb, quand un bruit de coups, de cris et de paroles irritées, attira notre attention.

Nous entrâmes. Elisabeth était en train de tenir l'aîné des enfants par les cheveux, pendant qu'elle en battait un autre sans pitié.

— Vous osez frapper mes enfants! s'écria madame Slocomb, en s'élançant pour les délivrer.

— Oui, je l'ose, répondit Elisabeth, en se retournant vers son antagoniste avec des yeux reluisants comme ceux d'une panthère irritée.

Le garçon s'élança vers sa mère en criant.

— Écorché et brûlé! dit madame Slocomb; vous me le payerez.

— Non. Votre mari, mon mari, m'a conseillé de me défendre.

— Menteuse! femme perdue!

— Je ne suis pas plus menteuse ni plus perdue que vous; je suis mariée, et M. Slocomb est mon mari comme il est le vôtre.

— Sortez d'ici!

— Sortir! abandonner ma maison et mon mari pour plaire à vous et à vos affreux marmots! Non, je resterai, et avant qu'il soit longtemps je danserai sur votre tombe.

Dégoûtée profondément d'une pareille scène, je quittai la maison de M. Slocomb, et je retournai chez moi.

Quelques jours après, un bruit affreux se répandit chez les Mormons. Une querelle sanglante avait eu lieu dans la maison de M. Slocomb. Elisabeth, dans un accès de fureur contre l'un des enfants, l'avait frappé d'un coup qui fut jugé mortel. On envoya chercher M. Slocomb. Il regarda son enfant qui se mourait, et demanda à Elisabeth :

— C'est vous qui avez fait cela?

— Oui! répondit-elle avec calme. Vous m'avez conseillé de ne plus me plaindre et de me défendre; je vous ai obéi; vous en voyez le résultat. Mais je jure que je n'avais pas l'intention de tuer l'enfant.

— C'est faux! dit en sanglotant madame Slocomb; vous nous avez menacés mille fois de nous tuer tous.

— Vous êtes tous à blâmer, dit M. Slocomb.

— C'est sur vous que je rejette le blâme, répliqua sa femme, toujours en sanglotant. Nous vivions heureusement ensemble avant que cette créature fût ici; elle nous tuera tous, je l'espère bien!

— Mais envoyons chercher un médecin! dit Elisabeth d'une voix plus douce.

— Il est trop tard! murmurai-je.

— Oui! trop tard! trop tard! dit la mère en gémissant. Guillaume, cher enfant, regarde-moi. Est-ce que tu ne reconnais plus ta maman? O mon doux agneau! est-il possible que tu meures ainsi?

L'enfant essaya en vain de parler; un frisson parcourut ses membres, une ombre passa sur son visage, et nous fûmes en présence d'un cadavre.

— A-t-on pendu Elisabeth? demandera le lecteur; l'a-t-on emprisonnée? comment l'a-t-on punie?

On ne l'a pas punie; elle ne fut même pas réprimandée par l'Eglise. Les hommes et toutes les femmes, excepté les premières épouses, affectèrent de regarder ce meurtre comme un accident.

Elisabeth ne quitta pas la demeure de M. Slocomb; les enfants furent effrayés d'elle, et madame Slocomb fut accablée de douleur; elle perdit toute son énergie accoutumée, et, en deux ou trois occasions, je découvris dans ses regards et dans ses manières les symptômes bien visibles de la folie. Elle parlait continuellement de son enfant tué, et allait s'asseoir pendant des heures entières en pleurant sur son tombeau.

J'entretins M. Slocomb de la situation de sa femme; je lui dis qu'elle était sur le point de devenir folle, et je le suppliai d'éloigner Elisabeth. Il répondit qu'Elisabeth était une excellente femme, et que, la santé de madame Slocomb étant actuellement délabrée, il lui fallait une femme forte pour avoir soin de sa maison.

Quelques jours après, il y eut une grande sensation dans le village. Madame Slocomb avait tué ses deux plus jeunes enfants, et s'était tuée ensuite elle-même. Les trois corps furent retrouvés dans une mare de sang, sur le tombeau de Guillaume. La mère étreignait dans sa main froide un couteau sanglant.

M. Slocomb continue de vivre avec Elisabeth, et a ajouté deux femmes de plus à son établissement domestique.

CHAPITRE XLIII.

AVENTURES D'ETHLEEN.

L'indifférence pour l'absence de leur mari est de mode parmi les femmes indiennes. La squaw ne doit jamais abandonner sa dignité, ce qui exclut l'idée de répandre des larmes, ou de manifester son anxiété pour quelqu'un, quelque aimé qu'il soit.

Ethleen conserva plusieurs des coutumes indiennes avec la plus grande ténacité. Cependant il était facile de s'apercevoir que son indifférence était feinte, et qu'elle souffrait réellement toutes les tortures d'une incertitude cruelle.

— Ethleen est partie, me dit madame Bradish, qui savait la première toutes les nouvelles.

— Partie, où?

— Personne ne le sait. Elle a emporté son arc et ses flèches, et elle s'est engagée dans les montagnes sans dire à personne le lieu où elle se rendait.

Nous en conclûmes qu'Ethleen était allée à la recherche de son mari.

— Je suis découragée au sujet d'Emilie, dit madame Bradish; je crains qu'elle ne soit morte. J'ai interrogé toutes les femmes du Prophète, et elles ne peuvent me donner aucun renseignement.

— Espérons encore. Ah! si Harmer était ici!...

— Il est ici! dit une voix mâle que nous reconnûmes tout de suite.

C'était celle d'Harmer.

— D'où venez-vous? dit madame Bradish. Où sont vos compagnons?

— Morts.

Un faible cri d'Ethleen nous apprit combien elle s'intéressait à sa réponse.

— Et Emilie?

— Brigham doit la cacher quelque part.

— Vous le croyez?

— J'en suis sûr.

— Vous avez trouvé les Indiens?

— Oui, mais pas ceux que j'avais l'intention de visiter. Mais je vois qu'il faut satisfaire votre curiosité en vous racontant mes aventures depuis le commencement.

— Oui, c'est ce que je désire.

— Eh bien, il ne nous arriva aucune aventure digne d'être mentionnée jusqu'au second jour de notre voyage, où nous trouvâmes une trace que Buckley reconnut appartenir à des hommes blancs.

— Par quel moyen?

— Parce que l'orteil du pied droit était évidemment tourné en dehors en marchant, ce qui n'arrive jamais avec les Indiens; mais ne m'interrompez plus.

En dépit de cette recommandation, je demandai à Harmer où était Ethleen, qui venait de disparaître tout à coup.

— Elle va à travers les collines en ce moment.

— Pourquoi? ce n'est pas son chemin pour retourner chez elle.

— Vous ne la reverrez plus, dit Harmer.

— Que dites-vous? Pourquoi?

— La nature indienne a repris le dessus. Les liens qui l'attachaient aux blancs ont été brisés par la mort de son mari. Elle est dégoûtée des lois et des règlements du Mormonisme, et s'associera désormais avec ceux de sa race. Mais j'en reviens à mon histoire.

En suivant cette trace, nous nous trouvâmes tout à coup environnés par une troupe de cavaliers armés de rifles. La fuite était impossible, et, en voyant leur dessein, nous résolûmes de vendre chèrement notre vie. Mais Moore et Buckley tombèrent tout à coup inanimés. Je fus accablé par le nombre et grièvement blessé, quand je découvris avec le plus grand étonnement que mes assaillants étaient des Mormons, au lieu d'être des Indiens. Vous paraissez terrifiées. Ils agissaient d'après les ordres d'un chef inconnu; mais l'un d'eux, que j'avais eu pour ami, intercéda pour ma vie. Ils m'entraînèrent dans une caverne, où ils changèrent d'habits, peignirent leurs visages et prirent des déguisements indiens.

— Afin d'attaquer les émigrants voyageant à travers le territoire, et de les empêcher de visiter la Cité sainte?

— Précisément.

Je jetai un coup d'œil sur madame Bradish; mais elle demeura silencieuse, et Harmer continua :

— Ces hommes avaient reçu l'ordre formel de me tuer, et je n'ai pas le droit de révéler de qui émanait cet ordre. J'ai entendu le débat, lorsque les plus cruels voulaient me faire périr, et que les autres voulaient seulement m'égarer dans les montagnes, où j'aurais eu peu d'espérance de découvrir les établissements des hommes blancs. Je joignis mes supplications à celles des plus modérés, et nous l'emportâmes. Ils me menèrent, blessé et à cheval, dans un désert sauvage où nous voyageâmes pendant quatre jours; et enfin ils me contraignirent à boire une potion soporifique. Quand je me réveillai, je me trouvai seul.

— Terrible situation!

— Terrible, en vérité! Mais je ne fus pas découragé. Je pensai plus à Emilie qu'à moi-même, et son souvenir me donna le courage de vivre. Mon désir était de tomber dans les mains d'une troupe d'Indiens errants, et ce désir fut satisfait le troisième jour après mon abandon. Les Indiens que je rencontrai étaient pacifiques et hospitaliers; ils me menèrent dans leur village. Là, j'eus une entrevue avec leur chef, qui, en apprenant d'où je venais, commença immédiatement de parler des plans de mon père, comme il appelait Brigham. J'appris que des émissaires étaient continuellement envoyés par Brigham dans les tribus d'Indiens. Le but était de pousser ceux-ci à l'hostilité et à la rébellion contre le gouvernement fédéral, en leur représentant que ce gouvernement voulait les déposséder de leurs terres. Je constatai aussi que quelques-unes des tribus les plus puissantes venaient de faire un traité avec Brigham, en s'engageant à lui fournir, au besoin, un grand nombre de guerriers en échange d'une grande quantité de poudre et d'armes à feu.

— Et que voyez-vous là de répréhensible, monsieur Harmer? dit madame Bradish. Vous savez bien que les Mormons veulent se délivrer du joug des païens et bâtir une ville qui devienne la gloire de la terre.

— Mais je ne savais pas qu'ils voulaient en appeler au meurtre pour faire triompher leurs plans. Je n'ai jamais su jusque-là qu'ils voulaient pousser les Indiens sauvages à attaquer les émigrants inoffensifs, et qu'ils participaient au massacre de femmes et d'enfants. Non, madame Bradish, je n'ai jamais pensé que ces moyens seraient employés par eux.

— Ces moyens sont nécessaires.

Il rit avec mépris.

— Souvent l'ambition se ruine elle-même. Le gouvernement fédéral, madame, sera instruit de tous les plans tramés contre lui.

Une expression du plus grand désappointement et de la plus profonde indignation parut sur le visage de madame Bradish.

— Comment! vous oseriez agir comme un traître? vous voudriez nous trahir?

Elle se leva et se dirigea vers lui.

— Prenez garde, si c'est ainsi!

— Prenez garde vous-même à ce que vous voulez faire! Il ne serait pas prudent de me tuer : cela ne ferait que hâter votre propre destruction. Pendant mon absence, j'ai visité un poste militaire; j'ai été introduit devant les officiers des États-Unis; j'ai préparé des dépêches pour Washington, dans lesquelles tous vos secrets sont mis à nu. Et que pouvez-vous faire maintenant?

Madame Bradish leva les mains dans l'attitude d'un profond désespoir.

— Vous n'attendiez pas cela, n'est-ce pas? reprit Harmer. Si vous me tuez demain ou cette nuit, je ne pourrai pas vous servir; si vous me laissez vivre, je puis vous sauver.

— Vous êtes un traître.

— Je ne suis pas un traître, et quiconque m'appelle ainsi, ment! s'écria-t-il avec passion. Je n'ai jamais participé à vos plans; je n'ai jamais comploté contre notre gouvernement. Ne l'ai-je pas, au contraire, défendu dans Mexico? N'ai-je pas été toujours un fidèle et loyal citoyen? Ai-je jamais promis mon concours à vos projets iniques?

— Mais le gouvernement de Washington est à dix mille milles d'ici. Il est douteux qu'il donne créance à votre rapport?

Madame Bradish savait bien que le gouvernement fédéral, une fois instruit de leurs machinations, prendrait des mesures pour ruiner l'établissement de leur indépendance théocratique. Leurs projets n'étaient pas encore mûrs : elle le savait bien; elle se rattachait à la paille la plus fragile, afin de soutenir ses châteaux en l'air.

— La distance n'est rien, reprit Harmer, et un des officiers m'a dit que nous inspirions déjà une grande défiance, et que la désignation d'un gouverneur de notre territoire avait été recommandée au président.

— Un gouverneur païen! chargé d'inspecter, d'espionner notre conduite! Alors nous sommes perdus!

— Vous êtes sauvés plutôt. Je n'ai jamais entendu parler d'une conduite plus païenne que celle qui est approuvée et pratiquée ici. Des crimes, qui enverraient un homme aux pénitenciers dans les autres États, sont publiquement approuvés ici. Si ce n'avait été pour Emilie, je ne serais jamais revenu dans ce foyer de brigandage; et, du

UPB

On la laissa dans cet état jusqu'à la nuit suivante. — Pag. 77.

reste, si Ethleen ne m'avait pas assisté, je ne sais pas si je serais parvenu à retrouver mon chemin. L'Indien Walker, qui paraît bien initié à tous les plans de Brigham, m'a retenu en captivité pendant plusieurs jours. Mes mains et mes pieds étaient enchaînés, et deux jeunes sauvages, placés à la porte de la hutte, veillaient sur moi. Un autre était chargé de m'apporter une maigre pitance. Je relate tous ces détails au gouvernement fédéral. Ethleen possédait heureusement toute la sagacité et la ruse qui caractérisent sa race : elle demeura dans le voisinage pendant plusieurs jours. Par un de ces pressentiments qu'on ne peut expliquer, il me sembla qu'un ami voulait me sauver, et je pensai à Ethleen et à son anxiété probable sur le sort de son mari. En conséquence, je ne fus pas du tout surpris quand le fils de Walker me l'amena. Il avait d'abord remarqué les traces de ses pas sur le sable, et, en les suivant, il la surprit tout à coup pendant qu'elle sommeillait. Frappé de sa beauté et de son apparence juvénile, il attendit qu'elle se réveillât. Elle lui apprit alors le but de son voyage dans leur pays, et il l'emmena sans que son père en sût rien.

Avec un stoïcisme tout indien elle reçut la nouvelle de la mort de son mari : elle ne demanda même pas où l'événement avait eu lieu. J'appris bientôt qu'elle intriguait auprès du jeune Walker pour ma délivrance. Le sauvage hésita pendant plusieurs jours, pendant qu'Ethleen continuait ses importunités. Un soir, elle lui fit boire une grande dose de wisky : la tentation fut trop forte pour sa sobriété ; il tomba bientôt dans le sommeil de l'ivresse. J'entendis bientôt sa respiration bruyante, et je vis une lumière briller dans l'obscurité. Alors mes liens furent coupés, et une voix bien connue me commanda de me lever.

Le jeune Walker nous fournit une couple de chevaux et nous encouragea par l'assurance que nous n'avions à craindre aucune poursuite, parce que les guerriers se préparaient pour une expédition contre la caravane du grand Santa-Fé.

Il était nécessaire cependant d'éviter mes ennemis mormons ; de sorte que nous prîmes une route nouvelle et pénible, où la sagacité d'Ethleen qui mesurait les distances par la position des astres se déploya d'une façon remarquable. Nous rencontrâmes en chemin une aventure. Nous tombâmes tout à coup sur une bande d'émigrants qui avaient été attaqués par les Indiens et dont plusieurs avaient été blessés. Et ils ne furent pas peu surpris, comme tant d'autres, que des Indiens comprissent si bien l'anglais et ressemblassent tant à des hommes blancs, excepté par la couleur.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

CHAPITRE XLIV.

LA FIÈVRE DE L'OR ET SES EFFETS.

Comme l'irruption d'une épidémie à la Nouvelle-Orléans ou dans quelque autre ville du Sud, la fièvre de l'or sévit tout à coup avec une violence incomparable. Il y avait cette différence cependant, que les épidémies sont ordinairement locales, tandis que la fièvre de l'or s'étendit dans tous les districts de l'Union fédérale. Le commerce et l'agriculture languissaient, et toutes les questions d'affaires ou de politique durent céder devant cette autre épidémie.

Naturellement, l'Utah ne fut pas une exception à la règle générale. Les nouvelles arrivèrent que de grandes mines d'or avaient été trouvées en Californie. Le pays fut comme en feu; les habitants furent électrisés, et un grand nombre d'entre eux abandonnèrent leurs propriétés et leurs biens mobiliers pour courir à la recherche de l'or.

En vain Brigham voulut les retenir, déclama amèrement contre l'amour de l'or et parla de sacrifices pour la cause de la vérité : les exhortations eurent peu d'influence. Le vieux Weldy même, qui apprit cette nouvelle à son retour de l'église, où son mariage avec les deux demoiselles Melton venait d'être célébré, fit des préparatifs immédiats pour abandonner sa maison et son sérail, et gagner le nouvel Eldorado. Il réunit sa famille le matin qui suivit son double mariage, et, l'ayant informée qu'une terre d'or s'étendait au delà de la Sierra-Nevada, il déclara son intention de la visiter, et il recommanda ses jeunes femmes au respect et à la protection des notables; puis il partit.

Madame Bradish, quelque temps après, se rendit dans la maison de mesdames Weldy, et son horreur peut à peine être décrite à l'aspect de la scène qu'elle eut sous les yeux.

Les femmes indiennes s'étaient enivrées : elles étaient les ennemies naturelles des femmes blanches; et, dans leur haine contre celles-ci, elles avaient préparé un repas dans le but de les empoisonner.

Tout le village fut en émoi. Je rencontrai Henriette Melton qui vagnait par les rues comme une folle, et qui ne put s'expliquer que par des mots entrecoupés. Ma curiosité me poussa avec les autres dans la maison de M. Weldy.

La table était au milieu de la chambre, où régnait un désordre épouvantable : les verres et les plats étaient brisés, la viande exhalait une odeur détestable. M. Ward en coupa une petite tranche et la jeta à un chien. L'animal la mangea et en ressentit presque immédiatement les effets : il aboya, il hurla, il bondit, il écuma.

Les Indiennes avaient usé d'un poison d'une violence effroyable.

On se saisit immédiatement des coupables : elles étaient en train de fouiller dans les tiroirs et de rassembler les objets les plus importants pour les emporter dans leur fuite. Elles cherchèrent à nier d'abord leur crime; mais elles furent bientôt obligées de le confesser. Le peuple demanda leur exécution sans jugement, et on les pendit immédiatement à un arbre dans la vallée. Leur sort fut horrible, mais beaucoup moins que celui de leurs victimes. Quelques-unes étaient devenues folles et s'étaient sauvées dans les bois, dans les cavernes des montagnes; quelques-unes étaient mortes lorsqu'elles furent retrouvées par des chasseurs; d'autres devinrent la proie des bêtes féroces. Les effets du poison furent moins violents sur les enfants, dont quelques-uns ont survécu, mais avec une intelligence troublée.

Weldy revint de la Californie et retrouva sa propriété en ruine; ses troupeaux s'étaient dispersés dans les bois. Dans le cas de sa mort, sa propriété aurait été confisquée au bénéfice de l'Eglise.

— A quoi bon m'affliger? s'écria-t-il : j'ai perdu mes femmes; mais j'ai de l'or, et j'en retrouverai d'autres !

Il dit vrai.

CHAPITRE XLV.

RÉVÉLATIONS.

La découverte de l'or dans la Californie détourna l'attention publique des Mormons, et ce fut heureux pour eux. La portion de la population la plus énergique et la plus intelligente émigra. Une fois soustraite à l'influence du grand Pontife, elle trouva son zèle pour l'Eglise et pour la propagation de ses principes remarquablement refroidi.

Madame Bradish, dont la trempe d'esprit peu commune ne se démentit pas, en vint cependant à une conception plus juste du caractère fallacieux des désirs qu'elle avait caressés jusque-là. Ce changement fut accompagné d'un profond remords. Le véritable caractère du chef des Mormons lui apparut dans toute son horrible vérité.

— Et votre argent, chère dame ? lui dis-je un jour : vos pertes doivent être considérables, puisque vous m'avez dit que toutes vos propriétés étaient engagées dans l'Eglise?

— Mes pertes passeraient pour affligeantes aux yeux de beaucoup de gens; mais elles ne sont rien en comparaison de mes espérances brisées. J'ai été la dupe d'un misérable, pendant que je croyais servir mon ambition. Les premiers chefs mormons ont possédé un pouvoir vraiment fascinateur; leurs connaissances en magnétisme leur a amené beaucoup de dupes.

— Comment Smith a-t-il pu être initié au magnétisme, qui n'a commencé à se répandre dans le pays que plus tard ?

— Ce n'est pas un mystère pour moi. C'est un Allemand pauvre, mais très-intelligent, et très-instruit qui lui a tout appris, les passes et les manipulations. Smith l'a largement payé, et l'Allemand a promis de garder le secret.

— Et vous?

— J'ai été instruite de tout pendant mes relations avec les prêtres. J'étais présente quand Smith a instruit M. Ward dans son art. Celui-ci vous a soumise à son influence. Les magnétiseurs les plus habiles sont choisis comme missionnaires.

Madame Bradish se couvrit le visage de ses mains et s'assit pendant quelques instants en silence.

— Pauvre Ethleen ! dit-elle enfin; que son sort a été cruel !

— Et madame Clark ? demandai-je.

— J'ai été coupable envers elle, comme je l'ai été envers vous, madame Ward.

— Envers moi?

— Oui. Connaissez-vous cette lettre ?

Et elle tira de sa poche une lettre que je me rappelai avoir écrite à mes amis quelques années auparavant. Ma surprise fut grande, en vérité; mais madame Bradish ne me laissa pas le temps de la manifester.

— Cette lettre, comme vous le pensez, n'a jamais été envoyée, et je dois vous instruire que quelqu'un qui vous est cher et qui vous touche de près a été le promoteur de cette déception.

— Je comprends tout.

— Il vous a vue, vous lui avez plu, et il a imaginé un plan pour vous posséder. Pouvez-vous lui pardonner?

— Oui, car cette déception a été la cause de mon bonheur.

— Pourriez-vous lui pardonner plus que cela ?

— Je le crois.

— Pourriez-vous pardonner à l'homme qui vous aurait trompée par un faux mariage ?

— Ne me tourmentez pas par de telles questions. Notre mariage n'a pas été faux.

— Et vous devez m'en remercier; car votre mari a cru

pendant quelque temps qu'il vous avait trompée par une telle union.

— Est-il possible? demandai-je, accablée de douleur à la pensée de cette trahison.

— Ne vous rappelez-vous pas votre étonnement quand M. Ward vendit sa propriété et que vous ne fûtes pas obligée de donner votre signature?

— Je me le rappelle.

— Et cela justifie mon allégation qu'il ne vous regardait pas comme sa femme légitime. M. Ward pouvait vous aimer, mais il aimait davantage les intérêts du Mormonisme; et c'était sa politique de prévenir votre demande d'un douaire dans le cas où vous lui auriez survécu. Il tenait beaucoup à ce que sa propriété passât à l'Eglise.

— Et vous avez découvert cela?

— J'étais la confidente de tous ses plans, et je résolus d'abord que justice vous serait faite. Il me fallut un peu d'art pour trouver un magistrat réel au lieu du faux magistrat qu'il avait désigné, et sans qu'il pût découvrir la substitution. Cependant j'ai réussi, et vous fîtes un mariage légitime.

— Le sait-il maintenant?

— Oui. Et quand je l'ai informé de la vérité, il m'a remerciée mille fois en me disant que je lui avais épargné des remords. Le fait est que, lorsque M. Ward devint Mormon, il eut des vues ambitieuses et tendit à devenir un chef. Par conséquent, ce fut son dessein d'engager tous ses biens dans l'entreprise. Ayant échoué, et des sentiments meilleurs ayant pris le dessus, il considéra les torts qu'il avait eus envers vous, lesquels heureusement avaient été annihilés par moi.

Je la remerciai de l'intérêt qu'elle avait manifesté pour moi.

— Cela n'en vaut pas la peine, répondit-elle, et cependant je souhaiterais que vous vous rappelassiez de moi avec bonté quand je serai partie.

— Partie! Où allez-vous donc?

— En Californie, la terre de l'or.

— Et qu'y ferez-vous?

— D'après tous les récits, il y a beaucoup à faire pour tout le monde. Les Stillman et madame Beardsley y vont également; Harmer aussi, quoiqu'il veuille auparavant retrouver Emilie.

Ici un rire éclata à nos oreilles. Nous nous retournâmes et nous vîmes la forme d'une femme à moitié cachée derrière un grand buisson de roses mexicaines.

— Montrez-vous, dit madame Bradish en saisissant l'étrangère dans ses bras et en écartant les mains d'Emilie de son visage rougissant.

— Emilie! Est-il possible! D'où venez-vous, enfant? dis-je.

— Elle n'a pas beaucoup souffert certainement, à en juger d'après son visage radieux, dit madame Bradish.

Le visage d'Emilie, en effet, exprimait le plus grand bonheur; madame Bradish l'emmena chez elle et la fit asseoir :

— Dites-nous maintenant où vous avez été?

— Je ne le peux pas.

— Nous en savons quelque chose déjà, dis-je, vous avez été enlevée par les Indiens.

— Qui se sont fatigués de vous garder et vous ont ramenée, dit madame Bradish. Mais cela nous a coûté beaucoup de chagrins.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici la longue conversation qui s'ensuivit, et les explications demandées et accordées des deux côtés. Mais Emilie fut silencieuse sur plusieurs points que nous aurions été extrêmement curieuses de voir éclaircis.

— Je ne puis m'expliquer en vérité, nous dit-elle, parce que la question touche mon père.

— Votre père?

— Oui. Parmi mes aventures je l'ai découvert.

— Mais dites-nous qui il est? m'écriai-je.

— Eh bien, il n'est pas autre que le chef mormon renommé et redoutable, Brigham.

— Je l'ai un instant soupçonné, dit madame Bradish.

— C'est une circonstance dont je me réjouis et qui m'afflige en même temps. Je n'ai plus le sentiment accablant de ma solitude, car mon père me reconnaît comme sa fille légitime. Il fut légalement uni à ma mère, quoique des rapports aient dit le contraire, et cependant je suis, je dois être remplie de chagrin et d'horreur en songeant aux circonstances dans lesquelles cette découverte a été faite.

Nous la suppliâmes de nous donner des détails, mais elle refusa avec fermeté. Nous apprîmes seulement que Brigham avait découvert sa parenté la veille, et qu'une lettre laissée par la mère d'Emilie fut considérée par lui comme une preuve suffisante pour affirmer le fait.

— Et vous étiez réellement dans sa maison? dit madame Bradish, et ses femmes n'en savaient rien?

— Je suis restée chez lui une partie du temps du moins, et ses femmes savaient tout. Naturellement elles n'osèrent pas révéler le secret. Je dois ajouter que, vivant dans cette maison comme je l'ai fait, je suis plus convaincue que jamais de la honte et de l'horreur de la polygamie.

— Cependant, j'ai entendu beaucoup de femmes approuver ce système, dit madame Bradish.

— Vous devriez vous rappeler qu'il y a très-peu de femmes, ayant expérimenté les maux de la polygamie, qui soient libres d'exprimer leurs sentiments réels. Par exemple, une femme qui, à ma connaissance, abhorrait ce système, fut contrainte d'écrire une longue lettre à sa mère, dans laquelle sa situation fut décrite comme la plus enviable, et cette même lettre fut publiée dans les journaux, circula dans toute l'Union et revint même dans l'Utah avec la signature de mon amie, qui était ignorante de son existence sous cette forme.

— Nous savons toutes que les femmes sont reléguées au second plan.

— Et le pire de tout, c'est qu'elles ne peuvent espérer aucun redressement légal. Le mieux qu'une femme puisse faire, c'est de se conformer à sa position et d'en tirer le meilleur parti possible. A quoi bon se plaindre, quand on sait que la plainte ne fait qu'empirer le mal? Pour bien apprécier la polygamie, nous devons la voir face à face, pour ainsi dire, et la prendre sur le fait. Nous devons nous asseoir à la table autour de laquelle sont rangés une douzaine de femmes et une multitude d'enfants. Il faut que nous observions les rivalités, les jalousies; il faut que nous entendions des récriminations amères, que la plus grande autorité du mari, que la crainte du fouet, de la prison et du divorce ne peuvent pas entièrement supprimer.

— Et c'est là cependant le fondement du Mormonisme.

— C'est vrai. Une femme pour vivre a besoin d'un mari ou d'un père qui lui fournisse sa subsistance. Tous les emplois lui sont fermés; elle ne peut espérer de gagner par elle-même un salaire. Si un homme a besoin de faire exécuter un travail, il prend une autre femme. Si elle n'est pas satisfaite de son lot, le mari divorce avec elle, et comment alors peut-elle vivre? Elle est obligée de mendier; mais il y a une loi contre la mendicité; il y a une loi qui interdit d'assister les vagabonds et les femmes divorcées, non une loi publique, soumise par conséquent au contrôle et aux critiques du monde, mais une loi secrète, aussi puissante et plus dangereuse.

— Cependant vous vous marierez, dit madame Bradish, dans l'espérance que votre mari sera meilleur que les autres.

— Je ferai en sorte qu'il ne puisse jamais prendre une autre épouse; je quitte l'Utah pour la Californie dans quelques jours.

— Et Harmer va avec vous?

— Je l'espère.

— Vous avez eu une entrevue?

— Oui; je l'ai vu ce matin chez mon père. Je me trouvais dans la grande salle de réception. Harmer inféra, d'après notre intimité apparente, que l'union à laquelle il était si profondément opposé avait été consommée; mais j'allai à lui, je lui tendis la main et je le présentai à mon père. Sa surprise ne peut être décrite, et nous éprouvâmes la plus délicieuse émotion quand mon père promit de sanctionner notre union, et parut même satisfait d'avoir un prétexte pour se débarrasser de nous si facilement.

— Sait-il que vous vous proposez de partir?

—Oui; et non-seulement il y consent, mais il espère que tous ceux qui ne sont pas satisfaits de son administration nous accompagneront, parce qu'il ne veut que des croyants dans la cité des Saints.

— Le ciel nous accorde que tout marche comme vous le désirez, dis-je; mais je ne puis m'empêcher d'avoir des doutes.

M. Ward et d'autres Mormons entrèrent. Ils félicitèrent tous Emilie d'être la fille du Prophète, lui souhaitèrent d'être heureuse avec Harmer et d'éprouver toutes sortes de prospérités dans la terre de l'or.

Madame Bradish parut plus enjouée et plus active que jamais, s'enthousiasma à la pensée des nombreuses aventures qui pouvaient lui arriver, et de la fortune qu'elle ramasserait dans les placers.

CHAPITRE XLVI.

MYSTÈRES.

Depuis ma résidence chez les Mormons, j'avais aussi peu de relations que possible. J'allais rarement dans leurs assemblées et ne savais rien de leurs affaires politiques ou religieuses, excepté les informations que le hasard m'apportait.

Je ne croyais pas et je n'avais pu croire à leurs doctrines; et, à moins d'être aveugle et sourde, je ne pouvais manquer de comprendre que tout leur système était fondé sur l'imposture et l'immoralité.

Mais il y avait une chose que je ne pouvais pas approfondir, une question tout à fait insoluble, et, quoique je ne sois pas naturellement défiante ou portée à faire des conjectures déraisonnables, il me fut impossible de bannir de tristes suspicions de mon esprit. Plusieurs circonstances, de peu d'importance en les considérant séparément, mais qui acquéraient un grand poids en étant réunies, m'avaient fait supposer plusieurs fois que l'Eglise mormone était le centre d'une organisation secrète dont les plans et les complots portaient le plus affreux caractère. J'avais pu remarquer que l'écume de la société, le rebut des prisons et les criminels blanchis sous le harnais du vice étaient librement admis et enregistrés dans ses rangs. J'avais été instruite de machinations politiques, d'expéditions de pillage contre des émigrants inoffensifs, et cependant je m'étais plu à croire que de pareilles infamies venaient plutôt de la turpitude des chefs mormons que de la nature immuable des principes de l'Eglise mormone. Je savais qu'une chose pure en elle-même pouvait être pervertie pour favoriser les desseins des hommes; mais je fus bientôt assurée que la racine du mal était dans le Mormonisme lui-même, et qu'un Mormon, s'il agit d'après les principes de son Eglise, doit être hypocrite, sensuel et chargé de tous les vices.

Mon mari appartenait-il à cette catégorie d'hommes? « Parle bien d'un pont que tu peux traverser en sûreté, » dit un vieux proverbe. Mon mari, en effet, m'avait toujours traitée avec affection et avec bonté. Puis je me rappelai les révélations que madame Bradish m'avait faites, les ruses qu'il avait employées lors de nos premières relations... Mais je m'arrête. Il ne convient pas à une femme de parler mal de son mari. J'avais remarqué en plusieurs circonstances la disparition inexplicable de plusieurs personnes, non parmi mes amis, mais parmi les gens que je connaissais de vue et de réputation. Cependant ces disparitions soudaines ne provoquaient jamais de remarques ni d'enquêtes. On ne revoyait plus les absents, et il n'en était plus question.

Lawrence et Irène furent de ce nombre. Tout à coup la porte de leur cottage fut fermée: leur jardin fut désert et leurs animaux domestiques revinrent à l'état sauvage sans être réclamés par l'Eglise, suivant son droit. M. Ward me dit que ces deux personnes étaient probablement en voyage et qu'il ne comprenait pas, du reste, pourquoi je lui demandais où elles étaient, puisqu'il n'était pas leur gardien.

C'était là le langage de Caïn; mais je pris à tâche d'éloigner cette pensée.

Un jeune homme aimable, qui avait visité l'Utah en compagnie d'une troupe d'émigrants, devint éperdument amoureux d'une jeune fille appartenant à une famille mormone et qui n'était pas cependant la fille de la maison. La jeune fille l'aima aussi. Sa main avait été demandée par un prêtre mormon, l'époux déjà de neuf femmes. Le jeune homme, ignorant du danger et entraîné par sa passion, resta dans l'Utah pendant que ses amis poursuivaient leur voyage. Arabelle, depuis le commencement de son amour, avait été strictement surveillée; mais l'amour se rit des verrous, et les amants avaient concerté un plan d'évasion; malheusement il fut découvert, et la jeune fille sauta de la fenêtre de la chambre où elle était prisonnière, non dans les bras du jeune homme, mais dans ceux de l'homme qu'elle haïssait. Où était allé l'amant? Jusqu'ici personne ne peut le dire; mais il y a des gens dont les joues pâlissent à la mention de son nom.

Dans la suite, plusieurs femmes disparurent de la même manière, généralement des épouses répudiées. Brigham expliqua la chose d'une manière laconique dans un journal publié sous sa direction, en établissant que l'Indien Walker aimait beaucoup les femmes mormones, et qu'à moins que les maris ne les surveillassent mieux à l'avenir, ils seraient exposés à en perdre davantage.

Une jeune et jolie dame vint avec une bande d'émigrants se dirigeant vers l'Orégon; elle fit connaissance d'un homme qui s'offrit à elle comme un riche célibataire; elle consentit à devenir sa femme. Le mariage eut lieu le matin, et, le même jour, les amis de la dame reprirent leur voyage. Mais jugez de sa consternation lorsqu'elle trouva la maison de son mari occupée déjà par une autre femme qui ressemblait à une tigresse. Celle-ci lui donna immédiatement des ordres et lui dit que dorénavant la cuisine serait son séjour habituel. Julia regarda son mari :

— Marguerite a raison, ma chère, dit-il; vous devez toujours lui obéir. A cette condition seulement, elle a consenti à ce que vous vinssiez ici.

Julia n'eut pas le courage de se plaindre, et, dès cette heure, un système de tyrannie et de cruauté fut pratiqué par la première femme sur la seconde. Julia en appela en vain à son mari.

— Le premier devoir d'une femme est l'obéissance, dit-il.

— L'obéissance à vous-même, répondit Julia.

— L'obéissance à moi comprend l'obéissance à Marguerite, parce que c'est ma volonté que vous lui obéissiez et la serviez.

De sorte que Julia fut obligée d'exécuter toute la corvée du ménage, et fut soumise fréquemment à des châtiments physiques cruels et révoltants, car, quoique les lois du Mormonisme empêchassent alors l'exercice de l'autorité par une femme sur une autre, le mari est libre de suspendre ces lois quand il le juge convenable.

Julia trouva que les épreuves et les misères de sa position s'accroissaient chaque jour, et elle finit par informer son mari qu'elle était décidée à partir avec la première troupe d'émigrants qui viendrait. Le mari approuva son plan, dit qu'il lui donnerait de l'argent et parut parfaitement satisfait. Mais quelques jours plus tard, elle disparut, et on n'entendit plus parler d'elle. On ne fit aucune recherche cependant. Quelques femmes exprimèrent leur

surprise; mais un prêtre mormon leur imposa silence, et leur dit que Satan l'avait emportée parce qu'elle était mécontente de son lot au milieu des enfants de Dieu.

Une autre source de mystères et de terreurs dans l'Utah était l'exercice presque constant de la loi du Lynch. C'étaient les femmes qui en étaient généralement les victimes.

Si une femme s'avisait de commettre des actes pouvant avoir pour effet de discréditer la polygamie, de révéler la mauvaise conduite d'un chef ou de manifester sa désapprobation de cet état de choses, quelque affreuse punition lui était infligée, où et comment? quelques-uns seulement pouvaient le dire.

Sous ce rapport, les choses ne firent qu'empirer. A notre arrivée au grand lac Salé, et quelque temps plus tard, nous jouîmes d'un degré tolérable de liberté, et les rênes furent graduellement serrées jusqu'à ce que nos pensées mêmes fussent suspectées. Les lois du Lynch étaient exécutées sur des victimes entièrement ignorantes du crime dont elles étaient accusées.

Une pauvre femme qui avait dit à un émigrant que la polygamie était un système abominable, et qui fut entendue d'un prêtre mormon, fut enlevée une nuit, bâillonnée, entraînée dans les bois, dépouillée de ses vêtements, liée à un arbre et fustigée jusqu'à ce que le sang couvrît tout son corps. On la laissa dans cet état jusqu'à la nuit suivante; ses persécuteurs vinrent la visiter, la ramenèrent dans la demeure de son mari et l'établirent sur le seuil de la porte, où elle languit jusqu'au matin. Elle resta malade et comme folle pendant longtemps. Les autres femmes de son mari refusèrent de prendre soin d'elle, et finalement elle mourut.

Une autre femme fut tout à coup enlevée par un homme à cheval, transportée dans un lieu solitaire, et là, sa bouche et sa langue furent marquées d'un fer rouge. Elle ne put jamais savoir pourquoi elle avait subi cette cruelle punition. J'avais l'idée qu'on ne laisserait pas partir pour la Californie madame Bradish et ses compagnons. J'exprimai un jour mon appréhension à M. Ward :

— Pourquoi craignez-vous cela? dit-il.

— Parce que d'autres ont disparu d'une manière si soudaine et si étrange, et parce que...

— Quoi?

— Je ne sais. Un pressentiment...

— Je ne crois pas aux pressentiments, dit-il sévèrement.

Et la conversation en resta là.

Quelques jours après, il vint me trouver et me dit :

— Maria, j'ai quelque chose d'important à vous confier. Il est important pour votre sûreté et pour votre bonheur que vous m'écoutiez.

Mille craintes vagues et indéfinissables, mille suppositions horribles, traversèrent mon esprit. J'eus le vertige et j'allais m'évanouir quand mon mari étendit les bras pour me soutenir :

— Vous n'avez pas besoin d'être effrayée, dit-il d'une voix douce, je voulais seulement vous donner quelques avis. Maria, ma femme, vous avez été jusqu'ici un peu libre dans vos discours.

Je sentis qu'il pouvait y avoir quelque vérité en cela, mais je fus trop profondément agitée pour répondre.

— Maria, ne tremblez pas ainsi; personne ne veut vous faire du mal. Dites-moi, vous savez quelque chose du Mormonisme?

— Quelque chose, mais très-peu, murmurai-je; vous savez que je vais rarement à vos meetings.

— Vous savez quelque chose et vous supposez davantage, n'est-il pas vrai?

Et en disant cela, ses yeux cherchaient les miens avec ténacité. Je ne pus endurer son regard et je répondis :

— Que pourrais-je supposer?

Son visage devint sévère et presque irrité.

— Ne cherchez pas à me tromper; je sais bien ce que vous soupçonnez. Et maintenant répondez-moi franchement : avez-vous communiqué vos soupçons à quelqu'un?

— Je ne peux pas positivement me rappeler ce que je puis avoir dit, cependant je ne le pense pas. Mais supposons que je l'eusse fait, qu'arriverait-il alors?

— Je ne puis le dire exactement; mais, ayant des yeux, vous devez être aveugle, ayant des oreilles, vous devez être sourde, ayant un esprit, vous devez en chasser les idées dangereuses; quoi que vous puissiez soupçonner, ne communiquez jamais votre soupçon; quoi que vous puissiez imaginer, que la parole ne traduise jamais votre rêve; c'est le seul moyen pour vous de vivre sans danger.

— Voulez-vous me dire pourquoi?

— Je ne le peux pas.

— Puis-je vous faire une autre question?

— Une douzaine, si vous voulez.

— Et vous y répondrez franchement?

— Probablement, si je le peux; car, ma chère Maria, je suis soumis à des obligations que je ne dois pas vous révéler, et vous ne devez pas me pousser à les transgresser.

— Vous savez, monsieur Ward, qu'il y a eu beaucoup de disparitions soudaines et mystérieuses?

— Oui, répondit M. Ward en cachant son visage dans ses mains.

— Beaucoup de pauvres femmes ont été traitées cruellement sans savoir quel était leur crime. Je désirerais savoir maintenant si ces actes sont ceux d'hommes irresponsables agissant d'après des motifs de haine et de vengeance personnelle, ou si l'Eglise les favorise ou les provoque par raison politique.

— Je ne puis le dire, Maria.

— Est-ce que vous ne le savez pas, monsieur Ward?

— En supposant que je le sache, je ne puis rien répondre.

— Alors, c'est l'Eglise. Car si le crime reposait sur des hommes irresponsables, vous n'hésiteriez pas à l'avouer.

— Prenez garde à la curiosité. Ce fut le péché d'Eve, il nous a perdus tous.

— Mais comment m'empêcher d'avoir de la curiosité, quand des événements semblables se passent autour de moi?

— Ce n'est pas une chose si étrange dans l'Utah, que des femmes désobéissantes soient punies.

— Si, monsieur Ward, et la fréquence de ces cruelles punitions m'a remplie des appréhensions les plus vives.

— Vous savez cependant, ma chère, que les femmes ne sont pas toujours des modèles d'amabilité et d'obéissance. Pensez à madame Foster et au crime qu'elle a commis. Ne méritait-elle pas une punition?

— Le mari était le premier à blâmer en l'exposant à commettre ce crime.

— Votre raisonnement ne me paraît pas concluant.

— Je le crois tel cependant. Madame Foster fut instruite, élevée et mariée dans un pays où l'opinion publique, la loi, l'Evangile, considèrent la polygamie comme un grand crime. Elle remplit tous ses devoirs de femme tant que son mari lui resta fidèle; mais il la mène dans l'Utah; il épouse une autre femme, faible et malade, incapable de prendre soin d'elle-même ou des enfants qu'elle mettait chaque année au monde. Madame Foster fut obligée de faire toute la besogne de la maison, de soigner sa rivale et les enfants de cette rivale. Elle n'avait aucune chance d'évasion, aucun espoir de changer sa position, sinon par la mort. Beaucoup de femmes se seraient tuées. Madame Foster préféra tuer la cause de son infortune. Son crime fut découvert; elle fut fustigée et pendue comme un exemple salutaire donné aux autres femmes.

— Et d'autres femmes en effet avaient besoin de cet exemple.

— C'est votre opinion?

— Et ce doit être aussi la vôtre; dans tous les cas, vous ferez mieux de ne pas manifester votre opposition. Je ne

saurais trop vous avertir que les personnes suspectes sont surveillées par les autorités de l'Église. Le plus grand secret forme une partie de notre politique, et le peu que vous savez maintenant, si vous le trahissiez, pourrait vous coûter la vie.

— Madame Bradish et Harmer révéleront vos secrets probablement quand ils seront en Californie; Emilie, sans doute, fera comme eux. Comment empêcher cela?

— Quand ils seront en Californie, répéta M. Ward.

Ces paroles étaient simples en elles-mêmes; mais le ton, le regard dont elles furent accompagnées, remplirent mon esprit d'un soupçon terrible.

— Oui, quand ils seront arrivés là, monsieur Ward, repris-je. Est-ce qu'on se propose de les en empêcher?

— Comment le saurais-je? mille choses sur lesquelles je n'ai pas de contrôle peuvent les en empêcher. Le ciel d'abord peut en ordonner autrement, s'ils veulent outrager l'Église et les saints. Mais, dans tous les cas, s'ils peuvent conjecturer beaucoup, ils savent très-peu de chose; et il y a certains de nos secrets qu'ils ne pénétreront jamais. Nous avons appris vite à nous défier de madame Bradish; car nous avons pu constater ses vues ambitieuses, et de là nous avons inféré, et les circonstances nous ont donné raison, qu'elle nous abandonnerait quand ses plans rencontreraient des obstacles.

— Ah! s'il nous était possible d'aller avec eux! dis-je.

— Est-ce que vous vous sentez malheureuse?

— Oui. Ce lieu est une Sodome; vous devez le comprendre comme moi. Combien les femmes y sont misérables, combien les enfants y sont dégradés! Et vos deux filles, dans cette sentine d'iniquités, ne sont-elles pas destinées à devenir la dixième ou la vingtième femme de quelque brute?

— Soyez plus circonspecte dans vos paroles. Ce discours adressé à un autre que moi pourrait vous attirer une sévère punition.

— Et c'est la raison pour laquelle je voudrais m'éloigner.

— Ce désir même, s'il était connu, serait considéré comme un crime.

— Qu'avons-nous donc à faire, nous, pauvres femmes?

— Vous contenter de votre lot.

— Et si c'est impossible?

— Silence! Maria. Vos conversations ont été rapportées plus d'une fois, et j'ai été obligé d'employer toute mon influence pour vous; mais cela ne peut durer qu'un temps. Je vous le répète, soyez sur vos gardes.

— Mais qui a rapporté mes conversations?

— Je l'ignore. Le révélateur n'est jamais connu, d'après nos lois.

Un prêtre mormon, accompagné de sa septième femme, vint nous interrompre. Cependant cette dame s'éloigna bientôt, et je me retirai dans ma chambre.

CHAPITRE XLVII.

LUMIÈRE.

Les deux pièces étaient séparées seulement par une mince cloison. Mon dessein n'était pas d'écouter la conversation; mais je l'entendis, pour ainsi dire, sans le vouloir.

Un jeune officier américain était venu dans le pays, quelque temps auparavant, pour affaire ou pour plaisir, je ne saurais dire lequel. Une petite troupe l'accompagnait, et ils furent bien reçus par les prêtres mormons.

Gunison, le chef, était un homme de talent, un observateur perspicace, et il possédait une grande dose de cette qualité surtout féminine appelée la curiosité. Il savait que la polygamie était en faveur parmi nous; mais il n'était pas satisfait des récits qu'il recevait de la bouche des Mormons mâles, et il résolut de savoir à quoi s'en tenir en questionnant les femmes.

On devina son projet; et il fut soumis à la surveillance la plus sévère; il ne fut permis à aucune femme de lui parler.

Quelques hommes de sa troupe, cependant, furent plus heureux. Ils trouvèrent des femmes disposées à donner leur avis sur le Mormonisme et sur la polygamie, à condition qu'elles seraient emmenées hors de l'Utah; car elles aimaient mieux, dirent-elles, affronter tous les dangers et toutes les fatigues d'un long voyage que de demeurer plus longtemps au milieu des Mormons.

Peut-être ces femmes, dans leur désir ardent de fuir, ne calculèrent pas tous les périls auxquels elles exposaient leurs amis; mais cette témérité leur réussit; elles parvinrent à s'échapper de la région du grand lac Salé.

Leur absence étant découverte en même temps que celle de Gunison, on mit naturellement leur enlèvement sur son compte. La colère des prêtres ne connut pas de bornes. Ils tinrent immédiatement conseil.

J'avais déjà été instruite de ces détails, mais le résultat de ce meeting, les assassinats auxquels il conduisit, je les appris par la conversation rapportée plus haut.

Le prêtre mormon, froidement, et même avec toute la complaisance imaginable, continua de raconter l'histoire de leurs exploits sanguinaires.

Une troupe envoyée à la poursuite de Gunison parvint à l'atteindre, lui et ses compagnons. Le chef mormon commanda aux siens de viser chacun un homme, et, après avoir fait feu, de se précipiter en avant avec leurs couteaux et leurs tomahawks, et d'achever les blessés, en ajoutant que la malédiction de Dieu reposerait sur eux s'ils laissaient un seul ennemi vivant, excepté les femmes, qui étaient réservées à un châtiment plus cruel.

— Et qu'a-t-on fait des femmes? demanda M. Ward.

— On les a traînées à la rivière, on a lié leurs vêtements par-dessus leurs têtes, et on les a noyées, répondit le prêtre. Le Seigneur nous a favorisés en cette circonstance, comme il nous favorisera toujours, soyons en sûrs!

— Qu'il vous entende! répondit M. Ward.

Sa voix, qui invoqua ce saint nom, me fit frémir.

C'est une des hontes du Mormonisme que ses fidèles prétendent à une sanction divine pour tous leurs péchés; qu'ils aient toujours un « Ainsi dit le Seigneur » pour appuyer leurs plus grands crimes.

Il ne faut pas supposer cependant que tous les Mormons étaient instruits de cet état de choses, ou qu'ils participaient tous à de tels crimes. Quelques-uns furent des spectateurs passifs, qui ne s'occupaient nullement de ce qui se passait autour d'eux. D'autres, quoi qu'ils pussent penser, eurent soin de ne jamais exprimer leurs opinions.

Il est extraordinaire qu'une société ait pu accomplir tant d'actions criminelles sans que le public en fût instruit et malgré le passage assez fréquent de nombreux émigrants.

Cependant j'avais écouté cet horrible récit, en doutant presque de la possibilité d'une telle cruauté, jusqu'à ce que l'approbation donnée par M. Ward vînt mettre le comble à mes angoisses. J'eus le vertige; je me sentis chanceler; et je poussai un faible cri.

En un instant les deux hommes furent près de moi. J'eus la conscience du danger de ma situation, et je me jetai aux pieds de mon mari. Il me regarda avec un visage plein d'émotion et de pitié.

— Elle est condamnée, dit le prêtre. Le péché qui a perdu Eve la perdra.

— Laissez-nous maintenant, dit M. Ward. Je désire causer seul avec elle, et je serai prêt une autre fois à discuter avec vous ce sujet pénible.

Le prêtre s'éloigna, et ses paroles terribles continuèrent de retentir à mon oreille: « Elle est condamnée! »

— Savez-vous, Maria, dit M. Ward, que votre folle curiosité a mis votre vie en danger?

— Je le sais. Cependant la curiosité n'est pas mon crime; je suis coupable seulement de savoir. Je suis venue ici sans avoir la pensée d'écouter votre conversation; je l'ai entendue involontairement.

Il serait superflu de raconter la scène qui suivit; je dois

dire seulement que la colère et les récriminations en furent bannies. Les larmes tombèrent d'autres yeux que les miens, et un autre cœur fut brisé. Je demandai à mon mari la permission de m'enfuir de l'Utah.

— C'est impossible, Maria. Comment partiriez-vous?

— Avec la troupe d'Harmer.

Il secoua la tête.

— Et quand même vous seriez hors de ce pays, Maria, vous ne seriez pas en sûreté. Le Mormonisme a des émissaires dans chaque Etat de l'Union, lesquels découvriraient votre retraite, et alors...

— Je tomberais dans les embûches qu'ils creuseraient autour de moi, dis-je en l'interrompant.

— C'est cela! Ici, du moins, vous avez un ami.

Je le savais : mais, hélas! cet ami était un Mormon. Cependant j'avais une confiance entière dans son amour et dans sa sincérité.

Restait une question : son influence serait-elle assez puissante pour me sauver de la mort ou de quelque châtiment cruel?

CHAPITRE XLVIII.

INCERTITUDE.

Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels je sentis toute l'agonie de la plus cruelle anxiété.

Un conseil secret avait été tenu pour délibérer sur mon offense; mais le résultat n'en fut connu, ni de moi, ni de mon mari. On lui en avait refusé l'entrée; et les résolutions prises dans les conseils secrets ne transpiraient ordinairement que par les événements postérieurs.

Je tremblais au plus léger bruit, et tout le monde m'effrayait. Si j'avais pu connaître la nature, le temps et le lieu du châtiment qui me menaçait, ma position aurait été plus tolérable. J'aurais pu m'y préparer, fortifier mon esprit. La consolation de la sympathie et de l'avis de mes amis me fut même refusée, parce que M. Ward prétendit que le seul moyen d'adoucir ma punition était de tenir toute l'affaire dans le secret le plus profond.

Pendant ce temps, outre mon propre danger, je fus sérieusement inquiète du sort futur de mes amis qui devaient partir pour la Californie. Leurs préparatifs de départ s'avançaient avec rapidité; Brigham et les chefs donnèrent toute l'assistance qui était en leur pouvoir. Ils indiquèrent la route à suivre, et s'émerveillèrent de la perspective de richesse et de bonheur qui attendait les voyageurs dans la terre de l'or.

Cependant leurs victimes convoitées n'étaient pas entièrement déçues. Madame Bradish connaissait bien leur manque de tout scrupule. Emilie était initiée à leurs affaires privées plus qu'elle ne pouvait le révéler. Harmer pensait que le danger de fuir n'était pas plus grand que le danger de rester, et se confiait trop peut-être à son habileté pour surpasser ses ennemis en ruse.

Enfin ils partirent pendant une belle matinée, au commencement du printemps. Ils étaient à peu près une douzaine, tous adversaires de la politique des Mormons. Je leur fis mes adieux d'une voix entrecoupée par les sanglots.

— Prenez bien garde aux Indiens! dis-je à madame Bradish.

— Je ne crains rien, répondit-elle; les plus grands dangers sont ici.

Je n'ajoutai rien, car le regard de M. Ward pesait sur moi avec une expression que je comprenais bien...

— Est-ce qu'ils sont parvenus en Californie? va demander le lecteur.

Pas un seul d'entre eux!

Ils furent attaqués pendant la quatrième nuit de leur voyage. M. Ward m'apprit cela; et quand je pleurai et que je lui reprochai de consentir à de tels crimes, il me répondit froidement qu'il ne pouvait rien faire pour les empêcher, et que, aussi longtemps que la majorité les jugerait nécessaires, la minorité devrait s'y résigner ou partager le même sort que les victimes.

Le lendemain, M. Ward m'informa qu'une affaire concernant l'Eglise le tiendrait absent pendant plusieurs jours. Le ton qu'il mit à dire ces paroles et l'expression de son visage provoquèrent en moi le plus horrible soupçon.

Je voulus tomber à ses pieds et le supplier de me dire si son absence pouvait se concilier avec ma sécurité; mais il me quitta immédiatement après m'avoir informée de son dessein, et sans un seul baiser, sans un mot d'adieu!

Je redoutai quelque chose de terrible, et, en proie à la plus terrible anxiété, la pensée de fuir s'empara de mon esprit. Cette pensée n'était pas nouvelle; mais je l'avais repoussée jusqu'ici comme impossible à exécuter.

A ce moment, cependant, le désir brûlant de la liberté, joint à la frayeur que les Mormons m'inspiraient, absorba tout mon être dans une seule idée, et dissipa toute crainte, toute image des dangers à courir; je ne délibérai même pas sur la meilleure conduite à suivre.

J'attendis impatiemment la nuit en faisant quelques préparatifs; je me vêtis d'habits d'homme qui avaient appartenu à madame Bradish, et je me peignis le visage de manière à ressembler à un Indien. Enfin, le moment venu, je me glissai dehors par la porte de derrière; je franchis la clôture du jardin et je descendis dans la vallée.

D'abord, je me sentis légère et joyeuse en m'engageant rapidement dans l'obscurité de la forêt. Mais quand les premières atteintes de la fatigue vinrent me saisir; quand les longs hurlements des loups se mêlèrent aux cris de la panthère et aux plaintes des oiseaux de nuit, je commençai à comprendre tous les dangers de ma situation et la tâche effrayante que j'avais entreprise.

Dans cette extrémité, je me recommandai à Dieu comme à un refuge toujours ouvert aux malheureux, et je puisai du courage dans la connaissance de sa providence universelle. Pleine de ces pensées consolantes, je me reposai au pied d'un arbre. Je n'étais plus effrayée. Les paroles du patriarche étaient dans ma bouche, et leur influence vivifiait mon âme dans ses profondeurs : « Le Dieu d'Israël est ton refuge, et le bras éternel est ton soutien. » Je m'endormis d'un sommeil paisible au milieu de ces pensées, et je m'éveillai le matin aux rayons d'un gai soleil et au chant des oiseaux, mon sang rafraîchi, mes forces réparées. Je me remis en route, après avoir déjeuné de quelques provisions dont je m'étais munie, et j'aperçus bientôt un cheval paissant au bord d'un petit ruisseau. Il était bridé et sellé, et portait une tache de sang sur sa robe. Il me regarda, s'approcha de moi avec la familiarité d'un vieil ami, quoique, à en juger par les apparences, plusieurs jours se fussent écoulés sans qu'il connût les soins et la main d'un maître. Je lui parlai doucement, je replaçai la selle et je montai dessus sans opposition. C'était un bel et vigoureux animal, et il m'emporta rapidement.

Il me serait impossible de retracer l'émotion de gratitude que j'éprouvai en réfléchissant sur cette intervention de la Providence. Le cheval avait appartenu sans doute à quelque soldat ou à quelque émigrant tué par des Indiens ou des Mormons. Je pouvais accomplir mon voyage avec plus de facilité, tantôt à pied, tantôt à cheval.

Le quatrième jour de mon voyage, pendant que je me reposais à midi, à l'ombre d'un arbre, j'entendis du bruit dans un buisson voisin, et aussitôt un daim percé d'une flèche passa près de moi, et alla s'abattre à quelques pas plus loin. Un Indien apparut dans tout l'éclat de son tatouage et de ses plumes. Il poussa un grognement caractéristique en m'apercevant, et s'arrêta, comme incertain s'il devait avancer ou se retirer. Je me levai, et, m'approchant de lui, je lui tendis la main qu'il prit avec quelque hésitation. Il parlait l'anglais, et il m'invita à le suivre dans sa cabane. J'acceptai joyeusement son hospitalité. Et imaginez ma surprise et ma satisfaction quand je retrouvai là une vieille connaissance!

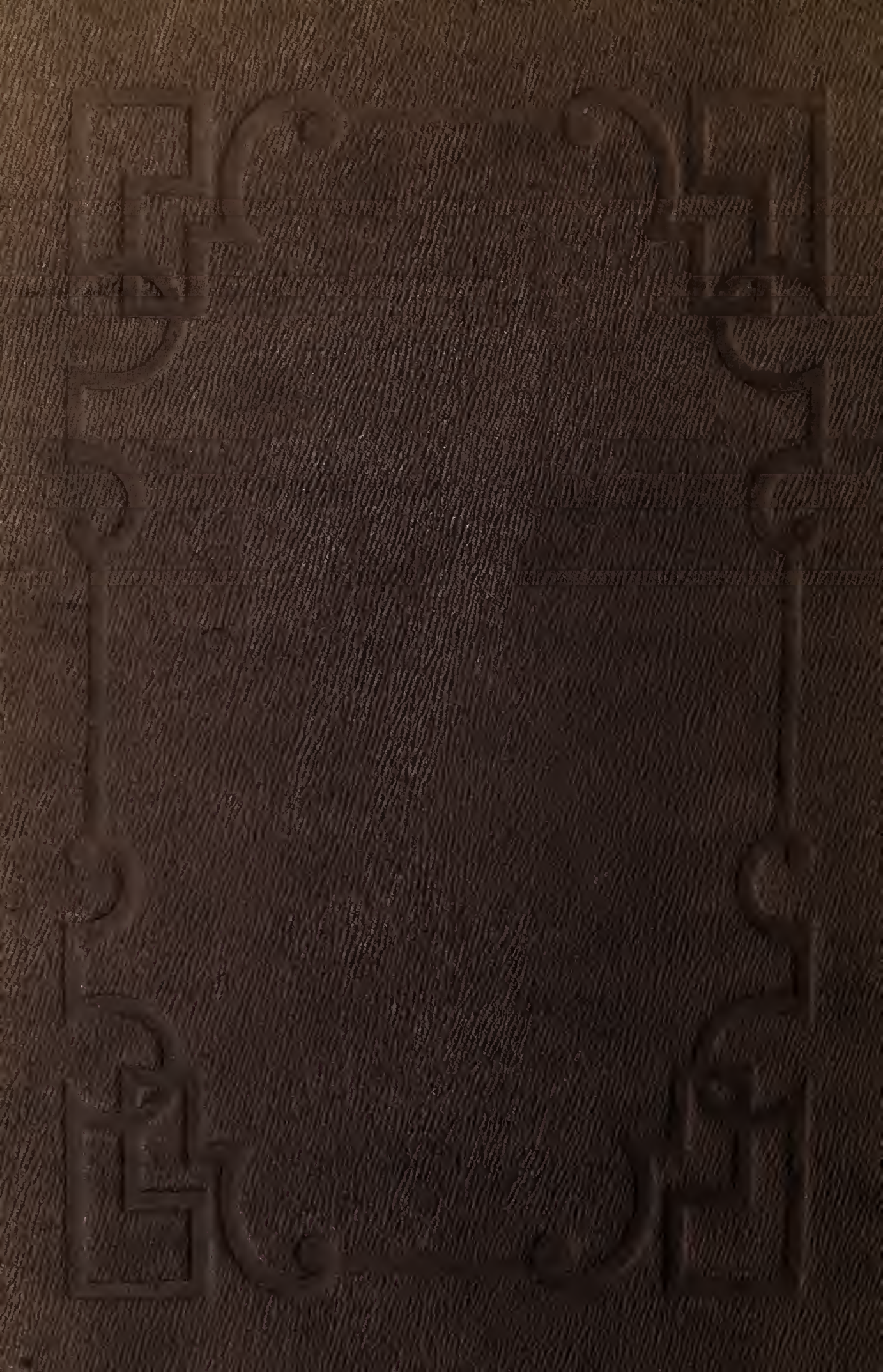
— Ethleen! m'écriai-je stupéfaite.

Elle tressaillit à ma voix, me reconnut et me serra dans ses bras.

Je lui racontai toutes les circonstances de ma fuite, et

j'éveillai en elle, comme je n'en avais pas douté, la plus profonde sympathie.

Je demeurai avec elle et son mari pendant quelques jours; enfin celui-ci m'offrit de me servir de guide jusqu'au premier village civilisé. J'accomplis le reste de mon voyage sous sa protection. Trois mois s'étaient écoulés depuis mon départ de chez les Mormons avant que je retrouvasse mes amis. En sécurité au milieu d'eux, je fus trop heureuse pendant longtemps pour songer à écrire un livre. Mais, en entendant beaucoup parler du Mormonisme et des projets de ses chefs, je sentis le désir de faire part de mon expérience au monde, afin qu'il fût édifié sur les énormités du système mormon, et sur les crimes de ses sectateurs, dont l'influence pernicieuse est toute-puissante dans l'Utah.

Si ce livre peut prémunir seulement quelques personnes contre de dangereuses illusions, je ne me repentirai pas du travail qu'il m'a coûté.

FIN DE LA FEMME CHEZ LES MORMONS.